


WILLM. COOPER SURGEON
1st. Regt.
of Dragoon Guards

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE.

TOME SECOND.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE,

CONTENANT

SON ORIGINE, SES PROGRÈS, ses Révolutions, ses Sectes & son Etat chez différens Peuples ; ce que l'on a dit des Dieux ou Héros anciens de cette Science :

L'HISTOIRE

DES PLUS CÉLÉBRES MÉDECINS, Philosophes ou Personnes savantes de toutes Nations qui ont concouru à son avancement ;

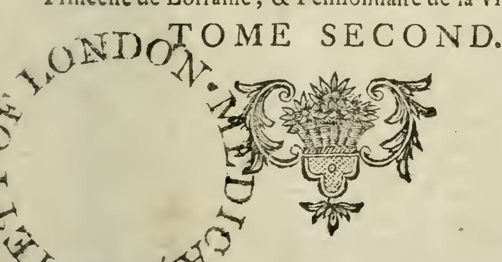
DES FAMEUX ANATOMISTES, CHIRURGIENS, BOTANISTES & CHIMISTES ;

AVEC

L'exposition de leurs Sentimens & de leurs Découvertes, & le Catalogue de leurs principaux Ouvrages ; le tout d'après ce que les meilleurs Auteurs ont écrit sur cette Matiére.

Par Mr. ELOY, Médecin-Consultant de S. A. R. Madame la Princesse de Lorraine, & Pensionnaire de la Ville de Mons.

TOME SECOND.



A LIÉGE & à FRANCFORT *en Foire*,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur & Libraire. 1755.
Avec Approbation.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

H.



HABDARAMAHNUS, Egyptien, qui a écrit trois Traités des propriétés des animaux, des plantes & des pierres précieuses. Cet Ouvrage qui étoit en manuscrit dans la Bibliothéque du Cardinal Mazarin, a été traduit de l'Arabe en Latin par un Maronite.

HABICOT, (Nicolas) célébre Chirurgien, natif de Bonny en Gatinois, s'aquit une grande réputation par son habileté & par ses Oeuvres. Il mourut le 17 Juin 1624. On a de lui un Traité de la Peste, & d'autres Ouvrages très-curieux touchant l'Anatomie.

HAGUENOT (Henri) étoit de Montpellier, où il fut Professeur èn Médecine. En 1734, qui est l'année de sa mort, il mit au jour une Dissertation, intitulée:

Mémoire concernant une nouvelle méthode de traiter la Vérole.

HALL (Jean) exerça la Chirurgie à Londres; il est un des premiers qui aient écrit en Anglois sur l'Anatomie. Voici le titre pompeux qu'il donne à son Ouvrage:

Utile & fidéle Abrégé d'Anatomie, ou dissection du corps de l'homme, dans laquelle on verra, en raccourci, la nature, la forme & les fonctions de chaque membre, depuis la tête jusqu'aux pieds; avec des remarques utiles pour diriger la main d'un jeune Chirurgien dans les différentes opérations, en trois Traités. Ouvrage plus utile qu'aucun de ceux qui ont paru jusqu'à présent, en Anglois. Londres, 1565. *in-4to.*

HALLER (Albert) a donné un Traité, intitulé:

De musculis diaphragmatis Dissertatio anatomica. Bernæ, 1733. *in-4to.*

HALY-ABBAS, ou HALY, fils d'Abbas, Médecin & Philosophe Arabe très-renommé, florissoit vers la fin du X. siécle. Il eut *Moïse Abymeher* pour Maître, & il fit tant de progrès en Médecine sous cet habile Professeur, qu'il mérita d'être surnommé *le Sage*, quoique d'autres l'appellassent aujourd'hui le *Singe de Galien.* Il écrivit un Ouvrage vers l'an de Jesus-Christ 980. il l'intitula *Almaleci* ou *Opus regium*, & le dédia au Calife Adad'-Odaula. Etienne d'Antioche le traduisit en Latin en 1127. Ce Livre est le plus ancien, le plus complet & le plus solide Ouvrage que nous ayons touchant l'ancienne Médecine Arabesque & les Ecrivains de cette Nation. Haly nous l'a donné comme un parfait sistême de Médecine, prétendant, par ce sistême, suppléer aux défauts de tous les autres, & marquant où Hippocrate, Galien, Oribase & Paul se sont trompés. Nous apprenons de lui que les Ouvrages originaux de Mesué sont perdus, & que ceux que nous avons aujourd'hui sous le nom de Serapion, sont véritablement de cet Auteur; en sorte que c'est le premier Livre de Médecine en Langue Arabe; car celui de Mesué a été probablement écrit en Syriaque.

HALY-RODOHAM ou EBEN-RODAN, Egyptien, qui cultiva l'Astrologie, la Phisique & la Médecine avec assez de succès. Il a écrit des Commentaires *in Artem parvam Galeni.*

HAMMON, qui est compté entre les Rois de la premiére Dynastie d'Egypte, a passé pour entendre la Médecine : au sentiment de Vossius *de Idololatria*, il est le même que *Cham* fils de Noë. Les Grecs représentoient Hammon avec une corne de bélier à la tête, comme cela se voit dans une médaille rapportée par Mr. Spanheim, avec cette inscription : ΘΕΟΣ ΑΜΜΩΝ.

HAMON, (Jean) habile Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, nâquit à Cherbourg, au Diocése de Coutance en Normandie, & fut Précepteur de Mr. de Harlay, premier Président au Parlement de Paris. Dans la suite, il préféra la retraite & la vie cachée à tous les avantages où ses talens pouvoient l'élever; & ayant donné son bien aux pauvres & vendu sa Bibliothéque, il se retira dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il fut le Médecin de cette Abbaye, où il mena pendant trente ans, une vie très-austére. Il visitoit à la campagne les pauvres malades,

les secouroit & les consoloit. Il lut les Peres Grecs & Latins, les Conciles & les Auteurs Ecclésiastiques, & en recueillit les plus beaux endroits. Il mourut le 22 Février 1687, âgé de 69 ans. Ses principaux Ouvrages sont:

Recueil de divers Traités de Piété. Paris, 1675. 2 *vol. in*-12.

Deux autres Recueils in-8*vo. imprimés en* 1689.

La Pratique de la Priére continuelle, ou Sentimens d'une Ame vivement touchée de Dieu, in-12.

Explication du Cantique des Cantiques, avec une longue Préface de Mr. Nicole, 4 *vol. in*-12. *Paris*, 1708.

Ægræ Animæ & dolorem leniræ conantis pia in Psalmum 118. *Soliloquia, in*-12.

Un petit Traité de l'Excommunication, une Critique du Pere Callot, Jésuite, & un grand nombre d'autres Ouvrages de Morale.

Hamon se déclare, dans tous ses Ouvrages, en faveur de la cause & des sentimens de Port-Royal.

HANCOCKE, (Jean) Prêtre de l'Eglise Anglicane, qui a donné au Public une Brochure, intitulée:

Le Grand Fébrifuge, ou Discours qui fait voir que l'eau commune est le meilleur reméde pour les Fiévres, & vraisemblablement pour la Peste. Londres, 1722, 1723.

Mr. De La Roche, Journaliste Anglois, nous assure que Mr. Jean Hançocke est un Ecrivain très-sincére; & qu'ainsi l'on ne doit pas douter des faits mentionnés dans son Livre au sujet des vertus de l'eau. La sincérité est, sans doute, ce qu'on demande particuliérement à tous les Auteurs qui rapportent des expériences; mais entre ceux qui écrivent sur des matiéres où ils ne sont point versés, & qui sont étrangéres à leur Profession, il en est peu qui, se bornant dans leur sphére, se contentent de rapporter des faits, sans les accompagner d'explications & de raisonnemens de leur façon; la plupart même nous donnent souvent plus de raisonnemens que de faits. C'est la faute où est tombé l'auteur du *Grand Fébrifuge*, qui auroit mieux fait de donner simplement ses expériences, sans les accompagner de tous ces longs raisonnemens, où il critique mal-à-propos les plus grands Médecins, faute de les entendre, & dont son Traducteur, qui est un Pere Barnabite, a retranché une partie avec beaucoup de raison, y ayant encore bien d'autre verbiage dans l'Anglois.

HARCHIUS, (Josse) de Mons en Hainaut, Médecin, de qui nous avons les ouvrages suivans:

De causis contemptæ Medicinæ. Leodii, 1567. *in-8vo.*
Enchiridion Medicum, simplicium Pharmacorum, quæ in usu sunt, nomenclaturam, historiam, facultatem & usum, eleganti Poëmate comprehendens. Basileæ, 1573. *in-8vo.*

HARON, Médecin, Philosophe & Astrologue, nâquit à Fez dans une famille illustre. Il entra fort jeune au service du Roi Habdalla, dont il devint premier Ministre; ce Prince ayant, par ses conseils, ôté la vie à celui qui remplissoit cette place avant lui. Habdalla crut même qu'il importoit à ses interêts de lui confier le Gouvernement de Fez, dont la fidélité lui étoit suspecte: il remplit cette dignité pendant sept ans; mais le Roi ayant été contraint d'éloigner son camp à cent milles de distance de cette Ville, Fez se souleva, tous les Juifs furent tués; & cette nouvelle ayant passé dans le camp d'Habdalla, son armée se revolta; Haron perdit la vie dans cette conjoncture, l'an de l'Hégire 872 & de J. C. 1467.

HARPOCRATE, HARPOCRAS ou HARPOCRATION, Médecin cité par Galien, au sujet de quelques compositions de Médicamens. Il vivoit vers le tems de Néron, environ le milieu du premier siécle de salut.

Il y a eu un autre Harpocrate, pour qui Pline obtint de Trajan la bourgeoisie d'Alexandrie & de Rome. Il n'étoit pas proprement Médecin, mais de ceux qu'on appelloit *Iatraliptæ*, Médecins oignans, & il servoit Pline en cette même qualité.

HARRIS, (Gautier) Anglois, étoit Médecin & Membre du Collége Royal de Londres. Il exerçoit sa Profession en cette Ville avec beaucoup de réputation vers l'an 1680, & vivoit encore en 1701. Il fut Médecin de Guillaume, Prince d'Orange, depuis Roi de la Grande-Bretagne.

Nous avons de lui un Traité fort estimé *de Morbis acutis infantium*, qu'il mit au jour à la persuasion de Thomas Sydenham, fameux Médecin de Londres, & ce Traité lui fit donner le nom de *Médecin des enfans.*

HARTMANNUS (Jean) nâquit à Amberg, Ville Capitale du Haut-Palatinat de Baviére. Il enseigna la Philosophie & les Mathématiques en l'Université de Marpurg, Ville de Hesse, & en 1606. il y reçut le bonnet de Docteur en Médecine. La Chimie étoit alors plongée dans les ténébres les plus affreuses que l'ignorance

eût jamais répandues; elle n'étoit qu'un recueil de faux préjugés, soutenus par l'entêtement ou par la honte d'avouer ses fautes. Mais Hartmann travailla de toutes ses forces à dissiper les épais nuages qui retenoient dans l'obscurité une science autant utile qu'agréable. Il monta en Chaire, & fut le premier qui enseigna publiquement la Chimie dans l'Université de Marpurg: il s'aquitta de cette fonction avec tant de succès, qu'on vit d'abord l'ardeur de s'instruire succéder à la nonchalance qui, jusqu'alors, avoit retenu les esprits engourdis sur la recherche de la vérité. Son mérite lui attira tant de réputation, que le Landgrave de Hesse le fit venir à Cassel pour y être son premier Médecin. Hartmann ne quitta qu'avec peine, la Chaire qu'il remplissoit si dignement: les heureux succès de sa méthode d'enseigner l'invitoient à finir sa vie dans une carriére aussi glorieuse; mais il fallut obéir à des ordres si respectables.

Hartmann mourut en 1630. Nous avons de lui les Ouvrages suivans:

Praxis chimiatrica, à Joanne Michaele & Georgio Everhardo autoris filiis edita. Lipsiæ, 1633. *in-4to. Francof.* 1634. *in-8vo.*

Diatribe de usu Medico Microcosmi, id est, Disquisitio quomodo & qualia è corpore humano vivente, ejusque manente integritate, medicamenta in usum Medicum transferri queunt. Erfurti, 1635. *in-folio.*

De Lactis ejusque partium natura & viribus, Disputatio. Tubingæ, 1586. *in-4to.*

De morbis formæ & totius substantiæ, Disputatio. Tubingæ, 1586. *in-4to.*

Disputationes Chimico-Medicæ, sub ejus præsidio ab aliquot Medicinæ Candidatis & Studiosis publicæ censuræ expositæ. Marpurgi, 1611. *in-4to. Secunda editio auctior*, 1614. *in-4to.*

Philosophus, seu naturæ consultus Medicus: Oratione publicâ initio professionis suæ ab Auctore factus & productus IV. Kalendi Aprilis 1609. *Accessit Programma publicum futuræ Professionis Chimiatricæ consilia & rationes indigetans. Marpurgi*, 1609. *in-8vo.*

Epistolæ variæ Medicæ, extant cum cista Medica Joannis Hornangi. Noribergæ, 1625. *in-4to.*

HARVEY, (Guillaume) célébre Médecin, nâquit à Falkstone dans le Comté de Kent l'an 1577. Il étudia cinq ans à Padoue, où il prit le Bonnet de Docteur; il se fit

auſſi recevoir Docteur à Cambridge. Il mourut l'an 1657. dans la quatre-vingtiéme année de ſon âge, après avoir été Médecin des Rois Jacques I. & Charles I. & Préſident du Collége des Médecins. Il s'eſt immortaliſé par la découverte de la circulation du ſang, la plus importante qui ait jamais été faite en Médecine. Cette découverte, dont ce célébre Médecin Anglois a donné une expoſition claire & complette au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, fut enviée à ſon Auteur. Vander Linden n'a rien épargné pour démontrer que la circulation du ſang étoit connue d'Hippocrate; d'autres l'attribuent à Michel Servet, Médecin Eſpagnol, qui fut brûlé à Geneve pour cauſe d'Arianiſme; quelques-uns font honneur de cette découverte à Realdus Columbus, de Crémone, Andreas Caſalpinus, d'autres enfin à Conſtantius Varolius : mais Harvey eſt le ſeul à qui on ne peut en refuſer équitablement la gloire; car ce que tous ſes prédéceſſeurs avoient dit du mouvement périodique du ſang, étoit trop obſcur pour qu'il en eût tiré quelques ſecours. Il faut pourtant convenir que la circulation du ſang ſe développa par des dégrés ſucceſſifs, ainſi que toutes les autres choſes dont la recherche a été de quelque difficulté. Hippocrate parla d'abord du mouvement du ſang. Platon dit enſuite que le cœur étoit la ſource des veines, & de tout le ſang qui étoit diſtribué dans les différentes parties du corps. Ariſtote joignit à ces idées, celle du retour de ce fluide. Mais toutes ces choſes juſques-là n'étoient qu'hipothétiques : la ſuppoſition étoit ſenſée, à la vérité, & digne de perſonnages auſſi intelligens ; mais comme elle n'étoit appuyée ſur aucune expérience, on pouvoit l'admettre ou la nier avec la même facilité. Servet s'apperçut le premier que le ſang paſſoit dans les poumons. Columbus avança un peu plus, & connut l'uſage des valvules ou des pores du cœur, de ces membranes dont les unes ne permettent point la ſortie, & les autres le retour. Les choſes en étoient là, & ce fut d'après ces notions que Harvey travailla. Nous paſſons même encore une circonſtance qui devoit, ſans doute, faciliter le reſte de l'Ouvrage : c'eſt que *Fabricius ab Aquapendente* venoit de donner la deſcription des valvules des veines, que le Pere Paul, Vénitien, avoit découvertes peu de tems auparavant; c'étoit un pas de plus du côté de la circulation. Thomas Bartholin & Conſentinus ſe ſont plu à élever ce Pere Paul en oppoſition à Harvey;

ils ont combattu pour lui, & il n'a pas tenu à eux que ce rival ne partageât avec le Médecin Anglois, l'honneur de la découverte de la circulation. Mais ce qu'ils ont dit en sa faveur, se reduit à ceci; que tout le mécanisme de la circulation du sang se trouvoit dans un Manuscrit que le P. Paul avoit laissé entre les mains du P. Fulgence, tel que Harvey l'a publié, & que ce Manuscrit avoit été communiqué à Fabricius ab Aquapendente, qui en fit part à Harvey dans son séjour à Padoue.

Mais tout ce qu'il y a de vrai dans cette Histoire, c'est que Harvey, à son retour en Angleterre, fit présent d'un Exemplaire de son Ouvrage, qui ne faisoit que de paroître, à l'Ambassadeur de Venise, qui en fit part au Pere Paul, & que celui-ci en fit un extrait, & que c'est cet extrait qu'on donne comme un livre original. Ce qui a donné quelque vraisemblance à cette avanture, telle que Bartholin & Consentinus l'ont rapportée, c'est la sagacité du Pere Paul dans les recherches anatomiques; car il est le premier qui ait observé la contraction & la dilatation de la prunelle de l'œil; & l'on dit que Fabricius ab Aquapendente tenoit de lui la connoissance des valvules des veines.

Outre la découverte de la circulation du sang, on doit à Harvey un grand nombre d'observations nouvelles sur la génération des animaux. Il a composé les Ouvrages suivans:

Exercitatio anatomica de motu cordis & sanguinis in animalibus. Francofurti, 1628. *in-4to. Lugd. Bat.* 1629. *in-4to. ibid.* 1647. *cum refutationibus Æmilii Parisiani. Patavii*, 1643.

Exercitationes duæ de circulatione sanguinis. Roterod. 1649.

Exercitationes de generatione animalium. Londini, 1651. *in-4to. Amstelodami*, 1651, 1652. *in*-12. *Hagæ Comitis*, 1680. *in*-12. En Anglois à Londres, 1643.

HASCHARDUS ou HASSARDUS (Pierre) étoit de Lille en Flandres. Il se titre lui-même de Médecin-Chirurgien dans un Traité *de Morbo Gallico*, imprimé à Louvain en 1554. Il paroit qu'il a fait grand fond sur l'Astrologie; car François Rapardus, Médecin de Bruges, ayant fait imprimer à Anvers en 1551. un Ouvrage intitulé:

Magnum & perpetuum Almanach à consuetis nugis liberum, eoque vere Medicum, de Phlebotomia, de Balneis, de pur-

gationibus certiora præcepta continens, ut meritò dici possit vulgarium Prognosticon Medicorum, Empiricorum & Medicastrorum flagellum.

Haschardus répondit à l'Auteur par un livre intitulé : *Clypeus Astrologicus.*

Il y étend son attention scrupuleuse sur la position des astres, jusqu'au tems que l'on doit choisir pour se faire raser. C'est dans cet Ouvrage qu'il loue l'ordonnance du Magistrat de Bruges, qui enjoignoit à tous Barbiers, de se conformer sur cet article, à l'Almanach de Pierre Bruhezius, autre Médecin entêté de l'Astrologie. Comme Rapardus s'étoit moqué de cette ridicule Ordonnance, sa critique avoit mis Haschardus de mauvaise humeur ; & quelque bonne raison qu'on pût objecter à ce dernier pour le départir de ses idées astrologiques, il n'en voulut rien retrancher : au contraire, il poussa sa folie jusqu'à exhorter tous les Magistrats à édicter des réglemens conformes à celui que l'ignorant ou superstitieux Magistrat de Bruges venoit de publier avec autant de sérieux, que si ce point avoit interessé l'Etat & la Police.

Outre l'Ouvrage dont on vient de parler, nous avons encore le suivant de la façon d'Haschardus :

Saluberrima bonæ valetudinis tuendæ præcepta Eobani Hessi Poëtæ festivissimi, elegiaco carmine, ad imitationem Galeni conscripta, novisque commentariis illustrata. Francofurti, 1568. *in-8vo.*

HATTEMIUS, (Olivier) natif d'Utrecht, étudia d'abord dans sa Patrie, & alla ensuite se perfectionner à Leyde. Il parle quelque part de Justus Lipsius comme d'un de ses Maîtres. Après avoir été Ministre pendant quatorze ans, il quitta la Religion Prétendue-Réformée, & passa dans le giron de l'Eglise Catholique avec sa femme & ses neuf enfans. Ce fut alors qu'il prit les dégrés de Licence en Médecine dans l'Université de Louvain. Il a écrit quelques Ouvrages contre les Ministres de la Religion qu'il avoit abjurée.

Hattemius mourut à Anvers le 23 Décembre 1610, qui étoit la trente-huitiéme de son âge, & la troisiéme de sa conversion.

HAVENREUTER, (Sebaldus) Médecin, étoit de Nuremberg. Il enseigna à Tubingen, Ville d'Allemagne au cercle de Suabe, & il mourut en 1586. Il est pere de Jean-Louis Havenreuter, aussi Médecin, né à Stasbourg en 1548,

& mort le premier du mois d'Octobre 1618. Ces deux Médecins ont été estimés dans leur Patrie, & ils ont tous deux écrit divers Ouvrages. Vander Linden parle d'une Oraison *de Arte medica* de la façon de Jean-Louis; elle fut imprimée à Francfort en 1586. *in-8vo.*

HAVERS, (Clopton) Médecin Anglois, qui publia en 1691. un Traité d'Ostéologie; l'année suivante il fut traduit de l'Anglois en Latin. La derniére impression est celle de Leyde en 1734, sous ce titre:

Novæ quædam Observationes de ossibus, *in-8vo.*

Havers a parfaitement bien écrit sur les os; il a fait quelques découvertes sur le périoste & sur la moëlle. Il apperçut le premier dans chaque articulation, des glandes particuliéres d'où sort une substance mucilagineuse, dont il a examiné la nature par un grand nombre d'expériences. Elle sert avec la moëlle que les os fournissent, à humecter les jointures & les parties qui s'y emboitent, afin qu'elles puissent jouer aisément, & remplir les fonctions auxquelles la nature les a destinées. Cette découverte est importante, & elle a jetté des lumiéres sur un grand nombre de phénoménes qu'on n'expliquoit auparavant qu'avec peine, & qu'on entend maintenant avec assez de facilité. C'est en particulier à cette découverte que nous devons l'évidence avec laquelle on démontre la cause & les effets de la goutte. Si à ce premier avantage tiré de l'Anatomie, la Thérapeutique pouvoit ajouter celui de trouver un reméde efficace pour cette pénible maladie, la Médecine en seroit infiniment illustrée; elle trouveroit des panégiristes chez le tiers du genre humain.

HECATE', femme d'Oétès, se rendit fameuse dans l'antiquité par la connoissance des Simples. On dit qu'elle s'occupa à exprimer des plantes des sucs mortels, tels que celui de l'Aconit, dont elle a la réputation d'avoir remarqué la premiére les propriétés dangereuses.

HECQUET, (Philippe) Docteur de la Faculté de Paris, connu d'un chacun par le grand nombre d'Ouvrages qu'il a mis au jour.

Il nâquit à Abbeville en Picardie, l'onziéme jour de Février 1661, & fut le cinquiéme des enfans de *Jacques Hecquet* & de *Catherine Pigné*, qui ne négligerent rien pour les former à la vertu par des instructions toujours soutenues de leurs exemples; & pour ne rien épargner dans leur éducation, aux principes d'une vie Chrétienne, ils

ajouterent ceux des Belles-Lettres, qu'ils leur firent apprendre ſous leurs yeux par différens Maîtres.

A l'âge de 17 ans, Philippe quitta ſa Patrie pour venir à Paris achever ſes études, & fit ſon cours de Philoſophie pendant les années 1678. & 1679. ſous Mr. Ozon, qui profeſſoit au Collége des Graſſins. Le gout de l'Etat ou de la ſcience eccléſiaſtique que Philippe conſerva juſqu'à la fin de ſes jours, le fit pancher alors du côté de la Théologie, dont il prit des leçons pendant les années 1680 & 1681. Mais les exhortations de Mr. Du Sauſſoi, ſon oncle, lui-même auſſi ſavant Théologien qu'habile Médecin, le tournerent du côté de la Médecine. Il en commença l'étude à Paris en 1682 & 1683, & l'année ſuivante il alla prendre ſes dégrés à Rheims, d'où il retourna à Abbeville, réſolu de s'y fixer, tant par l'amour de ſa Patrie, que par le déſir de s'y perfectionner dans l'étude ſous les yeux & par les conſeils de ſon oncle. Mais à peine commençoit-il à s'attirer la confiance de ſes Concitoyens, qu'il les quitta pour venir à Paris ſatisfaire à cette avidité qu'il avoit d'apprendre : il y fut d'abord inquiété dans l'exercice de ſa Profeſſion, parce qu'il n'étoit point de la Faculté de cette Ville; ſujet pourquoi il forma le deſſein de retourner dans ſa Patrie. Il étoit dans ces diſpoſitions, lorſqu'il fut choiſi pour Médecin du Monaſtére de Port-Royal des Champs : il alla s'y établir le 14 Août 1688, à deſſein d'y paſſer le reſte de ſa vie : mais des fatigues outrées pour le bien des pauvres, & des auſtérités pouſſées juſqu'à l'indiſcrétion, altererent bientôt ſa ſanté & l'accablerent d'infirmités. On craignit pour ſa vie dans les premiers jours de Septembre 1689; mais ſa jeuneſſe l'ayant tiré d'affaires, il reprit le même train de vie, & au bout de quelques années ſa ſanté ſe trouva ſi dérangée, qu'à l'exhortation de ſes amis, il quitta enfin Port-Royal en 1693. Alors réſolu de ſe fixer à Paris, il ſe mit ſur les bancs de la Faculté en 1694, & y reçut le bonnet de Docteur en 1697. L'Ecole de Médecine ne vit pas, ſans étonnement, un Diſciple en état d'être maître, venir prendre ſes leçons avec toute l'attention & la docilité d'un jeune Aſpirant : elle le vit enſuite briller dans la Chaire & dans l'exercice de ſa Profeſſion. En 1708. il fut choiſi Médecin de Mr. Le Prince, (Henri-Jules de Bourbon, Prince de Condé,) & après la mort de celui-ci, arrivée en 1709, Madame la Princeſſe ne l'honora pas de moins de confiance que ſon auguſte Epoux n'avoit fait.

Cependant ſa réputation s'étoit répandue dans Paris & de tout côté : on s'empreſſoit d'avoir un Médecin dans lequel on étoit sûr de trouver un ami. Tant que ſa ſanté lui permit, il ne refuſa ſes ſoins à perſonne; mais dans tout tems il préféra les pauvres, à qui ſa maiſon fut toujours ouverte. En 1710. il fut choiſi pour Médecin de l'Hôpital de la Charité : ce poſte convenoit à ſa tendreſſe pour les pauvres ; auſſi s'impoſa-t'il la loi d'aller pluſieurs fois par jour voir tous les malades de cet Hôpital, & de paſſer un tems conſidérable auprès de ceux qui paroiſſoient avoir le plus beſoin de ſes ſecours. Mais ſes forces ne répondant pas à ſes déſirs, ſes amis le forcerent d'abandonner cet emploi.

Le 15 Novembre de l'année 1712. la Faculté l'élut pour ſon Doyen : ſon premier mouvement fut de refuſer un honneur dont il ſe croyoit indigne. Pendant tout ſon Décanat, il ne fut occupé que des projets qui puſſent faire honneur à la Faculté ; il propoſa de compoſer & de mettre au jour un nouveau Diſpenſaire de Remédes, ou Code de Pharmacie. Il obtint par le moyen de Mr. Fagon, alors premier Médecin, une loterie pour ſubvenir à la rédification des Ecoles, mais elle ne fut point exécutée.

Depuis ſon établiſſement à Paris, il n'avoit diſcontinué de donner au Public les admirables fruits de ſon eſprit; & quoique ſa nombreuſe pratique ſemblât le diſtraire de la compoſition de ſes Ouvrages, il ſavoit ſi bien ménager ſon tems par la courte durée de ſes repas & le peu de ſommeil qu'il s'accordoit, qu'il ſuffit lui ſeul pour mettre au jour, ce qu'on n'auroit preſque oſé eſpérer de pluſieurs enſemble.

Ce fut vers la fin de l'an 1726. que devenu très-infirme, & ne pouvant preſque plus ſe ſervir de ſes jambes, dont il ne tarda pas à perdre totalement l'uſage, auſſi-bien que celui de ſon bras droit, il prit la réſolution de quitter le monde pour ne plus travailler dans la retraite qu'à l'ouvrage de ſon ſalut, en même tems qu'il conſacreroit ſa plume à l'utilité publique. A peine fut-on informé de ſon deſſein, que pluſieurs Communautés & quelques-uns de ſes amis s'offrirent, avec empreſſement, à le prendre dans leurs maiſons. Les Religieuſes Carmelites du Fauxbourg Saint-Jacques furent celles qui le ſolliciterent avec plus de vivacité de prendre chez elles un logement. Depuis 32 ans qu'il s'étoit chargé du ſoin de leurs malades, ſa ſageſſe, ſon

expérience, ſa piété, la bonté de ſon cœur, avoient mérité tout leur attachement; & preſque depuis ce tems elles le regardoient encore plus comme un ami tendre & ſincére, que comme un habile Médecin. Mais il craignoit que ſes infirmités ne lui permiſſent pas de leur continuer ſes ſervices; & ce ne fut qu'après avoir balancé long-tems qu'il crut devoir ſe rendre à ce qu'elles ſouhaitoient de lui. Pénétré de reconnoiſſance pour une affection fondée elle-même ſur l'eſtime & ſur la reconnoiſſance, il accepta dans la premiére cour extérieure de leur maiſon, un petit appartement, qu'il fit accommoder ſelon ſon gout, c'eſt-à-dire, avec la plus grande ſimplicité. Comme l'eſprit de pénitence étoit, auſſi-bien que l'affoibliſſement de ſa ſanté, le motif de ſa retraite, il s'impoſa la loi de vivre, du moins en partie, comme la Communauté. C'eſt pour cela qu'arrivant chez ces Religieuſes, il convint avec elles d'une ſomme qu'il leur donna, pour qu'elles ſe chargeaſſent du ſoin de le nourrir. Il avoit, depuis plus de 25 ans, prit l'habitude de faire toujours maigre, & de ne manger principalement que des herbes & des légumes; régime qu'il avoit toujours coloré du prétexte de ſa ſanté. Depuis auſſi long-tems il s'étoit interdit le vin, & malgré l'âge & les infirmités, il continua toujours de s'en priver; il ſe permettoit ſeulement dans des cas abſolument néceſſaires, quelques gouttes de vin d'Alicante.

Sa vie fut auſſi laborieuſe dans ſa retraite qu'elle l'avoit toujours été. L'exercice de ſa Profeſſion étoit dans ſon eſprit au rang de ſes premiers devoirs; auſſi ne l'abandonna-t'il pas, quoiqu'il eût déclaré qu'il n'iroit plus en Ville, & qu'il eût pris congé de tous ceux qu'il avoit ſoignés juſqu'alors. Sa porte ne ceſſa jamais d'être ouverte à tous ceux qui le voulurent conſulter, & ſur-tout aux pauvres pour leſquels il avoit toujours marqué tant de prédilection. A quelque heure qu'ils vinſſent, quelque occupé qu'il pût être, ils étoient sûrs d'être bien reçus; & quand il les ſavoit dans l'impuiſſance d'acheter les remédes qu'il leur preſcrivoit, ou de ſuivre un régime qui lui paroiſſoit néceſſaire, il leur en fourniſſoit généreuſement les moyens: c'eſt ce qu'il avoit fait en tout tems.

Sa retraite ne fut pas ſans fruit pour le Public; elle lui donna nombre d'Ouvrages. Mais les infirmités continuelles, jointes aux travaux immenſes & à la vie auſtére qu'il s'étoit impoſée, acheverent bientôt d'uſer un tempe-

rament

rament encore tout de feu malgré l'âge. Vers le commencement de l'année 1737. il s'apperçut que sa santé s'affoiblissoit, & fit sa principale occupation de se préparer à la mort. Dans le courant de Mars, un soir en achevant de réciter l'Office de l'Eglise, il eut un œil frappé d'éblouissement; il se coucha pourtant sans en rien dire. Au milieu de la nuit, comme il avoit de la lumiére dans sa chambre, il s'apperçut qu'il n'en voyoit pas; ce qui lui fit éveiller le garçon qui le servoit pour qu'il examinât son œil. Il n'y paroissoit rien à l'extérieur. Dès le matin il se fit saigner, & l'après-midi la saignée fut réitérée. Comme il étoit sans fiévre, & qu'il n'avoit pas perdu l'appétit, il conserva son régime, en se permettant seulement du bouillon gras. Le 24 du même mois il fit son testament, & quoique sa santé parût rétablie, il prévit qu'il approchoit de sa fin, & ne s'occupa plus désormais que des pensées de la mort. Le 10 Avril sur les huit heures du soir, il lui prit, en se mettant au lit, un frison qui fut suivi de la fiévre, accompagnée de grande sueur. Le lendemain matin il se fit saigner. Quelques heures après il reçut, en véritable Chrétien, le Viatique & l'Extrême-Onction. Il avoit fait appeller Mr. de l'Epy, son confrere & son ami, Praticien habile, qu'il regardoit comme son éléve. De leur avis commun la saignée fut réitérée sur les deux heures après-midi; lui-même à l'inspection de sang, il jugea qu'il n'iroit pas loin. En effet, il mourut sur les six heures & demie, sans aucune espéce d'agonie, & n'ayant perdu la connoissance qu'au moment qu'il s'endormit du sommeil de la mort. Il conserva même sa tête si saine pendant la courte durée de sa maladie, que deux heures avant que d'expirer, il fut en état de satisfaire un autre de ses Confreres, dont la femme étoit dangereusement malade, & qui le vint consulter. Le lendemain il fut inhumé dans l'Eglise des Carmelites auprès de la porte.

Le Sieur Lacherie, qui demeuroit auprès de lui depuis plus de 23 ans, avoit mérité toute sa confiance par des soins infinis & par l'affection la plus marquée. Ce bon maître d'un serviteur fidéle, le fit légataire universel du peu d'effets mobiliers qui lui restoient, & de ses Manuscrits, & le nomma pour exécuteur de son testament. Le Sr. Lacherie prit donc soin de ses funerailles, qui furent honorées de la présence d'un grand nombre de ses Confreres, & d'une multitude de gens de mérite de différen-

tes conditions. Le Légataire, pour laisser un monument éternel de sa reconnoissance, fit mettre quelque tems après, sur la sépulture de son cher maître, cette Epitaphe composée par le célébre Mr. Rollin:

Hic jacet
PHILIPPUS HECQUET,
Doctor Regens in Facultate Medica Parisiensi,
Natus apud Abbatis-Villam anno Christi 1661, die 11 Februarii.
Piè ac diligenter à parentibus educatus, totum se artis Medicæ studio dedit.
Eam primùm, Doctor in Facultate Remensi factus, in Patria exercuit.
Mox accensus desiderio doctrinæ amplioris, Parisios venit.
Ibi stadium Medicum cum insigni laude emensus, nobiliorem Doctoris gradum adeptus est.
Evocatus in Regii portûs solitudinem, ut illustri fœminæ opem medicam præberet,
Intùs, foris, ægrotantes per annos quatuor, assidua & felici opera curavit.
Exindè, doctrinâ & pietate, non opibus auctior, Parisios rediit.
Quantum pertinaci labore & longo Medicinæ usu profecerit,
Testantur plena Medicæ eruditionis opera quæ elucubravit.
DECANUS SUÆ FACULTATIS Anno 1712. ELECTUS,
Re diu & maturè cum selectis Doctoribus perpensâ,
Saluberrimum Medicinæ Codicem instituit.
Anno 1717. ingressus in hanc Carmelitarum domum, quam ut Medicus per annos 32 jam rexerat, reliquum vitæ tempus in oratione, jejunio & continuâ mortis meditatione, vini carnisque abstinens, transegit.
Pauperes ægrotos, à quibus nunquam non consulebatur, pluribus membris è diutino morbo captus, at idem animo ac mente integer ac valens, pecuniâ & consilio usque adjuvit. Tandem penè pauper ipse, Cœlebs obdormivit in Domino, anno ætatis suæ 76, Christi 1737. die Aprilis undecimâ.
R. I. P.

Avant de se retirer aux Carmelites, il avoit abandonné son patrimoine à sa famille pour une modique pension viagére, & depuis sa retraite il ne voulut plus rien recevoir de personne pour ses consultations. On ne peut pas dire qu'il ait jamais été riche, ni même dans un état d'aisance; il ne laissa cependant pas d'être également desinteressé & généreux. Il s'étoit fait une régle de ne point recevoir de présent; il refusoit même quelquefois une partie de l'honoraire qu'on lui présentoit. Outre que pendant toute sa vie il secourut les pauvres de son argent au-

tant que de ſes conſeils, il eut toujours ſa bourſe ouverte pour le ſervice de tous ceux qu'il connoiſſoit, & principalement de ſes confreres. On a pluſieurs exemples de ſa générosité à cet égard. Il avoit ſoin de les aller viſiter quand il les ſavoit malades; & comme il connoiſſoit à peu près l'état des affaires de la plupart, il recommandoit toujours à ceux qu'il trouvoit auprès d'eux, de ne rien épargner; & ſi l'argent manquoit, d'avoir recours à lui, ſans le témoigner aux malades. Il y a une infinité d'autres circonſtances curieuſes & édifiantes dans la vie de Mr. Hecquet, qu'on peut voir dans le troiſiéme volume de la Médecine des Pauvres, à la fin duquel eſt une Hiſtoire aſſez longue de la Vie de ce ſavant Médecin. C'eſt de cet Ouvrage que j'ai tiré ce que je viens de rapporter.

Les principaux Ouvrages de Philippe Hecquet, ſont les ſuivans, la plupart imprimés à Paris, en un ou pluſieurs volumes *in*-12.

En 1707. *Explication phiſique & méchanique des effets de la ſaignée & de la boiſſon dans la cure des Maladies, &c.*

1708. *L'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes.*

1708. *Traité des diſpenſes du Carême, réimprimé en* 1715.

1712. *De la Digeſtion des alimens & des Maladies de l'eſtomac, ſuivant le ſiſtême de la Trituration.*

1714. *De purganda Medicina à curarum ſordibus.*

1722. *Novus Medicinæ Conſpectus.*

1724. *Obſervations ſur la ſaignée du pied & ſur la purgation au commencement de la petite Vérole.*

1724. *Hippocratis Aphoriſmi ad mentem ipſius expoſiti.*

1726. *Réflexion ſur l'uſage de l'Opium, des Calmans & des Narcotiques.*

1733. *La Médecine Théologique.*

1733. *Le Naturaliſme des convulſions.*

1740. *La Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres, ouvrage poſthume.*

Et pluſieurs autres Traités moins conſidérables en forme de Lettres, de Théſes, &c.

Ce fut Philippe Hecquet qui introduiſit de nouveau dans la Médecine le ſiſtême de la trituration & celui de la force des ſolides : les différens Traités qu'il a donnés au Public, buttent tous à établir cette doctrine. Son ſiſtême a trouvé des partiſans, il a trouvé des frondeurs; & cette différence de ſentimens entre les deux partis, a ſuſcité de grands hommes, qui ſans donner ni dans l'une ni dans l'autre des

extrêmités, ont allié les contraires, après les avoir châtiés & reduits aux régles immuables de la nature, toujours simple & toujours uniforme dans ses opérations.

HEER (Henri ab) nâquit à Tongres, ancienne Ville des Pays-Bas, dans l'Evêché de Liége. Il étoit savant en Philosophie & en Mathématiques, & parloit parfaitement les Langues Allemande, Françoise, Espagnole, Italienne & Angloise. Il servit les Evêques & Princes de Liége, Erneste & Ferdinand, pendant trente ans & plus, en qualité de leur premier Médecin. C'étoit un homme d'une grande érudition, d'un esprit pénétrant, d'un jugement solide, & qui jamais ne se lassoit de lire & d'étudier. Nous avons les Ouvrages suivans de sa façon:

Spadacrene, hoc est, Fons Spadanus, ejus singularia, bibendi modus, Medicamina bibentibus necessaria. Leodii, 1614, 1620. *in-8vo. Lipsiæ*, 1645. *Lugd. Batav.* 1685.

Deplementum Supplementi de Spadanis Fontibus, adversùs Joannem Bapt. Helmontium. Leodii, 1624. *in-8vo.*

Observationes Medicæ oppido raræ, in Spa & Leodii animadversæ, cum Medicamentis aliquot selectis. Leodii, 1631. *Lipsiæ*, 1645.

HEISTER, (Laurent) natif de Francfort sur le Mein, enseigna premiérement la Médecine à Altorf, Ville d'Allemagne dans le cercle de Franconie, & puis à Helmstadt, autre Ville d'Allemagne au Duché de Brunswick, toutes deux avec Universités. Nous avons de ce Médecin un excellent Traité d'Anatomie sous le titre de:

Compendium anatomicum veterum recentiorumque Observationes brevissimè complectens. Altorfii, 1717. *in-4to. Altorfii & Norimbergæ*, 1719, 1727 & 1732.

Cet Ouvrage a été traduit en Anglois, & imprimé à Londres en 1721.

HELENE, cette belle Gréque si connue dans la Fable, a eu connoissance d'un Médicament qu'Homére appelle *Népenthes*, & qu'elle tenoit de *Polydamna*. Ce Médicament étoit si admirable, qu'il appaisoit tout deuil & toute douleur, & qu'il faisoit oublier tous les maux. Héléne avoit tiré ce Reméde de l'Egypte; plusieurs croient que c'étoit de l'*Opium*: du moins les vertus de cet admirable suc, qui nous vient du même Pays, ont bien du rapport avec les qualités du *Népenthes*.

HELMONT, (Jean-Baptiste) dit VAN HELMONT, Sieur de Royemborch, de Pellines, &c. Cet homme étoit

d'une induſtrie infatigable. Il employa cinquante ans à examiner par la Chimie, les foſſiles, les animaux & les végétaux. L'univers lui eût eu de grandes obligations, s'il eut fait un meilleur uſage de ſes découvertes, s'il les eut expoſées clairement; & ſa réputation eût été mieux & plutôt établie, ſi, ſans s'occuper à copier Paracelſe, il n'eut pas pouſſé le ridicule juſqu'à ſe vanter, comme lui, de poſſéder un Reméde univerſel.

Helmont nâquit à Bruxelles en 1577, trente-ſix ans après la mort de Paracelſe. Sa famille étoit illuſtre dans cette Ville. Il perdit ſon pere en 1580. Il étoit le plus jeune de ſes freres, & il s'appliqua de lui-même à l'étude de la Médecine; & malgré l'oppoſition de ſa mere & celle de ſes amis, il finit ſon cours de Philoſophie l'an 1597. Il avoit à peine dix-ſept ans, qu'il avoit lu deux fois Galien, une fois Hippocrate, tous les autres Médecins, tant Grecs qu'Arabes, avec beaucoup de ſoin; il avoit même fait des remarques ſur la plupart d'entre eux; en ſorte que l'on peut dire qu'il avoit fait plus de lecture à l'âge où les autres commencent de lire, qu'on n'en fait communément dans toute la vie. Il fut fait Docteur en Médecine à Louvain en 1599. c'eſt-à-dire, à la vingt-deuxiéme année de ſon âge. Ce fut alors qu'il commença à ſoupçonner l'inſuffiſance des leçons des Ecoles; mais ce ne fut que long-tems après qu'il fut en état de ſubſtituer quelque choſe de mieux à ce qu'il avoit appris ſur les bancs. Incommodé par une galle légére, dont il ne put jamais venir à bout de guérir par la méthode des Ecoles; mais qu'il diſſipa preſque ſans aucune peine avec le ſouffre; l'incertitude de la ſcience à laquelle il s'étoit dévoué, lui fit faire des réflexions. Il crut avoir dérogé en s'appliquant à la Médecine, qui n'avoit été cultivée juſqu'alors par aucun de ſa famille, & il ſe repentit de s'être livré à cette Profeſſion. Ces motifs l'engagerent à y renoncer. Il partagea ſon bien à ſes amis, & abandonna ſa Patrie dans le deſſein de n'y jamais reparoître. Il diſperſa, avec mépris, tout l'argent qu'il avoit tiré de ſes ouvrages, & il ſe mit à parcourir les Pays étrangers. Après des voyages de dix années, il ſe livra enfin entiérement à la Chimie, dans laquelle il avoit été initié par un homme ſans lettres, que le hazard lui avoit offert. Après deux ans de travaux il parvint à la connoiſſance de quelques Remédes chimiques, & il ſe trouva en état de guérir quelques maladies.

En 1609. il épousa une femme riche, noble & vertueuse, avec laquelle il se retira à Wilwoord, où il se renferma plus que jamais dans son laboratoire. Pendant son noviciat de Chimie, il fit plusieurs expériences dangereuses, qui penserent lui couter la vie. Il ne visitoit point les malades, il ne pratiquoit point la Médecine par espoir de lucre : cependant il nous assure qu'il guérissoit chaque année des milliers de personnes. Il passa cinquante années entiéres à distiler. L'Electeur de Cologne, Prince extrêmement versé dans la Chimie, en faisoit beaucoup de cas. L'Empereur Rodolphe & ses deux Successeurs l'inviterent à séjourner à la Cour de Vienne ; mais ces honneurs ne le tenterent point. En 1624. il publia un Traité à Liége *De Aquis Spadanis*, & ensuite différens autres Ouvrages.

Avec toute sa science il ne put jamais parvenir à guérir deux de ses fils qui moururent de la peste, ni sa fille aînée de la lépre, bien qu'il eut essayé sur elles ses remédes pendant deux ans entiers. Ses secrets ne lui réussirent pas mieux sur sa femme, sur une autre de ses filles & sur lui-même; elles moururent toutes deux de poison. En 1640. au mois de Janvier, à la soixante-troisiéme année de son âge, il fut attaqué d'une fiévre accompagnée d'un frison violent qui lui faisoit claqueter les dents, d'une douleur aiguë aux environs du sternum, d'une difficulté de respirer, & d'un crachement d'abord de matiére sanglante, & ensuite de sang pur; il se délivra de la plupart de ces fâcheux simptomes avec de la raclure de penis de cerf : à peine eut-il pris ce reméde, que la douleur du sternum se rallentit. Une dragme de sang de bouc arrêta le crachement de sang en quatre jours, & il ne lui resta qu'une petite toux, avec une expectoration modérée; mais la fiévre persista & fut suivie d'une douleur à la rate, contre laquelle il employa le vin où il avoit fait bouillir les yeux d'écrevisses. Ce reméde emporta le reste de la maladie : en 1643. il fut saisi d'une sincope occasionnée par la fumée du charbon, dont il guérit avec le souffre de vitriol. Le dix-huit Novembre 1644. il fut attaqué d'un asthme accompagné de deux attaques de pleuresie, & il mourut le 30 Décembre suivant, d'une fiévre lente & d'une foiblesse extrême, après avoir langui pendant sept semaines.

D'où nous pouvons conclurre qu'Helmont ne possédoit point ce reméde universel dont il s'étoit vanté si souvent :

nous conviendrons pourtant qu'il opéra des cures extraordinaires de maladies chroniques, en employant des remédes violens, qui lui réussirent toutes les fois que la constitution du malade étoit assez forte pour en supporter l'action. Mais une observation que nous ne pouvons nous dispenser de faire, c'est qu'aucun de ces Chimistes qui promettoient aux autres une longue vie, n'a eu le secret de se la procurer à lui-même.

Pendant sa retraite à Wilwoord, il examina, par les voies de la Chimie, avec une industrie & des travaux incroyables, presque tous les corps que nous connoissons, fossiles, végétaux & animaux; en sorte qu'on peut dire qu'il étoit en état de fournir lui seul un nouveau corps ou cours de Chimie. C'est dans ce laboratoire de Wilwoord qu'il fit les célébres découvertes de l'huile de souffre *per campanam*, du laudanum de Paracelse, de l'esprit de corne de cerf, de l'esprit de sang humain, du sel volatil huileux, & de beaucoup d'autres choses. Sur le préjugé violent qu'il avoit conçu contre la méthode & les remédes Galéniques, par le peu de succès qu'il en avoit éprouvé dans la pratique, & sur la force & les avantages des Médicamens dont la Chimie lui avoit donné les préparations, il prit la lance contre l'Ecole Galénique, & reduisit tout l'art de la Médecine aux principes chimiques. Voilà les idées dont il étoit préoccupé lorsqu'il se mit à écrire. Son premier Ouvrage fut, comme nous l'avons dit, le Traité sur les Eaux de Spa, imprimé à Liége en 1624. Cet Ouvrage lui fit une grande réputation : aussi conviendrons-nous qu'il est parsemé de fort bonnes choses, & qu'il n'est point défiguré ainsi que ses derniers Ouvrages, par des fanfaronades & des rêveries sistématiques. Il en donna dans la même année, une nouvelle édition à Cologne, enrichie de nouvelles expériences. En 1644. parurent un second Ecrit *de Humoribus*, un troisiéme *de Febribus*, & un quatriéme *de Lithiasi*. Ce sont là tous les Ouvrages qu'il ait publiés pendant sa vie. Il mourut peu de tems après avoir donné ce dernier; en sorte que le soupçon que quelques-uns des premiers Chimistes se plaisent à répandre, savoir, qu'Helmont avoit abandonné ses premiers sentimens pour se jetter dans des idées toutes contraires; ce soupçon, dis-je, paroit sans fondement. Lorsqu'il sentit approcher l'heure de sa mort, il appella son fils, & lui tint le discours suivant : "Prenez tous mes Ouvrages, tant ceux qui

„ ſont ébauchés, que ceux qui ſont finis, joignez-les enſem-
„ ble, je vous les abandonne; faites-en tout ce que vous
„ croirez qu'il ſera bon d'en faire. Dieu qui dirige tout pour
„ une meilleure fin, ne me permet pas d'y donner mes der-
„ niers ſoins. Son fils étoit un homme ſingulier, & tant ſoit peu enthouſiaſte, qui, du vivant de ſon pere, s'étoit enrôlé dans une troupe de Bohémiens, avec leſquels il s'étoit mis à courir les Provinces. Après la mort de ſon pere il ne s'aquitta que trop fidélement de ce qu'il lui avoit ordonné. Il donna au Public le dépôt de ſes Ouvrages, tel qu'il l'avoit reçu, les publiant ſans avoir aucun égard à l'ordre, à la liaiſon & à la correction, abandonnant le tout au ſoin de ſon Imprimeur; delà il eſt arrivé que nous rencontrons des contradictions dans les Ouvrages d'Helmont. En effet, à en juger par la maniére dont ils ont été recueillis, il ſeroit trop extraordinaire qu'ils fuſſent tous de la même teneur. On conçoit aiſément que les vues nouvelles qui devoient ſe ſuccéder les unes aux autres dans l'eſprit d'un homme qui travailloit depuis quarante à cinquante ans à la perfection de la Chimie, qui naiſſoit, pour ainſi dire, entre ſes mains, ne pouvoient manquer d'y jetter beaucoup d'inégalités.

Les Ouvrages qu'il a publiés lui-même, ſont excellens. Le morceau ſur la Pierre eſt incomparable, le Traité des Fiévres eſt très-bon, & l'on ne peut dire trop de bien de celui des humeurs. La doctrine Galénique des quatre élémens, des quatre qualités, des quatre dégrés, des quatre humeurs, avec la méthode de traiter ces maladies, en temperant les dégrés, eſt démontrée dans les Ouvrages de Van Helmont comme abſurde & fauſſe, & cela d'une maniére claire & diſtincte. Il y a pluſieurs bonnes choſes dans le Traité de la Peſte; mais cet Ouvrage poſthume n'eſt point du mérite des premiers : quant aux autres, ils ſont d'une ſi grande infériorité aux précédens, qu'on a de la peine à ſuppoſer qu'ils ſoient ſortis de la même main.

La meilleure édition que nous ayons des Ouvrages de Van Helmont, eſt celle d'Amſterdam *in-4to*, chez Elzevir; l'édition de Veniſe *in-folio*, eſt parſemée de différens morceaux qui ne ſont point d'Helmont. On peut faire le même reproche à celle qu'on a donnée tout nouvellement en Allemagne.

HELVÉTIUS, (Adrien) Hollandois de nation, &

fils d'un Médecin du même Pays, exerça la Médecine à Paris avec beaucoup de réputation, & fut un des Médecins ordinaires de Philippe, Duc d'Orléans, frere de Louis XIV.

Il n'eut pas sitôt achevé ses études à Leyde, que son pere l'envoya à Paris pour y débiter des poudres capables, à ce qu'il prétendoit, de l'enrichir dans un Pays où les nouveaux remédes font aisément naître de nouvelles maladies. Cependant le jeune Helvetius ne gagnoit pas dequoi vivre; le petit débit de ses poudres le jetta dans la nécessité, & l'obligea de retourner en Hollande. Son pere, sans perdre courage, le renvoya en France avec des poudres plus éprouvées; mais le Public, aussi peu empressé pour celles-ci que pour les premiéres, laissoit morfondre le jeune Hollandois. Néanmoins toujours alerte, il fit connoissance avec un riche Droguiste de la Ville, & le voyoit conjointement avec Mr. *Aforti*, célébre Médecin de la Faculté & Botaniste Royal, qui le traitoit d'une maladie fort périlleuse. Le Droguiste tiré d'affaires par les soins d'Aforti, lui offrit pour recompense, cinq à six livres de la racine du Bresil, comme quelque chose de fort précieux; mais la vertu de cette plante étant inconnue à ce Médecin, il aima mieux prendre quelques louis d'or dont il connoissoit parfaitement la vertu spécifique. Cependant la fortune, qui vouloit élever Helvetius, fit tomber cette racine, par l'indulgence du Droguiste, entre les mains de son jeune favori : Helvetius courut aussi-tôt à l'Hôpital, faire, comme l'on dit, *experimentum in animæ vili;* & ayant reconnu qu'il avoit trouvé dans cette racine, le véritable spécifique contre la dissenterie, il avertit le Public de sa découverte par les affiches qu'il fit mettre dans Paris. Le bruit s'en répandit bientôt à la Ville & à la Cour, & étant enfin parvenu jusqu'aux oreilles du Roi, Sa Majesté fit appeller Helvetius. On le mit entre les mains de Mr. *d'Aquin*, premier Médecin, pour être examiné touchant son prétendu reméde; & l'ayant convaincu de l'excellence de son spécifique, le Roi lui fit donner 24000 liv. pour son secret, avec le privilége de travailler à l'Hôtel-Dieu. La réputation d'Helvetius s'augmenta avec son bonheur; il ne fut plus parlé que du Médecin Hollandois, c'étoit à qui l'auroit chez lui.

J'ai cru obliger le Lecteur en lui détaillant ce trait d'Histoire : il lui apprend également, & la fortune du Méde-

cin dont je parle, & l'heureuſe découverte des vertus de l'Ipecacuanha dans la diſſenterie. Cette racine n'a paru en France qu'en 1672, qu'un certain *Le Gras*, qui n'étoit point Médecin, l'apporta, & la donna à Mr. *Craquenel*, Apoticaire. Mais ce reméde ne fit pas fortune entre les mains de celui-ci, qui n'en connoiſſant pas la vertu, s'aviſa d'en donner deux dragmes pour une doſe. En 1687. un Marchand étranger, appellé *Garnier*, tâcha de mettre l'Ipecacuanha en crédit; mais perſonne n'y réuſſit mieux qu'Helvetius, de qui Louis le Grand acheta la maniére de le préparer & de s'en ſervir, ainſi que nous venons de le rapporter. Helvetius mourut le 20 Février 1727. On a de lui un *Traité des Maladies les plus fréquentes, & des Remédes ſpécifiques pour les guérir*, dont la meilleure édition eſt celle de 1724. 2 vol. *in-8vo.*

Helvetius eut un fils, nommé Jean-Claude-Adrien; ſon mérite força la fortune à lui faire part de ſes faveurs : c'eſt par ce ſeul moyen qu'il parvint à la place de premier Médecin de la Reine Marie Leczinski, épouſe de Louis XV. Roi de France. Helvetius le fils vivoit encore en 1748.

HENNINGUS ARNISÆUS étoit d'Halberſtadt, Ville d'Allemagne dans le cercle de la Baſſe-Saxe. Il enſeigna la Médecine avec beaucoup de réputation dans l'Univerſité d'Helmſtadt, Ville d'Allemagne au Duché de Brunſwick, d'où il paſſa en Danemarck en 1630, pour occuper la place de premier Médecin de Chriſtiern IV. Henningus Arniſæus ne jouit pas long-tems de cet emploi; il mourut en 1635, après avoir mis au jour les Ouvrages ſuivans :

Obſervationes aliquot anatomicæ, ex quibus controverſiæ multæ medicæ & phyſicæ breviter deciduntur. Francof. 1610. *in-4to.*

De Obſervationibus quibuſdam anatomicis Epiſtola.

Diſputatio de Lue venerea cognoſcenda & curanda.

HENRIQUEZ, (Henri) Médecin Portugais, qui enſeigna dans l'Univerſité de Salamanque, la plus fameuſe des Ecoles d'Eſpagne au Royaume de Leon. Il eſt auteur d'un Ouvrage intitulé : *de Rerum naturalium primordiis.*

HERACLIDE DE PONT, Médecin-Philoſophe, qui avoit étudié, partie ſous Ariſtote, partie ſous Speuſippe, diſciple de Platon. Il a écrit un Livre *des cauſes des Maladies*, & un autre intitulé : *de la Maladie où l'on eſt*

sans respiration, qui est une espéce de suffocation de mere.

HERACLIDE DE TARENTE, Médecin Empirique, qui vivoit 180 ans avant la naissance du Fils de Dieu, au commencement du trente-neuviéme siécle du Monde. Il avoit été disciple de Mantias Hérophilien; mais il quitta les principes de son Maître, pour se donner tout entier à l'Empirique. Héraclide est le plus grand & le plus célébre Médecin de cette Secte; jamais il ne trahit la vérité pour soutenir son parti : il conserva toujours le caractére d'honnête homme, & n'avança jamais rien qu'il n'eût vérifié par sa propre expérience. Les Maîtres qu'il suivit dans sa maniére de pratiquer, furent Hippocrate, Diocles & Praxagoras; & si l'on excepte l'abstinence qu'il porta jusqu'à l'excès, quelquefois jusqu'à sept jours au commencement d'une fiévre, il fut considéré généralement comme un des plus sages & des plus judicieux Médecins qui eussent paru avant lui. Il admit, dans sa pratique, un peu plus de raisonnement que ne faisoient la plupart des Empiriques, comme il paroit par ce qu'en dit Cælius Aurelianus. Il s'attacha particuliérement à ce qu'on appelle *la Matiére de la Médecine*, c'est-à-dire, les Plantes, les Animaux & les Mineraux, & à préparer divers Médicamens, dont il donna les descriptions & marqua les propriétés, selon que l'expérience les lui avoit découvertes. Une partie des Livres qu'il composa sur ce sujet, étoient dédiés à un nommé *Astydamas*, & une autre à une Dame nommée *Antiochis*, comme on l'apprend de Galien. Cælius Aurelianus parle d'un autre Livre d'Héraclide, qui étoit intitulé *Nicolas;* cet Auteur ayant apparenment donné à son Livre le nom de celui à qui il le dédioit. Ce dernier Ouvrage traitoit des Maladies internes. Héraclide avoit encore écrit touchant la *diéte*, ou le régime de vivre qu'il faut observer en chaque maladie; il avoit aussi écrit contre Hérophile au sujet du *pouls*.

Cælius Aurelianus & Galien parlent d'Héraclide avec éloge : ce dernier lui rend le témoignage qu'il possédoit aussi-bien la Médecine qu'aucun autre de ses contemporains. Au reste, ce célébre Empirique n'étoit pas moins entendu dans la Chirurgie que dans les autres parties de la Médecine. Galien cite, avec de grands éloges, le quatriéme livre d'un Ouvrage qu'Héraclide avoit composé sur la Chirurgie.

Il y a eu plusieurs Médecins du nom d'Héraclide, comme

le pere d'Hippocrate ; Héraclide Erythréen, ſectateur d'Hérophile; Héraclide, diſciple d'Hiceſius Eraſiſtratéen, &c.

HERACLITE, Philoſophe-Médecin, étoit d'Ephéſe, & vivoit dans le commencement du trente-ſixiéme ſiécle du Monde, preſque en même-tems que Pythagore. Il fut ſurnommé *le Ténébreux*, à cauſe de ſa grande obſcurité. Platon même ne pouvoit entendre ſes Ecrits, à l'exception cependant d'une partie de ſa Phiſique, qu'il inſera dans ſes propres Ouvrages. Quelques Auteurs font Héraclite diſciple de Xénophane; d'autres ont écrit qu'il n'eut point de Maître, & qu'il devint Philoſophe par de profondes & continuelles méditations. Il établit le feu pour principe général de toutes choſes, & il annonça que le monde finiroit par un embraſement. Les uns ont attribué à cette réflexion, la cauſe de ſes larmes; d'autres eſtiment qu'il gémiſſoit & pleuroit continuellement de la folie des hommes. La Philoſophie lui inſpira un tel détachement des grandeurs, qu'il abandonna à ſon frere la Principauté d'Ephéſe. Darius, fils d'Hyſtape, Roi de Perſe, rechercha ſon amitié. Ce Philoſophe miſantrope fut le contraſte de Socrate par ſa vanité, comme il l'étoit de Démocrite par ſes pleurs. Il traitoit tous les hommes d'ignorans & croyoit tout ſavoir.

Héraclite s'étant retiré dans un lieu écarté pour fuir le commerce des hommes, & ne vivant que d'eau & d'herbages, tomba dans une hidropiſie. Cet accident l'obligea de ſe rapprocher des lieux habités; & ayant demandé à quelques Médecins, *s'ils pourroient bien changer la pluie en un tems ſec & ſerein*, & voyant qu'ils ne ſavoient que répondre à cette énigme, il ne voulut pas les conſulter davantage; mais de ſon ordonnance, il s'expoſa tout nud au ſoleil, & alla enſuite ſe jetter dans une étable, où il ſe couvrit le corps de fumier, dans la penſée qu'il conſumeroit, par ce moyen, l'humidité ſuperflue qui étoit dans ſes entrailles. Mais il n'eut aucun ſuccès de cette nouvelle eſpéce de reméde, & les chiens le mangerent dans ſon fumier, d'où il n'avoit pu ſe relever par trop de foibleſſe. Cela lui arriva à la ſoixantiéme année de ſon âge. Il n'eſt pas étonnant qu'Héraclite ait donné dans cet écart, comme pour ſe railler des Médecins; ſes autres ſentimens de Médecine, auſſi obſcurs que ceux de ſa Philoſophie, ſont à peu près auſſi ridicules que celui-ci.

HERAS, Cappadocien, eſt compté par Galien entre

ceux qui ont bien écrit de la composition des Médicamens. Il a vécu sous les Empereurs Tibére, Caligula & Claude.

HERCULE, le plus célébre des Héros de l'antiquité par sa valeur, nâquit à Tyrinthe ou à Thébes dans la Boëtie, vers 1280. avant J. C. Entre les Sciences & les Arts que Chiron lui enseigna, on ne compte pas seulement l'Art Militaire & l'Astronomie, on met encore au même rang la Médecine, dans laquelle Plutarque prétend que ce Héros a excellé. On tire aussi un argument pour prouver qu'Hercule entendoit la Médecine, de ce que diverses plantes médecinales & plusieurs formules de remédes se trouvent appellées de son nom. Ce Héros eut une fille nommée *Hepione*, qui entendoit aussi la Médecine.

Ce qu'Euripide raconte, qu'Hercule combattit la mort, & lui arracha *Alceste*, signifie, suivant Muret, *variar. Lection. lib.* 8. *cap.* 23. qu'Alceste étant si mal, qu'on désespéroit de sa guérison, Hercule lui rendit la santé par ses remédes.

HERET, (Mathurin) Docteur de la Faculté de Paris, étoit natif du Breil dans le Maine : il vivoit en 1584. Il traduisit plusieurs Traités de Grec en François.

HERLICIUS, (David) Philosophe, Médecin & Astrologue, nâquit à Ceits en Misnie le 28 Décembre 1557. Il publia en 1584. un Almanach qui eut un grand succès, & s'appliqua à ce genre d'ouvrage pendant 52 ans. Il tiroit aussi les horoscopes, & comme il ne manquoit pas d'esprit, il y apportoit toutes les précautions imaginables, pour n'être point exposé aux railleries qu'attire l'incertitude de cet Art. Il prédit néanmoins que l'Empire des Turcs seroit bientôt détruit; mais il subsiste encore. Herlicius enseigna les Mathématiques, la Philosophie & la Médecine en Allemagne, & mourut à Stutgard le 15 Août 1636. âgé de 79 ans.

HERMAN, Comte de Nevenare & Prévôt de la Cathédrale de Cologne, a composé un Traité *de Sudore Britannico*, imprimé à Cologne en 1529. *in-4to*. Nous avons encore de lui :

Annotationes aliquot Herbarum. Tomo 2. Herbarii Othonis Brunsfelsii.

HERMAN, (Paul) célébre Botaniste du XVII. siécle, natif de Hall en Saxe, exerça la Médecine dans l'Isle de Ceylan, & fut ensuite Professeur en Botanique à Leyde, où il mourut le 29 Janvier 1695. On a de lui un Ca-

talogue des Plantes du Jardin public de Leyde, & un autre Ouvrage intitulé :

Floræ Lugduno Batavæ Flores.

HERMES, THOT, THOUTH, ou MERCURE, ſelon la conjecture de quelques Savans, eſt le même que *Chanaan* fils de *Cham.* Quand cette opinion ne ſeroit pas bien fondée, je veux dire, quand *Hermes* & Chanaan auroient été deux différentes perſonnes, ils auroient du moins vêcu en même-tems, & *Hermes* auroit même été le plus vieux. Mr. Bochart a prouvé dans ſon Phaleg, que Chronos ou Saturne étoit le même que Noë. Or, nous apprenons de Sanchoniaton, qu'*Hermes*, ou Thoth, ou Taautus, (comme les Phéniciens & les Egyptiens l'appelloient) étoit l'un des Conſeillers de Saturne; & Diodore de Sicile ajoute qu'*Hermes* étoit Sécrétaire d'Oſiris & d'Iſis, les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, qui ſe diſoient l'un & l'autre enfans ou petit-fils de Chronos. Sanchoniaton fait *Hermes* Phénicien, & fils de Miſor, qui vivoit auſſi dans le tems qu'on vient de marquer. Clément d'Alexandrie le fait natif de Thébes en Egypte, & d'autres ont dit qu'il étoit fils de Philon & de Proſerpine, fille de ce dernier. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Egyptiens, & après eux tous les autres Peuplés ont cru qu'il avoit inventé tous les Arts & toutes les Sciences, & même la Médecine; & c'eſt, ſans doute, pour cela que les Anciens repréſentoient ſouvent Mercure accompagné de la Déeſſe Hygieia, c'eſt-à-dire, de la ſanté, que l'on prétendoit qu'il eut apportée aux hommes avec la Médecine. Joſeph nous apprend que les fils de Seth avoient fait bâtir des colonnes, ſur leſquelles ils avoient écrit ce qu'ils ſavoient concernant l'Aſtronomie : Mercure avoit pris les mêmes meſures, pour laiſſer à la poſtérité des monumens de ſon ſavoir. Euſébe fait mention, ſur la foi de Manethon, Prêtre Egyptien, de certaines colonnes ſur leſquelles *Thoyt* ou le premier Mercure, avoit écrit pluſieurs choſes en Langue & en caractéres ſacrés, ajoutant qu'Agathodæmon, ou le ſecond Mercure avoit traduit ces Ecritures en Grec après le déluge, & en avoit compoſé des Livres en lettres ſacrées, que l'on conſervoit dans les lieux les plus ſecrets des Temples d'Egypte. Jamblicus dit auſſi, qu'il y avoit des colonnes en Egypte toutes remplies d'écritures, qui contenoient la doctrine de Mercure. Le même Auteur remarque encore ailleurs, que

Pythagore & Platon avoient tiré de grandes lumiéres de ce qu'ils avoient lu dans les livres du même Mercure. Platon lui-même parle en deux endroits, des colonnes ſur leſquelles les Egyptiens & d'autres anciens Peuples avoient écrit leurs Loix, l'Hiſtoire de leur tems, & les choſes les plus conſidérables qu'ils avoient inventées.

Que tout ce qu'on vient de rapporter touchant ces colonnes & touchant les extraits que les Prêtres d'Egypte diſoient en avoir fait, ſoit vrai ou faux, il ſuffit que ce qu'on en publioit, donna occaſion à la production de quantité d'Ecrits ou de Livres, qui ſe débiterent comme des copies de ces extraits, & qu'on prétendit faire paſſer pour des ouvrages légitimes de Mercure. Jamblique compte juſqu'à trente-ſix mille cinq cens vingt-cinq de ces Livres; mais quoique les Livres des Anciens fuſſent ordinairement aſſez courts, il eſt viſible qu'il y a ici de l'exagération, & quelques Savans ont raiſon de reduire ces Livres en autant de verſets.

Suivant quelques Chronologiſtes modernes, il y a eu deux Mercure ou *Hermes*, dont le premier eſt placé quelque tems après le Déluge; à ce compte, le premier *Hermes* ſeroit celui dont on vient de parler.

HERMES TRISMEGISTE, ou *Triſmegiſtus*, comme ſi on diſoit *ter Maximus*. Il eſt impoſſible de concilier ce que les Auteurs ont dit d'*Hermes* ou Mercure Triſmégiſte : on trouve preſqu'autant de ſentimens différens qu'il y a de perſonnes qui en ont parlé. Quelques Auteurs ont écrit qu'il a regné en Egypte, & qu'il eſt le même que *Siphoas*, ſurnommé fils de Vulcain, & qui a été fils & ſucceſſeur de *Moeris*. A ce compte, il auroit vêcu environ le vingtiéme ſiécle du Monde : ceci s'accorde aſſez avec le ſentiment de ceux qui le font contemporain d'Abraham, qui nâquit l'an de la création 2008. D'autres diſent qu'il a vêcu vers 2433, qui eſt l'année de la naiſſance de Moïſe; il s'en trouve même qui le font vivre en 2711. Mais s'il eſt vrai qu'*Hermes*, qui paſſe pour le Philoſophe le plus renommé de ſon tems, ait introduit la Médecine chez les Egyptiens, il doit avoir vêcu long-tems avant Moïſe; puiſque ce Légiſlateur du Peuple de Dieu nous apprend lui-même, qu'il y avoit déja des Médecins en Egypte 400 ans avant lui.

Quoi qu'il en ſoit, on attribue divers Ouvrages à *Hermes* Triſmégiſte. Vander Linden parle des ſuivans:

Iatromathematica ad Ammonem Ægyptium. A Davide Hoeschelio Augustano, Græcè & Latinè edita, fide manuscripti codicis emendata. Augustæ Vindelicorum, 1597. *in-8vo. Norimbergæ*, 1532. *in-8vo.*

Pycmander. Sermo Sacer. Clavis. Sermo ad Filium. Sermo ad Asclepium Minerva mundi, &c. Extant cum F. Patricii Magia philosophica. Hamburgi, 1593. *in-8vo.*

De Lapidis philosophici Secreto, Tractatus aureus, in capita 7 divisus. Extat vol. 4. *Theatri Chemici. Argentorati*, 1613. *in-8vo.*

Saint Clément d'Alexandrie fait mention de six Livres composés par Mercure Trisinégiste sur la Médecine, dont le premier traitoit de la construction du corps, le second des maladies, le troisiéme des instrumens nécessaires, le quatriéme des médicamens, le cinquiéme des maux des yeux, le sixiéme des maladies des femmes. Il ne se peut rien de plus exact; mais il y a bien de l'apparence que ces Livres avoient été composés plusieurs siécles après *Hermes*, dans un tems où la Médecine étoit déja fort avancée; & l'on ne sauroit douter que les Prêtres Egyptiens n'eussent fait passer sous le nom d'Hermes leurs propres ouvrages, ou ceux de quelques habiles Médecins. Quand la chose ne parleroit pas d'elle-même, Jamblicus fait naître ce soupçon, en nous apprenant que les Ecrivains Egyptiens, dans la pensée où ils étoient que Mercure avoit tout inventé, lui faisoient ordinairement honneur de leurs productions, ou se faisoient plutôt honneur à eux-mêmes, en mettant son nom à la tête de leurs Livres. Galien dit encore, que les Livres de Médecine, qui portoient, de son tems, le nom de Mercure Trismégiste, étoient supposés. Cette manie de vouloir relever le mérite d'un ouvrage, en lui donnant un ancien personnage pour auteur, a, sans doute, passé jusqu'aux derniers siécles; car il n'y a pas plus d'apparence que les Livres, dont on a donné les titres Latins, soient d'*Hermes*, que ceux dont parle Clément d'Alexandrie.

Il y a tant de rapport entre le premier *Hermes* & le second, qu'il est presque certain qu'ils sont un seul & même personnage. La seule différence des tems, auxquels on les fait vivre, a pu en faire imaginer deux; mais ceci est une suite du cahos qui obscurcit les Histoires anciennes; la fable même n'a pas peu contribué à en rendre le dénoûment plus difficile.

HERMO-

HERMOGENE, Médecin de l'Empereur Adrien, qui regnoit au commencement du deuxiéme ſiécle de Salut : il a laiſſé pluſieurs Traités, ſouvent cités par Galien. Xiphilin fait auſſi mention de lui.

Il eſt parlé dans les Auteurs d'un *Hermogéne*, ſectateur d'Eraſiſtrate ; mais rien n'empêche qu'il n'ait pu vivre du tems d'Adrien, la Secte ou l'Ecole d'Eraſiſtrate ayant ſubſiſté long-tems après ce tems-là. Il paroit même que Galien parle de cet Hermogéne comme d'un homme qui ne l'avoit pas précédé de beaucoup. Or, Galien étoit né ſous l'Empereur dont on vient de parler. Quant à cet autre *Hermogéne*, contre lequel Lucile fit une Epigramme, il ſeroit beaucoup plus ancien. Voici la traduction de cette Epigramme. " Diophante ayant vu en ſonge le Médecin „ Hermogéne, il ne ſe réveilla jamais plus, quoiqu'il „ portât un préſervatif ſur lui. „ Martial qui a imité cette Epigramme, attribue la même choſe à un autre Médecin qu'il appelle *Hermocrate;* mais il ſe peut que ce dernier nom, auſſi-bien que le précédent, ſoit un nom ſuppoſé. Voici comme parle Martial :

Lotus nobiſcum eſt hilaris, cœnavit & idem;
Inventus mane eſt mortuus Andragoras.
Tam ſubitæ mortis cauſam, Fauſtine, requiris?
In ſomnis Medicum viderat Hermocratem.

HERMOLAUS BARBARUS, natif de Veniſe, a été Archevêque & Patriarche d'Aquilée, Ville de Frioul, & puis Cardinal vers la fin du XV. ſiécle. Il aima tellement la Médecine, & y donna tant d'application, qu'à l'âge de dix-huit ans il avoit déja écrit ſur cette Science. Il en cultiva toutes les parties avec ſoin, mais principalement la Botanique. Il mit le premier Dioſcoride en Latin, & tâcha de rétablir l'Hiſtoire naturelle de Pline. Nous avons de lui les deux Ouvrages ſuivans ſur ces matiéres :

In Dioſcoridem Corollariorum, libri quinque. Coloniæ, 1530. *in-folio.*

In C. Plinii naturalis Hiſtoriæ libros, caſtigationes. Baſileæ, 1534. *in-4to.*

Hermolaus mourut à Rome l'an 1494, & ſon corps y eſt enterré dans l'Egliſe de ſainte Marie du Peuple, où l'on voit ſon Epitaphe :

Barbariem Hermoleos Latio qui depulit omnem,
Barbarus hic ſitus eſt, utraque Lingua gemit.
Urbs Venetum vitam, mortem dedit inclyta Roma;
Non potuit naſci, nobilinſve mori.
Obiit anno 1494.

HERMONDAVILLE, (Henri De) premier Chirurgien de Philippe le Bel, fut diſciple de Jean Pittard, premier Chirurgien de ſaint Louis, & ſe rendit très-habile dans ſon Art. Il enſeigna à Montpellier, & enſuite à Paris avec réputation. On ne ſait en quel tems il mourut. On a de lui quelques Traités fort curieux, qu'il compoſa vers 1306, & qui ſe trouvent en partie dans la Bibliothéque des Manuſcrits de Sorbonne.

HERNANDEZ ou FERDINAND, (François) Médecin de Philippe II. Roi d'Eſpagne, a vêcu dans le ſeiziéme ſiécle. Ce Prince l'envoya dans les Indes pour y obſerver les choſes naturelles, & il compoſa à ce ſujet cet Ouvrage que nous avons en deux volumes, *in-folio*, imprimé en 1648. & 1651. ſous ce titre:

Franciſci Hernandez, Rerum medicarum novæ Hiſpaniæ Theſaurus : ſive Plantarum, Animalium, Mineralium Mexicanorum Hiſtoria, cum notis Joannis Terentii.

On attribue d'autres Ouvrages à François Hernandez, comme une *Rélation de l'Egliſe de Mexico.* Ambroiſe Morales parle de lui comme de ſon ami.

HERODICUS, inventeur de la Médecine Gymnaſtique, étoit de *Selymbre* ou *Selivrée*, Ville de Thrace, ſelon Plutarque; & ſelon d'autres, de *Lontini* en Sicile. Il étoit Médecin, & de plus Maître d'une Academie où la jeuneſſe venoit s'exercer : ce qui lui donna occaſion de faire entrer la *Gymnaſtique* dans la Médecine, c'eſt-à-dire, l'Art de s'exercer le corps, ayant lui-même, par le moyen de l'exercice, obtenu l'agréable effet de vivre long-tems, quoiqu'il eut une maladie incurable.

Les exercices militaires étoient beaucoup antérieurs dans la Gréce au tems d'Herodicus, &, par conſéquent, à la Gymnaſtique médecinale pratiquée par cet Auteur, ou par quelque autre que ce ſoit. Ils étoient en uſage au commencement des Olimpiades : on en fait inſtituteur Hercule, préférablement aux autres héros de la Nation. Iphitus les remit en vigueur, d'un conſentement général des Peuples, ſix ou ſept cens ans avant la naiſſance de

Jesus-Christ. Tout le monde sait combien les Jeux Olimpiques étoient célébres : les Pythiens se préparoient avec un peu moins de pompe & de solemnité. Les Grecs avoient encore tous les trois ans les Jeux Néméens & Isthmiens, qu'on appelloit des exercices consacrés aux Dieux; mais ils n'étoient pas à comparer aux premiers. Une couronne & l'honneur d'avoir vaincu, étoient toute la recompense du vainqueur.

Outre ces jeux, il y en avoit encore d'autres institués dans des Villes particuliéres, où l'honneur n'étoit pas le seul prix de la victoire. Toutes ces circonstances réunies produisirent un bon effet; ce fut d'engager les Grecs à traiter l'aquisition de la vigueur & des forces du corps comme une affaire importante, & bientôt la connoissance du régime & des moyens propres à les procurer, devint entre eux une science. Mais le tems & l'expérience firent connoître que les mêmes exercices étoient encore utiles à la santé; & ils en conclurent qu'on en tireroit de grands avantages en les introduisant dans la Médecine; & telle fut l'origine de la Gymnastique médecinale.

Galien fait Esculape auteur de cette sorte de Médecine; mais supposé qu'il eut déja reconnu l'utilité de l'exercice, il y a apparence qu'Herodicus alla beaucoup plus loin, & qu'il fut le premier qui en fit un Art. L'expérience que l'on a dit qu'Herodicus avoit faite de son art sur lui-même, semble marquer qu'il auroit dû réussir à l'égard des autres; néanmoins Hippocrate, qui avoit été son disciple, ne lui rend pas, sur ce sujet, un témoignage fort avantageux. " Herodicus, dit-il, prétendant surmonter la fa-
„ tigue que cause la maladie par une autre fatigue, atti-
„ roit à ses malades, tantôt des inflammations, tantôt des
„ maux de côtés, &c. & les rendoit d'ailleurs pâles, li-
„ vides & défaits.

Nous avons perdu tous les Ouvrages d'Herodicus, & ce n'est que sur le rapport de Galien que nous savons quels étoient ses sentimens. Il est vrai que Pline a observé, en général, que pour bien entendre sa doctrine, il falloit être savant dans la Musique & dans la Géométrie, & que l'étude en étoit si difficile, que la plupart de ses disciples l'abandonnerent.

HERODOTE, Médecin, fils d'un nommé *Arïeus*, étoit de Tarse en Cilicie, & avoit étudié sous Menodote, partisan de la Secte Empirique. Il suivit les sentimens de son Maître.

Il y eut un autre Médecin du même nom, disciple d'Athenée, que Galien compte entre les plus zélés Pneumatiques; & le même Auteur nous apprend que cet Hérodote avoit aquis beaucoup de réputation à Rome, où il exerçoit sa Profession. Il fut, selon quelques-uns, auteur du *Lexicon* pour Hippocrate; mais d'autres attribuent ce Livre à Hérodote de Lysie, peut-être sans autorité suffisante. Cet Hérodote de Lysie est cité par Athénée, & il avoit fait un Traité des figues. Galien parle encore d'un Hérodote, qu'il dit avoir composé un Livre intitulé *le Médecin.*

Aetius a inseré dans ses Ouvrages quelques fragmens d'un Hérodote. Voici l'ordre dans lequel Vander Linden les rapporte:

Quali curatione ad frigiditates utendum est? Tetrab. I, serm. 4. cap. 45.

Quomodo curandus sit æstuosus ardor? ibid. cap. 47.

De gravi Sopore. Tetrab. II. serm. I. cap. 117.

Pustularum in Febribus curatio. Ibid. cap. 129.

De tremoribus in Febribus. Ibid. cap. 130.

De Lumbricis. Tetrab. III. serm. I. cap. 39.

HEROPHILE, célébre Médecin, que quelques-uns disent natif de Chalcedoine; mais Galien le fait Carthaginois. Il vivoit sous Ptolomée Soter dans le commencement du trente-huitiéme siécle du monde, & il a été contemporain du Philosophe Diodore, dont Sextus Empiricus fait un assez joli conte, où Hérophile a beaucoup de part. « Le Médecin Hérophile, dit cet Auteur, fit une réponse fort plaisante au Philosophe Diodore, qui soutenoit, entre autres opinions, qu'il n'y avoit point de mouvement, & prétendoit le prouver par ce sophisme.

„ Si quelque corps se meut, il se meut dans le lieu où il est, ou dans le lieu où il n'est pas.

„ Or, il ne se meut point dans le lieu où il est; car ce qui est dans un lieu, y demeure, &, par conséquent, on ne peut pas dire qu'il se meut. Il ne se meut point aussi dans le lieu où il n'est pas; car un corps ne peut agir ni pâtir là où il n'est pas.

„ Donc rien ne se meut.

„ Ce Philosophe s'étant un jour disloqué un bras, & étant venu prier Hérophile qu'il le lui remît, celui-ci fit cet argument:

„ Ou l'os de votre bras s'est remué dans le lieu où il étoit, ou dans le lieu où il n'étoit pas.

„ Or, il ne peut s'être remué, ſuivant vos principes, ni „ dans l'un ni dans l'autre lieu.

„ Donc il ne s'eſt point remué.

„ Le pauvre Philoſophe voyant qu'Hérophile ſe mo„ quoit de lui, le ſupplia de laiſſer la Dialectique & les „ Sophiſmes, & de le traiter ſelon l'art de la Médecine. „ On voit par cette hiſtoire qu'Hérophile exerçoit auſſi la Chirurgie, & il n'eſt rien de ſurprenant en cela, puiſque ce fut ſeulement au tems de ce Médecin, que la Médecine, qui juſqu'alors avoit été exercée avec toutes ſes dépendances par une ſeule perſonne, fut partagée en trois parties, dont chacune fit dans la ſuite, l'occupation d'une perſonne différente.

On croit communément qu'Hérophile & Eraſiſtrate ſont les premiers qui ont diſſequé des cadavres humains; on les a même accuſé d'avoir travaillé ſur des hommes vifs. Voici de quelle maniére Tertullien parle du premier : « Hérophile, dit-il, ce Médecin ou ce Boucher, „ qui a diſſequé un nombre infini d'hommes, pour ſon„ der la nature, qui a haï l'homme pour le connoître, „ n'en a, peut-être, pas mieux pour cela pénétré l'intérieur; „ la mort apportant un grand changement à toutes les „ parties qui ne doivent plus être les mêmes lorſqu'elles „ n'ont plus la vie, particuliérement ne s'agiſſant point „ ici d'une mort ſimple, mais d'une mort procurée par „ les divers tourmens auxquels la recherche exacte de „ l'Anatomiſte a expoſé des malheureux. „ Le fait pourroit être véritable; mais ne ſeroit-on pas auſſi en droit de ſoupçonner qu'Hérophile & Eraſiſtrate étant les premiers hommes qui ont diſſequé des corps humains, la nouveauté de leur entrepriſe frappa les eſprits, fit qu'on exagéra la choſe, & qu'on en publia beaucoup plus qu'il n'y en avoit, comme c'eſt la coutume en pareille occaſion? N'en fut-il pas d'Hérophile & d'Eraſiſtrate comme de Médée, qui eut la réputation de faire bouillir des hommes vifs, parce qu'elle fut la premiére qui mit en uſage les bains chauds? Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que ces deux Médecins ont excellé dans l'Anatomie, par rapport au tems où ils ont vêcu, & aux connoiſſances peu exactes qu'on avoit de cette ſcience avant eux. C'étoit à Alexandrie, Capitale de l'Egypte, qu'Hérophile faiſoit ſes diſſections. Ce qui donne quelque vraiſemblance à ce qu'on dit d'Eraſiſtrate & de lui, c'eſt que c'étoit à la curioſité des

Rois de ce Pays, & à la protection qu'ils accordoient aux Arts, que ces deux Médecins furent redevables de la liberté qu'ils eurent de s'instruire en anatomisant des corps humains ; liberté dont jouirent très-rarement leurs successeurs pendant plusieurs siécles, soit qu'il n'y eût plus des Rois aussi curieux & aussi savans que les premiers Ptolomées, soit que le scrupule des peuples eût passé jusqu'aux Souverains, ou l'eût emporté sur leur autorité.

Une des preuves principales de l'exactitude d'Hérophile en Anatomie, c'est l'attention qu'on lui remarque à examiner des parties auxquelles on ne s'étoit encore point attaché. Entre autres choses, il a passablement traité la Névrologie ou la dissection des nerfs, qui étoit alors un pays inconnu. Cet Auteur ne s'est pas seulement appliqué à l'Anatomie, il a encore cultivé la Botanique avec beaucoup de soin ; & il faisoit tant d'estime des herbes, qu'il disoit ordinairement, qu'il n'y a pas jusqu'à celles qu'on foule tous les jours aux pieds, qui n'aient de très-grandes propriétés. On dit qu'Hérophile a été le premier de tous les anciens Médecins dogmatiques, qui ait fait un grand usage des Médicamens, tant simples que composés ; en sorte que ni lui, ni ses disciples, n'entreprenoient de traiter aucune maladie sans Médicamens. Il disoit cependant que *les Médicamens n'étoient rien, ou qu'ils étoient les mains des Dieux, selon qu'on savoit les employer.* On attribue aussi à ce Médecin d'avoir le premier traité, avec exactitude, la Doctrine du *Pouls*, qui avoit été négligée jusqu'à lui. Pline l'accuse même de l'avoir poussée trop loin. Selon Hérophile, il falloit, dit cet Auteur, être Musicien, & même Géométre, pour juger parfaitement du pouls, c'est-à-dire, pour en entendre la cadence & la mesure rélatives aux âges & aux maladies. Mais cette remarque de Pline est fondée sur une erreur populaire à laquelle ce savant Médecin donna lieu, en introduisant dans la Médecine le terme *Rythmus;* cadence qui convenoit à la Musique. Cependant il faut avouer que Galien, de qui nous tenons qu'Hérophile avoit traité, à fond, la matiére du pouls, prétend qu'il s'étoit embarrassé dans des difficultés dont il ne put se tirer que par des absurdités ; mais cela est pardonnable à un homme qui traitoit ce sujet le premier.

Pline ajoute que cette grande subtilité n'étant pas du gout de tout le monde, on abandonna la secte d'Hérophile. Mais ce fait manque de vraisemblance ; car nous

ſavons qu'il eut, long-tems après ſa mort, un grand nombre de ſectateurs. Voici les principaux, dont les noms ſe ſont conſervés juſqu'à nous. *Zeuxis de Tarente*, *Alexandre Philalethe*, *Démoſthéne Philalethe*, *Zénon*, *Andreas*, *Callianax*, *Bacchius*, *Chryſermus*, *Héraclide Erytrhéen*, *Ariſtoxéne*, *Gaius*, *Démétrius*, *Speuſippus*, *Mantias*, *Apollonius Mus*, *Callimachus*, *Dioſcoride Phacas & Philinus.*

Il y eut du tems de Jules-Céſar un autre Hérophile, Médecin des chevaux, qui ſe diſoit deſcendu de C. Marius; mais qui étant reconnu, fut banni d'Italie, & enfin exécuté à mort, pour avoir formé le deſſein de tuer tous les Principaux du Sénat. On trouve encore dans *Hyginus* un Hiérophile, qui enſeigna la Médecine à la Sage-Femme *Agnodice*, dont il eſt parlé en ſon lieu.

HERY (Thierry de) étoit de Paris, où il étudia en Chirurgie ſous les célébres Profeſſeurs Jacques Houllier & Antoine Saillard, tous deux Docteurs de la Faculté de Médecine. Il ſuivit l'armée de France en Italie pendant la guerre que François I. y ſoutint; delà il partit pour Rome, où il s'appliqua à guérir les vérolés dans l'Hôpital de Saint-Jacques, dit des Incurables; enſuite il revint en France, où il mit en pratique ce qu'il avoit appris à Rome pour le traitement de la vérole; il traita cette maladie avec tant de ſuccès, qu'il s'aquit une grande réputation & des richeſſes conſidérables. Nous avons le Traité ſuivant de ſa façon:

Luis Venereæ curandæ methodus. Lutetiæ, in-8vo, apud M. Davidem.

On dit de lui, qu'un jour étant proſterné devant la ſtatue de Charles VIII. dans l'Egliſe de ſaint Denis, il fut averti par un Moine de ce Monaſtére, que cette ſtatue n'étoit pas celle d'un Saint; à quoi il répondit qu'il le ſavoit parfaitement; mais que cependant il avoit ſujet d'honorer la mémoire de ce Roi, puiſque c'étoit lui qui avoit été le principal ſujet de ſa fortune, en introduiſant la vérole en France. On avoit auparavant fait le même conte à l'égard d'un autre Chirurgien, nommé *Maître-jan;* d'où il paroit que ce récit eſt plutôt fabuleux que véritable. Thierry de Hery mourut le 12 Mai 1599.

HEURNIUS (Jean) nâquit à Utrecht le 25 Janvier de l'an 1543. Son pere, appellé *Othon*, qui étoit Marchand de vin, n'épargna rien pour former ſes mœurs & ſon eſprit. Mais Heurnius répondit ſi mal aux ſoins qu'on

prit de son éducation, qu'à l'âge de onze ans il savoit à peine connoître les lettres, & qu'à l'âge de quinze il n'avoit encore pu apprendre les régles de la Grammaire. Mais depuis ce tems-là il s'attacha à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il y passoit les jours & les nuits entiéres, & par un travail assidu il s'aquit enfin un si grand fonds de savoir, qu'il fut considéré comme un homme également savant & poli, qui avoit joint à une connoissance exacte de la Médecine celle de la belle Litterature.

Il étudia d'abord à Louvain, puis à Paris, où il eut Jean Duret pour maître : delà étant allé à Padoue & puis à Pavie, il fit des progrès considérables sous Capivaccio & Mercurial, & s'aquit ces rares connoissances qui le rendirent un des plus grands hommes de sa nation. A son retour dans les Pays-Bas, on lui confia une charge de Magistrat à Utrecht; mais comme cet emploi ne s'accordoit pas avec le panchant qu'il avoit pour les Lettres, il le quitta bientôt. L'an 1581. on le choisit pour enseigner la Médecine dans l'Université de Leyde qu'on avoit fondée depuis peu. Il remplit les devoirs de cet emploi, durant vingt années, avec une réputation qui fit beaucoup d'honneur à cette nouvelle Academie; il en fut même six fois Recteur. Mais enfin, après avoir joui long-tems d'une santé parfaite, il fut attaqué de la pierre, & en ayant été tourmenté trois années entiéres, il mourut le 11 Août 1601, âgé de 58 ans. Nous avons les Ouvrages suivans de la façon d'Heurnius;

Institutiones medicæ. Accessit modus ratioque studendi eorum, qui medicinæ operam dicarunt. Lugduni Batavorum, 1592. *in-8vo*, 1609. *in-12*, *Hanoviæ*, 1595. *in-8vo*.

Praxis Medicinæ nova ratio, Lugd. Bat. 1587, 1590, *in-4to*.

De Morbis qui in singulis partibus humani capitis insidere consueverunt. Lugd. Bat. 1594. *in-4to*.

De Morbis oculorum, aurium, nasi, dentium & oris, Liber. Lugduni Batavorum, 1602. *in-4to, ab Othone ejus filio editus.*

De Morbis pectoris Liber. 1602, *in-4to. ab eodem editus, Lugduni Batavorum.*

De Morbis ventriculi Liber. Edidit post mortem Autoris Otho ejus filius. Lugduni Batavorum, 1608. *in-4to*.

De gravissimis morbis mulierum Liber. De humana felicitate Liber. De Morbis novis & mirandis Epistola. Lugd. Batav. 1607. *in-4to*.

De Febribus Liber. Lugd. Bat. 1598. *in-4to.*

De Peste Liber. Lugd. Batav. 1600. *in-4to.*

In Hippocratis Coi de Hominis natura Libros duos, Commentarius. Lugd. Batav. 1609. *in-4to. ab Othone filio editus.*

In Hippocratis Coi de victus ratione in Morbis acutis Librum primum & secundum Commentarius. Edidit Otho Heurnius. Lugd. Batav. 1609. *in-4to.*

Hippocratis Coi Aphorismi Græcè & Latinè. Lugd. Batav. 1609. *in-4to.*

Hippocratis Coi Prolegomena, & Prognosticorum Libri tres. Lugduni Batavorum, 1597. *in-4to.*

Jean Heurnius avoit épousé *Christine Bayers*, & il en avoit eu *Othon* Heurnius en 1577, depuis Professeur en Médecine dans l'Université de Leyde. Nous lui avons l'obligation d'avoir mis au jour plusieurs Ouvrages de son pere; il donna aussi les suivans de sa composition:

De Barbarica Philosophia Libri duo.

Babilonica, Ægyptiaca, Indica, &c. Philosophiæ primordia.

HEYDEN, (Herman Vander) Docteur en Médecine, étoit de Louvain. Il se fit beaucoup de réputation à Gand, où il exerçoit sa Profession, tant par ses rares talens pour la cure des maladies, que par la connoissance qu'il avoit des Belles-Lettres. Il écrivit en François, quelques Traités de Médecine sur les flux de ventre, la peste, la goutte, les fiévres tierce & quarte, &c. imprimés à Gand en 1619. *in-4to.* Nous avons encore de lui:

Discursus tres. I. Seri Lactis in fluxu tormentali & maximè dysenterico. II. Aquæ frigidæ podagræ dolores vel sistentis vel mirabiliter demulcentis, &c. III. & aceti vini in præservatione à Peste, &c. præstantissimæ facultates explicantur & commendantur. Gandavi, 1649. *in-8vo. Londini*, 1653. *in-12.*

HICESIUS, Médecin, dont Strabon, qui vivoit sous les Empereurs Jules, Auguste & Tibére, remarque qu'il présidoit dans l'Ecole des Erasistratéens de Smyrne, qui florissoit un peu avant lui. Cet Hicesius a passé pour un des plus grands Médecins de son tems, & a eu plusieurs disciples. Il vivoit dans le quarantiéme siécle du monde.

HIDALGUO DE AGUERRO, (Barthelemi) Médecin de Séville en Espagne, a été en estime dans son Pays dans le seiziéme siécle: il est mort le 5 Janvier de l'an 1597. Il donna au Public, en sa langue naturelle, *des*

Avis de Chirurgie, & un *Trésor de la véritable Chirurgie.*

HIGHMORE, (Nathanaël) Anglois, étoit natif d'Oxfort. Il écrivit un Ouvrage assez considérable, dans lequel il établit, à n'en pas douter, l'existence de la circulation du sang, qui n'étoit pas encore universellement reçue. Cet Ouvrage parut à La Haye en 1651, sous le titre suivant:

Corporis humani Disquisitio anatomica, *in-folio.*

On a nommé la grande cavité de la machoire supérieure, l'Antre d'Highmore : *Antrum Highmorianum.* Mais il n'est pas le premier qui en ait fait la description. Casserius en a parlé sous le nom d'*Antrum Genæ.*

HILDAN, (Guillaume-Fabrice) Allemand de nation, étoit un des plus experts Chirurgiens de son siécle. Il a laissé divers Ouvrages très-estimés, dont voici les titres:

Consilium, *in quo de conservanda valetudine : item*, *de Thermis Vallesianis*, *& Acidulis Griesbachcensibus*, *earum facultatibus & usu succinctè agitur*, *&c. Francofurti*, 1629. *in-4to.*

Observationum & Curationum Chirurgicarum Centuria. Basileæ, 1606. *in-8vo.*

Observationum & Curationum Chirurgicarum Centuria secunda. Genevæ, 1611. *in-8vo.*

Observationum & Curationum Chirurgicarum Centuria tertia. Oppenheimi, 1614. *in-8vo.*

Observationum & Curationum Chirurgicarum Centuria quarta. Ibidem, 1619. *in-4to.*

Observationum & Curationum Chirurgicarum Centuria quinta. Francofurti, 1627. *in-4to.*

De Gangræna & Sphacelo Tractatus methodicus. Francofurti, 1600. *in-8vo. Oppenheimi*, 1617. *in-4to.*

Lithotomia vesicæ, *&c. Basileæ*, 1628. *in-4to.*

De Vulnere quodam gravissimo & periculoso, *ictu sclopeti inflicto*, *observatio & curatio singularis, Oppenheimi*, 1614. *in-8vo.*

De Combustionibus, *quæ oleo & aquâ fervidâ*, *ferro candente*, *pulvere tormentario*, *fulmine*, *& quavis aliâ materiâ ignitâ fiunt*, *Libellus.* 1607. *in-8vo.*

De Dysenteria Liber unus, Oppenheimi, 1616. *in-8vo.*

De Trichiasi, *seu Mictione pilorum*, *Epistola & Observatio, Semen Anisi*, *carbones & pili cum urina rejecti*, *Observatio,*

HIPPOCRATE étoit un des descendans d'Esculape au dix-huitiéme dégré : il étoit allié à Hercule par sa

mere, *Phénaréte* ou *Praxithée*, au vingtiéme dégré, ainſi qu'il paroit par la généalogie ſuivante, tirée par les Anciens, des Ouvrages d'Eraſthoténe, de Phérécide, d'Apollodore & d'Arius de Tarſe.

Eſculape, qui avoit été élevé par Chiron, épouſa Epione, fille d'Hercule, dont il eut pluſieurs enfans de l'un & de l'autre ſexe. Les enfans mâles furent Podalirius, Roi de Carie, & Machaon qui regna dans la Meſſenie. Les deſcendans de Podalirius furent Hippoloque, Soſtrate premier, Dardanus, Cléomitidée premier, Chryſamis premier, Théodore premier, Soſtrate ſecond, Chryſamis ſecond, Cléomitidée ſecond, Théodore ſecond, Soſtrate troiſiéme, Nebrus Gnôſidicus de Cos, Hippocrate premier, Héraclide de Cos, le grand *Hippocrate*. Les deſcendans de Podalirius regnerent dans la Carie juſqu'à Théodore ſecond, ſous lequel ſe fit la fameuſe deſcente des Héraclides, qui les chaſſerent, & les contraignirent de ſe retirer dans l'Iſle de Cos, qui eſt dans le voiſinage de la Carie. Les deſcendans de Théodore s'illuſtrerent à Cos par le ſuccès avec lequel ils pratiquerent la Médecine : elle fit des progrès particuliérement ſous Nebrus Gnoſidicus, Hippocrate premier & Héraclide ; mais on peut dire qu'aucun d'eux n'eut les talens, ni ne jouit de la réputation d'Hippocrate ſecond, à qui la nature avoit accordé un temperament ſi vigoureux, que le travail le plus opiniâtre ne put l'alterer; une pénétration & une étendue d'eſprit ſi prodigieuſe, que les abimes des Sciences n'auroient rien de trop profond pour lui; & tant d'amour pour les connoiſſances de ſon Art, qu'il n'y avoit rien dont il ne pût ſe promettre de venir à bout. Il nâquit à Cos la premiére année de la quatre-vingtiéme Olimpiade, quatre cens cinquante-huit ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & la cinquiéme année du regne d'Artaxerxès Longuemain, digne contemporain de Socrate, d'Hérodote, de Thucidide & des autres grands Hommes qui ont illuſtré la Gréce. Son grand-Pere *Hippocrate*, & ſon pere *Héraclide*, qui n'étoient pas ſeulement d'habiles Médecins, mais des gens verſés en tout genre de Litterature, ne ſe contenterent pas de lui apprendre leur Art; ils l'inſtruiſirent encore dans la Logique, dans la Phiſique, dans la Philoſophie naturelle, dans la Géométrie & dans l'Aſtronomie. Il étudia l'Eloquence ſous Gorgias le Léontin, le Rhéteur le plus célébre de ſon tems.

L'Isle de Cos, lieu de sa naissance, est très-heureusement située. Il y avoit long-tems que ses ancêtres l'avoient rendu fameuse par une Ecole publique de Médecine qu'ils y avoient fondée. Il eut donc toutes les commodités possibles pour s'initier dans la théorie de la Médecine, sans être obligé d'abandonner sa Patrie : mais comme c'est à l'expérience à perfectionner dans un Médecin ce qu'il tient de l'étude, les plus grandes Villes de la Gréce n'étant pas fort peuplées, il suivit le précepte qu'il donne aux autres dans le livre qu'il a intitulé *de la Loi*. Il voyagea pendant douze ans en plusieurs Provinces, afin de s'y informer de la vertu des Simples, des expériences & des découvertes qu'on avoit faites. Il parcourut la Macédoine, la Thrace & la Thessalie : c'est dans ces Contrées qu'il recueillit la plus grande partie des observations précieuses qui sont contenues dans ses *Epidémiques*. Galien remarque qu'Hippocrate avoit souvent été à Smyrne; mais il prétend que ce fut une autre Ville que celle de l'Asie mineure, qui porte le même nom; & Mercurial a cru que cet ancien Médecin avoit voyagé dans la Scythie, dans la Lybie & à Délos. Durant ces voyages il s'arrêta à Ephése près du Temple de Diane, où il transcrivit & mit en ordre les tables de Médecine qu'il y trouva. Il y avoit aussi un célébre Temple dédié à Esculape dans l'Isle de Cos, & les Mémoires qu'on y avoit amassés, l'aiderent beaucoup dans la composition de ses Ouvrages; car il étoit d'usage que tous les convalescens, en apportant leurs offrandes dans ce Temple, y fissent enrégistrer les remédes qui les avoient guéri, afin qu'ils pussent servir à d'autres dans une maladie semblable.

Telle fut la réputation d'Hippocrate, que la plupart des Princes & des Rois tenterent de l'attirer à leur Cour. Il fut appellé auprès de *Perdiccas*, Roi de Macédoine, qu'on croyoit attaqué de consomption; mais après l'avoir bien examiné, il découvrit que tout son mal étoit causé par une passion violente dont il brûloit pour *Phila*, qui étoit la Maîtresse de son pere.

Artaxerxès lui offrit des sommes immenses & des Villes entiéres, pour l'engager à passer en Asie, & à dissiper une peste qui désoloit, & ses Provinces, & ses Armées; il ordonna qu'on lui comptât d'avance cent talens; mais Hippocrate regardant ces richesses comme le présent d'un ennemi, & l'opprobre éternel de sa maison, s'il les accep-

toit, les rejetta & répondit au Gouverneur de l'Hellespont qui les lui offroit de la part d'Artaxerxès : " Dites à „ votre maître que je suis assez riche ; que l'honneur ne „ me permet pas de recevoir ses dons, d'aller en Asie, „ & de secourir les ennemis de la Gréce. „ Artaxerxès fut si offensé de cette réponse, qu'il menaça la ville de Cos de la détruire entiérement, si elle ne lui livroit Hippocrate ; mais ses Habitans parurent dans la résolution de s'exposer à toutes sortes d'extrêmités, plutôt que de livrer leur Citoyen, & la colére d'Artaxerxès n'eut aucune suite.

A la tête des Oeuvres d'Hippocrate & de Galien, on trouve un décret du Peuple d'Athénes qui accorde à Hippocrate une couronne d'or, droit de Bourgeoisie, & l'éducation gratuite pour les jeunes gens de l'Isle de Cos, qui seroient envoyés à Athénes, comme pour les enfans des Athéniens même. On dit qu'Hippocrate refusa d'aller chez les Illyriens, qui l'avoient demandé, & lui avoient offert de grandes sommes, pour qu'il vînt les délivrer de la peste qui ravageoit leur Pays. La raison de ce refus, c'est qu'ayant connu par certains vents qui regnoient alors, que cette maladie viendroit ensuite dans la Gréce, il crut que sa présence & ses avis ne seroient pas inutiles à sa Patrie ; & à ce sujet, il envoya ses disciples dans toutes les Villes pour secourir ceux qui seroient atteints de cette maladie. Les Athéniens eurent tant de reconnoissance de ce bienfait, qu'ils lui décernerent les mêmes honneurs qu'à Hercule. D'autres services importans qu'il rendit, le firent estimer de plus en plus, tant des Grecs que des nations voisines, chez qui sa réputation s'étoit répandue.

Le Sénat d'Abdére l'ayant engagé de se transporter dans la solitude de Démocrite, & de travailler à la guérison de ce Sage, que le Peuple prenoit pour un fou, Hippocrate donna encore, dans cette occasion, des marques singuliéres de son mépris pour les richesses ; il refusa les dix talens que les Abdéritains lui offrirent.

Pline fait Hippocrate auteur de la Médecine *Clinique*, dont on a fait honneur à *Esculape ;* mais il n'y a pas d'apparence que l'on ait tant tardé à visiter les malades dans leur lit. Ce qui distingua davantage ce Médecin, c'est qu'au milieu des brouillards d'une fausse Philosophie, il parut comme le fondateur de la véritable Médecine, ayant été le premier qui ait clairement enseigné cette science ; & ce

qui eſt très-remarquable, ni ſes raiſonnemens, ni ſes obſervations, ni ſes remédes n'ont pas la moindre teinture de cette ſuperſtition philoſophique qui regnoit de ſon tems. Son bon ſens la lui fit mépriſer, & ne conſervant de la Philoſophie que ce qui pouvoit être de quelque uſage, il joignit, avec ſageſſe, le raiſonnement à l'expérience; ce qu'aucun Médecin n'avoit fait avant lui, & il établit ainſi cette ſorte de Médecine, qu'on a appellée *Dogmatique* ou *Rationelle*. Hippocrate s'appliqua principalement à examiner le cours de la nature dans les progrès des maladies, & non-ſeulement à connoître les ſimptomes paſſés, préſens & futurs, mais à les décrire de telle façon, que les autres puſſent les connoître comme lui. Il s'aquit ſur cela tant d'habileté, que depuis lui, perſonne ne l'a égalé dans la maniére d'expoſer les indications & les pronoſtics des maladies; c'eſt auſſi ce qui lui a mérité le nom de *Prince* de la Médecine. Ce grand génie ne s'en tint pas là; il fut encore l'inventeur de cette excellente partie de la Médecine, que nous appellons la *Diététique*, & qui concerne les alimens ou l'abſtinence des malades : article ſi important, qu'il en a fait ſon reméde principal & ſouvent unique, ſur-tout lorſque le malade eſt d'un bon temperament & qu'il conſerve des forces.

Hippocrate eſt le plus ancien Auteur que nous ayons, chez qui l'*Anatomie* ſoit traitée comme une ſcience. Ce ſavant Vieillard a ſemé dans ſes Ouvrages une ſi grande quantité d'obſervations anatomiques, qu'on en compoſeroit un corps conſidérable en les réuniſſant. Si l'on parcourt les Traités admirables qu'il nous a laiſſés ſur les luxations, les fractures & les articulations, on ne doutera point qu'il n'eut une profonde connoiſſance de l'Oſtéologie. Convaincu lui-même des progrès ſurprenans qu'il avoit faits dans cette partie, & jaloux de tranſmettre à la poſtérité les preuves de ſa ſcience & de ſon induſtrie, nous liſons dans Pauſanias qu'il fit fondre un ſquelette d'airain; qu'il conſacra à Apollon de Delphes. Hippocrate fut auſſi habile dans la Chirurgie; il paroit en avoir pratiqué toutes les parties, à l'exception de la *Lithotomie*. A l'égard de la matiére médicale, on ajouta beaucoup de ſon tems à celle qui étoit en uſage parmi les *Cnidiens;* ceux-ci n'employoient d'autres remédes que le lait, le *Serum Lactis* & le ſuc épaiſſi du concombre ſauvage. Hippocrate attribuoit la ſimplicité de cette Médecine au

défaut de génie & d'expérience, quoiqu'avec ces remédes ſimples ils euſſent pu guérir de très-grandes maladies. La matiére médicale s'accrut donc extrêmement du tems d'Hippocrate, afin qu'elle pût répondre à la variété des cas; & ce grand Médecin employa ſes différens remédes avec tant de ſuccès, que la plupart ſont encore aujourd'hui en uſage. Il n'eſt pas aiſé cependant d'expliquer la maniére dont quelques-uns de ces remédes étoient préparés. Sa Pharmacopée, dont il fait mention plus d'une fois, n'a jamais été publiée; en ſorte que nous n'en pouvons juger que par ce que nous trouvons dans ſes livres ſur les maladies des femmes, & dans d'autres endroits. Quoi qu'il en ſoit, il paroit certain qu'il ne fit jamais uſage que de peu de remédes, & que des plus ſimples.

Hippocrate mourut à Lariſſa, ville de Theſſalie, âgé de 90 ans, & ſelon d'autres de 85 ſeulement; mais l'opinion la plus commune, eſt qu'il en vêcut 104 & même 109. Il fut inhumé entre Gyrtone & Lariſſa, & l'on montre encore aujourd'hui ſon tombeau. Ce grand Médecin n'avoit point demandé aux Dieux, pour recompenſe des ſervices qu'il rendoit aux hommes, ou des plaiſirs, ou des richeſſes, mais une longue vie en parfaite ſanté, du ſuccès dans ſon Art, & une réputation durable chez la poſtérité. Ces ſouhaits ſont contenus dans ſon ſerment, & ils furent accomplis dans toute leur étendue. Il vêcut fort âgé, ſain de corps & d'eſprit; tels furent ſes ſuccès dans ſon art, qu'il en a été regardé comme le fondateur. On lui rendit pendant ſa vie, des honneurs qu'aucun mortel n'avoit reçu avant lui. Les Argiens lui éleverent une ſtatue d'or; les Athéniens lui en décernerent des couronnes, le maintinrent lui & ſes deſcendans dans le Pritanée, & l'initierent à leurs plus grands miſtéres; marque de diſtinction qu'on accordoit rarement aux Etrangers, & dont Hercule ſeul avoit été honoré avant lui; enfin, il a laiſſé une réputation immortelle. Platon & Ariſtote, les deux plus grands génies qui, peut-être, aient paru depuis lui, le regarderent comme leur maître, & ne dédaignerent pas de le commenter. Il a été regardé de tout tems comme l'interpréte le plus fidéle de la nature, & il conſervera, ſelon toute apparence, dans tous les ſiécles à venir, une gloire & une réputation que deux mille ans & plus ont laiſſée ſans atteinte.

Ce Prince de la Médecine a laiſſé pluſieurs Ouvrages,

dont nous rendrons compte à la fin de cet article: les Savans ne lui donnent cependant pas tous ceux qu'on lui attribue, non plus que toutes les Lettres qu'on a mises sur son nom. Plusieurs sont certainement l'ouvrage de quelque Grec demi-savant & fort peu judicieux, qui les a composées long-tems après, par un jeu d'esprit assez grossier, ou pour gagner quelqu'argent par ce moyen. Voyez là-dessus l'histoire de la Médecine de Daniel Le Clerc, partie premiére, livre III. chap. XXXI.

Hippocrate laissa deux fils, *Thessalus* & *Dracon*, qui de même que Polybe, son gendre, & *Dexippe*, son disciple, hériterent de sa science & de sa probité. Les Auteurs anciens parlent de ce Pere de la Médecine avec éloge. Macrobe dit de lui : *Hippocrates, qui tam fallere quam falli nescit.* Mais il faut remarquer que cet illustre Médecin étoit bien éloigné d'avoir si bonne opinion de lui-même. Il ne faisoit point de difficulté d'avouer ses fautes : on ne voit pas non plus que ce grand Homme craigne de rapporter des exemples des malades qui sont morts entre ses mains. Il disoit ouvertement qu'*il falloit si bien apprendre la Médecine, qu'on manquât le moins qu'il est possible*, & il ajoutoit *que dans cette Profession celui-là est fort à louer qui fait le moins de fautes.* Celse & Plutarque remarquent qu'Hippocrate a reconnu en quelque lieu, qu'il avoit été une fois trompé en sondant une plaie de la tête, par les sutures du crane, qui lui avoient fait croire que l'os étoit cassé. Au cinquiéme livre des Epidémiques, il avoue avec une ingénuité dont il n'y a guères que les grands génies qui soient capables, qu'ayant été appellé auprès d'*Autonomus* qui avoit reçu un coup à la tête, il prit la blessure pour une des sutures, il négligea de le trépaner; mais le jour suivant, le malade sentit une douleur violente au côté, il eut des convulsions dans les bras; Hippocrate reconnut sa faute, le trépana, mais en vain; il y avoit une quinzaine de jours qu'Autonomus étoit malade; on étoit en été; il mourut le jour suivant. De quarante-deux malades dont il décrit les maladies, dans le premier & le troisiéme livre des maladies épidémiques, il ne s'en trouve que dix-sept qui se soient tirés d'affaires; tous les autres sont morts. C'est pourquoi on l'en doit croire, lorsqu'il dit, dans le second des livres qu'on vient de citer, en parlant de certaine sorte d'esquinancie qui étoit accompagnée de grands accidens, *que tous en échapperent; s'ils étoient morts,*

ajoute-

ajoute-t'il, *je le dirois de même.* Quintilien le loue fort de cette ingénuité ; & si l'on voit dans ce procédé le caractére d'un honnête homme, il paroit qu'il étoit tel par toutes ses maximes, & spécialement par celles que renferme le serment qu'il exigeoit de ses disciples, dont voici les principales : " Qu'un Médecin sera obligé de regarder, „ comme son propre pere, celui qui lui aura enseigné la Mé- „ decine ; qu'il lui fera part de tout ce qui sera en son „ pouvoir, par rapport aux choses nécessaires à la vie ; „ qu'il regardera aussi les enfans de cet homme-là com- „ me ses freres, & qu'il leur enseignera à son tour la mê- „ me Profession, s'ils sont en dessein de l'apprendre, sans „ en exiger de salaire ; qu'il leur communiquera tout ce „ qu'il saura, comme à ses propres enfans ; & qu'il usera „ de même à l'égard de tous ceux qui voudront s'engager „ par le présent serment, mais non pas à l'égard des au- „ tres. Qu'il ordonnera à ses malades le régime de vivre „ qu'il jugera leur être le plus convenable, & qu'il em- „ pêchera de tout son pouvoir, qu'on leur nuise. Qu'il ne „ se laissera jamais persuader de donner à personne une „ drogue mortelle, ou du poison, ni ne conseillera à au- „ tres de le faire, & que pareillement il ne donnera à „ aucune femme des remédes pour les faire avorter ; mais „ qu'il exercera son art en homme de bien. Qu'il ne tail- „ lera point ceux qui ont la pierre dans la vessie ; mais „ laissera faire cela aux personnes qui se destinent en par- „ ticulier, à cette opération. Que dans les maisons où il „ entrera, ce sera uniquement à dessein de travailler au „ bien du malade, & qu'il se conduira en sorte que l'on „ n'ait jamais aucune matiére de soupçon contre lui, ou „ qu'on le puisse accuser d'avoir fait le moindre tort ou „ la moindre injure à qui que ce soit, particuliérement „ d'avoir abusé de quelque femme, ou fille, ou jeune „ homme, soit libre, soit esclave ; enfin, qu'il observera „ de tenir secret ce qu'il aura vu ou entendu, soit en fai- „ sant la Médecine, soit autrement, lorsqu'il jugera que „ c'est une chose qui ne doit pas être publiée. La conclu- „ sion est, qu'il souhaite que toute sorte de bonheur lui „ arrive dans l'exercice de sa Profession, s'il tient religieu- „ sement son serment, & le contraire, s'il se parjure. Ce- „ lui qui fait ce serment, jure par Apollon le Médecin, „ par Esculape, par Hygiœa, par Panacea, & par tous „ les autres Dieux & Déesses.

On voit assez par ce serment, qu'Hippocrate ne se contenta pas d'enseigner son Art à ceux de sa maison, comme il faisoit la Médecine, par un principe d'humanité, & non pas simplement pour en tirer du profit & de la gloire; il voulut bien faire part de ses connoissances à des Etrangers. Il fut le premier des Asclépiades qui en usa de cette maniére : ce qui fit que la Médecine, qui avoit été renfermée dans une seule famille, fut dès lors communiquée à tout le monde, & put être apprise, du moins dans la Gréce, par tous ceux qui voulurent s'y appliquer. Nous avons différentes éditions des Oeuvres d'Hippocrate. Voici ce que nous en lisons dans la Bibliothéque Gréque de *Fabritius:*

Editions Gréques.

A Venise, 1526. par Alde, *in-folio.*

Basle, 1538. *in-folio*, par Frobenius, corrigée sur trois copies manuscrites, par Jean Cornarius.

Editions Latines.

L'ancienne Version Latine d'Hippocrate & de Galien est perdue; mais nous en avons de nouvelles qui ont paru depuis la publication de quelques-uns de ses Traités, qui ont été presque tous traduits de l'Arabe en Latin, & imprimés à Venise en 1493. & en 1497.

A Basle, par A. Cratander, 1526. *in-folio.* La traduction est de plusieurs mains.

A Rome, 1549. *in-folio.* La traduction est de Marcus Fabius Calvus, de Ravenne, & a été faite par ordre du Pape Clément VII. sur les Manuscrits Grecs du Vatican.

La Version de Janus Cornarius, à Venise, 1545. *in-8vo.*

La même, à Paris, 1546. *in-8vo.*

La même, dans la même année, à Basle, en très-beaux caractéres, par Frobenius, *in-folio.*

La même, par le même, en 1553. *in-folio.*

La même, par le même, en 1554. *in-8vo.* 2 vol.

La même, dans le même lieu, par J. Culman de Geppingen, en 1558. *in-folio.*

La même, à Lyon, en 1562. *in-8vo.*

La même, dans le même endroit, en 1564. *in-folio*, avec le Commentaire de Marinellus & les argumens de Culman.

La même, à Venise, 1575. *in-folio.*

La même, dans le même endroit, en 1719. *in-folio.*

La même, à Vicence, en 1610. *in-folio*, avec une tra-

duction paraphrasée des Lettres, & de quelqu'autres Traités, faite par Cornarius, & mise à la tête de l'Ouvrage.

La même, à Cologne, en 1542. *in-8vo.*

La Version Latine d'Anutius Foësius, à Francfort *apud Wechelos*, 1596. *in-8vo.*

Editions Gréques & Latines.

De Jérôme Mercurialis, à Venise, 1588. *in-folio.*

D'Anutius Foësius, à Francfort, *typis Wechelianis*, 1595. *in-folio.*

La même, dans le même endroit, 1621.

La même, dans le même endroit, 1645.

La même, à Geneve, 1657. *in-folio.*

De J. A. Vander Linden, avec la Version de Cornarius, à Leyde, 1665. *in-8vo.*

De René Chartier, revue & comparée avec les Manuscrits, avec les Ouvrages de Galien, la Version corrigée en plusieurs endroits, avec des variantes & des corrections à la fin de chaque volume. A Paris, 1679. treize volumes *in-folio.*

Outre les éditions précédentes, nous avons encore des remarques posthumes de Prosper Martian sur les Ouvrages d'Hippocrate, publiées à Rome, par Petrus Castellanus, 1626. *in-folio.*

Vingt-deux Traités, avec la Version de Cornarius, une Analise ou des Tables, & des remarques de Théodore Zwinger, à Basle, 1579. *in-folio.* Cette édition est maintenant fort rare.

HISPANUS (Pierre) nâquit dans le Portugal. Il fut Evêque de Frascati, Ville de la Campagne de Rome, & devint enfin Pape sous le nom de Jean XXI. Pierre Hispanus vivoit dans le treiziéme siécle; & quoi qu'il fût parvenu aux premiéres dignités ecclésiastiques, il s'occupa toujours beaucoup de l'étude de la Médecine, & nous laissa les Ouvrages suivans sur cette Science:

Commentarii in Isaacum de diætis particularibus & universalibus. Et in ejusdem Isaaci de urinis Commentarii. Extant cum Operibus Isaaci. Lugduni, 1515. *in-folio.*

Thesaurus pauperum, seu de medendis humani corporis morbis per experimenta, euporista simplicia & particularia, Liber empiricus, ex omni genere Auctorum & experientiâ propriâ congestus. Lugduni, 1525. *Parisiis*, 1577. *in-16. Francofurti*, 1578. *in-8vo.*

Ce Pape mourut à Viterbe le 16 Mai 1277, après un regne de sept mois moins deux jours.

HOAM-TI, troisiéme Empereur de la Chine, qui vivoit environ deux mille ans avant Hippocrate, & qui a écrit différens Ouvrages sur la Médecine & spécialement sur le pouls. Les Chinois disent que ces Ouvrages subsistent encore parmi eux. *Voyez* CININGO.

HOBOKEN, (Nicolas) Anatomiste François, qui a publié, selon Goélicke, un Traité écrit dans sa Langue, de la maniére de disséquer. Ses autres Ouvrages anatomiques sont :

Anatomia secundinæ humanæ, quindecim figuris ad vivum propriâ Autoris manu delineatis illustrata, cum annexo spicilegio epistolarum, rem potissimum generatoriam referentium. Trajecti ad Rhenum, 1669. *in-8vo. ibid.* 1672. *in-8vo.*

Cognitio Physiologica Medica, accuratissimâ & clarissimâ methodo tradita.. Ultrajecti, 1670. *in-4to. ibid.* 1685. *in-4to.*

Anatomia secundinæ humanæ repetita, aucta, roborata & quadraginta quatuor figuris, propriâ Autoris manu delineatis, insuper illustrata. Quæ præter novissimè observatam naturam ac constitutionem universæ secundinæ; illius, ac partium singularum usum quoque & utilitatem docet. Præmittuntur litteræ D. Henrici Eussonii cum Autoris responsionibus. Ultrajecti, 1675. *in-8vo.*

Anatomia secundinæ vitulinæ, triginta octo figuris, propriâ Autoris manu delineatis, illustrata. Ultrajecti, 1678. *in-8vo.*

HOCK DE BRACKENAU, (Wendelinus) Docteur ès Arts & en Médecine en l'Université de Bologne, a écrit en 1514. un Traité intitulé :

Mentagra, sive Tractatus de Causis, præservativis, regimine & cura morbi Gallici, vulgò Mala Francosa. Item Tractatus de Curandis ulceribus morbum hunc ut plurimum consequentibus. Argentorati, 1514. *in-4to.*

HOFFMANN, (Frideric) Docteur & Professeur en Médecine, qui vivoit dans le dix-huitiéme siécle, étoit de Hall, Ville d'Allemagne dans la Haute-Saxe au Duché de Magdebourg. On vit, avec admiration, se réunir en lui toutes les belles qualités qui avoient distingué ses Ancêtres dans l'exercice de leur Profession. La Médecine, la Chimie & la Pharmacie avoient été cultivées depuis deux siécles par ses Ayeux. Du côté maternel, *Wolfgang Holtz-*

wirth, de famille noble & consulaire, avoit appris la Pharmacie à Wittemberg, où *Valerius Cordus* expliquoit alors Dioscoride. La doctrine de ce savant Professeur le charma tellement, qu'il le suivit à Rome à son départ de Wittemberg, & demeura avec lui jusqu'à sa mort arrivée en 1544. Après le décès de *Cordus*, Holtzwirth alla à Jérusalem, & delà parcourut l'Arabie, où il s'instruisit à fond de la propriété des Simples les plus rares. Etant de retour en son Pays, il y épousa en 1554. *Catherine*, fille de *Melchior Kling*, Chancelier de l'Archevêque de Magdebourg, & de ce mariage nâquit *Elizabeth*, que Laurent Hoffmann, natif de Bamberg, épousa en 1579. La Pharmacie étoit la Profession de celui-ci; il l'avoit apprise à Leipsic. Il est le Bisayeul de *Frideric* dont je parle, & le pere commun des Hoffmanns de Hall en Saxe. Ses deux fils *Laurent* & *André* suivirent, l'un le parti de la Médecine, & l'autre celui de la Pharmacie. Laurent fut Médecin de George, Electeur de Saxe; & son rare mérite lui ayant fait un grand nom parmi les Médecins d'Allemagne, Ferdinand, Empereur des Romains deuxiéme du nom, lui accorda des Lettres d'annoblissement en recompense des services importans qu'il avoit rendus au Public. Vander Linden parle d'un Laurent Hoffmann de Hall en Saxe, Auteur d'un Traité qui a pour titre :

De vero usu, & fero abusu Medicamentorum Chimicorum, Commentatio. Halæ Saxonum, 1611. *in-4to.*

André Hoffmann embrassa la profession d'Apoticaire, & épousa *Gertrude*, fille de *Frideric Seyfert* de Hall. De ce mariage nâquit en 1626. *Frideric*, pere du fameux Médecin dont on fait l'éloge. Après avoir pris la premiére teinture des Lettres sous les yeux de ses parens, il alla étudier la Médecine à Gnesne, Capitale de la grande Pologne, & à Wittemberg; il y fit tant de progrès, qu'Auguste, Duc de Saxe, le choisit ensuite pour son Médecin. Ses Ouvrages lui aquirent beaucoup de réputation dans la République des Lettres; les principaux sont:

Methodus medendi.

Clavis Schrœderiana.

Ce Frideric avoit épousé *Anne-Marie*, fille de *Frideric Knorr*, d'une famille noble & patricienne, & de ce mariage nâquit le Médecin dont nous parlons, à Hall en Saxe le 19 Février de l'an 1660. Ses parens lui donnerent d'abord des précepteurs pour l'instruire dans les Rudi-

mens : à l'âge de 13 ans, il commença ses Humanités, & de suite il poursuivit ses études de Philosophie & de Mathématique. C'est à la derniére de ces Sciences qu'il disoit devoir les rapides & heureux progrès qu'il avoit faits dans la Médecine ; & pour en faire voir l'importance, il avoit coutume de citer la lettre qu'Hippocrate écrivit à ce sujet à Thessale son fils.

Hoffmann perdit ses pere & mere en 1675. durant le ravage d'une maladie épidémique. En 1678. il finit son cours de Philosophie par une Thése *De Mundo* qu'il soutint avec honneur. Les solides instructions qu'il avoit reçues à l'école de son pere sur toutes les parties de la Médecine, & l'amour héréditaire qu'il avoit pour cette Science, le déterminerent, après son cours fini, à embrasser la Profession de ses Ancêtres. Il alla d'abord étudier la Médecine à Gnesne sous *Wolfgang Wedelius*, qui en 1679. présida à une Thése *De Menstruo ventriculi*, que Frideric soutint avec autant de politesse que de savoir. En 1680. il alla prendre les leçons de Chimie de *Gaspar Cramer*, célébre Professeur en cette Science dans l'Université d'Erford, Ville Capitale de la Haute-Thuringe. De retour à Gnesne, il disputa *De Autochiria* pour le dégré de Docteur, le dernier jour de l'année 1681, & en reçut les honneurs le 5 Février suivant. A peine eut-il remporté les lauriers du Doctorat, qu'il donna des preuves publiques de son érudition, par le savant Traité *De Cinnabari Antimonii*, qu'il mit au jour dans le mois de Mai de la même année. Cet Ouvrage fut reçu des Savans avec un applaudissement, dont Hoffmann n'auroit osé se flatter à cause de sa jeunesse; mais les esprits, tels que celui de Frideric, ont toujours l'avantage de donner des chefs-d'œuvres, quand ils pensent n'avoir fait que des coups d'essai. Les profondes connoissances qu'Hoffmann s'étoit aquises dans la Chimie, lui pouvoient être un garant assuré de la réussite de son Ouvrage; & ce furent ces rares connoissances, jointes à sa belle méthode d'enseigner, qui lui attirerent plus d'auditeurs pendant l'année qu'il professa la Chimie à Gnesne, que n'en auroient osé attendre les Maîtres les plus consommés.

Après avoir dignement rempli la Chaire de Chimie dans l'Université de Gnesne, il alla à *Minden*, Ville Anséatique d'Allemagne en Westphalie, pour satisfaire aux invitations réitérées de son illustre parent *Joachim-Martin Unverfaerth*, Conseiller de l'Electeur de Brandebourg, qui

ſouhaitoit ardenment de l'avoir chez lui. Il fit d'heureuſes cures dans cette Ville ; & par l'exercice qu'il fut obligé de ſe donner pour ſatisfaire l'empreſſement des malades, il eut le bonheur de ſe débarraſſer des incommodités que la vie ſédentaire lui avoit cauſées pendant ſon ſéjour à Gneſne. Après deux ans de ſéjour à Minden, il partit pour la Hollande, où il rendit viſite à ce qu'il y avoit de Savans & d'hommes de Lettres en réputation : on lui fit par-tout un accueil proportionné à ſon rare mérite, & en particulier il fut très-honorablement reçu de *Paul Hermann*, Profeſſeur en l'Univerſité de Leyde, & natif lui-même de Hall en Saxe. Il s'embarqua en Hollande, & il aborda heureuſement en Angleterre, où il eut auſſi de fréquentes converſations avec les hommes les plus célébres de Londres & d'Oxfort, entre autres avec *Robert Boile*, qui l'affectionna beaucoup.

En 1685. on le choiſit pour être Médecin de la Citadelle de Minden, que commandoit alors Mr. de Zieten; mais cet emploi étant peu de choſe pour lui, Frideric, Electeur de Brandebourg, le fit Médecin de toute la Principauté en 1686, & lui donna le titre honorable de Médecin de ſa Perſonne. En 1688. il quitta Minden, & alla demeurer à Halberſtadt dans le Cercle de Baſſe-Saxe, où il fut reçu avec honneur : auſſi répondit-il parfaitement à l'idée qu'on s'étoit formée de ſon ſavoir & de ſon mérite. Dès cette même année il donna une preuve publique de ſon érudition, par le Traité : *De Inſufficientia acidi & viſcidi*, qu'il mit au jour contre Corneille Bontekoë, dont il détruiſit le ſiſtême.

En 1689. Hoffmann épouſa *Jeanne-Dorothée*, fille unique d'*André Herſtelle*, Apoticaire, avec laquelle il vêcut l'eſpace de 48 ans, celle-ci étant morte en 1737. De ce mariage nâquit *Frideric*, à préſent célébre Profeſſeur en Médecine, & digne héritier de la gloire que ſon pere s'eſt aquiſe.

Vers cette même année 1689. Frideric, Roi de Pruſſe, fonda l'Univerſité de Hall, & en 1693. Hoffmann y fut choiſi Profeſſeur primaire en Médecine : il écrivit les Statuts de la Faculté, que le Prince approuva & confirma. Cependant la réputation du nouveau Profeſſeur ſe répandit dans toute l'Allemagne, & paſſa même dans les Pays étrangers. *Luc Schroekius* l'invita à prendre place dans l'Academie Impériale des Curieux de la Nature, ſous le nom

de Démocrite, pendant que l'illuſtre *Leibnitz* l'aggrégeoit à la Société Royale de Berlin, & *Blumentroſt* à celle de Ruſſie.

Durant ſa réſidence à Hall, Hoffmann partagea ſon tems entre la Chaire, les malades & le cabinet, où il s'appliquoit à la compoſition de ſes beaux Ouvrages; mais il ſe vit plus d'une fois, obligé d'interrompre ces exercices, par les voyages qu'il dut faire dans les principales Cours d'Allemagne, pour des malades du premier rang. Il fut reçu par-tout avec honneur & diſtinction, & les heureux ſuccès de ſes entrepriſes lui mériterent de grandes recompenſes & des titres honorables. Charles VI, Empereur des Romains, de glorieuſe mémoire, l'avoit choiſi pour ſon Médecin aux Bains de Carloſtadt; & après qu'Hoffmann eut publié en 1717. un Traité *De Aquis Sedlicenſibus*, l'Auguſte Monarque, dont je viens de parler, ordonna que l'Analiſe en ſeroit faite en préſence de l'illuſtre Nicolas-Pie De Garelli, ſon premier Médecin, & de leur commun accord on travailla à en tirer un ſel amer.

L'eſtime que Frideric, Roi de Pruſſe, avoit conçue pour Hoffmann, l'avoit déterminé à en faire le Médecin de ſa Perſonne; & à cet effet, il l'attira à ſa Cour, où il réſida pendant quelque tems. Mais l'ennui d'une telle vie ſi contraire à ſes inclinations, & quelques démêlés qu'il eut avec André Gundelsheimer, la lui firent quitter au mois de Juin de l'année 1712, pour retourner dans ſa chere Patrie. Il ſavoit, comme dit fort bien *Joan Papius* dans ſa quarantiéme Epitre *De Vita Aulica ad Keplerum*, que les maiſons des Princes ne ſont que des priſons dorées, où les miſéres de la vie humaine ſe font ſentir plus vivement que dans les cabanes, & dont le poids & l'amertume ont quelque choſe d'autant plus accablant, qu'elles ſont enveloppées par un dehors également trompeur & magnifique; ſujet pourquoi les maniéres de Cour ne s'accommodent guères avec le génie libre des gens adonnés à l'étude.

D'abord qu'Hoffmann fut à l'aiſe, il travailla aux belles Diſſertations, dont il a enrichi la Médecine & la Phyſique. A l'âge de 60 ans il commença ſon Ouvrage intitulé:

Medicina rationalis ſyſtematica, ſive Philoſophia corporis humani vivi, ſani & morboſi.

La premiére partie de cet Ouvrage parut en 1718. Il employa vingt années à le finir, ne l'ayant achevé que peu de tems avant ſa mort. Cet illuſtre Auteur avoit apperçu le ridicule où la théorie étoit plongée, par les diffé-

rens ſentimens qui étoient alors en vogue. Les uns accordoient tout aux parties ſolides du corps humain; leurs livres ne reſpiroient que *trituration*, *oſcillation*, *&c.* les autres conſidéroient à peine les parties ſolides, pour tout donner aux fluides : ſuivant ces derniers, c'étoit la *fermentation* qui opéroit toutes les merveilles de l'économie animale. Hoffmann fut vivement touché de ces excès; il examina, avec attention, la maniére avec laquelle on traitoit cette Philoſophie, & après des méditations ſérieuſes & réitérées, il travailla à l'Ouvrage dont je viens de parler. Il y établit ſes ſentimens avec tant de force & de clarté, que tout ce qui a été écrit avant lui, doit lui céder place ſur cette matiére. Le Méchaniſme raiſonné du corps humain, eſt une des pierres fondamentales de ſon Ouvrage; un autre ſoutien, ce ſont les régles que la Nature a dictées elle-même : point de ſuppoſé, point d'hipothéſe qui ne ſoit conforme aux décrets immuables de cette même nature. Cet Ouvrage a été imprimé à Veniſe, à Bâle, à Francfort, à Leyde & à Paris.

Nous avons encore de lui un bel Ouvrage intitulé :

Medicina conſultatoria.

Il y a diſpoſé en trois centuries les cas les plus rares & les plus épineux de ſa pratique. Le Traité ſuivant eſt auſſi de ſa compoſition :

Obſervationum Phyſico-Chymicarum, Libri III.

Malgré la grande application que demandoient les admirables Ecrits dont il a enrichi la République des Lettres, Hoffmann ſavoit encore ſe ſouſtraire de ſon cabinet pour le ſervice des malades, parmi leſquels il comptoit tous les ans pluſieurs Princes d'Allemagne qui l'appelloient à leur Cour. En 1727. il guérit le Prince Schwartzembourg d'une maladie dangereuſe, & en recompenſe de ce ſervice, ce généreux convaleſcent le créa Comte Palatin.

En 1734. Hoffmann quitta l'Univerſité de Hall, pour aller à Berlin voir ſa fille unique & ſon gendre, & il y demeura juſqu'en 1735, y ayant été retenu par la maladie dont le Roi de Pruſſe fut attaqué au Camp du Rhin. Le célébre Herman Boerhaave, qui avoit été conſulté au ſujet de la maladie de ce Prince, lui avoit conſeillé de ſe confier entiérement à Hoffmann, & par cet endroit il auroit ſeul ſuffi pour le faire retenir à la Cour de Pruſſe, ſi la haute eſtime qu'on avoit du Médecin dont je parle, n'avoit déja porté le Roi à remettre le ſoin de ſa guériſon en-

tre ses mains. Il employa l'espace de cinq mois à traiter ce Prince, & il réussit dans cette cure au grand contentement de toute la Cour. Le Roi lui-même le chargea d'honneur & de présens, en reconnoissance des attentions qu'il avoit prises pour son rétablissement. Il le mit au rang de ses Conseillers Intimes, & conféra à son fils une place de Professeur en Médecine dans l'Université de Hall, avec le titre de Médecin Consultant de sa Personne Royale. De plus, il fit présent à Hoffmann Consultant de son portrait enrichi de diamans, & ordonna au Peintre qui l'avoit travaillé, de prendre celui de ce Médecin, qu'il fit placer dans sa Maison Royale de Monbijou. L'estime que le Roi portoit à ce grand Homme, passa jusqu'à ses Ecrits, qu'il fit mettre dans sa Bibliothéque. Enfin, le Roi & la Reine auroient ardenment souhaité de retenir Hoffmann à la Cour; mais il s'en excusa sur son grand âge, & partit de Berlin au mois d'Avril 1735.

En 1737. la maladie & la mort de sa femme vinrent troubler son heureuse vieillesse. En 1738. il fut lui-même attaqué d'une fiévre violente, dont il faillit mourir. Ce fut comme l'avant-coureur de sa fin; il mourut effectivement l'année suivante. La Médecine perdit en lui un de ses plus grands Hommes, & la République des Lettres un Savant du premier ordre, dont on verra peu de semblables dans les siécles postérieurs.

Tous les Ouvrages d'Hoffmann parurent en 1740. en six tomes *in-folio* de l'impression de Geneve, chez les Freres De Tournes. A la tête de cet Ouvrage il y a un ample Commentaire sur la vie de l'Auteur, d'où j'ai tiré ce que je viens de rapporter. Voici une Inscription que l'on a consacrée à la mémoire du grand Médecin dont je viens de faire l'histoire : c'est un de ces monumens où la flatterie n'a eu aucune part, mais dont la reconnoissance est le seul Architecte :

FRIDERICO HOFFMANNO,
Regiæ Majestatis Prussicæ Consiliario intimo & Archiatro,
Comiti Palatino Cæsareo,
Medicinæ Professori Primario
Academiæ Fridericianæ seniori,
Imperatoriæ Carolinæ, Petropolitanæ, Britannicæ & Prussicæ
Scientiarum Academiæ Sodali:
In perpetuum gratitudinis monumentum gens Asclepiadea posuit.
Vir erat omni eruditionis genere instructus,
Medicinæ verò scientissimus;

Genuinus Hippocratis discipulus,
Celsi, Sennertique imitator egregius;
Rectiùs dixerim, Hippocrates ipse germanus, Celsus & Sennertus alter.
Ob egregia Opera
Reipublicæ Litterariæ Heros,
Medicinæ Restaurator & Parens,
Almæ Fridericianæ ornamentum & sidus.
Ut erat fidus Naturæ minister & interpres,
Sic & morborum expertus & sagax ipse domitor;
Morbo tamen mortem conquisivit
Anno 1739.
Eum, seu Archiatrum. tantùm non omnes Germaniæ Principes desiderant;
Medicina luget;
Respublica Litteraria plorat;
Boni omnes
Desiderant, lugent, plorant.

HOFFMANN (Gaspar) nâquit à Saxe Gotha en 1572. & exerça la Médecine à Nurenberg & Altorff, environ l'an 1609, & mourut en 1648. Ce Médecin a beaucoup écrit, & principalement sur l'Anatomie. Voici les titres de ses Ouvrages:

De usu lienis secundùm Aristotelem, Liber singularis. Lipsiæ, 1615. *in-8vo.*

De usu cerebri secundùm Aristotelem, Diatriba. Lipsiæ, 1619. *in-8vo.*

Commentarii in Galenum de usu partium, Libri 17. *Francofurti,* 1625. *in-fol.*

De Thorace ejusque partibus Commentarius. Francofurti, 1627. *in-fol.*

De generatione hominis, Libri quatuor. Francofurti, 1729. *in-folio.*

Notæ perpetuæ in Galeni de ossibus librum. Ibidem, 1630.

Institutiones Medicæ. Lugduni, 1645.

De partibus similaribus, Liber singularis. Francofurti, 1667. *in-4to.*

Pro veritate, Tractatus tres. Lutetiæ, 1647.

De Ichoribus & in quibus illi apparent affectibus, Collectanea. Lipsiæ, 1617. *in-8vo.*

De Thermis Hirsbergensibus, Liber. Francofurti, 1691. *in-8vo. cum aliis.*

Consilia & Epistolæ Medicæ, extant in opere L. Scholzii. Francofurti.

HOFFMANN, (Jean-Maurice) Professeur en Mé-

decine dans l'Université d'Altorff, a publié un Ouvrage anatomique sous le titre suivant:

Dissertationes Anatomico-Physiologicæ, ad Viri Clarissimi Joannis Van Horne, in Universitate Lugd. Batav. Professor. quondam meritissimi, Microcosmum, annotatæ, observationibus & experimentis anatomicis recentioribus illustratæ. Altorfii, 1680. *in-4to.*

On trouve dans Vander Linden un Conrad Hoffmann, qui a donné au Public:

Analysis compositionis Theriacæ Andromachi. Lugduni, 1607. *in-8vo.*

Laurent Hoffmann de Hall en Saxe, de qui nous avons:

De vero usu & fero abusu Medicamentorum Chimicorum, Commentatio. Halæ Saxonum, 1611. *in-4to.*

Pierre Hoffmann, Auteur de quelques Lettres de Médecine, imprimées dans le *Cista Medica Joannis Hornungi. Noribergæ*, 1625. *in-4to.*

HOGERBETIUS, (Pierre) célébre Médecin, natif de Horn dans la Westfrise. Le Magistrat de cette Ville honora sa mémoire par l'inscription suivante:

PETRO HOGERBETIO
Petri Filio, Hornano,
Viro in omni virtutum & doctrinæ genere præstantissimo,
Medico summo, Poetæ raro,
Civi ad commoda Patriæ nato,
Ejusdem æterno damno denato.
S. P. Q. H. C.
Et in signum gratitudinis, ob multa & præclara ejus merita
Monumentum hoc sumptu publico P. J.

HOMBERG (N.) nâquit à Batavia aux Indes Orientales en 1652, d'où il vint à Amsterdam avec son pere; d'Amsterdam il passa à Génes & à Leipsic pour étudier en Droit : mais négligeant l'étude des Loix pour suivre la pente de son génie, il s'attacha à Othon Guericke, célébre par l'invention de la machine pneumatique, des hémisphéres, &c. & se livra entiérement à la Philosophie expérimentale.

Il vint ensuite à Padoue, où il donna une année à l'étude de la Médecine, mais sur-tout de l'Anatomie & de la Botanique; de Padoue il alla à Bologne & à Rome, d'où il passa en France, & de France en Angleterre, où il travailla quelque tems avec le grand Boyle : il quitta l'Angleterre pour la Hollande, où il se perfectionna en Ana-

tomie sous le fameux de Graaf; enfin, il prit le Bonnet de Docteur en Médecine à Wirtemberg. Il fit ensuite un tour en Allemagne & au Nord, dans le dessein de voir des mines; il parcourut la Saxe, la Hongrie & la Suéde : il séjourna quelque tems à Stockolm, & il eut l'honneur de travailler quelque tems dans le Laboratoire du Roi; de Stockolm il repassa en Hollande, & delà en France, pour y recueillir les connoissances qui pouvoient lui être échappées. Il étoit sur le point d'abandonner Paris, & de céder aux désirs de son pere qui l'appelloit en Saxe, & de se fixer au milieu de ses parens & de ses amis; Mais Mr. Colbert jaloux de le retenir, lui fit faire, de la part du Roi, des offres si avantageuses, qu'après une courte délibération, il les accepta, & se fit Catholique en 1682.

En 1685. il fit le voyage de Rome, où il exerça la Médecine avec beaucoup de succès. De Rome il revint à Paris au bout de quelques années, & en 1691. il fut fait Membre de l'Academie Royale des Sciences, & mis en possession de son Laboratoire. En 1702. le Duc d'Orléans le choisit pour s'instruire dans la Chimie. Pour cet effet on construisit le Laboratoire le plus magnifique & le mieux fourni qui ait jamais existé. La même année Son Altesse Royale se procura un grand verre ardent de la construction de Mr. Tschirnhausen, Allemand de nation. Quel usage ne fit pas Mr. Homberg de ce verre merveilleux? En 1706. il épousa une fille du fameux Mr. Dodart, & en 1715. il mourut d'une dissenterie.

Il n'a jamais publié aucun Ouvrage en forme. Ses Essais ou Elémens de Chimie avoient commencé de paroître dans les Mémoires de l'Academie, & le reste de cet Ouvrage étoit prêt à passer sous la Presse lorsqu'il mourut. On trouve de lui dans les Recueils de l'Academie différens Mémoires sur différens sujets ; il n'y en a aucun qui ne contienne des vues nouvelles, & qui ne brille d'une lumiére qui leur est particuliére; sa maniére de dire, étoit simple, précise & méthodique, & il étoit aussi éloigné de l'ostentation naturelle des Chimistes, qu'ennemi de leur obscurité affectée.

Il étoit Chimiste expérimenté, & il s'est distingué dans cet Art autant par la maniére dont il expliquoit les choses, que par le grand nombre de ses découvertes. Ses observations sont générales, & ses raisonnemens clairs, déliés & vraiment Géométriques. La Philosophie naturelle

n'auroit pas manqué de faire ſous ce grand maître, des progrès plus conſidérables, s'il eut vêcu plus long-tems. Il réuniſſoit à une grande adreſſe & à un génie profond, une opiniâtreté invincible. Il étoit protégé par le Duc d'Orléans, Régent de France, aux dépens duquel ſe faiſoient les expériences; ce qui lui donna occaſion d'en tenter un grand nombre qui étoient fort au-deſſus de la fortune d'un Particulier.

HONAIN, fils d'Iſaac, fut en grande réputation ſous le Calife Eimottewakel, qui commença ſon regne l'an 232 de l'Hégire, de Jeſus-Chriſt 846, & mourut l'an de l'Hégire 247, de J. C. 861. Honain fut diſciple de Jean, ſurnommé fils de Maſowia, qu'on appelle communément Meſué.

Les Hiſtoriens remarquent que Honain entreprit de nouvelles traductions des Livres Grecs, parce que celles de Sergius étoient fort défectueuſes. Gabriel, fils de Boct-Jechua, autre fameux Médecin, l'exhorta à ce travail, qu'il fit avec tant de ſuccès, que ſa traduction ſurpaſſa toutes les autres. Sergius avoit fait les ſiennes en Syriaque; & Honain, qui avoit demeuré deux ans dans les Provinces où on parloit Grec, alla enſuite à Balſora, où l'Arabe étoit le plus pur; & s'étant perfectionné dans cette Langue, il ſe mit à traduire. La plupart des traductions Arabes d'Hippocrate & de Galien portent ſon nom, & les Hébraïques faites il y a plus de 700 ans, l'ont été ſur la ſienne. Les premiers traducteurs Syriens avoient fait leurs verſions en Syriaque, la plupart ne ſachant pas aſſez bien l'Arabe dans les premiers tems du Mahométiſme pour écrire en cette Langue, ſur laquelle les Arabes avoient de grandes délicateſſes. Ceux qui vinrent enſuite, avoient plus traduit ſur le Syriaque que ſur les Originaux Grecs; & comme Honain joignit l'érudition Gréque à l'élégance de la Langue Arabeſque, ſes traductions ſurpaſſerent toutes les autres par leur exactitude & par la beauté du ſtile. Les premiéres traductions Latines d'Hippocrate, dont les Médecins des ſiécles paſſés ſe ſont ſervi dans toute l'Europe, n'étoient point faites ſur le Grec. Quelques-unes qui ſe répandirent depuis les guerres d'Outremer, furent faites ſur les Livres Arabes; & celles qui entrerent par l'Afrique & par l'Eſpagne, où les Juifs cultivoient extrêmement la Médecine, étoient la plupart faites ſur les traductions Hébraïques, que les Juifs avoient faites ſur les

Arabesques. Il est fort difficile de les distinguer les unes des autres, parce que les Copistes, ou même les Médecins de ce tems-là, réformoient souvent leurs éditions Latines sur celles qui leur tomboient entre les mains; & la maniére de traduire étoit si mauvaise, que ces traductions, à force d'avoir été réformées par des Médecins qui ne savoient ni l'Arabe ni l'Hébreu, ou par des Juifs qui ne savoient pas la Médecine, étoient devenues inintelligibles quand on commença à lire cet Auteur en original. On en peut dire autant de toutes les traductions des Auteurs Grecs, & particuliérement d'Aristote. Il avoit été de même traduit en Syriaque, puis en Arabe, puis en Hébreu; & c'étoit sur cette troisiéme traduction qu'avoient été faites ou réformées toutes celles qu'on lisoit dans les Ecoles, jusqu'au rétablissement des Lettres & de l'étude de la Langue Gréque. L'ignorance ou la négligence des Traducteurs alloit si loin, que quand on compare l'ancienne traduction d'Avicenne avec son texte, on ne le peut presque reconnoître, encore moins celui des Auteurs plus difficiles. Mais pour en revenir à Honain, fils d'Isaac, il est le plus considérable, & presque le seul interpréte d'Hippocrate; & c'est de lui que les Arabes ont tiré tout ce qu'ils ont d'érudition sur l'Histoire de la Médecine.

Honain mourut à Bagdat, où il s'étoit retiré, âgé d'environ cent ans. *Isaac*, son fils, & *Hobaish*, son neveu, suivirent le parti de la Médecine, comme leurs ancêtres avoient fait depuis long-tems; & outre les versions Arabes des Oeuvres d'Hippocrate & d'Aristote, nous devons encore à cette famille les traductions des Ouvrages d'Euclide, de Ptolomée & de Galien.

HOOK, (Robert) fameux Philosophe & Médecin Anglois, nâquit d'une très-bonne famille dans l'Isle de Wight en 1635. Il étoit mal fait & bossu, mais très-versé dans la Physique & dans les Mathématiques. Jean Cutler connoissant son mérite, lui donna une pension annuelle à Londres, & l'engagea à faire des leçons publiques sur la Méchanique. Il étoit aussi Membre de la Société Royale & Professeur en Géométrie. C'est lui qui a le premier inventé l'usage des pendules dans les horloges. Il mourut au Collége de Gresham le troisiéme Mars 1703.

HOORNE (Jean Van-) nâquit à Amsterdam, & professa l'Anatomie à Leyde. Il fit la découverte du Canal

Thorachique en même tems que Pecquet, & connut le premier la vraie ſtructure des teſticules. C'eſt lui qui a donné le nom d'*Ovaires* à ce qu'on appelloit auparavant les teſticules des femmes. On dit que De Graaf lui doit une partie des choſes nouvelles qu'il a écrites ſur la génération. Nous avons les Ouvrages ſuivans de la façon de Van-Hoorne:

Novus ductus Chyliferus, nunc primùm delineatus, deſcriptus & eruditorum examini propoſitus. Lugduni Batavorum, 1652. *in-4to.*

Brevis Manuductio ad hiſtoriam corporis humani in gratiam diſcipulorum edita. Lugduni Batavorum, 1660, 1662. *&* 1663. *in*-12. *Lipſiæ*, 1675. *in*-12.

Prodromus obſervationum ſuarum circa partes genitales in utroque ſexu. Lugd. Batav. 1668. *in*-12.

Obſervationes Anatomico-Medicæ. Amſt. 1674. *in*-12.

Il publia auſſi l'Ouvrage ſuivant:

Leonhardi Botali Opera omnia. Lugd. Batav. 1660. *in-8vo.*

HORSTIUS (George) nâquit en 1575, & fut Profeſſeur à Wirtemberg en 1606. Il mourut à Ulme en 1636. Ses Oeuvres anatomiques ſont:

Scepſis de naturali conſervatione & cruentatione cadaverum. Witteбergæ, 1607. *in-8vo.*

Libri duo de natura humana. Witteбergæ, 1607. *in-8vo. Francofurti*, 1612. *in-4to. Ulmæ*, 1628. *in-4to. Nurembergæ*, 1652. *in-4to.*

Anatome corporis humani. Greſtæ, 1617. *in-fol.*

Exercitationes de natura motûs animalis. Giſſæ, 1617. *in-4to.*

HORSTIUS, (Gilbert) natif d'Amſterdam, exerça la Médecine à Rome avec beaucoup de réputation. Il mourut dans cette Ville l'an 1556. Nous avons de lui:

De Turpeto & Thapſia Libellus. Romæ, 1544. *in-4to.*

HORSTIUS, (Jean-Daniel) Profeſſeur à Marpurg, donna au Public les Ouvrages anatomiques ſuivans:

Decas obſervationum & epiſtolarum anatomicarum, quibus ſingula ſcitu digna, lactearum nempè thoracicarum & vaſorum lymphaticorum natura, embryoniſque per os nutritio, atque alia rariora exponuntur. Francofurti, 1656. *in-4to.*

Anatome corporis humani tabulis comprehenſa. Marpurgi, 1639. *in-4to.*

On trouve encore dans Vander Linden un Gregoire Horſtius, qui a écrit les Ouvrages ſuivans:

Herbarium

Herbarium Horſtianum, ſeu de ſelectis plantis & radicibus, Libri duo. Marpurgi, 1630. *in-8vo.*

Decas pharmaceuticarum Exercitationum. Gieſſæ, 1611. *in-8vo. Ulmæ Suevorum*, 1618. *in-4to.*

Centuria problematum Medicorum. Norib. 1635. *in-4to.*

De tuenda ſanitate ſtudioſorum & litteratorum, Libri duo. Gieſſæ, 1615. *in-4to.*

De Cauſis ſimilitudinis & diſſimilitudinis in fœtu, reſpectu parentum. Gieſſæ, 1619. *in-4to.*

Medicarum inſtitutionum Compendium. Witteberga, 1609, 1630. *in-8vo.*

Diſſertatio de natura amoris. Gieſſæ, 1611. *in-4to.*

De morbis eorumque cauſis, Liber. Gieſſæ, 1612. *in-4to. Marpurgi*, 1629. *in-8vo.*

Methodus medendi Ferneliana. Wittebergæ, 1630. *in-8vo.*

Tractatus de Scorbuto. Gieſſæ, 1609. *in-8vo.*

Obſervationum medicinalium ſingularium, Libri quatuor priores. Ulmæ, 1628. *in-4to.*

Obſervationum medicinalium ſingularium, Libri quatuor poſteriores. Ulmæ, 1628. *in-4to.*

Complementum ad Librum ſecundum Epiſtolarum & Conſultationum Medicinalium. Ulmæ, 1631. *in-4to.*

Gregoire Horſtius nâquit à Torgaw ſur l'Elbe en 1578. Il enſeigna & pratiqua la Médecine à Wirtemberg, à Gieſſen & à Ulme, avec tant de réputation, qu'il fut ſurnommé l'Eſculape d'Allemagne. Il mourut en 1636.

Vander Linden parle auſſi d'un Jacques Horſtius, Auteur des Traités ſuivans:

De Vite vinifera, ejuſque partibus Opuſculum. Helmæſtadii, 1587. *in-8vo.*

De natura, differentiis & cauſis eorum, qui dormientes ambulant, &c. Lipſiæ, 1593. *in-8vo.*

De aureo dente maxillari pueri Sileſii. Lipſiæ, 1595. *in-8vo.*

Diſputationes Catholicæ de rebus ſecundùm & præter naturam. Wittebergæ, 1630. *in-8vo.*

Jacques Horſtius, oncle du précédent, étoit Profeſſeur de Médecine dans l'Univerſité d'Helmſtad. Outre les Ouvrages dont on vient de parler, il fit une formule de Priéres pour invoquer Dieu, en traitant les maladies; petit Ouvrage très-eſtimé.

HORTA, (Garcie d') ou Garcie Du Jardin, célébre Médecin du XVI. ſiécle, enſeigna la Philoſophie à Liſbonne en 1534, & fut premier Médecin du Comte de Re-

dondo, Vice-Roi des Indes. On a de lui d'excellens Dialogues en Espagnol sur les Simples que l'on trouve en Orient. Ils ont été traduits en Latin par Charles Clusius, & ont été imprimés sous ce titre:

Aromatum & simplicium aliquot Medicamentorum apud Indos nascentium, Historia; Lusitanicâ linguâ primùm per Dialogos conscripta. Nunc verò Latino sermone in Epitomen contracta, & Iconibus ad vivum expressis, locupletioribusque annotatiunculis illustrata à Carolo Clusio Atrebate. Antuerpiæ, 1574, 1593. *in-8vo.*

Antoine Colin, Apoticaire de Lyon, a traduit le même Ouvrage en François.

HORTENSIUS, (Jean) Médecin, appellé en François *Des Jardins*, nâquit en Picardie, près de Laon, de Jean Des Jardins, Capitaine du Château de Hamelle dans le Diocése de Laon. Il professa les Humanités à Paris dans le Collége du Cardinal Le Moine. Il s'appliqua ensuite à la Médecine, & prit le dégré de Bachelier en cette Faculté l'an 1514, celui de Licentié en 1517, & celui de Docteur en 1519. Il paroit par les Regitres de l'Université de Paris, qu'en 1521. il fut Professeur de Médecine dans les Ecoles de la Faculté, dont il fut élu Doyen en 1524. Il fut Médecin de François I. Sa réputation étoit très-grande, & l'on dit qu'outre la connoissance parfaite qu'il avoit de la Médecine, il entendoit très-bien la Langue Gréque, dont il conseilloit l'étude aux Médecins, afin qu'ils pussent consulter Hippocrate & Galien dans leurs Originaux. Il mourut d'apoplexie en 1547, sans avoir laissé aucun Ouvrage de sa façon. Desportes fit le Sonnet suivant sur la mort de Des Jardins:

Après avoir sauvé par mon art secourable,
Tant de corps languissans que la mort menaçoit,
Et chassé la rigueur du mal qui les pressoit,
Gagnant comme Esculape un nom toujours durable.

Cette fatale sœur cruelle, inexorable,
Voyant que mon pouvoir le sien amoindrissoit,
Un jour que son courroux contre moi la poussoit,
Finit quant & mes jours mon labeur profitable.

Passant, moi qui pouvois les autres secourir,
Ne dis point qu'au besoin je ne pus me guérir;
Car la mort qui doutoit l'effort de ma science,

Ainſi que je prenois librement mon repas,
Me prit en trahiſon, ſain & ſans défiance,
Ne me donnant loiſir de penſer au trépas.

Ce Sonnet a été traduit en Latin par le Pere Vavaſſeur, & Mr. Ménage a fait une Epigramme ſur la même penſée.

HOTTON (Pierre) nâquit à Amſterdam en 1648. Après avoir pris le dégré de Docteur en Médecine dans l'Univerſité de Leyde, il évita de ſe jetter dans la pratique, afin d'avoir plus de loiſir pour ſe livrer à l'étude de la Botanique. Dans cette vue il fit un voyage en Danemarck, afin de reconnoître les Plantes qui croiſſent dans ce Royaume. Mais il en fut rappellé par les Magiſtrats de Leyde pour remplir la Chaire de Mr. Herman, qu'on envoyoit aux Indes pour y faire des obſervations ſur les Plantes exotiques, & cette Chaire lui reſtoit pour toujours, ſi Mr. Herman fût mort dans ſon voyage. Hotton remplaça dignement le Profeſſeur abſent, lequel étant de retour, reprit ſa Chaire; mais lorſqu'il fut mort, ce qui arriva en 1695, Hotton lui ſuccéda.

Outre ſon élégant Diſcours ſur l'hiſtoire & la deſtinée de la Botanique, qu'il donna cette année-là même, il entreprit de concilier les méthodes de Tournefort & d'Herman; mais ſa mort qui arriva en 1709, l'empêcha d'exécuter un deſſein ſi utile.

HOVIUS, (Jacques) Anatomiſte Hollandois, de qui nous avons un Ouvrage intitulé:

Tractatus de circulari humorum motu in oculis. Lugduni Batav. 1740. *fig.*

Cet Auteur avance que l'humeur des yeux ſe diſſipe continuellement, & qu'elle eſt continuellement régénérée par les vaiſſeaux qui aboutiſſent dans les yeux; que l'humeur aqueuſe s'évapore, & que cette évaporation ſoit réparée, cela eſt conſtant. Mais ce fait n'eſt pas de la même certitude par rapport aux autres humeurs, quoique le même méchaniſme paroiſſe néceſſaire pour les entretenir dans le même éclat & la même tranſparence.

HOULLIER (Jacques) nâquit à Eſtampes, Ville de France dans la Beauce, & prit le Bonnet de Docteur en Médecine dans l'Univerſité de Paris. Il a été un des plus habiles & des plus fameux Médecins de cette Ville; & au rapport de ſainte Marthe, comme il ſavoit que la joie eſt le meilleur de tous les remédes, & celui qui fait un effet le plus prompt,

& le plus aſſuré, il travailloit non-ſeulement à guérir le corps par ſes ordonnances & par ſes médicamens; mais il tâchoit ſur-tout de divertir l'eſprit par ſa converſation enjouée & par ſes diſcours agréables.

Houllier compoſa divers Ouvrages; on ne les publia cependant pas tous, & un de ſes fils, Conſeiller à la Cour des Aides, qui devoit les faire imprimer, mourut avant que d'avoir pu exécuter ce deſſein. Voici ceux des Ouvrages d'Houllier dont parle Vander Linden :

Opera practica, doctiſſimis ſcholiis & obſervationibus illuſtrata. Genevæ, 1623. *in-4to.*

De Morborum curatione. De Febribus. De Peſte cum aliis. Pariſiis, 1565. *in-8vo.*

De Morbis internis, Libri duo, illuſtrati Autoris ſcholiis & obſervationibus, cum aliis. Pariſiis, 1571. *in-8vo. Venetiis*, 1572. *in-8vo. Lugduni*, 1578. *in-8vo. Francofurti*, 1589. *in-16.*

De Materia Chirurgica, Libri tres. Pariſiis, 1571. *in-8vo. Francofurti*, 1589. *in-16.*

Ad Libros Galeni de compoſitione Medicamentorum, Periochæ octo. Francofurti, 1589. *in-16.*

In Aphoriſmos Hippocratis, Commentarii ſeptem. Pariſiis, 1579. *in-8vo. Francofurti*, 1597. *in-16.* 1604. *in-8vo. Lugduni*, 1620. *in-8vo.*

Magni Hippocratis Coaca præſagia. Lugd. 1576. *in-folio.*

Jacques Houllier mourut en 1562. Mr. De Thou en parle ſous cette année dans le XXXIV. Livre de ſon Hiſtoire. « Quelque tems après, dit-il, Jacques Houllier, natif d'Eſtampes, non loin de Paris, mourut auſſi. C'étoit un homme illuſtre par la Philoſophie & par la Médecine. Comme il étoit riche, & qu'il ne ſe foucioit pas du gain, qui eſt fort conſidérable pour ceux de cette Profeſſion dans une ſi grande Ville, il apporta dans la Médecine un jugement ſi éclairé par une profonde méditation, qu'il guériſſoit heureuſement les maladies déſeſpérées que les autres, qui ne faiſoient que fatiguer leurs mules en courant par les rues de malade en malade, ne connoiſſoient pas. Il employa auſſi beaucoup de tems à compoſer divers Ouvrages; mais étant tombé dans une maladie contractée par les maux publics, il ne put mettre la derniére main à ſes Ecrits dignes de l'immortalité, qui ont été depuis, ou ſupprimés par des plagiaires, ou imprimés avec peu de ſoin,

„ au desavantage de ce grand Homme, & plus encore „ du Public. J'ai souvent ouï plaindre de cela son fils „ qui portoit son nom, & qui ayant l'esprit admirable „ & rempli de toutes sortes de sciences, pouvoit seul ré- „ parer cette perte, bien qu'il fût d'une autre Profession. Et certes, si les charges publiques & les longs voyages, en quoi il employa une bonne partie de sa vie, lui en eussent laissé le tems, il ne faut pas douter que nous n'eussions eu de lui les Ecrits de son pere en meilleur ordre, & corrigés selon l'intention de l'Auteur.

HUGUES DE SIENNE. *Voyez* BENCIUS.

HUNAULD (François-Joseph) nâquit à Chateaubriant le 24 Février 1701, de René Hunauld, Médecin de la Faculté de Caen, & de Leonarde Nepveu. Il y a environ quarante ans que le pere quitta la Ville d'Angers, sa patrie & sa demeure ordinaire, pour aller s'établir à Saint-Malo, où il a depuis exercé la Médecine avec plus d'honneur & de desinteressement que de fortune. Cette Profession étoit comme héréditaire depuis plus d'un siécle dans la famille des Hunaulds; mais celui de tous qui s'y distingua davantage, & par la pratique, & par ses Ecrits, est un grand-oncle paternel de notre Academicien. Nous avons de lui des *Entretiens sur la Rage*, un *Discours Physique sur les Fiévres malignes*, & divers autres Traités.

Mr. Hunauld fut envoyé, de bonne heure, à Rennes pour y faire ses Humanités & sa Philosophie, & delà à Angers, où il étudia une année la Médecine, & se fit recevoir Maître ès Arts. Fils, petit-fils, neveu & cousin de Médecins, il étoit naturel qu'on le destinât à la même Profession; mais la nature n'avoit pas attendu la destination des parens, & s'étoit déja déclarée dans Mr. Hunauld par le gout le plus vif & les dispositions les plus heureuses. A dix-huit ans il vint à Paris, & âgé de vingt & un, il alla prendre le Bonnet de Docteur à Rheims. Les Médecins de cette Université, à qui ses talens furent bientôt connus, s'en souviennent avec plaisir, & s'en font honneur.

De retour à Paris, il se livra tout entier à l'Anatomie, le fondement de la Médecine & le guide du Médecin. Il étudia à fond la Chirurgie, *Anatomie* encore, mais qui agit sur le corps humain vivant.

Déja en état de donner des leçons, il n'en étoit que plus assidu à celles de ses Maîtres. Mr. Winslow fut celui à qui il s'attacha plus particuliérement; mais il voulut aussi

recueillir les derniers enſeignemens de Mr. Du Verney, deux hommes célébres & accoutumés à répandre leur ſavoir, ſoit par leurs Ecrits, ſoit par ce nombre infini d'Eléves qu'ils ont formés dans toute l'Europe, & dont pluſieurs ſont devenus, à leur tour, d'excellens Maîtres. La réputation que Mr. Hunauld s'étoit aquiſe dans les Ecoles de Médecine, & le témoignage de Meſſieurs Du Verney & Winſlow, le firent recevoir à l'Academie des Sciences dès l'an 1724. Il y entra en qualité de Chimiſte-Adjoint, qui étoit alors la ſeule place vacante, quoiqu'on ſût bien que la claſſe de Chimie n'étoit pas celle où il aſpiroit, & où il convenoit de le mettre. C'eſt une ſorte d'exception qui n'eſt pas nouvelle dans l'Academie, mais qui honore toujours le ſujet dont la Compagnie veut ainſi s'aſſurer. Ce ne fut qu'en 1728. qu'une pareille place d'Anatomiſte étant venue à vaquer, on y fit paſſer Mr. Hunauld. Ce n'eſt auſſi que depuis 1728. qu'il vint aſſidûment aux aſſemblées de l'Academie, qu'il y lut ſes Mémoires, &, ce qui eſt à remarquer, qu'il ſe fit inſcrire dans les Liſtes publiques des Academiciens.

Il paſſa une grande partie de cet intervalle en Allemagne. Mr. le Duc de Richelieu, aujourd'hui de l'Academie des Sciences, & juſte eſtimateur des connoiſſances qui lui en ont ouvert l'entrée, honoroit dès lors Mr. Hunauld de ſa bienveillance : il ſe l'étoit attaché, il l'avoit pris pour Médecin, & il voulut l'enmener avec lui à Vienne, lorſqu'il fut en Ambaſſade à la Cour de l'Empereur. Il l'y retint juſqu'à ſon retour, c'eſt-à-dire, juſqu'en 1728, excepté le tems de quelques voyages qu'il lui permit de faire à Paris en 1725 & 1726. Mr. Hunauld a joui juſqu'à ſa mort, de la même faveur, & a rempli les mêmes fonctions auprès de ce Seigneur : logé dans ſon Hôtel, la confiance qu'inſpire le Médecin habile, fut toujours accompagnée, à ſon égard, des ſentimens reſervés à l'ami fidéle.

L'ardeur de Mr. Hunauld pour l'Anatomie, étoit ſans bornes ; il en embraſſoit toutes les parties ; il avoit fait cependant une étude particuliére de l'Oſtéologie & des Maladies des os. Entre divers Mémoires qu'il a lus à l'Academie ſur ce ſujet, nous choiſirons celui qu'il donna en 1730, comme un des plus propres à faire ſentir la ſagacité & l'eſprit de découvertes qui brillent dans la plupart de ſes Ouvrages. Celui-ci a pour Titre : *Recherches Anatomi-*

ques sur les os du crane de l'homme. Ces jointures dentelées, qu'on nomme les *sutures* du crane, & par où les parties qui le composent, se trouvent étroitement unies, sont le principal objet du Mémoire. Les plus fameux Anatomistes ont cru que toutes ces différentes piéces primitivement distinctes, se lioient entre elles seulement par la différente découpure de leurs bords, qui s'ajustent ensemble, qui s'engrainent mutuellement. C'est ce préjugé que Mr. Hunauld veut détruire. Il prétend qu'originairement le crane ne fait qu'une seule piéce continue; que cette piéce unique, qui n'est d'abord que membraneuse, se transforme peu à peu en os; que son ossification commence dans le même tems en divers endroits, d'où elle s'étend à la ronde, comme en partant d'autant de centres; & qu'insensiblement toutes ces portions membraneuses ossifiées, se rencontrent, s'unissent & s'entrelassent plus ou moins parfaitement par les inégalités de leurs bords, de maniére cependant qu'on y peut presque toujours remarquer entre deux un reste de la membrane primitive, qui ne s'ossifie entiérement que dans l'extrême vieillesse.

C'est donc par l'inspection des os du crane des enfans & du fœtus, qu'il faut s'assurer de la conformation primitive du crane de l'homme. A l'égard des enfans, ce sera sur-tout dans ceux qui sont morts d'une hidropisie de tête : car les parties naturellement monstrueuses, ou devenues telles par accident ou par maladie, comme dans ce cas-ci, par une limphe surabondante qui s'insinue dans leurs fibres, & qui en dilate le tissu, nous dévoilent souvent une structure que notre industrie ne nous eût jamais fait appercevoir. Mr. Hunauld vérifie ainsi celle du crane de l'homme, & par une infinité de dissections éclairées de la théorie la plus lumineuse. Il a pu encore tirer de grands secours d'une maniére qu'il avoit trouvée de préparer les os, par laquelle étant trempés dans l'eau, ils s'y amollissent, & reprennent ensuite leur premiére dureté en sechant.

La même année 1730. mourut Mr. Du Verney à l'âge de 82 ans. Il y en avoit plus de cinquante qu'il professoit l'Anatomie au Jardin du Roi. Mr. Hunauld, qui avoit obtenu, peu de tems auparavant, de la Cour, & de concert avec Mr. Du Verney, l'agrément de cette place, lui succéda, âgé seulement de vingt-huit ans. Malgré une disproportion d'âge si marquée, & la circonstance encore plus à craindre d'un prédécesseur si célébre, il se fit dans les

mêmes fonctions une réputation peu différente de celle que Mr. Du Verney y avoit aquise. Bientôt ses démonstrations Anatomiques lui attirerent un si grand concours d'Etudians, qu'ils ne pouvoient tenir dans l'Amphithéâtre où elles se faisoient, tout spacieux qu'il est. On renvoyoit des Auditeurs par centaines; ils ne se rebutoient pas; mais ils prenoient mieux leurs mesures pour n'être pas renvoyés une seconde fois. Aux leçons publiques se joignoient de petits cours particuliers pour des Ecoliers d'élite, ou pour des personnes de distinction qui ne pouvoient aller au Jardin du Roi. C'est là que se faisoient les plus fines démonstrations, & les dissections les plus délicates : on eût pu se rappeller ces jours brillans de la vie de Mr. Du Verney, où la Ville, la Cour & les Etrangers venoient en foule de toutes parts, pour l'entendre. Aussi Mr. Hunauld rassembloit-il, avec les qualités essentielles à son art, une grande facilité de s'énoncer, & ces qualités extérieures qui ne l'emportent que trop souvent sur les premiéres, & qui n'avoient pas peu servi à concilier des suffrages à son prédécesseur. Tous deux semblent avoir marché dans la même route; ils se sont particuliérement appliqués à l'Ostéologie, & ils y ont fait des découvertes; l'un & l'autre ont montré une même ardeur pour s'instruire, & une même sensibilité pour l'objet de leurs instructions & pour leurs découvertes. Le nom de Mr. Hunauld avoit déja passé chez les nations savantes de l'Europe, encore plus dignes aujourd'hui d'être nos émules dans les sciences que du tems de Mr. Du Verney, & il y a grande apparence que ce qui resteroit à désirer pour achever ce parellèle, nous auroit été fourni dans une plus longue vie, si elle avoit été accordée à Mr. Hunauld. Il se remit sur les bancs à l'Ecole de Médecine, pour se faire recevoir Docteur de la Faculté de Paris; titre indispensable pour exercer la Médecine dans cette Capitale. Il l'y a exercée en effet & avec succès. La seule envie de s'affermir & de se rendre plus profond dans la théorie, auroit suffi pour l'engager dans la pratique; car si la premiére est la boussole de la seconde, celle-ci peut, à son tour, la redresser & lui fournir mille nouveaux sujets de recherche. C'est dans cette vue qu'il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Médecin-Expectant, & il se procura par-là tout d'un coup, un nombre prodigieux de malades à étudier. Ses Consultations à Rambouillet, où il fut appellé pen-

dant la maladie de Monſieur le Comte de Toulouſe, furent ſi généralement goutées, que le Roi en parla à Mr. le Duc de Richelieu; & ſi la louange de ce Monarque étoit glorieuſe pour Mr. Hunauld, elle ne fut guères moins flatteuſe pour ſon protecteur.

Un voyage que Mr. Hunauld fit en Hollande, lui valut la connoiſſance & l'eſtime de l'illuſtre Mr. Boerhaave, avec qui il a toujours entretenu commerce dans la ſuite. Il eſt le ſeul Médecin de Paris qui ait expliqué publiquement les Oeuvres claſſiques de cet Eſculape de nos jours.

Il fut à Londres en 1735, & il en revint Membre de la Société Royale, après avoir lu dans une des Aſſemblées de cette Compagnie, *des Réflexions ſur l'opération de la fiſtule lacrimale*, qui ont été inſerées dans les *Tranſactions Philoſophiques*.

Nous nous diſpenſerons de rapporter le titre & le précis de pluſieurs autres mémoires qu'il a donnés, & qui ſont répandus dans les volumes de l'Academie des Sciences depuis l'année 1729, incluſivement, juſqu'au mois de Décembre 1742, où il mourut le dixiéme jour d'une fiévre maligne. Il étoit monté à la place d'Aſſocié dans le mois d'Août 1741. L'Academie, qui ſavoit les précautions & l'exactitude ſcrupuleuſe qu'il apportoit à ſes recherches, s'étoit ſouvent repoſée ſur lui du ſoin d'examiner certaines queſtions, & certains faits délicats dont elle vouloit prendre connoiſſance : telle eſt la fameuſe queſtion de l'accourciſſement ou de l'allongement du cœur dans la ſyſtole. Il s'étoit élevé en 1731. une diſpute ſur ce ſujet entre deux prétendans à une Chaire de Médecine de Montpellier, & l'on s'en étoit rapporté à l'Academie des Sciences pour décider. Mr. Hunauld, chargé de cet examen, donna là-deſſus un Mémoire qui eſt le fruit du profond ſavoir qu'il avoit déja ſur cette matiére, & d'un nombre infini de nouvelles diſſections & de nouvelles expériences qu'il fit à cette occaſion. Il paroit ſe déterminer pour l'accourciſſement dans la ſyſtole.

On ſait le bruit que fit, il y a cinq ou ſix ans, le remédé prétendu infaillible d'un Payſan Anglois, contre la morſure des vipéres, par l'application de l'huile d'olive ſur la plaie. Mr. Hunauld fut chargé d'en faire la vérification & le rapport conjointement avec Monſieur Geoffroy, & les deux Academiciens n'ont rien oublié pour détromper le Public trop prévenu en faveur du remédé,

& lui ôter une sécurité qui pouvoit lui devenir funeste.

Mr. Hunauld s'étoit déja formé une Bibliothéque d'Anatomie, qui approchoit d'autant plus d'être complette, qu'il s'y étoit absolument borné à cette seule partie de la Médecine, quoiqu'il ne fût pas médiocrement habile dans les autres, dans la Physique & même dans les Belles-Lettres.

Son cabinet de curiosités, assorti à ses livres, étoit rempli d'une infinité de préparations de parties, dont il avoit été le conducteur & l'artisan; car outre qu'il dissequoit avec beaucoup d'adresse, il s'étoit mis au fait des injections anatomiques; invention nouvelle qui le dispute pour le merveilleux aux embaumemens des Anciens, & dont on fait un usage plus utile. On voyoit sur-tout dans ce cabinet une collection précieuse de tout ce qui concerne l'Ostéologie & les Maladies des os : l'Academie l'a estimée au point d'en faire l'aquisition, pour la joindre au curieux recueil qu'elle avoit déja sur cette matiére.

Ce qu'on ne se seroit pas attendu à trouver avec un gout si décidé pour l'Anatomie, c'est l'horreur que Mr. Hunauld avoit apportée en naissant pour la dissection des cadavres; horreur qu'il eut bien de la peine à surmonter; mais qu'il fit céder enfin à la nécessité de vaincre ou de renoncer à son étude la plus chérie; car, il faut l'avouer à la honte de la raison, le plus sûr moyen & presque le seul que nous ayons pour nous guérir de nos foiblesses & de nos passions, est de leur opposer des passions contraires.

L'usage qu'a fait Mr. Hunauld de ce que lui valurent ses succès dans la pratique de la Médecine, & de ce qu'il retiroit du Jardin du Roi, est plus estimable que tout ce que nous venons de dire de lui dans cet éloge. Il n'a jamais cessé de secourir son pere & sa famille, qui étoient dans le besoin : il se seroit privé du nécessaire pour remplir ce devoir, & il sembloit ne remplir ce devoir que pour satisfaire à ses plaisirs. C'est par ce pere infortuné & déja avancé en âge, que l'Academie en a été informée.

On doit à Mr. Mairan, de l'Academie Françoise & de l'Academie Royale des Sciences, ce qu'on vient de dire de Mr. Hunauld : cet extrait est tiré de l'éloge qu'il en prononça dans une séance publique de l'Academie des Sciences en 1743, dont il étoit alors Sécrétaire. La communication qu'il a eu la bonté de faire de cet éloge à Mr. Julien Busson, l'a mis en état de s'aquitter de ce qu'il devoit à l'amitié dont Mr. Hunauld l'avoit honoré.

HUTTEN, (Ulric De) Allemand, issu de famille noble. Il nâquit l'an 1488. à Steckelberg en Franconie. Il étudia à Fuide, à Cologne & à Francfort sur l'Oder; mais ayant atteint l'âge de porter les armes, il quitta le parti des Lettres pour suivre celui de la guerre, où il servit, avec honneur, dans les troupes que l'Empereur Maximilien I. avoit en Italie. Delà il vint à la Cour d'Albert de Brandebourg, Archevêque de Mayence, & depuis Cardinal sous le titre de saint Chrysogone, où il resta depuis l'année 1517. jusqu'en 1520. En cette année il embrassa le parti de Luther, & après avoir vomi mille injures contre le Pape Leon X., il trouva à propos de se retirer, pour éviter par la fuite, les ressentimens du souverain Pontife justement irrité. Il parcourut d'abord tous les Pays-Bas, puis il alla en Suisse, & delà à Bâle; mais il fut obligé de sortir de cette Ville au mois de Janvier de l'an 1523, après un séjour de deux mois. Il mourut misérablement le 29 Août de la même année, dans une Isle du Lac de Zurich, où il s'étoit caché.

Nous avons de lui un Traité intitulé:

De Guaiaci Medicina & Morbo Gallico, Liber unus. Moguntiæ, 1519. *in-4to.*

Il y parle des maux vénériens par expérience; mais le reméde qu'il y propose, ne lui fut pas aussi utile qu'il l'espéroit; car, au rapport de Conrad Gesner, il expia par une mort prématurée, les sales voluptés qui en avoient été la cause.

HYMENE'E, Affranchi de Claude, étoit Médecin. Il paroit de l'inscription suivante, qu'un de ses emplois étoit d'avoir la direction des Bibliothéques publiques:

TI. Claudius Aug.
L. Hymeneus
Medicus à Bibliothecis.



I.

AACH, ou JACCHÆUS, (Gilbert) Médecin & Professeur en l'Université de Leyde, étoit Ecossois : il vivoit en 1630. Nous avons de lui divers Traités de Philosophie & de Médecine, & entre autres :

Institutiones Medicæ. Lugduni Batavorum, 1624. *in*-12.

JACCHINUS, (Leonard) Médecin, natif d'Ampurias, Ville d'Espagne dans la Catalogue, étoit en réputation vers le milieu du seiziéme siécle. Il professa premiérement la Médecine à Florence, puis à Pise, & son érudition en cette science, aussi-bien que la connoissance des Langues, le firent beaucoup estimer par toute l'Italie. Jacchinus a composé les Ouvrages suivans :

- *De numero & entitate indicationum, Liber. Lugduni*, 1537. *in-8vo.*
- *Adversùs Avicennam, Mesuen & vulgares Medicos omnes, Tractatus. Lugduni*, 1540. *in-8vo. Venetiis*, 1533. *in-4to. cum novæ Academiæ Florentinæ Opusculis.*
- *Galeni de purgatione, Libellus, in Latinum conversus & commentario explanatus. Lugduni*, 1542. *in-8vo.*
- *Oratio apologetica, præcognitionem ex Medicina ut plurimùm certum esse, si nihil delinquatur. Ibidem*, 1552. *in-8vo.*
- *Commentaria eruditissima in nonum Librum Rhasis, de partium morbis, operâ & industriâ Hieronomi Donzellini emendatâ & perpolitâ. Lugduni*, 1577. *in-8vo.*
- *Præcognoscendi Methodus. De rationali curandi Arte. De acutorum morborum curatione. Questiones naturales. Basileæ*, 1567. *in-4to.* 1579. *in-8vo. Lugduni*, 1622. *in-4to.*
- *Methodus curandarum Febrium. Pisis*, 1615. *in-4to. Basileæ*, 1625. *in-8vo.*

JACHEN, fameux Médecin d'Egypte, qui vivoit sous le regne de *Saanis*, c'est-à-dire, vers l'an du monde 3300. Il s'aquit une grande réputation par les charmes & les secrets magiques dont il se servit pour remédier aux maladies : on dit qu'il fit ainsi cesser la peste qui ravageoit l'Egypte. Les Egyptiens, en reconnoissance de ce bienfait,

lui dédierent un Temple, où ils avoient recours à lui dans les maladies publiques, & lui faisoient des sacrifices. Ils emportoient aussi du feu de dessus son autel, & en allumoient des buchers dans la Ville pour purger les lieux du mauvais air qui les infectoit.

JACOBÆUS, (Oliger) célébre Professeur de Médecine & de Philosophie à Coppenhague, nâquit à Arhus le 6 Juillet 1650, d'une bonne famille. Après avoir pris les dégrés ordinaires dans l'Université de Coppenhague, il voyagea en France, en Italie, en Hongrie, en Angleterre & dans les Pays-Bas, pour se perfectionner dans les Sciences & dans la Médecine. Jacobæus fit connoissance avec tous les plus savans hommes de l'Europe, lia amitié avec un grand nombre, & entretint commerce de lettres avec eux. De retour en sa Patrie en 1679, le Roi de Danemarck le nomma Professeur de Médecine & de Philosophie dans la Capitale de son Royaume. Jacobæus reçut dans la suite diverses autres marques d'estime, & le Roi Fréderic IV. le fit Conseiller de son Tribunal de Justice. Il mourut en 1701. à 51 ans, laissant d'Anne-Marguerite Bartholin, fille du célébre Thomas Bartholin, six enfans. On a de lui :

Compendium Institutionum Medicarum.

De Ranis & Lacertis Dissertatio.

Musæum Regium sive Catalogus rerum tam naturalium quàm artificialium quæ in Basilica Bibliotheca Christiani quinti Hafniæ asservantur.

JACQUES, Roi d'Ecosse quatriéme du nom & premier d'Angleterre, vivoit dans le dix-septiéme siécle. Ce Prince aimoit les Lettres; il composa plusieurs Ouvrages qu'on imprima à Londres *in-folio* en 1619. On y trouve le Traité suivant :

Misocapnus, sive de abusu Tobacci Lusus regius.

JACQUES; (Frere) son véritable nom étoit Jacques Beaulieu ; mais l'habit d'Hermite qu'il portoit, lui fit donner celui de Frere. Il étoit natif de Beaufort, Bailliage de Longsaunier dans le Comté de Bourgogne. Ce Moine arriva à Paris dans le mois d'Août de l'année 1697, dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture très-frugale, & habillé plus que simplement : il paroissoit fort simple & fort ingénu. Il produisit quantité de certificats des opérations qu'il avoit faites dans plusieurs Provinces sur des personnes affligées de la pierre, & ne deman-

doit pour toute recompenſe, que quelques ſols pour faire repaſſer ſes inſtrumens, ou pour faire raccommoder ſes ſouliers. Il avoit l'habit de Recollet, avec cette différence, qu'il étoit chauſſé, & qu'au lieu de capuchon il portoit un chapeau. Il s'étoit fait une Religion à ſa mode, avec des vœux dont il laiſſoit la liberté à ſon Evêque de le diſpenſer quand il voudroit. Il s'adreſſa aux Médecins du Roi & aux principaux Chirurgiens de Paris, & les pria de lui permettre de tailler ceux qui étoient affligés de la pierre, les aſſurant qu'il n'étoit venu à Paris que pour leur apprendre une meilleure méthode que celle dont ils s'étoient ſervi juſqu'alors. Ils traiterent d'abord ſa propoſition d'inſolente ; mais ils lui donnerent à la fin pour faire ſon expérience, un cadavre à qui on avoit mis une pierre dans la veſſie.

Le ſujet étant prêt, il commença ſon opération en préſence de pluſieurs Médecins & de pluſieurs Chirurgiens de la maniére ſuivante.

Après l'avoir aſſuré ſur une table à la maniére ordinaire, il introduiſit dans la veſſie une ſonde ſolide exactement ronde & ſans rainure, avec laquelle il pouſſa la veſſie vers le côté gauche du périnée : il prit enſuite un biſtouri ſemblable à ceux dont on ſe ſert ordinairement, mais un peu plus long, avec lequel il fit une inciſion au côté gauche & interne de la tubéroſité de l'iſchion ; & coupant obliquement de bas en haut, en enfonçant, il trancha tout ce qu'il trouva de parties juſqu'à ſa ſonde, qu'il ne retira point. Son inciſion étant faite, il pouſſa ſon doigt par la plaie dans la veſſie pour reconnoître la pierre ; & après avoir remarqué ſa ſituation, il introduiſit dans la veſſie un inſtrument pour dilater la plaie, & rendre, par ce moyen, la ſortie de la pierre plus facile. Sur ſon dilatatoire, qu'il appelle ſon conducteur, il pouſſa une tenette dans la veſſie, & retira auſſi-tôt ce conducteur ; & après avoir cherché & chargé la pierre par la plaie, il retira ſa ſonde de l'urethre, & enſuite ſa tenette avec la pierre par la plaie ; ce qu'il fit avec beaucoup de facilité, quoique la pierre fût à peu près de la groſſeur d'un œuf de poule.

Les Chirurgiens ayant diſſequé les parties qui avoient été coupées, remarquerent que le Frere Jacques avoit d'abord coupé les tégumens communs du périnée de la longueur environ de deux travers de doigt ; qu'il avoit enſuite conduit ſon ſcalpel entre le muſcle érecteur & l'ac-

célérateur gauche ſans les bleſſer ; & qu'il avoit enfin coupé le col de la veſſie dans toute ſa longueur par le côté, & environ demi pouce du corps même de la veſſie, & tiré la pierre par cette ouverture. Pluſieurs de ceux qui avoient été témoins de ces particularités, particuliérement Mr. Mery, préférent cette méthode à celle du grand appareil, comme moins dangereuſe; parce que l'inciſion étant faite dans le col & le corps de la veſſie, & la pierre tirée par la partie la plus large de l'angle que forment les os pubis, elle peut ſortir avec facilité & ſans aucun effort. Mais dans l'opération ordinaire, comme on ne fait l'inciſion qu'à l'urethre, que l'on tire la pierre par le col de la veſſie qu'on n'a point coupé, & par la partie la plus étroite de l'angle que décrivent les os pubis par leur union, il eſt viſible que par ces endroits qui ſont fort étroits, on ne peut tirer la pierre qu'en dilatant extraordinairement le col de la veſſie, ſon ſphincter & la glande proſtate, pour peu qu'elle ſoit groſſe. Cependant comme l'on n'aime point à introduire de nouvelles méthodes, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ne lui permit pas alors d'exécuter ſon opération ſur un ſujet vivant.

Frere Jacques peu ſatisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre ſuivant, pour aller à Fontainebleau, où la Cour étoit pour lors. Il s'adreſſa à Mr. Ducheſne, premier Médecin des Princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation qu'il avoit pour lui, & à qui il fit voir tous ſes Certificats. Mr. Ducheſne fut charmé du récit que lui fit Frere Jacques, tant du deſſein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour, que de ſa maniére d'opérer & du grand nombre d'opérations qu'il avoit faites; & par un zéle qu'on ne peut aſſez louer, il en parla à Mr. Fagon, premier Médecin du Roi, à Mr. Bourdelot & à pluſieurs autres, qui tous conclurent qu'il falloit le voir travailler. Il ſe préſenta un Garçon Cordonnier de Verſailles, qui étoit alors à Fontainebleau, & qui avoit la pierre. Mr. Ducheſne le fit mettre chez une garde, & lui fit fournir tout ce qu'il lui étoit néceſſaire. Frere Jacques lui fit l'opération en préſence des Médecins & de Mr. Félix, qui étoit premier Chirurgien du Roi, avec tant de ſuccès, qu'elle ne fut accompagnée d'aucun des accidens ordinaires, & l'on vit le malade ſe promener trois ſemaines après dans les rues. Cette opération mérita au Frere l'applaudiſſement de tout

le monde, & même du Roi, & les Parisiens le regarderent comme un homme envoyé de Dieu pour le soulagement des malheureux. La taille du Garçon Cordonnier, ainsi que quelques autres qu'il fit tant à la Ville qu'à la Cour, lui attirerent une réputation universelle; & la fermeté inébranlable qu'on lui remarquoit en opérant, (car quelque difficiles que fussent les opérations, on ne le voyoit jamais s'étonner de rien) le répandit si bien dans le grand monde, que Mr. Du Harlay, alors premier Président au Parlement de Paris, ordonna à Mr. Mery, Anatomiste de l'Academie Royale des Sciences, & premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, de voir travailler cet Opérateur, & de lui faire le rapport de sa méthode.

Comme Frere Jacques étoit retourné le printems suivant à Paris, il tailla un grand nombre de malades à l'Hôtel-Dieu & à la Charité; & la quantité des spectateurs étoit si considérable, qu'on fut obligé de mettre des gardes pour empêcher la foule. Les tailles que fit le nouvel Opérateur dans ces deux Hôpitaux, fournirent l'occasion à Mr. Mery de satisfaire à l'ordre du premier Président; il donna au Public un livre intitulé : *Observations sur la maniére de tailler du Frere Jacques*, où il approuva d'abord la façon d'opérer de cet Hermite. Mais l'Anatomie qui manquoit à cet Opérateur téméraire, fit voir dans la suite de ses tailles qu'il agissoit en aveugle : en effet, la plupart des malades moururent par les affreux délabremens que le *lithotome* avoit fait entre ses mains. Les yeux se décillerent alors sur la bonne opinion qu'on avoit eu de sa façon d'opérer, & Mr. Mery lui-même, instruit par l'examen des personnes qui avoient été les tristes victimes de la témérité du Frere Jacques, desapprouva hautement le procédé de cet Hermite; procédé cependant qui pouvoit avoir d'heureuses suites, comme on le vit peu de tems après dans la personne de Mr. Rau, savant Médecin de Leyde.

La témérité du Frere étoit si grande, que la préparation chez lui n'étoit comptée pour rien; il ne se soucioit point que le malade eut été saigné & purgé avant l'opération : il le faisoit asseoir sur le bord d'une table exposée au jour, il le couchoit ensuite à la renverse, lui mettant seulement un oreiller sous la tête, & lui faisoit tenir les deux cuisses écartées & ployées en haut, les talons proche les fesses par deux hommes forts, parce qu'il ne le lioit point, comme on le pratique dans les autres méthodes. Dionis rapporte

rapporte qu'il n'y avoit personne qui ne tremblât en le voyant opérer, & qui ne plaignît les malheureux qui tomboient dans ses mains. Il ne songeoit pas même à apprêter un appareil ni à panser ses malades, ne se servant ni d'adstringens, ni de défensifs, se contentant d'un peu d'huile & de vin pour tout reméde ; & lorsqu'on lui représentoit le besoin que le malade avoit d'être bien pansé, il répondoit : *Il suffit que je lui aie tiré la pierre, Dieu le guérira.* Il traitoit les hommes & les femmes indifféremment ; mais il ouvroit ordinairement le vagin, disant que ces sortes de plaies ne sont d'aucune conséquence.

La mort prompte & cruelle de Mr. le Maréchal de Lorges, qui arriva le lendemain de l'opération que lui fit Frere Jacques, acheva de ternir la réputation du nouveau Lithotomiste, & les Parisiens commencerent à le traiter d'ignorant & d'imposteur. Il prit donc le parti de quitter cette Ville, & après avoir parcouru plusieurs Provinces de France, il passa en Hollande, & delà dans la plupart des principales Villes d'Allemagne, où il pratiqua son opération avec aussi peu de succès ; de sorte qu'il n'aquit aucune réputation dans ces Contrées les premiéres années. On saura cependant que Salzman, Médecin savant en Chirurgie à Strasbourg, a écrit que Frere Jacques avoit enfin perfectionné son ancienne méthode, & qu'il tailla en 1712. & au commencement de l'année suivante, seize malades dans cette Ville, en se servant d'une sonde cannelée, ajoutant qu'il lui avoit avoué ingénûment qu'il avoit renoncé à sa premiére méthode depuis environ un an, & qu'il traitoit ses malades d'une maniére plus judicieuse.

JACQUES DE FORLI, ou DE FRIOUL, célébre Médecin qui florissoit environ l'an 1430. Il est connu par le lieu de sa naissance, & par les Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate, sur Galien, &c. qu'il mit au jour. Ses Ouvrages sont :

Expositio in primum Avicennæ Canonem. Papiæ, 1512. *in-fol.*

Antiqua Hippocratis translatio suprà septem Sectiones Aphorismorum : unà cum eruditissima Galeni Commentatione. Papiæ, 1512. *in-fol.*

Commentarii in artem Galeni, cum quæstionibus nonaginta una. Papiæ, 1514. *in-fol.*

Expositio in Avicennæ aureum capitulum de generatione Embryi, cum quæstionibus super eodem. Venetiis, 1502, 1518. *in-folio, cum aliis ejusdem argumenti Libris.*

JANUS DE DAMAS, ancien Médecin de Syrie. Il est Auteur de l'*Art de guérir les maladies* & de plusieurs autres Traités.

JAPIS, certain Médecin dont parle Virgile dans son Enéide. Il y dit que le désir de conserver la vie à son pere, l'attira à l'étude de la Médecine. Le même Virgile le fait parler ainsi après la guérison d'Enée :

Non hæc humanis opibus, aut arte magistrâ
Proveniunt, neque te Ænea, mea dextera servat,
Major agit Deus. . . . .

JARCHI, (Salomon) célébre Rabbin, connu aussi sous le nom de *Raschi*, nâquit à Troyes en Champagne en 1104. Il voyagea en Europe, en Asie & en Afrique, & devint très-habile dans la Médecine & dans l'Astronomie, dans la *Mischne* & dans la *Gemare*. Il mourut à Troyes en 1180. à 75 ans. On a de lui des Commentaires sur la Bible, sur la Mischne & sur la Gemare, sur le *Pirke-Avoth*, & d'autres Ouvrages très-estimés des Juifs.

JASON, le Chef des Argonautes, ce Héros de tant de Poëmes, & le sujet de tant de fables, fut élevé par le Centaure Chiron. Borrichius se tourmente beaucoup pour prouver que la Toison dont il fit la conquête, n'étoit autre chose qu'un Livre qui contenoit la maniére de faire de l'or. Mais en cherchant dans les circonstances de cette entreprise, quels en furent les vrais motifs, on s'apperçoit, malgré tous les efforts que les Auteurs Grecs ont fait pour pallier ce brigandage, que les richesses immenses d'Oétès avoient rassemblé cette élite de guerriers, qu'ils partirent dans le dessein de l'en dépouiller, & qu'ils réussirent dans leur entreprise.

JASSOLINUS. (Jules) Cet Anatomiste fut disciple de Philippe Ingrassias, & lui succéda dans les Ecoles de l'Université de Naples, l'an 1570. Douglas l'appelle l'Epidaure de son siécle : mais Riolan, qui savoit bien estimer le mérite d'un Anatomiste, modére beaucoup cet éloge. « Certaines personnes, dit-il à son sujet, perdent „ beaucoup à paroître, & certains Auteurs à être lus. La „ présence des uns détruit la bonne opinion qu'on en „ avoit, l'Ouvrage des autres décéle leur ignorance; & „ si cet Ouvrage s'est fait souhaiter & qu'il ne réponde „ pas à l'attente, il couvre l'Auteur de mépris.

Jassolinus a dit quelque chose de remarquable sur la

génération de la bile. Il prétend que le recrement bilieux sort du foie en deux portions; l'une qui est sans mélange, claire & sans alteration, est portée par de petits canaux situés entre les branches de la veine-porte & de la veine-cave, dans la vésicule du fiel qui la décharge ensuite au commencement de l'intestin : l'autre portion qui est mélangée, épaisse & féculente, passe droit du foie dans l'intestin. Il a donné de plus une nouvelle figure de la vésicule du fiel & de ses vaisseaux. Voici les titres de ses Ouvrages :

Quæstiones Anatomicæ. Neapoli, 1573. *in-8vo.*

Osteologia parva. Hanoviæ, 1654. *in-4to.*

De Poris Cholidocis & de Vesica fellea. Neapol. 1577. *in-8vo.*

IBNU EL BAITAR nâquit à Malaga dans l'Andalousie : outre la Philosophie & la Médecine, il connut très-parfaitement la Botanique. Pour se perfectionner dans la connoissance des Plantes, il parcourut l'Afrique & presque toute l'Asie. A son retour de l'Inde par le Caire, il entra au service de Saladin, le premier des Soudans d'Egypte, après la mort duquel il revint dans sa Patrie, où il mourut l'an de l'Hégire 594, & de Jesus-Christ 1197. après avoir composé un excellent Ouvrage sur les propriétés des Plantes, sur les poisons & les animaux, divisé en trois livres, dans lesquels les matiéres sont traitées selon l'ordre alphabétique.

IBNU SAIGH nâquit à Sancta-Maria dans l'Andalousie. Ses ancêtres étoient Juifs : il entendoit fort bien la Médecine & la Philosophie. Il mourut l'an de l'Hégire 550, & de J. C. 1155. dans le lieu de sa naissance. Il n'a laissé aucun Ouvrage de Médecine.

IBNU THOPHAIL nâquit à Séville dans l'Andalousie, d'une famille noble ; mais ses parens ayant été dépouillés de leurs biens pour avoir pris parti dans une rebellion contre leur Prince, il fut obligé de se jetter du côté des Sciences. Il fit des progrès surprenans dans la Philosophie & dans la Médecine. Averroès, Rabbi Mases l'Egyptien & beaucoup d'autres vinrent prendre de ses leçons. Il mourut l'an de l'Hégire 571, & de J. C. 1175. C'est le même que Abu Beer, Ebn Thophail, l'Auteur d'un Ouvrage ingénieux & bien écrit, publié par le Docteur Pocock, en Arabe & en Latin, sous le titre de *Philosophus*------imprimé à Oxford en 1671, réimprimé plusieurs fois depuis, & traduit en d'autres Langues.

IBNU ZOHAR nâquit en Sicile : il fut Médecin de Ibnu Habad le rebelle, & ensuite de son fils. Il fut enveloppé dans leur chute; mais il eut le bonheur d'entrer au service du Roi de Maroc. Il exerça son art sans interêt, pour les pauvres & pour les artisans; mais il acceptoit volontiers les présens des Princes & des Rois. Il fit beaucoup de bien à ses ennemis, dont il avoit coutume de dire qu'ils le haïssoient pour avoir seulement excité leur jalousie; mais qu'il les combleroit de tant de biens, qu'il les en feroit repentir. Il mourut à l'âge de 92 ans, l'an de l'Hégire 564, & de J. C. 1168. Averroès fut un de ses disciples, & apprit la Médecine sous lui.

IBNU ZOHAR ou ZOR, fils d'Ibnu Zohar dont on vient de parler, apprit la Médecine de son pere, & devint après lui, Médecin de Mansor, Calife & Roi de Maroc. Il mourut âgé de 74 ans à Maroc, l'an de l'Hégire 594, de J. C. 1197. Il a composé différens Ouvrages de Médecine, un entre autres sur les yeux.

ICCUS, Médecin, natif de Tarente, qui florissoit vers l'an 3530. du Monde. Sa sobriété donna lieu à ce proverbe qui étoit en usage parmi les Grecs : *Le repas d'Iccus*, pour dire un repas où il n'y avoit rien de superflu. Iccus avoit jetté les fondemens de la Médecine Gymnastique ; Hérodicus, qui florissoit peu de tems après lui, la reduisit depuis en art, & s'aquit par-là le nom d'inventeur.

JEAN DAMASCENE. *Voyez* DAMASCENE.

JEAN XXII. étoit fils d'un Cordonnier; mais l'obscurité de sa naissance ne l'empêcha pas de parvenir au souverain Pontificat. Ce Pape étoit grand sectateur de la doctrine des Arabes, & avoit été Médecin de la Faculté de Montpellier. Il a composé plusieurs livres de Médecine, & entre autres celui qui est intitulé :

Le Trésor des pauvres.

JEAN, Milanois, composa vers l'an 1100, au nom des Médecins du Collége de Salerne, un livre de Médecine en vers Latins : il contenoit 1239 vers, dont il ne reste que 372. C'est ce Livre qui est très-connu sous le nom de l'*Ecole de Salerne.* On estime les Observations de René Moreau sur cet Ouvrage.

IMPERIALI, (Jean-Baptiste) Médecin célébre, étoit de Vicence, Ville d'Italie dans la République de Venise, où il nâquit en 1568. Il étudia à Verone, & puis à Bologne, & il fit un si grand progrès dans les Sciences & dans

les Langues, qu'il devint un des plus habiles hommes de son tems. Il excella sur-tout dans la Philosophie & dans la Médecine, qu'il enseigna avec réputation à Padoue. Il mourut en 1623, après avoir donné plusieurs Ouvrages au Public, & entre autres celui qui a pour titre:

Exoticarum exercitationum, Libri duo. Venet. 1603. *in-4to.*

INGOLSTETER, (Jean) Médecin Allemand, étoit de Nuremberg, où il nâquit en 1563. Il s'avança dans les Lettres, qu'il enseigna avec honneur à Amberg, Capitale du Haut-Palatinat de Baviére, & il y mourut le 15 de Février 1619. Jean Ingolsteter a composé plusieurs Ouvrages, & sur-tout un fort remarquable au sujet d'une dent d'or, qu'on prétendoit qu'un enfant de Silésie, nommé *Christophe Muller*, avoit eu naturellement. Cet Ouvrage est intitulé:

De aureo dente Silesii pueri responsio, quâ demonstratur neque dentem neque ejus generationem esse naturalem. Lipsiæ, 1596. *in-8vo.*

Nous avons encore de lui:

Isagoge in Rhetoricam Aristotelis.

De natura occultorum & prodigiosorum Dissertatio ad Jacobum Horstium, quâ respondetur ipsius Libello de aureo, qui putabatur dente. Lipsiæ, 1598. *in-8vo.*

Epistolæ variæ Medicæ, quæ extant cum cista medica Joannis Hornungi. Noribergæ, 1625. *in-8vo.*

INGRASSIAS (Jean-Philippe) nâquit en Sicile, & professa à Naples. Il florissoit en 1546. Il prétend avoir découvert le premier l'étrier, petit os de l'oreille interne, & il est le premier qui ait décrit la vraie structure de l'os Etmoïde. Il a donné des notes très-savantes sur le livre de Galien *De Ossibus;* ce Traité a pour titre:

In Galeni librum de Ossibus doctissima & expectatissima Commentaria. Panormi, 1603. *in-folio. Venetiis*, 1604, *in-folio.*

Il a encore écrit:

De Tumoribus præter naturam. Neapoli, 1553. *in-folio.*

Iatrapologia, Liber quo multa adversùs barbaros Medicos disputantur. Venetiis, 1558. *in-8vo.*

Quæstio de purgatione per medicamentum, atque obiter etiam de sanguinis missione, &c. Venetiis, 1568. *in-4to.*

Galeni Ars medica. Venetiis, 1573. *in-folio.*

Brevis Methodus curandi pestiferum contagium, quod anno Christi 1575. & 1576. *Panormum Metropolim Siciliæ inva-*

ſit : converſa à Joachimo Camerario ex Italico ſermone in Latinum. Argentinæ, 1583. *in-8vo.*

JOANNA, fils de Meſuach. *Voyez* MESUÉ.

IOLLAS, ou IOLAUS, Bithynien, cité par Pline, Dioſcoride & par d'autres, comme ayant écrit des Médicamens. Il doit avoir vêcu vers le commencement du trente-huitiéme ſiécle du monde.

JONA, Juif Rabbin, Médecin de Cordoue en Eſpagne, vivoit ſur la fin du onziéme ſiécle & au commencement du douziéme. C'eſt le plus célébre des Grammairiens Juifs, après le Rabbin *Juda-Hiug.*

JONGHE, ou JUNIUS (Adrien) étoit de Horn dans la Weſtfriſe, où il nâquit le premier Juillet de l'an 1512. On l'éleva dans les Sciences, & il ſe rendit très-habile dans l'intelligence des Langues ſavantes, dans les Belles-Lettres & dans la Médecine. Il voyagea en France, en Eſpagne, en Italie, en Allemagne & en Angleterre, où il exerça quelque tems la Médecine : il y publia en 1554. un Poëme intitulé : *La Philippide*, ſur le mariage de Philippe II. Roi d'Eſpagne avec Marie Reine d'Angleterre. Depuis, Adrien Jonghe revint en Hollande, & il s'établit à Harlem. Il en ſortit en 1572. lorſque cette Ville fut aſſiégée par les Eſpagnols, & ſe retira à Armuyden près de Middelbourg, & puis en cette derniére Ville, où il mourut le 16 Juin de l'an 1575. par une ſuite des incommodités que lui avoit cauſé le changement d'air; mais bien plus par la vive douleur qu'il reſſentit des pertes qu'il avoit faites, & ſur-tout de celle de ſa belle Bibliothéque, qui fut pillée à la priſe d'Harlem. Voici l'Epitaphe que ſon fils lui a fait ériger en l'Egliſe des Prémontrés de Middelbourg, où il eſt enterré ;

HADRIANO JUNIO HORNANO,
Philoſopho, Medico & Poëtæ celeberrimo, Bataviæ Hiſtorico fideliſſimo ; cujus in omni diſciplinarum genere exquiſita eruditio, ſingularis induſtria, infinitæ lectionis præſtantia, multiplex linguarum ſcientia, pari conjuncta comitate, doctorum omnium admirationem laudemque meruit : poſt varia incomparabilis ingenii monumenta, quibus æternam ſibi memoriam comparavit,
Sub hoc marmore condito Patri optimè de ſe merito
Petrus Junius Mœſtiſſ. pietatis ergo P. C.
Vixit annos LXIII. obiit XVI. ſibi cognominis menſis, anno ſalutis Chriſtianæ
CIↃ. IↃ. LXXV.

Junius laissa divers Ouvrages de sa façon, & il publia quelques Traités des Anciens. Ses Ouvrages sont:

Phalli ex fungorum genere in Hollandiæ sabuletis passim crescentis descriptio, & ad vivum expressa figura. Delphis, 1564. in-4to. Lugduni Batavorum, 1601. in-4to.

De coma Commentarius. Extat cum ejusdem animadversorum Libris sex, qui sunt omni genæ lectionis Thesaurus, in quibus infiniti penè Autorum locì corriguntur & declarantur. Basileæ, 1556. in-8vo.

Nomenclator omnium rerum propria nomina septem diversis linguis explicata indicans. Francof. 1596. in-8vo.

On dit que Jean Sambuc, Médecin natif de Dyrne en Hongrie, étant allé exprès en Hollande pour voir Junius, apprit à son logis qu'il buvoit avec des Charetiers; ce qui lui donna tant de mépris poür ce fameux Critique, qu'il s'en retourna sans le voir. Le départ de Sambuc étant rapporté à Junius, il s'excusa en disant, qu'il ne s'étoit trouvé avec ces gens, que pour apprendre d'eux quelques termes de leur métier, qu'il vouloit mettre dans son *Nomenclator*.

JONGTYS (Daniel) nâquit à Dordrecht, & fut Médecin & Echevin de Rotterdam. Il mourut dans cette derniére Ville en 1654. C'étoit un homme de grande érudition, également bon Poëte & Historien. Il a traduit divers Ouvrages de *Sennert* de Latin en Flamand, qu'il a fait imprimer à Dordrecht en 1638. Nous avons encore de lui:

De Præcellentia viri ante mulierem, contra Joannem Beverovicium. Rotterodami, 1646.

De Torturæ abusu & necessaria moderatione. Ibid. 1651.

Theatrum Zelotypiæ. Ibid. 1664.

IONICUS, Poëte Grec & Médecin, qui vivoit dans le quatriéme siécle au sentiment d'Eunapiris. Il a composé quelques Ouvrages.

JONSTON, (Jean) savant Naturaliste & Médecin du XVII. siécle, dont on a un grand nombre d'Ouvrages, nâquit à Sambter dans la grande Pologne le 3 Septembre 1603. Il voyagea dans tous les Royaumes de l'Europe, & s'y fit estimer des Savans. Il acheta ensuite la Terre de Ziebendorf, dans le Duché de Lignitz en Silésie, & y mourut le 8 Juin 1675, âgé de 72 ans.

Vander Linden rapporte l'Ouvrage suivant sous le nom de Jean Jonston:

Thaumatographia naturalis in classes decem divisa, in quibus admiranda cœli, Elementorum, Meteororum, Fossilium, Plantarum, Avium, Quadrupedum, Exanguium, Piscium, Hominis. Amstel. 1633. *in*-12.

JOUBERT (Laurent) nâquit à Valence en Dauphiné le 6 Novembre de l'an 1529. Il étoit frere de François Joubert, Juge-Mage de la même Ville; & après avoir été le disciple de Rondelet, il lui succéda dans la dignité de Chancelier de l'Université de Montpellier.

Joubert écrivit contre les erreurs populaires, & laissa divers autres Ouvrages dignes de son esprit, qu'on imprima à Lyon en 1582, & à Francfort en 1599. en deux tomes compris en un volume *in-folio.* Ce grand homme en préparoit d'autres, quand retournant de Toulouse à Montpellier, il fut surpris à Lombez d'une maladie violente, qui l'emporta le 29 Octobre de l'an 1582.

Henri III. Roi de France, espérant que Joubert pourroit guérir la stérilité de la Reine Marguerite, le manda à la Cour; mais tous les soins de ce fameux Médecin furent inutiles, & ses remédes ne produisirent aucun effet. Joubert laissa un fils, nommé *Isaac*, qui traduisit en François quelques paradoxes de son pere. Dans le deuxiéme paradoxe de la premiére Décade, Laurent Joubert rapporte qu'une fille de Spire, âgée de dix ans en 1539, a été trois ans sans manger, & a repris ensuite l'usage des alimens. Cette histoire fort célébre a été écrite par *Gerard Bukoldianus*, Médecin de l'Empereur Ferdinand I. qui examina cette fille par ordre de ce Prince. Bukoldianus cite à cette occasion, deux autres exemples; l'un d'une fille d'environ douze ans, née près de Commerci, sous l'Empire de Lothaire, qui ne prit aucune nourriture pendant deux ans & demi, depuis 823. jusqu'en Novembre 825, & qui se remit ensuite à l'aliment. Ce fait est rapporté par l'Abbé d'Ursperg, qui a écrit vers le milieu du dixiéme siécle. Le second exemple cité par Bukoldianus, est celui d'un Prêtre, natif de Noyon, qui étoit Copiste de la Chancellerie Romaine la sixiéme année du Pontificat de Nicolas V, dont le Pogge témoigne que dans le tems qu'il écrivoit cette histoire, le Prêtre François avoit déja passé deux ans sans prendre aucune nourriture, depuis une grande maladie qu'il avoit eue. Telles sont à peu près les matiéres dont Joubert fait mention dans ses Paradoxes.

JOVE, (Paul) Historien du seiziéme siécle, natif de

Come en Lombardie, est assez connu par ses Ouvrages, mais estimé peu fidéle en certaines choses, au rapport même de Juste-Lipse, qui est un de ceux qui ont jugé le plus avantageusement de lui. Il fit premiérement profession de la Médecine, & ensuite il fut fait Evêque de Nocére au Duché de Spolette par le Pape Clément VII. Il souhaita passionnément l'Evêché de Come sa Patrie, & ne l'obtint pas : cela fut cause comme la plupart l'ont cru, qu'il blâma Clément d'avarice dans son histoire, quoiqu'il témoigne en divers endroits, qu'il lui étoit beaucoup obligé. C'est pourquoi on ne le croit pas en bien des choses, parce qu'il paroit que la haine ou la faveur le faisoit écrire, & que sa plume étoit vénale. Au moins il est constant qu'il recevoit tous les ans une pension considérable de François I, qui fut le Protecteur des Savans & le Pere des Lettres autant que celui de son Peuple : mais après la mort de ce Prince, comme le Connêtable de Montmorency, qui étoit le Grand-Maître de la Maison du Roi, eut été appellé à la Cour, & qu'il revoyoit du regne de Henri II, comme sa charge l'y obligeoit, l'état de la Maison de Sa Majesté, il effaça Paul Jove, qui en eut tant de dépit, que dans le livre trente & uniéme de son Histoire, il dit quantité de choses contre le Connêtable. L'Histoire de Paul Jove est en quarante-cinq livres, & finit en 1544. Il a aussi composé des éloges des grands Hommes, un Traité des devises & plusieurs autres piéces, comme :

De Romanis piscibus, Libellus. Romæ, 1524. in-fol. Basileæ, 1545. in-8vo. cum reliquis ejus operibus.

Paul Jove mourut à Florence le onze Octobre de l'an 1552, âgé de 69 ans 7 mois & 22 jours. Il fut enterré dans l'Eglise de saint Laurent, où l'on voit cette Epitaphe sur son tombeau :

Hic jacet heu! Jovius Romanæ gloria linguæ,
Par cui non Crispus, non Patavinus erat.

Paul Jove a fait l'éloge de *Benoît* son frere parmi ceux des Savans, à la fin de la premiére partie : c'est ce qui donna sujet à *Antoine Seroni* de faire cette jolie Epigramme :

Quod sis ultima pars Jovi *libelli,*
Id fratris pietate & arte factum est,
Ne vel carior aptiorve imago
Olim quàm tua jactet ulla sese
Signasse hunc lepidissimum libellum.

JOYEUX, (Pierre) Médecin célébre, natif de Loudun, Ville de France en Poitou, étoit en estime vers la fin du seiziéme siécle. Il demeura long-tems chez lui sans ambition, & ne songeant qu'à s'avancer dans les Lettres; il y fit aussi un merveilleux progrès. Il composa plusieurs Ouvrages en prose & en vers, comme un Poëme de la Constance de Job, & traduisit en notre Langue celui de Fracastor. En 1592. il accompagna en Bretagne Henri de Bourbon, Duc de Montpensier & Prince de Dombes, & à son retour il mourut à Paris âgé d'environ 50 ans.

ISAAC, dit *Benimiram*, Médecin Arabe, qui vivoit du tems d'Averroës dans le douziéme siécle de salut. Il a écrit des Traités de Philosophie, comme:

De Definitionibus.

De Elementis.

Et plusieurs de Médecine:

De Diætis universalibus & particularibus.

De Urinis.

De Febribus.

Pantechni decem Libri Theorices & decem Practices.

Et quelques autres imprimés à Lyon en 1515. *in-folio.* Le livre *De Diætis* a été particuliérement imprimé à Bâle, 1571. *in-4to.* 1577. *in-8vo.* Anvers, 1608. *in-8vo.* On dit que cet Isaac étoit Médecin de Salomon Roi d'Arabie.

ISAAC fils d'Erram, Philosophe & Médecin, nâquit à Damas, étudia à Bagdad, & fut Médecin de Zaïde, Vice-Roi d'Afrique. Zaïde étant tombé malade, & un Médecin Chrétien, Collégue d'Isaac, condamnant tout ce que celui-ci ordonnoit, il cessa de suivre la maladie; & quand on lui demanda la raison de cette conduite: *C'est que la division de deux Médecins*, répondit-il, *est plus dangereuse qu'une fiévre tierce.* Il mourut l'an de l'Hégire 183, & de J. C. 799. Il a composé un livre de la cure des poisons.

ISAAC LE HOLLANDOIS, ou Jean-Isaac le Hollandois, nâquit à Stolk, Village de la Hollande. Il a écrit différens Ouvrages sur l'Alchimie, & l'on y trouve plusieurs expériences fort extraordinaires. Il y en a qui disent qu'il y a eu deux Isaacs, pere & fils. D'autres prétendent qu'ils étoient freres, ce qui n'est point aisé à déterminer; mais il est constant qu'ils étoient l'un & l'autre gens d'un grand mérite & d'une sincérité particuliére.

Ils ont écrit ſur les Topiques ſecs de la Chimie, d'un ſtile vraiment élégant & oratoire. Ils vivoient, ſelon toute apparence, dans le treiziéme ſiécle, quoique cela ne ſoit point abſolument décidé. L'Art d'émailler, ainſi que celui de colorer les pierres précieuſes & le verre, en y appliquant des plaques légéres métalliques, eſt de leur invention.

Leurs Ecrits ſont ſous la forme de procédés, & ils ont pouſſé la deſcription de toutes les opérations qu'ils ont faites, juſqu'aux circonſtances les plus minucieuſes. Le Traité de l'Art d'émailler paſſe pour leur chef-d'œuvre. On y trouve tout ce qui concerne la fuſion, la ſéparation & la préparation des métaux. Ils ont très-bien parlé de la diſtillation, de la fermentation, de la putréfaction & de leurs effets. Enfin, de la maniére dont ils ont traité de toutes ces choſes, il paroit que les modernes ne les entendent pas mieux qu'eux. Ils ont publié un petit Traité de la Pierre Philoſophale, qu'ils prétendent pouvoir être préparée avec un corps, quel qu'il ſoit dans la nature. Ils ont donné une méthode de la produire avec le plomb, le ſang, le ſoufre, le mercure & d'autres matiéres. Ils ont fait un grand nombre d'expériences ſur le ſang humain; expériences qui ont été repétées depuis par Van Helmont & Boyle. Paracelſe s'eſt fait auſſi honneur de beaucoup de choſes qu'il a tirées de leurs Ouvrages. On a encore un volume conſidérable *in-folio* ſous leur nom, & qui a pour titre :

La Conſtruction des Inſtrumens & des Fourneaux Chimiques.

Leurs principaux Ouvrages ſont ;

De Lapide Philoſophorum.

On le trouve dans le Théâtre Chimique.

Scientia Chimiæ.

De Projectione infinita.

Opera mineralia & vegetabilia. Arnheim, 1616. *in-8vo.*

De Vino.

Opera vegetabilia. Francof. 1666. *in-8vo.*

Manus Philoſophica.

De ſalibus & oleis Metallorum.

ISIS, nom que l'on voyoit anciennement dans une inſcription écrite en caractéres ſacrés, qui ſe trouvoit dans la Ville de Nyſa, que quelques-uns placent en Arabie, & d'autres en Egypte. Elle étoit conçue en ces termes : « Je » ſuis Iſis, Reine de tout ce Pays, qui ai été inſtruite

„ par Thoüt. Il n'eſt au pouvoir de perſonne de délier „ ce que je lierai; je ſuis la femme & la ſœur du Roi Oſi- „ ris. C'eſt moi la premiére qui ai enſeigné aux hommes „ l'Agriculture. Je ſuis la fille ainée de *Cronos*, le plus „ jeune des Dieux; je ſuis la mere du Roi *Horus*. C'eſt moi „ qui brille dans la Canicule; c'eſt moi qui a bâti la Ville „ de Bubaſtus. Adieu, adieu, Egypte, où j'ai été élevée.

Les Egyptiens, dit Diodore, aſſurent qu'Iſis a inventé divers Médicamens, & qu'elle a été très-experte dans la Médecine. Ils ajoutent que c'eſt pour cela qu'étant maintenant élevée au rang des Dieux, elle prend encore ſoin de la ſanté des hommes. Delà vient que ceux qui implorent ſon ſecours, ſe ſentent viſiblement ſoulagé de leurs maux. Ils diſent encore, que ce n'eſt pas ſur de vaines fables, telles que ſont celles des Grecs, que la réputation d'Iſis eſt établie, mais ſur l'évidence des faits; & ils implorent ſur cela le témoignage de tout l'Univers, qui honore cette Déeſſe pour l'aſſiſtance que l'on en reçoit, par rapport à la Médecine. Iſis, continuent les Egyptiens, indique des remédes aux malades en ſonge, dans le tems qu'ils dorment, & ces Remédes ne manquent point d'avoir leur effet, en ſorte que l'on voit tous les jours des malades, même de ceux dont les Médecins ont entiérement déſeſpéré, qui recouvrent leur ſanté par ce moyen.

Le témoignage de Diodore eſt appuyé par pluſieurs autres Auteurs. Quant aux ſonges qu'il dit qu'Iſis envoyoit aux malades, ou par leſquels elle leur indiquoit des remédes, on étoit fort prévenu parmi les Payens, que les Dieux ſe ſervoient de cette voie pour aider les hommes dans cette occaſion; & les Médecins eux-mêmes étoient fort portés à donner dans cette opinion.

On voyoit du tems de Platon quelques Poëmes qui portoient le nom d'Iſis. On lui attribue auſſi un petit Ecrit qu'on appelle la *Table d'Iſis*, qui eſt en caractéres Egyptiens & chargé d'Hiéroglyphes, c'eſt-à-dire, de figures & d'emblêmes ſacrés. Kirker & Borrich rapportent que cette Table, qui eſt une piéce très-curieuſe & très-ancienne, ſe voit dans le Cabinet du Duc de Savoye. Au reſte, il ſe trouve dans les anciens Recueils de Médicamens, de certaines compoſitions qui portent le nom d'Iſis : Galien en parle ſouvent dans ſes Ecrits. Mais il y a plus d'apparence qu'on leur avoit donné ce nom pour les faire valoir, qu'il n'y en a qu'Iſis elle-même les eût décrits.

Les Vautours étoient consacrés à Isis, comme on l'apprend d'Elien, & on ornoit sa tête des plumes de cet oiseau, dont on voyoit aussi les aîles peintes au faîte du vestibule des Temples de cette Déesse, apparemment parce que les Vautours servoient aux augures & aux divinations, qui ont du rapport aux pronostics des Médecins.

ISMAEL *al Adib*, *Ismael* surnommé *Adib*, c'est-à-dire, l'*Humaniste* ou le *Philosophe moral*, étoit effectivement un grand Philosophe & un excellent Médecin. Il vivoit sous le regne de Maleck Schah dans la Ville de Herat, une des quatre Capitales du Khorassan. On raconte que cet habile homme marchant un jour par la Ville, vit un jeune garçon, Boucher de son métier, qui en écorchant un mouton, en prenoit la graisse encore toute chaude, & la mangeoit. Cette action lui fit soulever le cœur, & lui fit juger que ce jeune homme tomberoit bientôt dans une grande maladie; ce qui l'obligea de prier un de ses voisins de l'avertir, quand il arriveroit quelque accident au jeune Boucher. Il tomba effectivement quelque tems après dans une sincope si violente, qu'on le crut mort. Ismael averti par le voisin du malade, vint aussi-tôt, & soulevant seulement la tête de ce jeune homme avec des oreillers, lui rendit la vie au bout de trois jours. Il n'y eut aucun des assistans qui ne crut alors que le Médecin l'avoit ressuscité, parce que nul autre que lui ne savoit la cause du simptome de son malade, & il aquit une telle réputation par ce cas fortuit, qu'il passa pour un homme divin.

JUIFS. (Etat de la Médecine chez les) Selon les Docteurs Juifs il y a trois Anges qui président sur cette Science : le Rabbin *Elias* en rapporte les noms. Le premier s'appelle *Senoï*, le second *Sansenoï*, & le troisiéme *Sanmangelof*. Non contens de cette fable, les mêmes Docteurs en débitent une autre assez particuliére sur l'os qu'ils appellent Luz. Cet os se trouve, selon eux, dans l'épine du dos, & il est la racine & la base de tout l'assemblage du corps humain; en sorte que le cœur, le foie, le cerveau & les parties génitales tirent leur origine de ce merveilleux os, qui a d'ailleurs cette propriété, qu'il ne peut être brûlé, ni brisé ou moulu, mais demeure toujours le même, étant le germe de la résurrection, duquel tout le corps pullulera derechef, comme les plantes sortent de leur semence. Riolan, de qui on a tiré ce qu'on vient de rapporter, ajoute que les Rabbins comptoient deux cens &

quarante-huit os & trois cens & soixante-cinq veines ou ligamens dans le corps humain.

Le Juif *Benjamin* qui vivoit vers l'an 1185, & qui avoit beaucoup voyagé, fait dans son Itineraire le dénombrement des Villes où les Juifs étoient établis, & rapporte qu'il y avoit beaucoup de Médecins parmi eux, qui exerçoient leur Profession, non-seulement pour ceux de leur Tribu, mais aussi pour les Chrétiens. Il étoit cependant défendu à tout Juif de se mêler de la Médecine, & de prescrire aucun Médicament pour les Chrétiens ; mais cette défense se borna au peuple ; car la plupart des Princes souverains tirerent leurs Médecins de cette nation, & se les attacherent par des appointemens considérables. Faragut & Buhahyliha Bengesta étoient Médecins de Charlemagne, Zedekias l'étoit de Charles le Chauve.

Ce fut vers la fin du dixiéme siécle que les Juifs prirent en Europe le haut bout dans la Médecine : ils étoient les seuls dépositaires de la doctrine des Arabes ; il ne paroissoit encore aucune traduction des Oeuvres d'Hippocrate & de Galien, & personne n'entendoit le Grec. Les Juifs, qui avoient pris soin de se rendre habiles dans la Langue Arabe, devinrent les plus célébres Médecins de ce tems-là : ils faisoient leur séjour dans presque toutes les Cours des Princes Chrétiens. Dès l'an 200. de salut, ils avoient déja une espéce d'Université à Sora en Asie, & depuis ce tems-là ils avoient toujours fait un assez bon trafic de la Médecine. Il y avoit encore plusieurs Ecoles de Médecine en Espagne, du tems d'Avenzoar, principalement à Toléde, dont ce Médecin appelle les Professeurs *des Hommes sages*.

JULIEN, Médecin, qui vivoit du tems de Galien. Il eut *Apollonides* de Cypre pour maître, qui avoit été disciple d'*Olympicus* de Milet, que le même Galien appelle un Diseur de bagatelles. Ces Médecins étoient tous trois attachés à la Secte Méthodique. Julien a écrit quarante-huit livres contre les Aphorismes d'Hippocrate.

JULIUS BASSUS, Médecin, disciple & Sectateur d'Asclépiade le Bithinien, vivoit dans le quarantiéme siécle du monde : quelques Manuscrits de Dioscoride l'appellent *Tullius Bassus*. Galien cite quelquefois ce Médecin à l'occasion de certaines compositions de Médicamens ; & Cælius Aurelianus parlant de l'Hydrophobie, dit que Tullius Bassus ordonnoit dans cette maladie des sternutatoi-

res & des lavemens, ajoutant que *Sextus Niger*, autre disciple du même Asclépiade, étoit ami de ce Médecin. Nous apprenons de Pline que Bassus avoit écrit en Grec, quoiqu'il fût Romain.

JULIUS POLLUX, de qui nous avons une maniére de Dictionnaire Grec, dédié à l'Empereur Commode, peut être regardé comme ayant écrit de la Médecine, parce qu'en rapportant les noms de toutes les parties du corps, il marque leur situation & quelquefois leurs usages. Il touche d'ailleurs les noms des maladies & ceux des instrumens des Médecins. Pollux suivoit les sentimens d'Erasistrate.

Nous avons plusieurs éditions du Dictionnaire de Julius Pollux. Il est intitulé :

Onomasticon, cujus variæ capita ad illustrandam rem medicam faciunt, Græcè. Venetiis, 1502. *in-fol. Florentiæ*, 1520. *in-fol. Basileæ*, 1536. *in-folio, à Joanne Oporino diligenter emendatum. Francofurti*, 1608. *in-4to. studio & operâ Wolfgangi Seberi Sulani, ex Manuscriptis codd. Bibliothecarum Palatinæ atque Augustanæ, adjectâ interpretatione Latinâ Rodolphi Gualtheri.*

JUNGERMAN, (Louis) natif de Leipsic, étoit un excellent Botaniste. Il mourut à Altdorf le 7 Juin 1653. Nous avons de lui :

Catalogus Plantarum, quæ circa Altorfium Noricum & vicinis quibusdam locis nascuntur, recensitus à Gaspare Hoffmanno. Altorfii, 1615. *in-4to.*

JUNIUS. *Voyez* JONGHE.

JUSTUS, Médecin Oculiste, contemporain de Galien. Il guérissoit la maladie appellée *Hypopion*, en faisant asseoir le malade sur une chaise, & tenant la tête de chaque côté & la secouant fortement, jusqu'à ce que le pus descendît au bas de l'œil, à cause de sa pesanteur ; ce que Galien dit avoir vu lui-même.

JUSTUS, (Paschasius) Docteur en Médecine, étoit Flamand. Il voyagea en France, en Italie & en Espagne, & se fit estimer par son érudition de tous les Savans qu'il visita dans les Pays qu'il parcourut. Justus étoit d'ailleurs d'une humeur extrêmement affable & polie : cette qualité lui donna entrée chez les Grands. Il fut beaucoup considéré du Marquis de Berg-op-zoom, dont il étoit Médecin ; & Guillaume, Prince d'Orange, ayant été blessé d'un coup de fusil à Anvers, Justus arrêta heureusement

le ſang qui couloit avec force de la veine jugulaire, & rétablit, par ce moyen, la ſanté du Prince qu'on déſeſpéroit de tirer d'un pas auſſi fâcheux. Il paſſa enſuite au ſervice du Duc d'Alençon, dont il fut premier Médecin.

La paſſion du jeu étoit celle qui maîtriſoit Juſtus : il a compoſé pluſieurs priéres pour demander à Dieu d'en être délivré. Ces piéces ſont perdues, mais il nous reſte de lui un Traité ſur la guériſon de la fureur que tant de perſonnes ont pour le jeu. Voici le titre :

De Alea, ſive de curanda ludendi in pecuniam cupiditate. Baſil. 1561. *in-4to. Francof.* 1616. *Amſtel.* 1642.

K.



EILL, (Jean) célébre Aſtronome & Mathématicien, nâquit en Ecoſſe vers 1671, & fut élevé au Collége de Balieul, dans l'Univerſité d'Oxford, où il prit le dégré de Bachelier & de Maître ès Arts. Il alla en 1709. dans la nouvelle Angleterre en qualité de Tréſorier, & fut fait à ſon retour, Profeſſeur d'Aſtronomie à Oxford, où il donna le premier des leçons ſur la Philoſophie expérimentale. Keill eut la charge de Déchifreur ſous la Reine Anne, & conſerva cette place ſous le Roi George I. juſqu'en 1716. Il avoit été reçu auparavant de la Société Royale de Londres, & Docteur en Médecine dans l'Univerſité d'Oxford. Il mourut en 1721. à 50 ans. On a de lui pluſieurs Ouvrages très-eſtimés, touchant l'Aſtronomie, la Phyſique & la Médecine.

KEILL, (Jacques) excellent Docteur en Médecine & frere du précédent, nâquit en Ecoſſe vers 1673. Après avoir voyagé en pluſieurs lieux, il fit des leçons d'Anatomie à Oxford & à Cambridge, avec un applaudiſſement univerſel. Il s'établit à Northampton en 1700; il y pratiqua la Médecine avec une réputation extraordinaire, & y mourut d'un cancer à la bouche en 1719, âgé de 46 ans.

Son *Abrégé de l'Anatomie* eſt juſtement eſtimé : on en a fait à Londres un grand nombre d'éditions. On a encore de lui quelques Ouvrages de Médecine.

KENTMANN, (Jean) Médecin illuſtre, étoit né à Dreſde, Ville de Miſnie, en 1528. Il commença ſes études

études dans sa Patrie, & alla ensuite à Padoue, où il écouta les leçons des plus habiles Médecins & Physiciens, & s'y distingua par la rapidité de ses progrès. De retour dans sa Patrie, la République de Torgaw le choisit pour son Médecin. Il mourut vers l'an 1568. On a de lui:

Nomenclaturæ Rerum fossilium quæ in Misnia præcipuè, & in aliis Regionibus inveniuntur.

Traité de la Peste, en Allemand.

KEPLER, (Louis) fils de Jean, l'un des plus célébres Astronomes du XVII. siécle, exerça la Médecine à Konigsberg en Prusse. Il a publié quelques Ouvrages de son pere, & les suivans de sa façon:

De Febri Epidemia.

Methodi conciliandarum sectarum in Medicina.

KERKRING (Jean-Théodore) étoit Médecin à Amsterdam. Il a donné les productions Anatomiques suivantes:

Specilegium Anatomicum continens observationum anatomicarum rariorum Centuriam unam; necnon Osteogeniam fœtuum, in qua, quid cuique ossiculo singulis accedat mensibus, quidque decedat & in eo per varia immutetur tempora, accuratissimè oculis subjicitur. Amstelodami, 1670, 1673. *in-4to.*

Antepoghoniæ ichnographia, sive conformatio fœtûs ab ovo usque ad ossificationis principia, in supplementum Osteogeniæ fœtuum, cum figuris. Amstelodami, 1670. *in-4to.*

KETHAM, (Jean De) Allemand & Médecin Empirique, vivoit vers l'an 1490. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé:

Fasciculus Medicinæ, tractans:

De Judiciis urinarum cum suis accidentiis.

De Phlebotomia.

Problemata de membris generationis, de matrice & testiculis, seu de Secretis mulierum.

De Chirurgia.

De ægritudinibus particularibus. Venetiis, 1495, 1500. & 1522. *in-folio.*

KEUFNER, (Jean) Médecin, étoit natif de Hall en Saxe. Il vêcut à Strasbourg, où sa profonde érudition en Philosophie & en Médecine lui attira beaucoup de réputation & d'estime, vers l'an 1539. Nous avons divers Ouvrages de sa façon:

Pharmacopoliterion, saluberrima synthetorum Pharmaco-

rum in officinis Medicamentariis passim promercalium symmicta, ad medibiles quoscumque morbos curandos apprimè conducibilia promens. Ingolstadii, 1542. *in-8vo.*

Tabella curativa adversùs pestilentem Cephalæam, locis pluribus exitialiter grassantem. Ingolstadii, 1543. *in-8vo.*

De Peste, Libellus. Ingolstadii, 1544. *in-8vo.*

Scholia in Practicam medicinalem Leonelli Faventini de Victoriis. Extat cum eadem. Lugduni, 1574. *in-12.*

KIRSTENIUS, (Pierre) savant Médecin du XVII. siécle, nâquit à Breslaw le 25 Décembre 1577. Il apprit le Grec, le Latin, l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, l'Histoire naturelle, l'Anatomie, la Botanique & les autres Sciences. Il étudia sur-tout les livres d'Avicenne & des autres célébres Médecins Arabes. Il fut encouragé dans cette étude par Scaliger & Causabon, qui jugerent qu'il en pourroit résulter un grand bien pour la République des Lettres. Après avoir voyagé en Espagne, en Italie & en Angleterre, Kirstenius retourna à Breslaw, où il eut la direction du Collége & des Ecoles de cette Ville. Cet emploi lui paroissant trop pénible, il aima mieux pratiquer la Médecine, & se retira en Prusse avec sa famille. Il s'y fit connoître & estimer du Chancelier Oxenstiern, qui le mena en Suéde, & le fit Professeur de Médecine dans l'Université d'Upsal en 1636. Kirstenius devint aussi Médecin de la Reine de Suéde, & mourut le 5 Avril 1640. à 63 ans. On dit, dans son Epitaphe, qu'il savoit 26 Langues. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, la plupart traduit de l'Arabe. Vander Linden le fait Auteur du suivant:

De vero usu & abusu Medicinæ, Liber. Breslæ, 1610. *in-8vo.*

Il ne faut pas le confondre avec George Kirstenius, autre savant Médecin & Naturaliste, né à Stettin le 20 Janvier 1613, & mort en Suéde le 4 Mars 1660. On a aussi de lui plusieurs Ouvrages estimés.

KOEMPFER, ou KOEMPSER, (Englebert) célébre Docteur en Médecine, nâquit à Lemgow en Westphalie le 16 Septembre 1651, d'un pere qui étoit Ministre dans cette Ville. Après avoir étudié dans plusieurs Universités d'Allemagne & en Pologne, il alla en Suéde. On lui fit des offres avantageuses pour l'arrêter en ce Pays; mais sa passion extrême pour les voyages, lui fit préférer la charge de Sécrétaire d'Ambassade, à la suite de Louis

Fabricius, que la Cour de Suéde envoyoit au Roi de Perse. Koempfer arriva à Ispahan en 1684. L'année suivante, au lieu de revenir en Europe avec Mr. Fabricius, il se mit au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, en qualité de Chirurgien en Chef de la Flotte. Il voyagea dans les Indes, au Royaume de Siam & au Japon, & revint en Europe en 1693. Koempfer prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde. Il retourna ensuite en son Pays. Il fut Médecin du Comte de la Lippe, son Souverain, & mourut au Château de Steinhof, près de Lemgow, le 2 de Novembre 1716. Ses principaux Ouvrages sont:

Amænitates exoticæ, *in-4to.*

Ouvrage qui renferme des choses très-curieuses & très-utiles sur l'Histoire civile & naturelle des Pays que Koempfer avoit parcourus.

Herbarium Ultra-Gangeticum.

Histoire du Japon, en Allemand.

Cette Histoire est très-curieuse & très-estimée. On l'a traduite en François sur la version Angloise de Jean-Gaspar Scheuchzer. Cette traduction Françoise a été imprimée à La Haye en 1729. 2 vol. *in-folio* avec figures.

Un Recueil d'autres Voyages.

KONIG, (Emmanuel) savant Médecin de Bâle, né en cette Ville en 1658, dont les Ouvrages de Médecine furent si estimés en Suisse, qu'il y fut regardé comme un autre Avicenne. Il mourut à Bâle le 31 Juillet 1731.

KUNKEL (Jean) nâquit environ l'an 1630. Il fut d'abord destiné à la Pharmacie, ensuite il se tourna du côté de la Verrerie, il devint Chimiste de l'Electeur de Saxe, puis celui de l'Electeur de Brandebourg, & enfin celui du Roi de Suéde. Il cultiva la Chimie pendant cinquante ans, & il parvint à un point d'expérience dans cet Art qu'on n'atteint pas communément. Ses Protecteurs faisoient les fraix de toutes les expériences qu'il vouloit tenter. D'ailleurs, étant Directeur des Verreries, il avoit l'occasion de connoître, presque sans en faire une étude particuliére, une infinité de choses dont les autres ne sont jamais instruits, ou ne s'instruisent qu'avec beaucoup de peine. De plus, il étoit industrieux, opiniâtre & adroit à saisir les phénoménes qui se succédoient dans le cours des procédés. Quant à la théorie, n'ayant jamais appris de Philosophie, il faut avouer que cette partie lui

manquoit entiérement : ce qu'il a dit des principes eſt vague & fautif. Nous avons de lui les Ouvrages ſuivans:

Obſervationes Chemicæ, d'abord publiées en haut Allemand en 1676, & traduites en Latin ſous le titre de:

Joannis Kunkelii, Electoris Saxonici Cubicularii intimi & Chimici, utiles obſervationes ſive animadverſiones de ſalibus fixis & volatilibus, auro & argento potabili, ſpiritu mundi & ſimilibus, &c. primùm ab Auctore Germanicè conſcripta, nunc verò Latinitate donata à Carolo Aloyſio Ramſaio. Londini & Roterodami, 1678. *in*-12.

Le même Ouvrage ſous le titre de:

Philoſophia Chemica experimentis confirmata. Amſtelodami, 1694. *in*-12.

Sur le Phoſphore, en haut Allemand. *Lipſiæ*, 1678. *in*-8*vo*.

De acido & urinoſo, ſale calido & frigido. Berlin, 1696. *in*-8*vo*.

Art de la Verrerie, ou Commentaire ſur Antoine Neri, en haut Allemand. *Francofurti, Lipſiæ*, 1689. *in*-4*to*.

Collegium Phyſico-Chimicum experimentale, ſive Laboratorium Chimicum. Hambourg & Leipſic, 1722. *in*-8*vo*. haut Allemand, Ouvrage poſthume.

L.



AGUNA, ou LACUNA, (André) Médecin, étoit de Ségovie, Ville d'Eſpagne dans la vieille Caſtille, où il nâquit en 1499. Il paſſa preſque toute ſa vie à la Cour de l'Empereur Charles V, s'arrêta cinq ou ſix ans à Metz, & mourut dans ſon Pays vers l'année 1560. Nous avons les Ouvrages ſuivans de ſa façon :

Epitome Galeni Pergameni Operum in quatuor partes digeſta. Baſileæ, 1551. *in-folio. Ibidem*, 1571. *in-fol. Argentorati*, 1609. *in-folio. Lugd.* 1553. *in*-16. 4 *vol.*

Epitome omnium rerum & ſententiarum, quæ annotatu dignæ in Commentariis Galeni in Hippocratem extant. Lugd. 1554. *in*-8*vo*.

Galeni de antidotis Epitome. Extat cum Ægidii Everarti de herba panacea commentariolo. Antuerp. 1587. *in*-16.

Anatomica methodus, ſeu de ſectione humani corporis contemplatio. Pariſiis, 1535. *in*-8*vo*.

Annotationes in Dioscoridem Anazarbæum. Lugd. 1555. *in*-16.

Ex Commentariis Geoponicis, sive de Re rustica, olim divo Constantino Cæsari adscriptis, octo ultimi Libri. Colon. 1543. *in-8vo.*

Epistola Apologetica ad Cornarium. Lugd. 1554. *in-8vo.*

Compendium curationis præcautionisque morbi passim populariterque grassantis, &c. Argent. 1542. *in-8vo.*

De Caruncula in collo vesicæ nata, novo invento extirpanda. Romæ, 1551. *in-8vo.*

Victûs ratio, scholasticis pauperibus paratu facilis & salubris. Adjectus quoque est libellus de victûs & exercitiorum ratione maximè in senectute observanda. Coloniæ, 1550. *in-8vo.*

De articulari morbo Commentarius, cui accessit Tragopodagra Lucani. Romæ, 1551. *in-8vo.*

LALLAMANT, (Jean) Médecin d'Autun, Ville de France au Duché de Bourgogne, se rendit célébre dans le seiziéme siécle par un grand nombre de livres, & surtout de Mathématiques. Voici ceux de Médecine dont le Public lui est redevable:

Claudii Galeni Pergameni de diebus decretoriis, Libri tres. Recens Latini facti & commentariis illustrati. Lugduni, 1559. *in-4to.*

Hippocratis de hominis ætate, ex extremo fine Libri de Carnibus: de septimestri item & octimestri partu, Libelli Latini facti & scholiis adornati. Genevæ, 1571. *in-8vo.*

De Ptisanna sui temporis Libellus, cum aliis. Heduæ, 1578. *in-8vo.*

LANCISI, (Jean-Marie) célébre Médecin & habile Botaniste, nâquit à Rome le 26 Octobre 1654. Il devint Professeur d'Anatomie dans le Collége de la Sapience, puis Médecin & Camerier secret d'Innocent XI. & de Clément XI. Ce dernier Pape, après avoir heureusement trouvé les Planches anatomiques du célébre Barthelemi Eustachius, qu'il avoit fait chercher avec de grandes dépenses, en fit un don à Lancisi, qui les a publiées avec une Préface & des notes. Cet Ouvrage parut,

Romæ, 1714. *ex Officina Typographica Francisci Gonzagæ, in via lata, in-fol.*

Nous avons encore de la façon de ce Médecin:

De Motu cordis & aneurismatibus. Romæ, Lugd. Batav. 1740.

Lancisi Opera omnia. Genevæ, 1718. 2 *vol. in-4to.*

Ce ſavant Homme mourut à Rome le 21 Janvier 1720.

LANDI, (Baſſiano) Médecin, étoit de Plaiſance en Italie. Il étudia à Padoue ſous Jean-Baptiſte Montanus, puis il enſeigna lui-même avec un applaudiſſement univerſel, dans la même Ville, où il fut aſſaſſiné en 1562. En ſe retirant le ſoir du 24 Octobre chez lui, un ſcélérat l'attaqua & le perça de ſept coups de bayonnette, dont il mourut le 31 du même mois. Landi avoit compoſé divers Ouvrages remplis d'érudition :

De humana Hiſtoria, Libri duo. Baſil. 1542. *in-4to. Francofurti*, 1605. *in-8vo.*

De Incremento Libellus. Venetiis, 1556. *in-8vo.*

Iatrologia, Dialogi duo, in quibus de univerſa Artis Medicæ, præcipuè verò morborum omnium & cognoſcendorum & curandorum abſolutiſſimâ methodo diſſeritur. Venetiis, 1557. *in-4to. Baſileæ*, 1543. *in-4to.*

De origine & cauſa peſtis Patavinæ, anni 1555. *Venetiis*, 1555. *in-8vo.*

Præfatio in Aphoriſmos Hippocratis, de vacuatione Liber, extant cum aliis. Patav. 1552. *in-8vo.*

Dialogus, qui Barbaro-Maſtix, ſeu Medicus inſcribitur. Venet. 1533. *in-4to. cum novæ Academiæ Florentinæ Opuſculis.*

LANDO, (Hortenſio) Médecin du XVI. ſiécle, natif de Milan, eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages qu'il publia ſous de faux noms. On le croit Auteur du Dialogue intitulé : *Philaléthes*, contre la mémoire d'Eraſme. Il a auſſi compoſé les deux Dialogues fauſſement attribués au Cardinal Alexandre, dont l'un eſt intitulé : *Cicero relegatus*, & l'autre, *Cicero revocatus*.

LANFRANC, célébre Chirurgien, natif de Milan. Il quitta l'Italie pour éviter les troubles qu'excitoient les factions des Guelphes & des Gibelins, & ſe retira d'abord à Lyon, où il demeura quelque tems. Il vint à Paris en l'année 1295, & s'y fit admirer par ſon ſavoir en Chirurgie. Cette partie de la Médecine étoit alors peu cultivée en France : ce fut par les ſoins de Lanfranc & les ſollicitations de Jean Pitard auprès du Roi ſaint Louis, que la Chirurgie ſecoua le joug de l'ignorance qui la tenoit dans l'oppreſſion, & qu'elle prit la premiére forme de cet établiſſement que la Communauté de Saint-Côme ſoutient avec honneur.

Lanfranc eut des opinions aſſez ſingulières : il con-

damna l'ufage du trépan, & défendit abfolument celui du lithotome, alleguant pour raifon de ce dernier fentiment, que l'extraction de la pierre rendoit les hommes impuiffans. Nous avons de Lanfranc un Traité de Chirurgie prefque entiérement tiré des Ouvrages de Guillaume de Salicet.

LANGE, ou LANGIUS, (Jean) Médecin, étoit de Leoberg en Siléfie, où il nâquit en 1485. Il étudia premiérement à Leipfic, où il enfeigna la Cofmographie; puis étant allé en Italie, il y étudia en Médecine fous Nicolas Leonicéne, ce célébre interpréte de Diofcoride, qui enfeigna plus de foixante ans à Ferrare, & vêcut prefque un fiécle entier. Langius étant retourné en Allemagne, il enfeigna la Médecine à Heidelberg avec beaucoup de réputation, & fut honoré de la charge de Médecin des quatre Electeurs Palatins, qu'il fervit fucceffivement; favoir, Louis, Frideric II. Othon-Henri, & Frideric III.

Langius aimoit fi fort le fromage, qu'on en fervoit toujours à fa table, & qu'il en mangeoit à tous fes repas, affurant que c'étoit, fans aucune raifon, que cet aliment étoit décrié par les Médecins : il fit même une Epigramme à la louange du lait & du fromage. Il mourut à Heidelberg le 21 Juin en 1565, âgé de 80 ans. Nous avons divers Ouvrages de fa façon, comme:

Generalis & compendiaria curandæ peftis Methodus.

Medicinalium Epiftolarum Mifcellanea. Bafil. 1554. *in-4to. Continentur Epiftolæ* 83. *Francof.* 1589. *in-4to. Continentur Epiftolæ* 156. *Hanov.* 1605. *in-fol. volumen Epiftol. tripartitum, dimidia feu parte auctum.*

De Syrmaifmo, & ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum invento & formulâ. Extat cum Dioclis Caryftii Epiftola de morborum præfagiis. Lutetiæ, 1572. *in-8vo.*

LAPPIUS A WAVEREN (Gisbert) nâquit à Weefp en Hollande en 1511. Son pere qui étoit Bourguemaître de cette Ville, l'envoya étudier les Humanités à Naerden, fous Lambert Hortenfius, qui les enfeignoit avec beaucoup de réputation. Delà il vint à Louvain, où il commença fon cours de Médecine, qu'il alla achever à Bologne en Italie; & après une application de plufieurs années à l'étude de cette Science, Jacques Arochius, Docteur en Médecine de la même Univerfité de Bologne, lui donna le Bonnet en 1545. A fon retour d'Italie, il exerça d'abord la Médecine à Campen, & puis à Utrecht; fon ma-

riage avec Jeanne Weſtren, le fixa abſolument dans cette derniére Ville. Il y mourut le 4 de Janvier 1574, & fut enterré dans l'Egliſe Abbatiale de ſaint Paul.

LARGENTIER, (Jean) Médecin connu ſous le nom d'*Argenterius*, étoit de Caſtel-nove en Piémont. Il mourut à Turin le 15 Mai de l'an 1572. On a imprimé ſes Ouvrages ſous le titre de:

Opera omnia. Hanov. 1610. *in-folio. Venet.* 1592. *in-folio* 3 *vol. &* 1606. *in-fol.* 2 *vol.*

Les ſuivans ont été imprimés ſéparément:

Commentarii tres in artem medicinalem Galeni. In Monte-Regali, 1566. *in-fol. Pariſiis*, 1553. *in-8vo. Item*, 1578. *in-8vo.*

De Urinis, Liber. Lugd. 1591. *in-8vo.*

De Somno & Vigilia. De Spiritibus & calido innato, Libri duo. Florentiæ, 1566. *in-4to. Pariſiis*, 1568. *in-4to.*

De Conſultationibus medicis, ſive, ut vulgus vocat, collegiandi ratione. Florent. 1551. *in-8vo. Pariſiis*, 1557. *in-8vo. Item*, 1557. *in-16.*

De Erroribus veterum Medicorum. Florent. 1553. *in-fol.*

LAUBS, ou LAUBIUS, (George) Médecin Allemand, étoit d'Ausbourg, Ville d'Allemagne, Capitale du cercle de Suabe, où il nâquit en 1554. Il étudia dans ſon Pays, & puis en France & en Italie, & il ſe rendit très-habile : car, outre la Médecine, il ſavoit les Langues & les Belles-Lettres. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé :

Roſa Anglica.

Et quelques traductions. Il mourut le 13 Novembre 1597, âgé de 43 ans.

LAUREMBERGIUS, (Pierre) natif de Roſtoch, Ville d'Allemagne au Duché de Mecklenbourg, profeſſa la Philoſophie & l'Anatomie dans la même Ville. Ce fut, au jugement de Riolan, un médiocre Anatomiſte. Il a publié :

Iſagoges anatomicæ Græcæ Interpretatio. Lugd. Batavorum, 1618. *in-4to.*

Proceſtria anatomica. Hamburgi, 1619. *in-4to.*

Anatomia corporis humani. Roſtochii, 1636. *in-4to. Francofurti*, 1665. *in-12.*

Vander Linden parle d'un Pierre Laurembergius, auſſi natif de Roſtoch; mais comme il ne lui attribue aucun des Ouvrages qui ont paru ſous le nom de celui dont on vient de parler, il eſt à douter ſi ces deux Lauremberg ne

ſont point deux perſonnages. Voici les Traités dont Vander Linden fait l'énumération ſous *Petri Laurembergii Roſtochienſis :*

Porticus Æſculapii, ſeu generalis artis medicæ Conſtitutio. Roſtochii, 1630. *in-4to.*

Laurus Delphica, ſeu Conſilium quo deſcribitur methodus perfacilis ad Medicinam. Lugd. Batav. 1621. *in-12.*

Apparatus plantarius primus, tributus in duos Libros. Francof. 1632. *in-4to.*

Horti cultura Libris duobus comprehenſa. Francof. 1632. *in-4to.*

In Synopſin Aphoriſmorum chymiatricorum Angeli Salæ Vicentini notæ & animadverſiones. Roſtoch. 1624. *in-4to.*

LAURENS, (André Du) natif d'Arles en Provence, étoit Docteur de la Faculté de Montpellier. Il étudia premiérement à Paris ſous Louis Duret pendant ſept ans, puis il alla exercer la Médecine à Carcaſſone, d'où il vint à la Cour avec la Comteſſe de Tonnerre, à la recommandation de laquelle il fut pourvu de l'emploi de Médecin du Roi & de celui de Profeſſeur Royal en l'Univerſité de Montpellier, où il avoit reçu le Bonnet de Docteur ſept ans auparavant, c'eſt-à-dire, en 1583. L'an 1603. il fut fait Chancelier de la même Univerſité, & preſque en même tems Médecin de la Reine Marie de Medicis. Ces honneurs qui ſe ſuccédoient les uns aux autres, développerent de plus en plus ſon mérite, & l'animerent à mériter d'autres marques de diſtinction. En 1606. il fut nommé premier Médecin du Roi Henri IV; mais il n'occupa cette place que trois ans; il mourut le 16 Août de 1609. Ses Ouvrages anatomiques ſont plus remarquables par la beauté du ſtile, que par l'exactitude des choſes. On l'accuſe de pluſieurs fautes, & on lui reproche de s'être attribué pluſieurs découvertes qu'on avoit faites avant lui. Ses erreurs viennent, dit Riolan, de ce qu'il s'en eſt rapporté au témoignage des autres, au lieu d'examiner lui-même les parties. Cependant ſes Ouvrages & ſes figures anatomiques ſont eſtimés & paſſent pour fort utiles; en voici les titres :

Hiſtoria anatomica humani corporis. Pariſiis, 1600. *in-fol. Francof.* 1600. *in-fol. &* 1602. *in-8vo. Item*, 1616. *&* 1627. *in-8vo.*

Opera omnia anatomica & medica. Francof. 1627. *in-fol.* En François à Paris, 1646. *in-fol.*

Opera anatomica. Hanoviæ, 1601. *in-8vo.*
De Crisibus, Libri tres. Francof. 1596. *in-8vo.*

LAURENTIEN, (Laurent) Italien, enseigna la Philosophie, & fut Professeur de Médecine à Florence & à Pise dans le quinziéme siécle. Il traduisit les Oeuvres d'Hippocrate de Grec en Latin, & fit de très-belles remarques sur les Ouvrages de Galien, que nous avons encore. Les bonnes qualités de son esprit étoient obscurcies par une noire mélancolie qui rendoit Laurentien insupportable à lui-même & à ses amis. Un jour qu'il eut envie d'avoir une maison, il en acheta une, & donna la troisiéme partie du prix, à condition que si dans six mois il ne payoit le reste, l'argent qu'il avoit avancé, resteroit au premier possesseur de la maison. Cependant il n'avoit pas assez bien pris ses mesures, & il n'eut pas la somme qu'il devoit compter à la fin des six mois; ce qui le rendit si chagrin, que manquant de confiance pour la générosité de ses amis qui lui auroient fourni cet argent, il se précipita dans un puits. Latomus lui fit cette Epitaphe:

Candida Laurus erat, quondam prælatè sepulti
In titulo, geminis (gloria rara!) notis:
Artes dum coluit, dum clarus Apollinis inter
Mystas, perpetuum vivere dignus erat:
Quæ super hunc tumulum fulvis modò passa capillis
Stultitiam domini deflet & ipsa sui.
Qui sibi spes subitò quod erat præcisa parandi,
Optabat quali commoditate domum;
Fortunæ impatiens, puteum se misit in altum,
Sicque miser vitam perdidit atque animam.
Hoc est versuram vitæ fecisse, domûsque;
Nempe perire malè, nunquam habitare benè.

LAURO, (Jean-Vincent) né à Tropea, Ville du Royaume de Naples dans la Calabre, d'une famille honnête & d'une condition médiocre, fut élevé dans la maison des Carafes Ducs de Nocére, & étudia à Naples, & puis à Padoue avec Alfonce. Après qu'il eut aquis la connoissance des Langues Gréque & Latine, il s'appliqua si heureusement à l'étude de la Philosophie & de la Médecine, qu'il excella en ces deux Sciences. Il fut d'abord Domestique de Paul Parisio, Cardinal de Cosence, & eut delà occasion de connoître Hugues Boncompagno, lequel étant parvenu au Pontificat, & se ressouvenant de l'amitié qu'il avoit autrefois contractée avec Lauro, lui donna le Chapeau de Cardinal.

Mais avant que d'être élevé à cette dignité, & peu de tems après la mort de Parisio, il s'étoit attaché à Nicolas Gadde, Cardinal, & successivement au Cardinal de Tournon, qui lui avoit conféré de riches Bénéfices en Auvergne. Après la mort de celui-ci, le Duc de Guise l'introduisit dans la Maison d'Antoine Roi de Navarre, en qualité de Médecin, à dessein, dit Mr. De Thou, d'empêcher que la Reine & les autres qui étoient auprès du Prince, ne lui persuadassent d'embrasser le parti des Protestans.

Antoine étant mort, sept mois après Lauro s'en retourna à Rome avec Hyppolite, Cardinal de Ferrare, qui étoit alors Légat en France; & comme il avoit demeuré long-tems à la Cour, & que les grandes connoissances qu'il avoit de la Médecine, lui donnoient d'ailleurs un accès familier auprès des Grands, il ne parut pas plutôt sur ce théâtre, où le mérite des hommes prudens est si bien reconnu, qu'il fut nommé à l'Archevêché de Montreal en Sicile, & employé en diverses ambassades, entre lesquelles la plus mémorable fut celle de Pologne, où il fut envoyé par Gregoire XIII. pendant le regne de Sigismond, & où il demeura après le décès de ce Prince sous Henri Duc d'Anjou, qui avoit été nommé pour être son successeur, & sous Etienne Batori qui étoit monté sur le trône que celui-ci venoit d'abandonner.

Enfin, ayant été créé Cardinal, il attira sur lui les yeux de tout le monde, & il fut considéré comme s'il eût déja obtenu la souveraine dignité de l'Eglise. Il est vrai que dans les Conclaves de Sixte V, d'Urbain VII, de Gregoire XVI, d'Innocent XI, & de Clément VIII. il fut toujours regardé comme un sujet qui méritoit le Pontificat; mais l'attachement qu'il avoit eu autrefois pour le Roi de Navarre, lui nuisit beaucoup, & la faction Espagnole se servit de cette raison pour rendre ce pieux Cardinal suspect au sacré Collége. Après avoir souvent gouté l'espérance de la souveraine Magistrature de l'Eglise, il rendit tranquilement son ame à Dieu, âgé de soixante dix ans. En mourant, il avoit donné tous ses biens, qui étoient d'une grande valeur, à l'Hôpital des malades; & comme la science de les guérir avoit fait le commencement de sa fortune, il voulut aussi qu'ils fussent ses héritiers. Son corps fut inhumé sans pompe dans l'Eglise de saint Clément, dont il portoit le titre, & l'on mit une Epitaphe modeste sur son tombeau, ainsi qu'il l'avoit ordonné.

LAURUS, (Pierre) Médecin Italien, qui traduisit en Latin le Traité d'Aloysius Lobera:

De quatuor ægritudinibus Aulicorum.

Il fit imprimer sa traduction en 1558. *in-8vo.*

LAUTIER, (Honoré-Marie) Médecin, qui mit au jour un Ouvrage dont le sujet & le titre sont assez singuliers. Voici comme il est intitulé:

Prodigium unum & multiplex;
Visum & incredibile;
Fœtum humanum extrà locum conceptum,
Triginta annos gestatum,
Lapideum & viventem;
Natura rerum ludit,
Orbis litterarum obstupescit,
Mussipontana exhibet civitas,
Aquæ Sectiæ diluunt,
Rationes ejus & mæchanicam felici reserat stylo,
Medicinæ apud Aquenses purpuratus.

LAZIUS, ou LASIUS, (Wolfgang) Médecin & Historien de l'Empereur Ferdinand I, a vêcu dans le seiziéme siécle. Il nâquit à Vienne en Autriche, de *Simon*, aussi Médecin, & il y enseigna les Belles-Lettres & puis la Médecine durant dix-neuf ans. Lazius étoit extrêmement laborieux, & il rechercha les antiquités avec assez de soin. Il s'est cependant trompé en bien des choses, & divers Auteurs en parlent avec peu d'estime. Ferdinand le mit au nombre de ses Conseillers, & le fit Chevalier pour les bons services qu'il lui avoit rendus & à la République des Lettres. Il mourut dans le lieu de sa naissance en 1565, & non pas en 1555, comme plusieurs l'ont cru; il étoit alors âgé de 50 ans. Nous avons de lui:

Commentariorum Reipublicæ Romanæ in exteris Provinciis bello acquisitis constitutæ, Libri XII.

De gentium migrationibus.

Chorographia Pannoniæ.

Alvearium antiquitatis.

In Genealogiam Austriacam Commentariorum, Libri duo.

On dit que Lazius s'étant fiancé à une Demoiselle, qui ensuite ne voulut pas l'épouser, se maria à une Paysanne qu'il institua héritiére de tout son bien.

LE CLERC, (Daniel) savant Médecin, fils d'Étienne Le Clerc, aussi Médecin, nâquit à Geneve en 1652. Après avoir étudié en France, il retourna à Geneve, où il exerça

la Médecine avec beaucoup de réputation. Il y fut ensuite Conseiller d'Etat, & y mourut le 8 Juin 1728. à 76 ans. On a de lui, l'Histoire des vers plats, *Latorum Lumbricorum;* la Bibliothéque anatomique qu'il a publiée avec Manget, & l'Histoire de la Médecine. Elle fut réimprimée à La Haye en 1729. *in-4to. cum figuris.* On voit dans cet Ouvrage l'origine & les progrès de la Médecine de siécle en siécle, les Sectes qui s'y sont formées, les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions & les circonstances les plus remarquables de leur vie. L'Auteur a ajouté à l'édition de 1729. l'Essai d'un plan pour servir à la continuation de son Histoire depuis la fin du deuxiéme siécle jusqu'au milieu du XVII. Cet Ouvrage de Mr. Le Clerc est un des plus achevés qui ait paru en ce genre : il seroit à souhaiter qu'il en eût donné la continuation jusqu'à notre siécle; mais les raisons qu'il allégue pour s'en dispenser, sont trop justes & trop solides, pour que delà on veuille diminuer la gloire qu'il s'est aquise par ce qu'il en a écrit. Son âge avancé, la grandeur des dépenses, ses occupations, la difficulté de traiter la Médecine des Arabes, sont les principaux obstacles qui l'ont retenu.

C'est de Mr. Le Clerc que j'ai tiré la plupart des articles de ce Dictionnaire : j'en ai prévenu le Lecteur dans l'Avertissement; & si je le repéte ici, c'est pour me rappeller encore une fois les obligations que j'ai à l'Ouvrage de ce savant Médecin. Voici le Catalogue des principaux Ecrivains qui ont traité l'Histoire de la Médecine & des Médecins : je parle d'après le même Le Clerc dans sa Préface.

Vossius, dans un livre posthume intitulé : *De Philosophia*, dit diverses choses concernant les Médecins anciens, les Ecrits qu'ils ont laissés, & le tems auquel ils ont vêcu.

Meibomius & Reinesius, savans Médecins Allemands, ont tous deux travaillé sur cette matiére; le premier dans son Ouvrage intitulé : *Magnum Opus de vitis Medicorum;* le second dans une Histoire des Médecins.

Menage a aussi composé une Histoire des anciens Médecins, qui étoit en Manuscrit dans la Bibliothéque leguée par Mr. l'Abbé Bignon.

Pierre Castellan, Professeur en Grec à Louvain, a donné un petit livre intitulé : *Vitæ illustrium Medicorum.*

Brunsfelsius avoit fait avant lui, un Catalogue des illustres Médecins.

Champerius, Remaclus Fuchsius, Peucerus, ont aussi écrit sur le même sujet.

Wolfgangus Justus a fait une Chronologie des Médecins.

René Moreau a aussi remarqué le tems auquel ont vêcu divers Médecins.

Neander, Médecin de Breme, Ville d'Allemagne dans le Cercle de Basse-Saxe, a composé un livre imprimé en 1623, où il traite de l'origine de la Médecine, de son antiquité & de son excellence, des Sectes qui s'y sont établies, des intervalles pendant lesquels elle a été négligée, de ceux où elle s'est relevée, & enfin de la Vie & des Ecrits des Médecins qui y ont contribué.

Adamus avoit écrit, un peu avant lui, les Vies des Médecins Allemands.

Doringius, autre Médecin Allemand, a fait imprimer en 1611. un petit livre touchant la Médecine & les Médecins, l'origine & les progrès de cet Art.

Martin Fogelius, fameux Professeur d'Hambourg, avoit promis une Histoire des Médecins qui avoient été omis par ceux qui ont traité de la même matiére.

Welschius, autre Médecin d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette Histoire.

Tiraqueau doit aussi être rangé dans le nombre de ceux qui ont travaillé pour l'Histoire des Médecins.

Bernier a donné un Livre intitulé : *Essai de la Médecine*, où il est traité de l'Histoire de la Médecine & des Médecins.

Lionardo di Capoa, docte Médecin & Philosophe Napolitain, a aussi écrit quelque chose qui approche de l'Histoire de la Médecine.

Conringius, dans son Introduction à la Médecine, a pareillement travaillé sur cette matiére.

Schelhammer, célébre Professeur de l'Université de Keil, a joint un savant Commentaire à cet Ouvrage.

Almeloveen a donné un livre intitulé : *Inventa nova-antiqua, id est, brevis Enarratio ortûs & progressûs artis Medicæ, &c.*

Mais de tous ceux-là; personne n'a mieux traité la matiére que le savant Daniel Le Clerc : de son Ouvrage, qui se termine à la fin du deuxiéme siécle de salut, & de ce-

lui du Docteur Freind, qui commence au tems de Galien, & s'étend jusqu'au XVI. siécle, on peut tirer la connoissance de l'Histoire de la Médecine. Depuis le commencement du monde jusqu'au tems où finit le célébre Freind.

LECLUSE. *Voyez* CLUSIUS.

LECOQ (Antoine) étoit de Paris, où il pratiqua la Médecine avec beaucoup de réputation. Nous avons quelques Ouvrages de sa façon :

De Ligno sancto non permiscendo. Item, in imperitos fucatosque Medicos. Parisiis, 1540. *in*-8*vo*.

De Arthritide Consilia, extant cum aliis. Francofurti, 1592. *in*-8*vo*.

On dit de Lecoq, qu'ayant été appellé en Cour pour consulter sur la maladie de François I. Roi de France, qui étoit atteint du mal vénérien, il s'opposa fortement à l'avis de Fernel, qui ne vouloit se servir d'autre remède que de son Opiate anti-vénérienne ; & qu'il insista sur l'usage de la friction mercurielle, comme le moyen le plus prompt & le plus efficace, en disant au même Fernel : " C'est un vilain qui a gagné la vérole, *Frottetur* ,, comme un autre & comme le dernier de son Royau- ,, me, puisqu'il s'est gâté de la même maniére. Cela fut rapporté au Roi, qui n'en fit que rire, & lui en sut bon gré.

LE FEVRE, (Nicolas) Professeur Royal de Chimie & Apoticaire de la Maison du Roi Charles second, fut aussi connu en France en qualité de Chimiste de Louis XIV. La meilleure édition de son Ouvrage est celle *in*-12. On ne peut trop louer la clarté qu'il a répandue sur la Chimie, & la précision avec laquelle il a décrit tous ses procédés, ne négligeant absolument aucune circonstance. Il est très-fidéle & très-exact dans l'exposition de ses expériences : il s'est attaché sur-tout à marquer tous les procédés, où l'Artiste couroit quelque risque. On peut cependant lui reprocher un défaut; c'est qu'il regne dans ses raisonnemens un peu trop d'esprit chimique, & qu'il parle trop au long des propriétés de ses médicamens. Mr. Boyle le désigne dans ses Ouvrages par les Lettres I. F. & il fait mention de son *Ens primum Balsami*, par lequel il prétendoit rendre la jeunesse & la vigueur aux animaux décrépits.

Le Févre a donné son *Traité de Chimie. Paris*, 1660. & 1669. *en* 2 *vol. in*-8*vo. Leydae*, 1699. 2 *vol. in*-12.

Cet Ouvrage a été traduit en Anglois par P. D. C. Ecuyer, & imprimé ſous le titre ſuivant:

Corps complet de Chimie en deux parties, contenant tout ce qu'il eſt bon de connoître dans cet Art, avec ſa pratique entiére. Londres, 1640. in-4to.

LE FRANÇOIS, (Alexandre) Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, dont les ſentimens pour le bien public & le bon état de la Médecine, ſont détaillés fort au long dans les Ouvrages qu'il a fait imprimer; mais comme il ne falloit rien moins que l'autorité ſouveraine pour mettre ſes projets en exécution, ils ſont demeurés ſans aucun effet pour n'avoir point été goutés du Miniſtére. Voici les titres de ſes Ouvrages:

Réflexions critiques ſur la Médecine. Paris, 1723. 2 vol. in-12.

Projet de Réformation de la Médecine. Paris, 1723. in-12.

Diſſertation contre l'uſage de ſoutenir des Théſes en Médecine, avec un Mémoire pour la Réformation de la Médecine dans la Ville de Paris. Paris, 1720. in-12.

LEGIUS, (Leonard) Médecin, natif de Pavie, qui vivoit au commencement du ſeiziéme ſiécle. Il interpréta avec beaucoup d'érudition, les dogmes de pratique répandus dans les Ouvrages de Galien & d'Avicenne. Cet Ouvrage eſt intitulé:

Propoſitiones, ſeu Floſculi ex Galeni libris diligentiſſimè collectæ, cum tabula ad eas faciliter inveniendas ſecundùm ordinem alphabeti addita. Ejuſdem ex expoſitione capituli aurei Avicennæ Introductorium Medicorum. Ejuſdem complurium ex antiquis Medicis Medicinarum ad varias ægritudines compendiaria ſumma ad ordinem alphabeti radacta. Venet. 1523. in-fol.

LEMAIRE (Jean) étoit de Bavay, Ville du Hainaut dans les Pays-Bas, où il nâquit en 1473. Il écrivit divers Ouvrages tant en Grec qu'en Latin, avec autant d'érudition que ſon ſiécle le permettoit. Il compoſa auſſi un Poëme allégorique en François, diviſé en trois fables, dont voici le titre:

Les trois Comptes, intitulés : De Cupido, & d'Atropos, *dont le premier fut inventé par Séraphin, Poëte Italien; le ſecond & le tiers de l'invention de Maître Jean Lemaire.*

Dans la deuxiéme de ces fables, il rapporte les ſentimens qu'on avoit de ſon tems ſur la maladie vénérienne. Voici ce qu'il en dit:

Mais

Mais enfin, quand le venin fut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez hideulz, si laits & si enormes
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes,
Ne onc ne receut si trez mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez
Onc ne vit tant de gens boutonnez.
Et qui pis est ce venin tant nuisible
Par sa malice occulte & invisible
Alloit chercher les veines & les arteres
Et leur causoit si étranges miseres,
Dangier, douleur de passion & goutte
Qu'on n'y sçauroit remede, somme toute
Fors de crier, soupirer, lamenter,
Plorer & plaindre & mort se souhaitter.
Ne ne sceut onc lui bailler propre nom
Nul Medecin, tant eut-il de renom.
L'ung la voulut *sahafati* nommer
En Arabic; l'autre a peu estimer
Que l'on doit dire en Latin *mentagra*,
Mais le commun quand il la rencontra,
La nommoit *gorre* ou la *verole grosse*
Qui n'espargnoit ne courrone ne crosse;
Pocken l'ont dit les Flamens & Picquarts,
Le *mal François* la nomment les Lombars.
Si encore d'autres noms plus de quattre,
Les Allemand l'appellent *groitte blatre*,
Les Espagnols *las buas* l'ont nommée;
Et dit on plus que la puissante armée
Des fors François a grant peine & soufrance
En Naples l'ont conquise & mise en France,
Dont aucuns d'eulx *le souvenir* la nomment
Et plusieurs faits sur ce comptent & somment,
Les Savoysiens *la clavela* la disent:
Delà comme plusieurs gens en devisent,
Delà comment l'Amour le jeune yvrogne
A fait aux gens grant dommage & vergogne
Et ne scet-on pour ces cloux desclouer
Bien bonnement à quel Sainct se vouer,
Neantmoins aulcuns par grace souveraine
Ont imploré Madame saincte Reine,
Les autres ont eu recours à sainct Job,
Peu de gueris, en sont de mors beaucop,
Car regne à ce trez cruel tourment
Par tout le monde universellement.

LEMAITRE, (Rodolphe) natif de Tonnerre en Champagne, étoit Médecin de Gaston Duc d'Orléans. Il mourut vers l'an 1630. Nous avons de lui un Ouvrage *in*-12. imprimé à Paris en 1613, qui porte le titre suivant:

Doctrina Hippocratis. Aphorismi novâ interpretatione ac methodo exornati. Leges Medicinæ. Arcana Judicia. Limites humani partûs. Patrocinium.

LEMERY (Nicolas) nâquit à Rouen en 1645. Il reçut les premiéres notions de Chimie d'un Apoticaire de cette Ville, à qui on en avoit confié le soin. Mais peu content de ce qu'il avoit appris de l'Apoticaire, il vint à Paris & s'attacha à Mr. Glaser. Il fit ensuite plusieurs voyages pour son instruction, & il revint à Paris au bout de six ans, Chimiste accompli. Il fit son premier cours de Chimie dans le Laboratoire de Mr. Martin, son ami, Apoticaire du Prince de Condé. Bientôt il en eut un qui fut ouvert aux Naturels & aux Etrangers qui s'y rendoient de toutes parts. Paris devint alors le centre de la Chimie. Il commença le premier à dissiper l'obscurité jusqu'alors affectée à cet Art; il le reduisit à des idées plus simples, plus claires, & moins vagues, écartant tout ce jargon dont il étoit obscurci, & s'accommodant au gout & à la Philosophie de son tems.

Il donna en 1675. son Cours de Chimie. Cet Ouvrage fut reçu avec beaucoup d'applaudissement, & traduit en plusieurs Langues : l'Auteur s'étoit pourtant reservé quelques Secrets, & on le soupçonne d'avoir seulement simplifié quelques opérations, sans révéler le dernier dégré de facilité avec lequel il les exécutoit.

En 1681. les troubles sur la Religion s'étant élevés, Mr. Lemery, qui professoit le Protestantisme, fut obligé d'interrompre ses cours. Dans ces entrefaites, l'Electeur de Brandebourg l'appella à Berlin; mais il le refusa sur les offres qu'on lui faisoit pour se rendre en Angleterre, où le Roi Charles II. lui fit un accueil favorable. Les choses ne répondant point encore dans cette Cour à son attente, il repassa en France, & prit le Bonnet de Docteur en Médecine. L'Edit portant révocation de celui de Nantes, publié en 1685, interdisant la pratique de la Médecine à ceux de sa Religion, il se trouva absolument sans emploi. Ce fut alors qu'il embrassa la Religion Catholique Romaine, & il s'appliqua dans la suite à la Pharmacie. En 1697. il donna deux volumes considérables, dont l'un est intitulé :

Pharmacopée universelle.

Et l'autre :

Traité universel des Drogues simples.

Au rétabliſſement de l'Academie Royale en 1699, il fut choiſi pour aſſocié Chimiſte; & Mr. Bourdelin, Penſionnaire Chimiſte, étant venu à mourir, il lui ſuccéda : il lut à l'Academie ſon Traité de l'Antimoine à pluſieurs repriſes ; alors, commençant à avancer en âge, il ſollicita ſa place pour Mr. ſon fils. Il mourut d'apoplexie en 1715. le 19 de Juin.

Il y a eu différentes éditions du Cours de Chimie de Nicolas Lemery. Il parut d'abord à Paris, 1675. *in-8vo.* Puis à Leyde, 1716. *in-8vo.* Lyon, 1724. *in-8vo.* Geneve, 1681. *in-12.* en Latin. Dreſde, 1697. *in-8vo.* en haut Allemand. En Anglois par Walter Harris, Docteur en Médecine, ſeconde édition, Londres, 1688. *in-8vo.* & quatriéme édition, traduite d'après la onziéme Françoiſe. La meilleure édition de l'Original eſt celle de Paris, *in-8vo.* 1713. On y a mis beaucoup de choſes qui ne ſe trouvent point dans les précédentes : elle contient les principales opérations ſur les ſubſtances de trois regnes ; elles ſont écrites avec exactitude & fidélité; elles ſont chacune accompagnées de notes qui en contiennent les raiſons phyſiques; mais ce n'eſt point là la meilleure partie de ſon Ouvrage, & on ne conſeilleroit point au Lecteur de s'en rapporter aux raiſonnemens de Mr. Lemery. Du reſte, on ne peut trop louer la diligence minucieuſe avec laquelle il a décrit toutes les circonſtances des procédés, & particuliérement de ceux où il pourroit y avoir quelque danger pour l'Artiſte. Cet Ouvrage ne paroit point, à la maniére dont il eſt fait, deſtiné pour les Commençans. L'Auteur débute par la partie la plus difficile de la Chimie, l'analiſe des métaux. Le grand nombre de ſes procédés ſont purement analogues à la préparation des remédes. Enfin, ſon deſſein ſemble par-tout être beaucoup plutôt de remplir les boutiques d'Apoticaires de remédes, que d'inſtruire ſes Lecteurs dans la connoiſſance des principes & des fondemens de la Chimie. Cependant quel gré ne doit-on pas lui ſavoir d'avoir aſſujetti à la Médecine, malgré les difficultés qu'il a dû rencontrer, un art qu'on peut regarder comme la partie principale de la Philoſophie naturelle?

Le Traité de l'Antimoine, contenant l'Analiſe chimique de ce mineral, & un Recueil d'un grand nombre d'opérations, &c. a été imprimé à Paris, 1707. *in-12.* Outre les Ouvrages que nous venons de citer, on rencontre plu-

ſieurs Mémoires de cet Auteur épars dans ceux de l'Academie Royale des Sciences.

Nicolas Lemery laiſſa un fils, nommé *Louis*, auſſi Docteur en Médecine, & depuis Médecin ordinaire du Roi Louis XV. de l'Academie Royale des Sciences & Profeſſeur de Chimie au Jardin des Plantes à Paris. Le Public eſt redevable à celui-ci de l'Ouvrage ſuivant:

Traité des Alimens. Paris, 1702. *in*-12.

LEMNE. *Voyez* LEVINUS LEMNIUS.

LE MORT (Jacques) étoit Profeſſeur de Chimie dans l'Univerſité de Leyde. C'eſt à lui que le célébre Boerhaave ſuccéda. Il entendoit très-bien la pratique de la Chimie. Il en a expoſé les opérations fort clairement, les expliquant par l'art même dont il étoit un Protecteur ardent & un zélé défenſeur. Cependant la plupart de ſes procédés ſont à préſent hors d'uſage. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on appliquât les principes de la Géométrie & des Méchaniques aux productions de la Chimie. Il avoit banni de cet Art la doctrine de l'attraction, & il a traité avec trop de ſévérité peut-être, un ſavant Médecin Anglois qui a emprunté les ſecours des Mathématiques, & qui a ſuppoſé le principe de l'attraction dans les explications qu'il a données des opérations de la Chimie.

Mr. Le Mort nous a donné les Ouvrages ſuivans:

1. *Jacobi Le Mort Chimiæ veræ nobilitas & utilitas in Phyſica corpuſculari, theoriâ medicâ, ejuſque materia & ſignis ad majorem perfectionem deducendis.*
2. *Pharmacia Medico-Phyſica, ratione & experientiâ nobilitata.*
3. *Chimia Medico-Phyſica. Lugduni Batavorum*, 1699. *in-4to.*

Metallurgia contracta, à laquelle on a ajouté, *Collectanea Chimica Leydenſia. Lugduni Batavorum*, 1696. *in-4to. cum figuris.*

De concordantia operum naturæ & Chimiæ. Lugduni Batavorum, in-4to.

Facies ac pulchritudo Chimiæ ab affectis maculis purificata & ad veras naturæ & ſuæ artis leges ornata. Lugduni Batavorum, 1712. *in-8vo.*

LENSEI. *Voyez* ARNOULD DIT DE LENS.

LEON, (Ambroiſe) de Nole, Ville d'Italie au Royaume de Naples, étoit Médecin & Philoſophe. Il s'aquit beaucoup de réputation vers l'an 1520. ou 1525. Auſſi les

Ouvrages qu'il a laiſſés, témoignent qu'il ne manquoit ni d'eſprit ni d'érudition. Les plus conſidérables ſont :

Une Hiſtoire de Nole, en trois livres.

Opus quæſtionum tum aliis plæriſque in rebus, cum verò maximè in Philoſophia & Medicina. Venet. 1523. *in-4to.*

LEON. (André de) Il eſt incertain s'il nâquît à Grenade, ou s'il n'en fût qu'habitant : quoi qu'il en ſoit, il y exerça la Médecine & la Chirurgie aſſez long-tems, & il quitta enfin cette Ville en 1580, pour ſuivre la Cour de Philippe II. Roi d'Eſpagne, où il avoit obtenu quelque emploi.

LEONI, (Pierre) Aſtrologue & Médecin célébre, étoit natif de Spoléte, Ville d'Italie dans l'Etat de l'Egliſe. Varillas, dans ſes Anecdotes de Florence, rapporte que Pierre De Medicis, voyant ſon pere mort, jetta de colére ſon Médecin Leoni dans un puits, où il ſe noya. Ange Politien, qui étoit préſent, témoigne dans une de ſes lettres, où il rapporte toutes les circonſtances de la mort de Laurent de Medicis en 1492, que Leoni de déplaiſir de n'avoir pu guérir ce Seigneur, comme il ſe l'étoit promis, ſe noya lui-même. Mais pluſieurs Auteurs ſont du ſentiment que Leoni fut précipité dans un puits; & que le rapport d'Ange Politien, qui étoit attaché à la Maiſon de Medicis, ne butte qu'à épargner à Pierre de Medicis la honte d'un crime par lequel il voulut venger la mort de ſon pere. Quoi qu'il en ſoit, on dit que Leoni avoit quitté Veniſe, où il étoit en réputation, & qu'il s'étoit établi en terre ferme, parce qu'il avoit reconnu à la figure de ſa nativité, qu'il mourroit dans l'eau.

Pierre Leoni s'étoit diſtingué dans les plus célébres Univerſités d'Italie, & Paul Jove a fait ſon éloge parmi ceux des Hommes de Lettres. Nous avons l'Ouvrage ſuivant de la façon de ce Medecin :

De Urinis Tractatus. Extat cum Ægidii de Urinis & Pulſibus libris. Venetiis, 1514. *in-folio.*

LEONICENE, (Nicolas) Philoſophe, Orateur & Médecin, étoit de Vicenze dans l'Etat de Veniſe, où il nâquit en 1428. Il enſeigna publiquement la Médecine à Ferrare pendant plus de ſoixante ans, où il s'attira beaucoup de réputation par les ſavans Ouvrages qu'il compoſa. Nous avons de lui :

De Plinii & plurium aliorum Medicorum in Medicina erroribus.

Epistola ad Hermolaum Barbarum in primi operis defensionem.

De Plinii & plurium aliorum Medicorum erroribus, novum opus.

Epistola ad Hieronimum Menochium, in qua eadem materia de multis simplicibus Medicamentis pertractatur, & quædam Plinii atque aliorum Medicorum errata continentur. Ferrariæ, 1509. *in-4to. Basileæ*, 1529. *in-4to.*

On a ajouté à cette derniére édition :

De Herbis & Fructicibus, Animalibus, Metallis, Serpentibus, Tiro seu Vipera. Basileæ, 1532. *in-folio, cum aliquot aliis ejus opusculis :*

Nempè : De tribus doctrinis ordinatis secundùm Galeni sententiam. Lib. I.

De formativa virtute, Liber unus.

De Dipsade & pluribus aliis serpentibus, Liber unus.

De morbo Gallico seu Neapolitano, Liber unus.

Contra suarum translationum obtrectatores, Apologia.

Medici Romani, Nic. Leoniceni discipuli, Antisophista.

Le dégout d'une vie misérablement traversée par de continuels accès d'épilepsie qui lui durerent jusqu'à l'âge de 30 ans, porta cent fois ce grand Homme à se faire violence ; mais Dieu qui le reservoit pour le bien & l'avancement de la Médecine, le délivra enfin de cette fâcheuse maladie. La régularité & l'exactitude de son régime, le conduisirent à une extrême vieillesse : il mourut plein de force & de jugement en 1524, âgé de 96 ans. Il est assez particulier que Leonicéne, dont les premiéres années avoient été si cruellement traverséees par tant d'atteintes de maladies, soit cependant parvenu à une heureuse vieillesse. C'étoit le sujet de l'étonnement de Paul Jo e, qui lui ayant demandé, par quel secret il avoit conservé à l'âge de plus de quatre-vingt dix ans une mémoire sûre, des sens entiers, un corps droit & une santé pleine de vigueur, ce Médecin lui répondit, que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquilité de l'esprit & de la frugalité.

Le Duc & le Sénat de Ferrare dresserent à Nicolas Leonicéne cette inscription funébre, en reconnoissance des services importans qu'il avoit rendus à leur Ville :

NICOLAO LEONICENO VICENTINO
Qui sibi Ferrariam Patriam maluit
Ubi annos LX. Italos & Provinciales magnâ celebritate Græcè & Latinè instituit, continuâ serie apud Principes Estenses magno in honore habitus.
Unus omnium,
Magis pectore, quàm linguâ Philosophiam professus;
Rerum naturæ abditissimarum experientissimus,
Qui primus Herbariam penè desitam, & silvam Rei Medicæ injuriâ temporum negligenter habitam, in disquisitionem magnâ spe mortalium. Revocavit:
In Barbaros conditores pertinaciter stylum perstrinxit, & studio veritatis cum omni antiquitate acerrimè depugnavit.
Annos natus VI. & XC.
Cùm jam æternis monumentis in arcem immortalitatis sibi gradum fecisset, Homo esse desiit.
ALPHONSUS ESTENSIS DUX III.
ET S. P. Q. FERRARIENSIS
B. M. posuêre
VI. Id. Jun. Anno 1524.
Bonaventura Pistophilo, grato ejus Discipulo,
Procurante.

Pierre Myrteus fit cet autre éloge funébre, pour honorer la mémoire du célébre Leonicéne:

Cui neque sat fuit & terras evolvere & undas,
Quæque arcana tenent, flumina, terra, mare.
Dum rerum caussas latè vestigat, & ægra
Morborum revocat corpora colluviæ:
Nunc Leonicenus tegitur parvo aggere terræ,
Cujus utramque volat fama per Hesperiam.

LEONIDE d'Alexandrie, Médecin, qui vivoit peu de tems après Soranus. Il s'appliqua à concilier & réunir les trois Sectes qui partageoient alors la Médecine; savoir, les Dogmatistes, les Empiriques & les Méthodistes : on crut même qu'il avoit réussi à accorder leurs opinions, & pour cette raison on lui donna ainsi qu'à ses sectateurs, le nom d'Epysynthétiques.

LEONIS, (Jean-Baptiste Carcanus) Anatomiste, natif de Milan, a été disciple de Fallope. Il a fait plusieurs découvertes anatomiques, & entre autres choses il a remarqué que le trou voisin de la veine coronaire par laquelle le sang se rend dans le fœtus de l'oreillette droite dans la gauche, étoit d'une figure ovale; & ce fut en conséquence de cette observation qu'il fut nommé dans la suite *Trou ovale*. Nous avons deux Ouvrages anatomi-

ques de la façon de cet Auteur, imprimés à Pavie, 1574. *in-8vo.* Nous avons encore :

De Vulneribus capitis absolutissimus, Liber, triplici sermone contentus. Mediolani, 1584. *in-4to.*

LESSIUS, (Leonard) savant Jésuite, nâquit dans la Paroisse de Brechtan, près d'Anvers, le premier Octobre, 1554. Il a donné plusieurs Ouvrages, & entre autres le suivant touchant la Médecine.

Hygiasticon, seu vera Ratio valetudinis bonæ, & vitæ, unà cum sensuum, judicii & memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandæ. Antuerpiæ, 1623. *in-8vo. cum Tractatu Ludovici Cornari Veneti, eodem pertinente, ex Italico in Latinum sermonem ab ipso Lessio translato.*

Lessius mourut le 15 Janvier 1623, âgé de 69 ans.

LEVINUS LEMNIUS, plus connu sous ce nom que sous celui de Lemne, étoit de Ziriczée en Zélande, où il nâquit en 1505. Il étudia en Médecine à Louvain, & il se rendit très-habile ; aussi mérita-t'il d'avoir part dans l'amitié des plus grands Hommes de son siécle. Il exerça long-tems la Médecine dans son Pays, où il se maria ; & après avoir perdu sa femme, il se fit Prêtre & fut Chanoine de Ziriczée. Il mourut en 1568, & laissa un fils nommé *Guillaume*, qui fut aussi très-habile, & devint premier Médecin d'Eric, Roi de Suéde. On le fit mourir lorsque ce Prince fut détrôné. Les Enfans de l'esprit de Levinus Lemnius dureront davantage : les plus considérables sont :

Libri tres, quorum primus de Astrologia. Secundus, de præfixo statutoque vitæ Termino. Tertius, de honesto animi & corporis Oblectamento, &c. Antuerpiæ, 1554. *in-8vo.*

De occultis naturæ Miraculis, ac variis rerum Documentis, Libri quatuor. Antuerpiæ, 1564. *in-8vo. Gandavi*, 1571. *in-8vo. Jenæ*, 1588. *in-8vo. Francofurti*, 1591. *in-16.* 1604. *in-12.*

Similitudinum ac Parabolarum, quæ in Bibliis ex herbis atque arboribus desumuntur, dilucida explicatio. Antuerpiæ, 1569. *in-8vo. Erphordiæ*, 1581. *in-8vo.*

De habitu & constitutione quam Græci κρᾶσιν, triviales complexionem indigetant, Libri duo. Antuerpiæ, 1561. *in-8vo. Francofurti*, 1596. *in-16.* 1604. *in-12.*

LEUWENHOEK, (Antoine) fils de Philippe & de Marguerite Bel, nâquit à Delft le 24 Octobre 1632.

Il mourut le 26 Août 1723. Ce ſavant Homme étoit Membre de la Société Royale de Londres. Pierre le Grand, Czar de Moſcovie, l'honora de ſon eſtime; & paſſant devant Delft en 1698, il envoya deux de ſes Gentilshommes le prier de ſe rendre auprès de lui dans un des bateaux de charge qui le ſuivoient, & d'apporter ſes incomparables Microſcopes, & lui fit dire, qu'il ſeroit allé lui-même le voir en paſſant par Delft, s'il n'avoit été contraint de ſe dérober à la foule qui l'importunoit. Leuwenhoek étant arrivé auprès de Sa Majeſté Czarienne, eut l'honneur de lui faire voir, entre autres ſingularités, la circulation du ſang dans la queue d'une anguille. Perſonne n'ignore quel nom ce fameux Obſervateur ſe fit par ſes découvertes & par ſes Ecrits. Le nombre des découvertes qu'il a faites en Anatomie, à l'aide de ſes Microſcopes, eſt ſi grand, que ſi on vouloit en faire un détail exact, on ſe trouveroit engagé à copier ſes Ouvrages d'un bout à l'autre. Cet Auteur a rendu évidente l'Anaſtomoſe des artéres avec les veines. Il a découvert un nombre infini de petits Animaux dans le ſperme des Animaux mâles. Mais le ſiſtême concernant la génération, qu'on a tâché d'établir ſur cette expérience, a tous les caractéres de la fauſſeté.

Pluſieurs morceaux détachés de cet Auteur, ont paru ſucceſſivement, & en des tems différens. Ses Ouvrages entiers ont été imprimés à Leyde en 1722.

LIBAVIUS, (André) de Hall en Saxe, profeſſa l'Hiſtoire de la Poëſie à Génes en 1588, & fut en 1605. Recteur de l'Univerſité de Cobourg dans la Franconie. Il mourut en 1616.

Libavius eſt le premier qui ait donné la méthode de transfuſer le ſang d'un animal dans un autre. Il a fait ſa réputation par ſes Ouvrages de Chimie; il a traité fort au long de la nature & de l'examen des Minéraux; & ſes Ouvrages ſont tels, qu'on n'a pas dédaigné de les mettre de niveau avec Agricola, ſur-tout depuis la publication de ſon Hiſtoire des Métaux. Voici les titres de ſes principaux Ouvrages:

Alchymia recognita, emendata & aucta, tum dogmatibus & experimentis nonnullis, tum Commentario Medico-Phyſico. Francofurti, 1606. in-fol.

Commentariorum Alchymiæ pars ſecunda, continens I. Epitomen metallicam, quâ metallorum natura declaratur.

II. Dialogum de Mercurio Philosophorum. III. De Azotho & aqua permanente. IV. De Lapide Philosophorum. V. Artem probandi duobus libris comprehensam. VI. Tractatum de judicio aquarum mineralium, in tres libros distributum. Francofurti, 1606. *in-folio.*

Syntagma selectorum undiquaque & perspicuè traditorum, Alchemiæ arcanorum. Francofurti, 1611. *in-folio.*

Syntagmatis arcanorum Chimicorum tomus secundus. Francofurti, 1613. *in-folio.*

Appendix necessaria Sintagmatis arcanorum Chimicorum. Francofurti, 1615. *in-folio.*

Examen Philosophiæ novæ, quæ veteri abrogandæ opponitur. Francofurti, 1615. *in-folio.*

Neoparacelsica. Francofurti, 1594. *in-8vo.*

Anatome Tractatus Neo-Paracelsici. Francof. 1594. *in-8vo.*

Tractatus duò Physici. Ibidem, 1594. *in-8vo.*

Epistolarum Chimicarum, Libri tres. Francofurti, 1595. & 1599. *in-8vo.* 3 *vol.*

Singularium pars prima, secunda, tertia & quarta. Francofurti, 1599. & 1601. *in-8vo.* 4 *vol.*

Novus de Medicina veterum, tam Hippocratica quàm Hermetica Tractatus. Francofurti, 1599. *in-8vo.*

Variarum controversiarum Libri duo schediastici. Francofurti, 1600. *in-8vo.*

Praxis Alchymiæ. Francofurti, 1604. *in-8vo.*

Defensio & declaratio perspicua Alchymiæ transmutatoriæ. Francofurti, 1604. *in-8vo.*

Alchimia triumphans de injusta in se Collegii Galenici Spurii in Academia Parisiensi censura. Francof. 1607. *in-8vo.*

De Universitate & Originibus rerum conditarum. Francofurti, 1610. *in-4to.*

LICET, ou LICETO, Médecin célébre, connu sous le nom de Fortunius Licetus, étoit de *Rappalo* dans l'Etat de Génes, où il nâquit le 3 du mois d'Octobre de l'an 1577. Son pere étoit *Joseph Licet*, Médecin natif de *Reco* dans le même Etat. Il vint au monde avant le septiéme mois de la grossesse de sa mere, dont l'accouchement fut avancé par l'agitation de la mer en passant de Reco à Rappalo : c'est pour cette raison qu'on lui donna le nom de *Fortunio*, & on le mit dans une boite de cotton. Son pere eut grand soin de son éducation, & l'instruisit lui-même dans les Lettres : il y fit ces progrès surprenans, dont nous admirons encore les preuves dans

les Ouvrages qui nous reſtent de lui. Liceto étudia auſſi à Bologne, depuis environ l'an 1595. juſqu'en 1599. qu'il vint à Génes, où ſon pere étoit mort depuis deux jours; enſuite il alla enſeigner la Philoſophie à Piſe. Un Ouvrage que ſon pere avoit compoſé, lui donna la penſée d'en publier un autre qu'il intitula : *Gonopſis Chanthropologia.* On crut que cette Piéce n'étoit pas de lui : l'injuſtice qu'on lui fit à ce ſujet, le chagrina furieuſement, & c'eſt pour cette raiſon qu'il publia de nouveau cet Ouvrage à Piſe, ſous le titre : *De Ortu animæ humanæ.* Cependant comme ſon mérite lui aquit une grande réputation, on l'attira en 1605. dans l'Univerſité de Padoue, où il enſeigna juſqu'en 1631. qu'il en ſortit fâché, parce qu'on lui avoit refuſé la Chaire qui étoit vacante par la mort de Cremonini, qu'on donna à Thomas Zilioli. Liceto ſe retira à Bologne. En 1645. la République de Veniſe lui fit tant d'inſtances pour accepter une Chaire de Profeſſeur dans l'Univerſité de Padoue, qu'il ne put réſiſter à des priéres ſi obligeantes; il revint donc dans cette Ville, & il y mourut en 1656, âgé de 79 ans.

Fortunius Licetus a compoſé plus de cinquante Traités, dont les plus importans ſont :

De Vita, Libri tres. Venetiis, 1606. *in-4to. Genuæ*, 1607. *in-4to.*

De Ortu animæ humanæ, Libri tres. Genuæ, 1602. *in-4to.*

De animarum Coextenſione corpori, Libri duo. Patavii, 1616. *in-4to.*

De Feriis altricis animæ nemeſeticæ Diſputationes. Patavii, 1631. *in-4to.*

De anima ſubjecto corpori nil tribuente, deque ſeminis vitæ & efficientia primaria in formatione fœtûs, Liber unus. Patavii, 1631. *in-4to.*

De rationalis animæ variâ propenſione ad corpus, Libri duo. Patavii, 1634. *in-4to.*

De perfecta Conſtitutione hominis in utero, Liber unus. Patavii, 1616. *in-4to.*

De Monſtrorum cauſis, natura & differentiis, Libri duo. Patavii, 1616. *in-4to. Ibidem*, 1634. *in-4to. editio auctior & iconibus æneis illuſtrata.*

De Spontaneo viventium Ortu, Libri quatuor. Vicetiæ, 1618. *in-fol.*

De his quæ diu vivunt ſine alimento, Libri quatuor. Patavii, 1612, *in-fol.*

Pyronarcha, five de fulminum natura, deque Febrium origine, Libri duo. Patavii, 1634. *in-4to.*

De propriorum Operum Hiſtoria, Libri duo. Patavii, 1634. *in-4to.*

De novis Aſtris.

De Immortalitate animæ.

De Cometarum Attributis.

Mundi & hominis Analogia.

De Annulis antiquis.

De Hydrologia, ſive fluxu maris, &c.

Il donna auſſi au Public une Diſſertation curieuſe ſous le titre : *De Lucernis antiquis.* Il prétend que les Anciens avoient le ſecret de faire une huile qui ne ſe conſumoit point, ou de diſpoſer les lampes ſépulchrales en ſorte qu'à meſure qu'elles brûloient, la fumée ſe condenſoit inſenſiblement, & ſe reduiſoit en huile par un changement perpétuel. Qu'à l'égard de la mêche, elle étoit d'une ſorte de lin que les Anciens appelloient *Asbeſton*, c'eſt-à-dire, inextinguible. Il rapporte là-deſſus diverſes hiſtoires : ſous le Pontificat de Paul III, qui fut élevé au ſaint Siége en 1534, on ouvrit un tombeau à Rome, où l'on trouva un corps tout entier, & dont les cheveux étoient noués d'un raiſeau de fil d'or. Il y avoit dans ce tombeau une lampe qui devoit avoir brûlé près de 1600 ans, puiſque l'Inſcription étoit conçue en ces termes : *Tulliolæ filiæ meæ;* ce qui marque que c'étoit la fille de Ciceron. Mais tout cela ne fut pas plutôt expoſé à l'air, que la lampe s'éteignit & le corps ſe reduiſit en pouſſiére. On aſſure qu'on a trouvé dans le Territoire de Viterbe, quantité de ces lampes éternelles ; mais qui étant expoſées à l'air, ne purent conſerver leur lumiére que pendant quelques heures. On dit que la plus belle étoit celle d'*Olybius Maximus* de Padoue : elle étoit compoſée de deux phioles, dont l'une étoit d'or, & l'autre d'argent, toutes deux pleines d'une admirable liqueur qui entretenoit, ſans ſe diminuer, une lampe placée entre les deux phioles, ou au-deſſus comme d'autres diſent. Fortunius Licetus rapporte encore d'autres pareilles Hiſtoires, & il prétend que le feu éternel de la Déeſſe *Veſta* n'étoit qu'une de ces lampes : mais à cet égard il ſe trompe ; car tout le monde ſait qu'on n'appelloit ce feu éternel, que parce qu'on ne le laiſſoit jamais éteindre & que les Veſtales avoient ſoin de l'entretenir. A l'égard même des lampes ſépulchra-

les, le sentiment de Liceto a été refuté par Octavio Ferrari, célébre Professeur d'Humanités à Padoue, dans une Dissertation qu'il publia en 1685. *De veterum Lucernis sepulchralibus.* Il y prouve que ces sortes de lampes, appellées éternelles, & dans lesquelles on supposoit une huile *inextinguible*, ne sont que des Phosphores qui s'allument pour un peu de tems après avoir été exposés à l'air.

LIEBAUD, (Jean) Médecin, natif de Dijon, vivoit dans le seiziéme siécle. Il s'établit premiérement à Paris, où il épousa la célébre *Nicole Etienne*, fille de *Charles*, Médecin; puis étant retourné en sa Patrie, il y écrivit un livre sur les maladies des femmes, traduit de l'Italien de *Marinellus*, qui l'avoit donné au Public sous le titre de *La Comara*. Nous avons encore les deux Ouvrages suivans qui sont de la façon de Liebaud:

Thesaurus sanitatis paratu facilis. Parisiis, 1577. *in*-16.

De præcavendis curandisque venenis Commentarius.

Le second Ouvrage est dans un même volume avec le premier. Il mourut à Paris le 21 Juin 1596.

LIMBORCH, (Guillaume Van) Médecin & ancien Professeur de la Faculté en l'Université de Louvain, de qui nous avons:

Medulla Simplicium ex Dodoneo & Schrodero.

imprimé pour la derniére fois, en 1724.

On trouve dans Vander Linden un Gilbert Limborth, qui a écrit:

De Acidulis, quæ sunt in silva Arduenna juxtà vicum Spa. Antuerpiæ, 1559. *in-4to.*

LINACER, (Thomas) Anglois, qui florissoit au commencement du seiziéme siécle, avoit la réputation d'être l'homme le plus savant de son Pays. Il en étoit sorti fort jeune pour aller en Italie, & avoit étudié à Florence sous *Demetrius* & *Ange Politien*. Depuis il passa à Rome, où il fit amitié avec *Hermolaus Barbarus*, & il y eut le plaisir d'y voir tous les Manuscrits de la Bibliothéque du Vatican. Après cela il revint en Angleterre, où sa réputation l'avoit déja précédé, & on le choisit pour être Précepteur du Prince *Artus*, fils ainé du Roi Henri VII.

Linacer avoit le gout extrêmement délicat pour les Sciences; sa latinité passoit pour la plus pure & la plus polie, & il écrivoit & parloit le Grec avec une facilité admirable. La lecture des livres de Galien qu'il fit en cette Langue, lui inspira du gout pour la Médecine: il s'y at-

tacha, & il devint le plus habile Médecin de ſon tems. Auſſi fut il choiſi pour être Médecin ordinaire du Roi Henri VII, & puis de Henri VIII. ſon fils. Il compoſa pluſieurs Traités, & traduiſit quelques-uns de ceux de Galien de Grec en Latin. On dit que ſur la fin de ſa vie il ſe fit Prêtre, & qu'il mourut en 1524. le 21 Octobre, âgé de 64 ans. Linacer avoit obtenu du Roi les Lettres néceſſaires pour la fondation du Collége des Médecins de Londres; il en fut le premier Préſident, & il legua ſa maiſon à cette Société, pour que les aſſemblées qui s'y étoient tenues de ſon vivant, continuaſſent encore de s'y faire après ſa mort. *Jean Caïus* lui fit cet éloge funébre:

THOMAS LINACRUS
Regis Henrici Octavi Medicus;

Vir & Græcè & Latinè, atque in re Medica longè eruditiſſimus; multos ætate ſuâ languentes, & qui jam vitam deſponderant, vitæ reſtituit. Multa Galeni Opera in Latinam linguam mirâ & facili facundiâ vertit: egregium opus de emendata ſtructura Latini ſermonis, amicorum rogatu, paulò antè mortem edidit. Medicinæ ſtudioſis Oxoniæ publicas lectiones duas, Cantabrigiæ unam, in perpetuum ſtabilivit. In hac Urbe Collegium Medicorum fieri ſuâ induſtriâ curavit, cujus & Præſidens proximus electus eſt. Fraudes, doloſque mirè peroſus; fidus amicis; omnibus juxtà charus: aliquot annos antequam obiret Presbyter factus, plenus annis ex hac vita emigravit, multùm deſideratus, anno Domini 1524. *die* 21 *Octobris.*

Vivit poſt Funera virtus.
Thomæ Linacro Clariſſimo Medico
Joannes Caïus poſuit
anno 1557.

LINDERN. (François-Balthaſar De) Il pratiqua la Médecine à Strasbourg avec beaucoup de réputation, & en 1710. il donna au Public une Oſtéologie très-eſtimée.

LINNÆUS, (Charles) Docteur en Médecine & Profeſſeur de Botanique à Upſal en Suéde, à qui nous ſommes redevables d'une nouvelle méthode pour diviſer les Plantes en claſſes, en genres & en eſpéces. Il prend pour régle de ſes diviſions les différentes parties qui ſervent à la fructification.

LINUS, ancien Poëte qu'on dit avoir été Précepteur d'Orphée. On lui a attribué quelque connoiſſance de la Médecine, pour avoir écrit des Arbres & des Fruits.

LISIMACHUS, Médecin, Sectateur de la doctrine d'Hippocrate, allegué par le Scholiaſte de Nicandre.

LISTER, (Martin) natif d'Yorch, fils de Martin Liſ-

ter, Médecin du Roi Charles I, étoit de la Société Royale d'Angleterre, & Médecin par quartier de la Reine Anne. Il vivoit dans le dix-ſeptiéme ſiécle, qu'il a enrichi par pluſieurs Ouvrages de ſa façon. On trouve quelques particularités ſur l'inteſtin *Cæcum*, dans une Lettre de cet Auteur à Henri Oldenburgh.

LITTRE, (Alexis) né à Cordes dans l'Albigeois le 21 Juillet 1658, fit ſes études à Villefranche en Rouergue, d'où il vint enſuite à Montpellier. Il alla delà à Paris, où il s'appliqua fortement à l'Anatomie : il y fut reçu Docteur Régent de la Faculté, & en 1699. Mr. Du Hamel étant paſſé dans la Claſſe des Anatomiſtes à l'Academie Royale des Sciences, nomma Mr Littre pour ſon Eléve, qui en 1702. n'étoit encore monté qu'au grade d'Aſſocié, & qui fit en ce tems-là une cure ſi extraordinaire, qu'elle lui attira une eſtime ſinguliére. Ce fut peu de tems après qu'il fut fait Médecin du Châtelet. Il mourut d'apoplexie le 3 Février 1725.

LOBERA (Aloyſius) étoit natif d'Avila, Ville d'Eſpagne dans la vieille Caſtille. Il fut Médecin de l'Empereur Charles V. En 1544. il donna au Public un Traité en Eſpagnol ſur les Maladies les plus communes aux Gens de Cour, qu'il met au nombre de quatre; ſavoir, le Catharre, la Goutte, la Gravelle & le Mal vénérien.

LOMMIUS, (Joſſe) ſavant Médecin, de qui nous avons quelques Ouvrages très-eſtimés :

Commentarii de ſanitate tuenda. Lovanii, 1558. *in-8vo.*

Medicinalium obſervationum, *Libri tres. Antuerpiæ*, 1560, 1563. *in-8vo. Amſtelodami*, 1715. *in-12.*

De curandis Febribus continuis, *Liber. Antuerpiæ*, 1563. *in-8vo. Rotterodami*, 1720.

LONGUEIL, (Gilbert) Médecin, étoit d'Utrecht, où il nâquit en 1507. Il apprit les Langues ſavantes, la Philoſophie & la Médecine, & il s'y rendit très-habile. Herman, Archevêque de Cologne, le choiſit pour ſon Médecin, & il mourut dans cette derniére Ville en 1543, âgé de 36 ans. On a divers Traités de ſa façon.

LONICER, (Adam) fils de Jean, nâquit à Marpurg, Ville d'Allemagne au Landgraviat de Heſſe-Caſſel. Il quitta ſa Patrie pour aller à Francfort ſur le Mein, où il exerça la Médecine avec beaucoup de gloire & de bonheur. Nous avons de lui :

Hiſtoriæ naturalis Opus novum. Francofurti, 1551. *in-fol.*

Naturalis Historiæ tomus secundus. Francofurti, 1555. *in-fol.*

Omnium corporis humani affectuum Explicatio methodica. Francofurti, 1594. *in-8vo.*

De Purgationibus, Libri tres. Francofurti, 1596. *in-8vo.*

Il mourut à Francfort le 19 Mai 1586, âgé de 58 ans.

Il est fait mention dans Vander Linden, *d'un Jean Lonicer*; c'est le pere d'Adam, dont nous venons de parler. Il nâquit à *Otthren* dans l'Etat de Mansfeld en 1499; & comme il s'appliqua à l'étude contre le gré de son beaupere, il s'enfuit de chez lui, & passa à Eeisleben dans le même Etat, & se retira ensuite à Wittemberg. Comme il ne recevoit aucun argent de ses parens pour son entretien, il fut obligé de se mettre au service de quelques Ecoliers, & quoiqu'il donnât une partie de son tems à ses Maîtres, il employoit si bien l'autre à l'étude, qu'il se rendit savant dans les Langues Gréque & Latine. Son savoir dans ces Langues le fit choisir par *Melanchton* & *Joachim Camerarius* pour achever le Dictionnaire Grec & Latin auquel ils travailloient. Ensuite il fut Professeur de la Langue Hébraïque à Fribourg; puis il se retira à Marpurg où il enseigna les Belles-Lettres avec beaucoup de réputation, ayant préféré cet emploi à d'autres charges plus honorables qui lui furent offertes de divers endroits. Il mourut à Marpurg le 20 Juillet 1569, à 70 ans.

Quoique Jean Lonicer ne fût point Médecin, ainsi qu'on vient de le voir, la grande connoissance qu'il avoit de la Langue Gréque, le porta cependant à enrichir la Médecine des Ouvrages suivans:

In Dioscoridæ Anazarbæi de re medica Libros à Marcello Virgilio versos scholia nova. Marpurgi, 1543. *in-folio.*

Nicandri Theriaca & Alexipharmaca cum scholiis & interpretatione Latina. Coloniæ, 1531. *in-4to.*

Erotemata in Galeni de usu partium in hominis corpore, Libri 17. *Francofurti*, 1550. *in-8vo. addito de Meteoris Compendio.*

LOTHIC, connu sous le nom de *Petrus Lotichius secundus*, étoit de *Solitar* dans le Comté d'Hanau en Allemagne, où il nâquit en 1528. dans la famille d'un Laboureur. Un de ses oncles, Abbé du Monastére de Solitar, le fit élever avec beaucoup de soin; & pour se distinguer de cet oncle qui portoit le même nom, il se fit nommer *secundus*.

Dès qu'il eut pris la premiére teinture des Lettres, il fut envoyé

envoyé à Francfort pour étudier ſous Jacques Micylle. Comme il avoit un génie admirable & une forte inclination pour les Lettres, il profita ſi bien des leçons de cet excellent homme, que dans peu de tems il ſurpaſſa de bien loin ſes compagnons d'Ecole, & il égala les plus ſavans en la belle Litterature. Enſuite il alla à Marpurg & puis à Wittemberg, & il ne fut pas plutôt connu de Melanchton & de Camerarius, qui enſeignoient en cette derniére Ville, qu'ils lui donnerent toute leur eſtime & toute leur affection. Et parce qu'alors il s'éleva une guerre civile en Allemagne, Lotichius fut obligé de porter les armes pendant quelque tems. Mais comme il avoit une paſſion extrême pour la Poëſie, au milieu des exercices militaires il avoit coutume de ſe divertir à faire des vers, ainſi qu'il le témoigne en quelque endroit de ſes Oeuvres, parlant aux Muſes de cette maniére :

Vos quoque ſum lituos inter veneratus & enſes,
Quodque fuit vacuum tempus ab hoſte dedi.
Deque tot amiſſis etiam nunc pauca ſuperſunt
Carmina, militiæ tempore facta meæ.

La Paix ayant ramené Lotichius à Wittemberg, il fut chargé de la conduite de quelques jeunes Gentilshommes de la premiére nobleſſe d'Allemagne. Après avoir demeuré quelque tems en leur maiſon, il s'en alla avec eux en France, & leur ayant fait voir Paris, il les mena à Montpellier, où ils demeurerent l'eſpace de quatre années. Lotichius ayant ramené ces Gentilshommes à leur maiſon, paſſa en Italie, où il reçut le dégré de Docteur en Médecine. Etant retourné en Allemagne, il s'établit à Heidelberg, & après y avoir enſeigné & exercé la Médecine pendant quelques années, il y mourût d'une fiévre maligne le 24 Octobre de l'an 1560.

Il avoit la taille médiocre, & l'eſprit grand & élevé au-deſſus du commun : il étoit complaiſant, civil, modeſte, ſobre, enjoué dans la converſation, conſtant dans ſes amitiés, infatigable dans l'étude, intrépide dans les périls. Il avoit un ſi grand fonds de candeur, de bonté & de douceur, qu'il étoit impoſſible de le connoître ſans l'aimer. Il avoit reçu de la nature un corps robuſte & vigoureux; mais qui fut extrêmement affoibli par un accident qui lui arriva en Italie. Car dans le tems qu'il étoit à Bologne, ſon Hôteſſe épriſe d'un amour furieux pour un Gentilhomme Bavarois qui logeoit dans ſa maiſon,

mit un philtre amoureux dans le bouillon qu'elle lui avoit accommodé. Lotichius trouvant que celui qu'on lui avoit donné, étoit trop gras, le changea avec le breuvage empoisonné qui étoit préparé pour le Gentilhomme Bavarois. Il ne l'eut pas plutôt avallé, qu'il fut saisi d'un mal d'estomac & d'un mal de cœur insupportable : & quoiqu'il y apportât un prompt reméde, il ne laissa pas de languir long-tems dans une maladie dangereuse, qui lui fit tomber les cheveux & les ongles, & qui changea si fort son temperament, que depuis, toutes les années de sa vie à pareille saison qu'il avoit bu ce funeste bouillon, il lui prenoit une grosse fiévre accompagnée de délire.

Lotichius avoit beaucoup d'érudition, & il passa pour être le meilleur Poëte de son tems. Trois ans après sa mort, Joachim Camerarius fit imprimer ses Poësies.

Vander Linden parle d'un *Jean-Pierre Lotich*, natif de Francfort sur le Mein, qui a publié les Ouvrages suivans :

De Gummi (ut vocant) Gotta, sive laxativo indico discursus Theorico-practicus. Francofurti, 1626. *in-8vo. cum Dispensatorio Chimico.*

Paradoxon, sive de febribus in genere dissertatio Theorico-practica. Accessit ejusdem Disputatio Physica de dignitate & præstantia scientiæ naturalis. Francof. 1627. *in-4to.*

Gynæcologia, id est, de nobilitate & perfectione sexûs fœminei. Rintelii, 1630. *in-8vo.*

LOUVET, (Pierre) Docteur en Médecine & Historiographe, natif de Beauvais au XVII. siécle, dont on a plusieurs Ouvrages, sur-tout sur l'Histoire du Languedoc & de la Provence.

LOWER, (Richard) excellent Médecin Anglois du XVII. siécle, natif de Treméré dans la Province de Cornuailles, fut élevé dans l'Ecole de Westminster, & devint disciple de Thomas Willis. Il pratiqua la Médecine à Londres avec tant de réputation, qu'il passa pour le plus célébre Médecin Anglois de son tems. Il mourut le 17 Janvier 1691. On a de lui en Latin un savant Traité du Cœur; il y a répandu plusieurs choses nouvelles sur l'arrangement des fibres dont ce viscére est composé. Cet Ouvrage est intitulé :

De Corde, item de motu & calore sanguinis, & chyli in eum transitu.

Les éditions les plus estimées sont les suivantes. *Amstelodami*, 1669. *Londini*, 1670.

LUC, (ſaint) Evangéliſte, étoit d'Antioche, qui eſt la Métropole de Syrie. Saint Paul nous apprend qu'il avoit été Médecin. Il n'a point été du nombre des Apôtres, non plus que ſaint Marc, mais l'un de leurs diſciples; ainſi il n'a point écrit ce qu'il avoit vu lui-même, comme ſaint Mathieu & ſaint Jean, mais ce qu'il avoit appris de ceux qui l'avoient vu. Saint Luc a été diſciple de ſaint Paul, & il a écrit l'Evangile environ l'an de Jeſus-Chriſt 56. Les circonſtances du Nouveau Teſtament, qui concernent ou qui ont quelque rapport à la Médecine, ſont détaillées dans ſaint Luc avec plus de force & d'exactitude, que dans les autres Evangéliſtes.

LUCIUS APULEIUS étoit de Madaure en Afrique, Ville autrefois fameuſe par ſon Academie : ſaint Auguſtin y a étudié. Le Pere d'Apulée, qui s'appelloit *Théſée*, avoit rempli la charge de *Duumvir*, & avoit été fort conſidéré dans ſa Patrie. Sa mere, nommée *Salvia*, étoit de la famille de Plutarque & de celle du Philoſophe Sextus. Apulée avoit d'abord étudié à Carthage, puis à Athénes, où il s'attacha beaucoup à la Philoſophie de Platon, & enfin à Rome, où il étudia la Juriſprudence & s'aquit même une grande réputation dans le Barreau. Mais il quitta enſuite cette Profeſſion, pour reprendre la Philoſophie qui étoit mieux de ſon gout. Il écrivit un Traité de la vertu des Simples, & toucha pluſieurs autres points de Médecine dans ſes Ouvrages. Voici le titre de ceux qui en traitent plus expreſſément :

De Virtutibus Herbarum, Liber. Baſileæ, 1528. *in-folio. Pariſiis*, 1528. *in-fol. Venetiis*, 1547. *in-folio. cum aliis diverſ. argumenti Operibus.*

De Ponderibus & Menſuris, ac Signis cujuſcunque ponderis, Liber.

Apulée vivoit dans le ſecond ſiécle de Jeſus-Chriſt, ſous les Empereurs Adrien, Antonin le Débonnaire, & Marc-Auréle. Il fut accuſé de Magie, & fut obligé de ſe défendre, à cet égard, par deux Apologies qui nous ſont reſtées. Il eſt vrai que la principale cauſe de cette accuſation fut le mariage qu'il avoit contracté avec une riche veuve, nommée *Pudentilla*, & dont les parens de cette Dame ne furent pas contens; ce qui fit qu'ils s'aviſerent de publier qu'Apulée l'avoit forcée, par des ſortiléges, à lui donner la main, & qu'il avoit même fait mourir un fils de cette même Dame, pour s'en approprier les richeſ-

ses qui montoient à quatre millions de petits sesterces, qui font environ quatre cens mille de nos livres. Mais il y a bien aussi de l'apparence qu'il avoit donné lieu à des soupçons de cette nature, par les expériences qu'il faisoit tous les jours pour découvrir les propriétés des plantes, des animaux, &c. en quoi il avoit, sans doute, poussé un peu trop loin sa curiosité. Quoi qu'il en soit, il fut absous de cette accusation; mais cela n'a pas empêché que la postérité ne l'ait mis au rang des Magiciens.

LUCIUS-JUNIUS-MODERATUS COLUMELLA, Philosophe très-renommé, qui vivoit du tems de Sénéque, sous l'empire de Néron, l'an 57 de salut. Nous avons de lui:

De Re rustica, Libri duodecim. Regii, 1482. *in-folio*, *cum aliis ejusdem argumenti libris. Ibidem*, 1498. *in-fol. Lugduni*, 1533. *in-folio. Coloniæ*, 1536. *in-8vo. Parisiis*, 1543. *in-8vo.*

De Cultu Hortorum, *cum aliis. Argentorati*, *in-8vo.*

LULLE, (Raimond) Espagnol, disciple d'Arnauld de Villeneuve, nâquit à Barcelone en 1235, & mourut en Afrique le 26 Mars de l'an 1315. Il est le premier qui dans son Traité intitulé : *De Quinta Essentia*, ait parlé d'un Reméde universel pour toutes les maladies, & de la Pierre Philosophale.

D'autres assurent que cet Auteur nâquit dans l'Isle de Majorque ou de Minorque, & qu'il sortoit de l'illustre famille des Lulles de Barcelone. Les Auteurs qui ont vêcu dans le même tems que lui, en parlent comme d'une personne extrêmement versée dans la Logique, & cela paroit en effet par la plupart de ses Ecrits. Il eut l'adresse d'introduire un nouvel art transcendant, que l'on appelle l'*Art de Lulle*, par le moyen duquel un homme pouvoit disputer un jour entier sur quelque Topique que ce fût, sans entendre un mot de la matiére. S'étant apperçu à la fin de la futilité de son art, il quitta la superfluité stérile des mots pour s'attacher aux choses.

Il n'eut pas plutôt commencé à s'attacher à la Chimie, qu'il prêcha une autre sorte de doctrine; savoir, qu'on ne peut aquerir cet art que par l'expérience, & qu'on ne sauroit s'en instruire par de simples paroles.

Lulle n'a pas seulement écrit sur la Logique; il a encore composé plusieurs autres volumes sur d'autres sciences : il est difficile d'en savoir le nombre au juste, parce

que ſes Ecoliers avoient coutume de publier leurs Ouvrages ſous le nom de leur Maître.

Il voyagea dans la Mauritanie, où l'on ſuppoſe qu'il prit connoiſſance pour la premiére fois, de la Chimie; il ſuça les principes de cet Art dans les Ecrits de Geber; la conformité que l'on remarque entre ces deux Auteurs, ſemble démontrer cette opinion. L'occaſion de ſon voyage fut, ſi l'on en croit les Auteurs Eſpagnols, ſa paſſion pour une jeune fille, appellée Eleonore, qui refuſa opiniâtrément de l'écouter. Un jour qu'il la preſſoit & qu'il lui demandoit la raiſon de ſes refus, elle ouvrit ſur le champ ſon corſet & lui mòntra une partie de ſon ſein dévorée par un cancer. Lulle, en Amant tendre & généreux, forma ſur le champ le deſſein d'aller dans la Mauritanie, où Geber vivoit, eſpérant trouver dans la ſcience de celui-ci quelque reméde contre l'infirmité de ſa Maîtreſſe. D'autres diſent, que frappé de ce ſpectacle, il ſe dévoua à la vertu & aux exercices de la pénitence, & qu'il ſe conſacra entiérement à la converſion des Infidéles; ce qui l'engagea à étudier l'Arabe à l'âge de trente ans. Jacques, Roi d'Arragon, fonda, à ſa ſollicitation, un Séminaire à Majorque pour l'inſtruction des Miſſionnaires; enſuite Lulle ſe mit à parcourir l'Allemagne, la France & l'Angleterre, & finit par être lapidé en Afrique, où il prêchoit le Chriſtianiſme à des Infidéles.

On dit qu'il y a eu deux Raimonds Lulles, l'un Moine & martir; l'autre Alchimiſte & Juif d'origine. L'on ajoute que dans la Bibliothéque de la République de Veniſe, l'on conſerve plus de cent Manuſcrits ſur la Chimie de Raimond Lulle qui n'ont point encore vu le jour. Ses principaux Ouvrages ſont:

De Secretis naturæ ſeu quinta Eſſentia, Libellus. Auguſtæ Vindelicorum, 1518. *in-4to. Venetiis*, 1521. *in-4to. Argentorati*, 1541. *in-8vo. Coloniæ*, 1567. *in-8vo. Adjecta eſt ejuſdem epiſtola ad Regem Robertum de accurtatione Lapidis Philoſophorum, cui adjunctus eſt Tractatus de aquis ex ſcriptis Raymundi ſuper accurtationis Epiſtolam ab artis ſtudioſo collectus.*

Teſtamentum duobus libris univerſam artem Chimicam complectens. Item ejuſdem Compendium animæ tranſmutationis artis metallorum. Coloniæ, 1566, 1573. *in-8vo.*

Secreta Secretorum. Coloniæ, 1592. *in-8vo.*

Apertorium, cum aliis. Noribergæ, 1546. *in-4to.*

Codicillus, seu Vade-Mecum, in quo fontes Alchimicæ artis ac Philosophicæ reconditioris uberrimè traduntur. Coloniæ, 1572. in-8vo.

Ars intellectiva super Lapidem Philosophorum. Extat cum veræ Alchimiæ Scriptoribus.

Practica Lapidis. Ibidem.

Theoria & practica.

De intentione Alchimistarum.

De Mercurio solo, Libellus.

Liber Mercuriorum.

Praxis universalis magni Operis.

Repertorium, seu intentio summaria valde utilis ad intelligentiam Testamenti, Codicilli & aliorum ejus Librorum.

Epistola ad Eduardum Regem Angliæ.

Speculum magnum.

Testamentum novissimum.

Aphorismi.

De investigatione occulti secreti.

Exempla accurtationis.

La plupart de ces Ouvrages sont en Manuscrit dans la Bibliothéque de Leyde. On a de plus dans la Bibliothéque de Boile une fort belle copie de tous les Ouvrages chimiques de Raimond Lulle, faite en 1483. & 1484. en deux volumes *in-folio*, donnée par Mr. Elie Ashmole. On trouve aussi dans le Théâtre Chimique & dans la Bibliothéque Chimique de Manget, quelques-uns des Ouvrages dont nous avons fait mention.

LUPUS. *Voyez* LYCUS.

LUSITANUS. *Voyez* AMATUS.

LUSITANUS. *Voyez* ZACUTUS LUSITANUS.

LYCUS, ou LUPUS, Médecin qui a vêcu peu de tems avant Galien, étoit de Macédoine & bon Anatomiste. Le même Galien dit qu'il passoit pour celui qui avoit le mieux écrit *des Muscles*, quoique son livre sur cette matiére fût trop gros, parce qu'il y avoit inseré diverses questions de Logique.

Il y eut un autre Lycus qui étoit de la Secte Empirique.

LYRIUS, Esclave de l'Empereur Tibére, étoit Médecin, comme on l'apprend de l'Inscription suivante :

TI. Lyrius TI. Cæsaris
Aug. Ser. Celadianus
Medicus Ocularius
Pius Parentium suorum, &c.

On ne sait si ce n'est point le même qui est nommé *Illyrius* dans une autre Inscription, & qui étoit Médecin Oculiste & Esclave du même Empereur.

Quoi qu'il soit vrai que la Médecine ait été exercée à Rome par des Esclaves, il est à propos de remarquer ici que c'est sans fondement que quelques Auteurs ont prétendu que tous les Médecins étoient de cette condition. Les Grecs, que les priviléges accordés par les Romains avoient attiré à Rome, étoient sûrement de condition libre : d'ailleurs, différentes Inscriptions appuient encore l'opinion de ceux qui soutiennent que la Médecine n'étoit pas entre les mains des seuls Esclaves. En voici une de cette sorte :

C.N. Helvius C.N.L. Iola
Medicus Ocularius.
Q. Clodius Q.L Niger
Medicus Ocularius sibi, &c.

La lettre L. avec le point à côté, marque que ces Médecins étoient des Affranchis, *Liberti.*

LYSERUS (Michel) nâquit à Leipsic, & fut le disciple & l'ami de Thomas Bartholin. Cette liaison le mit à portée de profiter des lumiéres de ce grand homme, & de devenir célébre Anatomiste comme lui.

Nous avons un Ouvrage de la façon de Lyserus, intitulé :

Culter Anatomicus. Hafniæ, 1653. *in-8vo.* 1665. *in-8vo. Francofurti*, 1679. *in-8vo. Lugduni Batavorum*, 1731.

Il contient d'excellentes instructions sur la maniére de disséquer habilement.

M.



MACHAON étoit frere de Podalyre, tous deux fils d'Esculape, Machaon étoit l'aîné, comme on le recueille de ce que Q. Calaber fait dire à Podalyre au sujet de la mort de ce premier ; que ce cher frere l'avoit élevé comme son fils, après que leur pere avoit été reçu dans le ciel, & qu'il lui avoit enseigné à guérir les maladies. Quoiqu'Homére mette toujours Podalyre le premier, lorsqu'il parle de lui & de son frere, ce n'est pas une consé-

quence : il eſt viſible que ce n'eſt que pour ajuſter ſon vers. Ce que ce Poëte dit ailleurs de Machaon, fait voir qu'il étoit le plus eſtimé, & qu'on l'appelloit préférablement à ſon frere, pour panſer les plus Grands de l'armée. Ce fut Machaon qui traita Ménélaus bleſſé par Tindare, en eſſuyant premiérement le ſang de ſa plaie, (& non pas en le ſuçant avec les lévres, comme l'ont cru quelques Savans, trompés par la double ſignification du mot qu'Homére emploie dans cette rencontre) & après avoir eſſuyé la bleſſure, en y appliquant des remédes adouciſſans, comme faiſoit ſon pere : ce fut auſſi Machaon qui guérit Philoctete, qui avoit été rendu boiteux, pour s'être laiſſé tomber ſur le pied une fiêche trempée dans le fiel de l'Hydre de Lerne, préſent ou dépôt que lui avoit remis Hercule en mourant. Cette cure marqueroit que Machaon devoit être plus habile dans ſon art que le Centaure Chiron, qui ne put ſe guérir d'une bleſſure de cette ſorte.

Au reſte, les deux freres étoient tous deux ſoldats auſſi-bien que Médecins, & Machaon ſemble avoir été fort brave. Il fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois, cette fameuſe machine dont les Grecs ſe ſervirent pour prendre Troye. Il fut une fois bleſſé à l'épaule dans une ſortie que firent les Troyens, & il fut enfin tué dans un combat ſingulier qu'il eut contre Nirée, ou, ſelon d'autres, contre Eurypyle fils de Téléphe. Machaon, ainſi que ſon frere, eſt auſſi mis au nombre des Galans d'Héléne.

La femme de Machaon s'appelloit *Anticlea*. Elle étoit fille de Dioclès Roi de Meſſenie. Il en eut deux fils, *Nicomachus* & *Gorgaſus*, qui demeurerent à Phere, & poſſéderent le Royaume de leur ayeul, juſqu'à ce que les Héraclides, au retour de la guerre de Troye, ſe fuſſent emparés de la Meſſenie & de tout le Péloponéſe, d'où ils les chaſſerent auſſi-bien que quelques autres. Pauſanias parle encore de trois autres fils de Machaon, *Sphirus*, *Alexanor* & *Polemocrates*. Il y a apparence qu'une partie d'entre eux furent Médecins, &, peut-être, qu'ils ſuivirent tous la Profeſſion de leur pere, qui fut conſervée dans la famille avec un grand ſoin. Au reſte, je ne ſais ſi Machaon étoit Roi par lui-même, ou s'il tenoit cette dignité de ſa femme; mais Homére l'appelle en deux ou trois endroits Paſteur des peuples, qui eſt le titre qu'il donne à Agamemnon & aux autres Rois. Pauſanias qui parle du combat ſingulier

de Machaon, ajoute qu'il fut enſeveli dans la Meſſenie, où ſes os furent rapportés du camp de devant Troye, par les ſoins de Neſtor. Sur quoi il faut remarquer que ce combat de Machaon qui ſe fit devant le camp dont nous venons de parler, où ce vaillant Médecin fut tué, ne ſe rapporte pas bien avec ce que l'on a dit, après Hyginus, que Machaon fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois. On ſait que Troye fut priſe immédiatement après que ceux qui étoient renfermés dans ce cheval, en furent ſortis.

Ovide fait mention de Machaon au premier livre *De Ponto*, Epitre 4.

Utque Machaonus Peautius artibus Heros.

MACOLLO, (Jean) Ecoſſois, qui enſeigna la Médecine en l'Univerſité de Piſe l'an 1616. Delà il vint à Londres, où il eut place en 1622. parmi les Médecins ordinaires de Jacques I. Roi d'Angleterre. Nous avons quelques Ouvrages de ſa façon, comme:

Iatria chimica, exemplo therapeiæ luis venereæ illuſtrata. Londini, 1622. *in-8vo.*

MAGGIUS (Barthelemi) étoit de Bologne, où il nâquit en 1477. Il fut Médecin de Jules III. élevé au Pontificat l'an 1550, & il mourut dans ſa Ville natale en 1552, âgé de 75 ans. Nous avons de lui:

De Sclopetorum & Bombardarum vulnerum curatione, Liber. Bononiæ, 1552. *in-4to.*

MAGNINUS, Médecin très-renommé & natif de Milan, vivoit en 1300. Il compoſa un Livre intitulé: *Regimen ſanitatis*, que d'autres attribuent à Arnauld de Villeneuve.

MAGNUS, Médecin Sectateur d'Athenée, qui avoit compoſé un Livre intitulé: *Des Choſes qui ont été découvertes après Themiſon.* Il paroit qu'il n'avoit écrit ce Livre qu'en vue d'y rapporter principalement ce que ſon Maître avoit innové dans la Médecine. Galien parle d'un *Magnus*, comme de ſon contemporain; il étoit premier Médecin des Empereurs Antonin le Pieux & Marc-Auréle, & il lui joint un Demetrius qui avoit le même emploi.

On trouve deux *Magnus* dans Vander Linden: l'un *Nicolas*, qui a écrit:

De Medicis pulveribus, Libellus. Lutetiæ, 1545. *in-8vo.*

Le ſecond ſe nomme *Pierre-Paul*, & a donné au Public:

De ſanguinis miſſione, Liber. Romæ, 1584. *in-4to.*

MAGON, Médecin, natif de Carthage : il voyagea très-long-tems, ne ſe nourriſſant que de farine ſéche. Nous avons de lui quelques chapitres *De Mulo Medicina*, qui ſe trouvent parmi les Auteurs qui ont traité de la Vétérinaire,

Græcè. Baſileæ, 1537. *in-4to.*

Latinè, ex interpretatione Joannis Ruellii. Pariſiis, 1530. *in-folio.*

MAHOMET, Prophéte des Turcs & fondateur de leur Religion, vivoit dans le ſixiéme ſiécle de ſalut. On dit qu'il étoit aſſez inſtruit de la Médecine; mais principalement de celle qui pour ne ſe fonder que ſur l'expérience, fut appellée Empirique. Il compoſa un livre d'Aphoriſmes, où il détaille les principaux préceptes de cette ſcience.

MAIMONIDE, (Moïſe) célébre Rabbin du XII. ſiécle, & l'un des plus ſavans hommes que les Juifs aient produits, nâquit à Cordoue en 1139. Il étudia ſous les plus habiles Maîtres, & en particulier, ſous Averroës. Après avoir fait de grands progrès dans les Langues & dans les Sciences, il alla en Egypte, & devint premier Médecin du Sultan. Maimonide eut un grand crédit auprès de ce Prince, & mourut comblé de gloire, d'honneur & de richeſſes en 1209, à 70 ans. Il a écrit pluſieurs Ouvrages ſur la Religion Judaïque, qui lui ont aquis tant de réputation, que les Juifs l'appellent *l'Aigle des Docteurs*, & qu'ils le regardent comme le plus beau génie qui ait paru depuis Moïſe le Légiſlateur. Maimonide eſt ſouvent cité ſous le nom de *Moſes Egyptius*, à cauſe de ſon ſéjour en Egypte, de *Moſes Cordubenſis*, parce qu'il étoit de Cordoue. On l'appelle auſſi le Rabbin *Moré*, c'eſt-à-dire, *le Docteur*, & il eſt ſouvent déſigné par le nom de *Rambam*, compoſé des lettres initiales, R, M. B. M. par leſquelles ils déſignent ſon nom entier, c'eſt-à-dire, *Rabbi Moïſe, fils de Maimon.* Les Juifs ont coutume de déſigner ainſi les noms de leurs fameux Rabbins par des lettres initiales.

MAIOLUS, (Laurent) de Génes, Médecin d'une grande érudition, vivoit en 1490. Il a écrit un Ouvrage intitulé :

De Gradibus Medicinarum, Liber. Venetiis, 1497. *in-4to.*

MAITRE GERVAIS. *Voyez* CHRÉTIEN.

MALANEL, (Mathias-Théodore) Médecin d'Anvers, très-renommé vers l'an 1538. Nous avons de lui :

De Melancholia, sive atræ bilis morbo ex Galeni, Ruffi & Aetii Sicanii voluminibus. Antuerpiæ, 1540. *in-4to.*

MALPIGHI, (Marcel) excellent Médecin & Anatomiste Italien au XVII. siécle, nâquit à Crevalcuore, près de Bologne, le 10 Mars 1628. Il étudia sous Massari & sous Mariano, & fut Professeur de Médecine à Bologne en 1656. Le Grand-Duc de Toscane l'appella ensuite à Pise pour y enseigner la Médecine. Malpighi y contracta une étroite amitié avec le savant Borelli, auquel il attribue les découvertes qu'il fit dans la suite. L'air de Pise lui étant contraire, il retourna à Bologne en 1659. Il remplit la place de premier Professeur en Médecine dans l'Université de Pise en 1662, & retourna encore à Bologne quatre ans après. Il devint Membre de la Société Royale de Londres en 1669, & continua d'y enseigner avec réputation, jusqu'en 1691, que le Cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avoit connu à Bologne pendant sa Légation, étant devenu Pape sous le nom d'Innocent XII., l'appella à Rome, & le fit son premier Médecin. Malpighi mourut d'apoplexie en cette Ville, dans le Palais Quirinal, le 29 Novembre 1694, âgé de 67 ans. Ce Médecin mérita par sa sagacité singuliére dans les recherches anatomiques, la réputation dont il jouit encore. Son industrie ne se borna point aux animaux les plus parfaits; mais elle s'étendit aux insectes & même aux végétaux.

Il découvrit entre autres choses, à l'aide de ses microscopes, que la partie corticale du cerveau est composée d'une multitude innombrable de très-petites glandes ; il fixa par ses expositions anatomiques, les différentes conjectures qu'on avoit eu jusqu'alors sur le tissu de la langue; il décrivit au vrai la substance des poumons, & celle du foie; il a fait plusieurs observations nouvelles sur la rate, sur le méchanisme des reins, sur les vaisseaux lymphatiques & sur les glandes. Voici les Ouvrages que nous avons de lui:

Opera omnia. Londini, 1686. 2 *vol. in-fol. Opera posthuma. Londini*, 1697. *in-folio.*

Observationes Anatomicæ de pulmonibus. Hafniæ, 1663. *Lugduni Batav.* 1672.

Dissertatio Epistolaris de Bombyce. Londini, 1669.

De viscerum, nominatim pulmonum, hepatis, &c. Structura. Amstelodami, 1669. *Jenæ*, 1677.

Epistolæ Anatomicæ. Genevæ, 1669.

Anatome Plantorum. Londini, 1675.

Anatomes Plantarum pars altera. Londini, 1679.

Dissertatio Epistolica de formatione pulli in ovo. Lond. 1666.

Plusieurs de ces Ouvrages sont dans la Bibliothéque Anatomique de Le Clerc & Manget, imprimée à Geneve en 1685, dans laquelle on trouve de plus les Dissertations suivantes de Malpighi :

De cornuum vegetatione, de utero & viviparorum ovis & de pulmonibus epistolæ.

De Polyppo cordis.

Epistolæ quædam circa illam de ovo dissertationem.

Appendix repetitas auctasque de ovo incubato observationes continens.

MANARD, (Jean) Médecin célébre, qui vivoit vers la fin du quinziéme siécle & au commencement du seiziéme. Il nâquit à Ferrare en 1461; & s'étant appliqué à l'étude de la Médecine dès ses tendres années, il eut l'avantage d'avoir Nicolas Leonicéne pour précepteur en cette Science : un disciple du caractére de Manard, fit des progrès surprenans sous un aussi habile Maître. Il exerça la Médecine à Ferrare jusqu'en l'an 1513, & en 1514. il fut appellé en Hongrie pour y être premier Médecin du Roi Ladislas, qui mourut deux ans après. La mort de ce Prince lui fit prendre la route de sa Patrie, & après avoir séjourné environ deux ans, tant en Hongrie qu'en Autriche, il y aborda heureusement, & commença d'y enseigner la Médecine en 1519. Manard a écrit divers Ouvrages :

Epistolarum Medicinalium Libri viginti, necnon in Joannis Mesuæ simplicia & composita annotationes & censuræ. Basileæ, 1540. *in-folio. Hanoviæ*, 1611. *in-folio.*

In primum artis parvæ Galeni Librum Commentarius. Basileæ, 1536. *in-4to.*

Manard se maria dans un âge presque décrépit, avec une jeune fille d'une grande beauté : le désir d'avoir des enfans, le porta à des excès dont il mourut en 1536. C'est ce qui donna sujet à *Petrus Cursius* de lui faire cette Epitaphe :

Dum Manarde vigil cum prole coronidis esse,
Vidisti vitam perpetuam esse tuam.
Et dum formosa cum Pallade conjuge dormis,
Sensisti mortem curvus adesse senex.
Hic nunc clarè jaces & quem pedalirion esse
Vidimus, annosum sustulit ipsa Venus.

On voit à Ferrare l'Inscription suivante sur le tombeau de Manard, que *Julie* sa femme y fit graver:

JOANNI MANARDO FERRARIENSI,
Viro uni omnium integerrimo ac sanctiss. Philosopho ac Medico doctissimo,
Qui annos P. M. LX. continenter tum docendo, tum scribendo, tum innocentissimè medendo, omnem Medicinam ex arce bonarum litterarum fœdè prolapsam, & in Barbariæ potestatem ac ditionem redactam, prostratis ac profligatis hostium copiis, identidem ut Hydra renascentibus, in antiquum pristinumque statum ac nitorem restituit: lauream omnium bonorum consensu adeptus.
IV. & LXX. annum agens, omnibus omnium ordinum sui desiderium relinquens,
Humili se hoc sarcophago condi jussit.
Julia Manarda uxor, quod ab eo optabat, posuit.
Hæc brevis exuvias magni capit urna Manardi,
Nam virtus latè docta per ora volat.
Mens pia cum superis cœli colit aurea templa,
Hinc Hospes vitæ sint documenta tuæ.
Anno M. D. XXXVI.

MANDEVILLE, (Bernard De) fameux Ecrivain du XVIII. siécle. nâquit à Dort en Hollande, & s'y fit recevoir Docteur en Médecine. Il alla ensuite en Angleterre, & y publia en 1714. un Poëme en Anglois, intitulé: *The Grumbling hive*, c'est-à-dire, *L'Essain d'Abeilles murmurant*, sur lequel il fit ensuite des remarques. Il publia le tout à Londres en 1723. *in-8vo.* en Anglois, & l'intitula: *La Fable des Abeilles.* Il prétend dans cet Ouvrage que le luxe & les vices des particuliers, tournent au bien & à l'avantage de la société. Mandeville publia ensuite des *Pensées libres sur la Religion*, qui firent grand bruit aussi-bien que sa *Fable des Abeilles*, & souleverent contre lui les personnes judicieuses. Il mourut à Londres le 19 Janvier 1733, âgé d'environ 63 ans. On a encore de lui quelques autres Ouvrages.

MANDEVILLE, ou MONTEVILLE, (Jean De) Chevalier Anglois & Professeur en Médecine, sortit de son Pays environ l'an 1352, & voyagea pendant 34 ans en Asie & en Afrique. A son retour, il donna au Public une rélation de son voyage, dans laquelle il rapporte ce qu'il a vu d'admirable en Egypte, en Arabie, en Perse & ailleurs. Cet Ouvrage, qu'il mit en Latin, en François & en Anglois, a été encore traduit en diverses autres Langues. Jean de Mandeville mourut à Liége le 17 Novembre de l'an 1372, comme nous l'apprenons de son Epitaphe, que Vossius, Balæus, Pitsæus & d'autres rapportent.

MANELFI, (Jean) Professeur en Médecine à Rome, étoit de Monte-rotonde dans le Pays des Sabins. Il fut en considération sous le Pontificat d'Urbain VIII. vers l'an 1624, à cause de son savoir & de ses Ouvrages. Les plus considérables sont :

De Febribus Theoria. Romæ, 1625. *in-4to.*

Responsio brevis ad annotationes Prosperi Martiani Saxolensis in Commentationem Marsilii Cagnati Veronensis, super Aphorismo, concocta, 22 Libri primi Hippocratis. Romæ, 1621. *in-8vo.*

Urbanæ Disputationes in primam Problematum Aristotelis sectionem. Romæ, 1630. *in-8vo.*

Divers Auteurs parlent de Manelfi avec éloge.

MANFRED, (Jérôme) Médecin & Astrologue de Bologne, étoit célébre en 1450, & il composa divers Ouvrages. Nous avons entre autres :

De Medicis & infirmis Collectanea in ordinem centiloquii congesta. Bononiæ, 1483. *in-4to. Nuremb.* 1530. *in-8vo.*

MANGET, (Jean-Jacques) habile Médecin, nâquit à Geneve le 19 Juin 1652. L'Electeur de Brandebourg lui donna des lettres de son premier Médecin en 1699, & Manget conserva ce titre jusqu'à sa mort, arrivée à Geneve le 15 Août 1742, à 91 ans. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages. Les plus connus sont :

Une Bibliothéque anatomique, imprimée à Geneve, 1686, *& réimprimée* 1717.

Une Collection de diverses Pharmacopées, in-fol.

Bibliotheca Pharmaceutico-Medica, in-folio.

Une Bibliothéque chimique, 2 *vol. in-fol.*

Une Bibliothéque chirurgique, in-folio.

Une Bibliothéque de tous les Auteurs qui ont écrit sur la Médecine, 4 *vol. in-folio.*

Tous ces Ouvrages sont en Latin. Daniel Le Clerc, Auteur d'une Histoire de la Médecine, l'aida beaucoup.

MANTIAS, disciple d'Hérophile, qui a décrit plusieurs bons Médicamens. Il demeura ferme dans les sentimens de son maître, au lieu que plusieurs autres disciples du même Hérophile les abandonnerent & devinrent Empiriques. Mantias vivoit dans le 38 siécle du monde.

MANTINUS, (Jacques) Médecin Hébreu, qui étoit en réputation à Venise sous le Pontificat de Paul III. & l'empire de Charles V. vers l'an 1542. Il traduisit en Latin plusieurs Ouvrages d'Avicenne :

Avicennæ Fen. IV. primi, de universali ratione medendi, versio Latina. Venetiis, 1530. *in-8vo. Ettelingæ*, 1531. *in-8vo.*

Avicennæ Caput XXIX. tertii Canonis Fen. primæ Tractatus primi de canonibus universalibus curationis doloris capitis, latinitate donatum, extat cum Methodo Cornelii à Baersdorp.

MARANTA, (Barthelemi à) Médecin très-renommé qui vivoit vers l'an 1554. Il étoit natif de Venosa, Ville du Royaume de Naples, dans la Basilicate, au pied de l'Apennin, la même qui est la Patrie du Poëte Horace. Il a composé les Ouvrages suivans:

Methodi cognoscendorum simplicium Medicamentorum, Libri tres. Venetiis, 1559. *in-4to.*

De Theriaca & Mithridatio, Libri duo. Francofurti, 1576. *in-8vo.*

De Aquæ, Neapoli in Luculliano, Scaturientis, metallicâ natura ac viribus. Neapoli, 1559. *in-4to.*

Epistola excusatoria de quibusdam contra Matthiolum editis.

MARC CATON, célébre Romain qui nâquit vers l'an 1520 de Rome. Il haïssoit extrêmement les Médecins Grecs, & ne vouloit d'autre Médecine que la naturelle: aussi est-il le premier de tous les Romains qui en ait écrit. Caton approuvoit fort les remédes superstitieux, & l'on trouve dans ses Ecrits des paroles qu'il prononçoit pour guérir une fracture ou une dislocation. Pline nous apprend que Caton employoit beaucoup les choux, & Plutarque observe qu'il n'approuvoit pas que l'on s'abstînt de manger dans les maladies. Caton mourut dans un âge fort avancé.

MARCEL, surnommé L'EMPIRIQUE, étoit de Bourdeaux, & vivoit du tems de Théodose en 388 de salut. Comme il semble qu'il a eu quelque office à la Cour de cet Empereur, on pourroit en inférer qu'il étoit Chrétien, quand on n'en auroit pas les preuves qu'on a d'ailleurs, & qui sont tirées de la Préface & de quelques autres endroits d'un Livre qu'il a écrit:

De Medicamentis empiricis, physicis & rationabilibus. Cet Ouvrage a été imprimé, *Basileæ*, 1536. *in-folio. Venetiis*, 1547. *in-folio. Lutetiæ*, 1565. *in-folio, cum aliis Medicorum antiquorum Operibus.*

Tout Chrétien qu'étoit Marcellus, il a rapporté dans ce même Livre plusieurs moyens superstitieux de guérir les

maladies, comme ſont certaines paroles prononcées par le malade ou par d'autres, & certains billets, ſur leſquels il écrit quelques vers Grecs ou Latins, ou quelques mots barbares.

MARCELLUS, Médecin du quinziéme ſiécle, étoit de Cumes, Ville de Campanie au Royaume de Naples. Il ſervit en qualité de Médecin & de Chirurgien dans l'armée de Veniſe, durant la guerre de cette République & ſes alliés contre Charles VIII. Roi de France. Nous avons des Obſervations de Médecine de la façon de Marcellus, que Jérôme Velſchius, Médecin d'Augsbourg, a fait imprimer *in-4to.* l'an 1668.

MARCELLUS de Seyde en Pamphilie, vivoit ſous Marc-Auréle dans le deuxiéme ſiécle de Jeſus-Chriſt. Il a écrit quarante-deux livres en vers héroïques touchant la Médecine : dans un de ces livres il traitoit de la *Lycanthropie*, qui eſt une eſpéce de mélancolie, qui fait que ceux qui en ſont atteints, ſe croient changés en loup. On trouve dans Aetius (*Tetrap.* 2. *Serm.* 2. *cap. II.*) un fragment de cet Ouvrage.

MARCHETTIS, (Dominique De) Médecin, natif de Padoue, ſuccéda à Veſlingius dans la Chaire d'Anatomie de cette Ville. Il ſoutint les ſentimens de ſon prédéceſſeur contre les attaques de Riolan, par un Traité qu'il donna au Public, ſous le titre ſuivant :

Anatomia, cui reſponſiones ad Riolanum Anatomicum Pariſienſem in ipſius animadverſionibus contra Veſlingium additæ ſunt. Patavii, 1652. *Ibid.* 1654. *Hardervici*, 1656.

MARESCHAL, (George) premier Chirurgien des Rois Louis XIV. & Louis XV. s'eſt aquis une grande réputation par ſon ſavoir & par ſon zéle pour la perfection de la Chirurgie. Il mourut dans ſon Château de Biévre le 13 Décembre 1736, à 78 ans.

MARIANUS, Médecin, que Geſner nomme *Marianus ſancti Barolitani*, & Juſte & Vander Linden *Marianus ſanctus Barolitanus*, parce qu'en effet il étoit de Barlette, Ville du Royaume de Naples dans la Terre de Bari. Il floriſſoit à Veniſe dans le ſeiziéme ſiécle, & il a écrit divers Ouvrages :

Commentaria in Avicennæ Textum de Apoſtematibus calidis : de contritione & attritione : de caſu & offenſione : de calvariæ curatione. Compendium in Chirurgia. Libellus

bellus de lapide renum. Libellus aureus de lapide vesicæ per incisionem extrahendo. Libellus de quidditatibus, de modo examinandi Medicos Chirurgos. Oratio de Medicinæ laudibus. Venetiis, 1543. *in-4to.*

De ardore urinæ & difficultate urinandi, Libellus. Venetiis, 1558. *in-8vo.*

Il est parlé plus au long de *Marianus* à l'Article de François Colot.

MARINUS, Médecin, qui fut Précepteur de Quintus, vivoit sous l'empire de Néron dans le premier siécle de salut. Galien le compte entre les meilleurs Anatomistes, & il remarque, entr'autres choses, que Marinus avoit fort bien écrit sur la matiére des muscles.

Pline le jeune parle d'un Médecin nommé *Posthumius Marinus*, auquel il dit avoir obligation du rétablissement de sa santé. En reconnoissance il prie Trajan de donner la bourgeoisie de Rome à quelques personnes qui lui avoient été indiquées par ce Médecin. Ce dernier Marinus, qui vivoit dans le second siécle, pourroit être le fils du premier; il n'y a rien du moins qui y repugne pour le tems.

MARQUE, (Jacques De la) célébre Chirurgien, natif de Paris, est Auteur d'une excellente Introduction à la Chirurgie, qu'il composa en faveur des Commençans, & d'un *Traité des Bandages de Chirurgie.* Il mourut à Paris le 22 Mai 1622.

MARQUIS, (Guillaume) natif d'Anvers, exerça premiérement la Médecine à Hulst, puis ayant été nommé à la place de Médecin de l'Hôpital de sa Ville natale, il s'y fixa pour toujours. Nous avons de lui les Ouvrages suivans:

Aloë morbifuga in sanitatis conservationem concinnata. Antuerpiæ, 1633. *in-8vo.*

Decas pestifuga. Antuerpiæ, 1627. *in-4to.*

Il est parlé dans les Auteurs d'un *Lazare Marquis*, aussi Médecin d'Anvers, qui a donné en Flamand un Traité de la Peste, imprimé dans la même Ville en 1636.

MARQUIS, (Jean) Médecin, étoit natif de Condrieu, petite Ville de France au Lyonnois; mais il tiroit son origine de Vienne en Dauphiné, où il exerça sa Profession avec applaudissement. En 1583. il étoit Principal du Collége du Cardinal Bertrand à Paris, & Jean Morel, son ami, lui recommanda en mourant, sa fille Camille, si célébre par ses Ouvrages Grecs, Latins & Fran-

çois. Marquis intereſſa les plus beaux eſprits de ce tems-là à travailler avec lui au Tombeau de Morel, & lui érigea le *Mauſolée Royal*, qui eſt le titre qu'il donna au Recueil des vers qu'on compoſa ſur cette mort.

Juſte Lipſe fut des amis particuliers de Marquis, & il le lui témoigna par ſes Lettres. Il a compoſé divers Ouvrages; mais nous n'avons de lui qu'une continuation de la Chronologie de Genebrad juſqu'en 1609. Marquis mourut en 1625, âgé de 72 ans. Pluſieurs Auteurs parlent de lui.

On trouve dans Vander Linden un *Guillaume Marcquis*, natif d'Anvers, de qui nous avons:

Decas peſtifuga, ſeu decem quæſtiones problematicæ de Peſte, unà cum exactiſſima inſtructione purgandorum ædium infectarum. Antuerpiæ, 1627. *in-4to.*

MARTIANUS, ou MARTIALIS, Sectateur d'Eraſiſtrate, avec lequel Galien eut quelques diſputes ſur des matiéres anatomiques.

MARTIANUS, (Proſper) Médecin, qui exerça ſa Profeſſion à Rome dans le ſeiziéme ſiécle. Nous avons de lui d'excellens Commentaires ſur les Oeuvres d'Hippocrate, intitulés:

Magnus Hippocrates Cous, notationibus explicatus. Romæ, 1628. *in-folio.*

MARTIN, (Jean) Médecin de Paris, qui étoit en réputation au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Il mourut en 1609, occupant alors la place de premier Médecin de la Reine Marguerite de Valois, depuis répudiée par Henri IV. Nous avons quelques Commentaires de ſa façon ſur les Oeuvres d'Hippocrate.

MARTINEZ, (Chryſoſtome) ſavant Eſpagnol, qui vint à Paris aux environs de l'an 1660. Il étudia l'Anatomie avec grand ſoin durant le cours de trente années conſécutives qu'il a demeuré à Paris, caché dans le Collége de Montaigu, où il vivoit tout ſimplement & ſi frugalement, qu'il ſe contentoit le plus ſouvent de pain, d'oignons & de quelques fruits, buvoit fort peu de vin, ſans jamais ſe rendre à charge à ſes amis, & paroiſſoit toujours content. Il étudioit ſouvent un mois entier, ſur un bras, ſur une main, ſur un doigt, & toujours d'après nature. Environ l'an 1690. cet homme, ſi ſage, ſi ſavant & qui paroiſſoit ſi tranquile, diſparut pendant le fort de la guerre qui précéda la Paix de Riſwich. Marti-

nez, qui méritoit d'avoir des protecteurs, & qui n'ayant jamais ſongé à faire ſa cour à qui que ce ſoit, n'avoit aucun crédit, fut inquiété & accuſé d'être eſpion, peut-être parce qu'il parloit auſſi-bien la Langue Françoiſe que ſa Langue maternelle. Nous avons deux belles planches d'Anatomie qu'il avoit gravées lui-même; la premiére parut de ſon tems, & il la vendoit un louis d'or; la ſeconde, inconnue pendant long-tems, fut donnée au Public en 1740, avec un petit Livret pour ſervir d'explication.

MARUS, Peruſin, qui, au rapport du Poëte *Silius Italicus*, étoit Soldat & Médecin. La longue expérience qu'il avoit du métier de la guerre, lui ayant donné l'occaſion de voir ſouvent panſer des bleſſures, fit qu'il apprit à les panſer lui-même : d'où vient qu'il rendit cet office à *Serranus*, fils de Regulus, après une bataille où le premier avoit été bleſſé.

MASERJAWAIHUS, Médecin, natif de Syrie, & Juif de Religion, célébre vers l'an de ſalut 623. Il eſt le premier qui ait traduit les Ouvrages des Médecins Grecs en Arabe.

MASSA, (Nicolas) Médecin & Anatomiſte très-renommé, étoit de Veniſe, & floriſſoit vers 1530. Nous avons de lui :

De Febre peſtilentiali, petechiis, morbillis, variolis & apoſtematibus peſtilentialibus, ac eorum omnium curatione, necnon de modo quo corpora à peſte præſervari debeant. Venetiis, 1540. *in-4to. Ibid.* 1556. *in-4to.*

Epiſtolarum medicinalium Tomus primus & alter. Venetiis, 1542, 1550, 1558. *in-4to.*

Examen de venæ-ſectione & ſanguinis miſſione in febribus, ex humorum putredine ortis, ac in aliis præter naturam affectibus. Venetiis, 1560. *in-4to.*

Liber introductorius Anatomiæ. Venetiis, 1536, 1539, 1559. *in-4to.*

Riolan & quelques autres que ſon autorité a jetté dans la même erreur, lui attribuent la découverte des muſcles piramidaux. Mais cette opinion eſt ſans fondement, car le muſcle qu'on regarde comme le piramidal de Maſſa, n'eſt que le muſcle cremaſter, à qui il vaudroit mieux laiſſer ce nom.

Il nous a laiſſé une deſcription très-exacte de cette cloiſon du Scrotum, dont quelques Anatomiſtes modernes ſe font honneur. Il a nié l'exiſtence de cette membrane

que Mundinus appelle *velamentum* ou *pudicitia*, & que nous nommons l'*Hymen*. Il a décrit les canaux des Caroncules des reins, à travers lesquels les urines sont filtrées, & que nous avons appellé *Tubuli urinarii*. Il a démontré que la substance de la langue étoit musculeuse, & que cette partie étoit couverte d'une double enveloppe. Il dit que le col de la matrice est musculeux. Il traite la membrane charnue du front, de vrai muscle, & il soutient que les petits os de l'ouïe qui frappent le timpan de l'oreille, étoient découverts dès le tems d'Achillinus.

MASSARIA, (Alexandre) Professeur en Médecine dans l'Université de Padoue, étoit de Vicenze suivant quelques Auteurs; mais Vander Linden le fait natif de Padoue. Il s'aquit beaucoup de réputation par son savoir vers l'an 1587, & mourut dans la même Ville de Padoue en 1598. L'extravagante vénération que Massaria avoit pour la mémoire de Galien, est remarquable : il aimoit mieux, disoit-il, errer avec cet Ancien, que d'avoir raison avec les Modernes. Nous avons les Ouvrages suivans de sa façon :

Opera medica, quibus methodus ac ratio cognoscendi & curandi totius corporis humani morbos, ad nativam genuinamque Hippocratis & Galeni mentem verè optimèque instituitur. Lugduni, 1634. *in-folio. Continentur :*

De Peste, separatim. Venetiis, 1579. *in-4to.*

De pulsibus & de urinis. Francofurti, 1606.

Consilium pro febre catarrhali.

Liber responsorum & consultationum medicinalium, separatim. Venetiis, 1613. *in-fol.*

Disputationes duæ, una de scopis mittendi sanguinem, altera de purgatione in principio morborum, separatim. Vincentiæ, 1698. *in-4to. Lugduni*, 1622. *in-4to.*

Il a encore écrit :

De abusu medicamentorum vesicantium & Theriacæ in febribus pestilentibus Disputatio. Patavii, 1591. *in-4to.*

De abusu medicamentorum vesicantium Disputatio secunda apologetica ad librum Herculis Saxoniæ de Phœnigmis. Vicentiæ, 1593. *in-4to.*

Prælectiones de morbis mulierum, conceptus & partus. Lipsiæ, 1600. *in-8vo.*

MASSARIUS, (François) de Venise, Philosophe & Médecin très-renommé vers l'an 1530. Il mit au jour des Annotations fort savantes sur le neuviéme livre de

l'Histoire naturelle de Pline, où il parle pertinemment de la nature des animaux aquatiques. Cet Ouvrage est intitulé :

In nonum Plinii de naturali historia librum castigationes & annotationes. Basileæ, 1537. *in-4to. Parisiis*, 1542. *in-4to.*

Vander Linden parle encore d'un *Dominique Massarius* de Vicenze, qui a écrit :

De ponderibus & mensuris medicinalibus, Libri tres. Papiæ, 1516. *in-folio. Tiguri*, 1584. *in-8vo, cum aliis.*

Le même Auteur cite aussi *Jérôme Massarius*, natif de Vicenze comme le précédent, qui a donné au Public :

Hippocratis de natura hominis, Liber, Latinè versus & paraphrasi explicatus. Argentorati, 1564. *in-8vo.*

MATHISIUS, (Corneille-Henri) de Bruges, Médecin très-expert qui vivoit vers l'an 1536. Il mit en Latin les six livres *De Methodo medendi* de Jean Actuarius, fils de Zacharie.

MATTHIOLE (Pierre-André) étoit de Sienne, Ville d'Italie dans la Toscane, où il nâquit vers l'an 1500, de *François* & de *Lucréce Boninsegni*. Il étudia en Médecine à Padoue, & il y reçut le bonnet de Docteur en cette science. Quelque tems après il fut appellé à la Cour de l'Empereur, par Ferdinand Archiduc d'Autriche, qu'il servit pendant dix ans en qualité de premier Médecin; delà il vint à Trente, & il y mourut de la peste en 1577. Il avoit une connoissance très-parfaite de la Langue Gréque & Latine ; ce qui lui donna une merveilleuse facilité pour la composition de ses beaux Ouvrages. Il publia des Commentaires sur Dioscoride, qui ont paru sous le titre :

Opera omnia, hoc est, Commentarii in sex Libros Pedacii Dioscoridis Anazarbei de Materia Medica. Venetiis, 1554. *in-folio. Ibidem*, 1583. *in-fol. Francofurti*, 1598. *in-folio.*

Gaspar Bartholin ajouta des notes très-curieuses & très-importantes à cette derniére édition. Nous avons encore :

Dialogus de morbo Gallico.

Apologia adversùs Amatum Lusitanum, cum censura in ejusdem enarrationes. Venetiis, 1558. *in-8vo.*

Epistolarum medicinalium, Libri quinque. Pragæ, 1581. *in-folio. Lugduni*, 1564. *in-8vo.*

De simplicium medicamentorum facultatibus secundùm locos & genera. Venetiis, 1569. *in-8vo. Lugduni*, 1571. *in-16.*

Disputatio Adversùs 20 Problemata Melchioris Guilandini. Venetiis, 1563. *in-4to.*

Consilia Medica.

MATTHIOLE, ou MATTHIOLUS DE MATTHIOLIS, Médecin natif de Perouse, Ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise, qui a écrit des secrets de la Mémoire :

Ars memorativa, seu de praeceptis artificialibus & regulis medicinalibus ad augendam memoriam, Tractatus.

Il enseigna à Padoue, où il mourut en 1480. On publia dans le seiziéme siécle, sous le nom de Matthiole, un Livre en vers imprimé à Lyon chez Olivier Arnoulet avec ce titre :

Le Bigame Matthiolus
Qui nous montra sans varier
Les biens & aussi les vertus
Qui viennent pour soi marier,
Et à tous fait considérer;
Il dit que l'homme n'est pas sage
S'il se tourne remarier
Quand pris a été au passage.

Cet Ouvrage fit assez de bruit : on y fit une réponse qui étoit intitulée ; *Le Rebours de Matthiolus.* Elle commençoit ainsi ;

Des femmes sommes tous venus
Autant les gros que les menus,
Pourquoi celui qui en dit blame,
Doit être reputé infame, &c.

MAUGANT GENETHLIAC, célébre Médecin Anglois, Mathématicien du Roi Vortigéne, vivoit environ l'an 470. On dit qu'il écrivit un Livre de la Magie naturelle, & des éclaircissemens & expositions sur Apulée.

MAURICEAU, (François) Chirurgien, natif de Paris & fameux Accoucheur, qui florissoit vers la fin du dix-septiéme siécle. Il remplit, avec honneur, les premiéres charges *de la Compagnie de Saint-Côme*, dont il fut Prévôt, & mourut le 17 Octobre 1709. Nous avons de lui un Ouvrage très-estimé & très-suivi, qui a pour titre :

Traité des Maladies des femmes grosses & de celles qui sont nouvellement accouchées. Observations sur la grossesse & l'accouchement des Femmes. Paris, 1738. & 1740. *in-4to. derniére édition.*

MAYERNE, (Théodore Turquet De) Baron d'Aubonne, étoit de Geneve, où il nâquit l'an 1572. En 1592. il se fit inscrire en la Faculté de Montpellier; & après une application de cinq années qu'il donna à l'étude de la Médecine, il en remporta les honneurs avec un applaudissement général. D'abord après sa promotion, il quitta Montpellier & vint à Paris, où il se fit assez de réputation pour qu'en l'année 1600. on le choisît Médecin de Henri Duc de Rohan, que le Roi Henri IV. envoyoit en Ambassade à la Diéte d'Allemagne. Mayerne s'aquitta si bien de la commission qu'on lui avoit donnée, qu'à son retour à Paris il fut mis au rang des Médecins ordinaires du Roi; place qu'il occupa jusqu'en 1611, laquelle année il fut appellé en Angleterre à l'emploi de premier Médecin du Roi Jacques I. Après la mort de ce Prince, il fut continué dans la même place sous Charles I. son fils, & il mourut à Chesley en 1655, âgé de 82 ans. Mayerne avoit eu de grandes difficultés avec la Faculté de Médecine de Paris, au sujet des Rémédes chimiques, dont il vantoit le mérite & l'usage contre les sentimens des Médecins de cette Ville. Il étoit Calviniste, & le Cardinal du Perron travailla en vain à sa conversion.

Mayerne a laissé plusieurs Ouvrages; mais ils ne furent imprimés que long-tems après sa mort : en voici les titres;

Syntagmata duo Praxis Mayernanæ.

De Morbis internis, præcipuè gravioribus & chronicis.

De Febribus.

De Morbis externis.

De Arthritide.

De Gonnorrhea inveteratæ & carunculæ ac ulceris in meatu urinario curatione, Epistola.

Il y a une édition de Londres de 1700. en un gros volume *in-folio.*

MAYNARD, (Pierre) Médecin de Verone, qui florissoit au commencement du seiziéme siécle. En 1518. il donna au Public deux Traités *De Morbo Gallico*, dans lesquels il prétend avoir établi, suivant les principes astrologiques qu'il s'étoit mis en tête, que cette maladie avoit tiré son origine de l'influence maligne des astres; mais que par une conjonction favorable de ces mêmes astres, elle finiroit l'an 1584. Maynard a sagement pourvu à l'inconvénient de paroître faux Prophéte durant sa vie; l'année qui devoit décider de la justesse de sa prédiction, étoit

trop éloignée, & lui trop âgé pour qu'il pût l'atteindre.

MAYOW, (Jean) Médecin à Oxford, Membre d'un des Colléges de cette Ville, & Docteur en Droit, nous a laissé les Ouvrages suivans:

Tractatus quinque Physico-Medici. Oxoniæ, 1669. *Ibidem*, 1674. *Hagæ Comitis*, 1681.

Tractatus duo seorsum editi, quorum prior agit de Respiratione, alter de Rachitide. Oxoniæ, 1669. *Lugduni Batavorum*, 1671.

MEDECINE (la) est une science fondée sur la connoissance des choses salutaires & nuisibles, au moyen de laquelle le Médecin travaille à conserver la vie & la santé, ou à rétablir la derniére par l'usage des remédes convenables. Conserver aux hommes la santé, soit en prévenant, soit en écartant les maladies, c'est le devoir du Médecin; tout le monde en convient. Or, le mortel capable de rendre ce service important à ceux qui l'invoquent, honore son état & peut s'asseoir, à juste titre, entre les fils d'Apollon. Quelles que soient les idées du vulgaire, les personnes instruites n'ignorent point combien il est difficile d'aquerir le dégré de connoissance nécessaire pour exercer la Médecine avec succès. Le chemin qui conduit, je ne dis pas à la perfection, mais à une intelligence convenable dans l'art de guérir, est rempli de difficultés presqu'insurmontables. Nous sommes souvent dans une grande incertitude sur la nature de la santé & des maladies. Leurs causes rélatives sont cachées dans une obscurité qu'il sera bien difficile de dissiper parfaitement; mais le fut-elle un jour, une connoissance suffisante de la vertu des Remédes nous manqueroit encore. D'ailleurs, chacune des parties de la Médecine est d'une étendue supérieure à la capacité de l'esprit humain; cependant le parfait Médecin devroit les posséder toutes.

La Médecine est une véritable Physique, remplie comme la Physique elle-même, d'opinions conjecturales : ce qui se doit principalement entendre de la théorie; car la pratique a des régles assurées, & la plupart des principes d'où elles sont déduites, peuvent se démontrer évidenment. Ces paroles d'Hippocrate qui sont à la tête de ses Aphorismes : *La vie est courte, l'Art est long, l'occasion rapide, l'expérience dangereuse, le jugement difficile*, font plutôt voir les difficultés qui accompagnent la pratique de la Médecine, que l'incertitude de ses secours; & delà, celui

qui ſait remplir tous les devoirs de cette importante Profeſſion, doit être d'autant plus eſtimé, qu'il a plus d'obſtacles à ſurmonter pour parvenir à ſon but, c'eſt-à-dire, la guériſon des malades. Le Public cependant regarde la Médecine comme une choſe fort aiſée à pratiquer; & cet Art, de tous le plus important, a ſeul ce privilége d'attirer la confiance à quiconque en prend le titre. Il ſuffit de ſe dire Médecin, pour avoir droit & juriſdiction ſur la vie des hommes; car, quoique la ſageſſe du gouvernement prenne des meſures pour arrêter les ſuites dangereuſes d'une confiance ſi inconſidérée, le Particulier n'en eſt guères moins diſpoſé à ſe livrer au premier Charlatan, qui ſe vante d'avoir quelque remède. La foibleſſe & l'impatience de guérir, ſont les cauſes de cette exceſſive crédulité:

Fingunt ſe cuncti Medicos, idiota, ſacerdos,
Judæus, Monachus, hiſtrio, raſor, anus.

Puiſque le Peuple veut être trompé, dit-on, qu'il le ſoit; maxime contraire à la probité, & peu charitable, & qu'on n'auroit jamais pratiquée de nos jours, ſi la ſottiſe des hommes n'y avoit donné lieu. Un Médecin qui a dequoi ſatisfaire un malade raiſonnable, ſera quitté, s'il ne contrefait le Charlatan ou le Devin; & qui lui préférera-t'on? Un miſérable qui ne ſait la plupart du tems, ni lire, ni écrire, & qu'on va chercher au loin pour apprendre de lui à l'aſpect d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoitroit rien, quand il auroit le malade ſous ſes yeux. En parlant ici du vulgaire, on n'entend pas la lie du peuple. Le Peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adreſſent, eſt répandu dans toutes les conditions, & fait toujours le grand nombre dans quelque ſociété que ce ſoit. Il arrive même, je ne ſais par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon ſens & de la pénétration, & qui ſont très-intelligens en d'autres matiéres, ſemblent s'être défaits de tout leur ſavoir & de tout leur jugement quand il s'agit de leur vie. Philoſophes dans la ſanté, mais peuple dans la maladie, ils ont recours aux prétendus Devins avec le même empreſſement que le dernier des idiots.

L'homme n'auroit aucun beſoin de la Médecine; il jouiroit même perpétuellement de la ſanté & de la vie, ſi les parties dont ſon corps eſt compoſé, pouvoient toujours

ſubſiſter dans leur état naturel, & faire les fonctions auxquelles le Créateur les a deſtinées. Mais il n'eſt point de moment qui n'apporte dans nos corps quelque alteration ſenſible ou inſenſible; & toute merveilleuſe qu'en ſoit la compoſition, ils ſont enfin ſujets à être détruits. La loi indiſpenſable qui impoſe la néceſſité de mourir, a de tout tems fait gémir l'humanité; & les hommes, entrainés par le panchant naturel qu'ils ont pour leur conſervation, ſe ſont attachés depuis le commencement du monde au diſcernement des choſes qui ſont utiles pour l'entretien de la vie & de la ſanté, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre. Ils ont particuliérement fait tous leurs efforts pour ſe garantir des derniéres; mais ayant remarqué que nonobſtant toutes leurs précautions, ils étoient quelquefois ſurpris, & qu'il ne dépendoit pas toujours d'eux d'éviter les cauſes des maladies, la derniére reſſource a été de prendre garde de bien près à la conduite que tenoient ceux qui étoient tombés malades. Voyant donc que ceux qui mouroient, avoient fait, ſembloit-il, telle ou telle faute qui pouvoit avoir rendu la maladie mortelle; &, au contraire, que ceux qui guériſſoient, s'étoient conduits dans leur maladie de telle ou telle maniére, & s'étoient ſervi de certaines choſes dont ils n'uſoient pas en ſanté, & auxquelles on pouvoit attribuer leur guériſon; ils ont évité dans la ſuite ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & eſſayé ſur d'autres perſonnes, en de ſemblables maladies, les mêmes choſes qui leur avoient ſemblé apporter du ſoulagement aux derniers. C'eſt proprement le réſultat & la pratique de ces obſervations qu'on a d'abord appellé du nom de *Médecine;* dans la ſuite on y a joint un raiſonnement plus ſuivi.

Eſt-ce à l'expérience, eſt-ce au raiſonnement que la Médecine doit ſes plus importantes découvertes? Qui des deux doit-on prendre pour guide? Ce ſont des queſtions qui méritent d'être agitées, & qui l'ont été ſuffiſanment. Il s'eſt heureuſement trouvé des hommes d'un mérite ſupérieur, qui ont démontré la néceſſité de l'une & de l'autre, les grands effets de leur conſpiration, la force de ces deux bras réunis, & la foibleſſe de l'un & de l'autre, lorſqu'ils ſont ſéparés. Avant que la Médecine eût la forme d'une Science, & fût une Profeſſion, les malades encouragés par la douleur, ſortirent de l'inaction & chercherent du ſoulagement dans des remédes inconnus : les

ſimptomes qu'ils avoient eux-mêmes éprouvés, leur apprirent à connoître les maladies. Si, par hazard, ou par un concours de circonſtances favorables, les expédiens auxquels ils avoient eu recours, avoient produit un effet ſalutaire, l'obſervation qu'ils en firent, fut le premier fondement de cet Art dont l'Univers entier tira dans la ſuite de ſi grands avantages. Delà vinrent, & la coutume d'expoſer les malades ſur les places publiques, & la loi qui enjoignoit aux paſſans de les viſiter & de leur indiquer les remédes qui les avoient ſoulagés en pareil cas. La Médecine fit ce ſecond pas chez les Babyloniens & chez les Chaldéens, ces anciens fondateurs de preſque toutes les Sciences; delà paſſant en Egypte, elle ſortit entre les mains de ſes habitans induſtrieux, de cet état d'imperfection. Les Egyptiens couvrirent les murs de leurs temples de deſcriptions de maladies & de réceptes. Ils chargerent des Particuliers du ſoin des malades. Il y eut alors des Médecins de Profeſſion, & les expériences qui s'étoient faites auparavant ſans exactitude, & qui n'avoient point été rédigées, prirent une forme plus commode pour l'application qu'on en pouvoit faire à des cas ſemblables.

Cependant les hommes convaincus que l'obſervation des maladies & la recherche des remédes ne ſuffiſoient pas pour perfectionner la Médecine avec une rapidité proportionnée aux beſoins qu'ils en avoient, eurent recours à cette raiſon dont ils avoient reconnu long-tems auparavant l'importance dans la diſtinction & dans la cure des maladies. Mais on préféra, comme il n'arrive que trop ſouvent en pareil cas, les conjectures rapides de l'imagination à la lenteur de l'expérience, & l'on ſépara follement deux choſes qu'il falloit faire marcher de pair, la théorie & les faits. Qu'en arriva-t'il? C'eſt que, ſans égard pour la vérité & pour la sûreté de la pratique, on établit la Médecine ſur des ſpéculations ſpécieuſes, mais fauſſes; fort ſubtiles, mais peu ſolides.

L'éloquence des Rhéteurs & les ſophiſmes des Philoſophes ne tinrent pas long-tems contre les gémiſſemens des malades: l'art de préconiſer la méthode n'en prévint point les ſuites fatales: après qu'on avoit démontré que le malade devoit guérir, il ne laiſſoit pas de mourir. L'inſuffiſance de la raiſon n'étonnera point ceux qui conſidérent les choſes avec impartialité. La ſanté & les maladies ſont des effets néceſſaires de pluſieurs cauſes particuliéres

dont les actions se réunissent pour les produire. Mais l'action de ces causes ne deviendra jamais le sujet d'une démonstration géométrique, à moins que l'essence & les propriétés de chacune en particulier ne soient connues, qu'on ait déduit de cette comparaison les propriétés & les forces résultantes de leur mélange. Or, l'essence & les propriétés de chacune ne se manifestent que par leurs effets: c'est par les effets seuls que nous pouvons juger des causes; la connoissance des effets doit donc précéder en nous le raisonnement. Mais qui peut assurer un Médecin de quelque profondeur de jugement qu'il soit doué, qu'un effet est l'entiére & pleine opération de telle & telle cause? Pour en venir là, il faudroit distinguer & comparer une infinité de circonstances pour la plupart si déliées, qu'elles échappent à toute la sagacité de l'observateur. D'ailleurs, telle est la variété prodigieuse des maladies; tel est le nombre des simptomes dans chacune d'elles, que la courte durée de la vie, la foiblesse de notre esprit & de nos sens, les difficultés que nous avons à surmonter, les erreurs dont nous sommes capables, & les distractions auxquelles nous sommes exposés, ne nous permettent jamais de rassembler assez de faits pour fonder une théorie générale, un sistême qui s'étende à tout, & qui puisse diriger un vrai Médecin dans la pratique. Il s'ensuit delà qu'il faut se remplir des connoissances des autres, consulter les vivans & les morts, feuilleter les Ouvrages des Anciens, s'enrichir des découvertes modernes, & se faire de la vérité une régle inviolable & sacrée. Celui qui craindra de contracter des préjugés dangereux, ne puisera point dans toutes sortes de sources. Il y en a d'impures, de troubles & d'empoisonnées qu'il évitera soigneusement. Avoir beaucoup lu, ce n'est pas toujours être savant. Il ne se proposera donc que les meilleurs modéles; il se formera sur eux, il méprisera la foule obscure des Auteurs, il ne s'instruira qu'avec ceux qui ont suivi la nature, qui l'ont peinte telle qu'elle est, qui avoient trop d'honneur pour appuyer une théorie favorite par des faits imaginés, qui se sont laissé conduire par la vérité, & que des vues interessées n'engagerent jamais à alterer les événemens, soit en y ajoutant, soit en en retranchant la moindre circonstance. Voilà les fontaines sacrées dans lesquelles il ne descendra jamais trop souvent; voilà les hommes qui lui frayeront le chemin à l'immortalité. Ces mortels extraor-

dinaires ne ſont point des êtres de raiſon. Depuis que la Médecine eſt une Science, tel a été le bonheur du monde, qu'elle n'a jamais ceſſé d'en produire. Elle ne faiſoit que de naître, lorſqu'Hippocrate parut; & malgré l'éloignement des tems, elle eſt encore toute brillante des lumiéres qu'elle en a reçues. Hippocrate eſt l'étoile polaire de la Médecine; on ne le perd jamais de vue, ſans s'expoſer à s'égarer.

Quoique l'Art de guérir doive ſon origine à la néceſſité, que le hazard ait concouru à l'enrichir de quantité de remédes, & que l'expérience jointe au raiſonnement, y ait mis le comble de perfection, tout cela cependant ne doit pas exclurre le concours de la Providence, de qui les premiers hommes ont reçu le précieux don de la Médecine. Toute l'antiquité Payenne a été dans la créance que les Dieux étoient les auteurs de cette Science : *L'Art de la Médecine*, dit Ciceron (*Tuſculan. quæſtion. libr.* 3.) *a été conſacré à l'invention des Dieux immortels*, c'eſt-à-dire, qu'on a regardé cet Art comme quelque choſe de ſacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'Auteur du Livre intitulé : *L'Introduction*, que l'on trouve parmi les Oeuvres de Galien, nous apprend ſur le même ſujet, *que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques-uns de leurs proches parens, qui avoient été inſtruits par eux.* Mais ſans s'arrêter à la fable, l'argument qui prouve, ſans replique, que la Médecine eſt d'origine céleſte, ſe tire du paſſage de l'Eccléſiaſtique, où il eſt dit, que *Dieu a créé le Médecin & la Médecine; qu'il a donné la ſcience aux hommes, & que c'eſt lui qui guérit l'homme.*

On a débité beaucoup de fables ſur l'invention de la Médecine. Eſchyle l'attribue à *Promethée;* Pline & Euſtate au *Centaure Chiron;* ſaint Clément d'Alexandrie à *Apis Egyptien;* Virgile à *Eſculape;* Diodore de Sicile à *Iſis;* les Poëtes ont célébré *Apollon* comme le Dieu de la Médecine; *Apollon* & *Horus*, fils d'Iſis, étoient ſous différens noms un même Dieu. *Eſculape* & *Serapis* n'étoient auſſi qu'une même divinité qui préſidoient à la Médecine. Les Tyriens donnoient l'honneur de l'invention de cette Science à *Agenor.* Ces commencemens fabuleux de l'Hiſtoire de la Médecine ſervent à nous faire connoître combien l'antiquité a eu de vénération pour elle, & que ſon invention ne doit pas être rapportée à un ſeul Pays, ni à une ſeule perſonne : car l'ancienne Mithologie a un fonds

hiſtorique, & quoiqu'il ſoit fort défiguré par les fables, c'eſt tout ce que nous pouvons connoître de ces tems ſi reculés.

MEDECINE. (Enfance de la) Il y a apparénce qu'au commencement chacun ſe mêloit de faire le Médecin, & que l'on a été long-tems avant que la Médecine fût une Profeſſion particuliére. Celui qui avoit fait quelque expérience ſur ſoi-même ou ſur autrui, la réitéroit en ſemblable occaſion, & la communiquoit à ſes amis ou à ſes voiſins. Nous apprenons d'Hérodote que les Babyloniens en uſoient encore de la ſorte de ſon tems. *Les Babyloniens*, dit-il, *font porter les malades dans les places publiques, (car ils ne ſe ſervent point de Médecins) afin que les paſſans qui les voient & qui ont eu une maladie ſemblable à la leur, ou qui en ont vu quelqu'un malade, leur donnent des conſeils, & les encouragent à pratiquer ce qu'eux-mêmes ou d'autres ont pratiqué avec ſuccès en de ſemblables cas.* Le même Auteur ajoute qu'*il n'étoit permis à perſonne de paſſer auprès des malades, ſans s'informer de leur maladie.* Strabon dit la même choſe, non-ſeulement des Babyloniens, mais encore des Egyptiens & des Portugais.

Si l'on fait réflexion ſur l'antiquité des Babyloniens ou des Aſſyriens & des Egyptiens, ce qui ſe pratiquoit chez eux peut être cité comme un exemple de la plus ancienne maniére de traiter les malades. La ſimplicité de cette méthode ſemble d'ailleurs être une preuve de ſon ancienneté. C'eſt cette Médecine qu'on peut appeller *Naturelle :* elle a commencé dès qu'il y a eu des hommes, elle a été de tout tems en uſage parmi toutes les nations, & l'on peut dire avec Pline, que s'il y a eu quelques peuples qui ſe ſoient paſſés de Médecins, ils n'ont pas été pour cela ſans Médecine.

MEDECINE. (Son introduction en Europe.) Ce fut vers la fin du onziéme ou le commencement du douziéme ſiécle que les Livres Arabes furent introduits dans cette partie de l'Europe que nous habitons. La Croiſade publiée parmi les Princes Chrétiens, en fournit l'occaſion. Avant ce tems l'étude de la Médecine étoit extrêmement négligée; à peine méritoit-elle ce nom. Cette Science étoit entre les mains des Juifs, hors quelques ſecrets de vieilles femmes & quelques traditions des remédes qui ſe conſervoient dans les familles. Depuis on étudia les Ouvrages d'Avicenne & de Meſué; mais comme ces Ouvrages eux-mêmes ſe reſſentoient encore de la ſuperſtition des Ara-

bes, & que la doctrine des Grecs qu'on y avoit inſerée, n'y étoit pas toujours traitée avec cette pureté qui avoit fait tant d'honneur à l'ancienne Ecole, on ſe ſaiſit indifféremment du bon & du mauvais qui étoit répandu dans ces Ouvrages, & regardant les Auteurs comme des hommes à qui rien n'avoit échappé dans l'étude de la nature, on négligea l'Anatomie pour ne croire que leurs déciſions, & on s'en rapporta uniquement à eux pour la connoiſſance des Plantes. En France, les choſes étoient dans un fort mauvais état ; & comme il n'y avoit preſque que des Clers ou des Moines qui étudiaſſent, il n'y avoit auſſi qu'eux qui fuſſent Phyſiciens, c'eſt-à-dire, Médecins. Fulbert, Evêque de Chartres, & le Maître des Sentences, Evêque de Paris, étoient Médecins. Obizo, Religieux de Saint-Victor, étoit Médecin de Louis le Gros; Rigord, Moine de Saint-Denis, qui a écrit la Vie de Philippe-Auguſte, l'étoit auſſi; Robert de Provins, Eccléſiaſtique, eut le même emploi ſous le Roi ſaint Louis; & Robert de Douai, Chanoine de Senlis, ſous Marguerite de Provence, Epouſe de ce dernier Roi.

Un Concile de Latran, tenu ſous Innocent II. en 1139, marque comme un abus déja invétéré que des Moines & des Chanoines Réguliers faiſoient profeſſion d'Avocats & de Médecins pour gagner de l'argent. Ce Concile ne parle que des Religieux Profés, & la Médecine n'a pas laiſſé de demeurer encore 300 ans entre les mains des Clercs. Comme il étoit défendu aux Médecins de France de ſe marier, il eſt aſſez apparent que ceux qui entreprenoient de faire la Médecine, joignoient l'état de Clerc à celui de Médecin, & que pour cette raiſon la Médecine eſt reſtée ſi long-tems entre les mains des premiers. On vouloit qu'un homme engagé dans une Profeſſion auſſi importante, s'y livrât tout entier, & qu'il ne pût être diſtrait par les ſoins qu'entraine à ſa ſuite le ménage, l'éducation & l'établiſſement des enfans. Ce ne fut qu'en 1452. que ceſſa cette défenſe; le Cardinal d'Eſtouteville apporta une Bulle qui permit aux Médecins de ſe marier.

On ſe contenta juſqu'environ le quinziéme ſiécle de lire les Ouvrages des Arabes : étudier la Médecine, c'étoit raiſonner ſuivant ce qu'ils en avoient dit, & comme s'il n'y eût point eu d'animaux pour faire des anatomies, ni des plantes & des minéraux pour en éprouver les effets; comme ſi les hommes n'euſſent point eu l'uſage des ſens pour

reconnoître la vérité de ce que les autres avoient dit; en un mot, comme si la nature n'eût plus été au monde pour la consulter elle-même, on se contenta de lire & de croire pieusement tout ce qu'on avoit appris par la lecture, sans se mettre en peine de confronter ses idées à la ligne de la raison & de l'expérience. Ces Ouvrages des Arabes étoient tant au gout des Médecins, que jusqu'au commencement du seiziéme siécle, ils n'ont fait autre chose que de les commenter, ou composer des livres sur les principes qu'ils en avoient empruntés. Voici de quelle maniére Cornarius parle de ce qui se passoit dans les Ecoles de son tems, c'est-à-dire, au commencement du seiziéme siécle. " On „ lisoit, dit-il, & on expliquoit *Avicenne*, qui étoit re- „ gardé comme le Prince ou le plus excellent de tous les „ Médecins. On expliquoit Rhazès, sur-tout le neuviéme „ Livre de cet Auteur, dédié au Roi Almansor, dans le- „ quel on prétendoit trouver tout ce qui peut regarder la „ maniére de guérir les maladies. On y citoit aussi des „ Praticiens plus modernes, comme *Bertrucius*, *Gatinaria*, „ *Guaynerius*, *Valescus* & un grand nombre d'autres; on „ comptoit sur-tout entre les principaux un certain *Ar- „ culanus* que d'autres appelloient *Herculanus*. Mais on „ ne tenoit pas plus de compte des Médecins Grecs que „ s'il n'y en avoit jamais eu, si ce n'est qu'il arriva quel- „ quefois que l'on fit mention d'*Hippocrate*, de *Galien*, „ de *Dioscoride*, & cela comme en passant; les autres „ étoient entiérement inconnus, & leurs Ecrits ne se trou- „ voient ni en Grec ni en Latin. On avoit seulement des „ traductions Latines très-corrompues & très-barbares de „ quelques-uns des Ouvrages de Galien, que ceux qui les „ avoient, gardoient soigneusement comme quelque chose „ de très-précieux. Il ne paroissoit aussi d'Hippocrate, „ que quelques petits Livrets, comme celui des Aphoris- „ mes & des Pronostics, aussi mal traduits & aussi fau- „ tifs que les précédens. On lisoit dans les Ecoles quel- „ ques endroits de ces derniers Auteurs, lorsque les Prin- „ ces Arabes étoient d'humeur à leur céder la place; mais „ cela ne se faisoit que rarement. „ C'est principalement vers l'an 1453, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, que les Livres Grecs avoient commencé à paroître dans notre Occident. *Théodore Gaza*, *Argyropile*, *Lascaris* & d'autres, qui se retirerent alors de cette Ville & vinrent se refugier en Italie, en avoient apporté plusieurs. Ce n'est pas

pas qu'il n'y en eut dès avant ce tems-là quelques-uns dans les Bibliothéques ; mais on les tenoit cachés, ou presque personne ne les lisoit, ni ne les entendoit. Après l'arrivée des personnages qu'on vient de nommer, qui se firent peu à peu plusieurs disciples, leurs Manuscrits se firent gouter, & ils commencerent à se répandre, jusques à ce que l'Art de l'Imprimerie, inventé tout nouvellement environ ce tems-là, pût fournir à tout le monde un moyen facile d'avoir des copies, sans que l'on fût obligé de les transcrire. Pour nous renfermer dans les Livres Grecs de Médecine, qui sont les seuls dont on doit ici parler, *Aldus* fut, à ce qu'on croit, le premier qui en imprima. Il commença par Dioscoride qui parut en 1506; les Oeuvres de Galien sortirent aussi de sa Presse en 1525; celles d'Hippocrate l'année suivante, & en 1528. celles de Paul Æginette. Il se fit après cela plusieurs éditions Latines de ces Auteurs, quoiqu'il s'en fût déja fait quelques-unes sur les Manuscrits Grecs. Après cette découverte des Livres Grecs, les Médecins Arabes durent abandonner le haut bout qu'ils avoient tenu si long-tems; ils ne laisserent cependant point d'avoir encore quelques partisans.

MEDECINE (depuis la renaissance des Lettres.) Tant s'en faut que la Médecine judicieuse des Grecs eut été fortifiée & perfectionnée par les Arabes, ainsi qu'on vient de le dire, que même la Langue dans laquelle leurs excellens Ouvrages sont écrits, fut entiérement perdue. Pendant plusieurs siécles à peine sut-on ce qu'ils contenoient, si l'on excepte ce qu'on en pouvoit recueillir dans les grossiers & ennuyeux Ecrits des Médecins Arabes; gens pour la plupart entêtés, & si éloignés de perfectionner ce qu'ils avoient trouvé dans les Anciens, que leurs Versions & leurs Commentaires sont fort au-dessous des Originaux. C'est ainsi que la Médecine fut dans un très-misérable état depuis le septiéme jusqu'au quinziéme siécle. A peine quelques Médecins essayerent-ils durant ce long espace de tems de faire eux-mêmes quelques observations, ou de se distinguer de la foule, si ce n'est tantôt par des supercheries & des charlatanneries, & tantôt par d'obscurs & ennuyeux Commentaires.

A la fin du quinziéme siécle, plusieurs choses concoururent à la renaissance des Sciences parmi nous. Constantinople fut pris par les Turcs en 1453, & les Manuscrits Grecs qui étoieut conservés dans cette Ville, furent ap-

portés en Europe, comme on l'a dit à l'Article précédent. L'Art de l'Imprimerie fut inventé vers ce tems-là; Art admirable qui a répandu les trésors de la Science par toute l'Europe. Les Savans firent encore une étude particuliére des Ouvrages des Anciens, & furent protégés par différens Princes. C'est ainsi que les Sciences firent de grands progrès en peu de tems, malgré toutes les difficultés qui pouvoient s'y opposer. Ces progrès ne furent point arrêtés par la terrible & funeste naissance du Mal vénérien qui commença ses ravages en Italie l'an 1492, & qui du siége de Naples en 1494, se communiqua à toute l'Europe. Cette maladie, au contraire, contribua à la perfection de la Médecine, en ce que tous les Médecins s'appliquerent à en chercher la cause, s'il étoit possible, ou, au moins, examinerent si les anciens Auteurs en avoient eu quelque connoissance; ce qui les engagea à les étudier sérieusement. On fit dans le même tems une étude particuliére de l'Anatomie, dans la vue d'y pouvoir découvrir quelque chose qui donnât des lumiéres sur le nouveau Mal, & un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens s'y exerça avec ardeur jusqu'à *Vesale*, qui la porta à un très-haut dégré de perfection. Peu de tems après *Colombe* & *Eustache*, sans parler de plusieurs autres, firent dans l'Anatomie tous les progrès qu'il étoit possible de faire en ce tems-là, que la circulation du sang n'étoit point encore connue; découverte importante dont l'Univers est redevable au fameux *Harvey*. Cependant on étudioit avec une extrême application, les Médecins Grecs, dont les Imprimeries de Venise, de Rome & de Paris venoient de publier des éditions. Les progrès que firent les Italiens & les François en peu d'années, sont surprenans. On vit alors la Médecine prendre une nouvelle forme & secouer le joug insensé des Ecoles. *M. F. Calvus*, *Mercurialis*, *Martianus* & quelques autres parmi les Italiens; *Fernel*, *Duret*, *Jacot*, *Ballonius* & autres parmi les François, aquirent une grande réputation, & leurs noms méritent de vivre éternellement.

Tandis que tout conspiroit à l'avancement de la Médecine, par l'étude de l'Anatomie dans laquelle les Modernes ont fait des découvertes admirables, & par la publication des Ecrits des anciens Médecins, accompagnés de judicieux & savans Commentaires, la Chimie, qui pouvoit être si utile à la Médecine, fut tournée en quelque

ſorte à ſa ruine, par le honteux abus qu'en firent des hommes également ignorans & fanatiques, à la tête deſquels parut le célébre *Paracelſe.* Les mauvais effets de cette manie furent prévenus en partie par les mauvais ſuccès de ceux qui s'y adonnerent, & qui y mirent trop de confiance, & en partie par la conduite de pluſieurs grands eſprits de ce tems-là, qui démontrerent, que quelque choſe que l'on pût dire de contraire, les Arts & les Sciences ne pouvoient être perfectionnés que par de judicieuſes expériences & par les concluſions claires qu'on en tireroit. Après avoir, en quelque façon, ſurmonté le grand obſtacle que les rêveries des Chimiſtes avoient porté à la perfection de la Médecine, on oſa ſe flatter de voir enfin la ſcience de guérir au plus haut point d'évidence & de certitude. En effet, les Langues des Grecs & des Romains nous ſont devenues familiéres; l'Anatomie eſt portée au plus haut dégré; la Chimie prudenment châtiée, eſt dans la plus haute eſtime : on fait tous les jours des expériences exactes & judicieuſes; enfin, la circulation du ſang eſt démontrée. Que n'a-t'on pas dû attendre de toutes ces choſes, où tout eſt clair & porté juſqu'à l'évidence, où tout eſt dégagé de cette chimérique théorie, qui n'eſt propre qu'à amuſer & à duper le Public? Il n'y a donc point eu de témérité à croire que notre Art atteindroit bientôt au point de ſa perfection. Ajoutez à cela que la Phyſique qui domine aujourd'hui, eſt bien différente de celle des Anciens, & qu'on peut s'y attacher avec bien plus de raiſon, puiſqu'elle eſt le réſultat de l'expérience & de l'obſervation, & non le fruit d'une imagination féconde & téméraire. Si la Médecine peut donc eſpérer quelque avantage de la Philoſophie, elle a lieu de ſe flatter encore de ce côté-là. Conſidérons tout ce qui environne notre Art. Les Sciences & les Arts floriſſent par-tout : l'Univers eſt devenu curieux : tout ce qui tend à procurer des connoiſſances utiles, eſt cultivé avec ardeur, trouve de l'encouragement, & excite de l'émulation. Ce ne ſont pas ſeulement des particuliers, mais des ſociétés de Savans, qui concourent à perfectionner ces connoiſſances. Les Médecins n'ont pas été moins zélés que les autres, ſur-tout les Italiens, qui par leurs découvertes ont rendu les plus grands ſervices à la Médecine, ainſi qu'à d'autres Sciences, & en particulier aux Mathématiques.

Cependant, ſoit que notre Art ait trop d'étendue & qu'il

renferme trop de difficultés pour l'esprit humain, soit que la découverte de la circulation du sang & plusieurs autres connoissances pareilles, ne soient pas dans le fond aussi importantes qu'on l'avoit cru d'abord, il est arrivé que nous n'y avons gagné que peu de choses, & que nous nous trouvons, dans un sens, plus reculés que nous n'étions. Les Médecins ont pris un tour nouveau, & se sont entiérement occupés de théorie, & de mille choses de ce genre; vains amusemens qu'ils ont préférés à ce qu'il y avoit d'important dans leur Art. On s'est mis à examiner scrupuleusement toutes les moindres parties du corps humain, & l'on s'est occupé sérieusement à calculer, avec une exactitude géométrique, les prétendues forces de chaque fibre. On a voulu connoître la nature des fluides, leurs propriétés & leurs changemens; on les a examinés de tous les côtés, & l'on a publié plus d'un livre ingénieux sur cette matiére. Enfin, on a fait tant de curieuses recherches de cette espéce, que nous avons aujourd'hui le bonheur de pouvoir disserter aussi hardiment sur les esprits animaux, êtres invisibles, que sur toutes les autres choses qui tombent sous nos sens. La partie spéculative de la Médecine, sur laquelle les plus sages Médecins de l'antiquité comptoient si peu, a donc été extrêmemeut cultivée & perfectionnée dans ce siécle.

Mais, malgré cela, les maladies sont moins connues qu'elles ne devroient l'être. L'étude des Anciens a fait naître la Philosophie des Modernes, & quoique nous ayons de théorie en abondance & des Traités sans nombre, cependant nous y trouvons peu de chose sur quoi nous puissions nous fonder. Les fermens, les rallentissemens dans le cours du sang, les sels de différentes espéces, sont les sujets ordinaires sur lesquels s'exercent nos Médecins spéculatifs : chacune de ces choses a ses défenseurs & ses patrons. Voilà à quoi nous nous sommes amusés, après avoir fait de si belles découvertes. Chaque Médecin a eu son sistême favori & propre, assaisonné, plus ou moins, de la Philosophie de son Pays. C'est la raison pour laquelle tant de choses ridicules ont été annoncées dans ce siécle, par des Médecins de toutes les nations de l'Europe, non par des imbéciles & des ignorans, mais par ceux qui paroissoient avoir du jugement & du savoir en toute autre chose qu'en Médecine.

A l'égard de ceux qui ont écrit des observations sur les

maladies, dont le nombre en comparaiſon des autres, eſt fort petit, la plupart ſe ſont fiés à leur mémoire pour le plus grand nombre des cas ſur leſquels ils ont écrit; ce qui eſt une maniére d'inſtruire qui induit en erreur & qui ne convient en aucune façon à un Médecin. *Baglivi*, ce fameux Médecin de Rome, qui vivoit il y a environ quarante ans, étoit ſi perſuadé de cette vérité & de la mauvaiſe conduite des Médecins modernes, qu'il a compoſé un Traité exprès, pour faire voir l'utilité & la néceſſité des obſervations réguliéres & judicieuſes, préférables à tout dans l'art de la Médecine. Baglivi s'appliqua principalement à l'obſervation, qui fut toujours ſon étude favorite; en quoi il a ſurpaſſé tous les Modernes: c'eſt ce que l'on remarque dans ſes livres *De Fibra motrice & morboſa*. Quoi qu'il en ſoit, comme il n'a pas vêcu aſſez pour exécuter pleinement ſon projet, & qu'il nous a néanmoins laiſſé aſſez de preuves de ſon génie, on peut croire, avec raiſon, que tous les Ouvrages qu'il auroit pu nous donner, auroient toujours tendu à l'avancement de la Médecine, par le moyen de l'expérience & de l'obſervation; & à dire le vrai, celui qui s'y deſtine particuliérement & qui s'y applique comme il doit, y trouvera toujours aſſez d'occupations, ſans ſe mêler des choſes moins importantes. On ne prétend pas néanmoins qu'un Médecin renonce à l'étude des découvertes utiles, faites par les Modernes; on eſt bien éloigné de penſer ainſi. Celui qui ne les connoitra point, fera toujours une pauvre figure en Médecine, & encore plus qui les mépriſera. Car comme Celſe a remarqué fort judicieuſement, *quoiqu'il y ait bien des choſes qui n'appartiennent pas proprement à notre Art, cependant elles lui ſont d'un grand ſecours, & ſervent toujours à étendre l'eſprit de l'Artiſte. Ainſi quoique cette étude de la Nature des choſes ne faſſe pas un Médecin, elle le rend néanmoins plus propre à la Médecine.* Si cette maxime eſt indubitable, il eſt certain auſſi que les obſervations réguliéres & judicieuſes ont été plus utiles à la Médecine que toutes les théories & que toutes les découvertes qui ont été faites juſqu'ici.

MÉDECINE. (Contradictions qu'elle a ſouffert.) Il eſt aſſez étonnant que la Médecine ait pu ſurmonter toutes les oppoſitions qu'elle a trouvé dans ſes progrès, & qu'elle n'ait pas été accablée ſous le poids des triſtes infortunes qu'elle a eſſuyé depuis ſon établiſſement: mais

il eſt bien plus ſurprenant que jamais elle n'ait pu jouir d'une tranquilité parfaite. Les guerres inteſtines n'ont ceſſé de la troubler depuis ſa reduction en préceptes; elle trouva parmi les Médecins, preſque autant de perturbateurs que de chefs de parti; & les innovations que chacun prétendit faire à ſon gré, troublerent toujours cette uniformité de ſentimens que demandoit une Science fondée ſur la nature même. Outre ces troubles inteſtins, la Médecine eut encore à ſoutenir les attaques du dehors. On vit de tous tems des eſprits formés de fiel & d'injuſtice, ſe ſoulever contre cette Science, & oſer même en diſputer l'utilité. On employa mille paſſages d'Auteurs, tant ſacrés que profanes, pour la dégrader de ſa dignité; on contourna le ſens des citations; on ſuppoſa même des textes également faux & calomnieux, pour multiplier les traits qu'on vouloit lancer contre elle. Cette haine contre la Médecine ne ſe borna pas aux ſiécles paſſés; elle parvint juſqu'au nôtre, & on l'attaqua avec d'autant plus de fureur, que l'état floriſſant dont elle jouiſſoit, lui avoit ſuſcité plus d'ennemis.

Petrarque, *Montagne* & *Molière* auroient parfaitement réuſſi à décréditer les Médecins & la Médecine, ſi la haine, cette paſſion vive qui corrompt le plus la raiſon, & forme les jugemens les plus injuſtes & les plus biſarres, n'avoit été le ſeul mobile de leurs injurieux reproches. Ces trois fameux adverſaires ont attaqué la Médecine avec une pareille animoſité, quoique d'une maniére fort différente. Petrarque l'inſulte avec furie; les démêlés qu'il avoit eu en France avec quelques Médecins, l'ont porté à cet excès. Mais ſa haine augmenta à la maladie du Pape Clément VI, auquel il étoit attaché : il écrivit à ce Pape une Lettre injurieuſe à la Médecine & aux Médecins qui le gouvernoient. Un Médecin fit réponſe à cette Lettre ſans néanmoins ſe faire connoître; Petrarque en étant irrité, fit quatre invectives contre l'Auteur anonime, & ne pouvant découvrir la main qui l'avoit frappé, il y déclame contre la Médecine & tous les Médecins, afin d'y envelopper ſon ennemi.

Montagne ne haïſſoit pas moins la Médecine que celui-ci, quoiqu'il ne ſe ſoit pas déchainé contre elle avec autant de violence; mais c'eſt un effet de ſon temperament qui n'étoit emporté que dans les plaiſirs & les voluptés. C'eſt moins les Médecins que leur Art qu'il attaque; il

s'oublie même jusqu'à dire *qu'il honoroit ceux-là pour l'amour d'eux-mêmes :* mais voyant que la Médecine ne pouvoit apporter aucun reméde aux infirmités qu'il avoit contractées par la débauche, il se crut en droit de se récrier contre elle. Sectateur des Maximes Epicuriennes, il avoit rabaissé l'homme jusqu'à la condition des bêtes, afin de pouvoir suivre ses brutalités sans aucun remords : d'où vient qu'il n'a aucune retenue en parlant de ses vices honteux, car il le fait d'une maniére qui auroit été blâmée des honnêtes Payens. Il fait connoître un grand nombre de désordres dans lesquels il étoit engagé ; mais sans marquer aucune confusion ni aucun repentir. Il en parle indifféremment comme de toute autre chose ; il pousse même son impiété jusqu'à dire, *si j'avois à revivre, je revivrois comme j'ai vêcu ; ni je ne plains point le passé, ni je ne crains point l'avenir.*

Moliére a été plus loin que les autres ; il a fait monter la Médecine sur le théâtre, & la tournant en ridicule, il l'a donné en spectacle au Peuple pour le divertir. L'interêt n'en a pas été la seule cause ; la haine a aussi eu beaucoup de part à son dessein. Moliére logeoit chez un Médecin, dont la femme, peut-être avare, dit à Mademoiselle Moliére qu'elle vouloit augmenter le loyer de la portion de maison qu'elle occupoit. Celle-ci ne daigna pas seulement l'écouter, & son appartement fut loué à un autre. Moliére épousa, en cette occasion, la passion de sa femme, & attaqua le Médecin. Depuis ce tems-là, il n'a cessé de tourner en ridicule la Médecine.

Voilà les plus fameux maîtres chez qui le Public va apprendre à se railler de la Médecine. En vérité, le bon sens & la droite raison ne se revoltent-ils pas contre ces Critiques que la passion a préoccupés ? Mais quelqu'atroces que soient toutes leurs invectives, elles ne porteront aucun coup à la Médecine tant qu'on jugera sainement des choses. Il n'y a rien de si parfait & de si respectable que les mauvais esprits ne tournent en ridicule : les libertins n'en useht-ils pas de la sorte à l'égard de la Religion ? Ne le pourroit-on pas faire au sujet de l'administration des Etats & de la Justice ? Sans la crainte des châtimens, qui retient un peu le déchainement de la calomnie, ne verroit-on pas les personnes les plus respectables attaquées avec la même insolence que les Médecins ? Mais l'unique ressource qui reste à ceux-ci, est de gémir & de se taire ; les

ſervices importans qu'ils rendent tous les jours au Public, n'ont pu encore leur procurer des protecteurs, tels qu'ils méritent par tant d'endroits. Auſſi la Médecine, toujours attaquée & jamais traitée ſuivant ſa dignité, détombera tellement de ſon ancienne ſplendeur, que les eſprits les plus capables de l'exercer, rebutés par les travers humilians dont on l'accable, ceſſeront enfin de donner toute l'application que mérite l'objet d'une Science également utile & néceſſaire. Il ſe trouve, il eſt vrai, des gens qui pour n'être Médecins que de nom, profanent leur miniſtére, ou par ignorance, ou par la dépravation de leurs mœurs, & de pareilles perſonnages méritent les traits piquans dont on outrage les vrais Médecins ; mais rien de tout cela ne doit réjaillir ſur le corps, La Médecine n'en eſt pas moins une Profeſſion reſpectable, & ceux qui l'exercent avec honneur, n'en doivent être ni moins eſtimés, ni moins recompenſés. Voici le trait d'un célébre Avocat du Parlement de Paris, rapporté dans le premier Tome des Cauſes célébres de *Pitaval*, qui impoſe au Public reconnoiſſant l'obligation d'honorer les Médecins de ſon eſtime. « Il n'y a que trois ſortes de perſonnes que l'E„ criture Sainte nous commande expreſſément d'honorer : „ *Honorez votre pere*, c'eſt un précepte du Décalogue : „ *Honorez le Roi*, c'eſt au Chapitre 2. de la premiére Epitre „ de ſaint Pierre : *Honorez le Médecin*, c'eſt le paſſage de l'Ec„ cléſiaſtique. Il faut honorer les peres, parce qu'ils ſont „ les auteurs de la vie ; il faut honorer les Rois, les Méde„ cins, parce qu'ils en ſont les conſervateurs. La vie a deux „ ſortes d'ennemis, les hommes & les maladies. Les Rois „ la protégent contre les hommes, & par les armes contre „ les Etrangers, & par la juſtice entre leurs Sujets ; les „ Médecins la défendent contre les maladies, & par le „ fer contre les plaies, & par les remédes contre les au„ tres maux. Les remédes des Médecins ont ce rapport „ avec la juſtice des Rois, que comme la juſtice eſt né„ ceſſaire pour remettre les choſes dans l'égalité, les re„ médes ſont néceſſaires pour rétablir l'égalité dans les „ humeurs ; & la juſtice n'eſt préciſément que la ſanté de „ l'ame, & la ſanté n'eſt préciſément que la juſte pro„ portion des qualités qui compoſent le temperament du „ corps, Le Médecin eſt un Magiſtrat naturel qui exerce „ une juriſdiction intérieure dans le corps humain entre „ les élémens dont il eſt compoſé. Il ôte aux uns les dé-

„ grés qu'ils ont de trop, il rend aux autres les dégrés „ qui leur manque, & en faisant ainsi justice aux uns & „ aux autres, il entretient parmi eux cette belle union „ qui fait toute la douceur & le plaisir de la vie. Il y a „ des conditions plus éclatantes, plus nobles, plus illus- „ tres ; il n'en est point de plus nécessaire à l'Univers que „ celle des Médecins. Il n'est ni condition, ni âge, ni „ sexe qui n'en ait besoin ; & ceux-là même qui déclament „ contre elle, changent bientôt leurs invectives en éloges, „ quand ils sont attaqués de la moindre indisposition.

MEDECINS, Collége des Médecins à Londres. Ce Collége ne doit être composé que de 80 Membres. Les principaux d'entre eux sont appellés *Felows* ou *Collégues*. Après ceux-ci sont les *Collégues honoraires*, & enfin les *Licentiés*, c'est-à-dire, ceux qui ayant été trouvés capables de pratiquer la Médecine, du moins en quelque sorte de maladies, obtiennent du Collége la permission de l'exercer. Ce Collége a plusieurs grands Priviléges, qui lui ont été accordés par le Roi ou par le Parlement. Par exemple, un Médecin, quoiqu'il ait pris ses dégrés à Oxford ou à Cambridge, ne peut, sans licence obtenue sous le Sceau du Collége, pratiquer la Médecine à Londres, ou à sept milles aux environs ; & toute personne qui n'a point pris ses dégrés, ne la peut exercer en aucune partie d'Angleterre. Ce Collége peut condamner à l'amende & emprisonner tout contrevenant. Il y a une Loi qui défend à qui que ce soit, d'exercer la Médecine ou la Chirurgie, à moins qu'il ne soit qualifié pour cela, ou qu'il n'ait permission expresse pour le faire, & qui déclare felon ou coupable de mort, tout contrevenant entre les mains de qui un malade viendra à mourir. Ce Collége a aussi l'autorité de visiter les boutiques des Apoticaires dans Londres & aux environs, & de voir si leurs drogues & compositions sont bonnes & bien préparées. Et afin que les Médecins du Collége puissent visiter leurs malades en tous tems, ils sont exempts de toutes les charges onereuses de Paroisses. Cependant Londres ne laisse pas de fourmiller d'Empiriques, de Charlatans & autres qui exercent la Médecine sans autorité, & dont les billets sont tous les jours publiquement distribués par toute la Ville. Pour empêcher le petit peuple de se laisser duper par ces gens-là, & le sauver des mains des Apoticaires, quarante-deux Médecins établirent en 1696. trois Boutiques ou Labora-

toires, appellés *Dispensarys* : un au Collége des Médecins, l'autre dans Bornhill à Londres, & le troisiéme dans S. Martin's-Lane à Westminster, où l'on vend toutes sortes de drogues au juste prix de leur valeur, & où l'on donne gratuitement conseil aux personnes incommodées. Le Collége des Médecins est gouverné par un Président, quatre Censeurs, & douze Electeurs, qui sont tous les principaux Membres de la Société. Le Président est choisi entre eux, tous les ans à la saint Michel; mais les Collégues honoraires & les Licentiés n'ont point de part au Gouvernement, quoiqu'ils jouissent des priviléges du Collége. Par une Patente que Jacques II. accorda à ce Collége, ceux qui ont pris leurs dégrés dans les Universités étrangéres, sont qualifiés pour devenir *Felows* ou *Collégues*.

MEDE'E, sœur d'Angitia & Circé, à qui on attribue bien des choses surprenantes, qui lui aquirent la réputation de fameuse Magicienne. On disoit d'elle, entre autres, qu'elle pouvoit rajeunir les vieillards. Le fondement de cette opinion vient de ce qu'elle connoissoit des herbes qui teignoient en noir les cheveux blancs. Elle fut aussi la premiére qui s'avisa de faire des bains chauds, pour rendre les corps plus souples & plus agiles, & pour les guérir de diverses maladies; ce qui fit que le peuple qui voyoit tout cet appareil de chaudiéres, d'eau & de bois, sans en savoir l'usage, publia qu'elle faisoit bouillir les personnes qui se mettoient entre ses mains. Le vieillard Pelias ayant voulu, nonobstant son âge, essayer ce nouveau reméde, & y ayant trouvé la mort, fut cause que l'on ajouta encore plus de foi à cette fable.

Il y a des Auteurs qui conviennent que Médée n'étoit point Sorciére; mais ils tournent la chose un peu autrement. Ils disent qu'elle rendoit robustes & vigoureux les corps les plus délicats & les plus efféminés, en leur enseignant de pratiquer divers exercices ; ce qui fit que ceux qui voyoient ce changement, dirent qu'elle faisoit cuire leurs chairs pour les rendre jeunes. Diodore nous apprend d'ailleurs, que Médée avoit guéri par le moyen de certaines herbes, les blessures de *Jason* son mari, de la guerriére *Atalante* & des *Thespiades*.

MEDIUS, Médecin, étoit disciple de Chrysippe Cnidien : Suidas dit qu'il étoit frere de Crétoxéne, mere d'Erasistrate. C'est apparenment le même que Diogéne de Laerce appelle *Medias*, & qu'il dit avoir épousé *Pythias*,

fille d'Ariſtote. Medius vivoit dans le trente-ſeptiéme ſiécle.

MEECKREN, (Job Van) Hollandois, étoit Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à Amſterdam, & Médecin de l'Amirauté, ainſi que du fameux Hôpital de cette Ville. Il a écrit, en Flamand, des Obſervations d'Anatomie imprimées à Amſterdam en 1668. *in-8vo.* avec figures. Abraham Blaſius les a traduites en Latin, & donné au Public en 1682.

MEGES, fameux Chirurgien du quarantiéme ſiécle du monde, vivoit ſous Auguſte. Galien dit qu'il étoit de Sidon, & on recueille de ce qu'en rapporte Celſe, qu'il avoit demeuré à Rome.

Il y eut d'autres bons Chirurgiens ſous le même Empereur Auguſte, comme *Tryphon* le pere, & *Evelpiſtus* fils de Phlégès.

MEGOBACCH, (Jean) Médecin Allemand, a été en eſtime dans le ſeiziéme ſiécle. Il nâquit en 1487, & il étudia à Padoue, où il paſſa Docteur. A ſon retour en Allemagne, il enſeigna quelque tems à Marpurg, & fut enſuite Médecin de Philippe, Landgrave de Heſſe, à qui il rendit de bons ſervices. Jean Megobacch compoſa divers Ouvrages, & mourut à Caſſel le 17 Juillet 1555, âgé de 68 ans.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) habile Profeſſeur en Médecine à Helmſtadt, ſa Patrie, & enſuite premier Médecin de Lubeck, vivoit encore en 1670. Nous avons de lui un Ouvrage : *De Vitis Medicorum uſque ad ſæculum XV.* qu'il laiſſa à ſon fils pour le faire imprimer après ſa mort. Il écrivit auſſi un Commentaire *in Jusjurandum Hippocratis.*

De Phthiſi Diſputatio.

Le Dictionnaire univerſel de Médecine parle encore d'un *Henri Meibomius*, qui a découvert quelques vaiſſeaux des paupiéres qui avoient échappé aux Anatomiſtes, & dont il fait mention dans une Lettre intitulée:

De vaſis palpebrarum novis, Epiſtola ad Virum Clar. Joelem Langelot. Helmſtad. 1666.

Nous avons auſſi du même:

De Medicorum hiſtoria ſcribenda, Epiſtola ad Virum Clar. Georg. Hieronim. Velſchium. Helmſtad. 1669.

Ce dernier Ouvrage fait croire que le Meibomius dont parle le Dictionnaire, eſt le même dont nous avons fait mention en premier lieu.

MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, nâquit à

Lubeck le 29 Juin 1638, & voyagea en Allemagne, en France, en Italie & en Angleterre. Il fut Profeſſeur en Médecine, en Poëſie & en Hiſtoire dans l'Univerſité de Helmſtadt, & mourut le 26 Mars 1700, à 62 ans. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages ſur la Médecine & l'Hiſtoire, qui ſont eſtimés. Il ne faut pas le confondre avec Henri Meibomius, ſon grand-pere, qui eſt auſſi Auteur de quelques Ouvrages, & qui étoit ſavant Médecin; ni avec Marc Meibomius, autre habile homme de la même famille, mort en 1611.

MELAMPE, d'Argos, fils d'Amithaön & d'Aglaïde, vivoit environ l'an du monde 2705, du tems de Prætus Roi des Argiens, & non point après Empédocle, comme Pierre Caſtelan, Neander & quelques autres ſe le ſont imaginé. Melampe paſſa d'Argos en Egypte, où il s'inſtruiſit dans les Sciences qu'on y cultivoit, & d'où il rapporta dans la Gréce une grande partie de leurs ſuperſtitions & de leur Théologie, la Magie, les différentes eſpéces de divinations & la Médecine, par rapport à laquelle il y a trois faits à remarquer. Le premier, c'eſt qu'il guérit de la folie les filles de Prætus, en les purgeant avec l'ellebore blanc ou noir, dont il avoit découvert la vertu cathartique par l'effet qu'il produiſoit ſur ſes chévres, après qu'elles en avoient brouté. Le ſecond, c'eſt qu'après leur avoir fait prendre l'ellebore, il les baigna dans une fontaine chaude. Voilà les premiers bains pris en remédes, & les premiéres purgations dont il ſoit fait mention. On donna depuis à l'ellebore le nom de *Melampodium*.

Le troiſiéme concerne l'Argonaute *Iphiclus*, fils de Philacus. Ce jeune homme fort chagrin de n'avoir pas d'enfans, s'adreſſa à Melampe, qui lui ordonna de prendre pendant dix jours de la rouille de fer dans du vin, & ce reméde produiſit tout l'effet qu'on en attendoit. Mr. Le Clerc doute du fait; mais s'il eſt vrai, il étoit explicable par la raiſon; & pour parvenir à la découverte de ce reméde, il n'étoit pas néceſſaire d'en impoſer à ſes Patriotes ignorans, comme fit Melampe, & de recourir à ſon habileté dans l'art des augures, & à une voie auſſi extraordinaire que celle de la révélation d'un vautour. Cette ſupercherie digne des gens avides d'honneur & d'argent, & dont la conduite des Empiriques nous fourniroit cent exemples, étoit fort en uſage dans ces premiers tems.

Si Melampe employa dans la cure des maladies les in-

cantations & les charmes, ce fut apparenment à l'imitation des Egyptiens. Mais Hérodote, Pausanias, Ovide & Apollodore, en nous transmettant les faits précédens, semblent nous suggérer les réflexions suivantes. La premiére, que la Medécine n'étoit pas alors aussi imparfaite qu'on le pense communément. Car si nous considérons les propriétés de l'ellebore, & sur-tout de l'ellebore noir dans les maladies particuliéres aux femmes, & l'efficacité des bains chauds à la suite de ce reméde, nous conviendrons que les remédes étoient bien sagement prescrits dans le cas des filles de Prætus. D'ailleurs, en supposant, comme il est vraisemblable, que l'impuissance d'Iphicle provenoit du relâchement des solides & d'une circulation languissante des fluides, je crois que pour corriger ces défauts en rendant aux parties leur élasticité, des préparations faites avec le fer, étoient tout ce qu'avec les connoissances modernes on auroit pu ordonner de mieux.

Quant aux incantations & aux charmes dont on accuse Melampe de s'être servi, il faut observer que ce manége est aussi ancien que la Médecine, & doit vraisemblablement sa naissance à la vanité de ceux qui l'exerçoient & à l'ignorance des peuples à qui ils avoient à faire. Ceux-ci se laissoient persuader par cet artifice, que les Médecins étoient des hommes protégés & favorisés du Ciel. Que s'ensuivoit-il de ce préjugé ? C'est qu'ils marquoient en tout tems une extrême vénération pour leurs personnes, & que dans la maladie ils avoient pour leurs ordonnances toute la docilité possible. L'on commençoit l'incantation : le malade prenoit les potions qu'on lui prescrivoit comme des choses essentielles à la cérémonie : il guérissoit, & ne manquoit pas d'attribuer aux charmes l'efficacité des Remédes. Si les Prêtres d'Esculape ou d'Isis avoient connu la vertu du Quinquina, il leur auroit été bien facile d'accréditer aux dépens de cette écorce, quelque culte mistérieux qu'on auroit eu la précaution d'ordonner en l'administrant. Cependant il faut convenir que ces augustes momeries pouvoient augmenter la confiance du malade en son Médecin, changer même l'état de la maladie par les influences nécessaires des dispositions de l'esprit sur celles du corps; deux effets, qui, comme on sait, ne sont pas de légére importance.

On a imprimé sous le nom de Melampe les Traités suivans, qui sont assurément supposés:

Ex palpitationibus Divinatio, *Gracè. Romæ*, 1545, *cum aliis.*

De Nævis, *Gracè. Venetiis*, 1552. *in-8vo. cum aliis.*

Virgile fait mention de Melampe au livre troisiéme des Géorgiques :

. . . . Cessere magistri
Phyllirides Chiron, Amithaöniusque Melampus.

Cet ancien Médecin eut un fils, nommé *Thyodamas* ou *Theodamas*, qui hérita de son savoir & par-là se distingua beaucoup.

MEMMIUS, (Pierre) Docteur en Médecine, natif d'Herentals, exerça sa Profession à Utrecht; mais sa femme étant morte en 1551, il passa dans l'Université de Rostoch, où il enseigna publiquement la Médecine jusques vers 1581. Il a écrit :

De recto Medicinæ usu, *Liber I. Delphis*, 1564. *in-8vo.*

Hippocratis Coi jusjurandum Commentario illustratum, *cui accessit quâ ratione Medicorum vita & ars sanctè conservetur. Rostochii*, 1577. *in-8vo.*

MENAPIUS (Guillaume) nâquit dans le Duché de Juliers. Le désir de se perfectionner dans les Sciences, l'engagea à parcourir la plus grande partie de l'Europe, pour avoir l'avantage de s'entretenir avec les personnes qui étoient en réputation de savoir. Il s'arrêta principalement à Padoue, où il étudia la Philosophie sous Nicolas Thomæus ; il passa delà à Rome, & il y demeura pendant un assez long tems. A son retour dans sa Patrie, il fut nommé à la Prévôté de l'Eglise Collégiale de saint Adelbert à Aix-la-Chapelle ; il remplit dignement cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1561. Comme Menapius étoit savant en Médecine, on trouve, parmi les Ouvrages de sa façon, les suivans touchant cette science :

Encomium Febris quartanæ. Lugd. Batav. 1636, *cum aliis.*

Ratio curandi Febrim quartanam. Basileæ, 1541. *in-8vo.*

Ratio victûs salubris & sanitatis tuendæ. Coloniæ, 1540. *in-4to. Basileæ*, 1541. *in-8vo.*

MENECRATE, Médecin, qui vivoit sous l'empire de Tibére & dès la fin de celui d'Auguste. Il mourut sous Claude, comme il paroit par une Inscription Gréque qui se trouve à Rome, & qui est rapportée par Gruterus & par Mercurial. Il est appellé dans cette Inscription, *Médecin des Césars ;* ce qui marque qu'il avoit servi plusieurs

Empereurs, apparenment Tibére, Caligula & Claude. Galien parle de lui comme d'un de ceux qui avoient mieux écrit ſur la compoſition des Médicamens. Le même Auteur remarque que Menecrate avoit fait un Livre ſur ce ſujet, dont le titre étoit : *Autocrator Hologrammatos*, c'eſt-à-dire, l'Empereur dont les mots ſont écrits. Il avoit intitulé ſon Livre *L'Empereur*, apparenment parce qu'il l'avoit dédié à l'Empereur qui vivoit de ce tems-là : il y a encore d'autres exemples d'une ſemblable maniére d'intituler des Livres. Le mot *Hologrammatos* qui ſuit, marquoit qu'il avoit écrit les mots entiers, c'eſt-à-dire, qu'il avoit écrit tout au long le nom & le poids de chaque Simple. Cela ſuppoſe que les Médecins avoient déja alors la coutume d'écrire en mots abrégés, & de ſe ſervir de chiffres ou de caractéres particuliers, comme on fait aujourd'hui ; mais Menecrate ne trouvoit pas cela à propos, & ne s'en étoit point voulu ſervir, pour éviter les fautes qu'on pouvoit faire en prenant une lettre numerale pour une autre, ou en expliquant mal une abbréviation. Entre les Médicamens qu'il décrivoit dans ce Livre, il y en avoit de ſon invention, comme l'Emplâtre que l'on appelle *Diachylon*, c'eſt-à-dire, *compoſé de ſucs*, qui eſt encore aujourd'hui fort en uſage.

Cœlius Aurelianus cite un *Menecrate* qu'il appelle, *Menecrates Zeophletenſis*, qui pourroit être le même.

MENECRATE, de Syracuſe, Médecin, vivoit dans le trente-ſeptiéme ſiécle du tems de Philippe de Macédoine. Il fut eſtimé par ſa ſcience, & il laiſſa un Livre de Remédes. Il avoit ſi bonne opinion de lui-même & de ſa Profeſſion, qu'il crut qu'il falloit faire revenir le tems auquel les Médecins paſſoient pour des Dieux. Sa vanité étoit ſi ridicule, que menant avec lui tous ceux qu'il avoit guéris, il en faiſoit habiller un en Apollon, un en Eſculape, un en Hercule, & lui prenoit la couronne, le ſceptre & le nom de Jupiter, comme ayant redonné la vie aux autres. Athenée nous apprend que Menecrate avoit accoutumé de faire faire des promeſſes par écrit à ceux qu'il avoit guéris de la maladie ſacrée, c'eſt-à-dire, de l'Epilepſie, qu'ils lui obéiroient, & qu'ils le ſuivroient à l'avenir comme les valets ſuivent leurs maîtres. Athenée ajoute, qu'un nommé *Nicoſtrate*, qui étoit d'Argos, ayant été délivré de cette maladie par les remédes de Menecrate, alloit après lui, habillé comme un Hercule & pre-

noit le nom de ce Héros. Un autre nommé *Nicagoras*, le ſuivoit avec l'habit de Mercure, aſſorti des aîles & du caducée de ce Dieu. *Aſtycreon* faiſoit le troiſiéme ſous le nom & l'équipage d'Apollon. Un quatriéme étoit ajuſté comme Eſculape. Pour Menecrate, il avoit, à la façon de Jupiter, ainſi qu'on vient de le dire, une robe de pourpre, une couronne d'or ſur la tête & un ſceptre à la main, avec une chauſſure comme celle des Dieux. Il courut toute la Gréce en cet état, avec ſa troupe divine.

Philippe de Macédoine mortifia extrêmement Menecrate, au ſujet de cette vaine opinion qu'il avoit de lui-même. Ce Prince ayant reçu une lettre de lui, qui commençoit ainſi : *Menecrate Jupiter ſouhaite toutes ſortes de proſpérités au Roi Philippe ;* il lui fit cette réponſe : *Philippe ſouhaite la ſanté à Menecrate*, voulant lui marquer qu'il étoit malade de l'eſprit ; & afin qu'il n'en doutât pas, Philippe ajouta qu'il lui conſeilloit d'aller à Anticyre, Ville fameuſe par l'abondance d'ellebore qui croiſſoit aux environs, & dont on purgeoit les foux.

Philippe fit encore un autre affront à Menecrate. Il l'invita un jour à un grand repas ; & ayant fait mettre pour ce Médecin une table à part dans un lieu fort élevé, avec un encenſoir deſſus, il donna ordre qu'on le repût de fumée pendant que les autres conviés feroient bonne chére à une table auprès de lui. Elien dit que Menecrate ſe réjouiſſoit au commencement de l'honneur qu'on lui faiſoit, juſqu'à ce que la faim le preſſa. Mais toutes ces mortifications ne purent encore rabattre ſa vanité ; il en pouſſa l'inſolence juſqu'à écrire un jour au Roi Philippe en ces termes : " Vous regnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lorſqu'il vous en prend la fantaiſie, faire périr ceux qui ſe portent bien ; mais moi je puis rendre la ſanté à ceux qui ne l'ont pas, la conſerver à ceux qui l'ont, & même les faire venir juſqu'à l'âge le plus avancé, pourvu qu'ils aient de la ſoumiſſion pour moi. Les Macédoniens ſont vos gardes & ſe tiennent auprès de votre perſonne. Je tire le même ſervice de ceux qui ont été guéris par mes ſoins, & à qui moi, qui ſuis Jupiter, ai donné la vie.

MENEMACHUS, d'Aphrodiſias, Médecin méthodique cité par Celſe. On croit qu'il a ſuivi Themiſon de près ; du moins il a été l'un des plus ſubtils défenſeurs de ſa doctrine.

MENES-

MENESTOR, Médecin cité par Theophraste; il avoit écrit touchant les Plantes.

MENJOT (Antoine) nâquit à Paris. Il prit le Bonnet en la Faculté de Montpellier en 1636; delà il revint en sa Ville natale, où il exerça la Médecine avec réputation. Il mourut octogénaire vers l'an 1697. Nous avons de lui plusieurs Dissertations Pathologiques, imprimées à Paris en un volume *in-quarto*.

MENODOTUS, Médecin, étoit de Nicomédie. Il avoit été disciple d'un certain Antiochus de Laodicée, Philosophe Phyrronien. Menodotus suivit la Secte des Empiriques, & Galien en parle comme d'un méchant Auteur, qui avoit composé de fort gros livres & en grand nombre, dans lesquels il chargeoit d'injures les Médecins des autres Sectes. *Theodas* ou *Theudas* a été condisciple de Menodote & de la même Secte.

MENON, disciple d'Aristote, qui avoit composé un Livre intitulé : *L'Assemblée des Médecins*. Galien dit que quelques-uns attribuoient ce livre à Aristote lui-même, mais qu'il étoit reconnu de la plupart pour être de Ménon. Ce même livre, qui se trouvoit encore du tems de Galien, s'est perdu depuis ; Ménon y avoit recueilli les sentimens de tous les Médecins qui avoient été avant lui.

Ce Médecin parle d'une maladie qui affectoit tellement l'imagination de ceux qui en étoient atteints, qu'ils chassoient aux rats & les guettoient comme font les chats.

MERCADO, dit MERCATUS, (Louis) Médecin célébre, étoit de Valladolid, Ville d'Espagne dans la vieille Castille, où il enseigna avec réputation. Il se fit estimer vers l'an 1580 ou 1590, & il fut premier Médecin de Philippe II. Roi d'Espagne & de Philippe III. son fils. Il mourut âgé de 86 ans, après avoir souffert pendant dix-huit jours, les douleurs cruelles d'une retention d'urine, causée par une grosse pierre qu'il avoit dans la vessie. Il a composé plusieurs Ouvrages, dont le plus considérable a paru sous le titre :

Opera omnia, in quatuor tomos divisa. Francofurti, 4 *vol.* 1608. *in-folio.*

Nous avons encore :

Consultationes morborum complicatorum & gravissimorum, Operum Tomus quintus. Francofurti, 1614. *in-folio.*

Institutiones chirurgicæ. Francofurti, 1619. *in-folio.*

Institutiones ad usum & examen eorum qui luxatoriam exer-

cent artem ex Hispanico in Latinum sermonem vertit Carolus Piso. Francofurti, 1624. *in-folio.*

Il ne faut pas le confondre avec Michel Mercado, natif de San-Mincalo en Toscane, & premier Médecin du Pape Clément VIII. Il mourut en 1593, à 53 ans. On a de lui des Ouvrages très-estimés.

MERCURIALIS (Jérôme) nâquit à Forli, Ville d'Italie dans la Romagne, le 30 Septembre 1530, jour de la Fête de saint Jérôme. Ce fut pour cette raison qu'on lui donna au Baptême le nom de ce grand Saint, qui s'est si bien distingué par sa doctrine. Ce fut aussi un heureux présage pour Mercurial, qui se rendit en peu de tems, très-habile dans les Sciences, & principalement dans la Médecine. Ses Concitoyens l'envoyerent à Rome l'an 1562, qui étoit le trente-deuxiéme de son âge, pour y traiter d'affaires importantes à la Cour du Pape Pie IV. Le Cardinal Farnése, charmé de son mérite, l'arrêta dans cette Ville, où il demeura sept ans entiers. Pendant son séjour dans cette Capitale du monde Chrétien, il composa les six Livres *De Arte Gymnastica*, qui lui aquirent une très-grande réputation, & firent connoître sa profonde érudition & la grande intelligence qu'il avoit des Langues savantes. La République de Venise souhaita ensuite de l'avoir Professeur dans son Université de Padoue, que Mercurialis appelloit ordinairement sa mere, parce qu'il y avoit reçu les honneurs du Doctorat. Il y succéda en 1569. à la Chaire du très-excellent Professeur *Antonio Fracantiani* de Vicenze, qu'on surnomma l'Esculape de son tems. Quelque grande que fût l'idée qu'on avoit conçue de l'habileté de ce nouveau Maître, il la surpassa par sa conduite & par son savoir, qui porta son nom par toute l'Europe.

L'Empereur Maximilien II. le fit venir en Allemagne, pour le consulter sur sa santé chancelante : il fut extrêmement satisfait de Mercurialis, auquel il témoigna sa reconnoissance par des présens considérables, après avoir honoré sa vertu par les titres de *Chevalier* & de *Comte.* De retour à Padoue, il y continua ses fonctions ordinaires de Professeur en Médecine; & après avoir enseigné pendant 18 ans en cette Université, il alla faire part de sa doctrine à ceux de Bologne, qui souhaitoient ardenment de le posséder. Ensuite le Grand-Duc de Toscane l'attira à Pise avec offre de 1800 écus d'or d'appointement, & pro-

meſſe de lui en donner 2000 les années ſuivantes. Mais pendant que cet homme célébre ſongeoit à augmenter ſa gloire & ſes revenus, ſes jours s'écoulerent inſenſiblement; & lui, qui donnoit à tout le monde des conſeils pour la conſervation de la vie, trouva la fin de la ſienne par une maladie qu'il connut bien, mais qu'il ne put guérir. Il étoit retourné en ſon Pays pour ſe délaſſer de ſes études continuelles, lorſqu'il en ſentit les plus rudes atteintes. Enfin, il mourut de la pierre le 13 Novembre de l'an 1604. Son fils Maximilien lui fit des funerailles très-magnifiques auxquelles aſſiſta une troupe de Médecins en deuil. Il fut enterré dans une Chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'Egliſe de ſaint Mercurial, où peu de tems auparavant, il avoit fait tranſporter les Reliques de ce Saint. Les Habitans de Forli mirent ſa ſtatue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit fait tant d'honneur à ſa Patrie.

Son mérite extraordinaire lui aquit non-ſeulement beaucoup de réputation, mais encore des richeſſes immenſes; car il laiſſa à ſes héritiers 120000 écus d'or, après avoir vêcu avec éclat & fait des libéralités conſidérables à ſes amis & de grandes charités aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine. Il avoit beaucoup de douceur, une piété exemplaire & un ſavoir merveilleux qui paroit dans un grand nombre de livres qu'il a compoſés, & qu'il voulut que ſes diſciples miſſent en lumiére pendant ſa vie, afin que s'il étoit tombé dans quelques fautes, il pût les corriger ſans perdre ſa réputation. Ses principaux Ouvrages ſont:

De Arte Gymnaſtica, Libri ſex. Pariſiis, 1577. *in-4to. Venetiis*, 1602. *in-4to.*

Variarum lectionum in Medicinæ Scriptoribus & aliis, Libri quatuor. Venetiis, 1571. *in-4to. Baſileæ, Libri quinque*, 1576. *in-8vo. Pariſiis, Libri ſex*, 1585. *in-8vo. Venetiis*, 1588, 1601. *in-4to.*

Tractatus de compoſitione Medicamentorum, de Morbis oculorum & aurium. Venetiis, 1590. *in-4to.*

De Morbis muliebribus prælectiones. Baſileæ, 1582. *in-8vo. Venetiis*, 1601. *in-4to.*

De Morbis puerorum Tractatus locupletiſſimi. Venetiis, 1583. *in-4to. Venetiis*, 1615. *in-4to. Francofurti*, 1584. *in-8vo. cum Alexandri Tralliani de Lumbricis Epiſtola Græca & ejuſdem Mercurialis verſione Latinâ.*

De Morbis cutaneis & omnibus corporis humani excrementis. Venetiis, 1572, 1601. *in-4to.*

De Decoratione, Liber. Francofurti, 1587. *in-8vo. Venetiis*, 1601. *in-4to.*

De Pestilentia Lectiones, habitæ Patavii 1577. *mense Januarii. Venetiis*, 1577, 1601. *in-4to.*

Tractatus de Maculis pestiferis & de Hydrophobia. Patavii, 1580. *in-4to.*

De Venenis & Morbis venenosis. Francofurti, 1584. *Basileæ*, 1586. *in-8vo. Venetiis*, 1601. *in-4to.*

Medicina practica, seu de cognoscendis, discernendis & curandis omnibus humani corporis affectibus, Libri quinque. Francofurti, 1601. *in-folio. Lugduni*, 1623. *in-4to.*

Consultationes & responsa medicinalia tribus tomis comprehensa. Venetiis, 1620. *in-folio. Tomus quartus, Venetiis*, 1604. *in-folio.*

In omnes Hippocratis Aphorismorum Libros, prælectiones Patavinæ. Bononiæ, 1619. *in-folio. Lugduni*, 1621. *in-4to. Ibidem*, 1631. *in-4to.*

Commentarii eruditissimi in Hippocratis Coi prognostica, Prorrhetica. De victûs ratione in morbis acutis & Epidemicas historias, cum aliis. Francofurti, 1602. *in-folio.*

In secundum librum Epidemiorum Hippo. Prælectiones Bononienses. Forolivii, 1626. *in-folio.*

De ratione discendi medicinam, cum Schenkii enchyridio de formandis medicinæ studiis. Argentorati, 1607. *in-12.*

De Febribus prælectiones, extant Mss. in Bibliothecis.

MERKLINUS (George-Abraham) nâquit l'an 1644. à Weissembourg, Ville Impériale du Cercle de Fanconie, sur la Riviére de Rednitz. Il commença ses premiéres études dans sa Patrie, & alla ensuite les continuer à Nuremberg, d'où il passa à Wittenberg, où il fit sa Philosophie & étudia en Médecine. Après deux ans de séjour en cette derniére Ville, il alla à Hertzburg voir son pere qui s'y étoit établi, & demeura avec lui tout l'hiver. Au mois de Mai de l'année suivante 1665, il retourna continuer ses études de Médecine, d'abord à Altorf & ensuite à Padoue. Ses études finies, il se fit recevoir Docteur en Médecine à Altorf en 1670; & peu de tems après, il fut admis dans le Corps des Médecins de Nuremberg. Il se maria en 1672, & de ce mariage nâquit Jean-Abraham, né le 9 Juillet 1674. Il fut aussi Médecin. Ayant perdu sa femme en 1682, il se remaria l'année suivante. Son pere étant

mort en 1684, il fut fait à sa place Médecin de la Maison Teutonique de Nuremberg, & ensuite Médecin des Grands-Maîtres de l'Ordre. Il avoit été admis en 1676. dans l'Academie des *Curieux de la Nature*, & l'on voit dans ses *Ephémérides* plusieurs observations de sa façon. Il mourut le 19 Avril 1702, âgé de 58 ans. Ses Ouvrages sont:

Tractatio medica de ortu & occasu transfusionis sanguinis.

Lindenius renovatus, sive Joannis Antonidæ Vander Linden de Scriptis Medici, Libri duo continuati & amplificati.

Sylloge casuum Medicinalium, incantationi vulgò abscribi solitorum, cum eorundem judiciis & curationibus.

MERY, (Jean) habile Chirurgien, nâquit à Vatan en Bery le 6 Janvier 1645. Il devint Chirurgien de la Reine, femme de Louis XIV, ensuite Chirurgien-Major des Invalides, & enfin, premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, où il mourut le 3 de Novembre 1722, à 77 ans, étant de l'Academie des Sciences. On a de lui plusieurs savantes Dissertations dans les Mémoires de cette Academie.

MESCHEDE, (Thiery Gresmunt De) Médecin célébre qui pratiqua la Médecine à Mayence, où il vivoit encore en 1492. Il composa un Traité:

De tuenda sanitate tempore pestis.

& laissa un fils, que son esprit fit considérer comme un prodige.

MESUE', ou JOANNA, fils de Mesuach, étoit Chaldéen de nation, & Chrétien de Religion, de la Secte de Nestorius. Il étudioit la Médecine, la Philosophie & l'Astrologie à Bagdad, lorsqu'Aaron Rasid, le vingt-troisiéme Calife de Bagdad, se déterminant à envoyer son fils Ebullach, surnommé Mammon, en qualité de Viceroi dans la Province du Chorazan, le jugea digne d'accompagner le Prince dans son nouveau gouvernement, & de demeurer auprès de sa personne, & cela sur la réputation qu'il avoit d'être profondément versé dans plusieurs Langues & dans toutes sortes de Sciences. Mammon succéda à son pere dans la dignité de Calife : désirant de connoître la Litterature des Anciens, dont on n'avoit encore rien traduit en Arabe, il convoqua une assemblée de Savans dans plusieurs Langues, & se fit donner le nom, & des Auteurs, & des Ouvrages qu'ils avoient écrit en Grec, en Persan, en Chaldéen & en Egyptien, dans quelque

Art & Science que ce fût. Il s'occupa ensuite à recueillir de toutes parts ces Ouvrages, dont il avoit la liste; & choisissant les plus utiles & les meilleurs en Médecine, en Physique, en Astronomie, en Musique, en Cosmographie & en Chronologie, il les fit traduire : Joanna fut chargé de revoir les traductions des Auteurs Grecs. On mit alors pour la premiére fois, en Langue Arabesque, les Livres de Médecine de Galien, & tous les Ouvrages d'Aristote. Il mourut à la quatre-vingtiéme année de son âge, l'an de Jesus-Christ 819.

Monsieur Freind fixe la mort de Mesué un peu plus tard; selon lui, c'est en 845, ou 846, qu'il cessa de vivre. Le même Historien rapporte qu'Haly Abbas, qui vivoit vers la fin du dixiéme siécle, parle des Oeuvres de Mesué; & de ce qu'il en dit, le Médecin Anglois conclut qu'aucun des Ouvrages de cet Auteur, concernant la pratique, n'est passé jusqu'à nous. Ceux, dit-il, qu'on dit être de sa composition, ne sont pas tels qu'Haly les dépeints, puisque les originaux sont sans arrangement & sans ordre. D'ailleurs, on trouve le nom de Rhasès dans les Livres attribués à Mesué, quoique le premier ait vêcu après le second. Freind ajoute, qu'Abi Osbaia compte trente-sept volumes écrits par Mesué, dans l'un desquels il parle des Médicamens purgatifs, & des Décoctions dans un autre; peut-être sont-ce là les seuls véritables Ouvrages de ce Médecin Arabe, & que les autres qui portent son nom, sont supposés.

Vander Linden parle des Ouvrages suivans :

De Medicamentorum purgantium delectu, castigatione & usu, Libri duo, quorum priorem Canones universales, posteriorem de Simplicibus vocant.

Grabadin, hoc est, compendii secretorum medicamentorum, Libri duo, quorum prior, Antidotarium, posterior de Appropriatis vulgò inscribitur.

Supplementum in secundum Librum Compendii. Venetiis, 1575, 1589, 1623. *in-folio.*

Ces Ouvrages ont paru sous le titre d'*Opéra*. On a imprimé séparément :

De Morbis internis curandis, Liber unus. Lugduni, 1551. *in-8vo.*

MESUE', ou MESUACH, étoit Chrétien de la Secte des Jacobites : il nâquit à Maridin, Ville située sur les bords de l'Euphrate; il étudia la Médecine & la Philosophie à Bagdad, & fut un des Disciples les plus assi-

dus d'Avicenne. Il composa des Traités très-utiles sur les choses potables. On a de lui un autre Ouvrage de la composition des Médicamens. Il exerça son art au Caire; il y jouit de la bienveillance du Calife, & y aquit de la réputation & des richesses. Il mourut âgé de 90 ans, l'an de l'Hégire 406, & de Jesus-Christ 1015.

METHODIQUE. (Secte) Les principes d'Asclépiade ayant paru trop difficiles à entendre, & trop vastes à l'un de ses disciples nommé *Themison*, celui-ci crut qu'il falloit trouver un chemin plus aisé & plus court, ou une méthode abrégée qui fût de la portée de tout le monde: c'est delà que cette nouvelle Médecine prit le nom de *Méthodique*. Themison vivoit sur la fin du trente-neuviéme siécle & le commencement du quarantiéme.

Les Empiriques avoient déja entreprit d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant celle des causes cachées des maladies. Les Méthodiques allerent beaucoup plus loin : ils ne se contenterent pas de suivre en cela les Empiriques; ils entreprirent de plus de reduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies que les Dogmatiques & les Empiriques eux-mêmes avoient distingué avec beaucoup de soin, & s'imaginerent qu'en observant ce que les maladies ont de commun entr'elles à certain égard, il ne servoit à rien de descendre davantage dans le particulier. Ce fondement posé, ils se mirent ensuite dans l'esprit, que comme il n'y avoit proprement, selon eux, que de deux sortes de maladies, il ne falloit aussi que de deux sortes de remédes, qui étoient naturellement indiqués par les deux genres dont on vient de parler; de maniére qu'il suffisoit de connoître sous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée, pour trouver en peu de tems le reméde. Par la même raison, il n'étoit plus néceſſaire d'entendre, ni de Philosophie, ni d'Anatomie, ni même d'avoir une grande expérience pour posséder la Médecine. Les deux genres sous lesquels Themison & ses Sectateurs reduisoient toutes les maladies, sont le genre *resserré* & le genre *relâché*, auxquels ils joignoient un troisiéme qui étoit le genre *mêlé* & qui tenoit partie de l'un & l'autre des deux premiers, c'est-à-dire, que dans les maladies comprises sous ce troisiéme genre, il y avoit d'un côté du *relâchement* & de l'autre du *resserrement*.

Ce sistême parut si commode, qu'un grand nombre de

Médecins l'embrasserent, & que cette Secte qui commença presque avec le quarantiéme siécle, environ 200 ans après l'établissement de celle des Empiriques, se soutint avec éclat pendant trois ou quatre siécles.

Comme Themison étoit déja fort vieux lorsqu'il jetta les fondemens de sa Secte, & qu'il n'avoit point eu le tems de méditer assez sur ce sujet, il en laissa le soin à ceux qui vinrent après lui. Ses disciples auroient dû travailler à cette affaire; mais on n'apprend aucune particularité de ce qu'ils firent. Il y a apparence que personne d'eux n'avança autant que Thessalus de Tralles, qui parut avec éclat sous Néron, environ 50 ans après que la Secte Méthodique eut été établie par Themison. Thessalus fut le premier qui étendit ce sistême, en corrigeant les principes de son premier Auteur; par cette raison il a eu la réputation de l'avoir perfectionné.

Tous les Méthodiques avoient beaucoup d'aversion pour les spécifiques, pour les purgatifs, (excepté dans l'hidropisie) pour les clistéres forts, pour les narcotiques, pour les diuretiques & pour tous les remédes douloureux, tels que les cautéres, &c. Mais ils faisoient un grand usage des vomitifs, de la saignée, des fomentations & de toutes sortes d'exercices. Ils s'attachoient sur-tout à contenter les malades, comme faisoit Asclépiade, principalement par rapport au coucher, à la qualité de l'air & des alimens. L'air, par exemple, que nous respirons continuellement, ils le regardoient comme une chose plus importante, ou, au moins, qui l'étoit autant que les alimens ordinaires que nous prenons de tems en tems; & pour cette raison, il n'y avoit point de Secte qui prit plus de soin de choisir un air convenable à la disposition du malade. A l'égard de l'abstinence, qu'ils ordonnoient au commencement pour trois jours, ils la modérerent dans la suite, & la reduisirent à deux, ou du moins ils n'exigerent pas les trois jours à la rigueur. Cependant ils employoient rarement les grands remédes avant le troisiéme jour de la maladie, tels que les vomitifs & la saignée, & ils n'ordonnoient guères celle-ci qu'une fois, excepté dans le cas du transport.

Tous les Sectateurs de Themison ne demeurerent pas tellement attachés aux principes de leur Maître, que plusieurs d'entr'eux n'y aient fait de grands changemens; ils se diviserent même par des disputes & des querelles sans fin,

qui firent éclorre deux nouvelles Sectes, savoir l'*Episynthétique* & l'*Eclectique.*

METON, ce fameux Astronome Athénien qui vivoit environ la quatre-vingt-huitiéme Olympiade, & qui a parlé le premier de la *grande année*, a passé pour Médecin, à ce que dit Tiraqueau.

METRIE, (N.) Médecin, mort à Berlin en 1751, n'est fameux que par ses Livres impies & satiriques, dans lesquels on ne trouve ni science, ni jugement, ni érudition. On assure que ce Médecin s'est converti avant sa mort, & qu'il a fait paroître en mourant de grand sentimens de piété.

METRODORE, de Chio, Médecin, disciple du Philosophe Démocrite, & maître d'Hippocrate & d'Anaxarque, vivoit avant le milieu du trente-sixiéme siécle du monde. Il écrivit divers Traités, cités par Pline, Athenée, Isaac Tzetzés, &c.

Il y a eu plusieurs *Metrodores;* un disciple de Sabinus, qui a été mis aussi-bien que son Maître, au rang des anciens Commentateurs d'Hippocrate. Cælius Aurelianus & Galien font mention d'un autre, qui fut disciple ou sectateur d'Asclépiade. Il y a eu aussi un Métrodore disciple de Chrysippe.

MEURER, (Wolfgang) Médecin Allemand, étoit d'Aldenberg dans la Misnie, où il nâquit le 23 Mai de l'an 1513. Il s'avança dans les Lettres par son propre génie, & il enseigna assez long-tems la Philosophie à Leipsick. Depuis il voyagea en Italie, & y apprit la Médecine; étant ensuite rappellé dans l'Université de Leipsick, il en fut Chancelier & puis Recteur. Meurer s'aquit beaucoup d'estime dans ces emplois, & mourut en la soixante-douziéme année de son âge le 6 de Février 1585. On a divers Ouvrages de sa façon, & entr'autres:

Meteorologia quæstionibus informata & explicationibus dilucidis illustrata.

Consilia medica, cum aliis. Francofurti, 1615. *in-4to.*

MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile Chirurgien de Paris, natif de Saint-Quentin, mort le 17 Mai 1694, dont on a un *Traité de la Saignée in-*12, qui est estimé.

MICHELI, (Pierre-Antoine) habile Botaniste, natif de Florence, a fait un grand nombre de découvertes & d'observations curieuses dans l'Histoire naturelle & dans la Botanique. Il devint Botaniste du Grand-Duc de Tos-

cane, & mourut le 2 Janvier 1737, à 57 ans. On a de lui un Ecrit intitulé : *Nova Plantarum genera*, dont le ſavant Boerhaave a fait un grand éloge.

MICHON, (Pierre) connu ſous le nom de l'*Abbé Bourdelot*, étoit fils de Maximilien Michon, Chirurgien de la Ville de Sens, & d'Anne Bourdelot, petite niéce de Marie Bourdelot, qui fut mere du fameux Théodore de Beze, Miniſtre de Geneve. Il nâquit en cette Ville le 2 Février de l'an 1610. Après avoir étudié la Chirurgie, la Pharmacie & la Chimie dans la maiſon de ſon pere, il vint trouver à Paris ſes oncles maternels, *Jean Bourdelot*, Avocat au Parlement & Maître des Requêtes de la Reine Marie de Médicis ; & *Edme Bourdelot*, Médecin du Roi Louis XIII. Ayant fini ſon cours de Philoſophie, il y commença celui de Médecine; & ce fut alors que ſes oncles, voulant qu'il portât leur nom, obtinrent pour lui du Rois Louis XIII. en 1634. des lettres de changement de nom, en vertu deſquels *Michon* ne fut plus appellé que Bourdelot. L'an 1635. il ſuivit à Rome le Comte de Noailles, qui y alloit en qualité d'Ambaſſadeur; mais ſon oncle Jean Bourdelot, (Edme étant décédé) le rappella à Paris, où il fut connu du Prince de Condé, Henri II. du nom, qui le voulut avoir auprès de lui en qualité de ſon Médecin, quoiqu'il n'eût pas achevé ſes études en la Faculté de Médecine de Paris, pour y être reçu Docteur. Bourdelot ſuivit ce Prince au ſiége de Fontarabie en 1638, d'où la nouvelle de la mort de ſon oncle le fit revenir en diligence, pour recueillir ſa ſucceſſion qui étoit fort opulente ; mais tous les effets ayant été ſouſtraits & divertis, il ne lui reſta que la Bibliothéque. Ayant auſſi-tôt rejoint le Prince de Condé, il le ſuivit l'année d'après en Rouſillon : mais il revenoit les hivers à Paris, pour y faire ſes actes de Médecine, juſqu'à ce qu'il eût pris le bonnet de Docteur. En 1641. il fut reçu Médecin du Roi; & peu de tems après il commença de tenir dans l'Hôtel de Condé une eſpéce d'Academie compoſée de perſonnes très-ſavantes, & que Monſieur le Prince honoroit ſouvent de ſa préſence. Après la mort de ce Prince, il fut retenu auprès de Louis de Bourbon ſon fils ainé, en qualité de Médecin, & il eut auſſi le ſoin de la ſanté du Duc d'Anguien, depuis Monſieur le Prince. En 1651. la Reine de Suéde étant malade, le ſavant Saumaiſe qu'elle avoit fait venir auprès d'elle, lui conſeilla d'appeller Bourdelot,

dont il connoiſſoit le mérite. La Reine crut ce conſeil, & en fut ſi ſatisfaite, que lui ayant donné un paſſeport très-honorable pour revenir, elle obtint pour lui l'Abbaye de Macé, vacante par la mort de Monſieur de Chateau-neuf, Garde des Sceaux de France. Bourdelot avoit reçu du Pape Urbain VIII, dès le tems de ſon ſéjour à Rome, les diſpenſes néceſſaires pour poſſéder des bénéfices quoiqu'exerçant la Médecine, à la condition qu'il la feroit gratuitement : ce qu'il obſerva fort religieuſement, donnant même tous les jours charitablement des remédes aux malades qui étoient dans l'indigence.

Après ſon retour de Suéde, il tint ſon Academie toutes les ſemaines dans ſa maiſon, comme il avoit fait à l'Hôtel-Condé, & a continué juſqu'à ſa mort. Bourdelot mourut à Paris le 9 Février 1685, au commencement de ſa ſeptante-ſixiéme année, par un accident bien funeſte. Un Valet inconſidéré mit un morceau d'*Opium* dans le pot des *Roſes muſcates*, dont il ſe ſervoit ordinairement pour ſe purger ; en ayant pris un matin, & ayant connu au gout ce que c'étoit, il en rejetta une partie; mais il ne laiſſa pas de demeurer près de 24 heures dans un tel aſſoupiſſement, qu'il étoit tout-à-fait inſenſible. Comme dans cet état on s'empreſſoit de l'échauffer, il fut brûlé au talon par une baſſinoire, & il n'en ſentit rien qu'après être revenu de ſon ſommeil ; peu de tems après la gangrêne s'y mit, & il en mourut.

Nous avons de lui pluſieurs Traités qu'il a fait imprimer, comme celui *de la Vipére; du Mont Etna; la Rélation des appartenances de Verſailles*, & trois volumes de ſes conférences, recueillis par le Sieur Galoys. Il a auſſi laiſſé quantité de Manuſcrits ſur la Médecine, qui ſont demeurés entre les mains de ſon neveu, Mr. Bonet, fils de ſa ſœur, ci-devant Médecin de la Reine, & puis Médecin de la Chancellerie, qu'il a laiſſé ſon héritier à la charge de porter à l'avenir le nom de *Bourdelot.*

MICHOU, ou DE MICHOVIA, (Matthias) Docteur ès Arts & en Médecine, & Chanoine de Cracovie, floriſſoit au commencement du ſeiziéme ſiécle. Il compoſa une Chronique de Pologne, qu'il dédia au Roi Sigiſmond. Il laiſſa auſſi deux autres livres, un de la Sarmatie Européenne & l'autre de la Sarmatie Aſiatique. Cette Piéce fut imprimée à Paris en 1532, avec quelques autres du nouveau Monde.

MILICH, (Jacques) Médecin, étoit de Fribourg en Brisgau, où il nâquit en 1501. Il fit ses premiéres études dans sa Patrie, & s'attira l'amitié d'Erasme. Il étudia ensuite à Vienne en Autriche & à Wittemberg, où il s'aquit la bienveillance de Melancthon. Il avoit aussi lié amitié avec Joachim Camerarius & Heobanus Hessus; en un mot, il fut généralement estimé de tous les hommes doctes de son tems. Milich enseigna la Médecine, avec applaudissement, dans l'Université de Wittemberg, & il la pratiqua avec gloire & succès. Il mourut d'apoplexie le 10 Novembre de l'an 1559, & laissa divers Ouvrages de sa façon:

Oratio de Hippocratis vita.

Oratio de vita Galeni.

Oratio de vita Avicennæ.

Oratio de consideranda sympathia & antipathia in rerum natura.

Oratio de Arte medica.

Oratio de studio Doctrinæ anatomicæ.

Oratio de partibus & motibus cordis.

Oratio de pulmone & de discrimine arteriæ tracheæ & œsophagi.

Quæstio, an rectè dictum sit à Xenophonte: Bibendum esse ita, ut sitiens desinas.

Quæstio de febrium rigoribus & eorum differentia. Extant tomo secundo Declamationum Philippi Melancthonis. Argentorati, 1558. *in-8vo.*

Milich étoit un homme d'un esprit doux & droit, d'un jugement solide, d'un courage ferme & d'une prudence consommée. Il étoit fidéle envers ses amis, ardent à leur rendre toutes sortes de bons offices, constant dans l'amour & dans l'étude des Sciences; mais il étoit sur-tout recommandable par le soin qu'il prenoit d'élever ses enfans: il aima mieux les laisser vertueux que riches; & de peur que s'il s'éloignoit d'eux, ils ne contractassent quelques habitudes vicieuses & négligeassent leurs études, il n'alloit jamais voir les malades qui étoient hors de la Ville de Wittemberg, quelque profit qu'on pût lui offrir, pour l'obliger à quitter sa maison.

MINADOUS, (Jean-Baptiste) Philosophe & Médecin très-célébre, eut deux fils qui suivirent sa Profession. L'un, nommé *Auréle*, nâquit à Rovigo, Ville d'Italie dans l'Etat de Venise; & après avoir étudié à Padoue sous Jé-

rôme Capivaccius, il alla exercer la Médecine à Venise. Il y mit au jour un Traité intitulé :

De Virulentia venerea. Venetiis, 1596. *in-4to.*

qu'il dédia à Laurent Priolus, Cardinal & Patriarche de la même Ville.

L'autre, appellé *Jean-Thomas*, aussi natif de Rovigo, fut Médecin du Duc de Mantoue, & puis Professeur en l'Université de Padoue. Nous avons de lui :

Medicarum Disputationum, Liber primus. Tarvisii, 1610. *in-4to.*

De Variolis & Morbillis, Liber unicus. Patavii, 1603. *in-4to.*

De Febre maligna, Libri duo. Venetiis, 1604. *in-4to. Patavii*, 1604. *in-4to.*

De Arthritide, Liber unus. Venetiis, 1603. *in-4to.*

Philodicus, sive de Ptisanna ejusque cremore, pleuriticis propinando, Dialogus. Venetiis, 1587. *Mantuæ*, 1584. *in-4to.*

De humani corporis Turpitudinibus cognoscendis & curandis, Libri tres. Patavii, 1600. *in-folio.*

Pro quadam sua sententia Disputatio. Patavii, 1604. *in-4to.*

Consilia quædam Medica.

MIRON. Il y eut trois Médecins de ce nom. Le premier ayant été appellé pour être premier Médecin de Charles VIII, Roi de France, mourut en chemin. Le second fut premier Médecin de la Reine Anne de Bretagne, & de Claude de France, femme de François I. Le troisiéme fut premier Médecin de Charles IX, qui succéda à son frere François II. en 1561.

MITHOBIUS, (Burcard) Médecin, natif de Hambourg, mourut le 16 Août de l'an 1565, après avoir servi le Landgrave de Hesse. Il composa divers Ouvrages, comme :

Stereometria.

Compositio annuli astronomici.

Vander Linden parle d'un Conrad Mithobius qui a écrit :

De Aqua vitæ juniperina.

MITHRIDATE, Roi de Pont, renommé par les guerres qu'il soutint contre les Romains. Il les commença vers l'an 3915. du monde, environ 662 de Rome, & ne les finit qu'en mourant, l'an 3939. Ce Prince étoit savant, il aimoit les gens de Lettres, avoit beaucoup voyagé, &

parloit diverses sortes de Langues. Appian fait mention d'un Médecin de Mithridate, nommé *Timothée;* le même Auteur parle encore de quelques Eunuques de ce Roi qui exerçoient la Médecine, entre lesquels il nomme un *Typhon.*

On dit que Mithridate, pour empêcher qu'aucun poison ne lui pût nuire, s'étoit accoutumé à en prendre tous les jours, ayant auparavant pris un contrepoison. Nos Apoticaires préparent encore aujourd'hui une composition qui porte son nom, & qui a été regardée anciennement comme le contrepoison dont on vient de parler. Mais celui dont se servoit Mithridate, étoit beaucoup plus simple suivant *Serenus Sammonicus*, qui rapporte que Pompée s'étant rendu maître du Palais de ce Prince, & ayant fait chercher la Recette du fameux Antidote, dont il avoit appris que ce Roi se servoit, fut bien surpris lorsqu'on l'eut trouvée, & qu'il vit qu'il ne s'agissoit que de vingt feuilles de rue, d'un grain de sel, de deux noix & deux figues séches. Voici comme parle Serenus Sammonicus :

Antidotus verò multis Mithridatica fertur.
Consociata modis : sed magnus scrinia Regis
Quum raperet victor, vilem deprehendit in illis
Synthesim, & vulgata satis medicamina risit;
Bis denum rutæ folium, salis & breve granum,
Juglandesque duas, totidem cum corpore ficus.
Hæc oriente die pauco consperfa lyæo
Sumebat; metuens dederat quæ pocula mater.

Cependant comme toutes les connoissances de ce Prince ne consistoient pas dans le Médicament dont on vient de parler, Pompée ne perdit pas sa peine en fouillant dans les cabinets & dans les cassettes de Mithridate : il y trouva plusieurs livres écrits en diverses Langues, & entre autres un Traité *De Arcanis Morborum*, qui contenoit les plus rares secrets de la Médecine. *Pompeius Lenæus*, Affranchi de Pompée & Médecin selon Pline, traduisit ces Livres en Latin. Le même Pline, parlant des Ouvrages qui avoient été trouvés dans le Palais de Mithridate, dit que la victoire que les Romains remporterent sur ce Prince, fut non-seulement avantageuse à la République par l'aggrandissement de ses Etats, mais encore par l'usage que ses Citoyens en tirerent dans la suite, par rapport à la santé.

MIZAULT, (Antoine) Médecin, Philosophe & Mathématicien, surnommé l'Esculape de France, a paru avec

réputation dans le seiziéme siécle, & a laissé dans les Ouvrages qu'il a donnés au Public, des marques immortelles du progrès qu'il avoit fait dans les Sciences. Il nâquit à Mont-Luçon dans le Bourbonnois, & fit éclater son mérite dans la Capitale du Royaume. Tous les grands hommes de son tems vouloient contracter amitié avec lui, parce que l'estime d'une personne si habile leur étoit avantageuse. Antoine Mizault mourut à Paris en 1578. dans un âge avancé. Il publia divers Ouvrages en Latin & en François. Voici ceux qu'il a écrit en la premiére Langue :

Hortorum Secreta, cultus & auxilia. Lutetiæ, 1560, 1575. *in-8vo. Coloniæ*, 1577. *in-8vo.*

De Hortensium arborum insitione, Opusculum. Lutetiæ, 1560. *in-8vo.*

Dendranatome, seu Exploratio & dissectio corporis arborei in sua sigillatim membra & partes. Ibidem, 1575. *in-8vo. cum aliis, addito ad finem.*

De hominis Symmetria, proportione & commensuratione, Opusculo.

Alexikepus, seu auxiliaris & medicus hortus. Lutetiæ, 1575. *in-8vo. Coloniæ*, 1576. *in-8vo.*

Artificiosa Methodus comparandorum Hortensium, &c. Lutetiæ, 1564. *in-8vo. Coloniæ.* 1577. *in-8vo.*

Memorabilium utilium, ac jucundorum centuriæ novem. Lutetiæ, 1566. *in-8vo. Coloniæ*, 1574. *in-16. Francofurti*, 1592. *in-8vo. cum aliis.*

Harmonia cœlestium corporum & humanorum. Francofurti, 1592. *in-16.*

Harmonia superioris naturæ mundi & inferioris. Lutetiæ, 1555, 1578, 1598. *in-8vo.*

Æsculapii & Uraniæ Medicum simul & astronomicum ex colloquio conjugium. Lugduni, 1550. *in-4to.*

Planetologia, rebus astronomicis, medicis & philosophicis referta. Lugduni, 1551. *in-4to.*

De arcanis naturæ, Libri quatuor. Lutetiæ, 1558. *in-8vo.*

MNEMON, Médecin, natif de Sedé en Pamphilie. On lui a anciennement attribué d'être l'Auteur des *Caractéres* qui se trouvent à la fin des histoires de quelques-unes des maladies, dont Hippocrate fait mention dans son troisiéme livre des Epidémiques. Galien dit, après d'autres, que ce Médecin ayant pris un exemplaire des Oeuvres d'Hippocrate dans la Bibliothéque de Ptolomée Evergetes, sous le prétexte de vouloir expliquer le troisiéme li-

vre des Maladies Epidémiques, y avoit ajouté les Caractéres dont on vient de parler. D'autres assurent que cet exemplaire des Ouvrages d'Hippocrate, qui étoit dans la Bibliothéque d'Alexandrie & où ces mêmes Caractéres se trouvoient, avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par Mnémon, qui le vendit à Ptolomée : ils ajoutent que cet exemplaire portoit, que ce même Livre étoit venu par mer, & que Mnémon Sidite l'avoit corrigé. Mnémon vivoit dans le trente-huitiéme siécle du monde.

MNESITHE'E, que Galien compte entre les principaux des plus anciens Médecins, vivoit, à ce que l'on croit, dans le trente-septiéme siécle du monde. Il y a eu deux Mnésithées Médecins ; l'un qui étoit Athénien & qui est celui dont parle Galien, & l'autre qui étoit Cyzicénien, dont Oribase fait mention.

MOEBIUS, (Godefroi) habile Professeur de Médecine à Jene, nâquit à Lauch en Thuringe en 1611. Il devint premier Médecin de Frédéric-Guillaume Electeur de Brandebourg; d'Auguste, Duc de Saxe & de Gui laume Duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Hall en Saxe en 1664, à 53 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages de Médecine qui sont estimés. Godefroi Moebius, son fils, étoit aussi un habile Médecin.

MOIBAN (Jean) étoit fils d'Ambroise, Ministre Protestant de Breslaw en Silésie. Il étudia la Médecine en Allemagne & en Italie, il apprit les Langues savantes, & il se fit estimer par sa doctrine. On attendoit beaucoup de son esprit, car il traduisoit Dioscoride, il avoit restitué assez heureusement divers passages d'Hippocrate & de Galien, & il avoit d'autres Piéces importantes à publier, quand il mourut âgé seulement de 35 ans en 1562 : ce fut de douleur d'avoir perdu sa femme.

MOïSE, ce fameux Conducteur du Peuple de Dieu, étoit instruit de la Médecine ; ce fut en Egypte qu'il apprit ce qu'il savoit de cette Science. Les Grands de ce Pays s'y attachoient ordinairement ; & comme Moïse reçut une éducation distinguée à la Cour de Pharaon, il suivit, à cet égard, la coutume que les Princes avoient de s'y appliquer. Le sentiment de Clément Alexandrin est conforme à ce qu'on vient de rapporter ; il dit expressément que Moïse avoit été instruit de la Médecine par les Egyptiens ; mais cette science n'étoit pas la seule que possédoit ce savant Législateur ; l'Ecriture Sainte nous apprend qu'il n'ignoroit

n'ignoroit rien de toutes les connoiſſances de l'Egypte.

MOLANUS, (Jean) Docteur en Théologie en l'Univerſité de Louvain, étoit de cette Ville au ſentiment de Mr. De Thou; mais Aubert Mirée & Valére André, le diſent natif de Lille en Flandres, où il vint au monde en 1533. Comme il faiſoit ſon ſéjour à Louvain, où ſon pere étoit né, il regarda toujours cette Ville comme ſa Patrie, & ſe fit connoître au Public ſous le nom de *Molanus Lovanienſis.* Il mourut dans un âge avancé, & fut enterré dans l'Egliſe de ſaint Pierre à Louvain. Cet Auteur étoit ſavant dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, ſur laquelle il a compoſé pluſieurs Ouvrages. Le ſuivant a du rapport à la Médecine:

Eccleſiaſticum Medicorum diarium. Lovanii, 1595. *in-8vo.*

MOLEZIO, (Joſeph) ou *Moletius*, célébre Philoſophe, Médecin & Mathématicien du XVI. ſiécle, natif de Meſſine, dont les principaux Ouvrages ſont des *Ephémérides*, & des Tables qu'il nomma *Gregoriennes :* ces Tables ſervirent beaucoup à la réformation du Calendrier par Gregoire XIII. Il mourut à Padoue, où il étoit Profeſſeur de Mathématique, en 1588, âgé de 57 ans.

MOLINETTUS, (Antoine) célébre Médecin, natif de Veniſe, enſeigna & pratiqua la Médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire, & mourut à Veniſe vers 1675. C'étoit un des plus habiles Anatomiſtes de ſon ſiécle. On eſtime beaucoup ſes Ouvrages:

Diſſertationes Anatomicæ & Pathologicæ de ſenſibus & eorum organis. Patavii, 1669. *in-4to.*

Diſſertationes Anatomico-Pathologicæ. Venetiis, 1675.

MONARDES, (Nicolas) célébre Médecin Eſpagnol au XVI. ſiécle, natif de Séville, dont on a un Traité *des Drogues de l'Amérique* & pluſieurs autres Ouvrages. Il mourut en 1577.

MONATHIOLUS, (Henri) Médecin & Profeſſeur des Mathématiques à Paris, a été en eſtime l'an 1600. Il traduiſit les Méchaniques d'Ariſtote, & les publia avec de beaux Commentaires, qu'il dédia au Roi Henri le Grand.

MONAVIUS, (Pierre) Médecin du ſeiziéme ſiécle, étoit de Breſlaw en Siléſie, où il nâquit d'une famille Patricienne. Laurent Scholzius a inſeré des Lettres & Conſeils de Médecine de ſa façon, dans l'Ouvrage qu'il a fait imprimer à Francfort en 1598. *in-folio.* Monavius n'igno-

roit rien de toutes les belles Sciences; il étoit ſavant dans les Langues, & ſur-tout excelloit dans ſa Profeſſion, qu'il exerça à la Cour en qualité de Médecin de l'Empereur. Il mourut à Prague, où l'on voit ſon Epitaphe :

D. O. M. S.
Et
Petri Monavii Vratiſlavienſis,
Patritiâ Familiâ nati,
Sacr. Cæſ. Majeſt. Medici,
Viri trium linguarum, & bonarum omnium diſciplinarum cognitione, cum ſingulari pietate conjuncta Clariſſimi,
Memoriæ.
Obiit anno 1588. 12 *Maii, ætatis XXXVII.*

MONRO, (Alexandre) Profeſſeur célébre d'Anatomie à Edimbourg, eſt Auteur d'une Oſtéologie dont on fait cas. Je ne ſais s'il a publié autre choſe que cet Ouvrage, & quelques morceaux inſerés dans les Eſſais de Médecine. La ſeconde édition de ſon Oſtéologie s'eſt faite à Edimbourg en 1732.

MONTAGNANA, (Barthelemi) de Padoue, enſeignoit la Médecine avec réputation dans l'Univerſité de cette Ville, vers l'an 1440. Nous avons de lui :

Selectiorum Operum, in quibus ejuſdem conſilia, variique Tractatus alii, tum proprii, tum aſcititii continentur, Liber unus & alter. Venetiis, 1497. *in-folio.* 1565. *in-folio. Lugduni*, 1525. *in-4to. Francofurti*, 1604. *in-folio.*

De urinarum Judiciis Tractatus. Patavii, 1487. *in-4to.*

Barthelemi eut un fils, qui enſeigna la Médecine dans la même Univerſité de Padoue, & y mourut en 1525. On trouve un troiſiéme Montagnana, petit-fils du premier & fils du ſecond, qui a écrit un Ouvrage intitulé :

Conſilium Medicum de Lue venerea.

Vander Linden parle d'un *Marc-Antoine* & d'un *Pierre Montagnana ;* ſans doute qu'ils ſont les mêmes que ces deux derniers dont on vient de parler. Cet Auteur attribue à Marc-Antoine un Traité :

De Herpete, Phagadæna, Gangræna, Sphacelo & Cancro, tum cognoſcendis, tum curandis. Venetiis, 1589. *in-4to.*

MONTALBANI, (Ovidio) Médecin célébre, a été en eſtime en 1630. & 1640. Il étoit de la famille d'*Alicorne* de Bologne, où il enſeigna avec beaucoup de réputation. On l'engagea d'abord à être Profeſſeur de Philoſophie, &

ensuite il le fut des Mathématiques. Ovidio Montalbani étoit savant en toutes sortes de Litteratures, & ses Ouvrages nous le persuadent assez.

MONTAN, (Mathurin) de Perigueux, Ville de France, étoit Médecin & Jurisconsulte. Il est Auteur d'un Livre intitulé :

Genialium dierum Commentarii. Parisiis, 1555. *in-8vo.*

Vander Linden cite encore un Pierre Montan, qui a écrit :

De morborum generibus Carmen. 1564. *in-8vo. cum aliis.*

MONTECALVO, (Vincent) Médecin célébre & savant Philosophe, étoit de Bologne, où il nâquit l'an 1573. Sa famille est ancienne & considérable dans cette Ville, à qui elle a produit des Citoyens illustres. *Vincent*, dont je parle, étoit fils de *Come*. Il se rendit très-habile dans la Philosophie d'Aristote, & on l'a considéré, avec raison, comme le premier Péripatéticien de son tems. Il enseigna durant 24 ans avec un merveilleux applaudissement : toutes les Universités d'Italie souhaiterent de l'avoir au nombre de leurs Professeurs ; mais l'amour qu'il avoit pour sa Patrie, lui fit donner la préférence à celle de Bologne, où il mourut le 15 Octobre de l'an 1637. On a publié un Traité de Médecine de sa façon, & des Commentaires sur la Métaphysique d'Aristote.

MONTESAURUS, (Noël) Médecin, natif de Verone, vivoit sur la fin du quinziéme siécle. Il écrivit, pour improuver l'Ouvrage de Nicolas Leonicéne, contre qui il s'emporte avec violence :

De dispositionibus, quas vulgò Mal Franzoso appellant, Tractatus.

MONTI, ou MONTAN, en Latin MONTANUS, (Jean-Baptiste) Médecin célébre, issu de la noble famille des *Monti* en Toscane, si féconde en grands hommes. Il nâquit à Verone en 1498. La science de la Médecine ne fut pas son seul talent ; il excella encore dans la Philosophie & dans les Belles-Lettres. Les principales Universités d'Italie, & particuliérement celle de Rome, de Bologne & de Padoue, le virent, avec admiration, remplir leurs Chaires de Professeur en Médecine. Il enseigna pendant vingt ans dans la derniére de ces Universités avec un applaudissement si général, que l'Empereur Charles V, François I. & le Duc de Toscane, firent tous leurs efforts pour l'attirer auprès d'eux ; mais toutes leurs promesses & sollicitations ne purent engager ce grand

homme à quitter la Chaire qu'il remplissoit si dignement. On disoit communément de lui, que l'ame de Galien étoit passée dans son corps. Etant dangereusement attaqué de la pierre, il se fit transporter à Terrazo dans le Territoire de Verone, pour y changer d'air; mais il y mourut le 6 de Mai de l'an 1561.

Jérôme Fracastor, ami particulier de Monti, lui fit cette Epitaphe:

Dum medicâ Montane doces ope vincere fata
Et Lachesi invitâ vivere posse diu,
Letheo indignans pressit te Parca sopore
Et secuit vitæ grandia fila tuæ.
Sic animas & tu Æsclepi dum subtrahis orco,
Te quoque sævorum perdidit ira Deûm.

Le Président De Thou parle ainsi de Monti dans le IX. Livre de l'Histoire de son tems. « Jean-Baptiste Monti, „ dit-il, Médecin fameux, mourut en son année climac„ térique à Verone, sa Patrie. Les Ecrits qu'il a publiés „ de son vivant, & ceux que Jean Craton, son disciple, „ qui a heureusement exercé la Médecine sous trois Em„ pereurs, a mis en lumiére depuis sa mort, sont en très„ grande réputation. La famille de Monti s'est éteinte en „ la personne du Marquis Monti, mort sans enfans. Les Ouvrages de Jean-Baptiste Monti sont les suivans:

Medicina universa, ex lectionibus ejus, cæterisque Opusculis collecta. Francofurti, 1587. *in-folio.*

Opuscula varia ac præclara, in quibus tota ferè Medicina methodicè explicatur. Basileæ, 1565. *in-8vo. Seorsim extant:*

Libellus de gradibus & facultatibus Medicamentorum. Witebergæ, 1553. *in-8vo.*

Explicatio eorum quæ pertinent, tum ad qualitates simplicium Medicamentorum, tum ad eorundem compositionem. Venetiis, 1555. *in-8vo.*

Quæstio examinans quomodo Medicamentum dicatur æquale aut inæquale. Patavii, 1554. *in-8vo.*

Opuscula, de characterismis febrium. Quæstio de febre sanguinis. De uterinis affectibus. Venetiis, 1554. *in-8vo.*

De Excrementis, Libri duo. Patavii, 1554. *in-8vo. Parisiis*, 1555. *in-16. huic editioni accessit Tractatus de morbo Gallico.*

Consultationes de variorum Morborum curationibus. Basi-

leæ, 1557. *in-8vo. Norибergæ*, 1550. *in-folio. Editio auctior Basileæ*, 1583. *in-folio.*

Expectatissimæ in primam & secundam partem Aphorismorum Hippocratis lectiones, 1555. *in-8vo.*

In tertiam primi Epidemiorum sectionem Explanationes. Venetiis, 1554. *in-8vo.*

In Libros Galeni de arte curandi ad Glauconem Explanationes. Lugduni, 1596. *in-16.*

In artem parvam Galeni Explanationes. Venetiis, 1554. *in-8vo.*

Tabulæ in tres libros artis parvæ Galeni. Patavii, 1558. *in-folio.*

Metaphrasis summaria eorum, quæ ad medicamentorum doctrinam attinent in libris Ætii Amideni Medici. Augustæ, 1550. *in-8vo.*

In primam Fen Libri primi Canonis Avicennæ, Explanatio. Venetiis, 1554. *in-8vo.*

In secundam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Venetiis, 1557. *in-8vo.*

In quartam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Venetiis, 1556. *in-8vo.*

In nonum Librum Razis ad Almansorem Regem, Expositio. Venetiis, 1554. *in-8vo. Basileæ*, 1562. *in-8vo. integritati à Joanne Cratone restituta.*

MONTUUS, (Jérôme) que quelques-uns disent avoir été premier Médecin de Henri II. Roi de France, n'en a été que Médecin-consultant selon d'autres. Il vivoit à Lyon, où il composa un Ouvrage intitulé :

De morbo Gallico, Liber. Lugduni, 1558. *in-4to.*

Il le dédia à François de Lorraine, Duc de Guise. Nous avons encore de lui :

Anasceve morborum, tribus tomis. Lugduni, 1560. *in-8vo.*

Practica Medica in sex partes divisa. Venetiis, 1626. *in-4to.*

Opuscula juvenilia. Lugduni, 1556. *in-8vo.*

De Medicis Sermones sex. Lugduni, 1534. *in-8vo.*

De activa Medicinæ scientia Commentarii duo. Lugduni, 1557. *in-8vo.*

Compendiolum curatricis scientiæ longè utilissimum. Lugduni, 1556. *in-8vo.*

Halosis Febrium. Lugduni, 1555. *in-4to.*

On trouve dans Vander Linden un *Sébastien Montuus*, Médecin François, qui a écrit :

Dialexeon Medicinalium, libri duo. Lugduni, 1537. *in-4to.*

Annotatiunculæ in errata recentiorum Medicorum. Lugduni, 1533. *in-8vo.*

MORALES, (Antoine) célébre Médecin, étoit de Cordoue. Il mourut en 1535, âgé de 66 ans, & son fils Ambroise, Historiographe Espagnol, lui fit dresser un monument funébre dans l'Eglise de saint Jérôme de Cordoue, où l'on voit cette Inscription, qui témoigne également les mérites du pere & la piété du fils:

DEO OPT. MAX. SACRUM.
Antonius Morales Cordubensis
Honesto & undequaque probatissimo genere ortus, Medicinæ Doctor præstantissimus, quem plangunt pauperes, inclamant divites, & tota penè Bœtica ademptum luget.
H. S. E.
Obiit anno salutis 1535, *ætatis suæ 66.*
Hoc tibi, care Pater, natus cum carmine saxum
Dat, cæca obscurus ne tegereris humo.
Nil majus potuit pietas, perculsa dolore,
Quod dedit hæc meritis inferiora tuis.
Ambrosius Morales Parenti Opt. P.

MOREAU, (René) Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, étoit de Montrueille-Bellai en Anjou. Il fit un très-grand progrès dans les Sciences, dans les Belles-Lettres & les Langues savantes, & fut autant estimé par son mérite que par son érudition. Il ne lui falloit pas un moindre théâtre que celui de la Ville de Paris, pour produire dans le monde, ses grandes qualités: on l'estima également à la Cour & à la Ville. Il fut Professeur Royal en Médecine & en Chirurgie, & il mourut le 17 Octobre 1656, âgé de 69 ans. René Moreau a composé divers Ouvrages:

De missione sanguinis in pleuritide. Parisiis, 1622. *in-8vo.*
Schola Salernitana, hoc est, de valetudine tuenda. Parisiis, 1625. *in-8vo.*

René Moreau eut un fils, aussi Médecin; il lui succéda en la place de Professeur au Collége Royal de Paris, & montra par son érudition, qu'il étoit digne fils d'un très-docte pere.

MORGAGNI (Jean-Baptiste) nâquit à Forli dans l'Etat Ecclésiastique, & professa l'Anatomie à Bologne. Il a fait des découvertes importantes dans cette Science, tant sur les muscles de l'os hyoïde, de la luette & du pharinx, que sur la langue, l'épiglotte, les glandes aryté-

noïdes, les glandes sébacées, la vessie, l'uterus, le vagin & les mammelles. Nous avons de lui:

Adversaria Anatomica. Leyde, 1723. *in-4to.*

Epistolæ anatomicæ duæ. Lugduni Batavorum, 1728. *in-4to.*

MORIENUS, natif de Rome, se retira à Jérusalem pour y vivre en Hermite. Il a écrit sur la transmutation des métaux, & il passe pour un des meilleurs Auteurs qui nous restent. Ses Ouvrages ont été traduits de l'Arabe en Latin en 1182, suivant Boerhaave. Le Docteur Shaw fait mention des deux Ouvrages suivans:

Liber de compositione Alchemiæ.

On le trouve dans la Bibliothéque chimique de Manget, Tome I. page 509.

Liber de distinctione Mercurii aquarum.

Il est en Manuscrit dans la Bibliothéque de Boyle, à qui Mr. Elie Ashmole l'a donné.

MORIN (Jean-Baptiste) étoit natif de Villefranche en Beaujolois, où il vint au monde le 23 Février 1583. Il voyagea en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, & reçut le bonnet de Docteur en Médecine en l'Université de Valence, & fut depuis Professeur en Mathématiques au Collége Royal de Paris. Nous avons un Traité de sa façon, intitulé;

Astrologia Gallica.

C'est par l'Astrologie que Morin se fit un accès chez les Cardinaux Richelieu & Mazarin, l'un & l'autre fort prévenus pour l'Astrologie judiciaire. Le Cardinal Mazarin lui donnoit une pension de 2000 livres. Le Cardinal de Richelieu ne partit pour le voyage de Perpignan, qu'après avoir consulté cet Oracle astrologique. Le Comte de Chavigni, Sécrétaire d'Etat, régloit toutes ses démarches par les avis de Morin, & ce qu'il regardoit comme le plus important, les heures des visites qu'il rendoit au Cardinal de Richelieu.

Morin ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du Cardinal de Richelieu. Ayant vu la figure de Cinqmars, sans savoir de qui elle étoit, il répondit que *cet homme-là auroit la tête tranchée*. Morin se méprit de seize jours seulement à la mort du Connétable de Lesdiguiéres, & de six jours à la mort de Louis XIII. Cet Astrologue, pour toute réponse à Gassendi qui faisoit fort l'entendu contre l'Astrologie

judiciaire, lui prédit qu'il mourroit à la fin de Juillet ou au commencement du mois d'Août 1650. Morin ſavoit que Gaſſendi étoit parti pour la Provence en très-mauvais état; qu'il avoit été condamné des Médecins, & que ſa ſanté ne ſe rétabliſſoit pas. Ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt que Gaſſendi ne ſe porta jamais mieux que pendant cette année 1650. Ce n'eſt point la premiére bévue qu'on auroit objectée aux Aſtrologues; les fondemens de cette prétendue ſcience ſont ſi incertains, que les conſéquences qu'on en tire, ne peuvent être que fort douteuſes. Au reſte, l'Aſtrologie judiciaire a été entremêlée dans la Médecine bien des ſiécles avant celui de Jean Morin. Il mourut à Paris le 6 Novembre 1656, à 73 ans.

MORISON, (Robert) habile Médecin & célébre Botaniſte du XVII. ſiécle, nâquit à Aberdéen en Ecoſſe en 1620. Il étudia dans l'Univerſité de cette Ville, & y enſeigna quelque tems la Philoſophie. Il s'appliqua enſuite à l'étude des Mathématiques, de la Théologie, de la Langue Hébraïque, de la Médecine & ſur-tout de la Botanique, pour laquelle il avoit beaucoup de paſſion. Les guerres civiles interrompirent ſes études; il ſignala ſon zéle & ſon courage pour les intérêts du Roi Charles I, & ſe battit vaillanment dans le combat donné ſur le Pont d'Aberdéen, entre les Habitans de cette Ville & les Troupes Presbytériennes. Il y fut bleſſé dangereuſement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette bleſſure, il vint en France, & Gaſton de France, Duc d'Orléans, l'attira à Blois, & lui confia la direction du Jardin Royal de cette Ville. Moriſon dreſſa une nouvelle méthode d'expliquer la Botanique, qui plut au Duc. Après la mort de ce Prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le Roi Charles II, à qui le Duc d'Orléans l'avoit préſenté à Blois, le fit venir à Londres, & lui donna le titre de ſon Médecin, & celui de Profeſſeur Royal de Botanique, avec une penſion annuelle de 200 livres ſterling. Le *Præludium Botanicum* que Moriſon publia en 1669, lui aquit tant de réputation, que l'Univerſité d'Oxford lui offrit une Chaire de Profeſſeur en Botanique. Il l'accepta, du conſentement du Roi, & enſeigna dans cette Univerſité avec un applaudiſſement univerſel. Il mourut à Londres en 1683, à 63 ans. On a de lui la ſeconde Partie de ſon *Hiſtoire des Plantes*, *in-folio*, dans laquelle il donne une nouvelle méthode très-eſtimée des connoiſſeurs. La premiére Partie de cet excellent Ou-

vrage n'a point été imprimée, & l'on ne sait ce qu'elle est devenue.

La nouvelle méthode de Morison consiste à établir les genres de Plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences & à leurs fruits. On ne sauroit assez louer cet Auteur; mais il semble qu'il se loue lui-même un peu trop; car bien loin de se contenter de la gloire d'avoir exécuté une partie du plus beau projet que l'on ait jamais fait en Botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de Christophe Colomb; & sans parler de Gesner, de Césalpin & de Columna, il assure en plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit, peut-être, cru sur sa parole, s'il n'avoit pris la peine de transcrire des pages entiéres de ces deux derniers Auteurs; ce qui fait voir que leurs Ouvrages lui étoient assez familiers.

MORTON, (Richard) Médecin Anglois, fils d'un Ministre, nâquit à Suffolk, & étudia à Oxford en 1652. Ayant pris le dégré de Maître ès Arts, il fut depuis Chapelain à une famille en Worcestershire; mais comme il ne vouloit pas se conformer, il quitta la Théologie & s'appliqua à la Médecine, dont il prit le dégré de Docteur en 1670, lorsqu'il accompagna le Prince d'Orange à Oxford en qualité de son Médecin. Il fut ensuite aggrégé au Collége des Médecins de Londres, & mourut en Surrey le 30 Août 1698. Il excelloit dans la cure de la Phthisie. Ses Ecrits sont:

Phthisiologia. Pyretologia. De Febribus inflammatoriis universalibus. Amstelodami, 1696. *in-8vo. 2 vol.*

MOSCHION, disciple d'Asclépiade, qu'on appelloit autrement le *Correcteur*, parce qu'il croyoit avoir corrigé quelques-unes des opinions de son Maître. Galien parle de ce Moschion, & en fait d'ailleurs citer un autre par Soranus, qui avoit composé des livres touchant l'ornement & l'embellissement. Pline en cite un troisiéme qui avoit écrit touchant les Raiforts; & Plutarque en nomme un quatriéme, qui étoit son contemporain & son ami.

MULIERS, (Nicolas) natif de Bruges, reçut à Leyde le bonnet de Docteur en Médecine en 1589. Il fut ensuite successivement Médecin des Villes d'Harlingen & de Lewarde, dans la Frise. En 1614. on lui donna les Chaires de Médecine & de Mathématiques dans l'Université de

Groningue; il en fut même ensuite Bibliothéquaire. Il mourut le 5 Septembre 1630, âgé de 66 ans.

Paul Freherus fait une honorable mention de ce Médecin dans son Théâtre des Hommes savans, & il y joint Pierre Muliers, son fils, natif d'Harlingen, qui enseigna la Physique & la Botanique à Groningue avec beaucoup de réputation.

MUNDANELLA, (Aloïsius) Médecin, natif de Bresse, étoit en grande réputation par toute l'Italie, vers l'an 1538. Nous avons de lui:

Theatrum Galeni, hoc est, universæ Medicinæ à Galeno diffusæ sparsimque traditæ Promptuarium. Basileæ, 1568. *in-folio. Coloniæ*, 1587. *in-folio.*

Dialogi medicinales decem. Tiguri, 1551. *in-4to.*

Epistolæ medicinales. Item ejusdem Annotationes in Antonii Musæ Brassavolæ simplicium medicamentorum examen. Basileæ, 1543. *in-4to.*

Epistola ad Josephum Valdanium, quâ tractatur quæstio, utrum in lienis affectibus secanda sit vena quæ est ad annularem digitum sinistræ manûs. Patavii, 1567. *in-8vo.*

MUNDINUS étoit de Milan, selon Douglas & Freind. Il tenta de perfectionner l'Anatomie; mais ses efforts furent foibles. Il donna en 1515. un Corps de cette Science. Comme il dissequoit lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles & quelques découvertes qui lui appartiennent, particuliérement sur la matrice. Cet Ouvrage ressuscita, pour ainsi dire, l'étude de l'Anatomie, & l'on s'y livra si parfaitement jusqu'au rétablissement des Lettres, que les Statuts de l'Université de Padoue ne permettoient pas de faire d'autres leçons dans les Ecoles de Médecine.

Dans la description que Mundinus fait des parties du corps humain, il en désigne les lieux, les situations particuliéres, le nombre, l'apparence, la substance, la qualité, les dimensions, les tégumens, les tuniques, les ligamens, les usages, les maladies qui leur sont propres, les actions & les accidens auxquels elles sont sujettes. Il traite des viscéres fort au long; mais il passe légérement sur les nerfs & les vaisseaux sanguins. Il ne décrit de l'abdomen que les muscles; encore ne fait-il mention que de ceux qui servent à la respiration. Il paroit avoir été grand admirateur des Ouvrages anatomiques de Galien & d'Avicen-

ne, quoiqu'il ne ſoit pas toujours de leur avis. Il a donné un Ouvrage ſous le titre :

Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum. Papiæ, 1476. *in-folio. Bononiæ*, 1482. *in-folio. Venetiis*, 1507. *Argent.* 1509. *Papiæ*, 1512. *in-4to. Lugd.* 1529. *in-8vo. Marp.* 1541. *Argent.* 1513. *in-4to. Venet. in-16.*

corrigé par Carpus. Il parut encore en 1500. *in-folio.* avec le *Faſciculus* de Ketham.

MUNNICKS. (Jean) Il enſeigna publiquement la Médecine à Utrecht, où il fit imprimer un Traité d'Anatomie en 1697.

MUNSTER (Jean) nâquit à Heilbron dans le Duché de Wirtemberg. Il étudia à Tubingue, à Lintz & en Italie, & à ſon retour il paſſa Docteur à Bâle en 1599. Depuis il enſeigna dans l'Univerſité de Gieſſen dans la Haute-Heſſe, où il mourut le 25 Septembre 1606, âgé ſeulement de 35 ans. On a quelques Ouvrages de ſa façon :

Diſputationum de Pædophlebotomia, Libri quinque, quibus ſaluberrimum Galeni decretum de non mittendo pueris infra decimum quartum annum ſanguine defenditur. Tubingæ, 1604. *in-4to.*

Diſcuſſio eorum quæ ab Abrahamo Schopffio, Aulæ Wirtembergicæ Medico, in generalis ſuæ omnium præſidiorum Medicorum, &c. diſquiſitionis, Libri tertii ſectione quartâ, &c. ſcripta ſunt. Francofurti, 1603. *in-8vo.*

MUNTING, (Abraham) Botaniſte & Profeſſeur à Groningue, y nâquit le 19 Juin 1626, de Henri Munting, Docteur en Médecine & Profeſſeur de Botanique & de Chimie. Après avoir fait ſes études, il paſſa en France en 1649, & viſita les Jardins où l'on trouvoit les plantes les plus rares. Après deux ans de ſéjour en France, & après y avoir pris le dégré de Docteur à Angers, il revint à Groningue. Son pere y étant mort en 1658, il fut nommé à ſa place, Profeſſeur en Botanique; poſte dans lequel il demeura juſqu'à ſa mort, arrivée le dernier jour de Janvier 1683. On a de lui les Ouvrages ſuivans :

De Cultura Plantarum.

De Herba Britannica.

Il avoit encore dans ſon cabinet un grand Ouvrage *de Plantis*, qui fut publié en Flamand depuis ſa mort, par *François Kigelaer, in-folio*, avec 245 planches de différentes plantes, intitulé :

Phytographia curioſa.

En 1711. il en a paru une Edition Latine, augmentée des noms ſynonimes des plantes.

MURALTO (Jean De) nâquit à Zurich, où il profeſſa la Médecine. Il a donné pluſieurs eſſais ſur l'Anatomie des poiſſons, des inſectes & ſur d'autres matiéres de Médecine : on trouvera ſes eſſais dans les Ephémérides d'Allemagne. Nous avons encore de cet Auteur :

Vademecum anatomicum, ſeu Clavis Medicinæ. Tiguri, 1677.

MUSE'E, ancien Poëte, a été diſciple d'Orphée. On lui attribue d'avoir enſeigné des remédes pour les maladies. Pline le joint à Orphée pour la connoiſſance des Plantes, remarquant que Muſée étoit le dernier de deux qui avoient écrit ſur cette matiére. Mais ſes Ouvrages paſſoient déja anciennement pour ſuppoſés, auſſi-bien que ceux d'Orphée; & Pauſanias les donne à un certain *Onomacritus*, qui étoit d'Athénes.

MUSITAN (Charles) nâquit à Caſtrovillari dans la Calabre, en 1635. Son pere s'appelloit *Scipion*, & ſa mere *Laura Puglieſſe*. Après avoir fini ſon cours de Philoſophie, il alla étudier en Médecine à Naples ; puis s'étant mis dans les Ordres ſacrés, il reçut celui de Prêtriſe, & fut même admis à écouter les Confeſſions. Quoique la ſainteté de ſon miniſtére auroit dû le détourner de ſa Profeſſion publique de Médecin, il continua cependant de l'exercer ; il s'attira beaucoup de réputation par ſes cures, & principalement par le ſuccès admirable avec lequel il traitoit les maladies vénériennes. Muſitanus mourut à Naples l'an 1714, âgé de 79 ans. Nous avons quelques Ouvrages de ſa façon :

Opera omnia. Genevæ, 1716. *in-folio. 2 vol.*

Pyrotechnia ſophica, &c. *Neapoli*, 1683. *Coloniæ*, 1701. *in-4to.*

Trutina Chirurgico-Phyſica.

De Morbis muliebribus.

Il dit que ſa mere, qui exerçoit le métier de Sage-femme, l'a beaucoup aſſiſté de ſes conſeils dans la compoſition de ce dernier Ouvrage.

MUTIIS, (Donat à) Médecin, natif de Raguſe, vivoit en eſtime vers le milieu du ſeiziéme ſiécle. Entre autres Ouvrages, il écrivit une Lettre fort ſavante ſur les vertus de la Thérébenthine, imprimée à Lyon en 1534. Elle porte pour titre :

Epistola de Therebinthinæ resinæ Facultatibus, *in-8vo.*

Nous avons encore de lui :

In interpretationem Galeni super quatuordecim Aphorismos Hippocratis Dialogus, 1547. *in-4to.*

MYE, (Frédéric Vander) natif de Delft, pratiqua la Médecine à Breda. Il étoit également bon Médecin & Poëte. Il a écrit :

De Arthritide & Calculo gemino, *Tractatus duo. Hagæ Comitis*, 1624. *in-4to.*

Disputatio Philosophica de lapidum generatione. Ibidem.

De morbis & symptomatibus popularibus Bredanis, *tempore obsidionis. Antuerpiæ*, 1627. *in-4to.*

Historia medica de vertigine, *catharro*, *tussi vehementi*, *abortu*, *&c. ibidem*, 1624. *in-4to.*

MYREPSUS, (Nicolas) Médecin, natif d'Alexandrie, est le dernier des Auteurs Grecs, selon le Docteur Freind, s'il est permis de regarder comme du Grec, son stile impur & barbare : il faut cependant lui savoir quelque gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés, dispersés dans les Auteurs Grecs & Arabes, & en former une espéce de Pharmacopée. Il est certain que Myrepsus fit sa compilation avant l'an 1300 ; car Pierre de Albano, fameux Conciliateur qui mourut en 1316, Sylvaticus & Pedemontanus, tous deux Médecins de Robert Roi de Sicile, & qui écrivirent presque au commencement de son regne, c'est-à-dire, vers l'an 1310, rapportent mot pour mot, différentes Recettes que nous trouvons dans cet Auteur.

Ses Ouvrages sur la composition des Médicamens sont divisés en quarante-huit sections; Leonard Fuchsius les a traduits en Latin, & y a ajouté des notes. Quoique cette traduction ne fût pas des plus correctes, on n'a pas laissé d'en faire plusieurs éditions. Elle a paru à Basle en 1549. *in-folio.* Lyon, 1550. *in-8vo.* Francfort, 1626. *in-8vo.* Paris, 1567. *in-folio* entre les *Medicæ artis Principes.* Nuremberg, 1658. *in-8vo.* avec une Préface par Jean-Hartman Beyerus. Cette édition est la meilleure.



N.



AARSSEN, (Jean De) Docteur en Médecine de l'Université de Caen, étoit de Dordrecht. Il voyagea beaucoup & parcourut la Suéde, la Moscovie, la Prusse & la plus grande partie de l'Allemagne. Gustave-Adolphe, Roi de Suéde, l'attira & le retint à sa Cour en qualité de Médecin & d'Historiographe : après la mort de ce Prince il revint dans sa Patrie, d'où on l'envoya aux Indes Orientales avec le titre de Conseiller extraordinaire. Il partit en 1635, & mourut deux ans après à Batavia. Comme le grand talent de ce Médecin étoit la Poësie, nous n'avons de lui que des Ouvrages en ce genre.

NÆVIUS, (Gaspar) natif de Chemnitz en Misnie, voyagea en Italie, où il se rendit très-habile : à son retour il fut Médecin de Maurice & Auguste, Electeurs de Saxe. Nous avons deux Lettres de sa façon, adressées à Matthiole, & quelques autres Piéces, comme :

De venæ-sectione Disputatio. Lipsiæ, 1548. *in-4to.*

De ratione alterandi humores per medicamenta ad purgandum, atque horundem evacuationis tempore. Lipsiæ, 1551. *in-4to.*

Consilia aliquot medica.

Gaspar étoit frere de *Jean Nævius*, aussi Médecin très-renommé. Celui-ci, né à Francfort, étudia aussi en Italie, & il eut, comme son frere, beaucoup de part à l'amitié de Pierre-André Matthiole, à qui il fournit des mémoires pour son Ouvrage des Plantes; ce que cet Auteur avoue dans la Préface de son Livre. Jean Nævius mourut le 7 Juillet 1574, âgé de 75 ans. Nous avons de lui :

Medicamenta contra pestem pro Republica Dresdensi.

Consilia aliquot medica.

NAUDE', (Gabriël) habile Critique & Médecin du XVII. siécle, natif de Paris, fut Bibliothéquaire des Cardinaux Bagni & Antoine Barberin à Rome, puis du Cardinal Mazarin, qui lui donna un Canonicat de Verdun, & le Prieuré de Lartige en Limosin. La Reine Christine l'appella ensuite en Suéde, & lui donna des marques publiques de son estime. A son retour, il mourut à Abbeville

le 29 Juillet 1653, âgé de 53 ans. Ses principaux Ouvrages sont :

De antiquitate & dignitate Scholæ medicæ Parisiensis Panegyris, cum Orationibus encomiasticis ad novem Iatragonistas laureâ medicâ donandos. Lutetiæ Parisiorum, 1628. *in-8vo.*

Syntagma de studio liberali.

Syntagma de studio militari.

Apologie pour les grands Hommes accusés de Magie.

Instruction touchant la chimérique Compagnie des Freres de la Rose-Croix.

Avis pour dresser une Bibliothéque.

Addition à la Vie de Louis XI.

Sciences des Princes, ou Considérations politiques sur les coups d'Etat.

Il y a dans tous les Ouvrages de Naudé des choses curieuses & interessantes.

NEBRUS, trisayeul d'Hippocrate, fut très-célébre par la science de la Médecine, & par un Oracle de Delphes. Les Crisséens, Peuple de la Phocide, ayant été attaqués en vertu d'un décret des Amphictyons, le siége de Crissa avoit duré huit années, & la peste ravageoit le camp des assiégeans, lorsqu'ayant eu recours à l'Oracle d'Apollon, il leur répondit : " Que pour recouvrer la „ santé & prendre la place, ils fissent venir de l'Isle de „ Cos le faon d'une biche avec de l'or. „ Cet Oracle après être demeuré quelque tems obscur, trouva son explication en la personne de *Nebrus* & de son fils *Chrysus*, dont le premier nom signifie en Grec un faon de biche, & le second signifie de l'or. Ils partirent ensemble pour se rendre devant Crissa, montant une galére équipée aux fraix de Nebrus, dans laquelle il porta aux assiégeans les médicamens les plus salutaires, qui les délivrerent de la peste. Mais Nebrus ternit la gloire qu'il avoit aquise, ayant empoisonné, contre le droit de la guerre & des gens, les sources d'où les assiégés tiroient leurs eaux. Chrysus son fils, bisayeul d'Hippocrate, fut tué à l'assaut de Crissa.

NECHEPSUS, Roi d'Egypte, qui vivoit l'an du monde 2473. On lui attribue des Livres de Magie, d'Astrologie & de Médecine, & Ausone le regarde comme le Maître des Magiciens. Pline le cite sur des faits d'Astronomie, & Julius Firmicus dit que Nechepsus, très-juste

Empereur des Egyptiens, étoit très-bon Astronome, & qu'il avoit fait des Recueils sur toutes les maladies, & trouvé des remédes divins. Galien cite aussi Nechepsus en parlant des propriétés du *jaspe verd.* Ce Roi d'Egypte avoit écrit que le jaspe verd fortifie l'orifice de l'estomac; lorsqu'on fait graver sur cette pierre la figure d'un *dragon rayonnant*, & qu'on l'applique sur la partie dont on vient de parler. Mais Galien, qui rapporte cette observation, dit qu'il a vu le même effet de l'application de ce jaspe, quoiqu'il n'y eût rien de gravé dessus; en effet, il ne faut qu'être pourvu du sens commun, pour comprendre que la figure du dragon, ainsi que tant d'autres qu'on voit gravées sur les Talismans, sont des moyens superstitieux. On trouve d'ailleurs dans Ætius la description d'une emplâtre & de quelques autres Médicamens attribués au Roi *Nechepsus* ou *Nechepsos.*

NEEDHAM, (Walter) Médecin Anglois du dernier siécle, a bien écrit des membranes qui enveloppent le fœtus, dans son Traité:

De formato Fœtu. Londini, 1667. *in-8vo. Amstelodami*, 1668. *in-12.*

NEMESIUS, Evêque d'Emése, Ville de la Phénicie, vivoit sur la fin du quatriéme siécle. Il a écrit un Traité intitulé:

De natura hominis, Liber. Antuerpiæ, 1565. *in-8vo. Græcè à Nicolao Ellebodio editus, & ab eodem Latinè conversus. Oxonii*, 1671. *in-8vo. Græcè & Latinè. Antuerpiæ*, 1584. *in-8vo. Lugduni*, 1538. *in-8vo. Londini, patrio idiomate*, 1636. *in-8vo.*

Le Docteur Freind fait les remarques suivantes sur les découvertes anatomiques de Nemesius.

L'Editeur d'Oxford lui attribue deux découvertes, dont l'une est des plus importantes qui se soient faites dans la Médecine. « La premiére concerne la bile qui n'existe pas „ dans le corps, dit Nemesius, pour elle seulement, mais „ dont les usages sont fort étendus; car elle aide à la di- „ gestion, & elle contribue à la déjection des excremens. „ On peut donc la regarder comme une des facultés nu- „ tritives. D'ailleurs, en qualité & à l'imitation des facul- „ tés vitales, elle communique au corps une espéce de „ chaleur. Telles sont les raisons par lesquelles elle sem- „ ble faite par rapport à elle-même; mais comme elle sert „ encore à nettoyer le sang, elle semble être faite par rap-

„ port

„ port à ce fluide. „ Voilà, ce me semble, dit l'Editeur, tout le sistême moderne de la bile assez clairement exposé; ce sistême que Silvius De Le Boë s'est vanté d'avoir inventé. Il faut convenir que les principes de Silvius sont à peu près les mêmes que ceux de Nemesius, & que si la théorie de la bile, dont nous venons de parler, est de quelque utilité dans la Médecine, il faut accorder au dernier tout l'honneur de l'invention; mais il est question d'un point beaucoup plus important. L'Editeur prétend que Nemesius a connu la circulation du sang, & qu'il est vraiment l'Auteur de cette découverte, qui a illustré le dernier siécle; ce qu'il prouve par le passage suivant. „ Le mouvement du pouls, dit Nemesius, nait du cœur, „ & particuliérement du ventricule gauche de ce viscére; „ par une suite constante de l'ordre & de l'harmonie, „ l'artére est dilatée & resserrée avec violence: dans la „ dilatation, elle attire des veines voisines la partie la „ plus dense du sang, dont les exhalaisons servent à l'en„ tretien des esprits vitaux. Dans sa contraction, elle ré„ pand dans tout le corps par des passages secrets, tou„ tes les exhalaisons qu'elle contient: en sorte que tout „ ce qui est fuligineux, est chassé par le cœur dans l'ex„ piration, soit par la bouche, soit par le nez.

C'est là-dessus que l'Editeur attribue à Nemesius l'importante découverte de la circulation du sang, qu'Hippocrate & Galien pourroient revendiquer à de plus justes titres: mais tout ce que l'on peut conclurre de ce passage & de ce que le même Auteur dit du foie dans le même chapitre; savoir, que ce viscére transmet par les veines la nourriture à toutes les parties du corps, c'est que Nemesius n'avoit aucune idée de la maniére dont se fait la circulation.

NESSEL, (Edmond) Liégeois, premier Médecin de George-Louis de Bergues, Evêque & Prince de Liége. Il étudia la Médecine dans l'Université de Leyde, voyagea en France & autres Pays pour s'y perfectionner, revint dans sa Patrie, où il exerça avec succès & réputation. Il mourut le 24 Février 1731, âgé de 72 ans. Nous avons de lui:

Traité analitique des Eaux de Spa, & de leurs vertus & usages. Liége, 1699.

Il a laissé divers Manuscrits, où il avoit recueilli ce que les meilleurs Auteurs ont dit des Simples en usage, avec la

méthode curative des cas rares dans lesquels il a eu occasion de pratiquer : ces Ecrits sont entre les mains de son fils *Mathieu Nessel*, actuellement Médecin & Conseiller de la Cour Allodiale de Liége.

NEVIANUS, (Marc) Médecin & Philosophe, natif de Grandmont, fut considéré dans sa Patrie. Il quitta la Médecine, se fit Prêtre, & alla passer le reste de ses jours à Gand. Il a imité le Poëte Macer, en consacrant son talent pour les vers, à l'usage de la Médecine. Nous avons de lui :

De Plantarum viribus Poëmation. Lovanii, 1563. *in-8vo.*
De Morbis curandis, Liber. Gandavi.

NICANDRE, Auteur Grec, fut non-seulement Grammairien, mais encore Poëte & Médecin. Il vivoit dans le trente-huitiéme siécle, du tems d'Attalus, surnommé Galatonicés, Roi de Pergame, qui avoit défait les Gaulois Grecs. Suidas dit que Nicandre étoit fils de Xénophanes de Colophon, Ville d'Ionie, & que d'autres le faisoient Etolien de nation; mais il est assuré par le témoignage même de Nicandre, qu'il étoit de *Claros.* Le Scholiaste nous apprend aussi que le pere de cet Auteur étoit *Damnée.* Quoi qu'il en soit, il écrivit divers Ouvrages, qui sont souvent cités par les Anciens, & dont il ne nous reste que *Theriaca* & *Alexipharmaca.* Divers Auteurs parlent de lui, & nous avons des Epigrammes à sa louange dans le premier livre d'*Anthologie.*

On trouve dans une ancienne Inscription, un Mutius Fonteïus Nicander; mais on ne sait pas quand il a vécu.

NICERATUS, Médecin cité par Galien, comme Auteur de quelques Médicamens. Cælius Aurelianus parle de lui au sujet d'un livre où Niceratus traitoit de la maladie appellée *Catalepsis.*

NICIAS, natif de Soli, étoit Médecin du Roi Pyrrhus. Il vivoit dans le trente-huitiéme siécle. Théocrite parle avantageusement de lui; mais il en seroit indigne, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoisonner le Roi son maître.

Il se trouve un autre *Nicias* de Nicopolis, Médecin du deuxiéme siécle de salut, contemporain de Plutarque. Cet Auteur cite d'ailleurs un *Nicias Mallotes*, qui avoit écrit *De Lapidibus*, & qui est, peut-être, le même qui est aussi cité par Stobée & par Théocrite.

NICOLAS ALEXANDRIN, Médecin Grec,

plus ancien que Paul d'Egine. Il a écrit un Traité : *De Compositione Medicamentorum.*

NICOLE, (Nicolas) Médecin de Florence, que Leandre Alberti met entre les hommes illustres de cette Ville, vivoit dans le quinziéme siécle. Nous avons de lui les livres suivans de Médecine :

Sermones medicinales octo. Venetiis, 1491, 1533. 4 *vol. in-folio.*

Commentum super Aphorismos Hippocratis, compilatum à Joanne Baptista Theodosio Parmensi. Bononiæ, 1522. *in-8vo.*

De Febribus Epitome. Extat operis Veneti de febribus, pagina 285.

Outre ces Ouvrages, il en a écrit d'autres de Philosophie & de Cosmographie. Nous avons deux Lettres pour lui entre celles de *Philelphe.* On lui reproche d'avoir chassé plusieurs hommes doctes de la Ville de Florence, où il mourut en 1430, âgé de 73 ans.

NICOMACHUS, pere d'Aristote, vivoit dans le trente-sixiéme siécle du monde. Il étoit de Stagire dans la Macédoine, & Médecin du Roi Amyntas, pere de Philippe. Il étoit de la race des Asclépiades, aussi-bien qu'Hippocrate, & se disoit descendu d'un fils de Machaon, qui s'appelloit Nicomachus. Il a écrit, à ce que dit Suidas, six livres concernant la Médecine, & un autre de Physique ; mais il ne nous est rien resté de tout cela.

NICOMEDE, Roi de Bithinie, contemporain de Mithridate, qui est aussi mis au nombre des Médecins, vivoit dans le trente-neuviéme siécle du monde. On trouve dans Galien quelques Médicamens qui portent le nom de ce Roi. Il y a d'ailleurs un autre Nicoméde, Médecin, dans les Inscriptions anciennes.

NIEUWENTIT, (Bernard) habile Philosophe & savant Mathématicien Hollandois, nâquit à Westgraafdyk en 1654. Il se rendit très-habile dans la Médecine & dans la Philosophie, & devint Conseiller & Bourguemaître de la Ville de Purmerende, où il se fit estimer par son intégrité & par son savoir. Il mourut le 30 Mai 1718, à 63 ans. Ses principaux Ouvrages sont : un excellent Traité en Hollandois, traduit en François sous ce titre :

L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature.

Une Réfutation de Spinosa, in-4to. en Hollandois.

Et quelques Ecrits contre *les Infinimens-Petits.*

NIGRISOLI, (François-Marie) né à Ferrare en 1648, s'appliqua à la Médecine, par laquelle il se fit une haute réputation. Il fut pendant trois ans, premier Médecin à Comacchio dans le Duché de Ferrare; & lorsqu'il fut de retour dans le lieu de sa naissance, il fut chargé de dissections anatomiques, & eut successivement les Chaires de Médecine Théorique & Pratique : il remplit ensuite la premiére Chaire de Philosophie. Malgré le tems qu'il donnoit aux fonctions de sa charge, il trouvoit encore celui de composer un grand nombre d'Ecrits, dont il n'a publié qu'une partie, quelques-uns sans y mettre son nom, & d'autres sous un nom étranger. Ces Ouvrages sont:

L'Anatomia chirurgica delle glandole.

Observationes ad anchoram sauciatorum D. Wecher.

Tractatus varii de Morbis.

Pharmacopææ Ferrariensis Prodromus.

De Charta, ejusque usu apud Antiquos.

Il mourut à Ferrare le dixiéme de Décembre 1727.

NIPHUS, (Augustin) Médecin & Astrologue, natif de Sessa, petite Ville d'Italie au Royaume de Naples, dans la Terre de Labour. Il donna plusieurs Ouvrages au Public, tels que:

De Auguriis, Libri duo. Necnon de diebus criticis, Liber unus. His accesserunt Uraniæ divinatricis, quoad Astrologiæ generalia, Libri duo, editi à Rodolpho Goclenio. Marpurgi, 1614. *in-4to.*

Le Livre *de Diebus criticis* a encore été imprimé,

Venetiis, 1500. *in-folio. Argentorati*, 1528. *in-8vo.*

De Morbo Gallico, Liber. Neapoli, 1534. *in-4to.*

Suivant la mode de son tems, ce Médecin changea son nom pour prendre celui d'*Eutichus Philotheus.*

NOCITUS (Gerhard) étoit de Sacca, Ville de Sicile. C'étoit un excellent Botaniste, & un homme très-expérimenté dans la composition des remédes. Il s'est rendu célébre par son habileté vers la fin du XV. siécle, & au commencement du XVI. Il vivoit encore en 1511. Paschal en parle avec éloge dans *sa Bibliothéque de Médecine.* On a de Nocitus une Exposition sur le livre des Médecines simples, à Naples 1511. *in-4to.* Sylvio Boccone parle d'un autre Ecrit du même, sur le tems de cueillir les herbes.

NOE', l'un des descendans de Seth, & le seul qui avec

ſa famille, ait trouvé grace devant Dieu, pour échapper du déluge univerſel. Ce Patriarche inſtruiſit, ſans doute, ſes enfans dans les Sciences, que la crainte du Seigneur qui en eſt le principe, lui avoit rendu familiéres. Ceux-ci, Sem, Cham & Japhet, apprirent à leurs deſcendans les connoiſſances que Noë leur avoit enſeignées; & par le moyen des petits-fils de ce dernier qui ſe diſperſerent en différens Pays, les Peuples qui en vinrent, furent auſſi inſtruits tant des ſciences qui avoient paſſé du premier âge du monde au ſecond, que de celles qu'on avoit inventées nouvellement. Mais les Sciences & les Arts, qui s'étoient déja conſidérablement accrus dès le tems de Noë, ne ſe tranſmirent point avec un égal ſuccès chez tous les deſcendans de ce pere commun des nations : chacun eut ſes différentes inclinations, & quelques-uns cultiverent la Médecine plus particuliérement que les autres. Au ſentiment de quelques ſavans, Gomer, fils de Japhet, porta cette ſcience dans les Gaules, & ſon fils Tubal dans l'Eſpagne; Madaï l'enſeigna aux Médes; Aſſur, fils de Sem, aux Aſſyriens; Nemrod aux Perſans; Javan, fils de Japhet, aux Grecs; Meſraïm aux Egyptiens; Jectan, fils d'Arphaxad, aux Indiens, & Abraham aux Phéniciens. De tous ces Peuples, aucuns ne cultiverent mieux la Médecine que les Babyloniens ou Aſſyriens & les Egyptiens : c'eſt auſſi chez eux que l'on trouve les marques les plus conſidérables de l'exiſtence de cet Art dans les anciens tems. On ne doit cependant pas croire que la Médecine de ces peuples ait d'abord été traitée méthodiquement; elle étoit plutôt une eſpéce de ſcience naturelle fondée ſur la tradition, à qui l'expérience donnoit de tems à autre quelques nouveaux accroiſſemens.

NOGAROLE, (Louis) docte Médecin, iſſu de l'illuſtre famille des Nogaroles de Verone.

NOIR, (Jérôme Le) en Latin dit Niger, Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Padoue, a été en eſtime dans le 16 ſiécle, & il mourut en 1600. Il étoit pere d'Antoine Niger, auſſi Médecin, que le Pape Clément VII. eſtima beaucoup, & à qui il fit de grands biens. Celui-ci mourut en 1626.

Il ne les faut pas confondre avec un autre Antoine Niger ou Nigrini, Médecin de Breſlau en Siléſie, qui a compoſé quelques Ouvrages de Médecine. Ce dernier eſt mort en 1555.

NONNUS, Médecin Grec, qui vivoit dans le dixiéme ſiécle, & qui compoſa par ordre de l'Empereur Conſtantin Porphyrogenéte, un Traité intitulé :

Compendium morborum.

Jérémie Martius le tira de la Bibliothéque d'Ausbourg, & le publia avec ſa traduction Latine.

On trouve dans Vander Linden pluſieurs Médecins du nom de *Nonnius.* Alvarus Nonnius, Eſpagnol, qui a écrit :

Annotationes ad Libros duos Franciſci Arcei, de recta curandorum vulnerum ratione. Antuerpiæ, 1574. *in-octavo.*

Ambroiſe Nonnius, Portugais. Nous avons de lui :

Commentaria in tres Libros Aphoriſmorum Hippocratis. Conimbricæ, 1600. *in-folio.*

Emmanuel Nonnius, de Lisbonne. Il eſt Auteur du Traité ſuivant :

De Tactu & Tactûs organo, Liber unus. Olyſipponæ, 1589. *in-8vo.*

Louis Nonnius, ſavant Médecin d'Anvers au XVII. ſiécle, de qui nous avons ;

Diæteticon, ſive de re cibaria, Libri quatuor. Antuerpiæ, 1627. *in-8vo.*

NOSTRADAMUS, (Michel) Médecin & célébre Aſtrologue dans le ſeiziéme ſiécle, étoit de Salon, ou, comme d'autres diſent, de Saint-Remy en Provence. On dit que ſon oncle maternel, qui étoit de la même Ville de Saint-Remy, lui inſpira cette inclination pour la ſcience des Aſtres. Il étudia premiérement à Montpellier ; & après ſes études, il alla à Toulouſe & à Bourdeaux. A ſon retour en Provence, il publia en 1555. ſes *Centuries prophétiques*, dont on fit par-tout une ſi grande eſtime, que le Roi Henri II. en voulut voir l'Auteur, que le Comte de Tende, Gouverneur de Provence lui envoya à Paris. Ce Monarque lui fit des préſens conſidérables, & lui donna la ſomme de deux cens écus d'or. Enſuite il l'envoya voir les Princes ſes fils, à Blois : Charles IX. lui fit auſſi des préſens en paſſant en Provence.

Noſtradamus mourut le 2 du mois de Juillet de l'an 1566, âgé de 62 ans ſix mois & 17 jours, à Salon en Provence, où il eſt enterré dans l'Egliſe des Cordeliers. On voit à main gauche, en entrant, ſon portrait avec cette Epitaphe ſur une pierre de marbre :

D. M.
Ossa Clarissimi Michaelis Nostradami
Unius omnium mortalium judicio dignissimi:
Cujus pene divino calamo totius orbis, ex astrorum influxu, futuri eventus
Conscribuntur.
Vixit annos 62, menses 6, dies 17.
Obiit Salonæ
Anno CIↃ. IↃ. LXVI.
Quietem posteri nè invidete.

Les Auteurs parlent assez différemment du savoir de cet Astrologue, qui paroit, à la vérité, très-médiocre. On attribue à Etienne Jodelle ce distique, qui semble assez être le caractére naturel de Nostradamus :

Nostra damus, cùm falsa damus, nam fallere nostrum est,
Et cùm falsa damus, nil nisi nostra damus.

Nostradamus eut un fils nommé *César*, qui publia ses Oeuvres, où l'on voit un Abrégé de la vie de cet Astrologue.

NOUVEAU MONDE. (Etat ancien de la Médecine dans le) De tous les Peuples lointains, dont les mœurs nous sont connues par des rélations autentiques, il n'y en a point où la Médecine ait été traitée avec plus de sagesse que chez les Américains : ils s'en rapportoient à la seule expérience. Or, tout bien considéré, il vaut mieux manquer entiérement de théorie, que d'en avoir une capable d'introduire des erreurs dans la pratique.

Antonio de Solis dit, en parlant de Montezune, Empereur du Mexique, qu'il avoit pris des soins infinis pour enrichir ses jardins de toutes les plantes que produisoit ce climat heureux; que l'étude des Médecins se bornoit à en savoir les noms & les vertus; qu'ils avoient des Simples pour toutes sortes d'infirmités; qu'ils opéroient des cures surprenantes, soit avec les sucs qu'ils en exprimoient, soit en appliquant la plante même, sans autre préparation ; qu'une longue expérience leur en avoit appris les propriétés, & que sans aucune connoissance des causes des maladies, ils ne laissoient pas de s'en servir au grand soulagement des malades. Il ajoute que le Roi distribuoit à quiconque en avoit besoin, les Simples que les malades faisoient demander, soit que le Médecin les eût ordonnés ou non, & que satisfait d'avoir procuré la guérison à quelqu'un, ou persuadé qu'il étoit du devoir du

Prince de veiller à la ſanté de ſes Sujets, il ne manquoit jamais de s'informer de l'effet des remédes.

Le même Auteur raconte dans un autre endroit à l'occaſion de la maladie de Cortez, que le Sénat convoqua les Médecins les plus habiles dans la connoiſſance & le choix des plantes médecinales; qu'ils montrerent dans l'uſage qu'ils en firent, un diſcernement ſingulier de leurs propriétés & de leurs effets, variant les remédes ſuivant les différens périodes de la maladie, & qu'ils rendirent la vie à Cortez. Ils uſerent d'abord des Simples doux & rafraichiſſans, pour ſuſpendre l'inflammation & calmer la douleur que lui cauſoit la fiévre : pour murir & guérir la plaie, ils en employerent d'autres, & cela avec tant d'intelligence, dit Antonio, que Cortez ne tarda pas à jouir d'une ſanté parfaite.

L'exemple des Américains auroit fourni un puiſſant argument à ceux qui combattoient les ſentimens des Dogmatiques, & qui ſoutenoient que la Médecine doit ſa naiſſance & ſes premiers progrès à l'expérience. On voit, en effet, que dans un Pays où il n'y avoit pas l'ombre de cette Philoſophie qui remonte des effets à la nature des cauſes, on avoit avancé fort loin dans la connoiſſance de la nature. Que la théorie pure & ſimple puiſſe nous inſtruire des propriétés des plantes, comme elle nous conduit quelquefois, quand elle eſt appuyée ſur des fondemens ſolides de la connoiſſance des cauſes, à l'application des remédes convenables; c'eſt ce qu'on ne viendra jamais à bout de prouver. Les Américains n'avoient point de ſiſtême, mais beaucoup d'expérience; & c'eſt d'eux que nous tenons les remédes les plus efficaces que nous connoiſſons : le Quinquina, l'Ipecacuanha, & une foule d'autres que ces groſſiers habitans du nouveau Monde avoient découverts; tandis que nos ſubtils & ſavans Philoſophes ne connoiſſoient de la vertu des plantes qui croiſſent autour d'eux, que ce qu'ils en avoient lu dans Dioſcoride & quelques autres Anciens. Où étoient donc les progrès ſi vantés de la Médecine? car quant aux maladies, celles qui paſſoient pour incurables il y a deux mille ans, le ſeroient toutes encore aujourd'hui, ſi nous n'avions rencontré dans le Quinquina, le Mercure & l'Antimoine, les moyens d'en guérir quelques-unes.

NUCK, (Antoine) Médecin Allemand, célébre vers la fin du dix-ſeptiéme ſiécle, exerça d'abord ſa Profeſ-

ſion à La Haye, & devint enſuite Profeſſeur d'Anatomie à Leyde. Ce fut un Anatomiſte infatigable & d'une expérience conſommée, ayant diſſéqué lui-même dans l'eſpace de huit ans, plus de ſoixante cadavres.

Il eſt le premier qui ait apperçu & indiqué la maniére dont la perte accidentelle de l'humeur aqueuſe de l'œil ſe répare. Il découvrit un canal particulier qui part de l'artére carotide interne, & qui après avoir ſerpenté le long de la ſclérotique, paſſe à travers la Cornée aux environs de la prunelle, ſe diſperſe en pluſieurs branches autour de l'iris, s'y inſére & répare l'humeur aqueuſe.

Il a découvert encore quelques glandes ſalivaires dont Wharton, Stenon, Bartholin ou Rivinus n'ont point fait mention.

Il a dit que les mammelles étoient des amas de glandes auxquelles des ramifications innombrables des artéres thorachiques & axillaires fourniſſoient du ſang; & que quelques-uns de ces vaiſſeaux paſſant à travers l'os de la poitrine ou le ſternum, s'uniſſoient aux vaiſſeaux du côté oppoſé. Ces artéres qui ſont d'une petiteſſe incroyable, répandent le lait dans de petits canaux contenus dans les petites glandes dont nous avons parlé. De ces canaux, quatre ou cinq forment un petit tronc en s'uniſſant.

Il prétend que les canaux lymphatiques partent immédiatement des artéres, & que pluſieurs de ces canaux traverſent les glandes conglobées qui ſont diſperſées dans la poitrine & dans l'abdomen, & qui ſe trouvent ſur la route du reſervoir du chile ou des veines dans leſquelles ils ſe déchargent.

Nous avons de cet Anatomiſte :

Adenographia.

Sialographia.

Operationes & experimenta chirurgica. Lugduni Batavorum, 1722.

NUMESIANUS, Médecin, dont parle Galien comme de ſon maître, quoiqu'il remarque auſſi que ce Médecin avoit enſeigné Pelops, duquel, lui Galien, avoit été diſciple.

NUNEZ, ou NONNUS, (Pierre) Médecin natif d'Alcacar, petite Ville de Portugal dans l'Eſtramadure, étoit un très-habile Mathématicien. Il a écrit pluſieurs excellens livres d'Algébre, d'Optique & d'Aſtronomie. Il fut Précepteur du Cardinal Henri, qui ſuccéda à Sébaſtien dans le Royaume de Portugal, & depuis il enſeigna dans l'U-

niversité de Coimbre, où il mourut âgé de 80 ans, en 1576.

NYMANNUS, (Gregoire) habile Professeur d'Anatomie & de Botanique à Wittemberg, sa Patrie, où il mourut en 1638, à 43 ans, est Auteur des Traités suivans :

De Apoplexia Tractatus. Wittebergæ, 1629. *in-4to.*

Dissertatio de vita fœtûs in utero, quâ luculenter demonstratur infantem in utero non anima matris, sed suâ ipsius vitâ vivere, &c. Wittebergæ, 1628. *in-4to.*

O.



BEL, (Mathias De L') Médecin, natif de Lille en Flandres. Il étudia à Montpellier sous le célébre Rondelet, & ensuite il exerça la Médecine dans les Pays-Bas. Comme il avoit une grande inclination pour la Botanique, il s'adonna entiérement à l'étude & à la connoissance des Simples : c'est en cette qualité qu'il fut appellé par Jacques VI. Roi de la Grande-Bretagne. Il mourut à Londres en 1616. Nous avons les Ouvrages suivans de sa façon :

Plantarum seu stirpium Historia, cui annexum adversariorum volumen. Londini, 1572. *in-folio. Antuerpiæ*, 1576. *in-folio.*

In G. Rondeletii methodicam pharmaceuticam officinam Animadversiones, &c. Londini, 1605. *in-folio.*

Balsami, Opobalsami, Carpobalsami & Xylobalsami, cum suo cortice explanatio. Londini, 1598. *in-4to.*

OCCON, (Adolphe) célébre Médecin, étoit d'Ausbourg. Nous avons de lui :

Pharmacopœa, seu Medicamentarium pro Republica Augustana. Augustæ Vind. 1574. *in-folio.* 1597. *in-4to. longiori.* 1580. *in-12.* 1613. *in-folio elaboratior & auctior.*

Epistola Græca ad Conr. Gesnerum, de Oxymeli helleborato, aliisque ad rem medicam spectantibus. Extat Libro II. Epistolarum ejusdem Gesneri.

Occon mourut en 1605. Voici son Epitaphe :

ADOLPHUS OCCO
A. F. A. N.
Medicus Reip. August.
Hoc sibi Monumentum V. P.

Ut in eo, cum uxore ac liberis, ad extremum usque judicii diem mox adfuturum,
Mortuus quiesceret.
Tu viator quisquis es, quieti locum non invideas. Vale. Abi.

Qui fuit æternæ Christus mihi causa salutis,
Exuviis rursus vestiet ossa meis
Ejus dum reditu mihi vita salusque paratur,
Interea tumulo molliter ossa cubent.

OCTAVIANUS HORATIANUS, Médecin Africain, étoit en estime vers la fin du quatriéme siécle de salut. Il avoit été disciple de Vindicianus, premier Médecin de l'Empereur Valentinien. Nous avons de sa façon:

Rerum medicarum, Libri quatuor. I. Logicus, de curationibus omnium ferè morborum corporis humani, ad Euporistum. II. De acutis & chronicis passionibus ad eundem. III. Gynæcia, de mulierum accidentibus & curis eorundem, ad Victoriam. IV. De Physica scientia, experimentorum, Liber, ad Eusebium filium. Per Hermannum Comitem à Nevenare, integro candori nuper restitutus autor. Prodiit Argentinæ, 1532. *in-folio*, *cum Albucasis Chirurgiæ Libris tribus.*

ODDO DE ODDIS, natif de Padoue & Professeur en Médecine dans l'Université de cette Ville, a été en grande estime au commencement du seiziéme siécle, jusqu'en 1530, ou 1535. Il a composé les Ouvrages suivans:

De Pestis & pestiferorum omnium affectuum causis, signis, præcautione & curatione, Libri quatuor. Apologiæ pro Galeno, tum in Logica, tum in Philosophia, tum in Medicina, Libri tres. De cœnæ & prandii portione, Libri duo. Quibus accessit ipsius filii, de Putredine, germanæ ac nondum explicatæ Aristotelis & Galeni sententiæ adversùs Argenterium Apologia. Venetiis, 1570. *in-4to.*

In Aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima interpretatio. Patavii, 1589. *in-4to. Prima sectio seorsim quoque edita fuit Patavii*, 1564. *in-8vo.*

In Librum artis medicinalis Galeni exactissima & dilucidissima expositio. Brixiæ, 1607. *in-4to. Venetiis*, 1608. *in-4to.*

In primam totam Fen Libri primi Canonis Avicennæ dilucidissima & expectatissima expositio. Venetiis, 1575. *in-4to. Patavii*, 1612. *in-4to.*

Oddo de Oddis étoit pere de Marc Oddi, aussi natif de Padoue & Professeur en la même Université. Nous avons de lui:

Methodus exactissima de componendis medicamentis & aliorum dijudicandis. Patavii, 1583. *in-4to.*

De morbi natura & essentia Tractatio dilucidissima. Patavii, 1589. *in-4to.*

Meditationes in Theriacam & Mithridaticam Antidotum, ab Oddo & aliis. Venetiis, 1576. *in-4to.*

ODORIC, (Jean) de Trente, Médecin d'un sçavoir extraordinaire, étoit en estime vers l'an 1554. Pierre-André Matthiole avoit lié avec lui un commerce de lettres, par lesquelles ils se mandoient mutuellement les succès de leurs études : on en trouve quelques-unes imprimées dans le livre des Epitres du même Matthiole.

ODWYER, (Jean) Irlandois, étoit Médecin du Prince de Rache, & pratiquoit la Médecine à Mons en Hainaut, vers la fin du dix-septiéme siécle. Nous avons de lui:

Querela medica. Montibus, 1686. *in*-12.

OLMO, (François) Médecin de Bresse en Italie, a été en réputation sur la fin du seiziéme siécle. Il étoit savant en toute sorte de litterature, & on le consulta souvent de toutes les parties de l'Europe. Il mourut l'an 1600. à Disenzano près de Bresse. Il a écrit divers Ouvrages en prose & en vers.

OLYMPICUS, de Milet, Médecin Méthodique, que Galien appelle un diseur de bagatelles. Il eut pour disciple un *Apollonides* de Cypre, qui fut le maître d'un *Julien*. Ce dernier vivoit en même-tems que Galien.

OLYMPIODORE, que Saumaise place parmi les Auteurs Grecs des derniers siécles, quoiqu'il soit bien apparent qu'il a vêcu long-tems auparavant. Olympiodore ne dit pas un mot de Stephanus, qui vivoit vers l'an 620 de J. C. & qui étoit très-savant dans la Chimie, au lieu qu'il parle souvent de Zosime & de Synesius : c'est l'ordinaire des Auteurs qui écrivent sur quelque sorte de sujet, de citer tous ceux qui les ont précédés dans le même Art. On croit que cet Olympiodore est le même que celui qui étoit natif de Thébes en Egypte, qui écrivit l'Histoire de son tems depuis l'an 400 de J. C. jusqu'à l'an 425, & la dédia à Theodose le jeune. Cet Auteur s'est appliqué à la Chimie, & a écrit quelques Ouvrages sur cette science.

OLYMPUS, Médecin de la Reine Cleopatre, vivoit dans le trente-neuviéme siécle. Cette Princesse lui fit con-

fidence du dessein qu'elle avoit de se faire mourir, & il écrivit l'histoire de sa mort.

OPORIN (Jean) étoit de Bâle, où il nâquit le 25 Janvier de l'an 1507. Il eut toutes les peines du monde de trouver le moyen de subsister pendant le cours de ses études; car après avoir vêcu quatre années en la compagnie des pauvres Ecoliers, à qui les Seigneurs de Strasbourg fournissoient charitablement la nourriture, il fut ensuite obligé de gagner sa vie en enseignant les petits enfans, & en copiant divers Manuscrits des livres anciens qu'il vendoit à Froben, fameux Imprimeur. Suivant le conseil de ses amis, il étudia en Médecine, & fut Sécrétaire & disciple de Paracelse, dont il écrivit la vie. Peu après il enseigna le Grec à Bâle, & enfin il devint Imprimeur, & il s'associa à Robert Winter. Oporin mourut âgé de 61 ans, le 6 Juillet 1568.

Il étoit fils de Jean Herpst, Peintre; & comme le nom de sa famille en Allemand signifie l'Automne, on l'appella Oporin, du mot dont les Grecs se servent pour représenter cette saison de l'année.

OPSOPOEUS, (Jean) natif de Bretten dans le Palatinat, se rendit habile dans les Langues Gréque & Latine, & fut Correcteur de l'Imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris. On le mit deux fois en prison, parce qu'il prenoit, avec ardeur, la défense des nouveaux Hérétiques. Il s'appliqua à la Médecine, & il y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une Chaire de Professeur en Médecine à Heidelberg. Il y mourut en 1596, âgé de 40 ans. Nous avons de lui:

Hippocratis Coi Medicorum Principis, jusjurandum. Aphorismorum sectiones VIII. Prognostica. Prorrheticorum, Libri II. Coaca præsagia. Græcus & Latinus textus accuratè renovatus, lectionum varietate & Cornelii Celsi versione calci subdita. Francofurti, 1587. *in*-16.

ORIBASIUS nâquit à Pergame, Patrie de Galien, quoiqu'il passe pour être de Sardes, & fut élevé avec Magnus & Ionicus à l'Ecole de Zénon de Chypre, qui, à ce que l'on croit, enseignoit alors à Sardes. Après cela il passa à Alexandrie, où il devint un fameux Professeur. Eunapius qui entendoit fort bien la Médecine, & qui est apparemment la même personne à qui les quatre livres *De Euporistis, &c.* sont adressés, représente Oribase comme l'homme le plus savant de son tems, le plus habile

en Médecine & le plus aimable dans la converſation : il le repréſente comme un homme auſſi conſidérable par ſon crédit que par ſon ſavoir. Il dit qu'il contribua beaucoup à élever Julien à l'Empire. En reconnoiſſance, cet Empereur le fit Queſteur de Conſtantinople; il eut une grande confiance en lui, comme cela paroit par une de ſes lettres. Sous l'Empereur ſuivant, par l'envie de ſes ennemis, Oribaſe tomba en diſgrace ; tout ſon bien fut confiſqué, il fut banni & livré aux mains des Barbares. En peu de tems il s'attira ſi bien leur amour & leur reſpect par ſon courage & par ſon ſavoir, que voyant les grandes cures qu'il faiſoit au milieu d'eux, ils l'adorerent comme un Dieu. Enfin, il fut rappellé par l'Empereur Romain; il jouiſſoit d'une réputation & d'une fortune éclatante dans le tems qu'Eunapius écrivit cette hiſtoire, c'eſt-à-dire, environ l'an 400; car Eunapius étoit alors au rang des premiers Médecins, & il n'avoit que douze ans à la mort de Julien, en 368.

Oribaſe écrivit, à la priére de l'Empereur Julien, ſoixante & dix livres de Collections ſelon Photius, & ſelon Suidas ſoixante & douze; ouvrage qu'il compila non-ſeulement de Galien, mais encore de tous les autres Médecins précédens : il y ajouta tout ce qu'il avoit appris de ſa propre expérience; il n'en reſte que les quinze premiers, & deux autres qui traitent d'Anatomie : ils ſont intitulés par le Traducteur Razarius, le 24 & le 25 de la Collection. Il fit après cela un abrégé de ce grand Ouvrage, & le reduiſit en neuf livres pour l'uſage de ſon fils Euſtathius. Il a écrit, outre cela, quatre livres ſur les remédes & ſur les maladies. Cet Ouvrage eſt adreſſé à Eunapius, ſon ami, comme on l'a déja dit. Outre cela, Photius parle encore de deux autres piéces qui ſubſiſtoient encore de ſon tems. L'une conſiſtoit en quatre, & l'autre en ſept livres, qui étoient purement un abrégé des Ouvrages de Galien, & dédiés à Julien. Paul fait mention de cet abrégé; mais il eſt perdu, de même que quelques autres Traités dont parle Suidas. Il y a pluſieurs recettes citées par Ætius. Les commentaires ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate, mis au jour par Guinther comme étant d'Oribaſe, ſont ſuppoſés.

Le Docteur Freind remarque que la diction d'Oribaſe eſt extrêmement variée; d'où il arrive, à notre avantage, qu'un endroit de cet Auteur jette de la lumiére ſur un autre : nous ajouterons encore à ſon honneur, qu'il y a

beaucoup d'endroits, tant dans l'Anatomie que dans la Médecine de Galien, qui nous seroient inintelligibles, s'il ne s'étoit donné la peine de les éclaircir : c'étoit, en tout sens, un homme de génie & un Médecin expérimenté; & si nous nous donnons la peine de parcourir ses Ouvrages, ce qui n'a vraisemblablement été fait par aucun de ceux qui se sont mêlés d'en juger, nous y trouverons des régles de pratique très-raisonnées dans un grand nombre de cas.

Oribase vante beaucoup l'utilité des scarifications dans la cure des maladies, & à peine trouve-t'on qu'il soit fait avant lui aucune mention de cette maniére de tirer le sang. Les scarifications, dont il parle, sont différentes de celles qu'on pratique à l'occasion des ventouses; celles-ci n'ont été pratiquées que par les Médecins Arabes, au lieu qu'Oribase faisoit de profondes incisions à la peau, sans autre préliminaire. Ce Médecin est le premier qui fasse mention d'une espéce de mélancolie; ceux qui en étoient attaqués, sortoient pendant la nuit de leur maison, imitoient les loups de toute façon, & rodoient autour des tombeaux jusqu'au jour. Donat *ab Altomari* & Pierre Forest rapportent des histoires de pareilles maladies.

Oribase s'attacha, avec soin, à la matiére médecinale; mais il ne se mit pas fort en peine d'éclaircir les Ouvrages des premiers maîtres en ce genre. En cela, comme dans l'Anatomie, il suivit aveuglément Galien, dont, pour cette raison, il a été appellé le singe; persuadé que la connoissance qu'il avoit des herbes dont les Anciens s'étoient servi, passeroit à nous avec la même facilité qu'elle étoit parvenue jusqu'à lui.

Voici le Catalogue des Oeuvres d'Oribase, dont Photius & Suidas font mention :

I. Quatre Livres de Commentaires sur la Médecine, tirés des Ecrits de Galien, par ordre de l'Empereur Julien l'Apostat, à qui ils sont dédiés. Oribase en fait mention lui-même dans la Préface de son *Synopsis;* mais il y a longtems qu'ils sont perdus; on ne croit pas même qu'ils aient jamais été publiés.

II. Son *Synopsis* compilé de Galien & des autres Médecins, par ordre de l'Empereur Julien, qui avoit agréé le premier Ouvrage. Il ne nous reste de son *Synopsis*, qui étoit, selon Suidas, en soixante & douze Livres, que les quinze premiers, le vingt-quatriéme & le vingt-cinquié-

me; ils ont été traduits en Latin par Jean-Baptiſte Raſarius, Médecin de Novarre, avec la Préface d'Oribaſe à l'Empereur Julien.

III. Le *Synopſis* de ſoixante & douze livres précédens, écrit après la mort de l'Empereur Julien, dédié à ſon fils Euſtathius, & diviſé en neuf Livres. Cet Ouvrage exiſte, & a été traduit auſſi par Raſarius.

IV. *Euporiſta*, ou les Remédes faciles à préparer, en quatre Livres, dédié à Eunapius, ou, comme on lit dans quelques Manuſcrits, ſi l'on en croit Photius, à Eugenius. On lit Eunapius dans les Manuſcrits, dont les Traducteurs Latins ſe ſont ſervis. Ces quatre Livres ont été mis en Latin par un Anonime, & publiés par Jean Sichar, avec Cælius Aurelianus, ſur les maladies chroniques, à Bâle 1529. *in-folio*, & non pas *in-8vo*, comme on lit dans le *Lindenius renovatus* de Merklin. Le même Ouvrage traduit derechef par Raſarius, avec le reſte des Ouvrages d'Oribaſe, à Bâle, 1557. *in-8vo.* & dans les *Medici Principes* d'Henri Etienne, à Paris 1567. *in-folio.* Il y avoit une ancienne traduction Latine manuſcrite des Ouvrages d'Oribaſe, fort différente de celle qu'on avoit publiée, tant par rapport à l'ordre des Livres, qu'aux matiéres qui y étoient traitées, dans la Bibliothéque de René Moreau, à ce que nous dit Labbe, *Bibliot. nov. Manuſcript. p.* 214. Il y a encore un abrégé des Ecrits d'Oribaſe fait par ordre de l'Empereur Conſtantin Porphyrogenéte, par un certain Theophanes : cet Ouvrage eſt en Grec, & ſe trouve quelque part en Manuſcrit dans la Bibliothéque de l'Empereur.

ORIENTAUX. (Médecine des) Les Chinois & d'autres Nations Orientales ont eu la réputation d'être fort verſées dans les Arts & dans les Sciences; mais il ne paroit pas qu'elles la méritaſſent entiérement. Le détail ſuivant fera connoître l'état de leur Médecine : Je me ſers, dit l'Auteur du Diſcours hiſtorique qui eſt à la tête du Dictionnaire univerſel de Médecine, de ce que Schulze en a écrit, n'ayant point eu entre les mains les Auteurs de qui il l'avoit emprunté lui-même.

Entre les Peuples Orientaux qui ſe diſputent l'antiquité de la Médecine, les Chinois, les Japonois & les Habitans de Malabar paroiſſent les mieux fondés. Les Chinois, dont l'hiſtoire eſt confirmée en pluſieurs points par celle des Japonois, aſſurent que leurs Rois avoient inventé cette ſcience long-tems avant le déluge. Mais quels furent le

rang

rang & la dignité de ceux qui l'exercerent dans la ſuite, c'eſt ce que l'éloignement des tems ne nous permet pas de ſavoir. Si l'on en croit Jean Neuhoſius, ce corps eſt maintenant peu conſidérable parmi eux : malgré l'opinion deſavantageuſe qu'on en pourroit concevoir de l'habileté de ſes membres, il eſt certain que les Européens qui habitent ces Contrées, leur confient le ſoin de leur ſanté préférablement à leurs Compatriotes Médecins. Ils parviennent à la connoiſſance des maladies, par des obſervations ſur le pouls. Cette ennuyeuſe & longue méthode leur vient, diſent-ils, d'un certain Lippe & du Roi Hoamti, qui, ſelon leur Chronologie, vivoit 2688 ans avant la naiſſance de J. C. Outre le pouls, ils examinent auſſi les yeux, la langue & le viſage; mais ils négligent entiérement tous les indices qu'ils pourroient tirer d'ailleurs : le pouls une fois connu, ils jugent de la nature de la maladie, & prédiſent les ſuites qu'elle aura. Quant à la pratique, ils ont recours à un ancien livre qu'on pourroit appeller le Code de la Médecine Chinoiſe, & ils ordonnent les remédes qu'ils y trouvent preſcrits pour l'eſpéce de fiévre en queſtion, quoiqu'elle ne ſoit qu'un des ſimptomes concomitans de la maladie qu'ils ont à traiter. La plupart de leurs médicamens, ſimples & faciles à préparer, ne ſont que des eſpéces de décoctions. Ils n'ont point de Chimie, ils ſont dans une profonde ignorance de l'Anatomie, & Cleyer nous apprend qu'ils ne ſaignent jamais. Ils ont imaginé que l'humide radical & la chaleur naturelle ſe répandoient dans tout le corps en vertu d'une je ne ſais quelle circulation du ſang & des eſprits qui ſe fait par le moyen des veines & des autres vaiſſeaux des douze membres. Ce mouvement périodique eſt réglé, ſelon eux, ſur celui des cieux par les 50 ſignes, & s'achéve 50 fois dans l'eſpace de 24 heures. C'eſt ſur cette théorie ridicule de la révolution des fluides dans le corps humain, que quelques Européens ont témérairement écrit que les Chinois avoient connu la circulation du ſang long-tems avant nous. Cleyer date l'opinion Chinoiſe de plus de 4000 ans, quoique d'autres ſoutiennent qu'elle n'a pas plus de 400 ans d'ancienneté. Paſchaſius aura, ſans doute, donné lieu à cette erreur, en tranſcrivant, avec peu d'exactitude dans ſon Ouvrage, *de nouvelles Inventions*, le nombre fixé par Cleyer, & ſon autorité en aura trompé beaucoup d'autres.

Ils ont par rapport aux maladies aiguës & spasmodiques, une espéce de Pathologie fort pompeuse & fort peu sensée. C'est par elle toutefois qu'ils déterminent les cas de l'opération de l'aiguille & de l'usage du Moxa ou coton brûlant. Ces deux pratiques leur sont communes avec les Japonois, & ne différent chez ces Peuples qu'en quelques circonstances légéres, dans la maniére d'opérer.

Leur théorie pour être fort ancienne, n'en est, comme on voit, ni plus philosophique, ni moins imparfaite. Mais telle est l'industrie, telle est l'expérience des Médecins Chinois, qu'ils se sont aquis les respects, l'estime & la confiance, je ne dis pas de leurs Compatriotes, mais des Européens même qui vivent aux Indes; & c'est avec raison que le célébre Boyle s'est servi de cet exemple pour relever les avantages de la pratique & le mérite de l'expérience.

On dit que les Bramines ont commencé à cultiver la Médecine en même tems que les Prêtres Egyptiens. Quoi qu'il en soit, si nous connoissons l'état présent de cette science dans le Malabar, nous en avons l'obligation au fameux Danois Jean-Ernest Grundler, qui en fit le voyage en 1708. en qualité de Missionnaire. A peine ce savant Homme fut-il arrivé dans cette Contrée, qu'il se mit à lire les Ouvrages des Médecins, & à converser avec les plus habiles d'entre les Bramines. On en reçut peu de tems après, un petit Ouvage intitulé : *Medicus Malabaricus*, dans lequel nous voyons que la Médecine, fort ancienne d'ailleurs parmi ces Peuples, étoit entiérement contenue dans un Ouvrage divisé en six parties, & qu'ils appellent en leur langue *Vagadasastirum*. A les en croire, cette science fut inventée par le premier des Dieux, qui en fit part aux Dieux subalternes, de qui les Prophétes la reçurent : ces derniers la communiquerent enfin au reste des hommes; mais cela ne se fit pas en un jour : la Médecine employa des milliers d'années à descendre du ciel en terre. Le peu qu'ils ont de théorie, est plein d'erreurs & d'absurdités, comme on en pourra juger par leur doctrine du pouls. Ils prétendent que la source du pouls est située à quatre doigts au-dessous du nombril, & qu'elle se devise en soixante-douze mille artéres, qui vont se distribuer dans toutes les parties du corps. Ce reservoir a quatre doigts de large sur deux de long; il est figuré comme le corail, & c'est le lieu de la conception de l'homme. Ce qu'ils dé-

bitent ſur la reſpiration, n'eſt pas mieux raiſonné. Ils reconnoiſſent ſix ſaveurs générales, qui ſont, l'acide, le doux, le ſalé, l'amer, l'acre & l'aſtringent; elles ſervent de caractére particulier aux ſix claſſes dans leſquelles ils ont partagé leurs médicamens. Ils diviſent les maladies en huit eſpéces différentes : cette diviſion ſert de régle à leur pathologie. On paſſe ſucceſſivement de l'étude de l'une à celle de l'autre, & il faudroit être parfaitement inſtruit de tout ce qui les concerne pour exceller dans l'art de guérir. Mais comme la perfection eſt un point auquel il eſt impoſſible d'atteindre dans des matiéres de cette étendue, chaque Médecin ſe borne ordinairement à deux genres de maladies, & néglige l'étude des autres pour ſe livrer tout entier à l'étude de celles qu'il a choiſies. Le premier ordre de Médecins eſt compoſé de ceux qui traitent les enfans; le ſecond, de ceux qui guériſſent de la morſure des animaux venimeux; le troiſiéme, de ceux qui ſavent chaſſer les Démons & diſſiper les maladies de l'eſprit; le quatriéme, de ceux qu'on conſulte dans le cas d'impuiſſance & pour tout ce qui concerne la génération; le cinquiéme, pour lequel ils ont une vénération particuliére, eſt compoſé de ceux qui préviennent les maladies; le ſixiéme, des Chirurgiens & de tous ceux qui ſoulagent les malades par l'opération de la main; le ſeptiéme, de ceux qui retardent les effets de la vieilleſſe, & qui entretiennent le poil & les cheveux; le huitiéme, de ceux qui s'occupent des maux de tête & des maladies des yeux. Chaque ordre a ſon Dieu tutelaire, au nom duquel les opérations ſont faites & les remédes adminiſtrés : cette cérémonie eſt une partie du culte qu'on lui rend. Le vent préſide aux maladies des enfans; l'eau à celles qui proviennent de la morſure des animaux venimeux, l'air à l'exorciſme des Démons; le vent violent à l'impuiſſance; le ſoleil aux premiéres atteintes des maladies, & l'ame (car ils la regardent comme une eſpéce de divinité) aux maladies de la tête & des yeux.

L'homme, diſent-ils, apporte en naiſſant les germes des trois maladies principales : la premiére eſt le *Wodum*, les vents ou la flatulence; la ſeconde, le *Bittum* ou vertige; la troiſiéme, le *Tcheſtum* ou les humeurs impures. C'eſt ſelon les circonſtances dans leſquelles on s'eſt trouvé, & la conduite qu'on a tenue, qu'on eſt attaqué de l'une ou l'autre de ces maladies. Elles donnent naiſſance à toutes les autres : ils

ont fait l'énumération de celles qui appartiennent à chacune; ils en comptent trois cens & plus pour la premiére branche : ils diſtinguent ſept cens quatre-vingt douze maladies d'eſprit, & la ſomme des maladies, tant de l'ame que du corps, ſe monte à deux mille huit cens quatre-vingt-ſept. Pour découvrir la nature des maladies, ils ne s'en tiennent point au pouls, ainſi que les Chinois; ils cherchent encore des indices dans les excremens & particuliérement dans les urines. Lorſqu'ils ne croient point en avoir ſuffiſanment pour former un pronoſtic, ils ont recours à une expérience ſinguliére. Ils rempliſſent un vaſe de l'urine du malade, ils y laiſſent tomber de l'extrêmité d'une paille une goutte d'huile pure : ſi la goutte s'enfonce dans l'urine, & s'y arrête, le malade mourra; au contraire, ils aſſurent, avec confiance, qu'il en échappera, ſi la goutte d'huile nage ſur la ſurface de l'urine. Ils ont grand ſoin de conſulter les aſtres avant que de juger d'une maladie : un Médecin qui va viſiter un malade, examine ſuperſticieuſement tout ce qui peut lui ſervir d'augure en chemin faiſant, le vol des oiſeaux, les objets qu'il rencontre, le meſſager qui l'eſt venu chercher, lui-même, quelle eſt, par exemple, la poſture qu'il tenoit quand on l'a fait appeller.

Ils ont raſſemblé un grand nombre d'obſervations exactes ſur le choix des médicamens, les lieux qui les produiſent, le tems de s'en pourvoir, la maniére de les préparer & de les conſerver après la préparation : ils ont fixé la nature des boiſſons & des alimens dont on doit uſer en chaque ſaiſon; ils ont pouſſé l'attention juſqu'aux vaiſſeaux propres à les contenir : ils ſont entrés ſur le régime dans un détail étonnant. Leur exactitude va juſqu'à déterminer le tems & la durée de la veille & du ſommeil, en telles & telles maladies; quand & combien de fois le malade peut nettoyer ſes dents & laver ſa bouche; de quelle maniére il doit être logé.

Leur Chimie eſt diſtribuée en quatre livres qu'ils tiennent du Dieu Tſchiewen. On y a traité du mercure, de l'antimoine, du ſoufre & des autres minéraux; du vitriol, de l'alun, des ſels, du corail, des pierres & des métaux; des inſtrumens & de leurs uſages dans les diverſes opérations. Ils ont des médicamens compoſés, & ils préparent des pilules univerſelles. Quant aux purgatifs, ils ont coutume de les adminiſtrer avec les véhicules analogues à leur nature & à l'effet qu'ils en attendent; le régime qu'ils

prescrivent, varie selon le genre de la maladie. La saignée n'est presque point en usage parmi eux : ils font très-rarement & plus mal-adroitement encore des scarifications : à peine connoissent-ils les clistéres ; il n'y a que ceux qui ont eu quelque habitude avec les Médecins Européens qui osent pratiquer la saignée & se servir des autres remédes que nous employons.

Leur Chimie est absolument bornée aux compositions médecinales, dans lesquelles ils ne manquent jamais de faire entrer la fiente & l'urine de vache ; ce qu'il faut attribuer à la vénération profonde que leur Religion leur prescrit pour cet animal. La fiente de vache séchée, leur tient encore lieu de charbon. Là le Médecin n'est point distingué de l'Apoticaire : c'est le même homme qui ordonne & prépare les remédes. On ne peut exercer la Médecine, sans être inscrit sur le regitre des Bramines : il est expressément défendu de passer d'une branche de la Médecine à une autre ; il faut renoncer à cette science, ou se mêler de la partie que ses ancêtres ont cultivée. Cette police est la même que celle des Egyptiens : si l'on compare la pratique d'une Contrée des Indes avec la pratique d'une autre Contrée, ou même avec celle de l'ancienne Egypte, on y remarquera beaucoup de ressemblance. Il seroit à souhaiter que nous eussions une traduction du *Vagadasastrium;* car il est hors de doute que cet Ouvrage ne nous éclairât beaucoup sur la préparation, l'usage & les propriétés des médicamens, tant simples que composés, qui nous viennent des Orientaux. Peut-être trouveroit-on peu de différence entre les livres du Dieu Tschiewen & ces ouvrages d'Hermes, que les Egyptiens regardoient comme des régles inviolables dans la pratique de la Médecine.

On a tiré des Auteurs modernes, tout ce qu'on a dit de la Médecine des Chinois & des Malabres : mais si nous considérons les liaisons étroites de cette science avec la religion de ces Contrées, nous ne pourrons douter qu'elle n'y soit très-ancienne. Il est à présumer, sur l'attachement presque invincible que ces Peuples marquent pour leurs coutumes bonnes ou mauvaises, qu'elle ne perdit sa forme premiére que par la communication qu'ils ont eue avec nous.

OROBIO, (Isaac) fameux Juif Espagnol, fut élevé dans la Religion Judaïque par ses pere & mere, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la Religion Catholique. Il étudia la Philosophie scholastique à la mode d'Espagne,

& s'y rendit si habile, qu'il fut fait Lecteur en Métaphysique dans l'Université de Salamanque. Orobio s'appliqua ensuite à la Médecine, & l'exerça à Seville avec succès; mais ayant été accusé de Judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'Inquisition, où il souffrit pendant trois ans, des tourmens horribles sans rien avouer; ce qui le fit mettre en liberté. Il vint alors en France, & demeura quelque tems à Toulouse, exerçant la Médecine & faisant profession extérieure de la Religion Catholique; mais enfin, étant las de feindre, il se retira à Amsterdam, où il reçut la Circoncision, & fit profession du Judaïsme. Il y mourut en 1687. Les trois petits Ecrits qu'il composa en Latin à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la Religion Chrétienne, sont imprimés dans l'Ouvrage de ce dernier, intitulé : *Amica Colloquia*. On a d'Orobio d'autres Ecrits en manuscrit.

ORPHE'E a été regardé comme Médecin. Il fut des voyages des Argonautes aussi-bien qu'Esculape; ce qui prouve qu'ils étoient contemporains. Les Grecs ont cru qu'Orphée étoit de Thrace, & l'ont fait passer pour un homme à peu près du caractére de Mercure ou Hermes Trismégiste, c'est-à-dire, pour un homme universel. D'autres ont écrit qu'Orphée étoit Egyptien, & il y a apparence qu'il étoit plus ancien que les Grecs ne croyoient.

L'on a quelques Piéces de Poësie sous le nom d'Orphée, dans lesquelles il est parlé des vertus de certains Simples & de la guérison de certaines maladies; mais on a reconnu, il y a long-tems, que ces Ouvrages sont supposés, quoiqu'ils soient assez anciens, puisqu'on les attribuoit déja à Orphée du tems de Ciceron qui nous apprend qu'ils étoient d'un autre Poëte, nommé *Cercops*. Galien parle aussi d'un Orphée, auquel il donne le surnom de *Théologien*, qui avoit écrit des livres touchant la maniére de composer divers poisons.

OSIRIS, ou APIS sont les noms d'un même personnage, dont il est parlé dans une inscription qui se voit dans la Ville de Nysa, que quelques-uns placent en Arabie & d'autres en Egypte. Cette inscription étoit écrite en caractéres sacrés; en voici les termes : « Mon pere est
„ Cronos, le plus jeune de tous les Dieux. Je suis le Roi
„ *Osiris*, qui ai porté mes armes par toute la terre, jus-
„ qu'aux Contrées inhabitables des Indes, jusqu'à celles
„ qui sont sous l'Ourse, jusqu'aux sources du Danube,

„ & ailleurs jusqu'à l'Océan. Je suis le fils ainé de Cro-
„ nos, & le rejetton d'une belle & noble race; je suis pa-
„ rent du jour; il n'y a point de lieu au monde où je n'aie
„ été, & j'ai rempli tout l'Univers de mes bienfaits. „
On recueille de cette inscription rapportée par Diodore, qu'Osiris avoit rempli tout l'Univers de ses bienfaits, & on lui attribue en particulier d'avoir inventé la Médecine.
„ Apis, dit saint Clément Alexandrin, Egyptien naturel,
„ a inventé la Médecine avant qu'Io vînt en Egypte. „
Cyrille, qui étoit de la même Ville que Clément, dit aussi, " qu'Apis, Egyptien, l'un des plus considérables qui
„ servoient dans les Temples de ce Pays-là, & qui enten-
„ doit la Philosophie naturelle, fut le premier qui inventa
„ l'Art de la Médecine, ou qui l'exerça avec plus de suc-
„ cès que ceux qui l'avoient précédé, l'ayant ensuite en-
„ seigné à Esculape.

Il semble d'abord que cet Apis doit être différent d'Osiris, qu'on a dit avoir été Roi, au lieu que celui-ci n'étoit qu'un Prêtre d'Egypte. Mais il y a de l'apparence qu'Apis étoit Prêtre & Roi tout ensemble; & cela est d'autant plus vraisemblable, que nous apprenons de Plutarque (*Libro de Iside & Osiride*) qu'Apis & Osiris étoient, selon la tradition des Egyptiens même, deux noms différens d'une même personne; & Strabon le confirme, aussi-bien que Théodoret (*de Cura affectuum gentilium.*)

Le même Auteur veut encore que *Serapis* fut un troisiéme nom d'Osiris. D'autres ont dit que Serapis étoit le même qu'Esculape. Vossius a cru que les Egyptiens avoient donné ce nom à Joseph, auquel ils rendoient des honneurs divins, en reconnoissance des bienfaits que leur Nation en avoit reçu; mais si Serapis est le même qu'Osiris, il se trouvera beaucoup plus vieux.

OVIEDO (Jean-Gonsalve D') fut le premier, au rapport de Fallope, qui se servit du bois de guayac dans la Verole. Etant à Naples, quand cette maladie commença à s'y faire sentir vers la fin du quinziéme siécle, & s'en trouvant lui-même atteint, il s'imagina que comme elle étoit venue des Indes Occidentales, on devoit avoir dans ce Pays-là des remédes propres pour s'en délivrer. Dans cette pensée il entreprit d'y aller; il vit qu'on y employoit, avec succès, le bois de guayac dans la cure du mal dont il s'agit, & s'étant mis au fait de la maniére dont on s'en servoit, il en fit l'expérience sur lui-même,

& fut heureusement guéri. Delà il revint en Espagne, sa Patrie, & s'érigea en Médecin des maux vénériens, continuant à employer le guayac; à quoi il fit un si grand profit, qu'il devint fort riche en peu de tems, & laissa beaucoup de biens à ses enfans.

P.



AAW, (Pierre) dit *Pavius*. Cet Anatomiste nâquit à Amsterdam en 1564. Ayant eu l'avantage d'entendre les leçons de Bontius, d'Heurnius, de Rembert Dodonæus à Leyde, de Duret & Jean Fabre à Paris, de voir à Padoue les dissections de Fabricius *ab Aquapendente*, & ne manquant pas lui-même de talent, il aquit de grandes connoissançes & se fit de la réputation dans sa Profession, en sorte qu'en 1589. il obtint à Leyde une chaire de Professeur en Médecine. Avant ce tems, il avoit passé en Dannemarc, où il remplit pendant quelque tems, la place de Professeur dans l'Université de Rostoch.

Pierre Paaw mourut à Leyde le premier jour du mois d'Août 1617, âgé de 53 ans. Il a publié les Ouvrages suivans:

Primitiæ anatomicæ de humani corporis ossibus. Lugduni Batavorum, 1615. *in-4to. Amstelodami*, 1633. *in-4to.*

Succenturiatus anatomicus, continens Commentaria in Hippocratem de capitis vulneribus. Additæ in aliquot capita Libri VIII. C. Celsi explicationes. Lugduni Batavorum, 1616. *in-4to.*

Notæ & Commentarii in Epitomen Andreæ Vesalii. Amstelodami, 1616, 1633. *in-4to.*

De valvula intestini Epistolæ duæ. Extant Centuriâ. I. Epistolarum Guillelmi Fabricii Hildani. Oppenh. 1619. *in-4to.*

Anatomicæ observationes selectiores. Extant Thomæ Bartholini Centuriâ III. & IV. Hist. anat. & Med. rar.

De peste Tractatus, cum Henrici Florentii additamentis. Lugduni Batavorum, 1636. *in-12.*

Methodus anatomica. Extat Mss. in Bibliothecis.

On trouve encore un *Adrien Paaw* ou *Pauw*, natif d'Amsterdam & Professeur en la même Université de Leyde; il a donné plusieurs beaux Ouvrages au Public. Il est mort en 1621.

PACIUS, (Fabius) Médecin. Il nâquit à Vicenze, Ville d'Italie dans l'Etat de Venise, en 1547, au septiéme mois de la grossesse de sa mere. Il apprit jeune les Belles-Lettres, la Philosophie & les Langues savantes; tout le monde admiroit sa profonde érudition. Il composa une Comédie Italienne, intitulée : *Eugéne.*

Pacius reçut les honneurs du Doctorat en 1575, & il vint ensuite dans sa Patrie, où il exerça la Médecine, qu'il enseignoit en particulier aussi-bien que la Philosophie. Comme son mérite étoit solide, il fut bientôt connu, & il ne lui fut pas difficile de se faire des amis illustres. On souhaita de l'avoir à Pavie, à Messine & dans d'autres Universités célébres, où il avoit très-bien rempli l'emploi de Professeur. Le Roi de Pologne le voulut aussi attirer près de sa personne & en faire son premier Médecin; mais l'amour qu'il avoit pour sa Patrie & le soin de sa famille le retinrent en Italie. Il passa quelque tems à Venise, & il mourut l'onziéme jour d'Octobre 1614, âgé de 67 ans. Fabius avoit composé divers Traités, dont plusieurs n'ont pas été publiés. Voici ceux que nous avons de ce grand Homme:

Commentarius in sex priores Galeni libros methodi medendi. Vicetiæ, 1598. *in-folio.*

Commentarius in septimum Galeni Librum methodi medendi, quæstionibus physicis & medicis refertus; & de Morbo Gallico per methodum curando. Vicetiæ, 1608. *in-folio.*

Fabius Pacius eut plusieurs fils, qui ont très-bien soutenu la réputation que leur pere s'étoit aquise.

PÆON, certain personnage que les Poëtes font célébre Médecin des Dieux, comme nous l'apprenons de Lucien *in Tragop.*

. . . .

Omnium Medicus in cœlo Deorum.

Homére dit dans le cinquiéme Livre de l'Iliade, que Pluton, blessé par Hercule, fut guéri par Pæon; mais Eustatius & les autres qui nous ont laissé des Commentaires sur Homére, assurent que ce nom a été donné à Apollon, & que dans la signification du Grec, il veut dire guérir.

PALAMEDE, certain personnage du vingt-neuviéme siécle du monde, qui empêcha, par sa conduite, que la peste qui ravageoit l'Hellespont & Troye même, n'at-

taquât perſonne dans le camp des Grecs qui étoit devant cette Ville, quoique le lieu où étoit ce camp, fût fort mal ſain. Palaméde avoit prévu cette peſte, ſur ce que pluſieurs loups deſcendoient du Mont Ida, & ſe jettoient ſur le bétail & même ſur les hommes. Les moyens qu'il employa pour la prévenir ou pour en empêcher les effets, furent d'ordonner qu'on mangeât peu, & particuliérement que l'on s'abſtînt de chair, & que l'on fît beaucoup d'exercice. Avec tout cela, Palaméde ne prétendoit pas être Médecin, & Philoſtrate dit qu'il refuſa d'être inſtruit dans la Médecine par Chiron, parce qu'il regardoit cette Profeſſion comme ennemie de Jupiter & des Parques, & que le ſupplice d'Eſculape, qui avoit été foudroyé, lui faiſoit peur. Le même Auteur ajoute, que ſi Palaméde, qui en ſavoit plus que Chiron, avoit cru la Médecine utile, il l'auroit inventée auſſi-bien que tant d'autres belles choſes dont on lui a attribué l'invention. Mais cet Auteur ne prend pas garde que la Médecine avoit déja été inventée, ou du moins pratiquée par Chiron & par Eſculape, de l'aveu même de Palaméde.

PALFIN, (Jean) Chirurgien & Anatomiſte du dix-huitiéme ſiécle, étoit de Gand en Flandres, où il enſeigna publiquement la Chirurgie avec beaucoup d'eſtime & de réputation. Il a donné au Public une Oſtéologie qui fut très-bien reçue, & puis traduite de l'Original Flamand en François. Elle a été imprimée à Paris en 1751, in-douze.

Nous avons encore de lui:

Anatomie chirurgicale ou Deſcription exacte du corps humain. Paris, 1734. *in-8vo. 2 vol.*

Deſcription anatomique des parties de la femme qui ſervent à la génération, avec un Traité des Monſtres. Leyde, 1730.

Palfin mourut à Gand en 1730, dans un âge avancé.

PALLADE le Sophiſte, Médecin Grec, qui demeuroit à Conſtantinople. Il enſeigna la Médecine & écrivit des Commentaires ſur le ſixiéme livre d'Hippocrate. On ne ſait pas bien en quel tems il a vêcu.

PALLADIUS RUTILIUS TAURUS, Médecin, qui vivoit environ l'an 129 de ſalut, & qui a composé pluſieurs Traités; il étoit auſſi Poëte.

Nous avons de lui:

De Re ruſtica, Libri XIII. De Inſitionibus, Liber. Extant

cum Catonis, Varronis & Columellæ. Libris de Re rustica. Regii, 1482, 1498. *in-folio. Lutetiæ*, 1533. *in-folio. Coloniæ*, 1536. *in-8vo. Parisiis*, 1543. *in-8vo.*

PALMARIUS, (Jules) natif de Coutances en Normandie, & Docteur de la Faculté de Paris, étoit un des disciples de Jean Fernel, avec qui il avoit vêcu pendant dix années. Il a écrit vers le milieu du seiziéme siécle, un Ouvrage dans lequel il a laissé d'avantageux témoignages de sa capacité. Il est intitulé:

De Morbis contagiosis, Libri septem. Lutetiæ, 1578. *in-4to. Francofurti*, 1601. *in-8vo.*

PALU, (Victor) Docteur de la Faculté de Paris, étoit natif de Tours. Il fut Médecin du Comte de Soissons, qui fut tué à Sedan; & après la mort de ce Prince, la dévotion, dit Gui Patin, lui monta en tête, & il se mit au rang des Jansénistes du Port-Royal, à sept lieues de Paris: il y mourut de la violence d'une fiévre pourprée, le 21 Mai 1650, âgé de 46 ans.

PAMPHILE, Médecin, qui vivoit dans le premier siécle, sous l'Empire de Claude. Il gagna beaucoup d'argent à Rome, par un médicament qu'il avoit, lorsque la maladie appellée *Mentagra*, y avoit cours. Cette maladie avoit été apportée d'Asie par un Chevalier Romain natif de Perouse. Elle étoit une mauvaise dartre, qui commençoit par le menton & s'étendoit successivement aux autres parties du visage, ne laissant que les yeux libres, & descendoit enfin sur le col, sur la poitrine & sur les mains, remplissant toutes ces parties de taches affreuses. Pline appelle cette maladie, *Morbum ingenuum*, un mal de condition, parce qu'elle n'attaquoit ni les femmes, ni le peuple, ni les esclaves, mais seulement les hommes qualifiés. On fit venir des Médecins d'Egypte, qui traiterent d'abord cette maladie par des cautéres. Dans la suite quelques Médecins de Rome, & entre autres Pamphile, trouverent des remédes spécifiques pour ce mal; ce qui leur fit gagner des sommes immenses. Il ne paroitra pas étonnant que Pamphile, en particulier, se soit enrichi par les cures qu'il faisoit de cette maladie, s'il est vrai, comme le rapporte Pline, que Manilius Cornutus, Gouverneur d'Aquitaine, traita pour la somme de 200 sesterces, c'est-à-dire, 20000 livres, avec celui qui entreprit de le guérir.

PANTALEON (Henri) étoit de Bâle, où il nâquit le 13 Juin de l'an 1522. Après avoir appris les Langues

& les Belles-Lettres, il enſeigna aſſez long-tems dans ſon Pays, & depuis il ſe fit Médecin dans un âge aſſez avancé. Il mourut le 3 de Mars 1595. Pantaleon a composé divers Ouvrages, & il en a traduit d'autres en Allemand : il travailla auſſi à l'éloge des Hommes illuſtres d'Allemagne, qu'il publia en 1566. ſous le nom de *Proſopographia*. Henri Pantaleon étoit extrêmement laborieux & fort honnête homme.

PANTIN, (Pierre) Médecin de Bruges, qui mourut en cette Ville l'an 1583. Il étoit homme de Lettres, & il publia des Commentaires ſur le Traité de Celſe *de Re medica*, que nous avons en huit livres.

Vander Linden parle d'un Guillaume Pantin, à qui il attribue le même Ouvrage imprimé à Bâle en 1552. *in-folio.*

PAPES Médecins. Il eſt parlé dans les Auteurs de pluſieurs ſouverains Pontifes qui avoient exercé la Médecine avant leur exaltation, ou qui, malgré l'éminente dignité dont ils étoient revêtus, ne dédaignerent point l'étude & la pratique de cette ſcience. Tel eſt ſaint Euſébe Pape, fils d'un Médecin & Médecin lui-même. Jean vingt-deuxiéme, grand ſectateur de la doctrine des Arabes, avoit été Médecin de la Faculté de Montpellier. Il a compoſé pluſieurs livres de Médecine, entre autres celui qui eſt intitulé : *Le Tréſor des pauvres.* Paul II, après avoir été élevé au Pontificat, alloit voir lui-même les malades, & leur diſtribuoit les remédes qu'il avoit ordonné. Nicolas V. eſt auſſi mis au nombre des Médecins par le ſavant Tiraqueau.

PAPILE, Diacre, qui vivoit dans le deuxiéme ſiécle. Il fut martiriſé à Pergame pour la foi de Jeſus-Chriſt, dans la perſécution des Empereurs Marc-Auréle, Lucius Verus & Commode. Papile étoit Médecin.

PARABOLANI, *Parabolains*, eſt le nom qu'on donnoit à ceux qui avoient ſoin des malades dans les Hôpitaux établis par les premiers Empereurs Chrétiens. Ce terme eſt du mot Grec, *Parabolos*, qui ſignifie jetté au hazard, expoſé, avanturé, parce que ces gens-là riſquoient leur vie & leur ſanté, par charité pour les malades, ſinguliérement lorſqu'ils étoient attaqués de maladies contagieuſes.

Godefroi prétend que les Parabolains étoient des eſpéces de Clercs ou Eccléſiaſtiques, parce qu'il eſt parlé de

l'office de Parabolains dans le Code au titre *De Episcopis & Clericis.* Il peut bien être que quelques-uns fussent Ecclésiastiques ; mais il est vraisemblable qu'ils ne l'étoient pas tous. Il peut être vrai aussi, comme quelques Savans l'ont pensé, que ceux qui se chargeoient de cet emploi, le faisoient en conséquence de quelque vœu, ou par motif de Religion. Mais la raison pour laquelle il est fait mention des Parabolains dans le Code, au titre que nous venons de citer, est que leur élection dépendoit des Evêques. Leur nombre pour la Ville d'Alexandrie étoit fixé à six cens, comme on le peut inferer d'une loi du Code, qui en même-tems les oblige à vaquer assidûment à leurs fonctions auprès des malades, & à rester perpétuellement dans les Hôpitaux, sans en sortir même pour assister aux spectacles publics auxquels le peuple étoit invité, ou pour entendre les pladoyers des Avocats, comme il étoit permis à toutes autres personnes.

De plus, il paroit par les termes dans lesquels s'énoncent les Loix concernant les Parabolains, que ce mot étoit en usage, & l'office établi antérieurement à ces Loix; en sorte que les Empereurs Théodose & Justinien semblent n'avoir fait autre chose que régler la forme des élections, les fonctions attachées à cet office, & le nombre des Officiers, dont le nom pouvoit être fort ancien lors de la publication de ces réglemens.

Une erreur à ce sujet qui mérite d'être remarquée, est la méprise de ceux qui ont pensé que ces *Parabolains* étoient proprement des Médecins. Ce qui les a trompé est le mot Latin, *curare*, employé dans les Loix où sont détaillées les fonctions attachées à cet office; terme qui signifie également guérir & soigner. Mais il est évident que dans l'endroit où il est employé, il doit être pris dans le second de ces deux sens, & que *curare debilium ægra corpora*, qui sont les termes propres de la Loi, ne signifie autre chose que prendre soin des corps foibles & infirmes des malades. Ajoutez à cela, que si les Parabolains eussent été les Médecins des Hôpitaux, leur élection n'auroit pas, sans doute, dépendu des Evêques & des Prêtres; c'eût été aux Archiatres, ou Médecins en chef des grandes Villes, de les choisir, parce que ces Archiatres étoient eux-mêmes obligés de visiter les pauvres.

PARACELSE (Philippe-Auréle-Théophraste Bombast de Hohenheim) étoit natif d'un petit Bourg près de

Zurich en Suiſſe, dit *Einſidlen;* ce qui ſignifie en Allemand Hermitage, & delà Eraſme de Rotterdam lui donna le nom d'*Hermite.* Il vint au monde l'an 1493. Son pere, nommé Guillaume de Hohenheim, fils naturel d'un Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, étoit aſſez habile dans les Sciences, & il exerça la Médecine dans la Carinthie depuis l'an 1504. juſqu'en 1534, laquelle année il mourut. L'application que Guillaume avoit donnée à la Chimie, inſpira à Paracelſe du gout pour cette ſcience : il la cultiva d'abord ſous Jean Trithéme, Abbé de Spanheim, homme d'une grande réputation dans cette partie. Paracelſe en apprit quelques ſecrets, & le quitta pour aller conférer avec Sigiſmond Fugger de Schwatz, Chimiſte fameux en ce tems, qui, tant par ſa propre induſtrie, que par le commerce continuel qu'il entretenoit avec une foule de Chimiſtes qu'il appelloit & retenoit auprès de lui, marchoit à pas de géant dans l'Alchimie. Paracelſe parle fort au long de ces Maîtres & des autres qu'il avoit eus; il fait auſſi le détail de ſes longs voyages, diſant qu'il avoit été en France, en Eſpagne, en Portugal, en Angleterre, dans la Marche, en Pruſſe, en Pologne, en Lithuanie, en Hongrie, en Valachie, Tranſilvanie, Croatie, Illyrie & autres Pays, & qu'il s'entretenoit ſur le fait de Médecine, avec les Docteurs, les Chirurgiens, les Baigneurs, les Femmes, les Magiciens, les Alchimiſtes, les Nobles & les Payſans.

L'étude de la Chimie croupiſſoit alors dans l'obſcurité; Paracelſe voulut en relever le luſtre; mais la fortune & le hazard lui ont aquis plus de réputation que ſon mérite. Cependant ſon application, ſes voyages & ſon eſprit vif, lui donnerent d'abord une ſupériorité qu'il ſoutint par des apparences de magie : on croyoit communément qu'il avoit un Démon familier. Ce fut principalement en Hongrie qu'il travailla les métaux, & dans peu de tems il connut aſſez bien les ſecrets de la Chimie métallique. Quant à la Médecine, il la faiſoit à ſa mode & d'une maniére toute nouvelle : il réuſſit mieux dans la Chirurgie; car, au témoignage d'Oporin qui ne le flatte guères, il étoit très-expert pour la guériſon des ulcéres, même les plus déſeſperés. Sa Médecine, quoique toute extravagante, trouva des admirateurs, & il ſe vit bientôt dans une réputation dont il avoit beſoin pour raccommoder ſes affaires : les biens qui lui étoient venus de la naiſſance, étoient

fort médiocres ; mais les maladies vénériennes qui regnoient dans ce tems-là, lui en aquirent des considérables. Dès l'âge de vingt ans, après avoir vu les mines d'Allemagne, il étoit passé en Russie, sur les frontiéres de laquelle il fut fait prisonnier par des Tartares qui le conduisirent au Cham. Il accompagna peu après, le fils de ce Prince dans un voyage à Constantinople, où il dit avoir appris le secret de la Pierre Philosophale à l'âge de vingt-huit ans. Il assista fréquenment à des siéges & à des combats, & il suivit les armées en qualité de Médecin.

Il tira des livres de Basile Valentin la doctrine de trois élémens, qu'il adopta dans la suite & qu'il eut l'effronterie de publier sous son nom, & sous les titres des trois principes, le sel, le soufre & le mercure. Il faisoit un grand cas d'Hippocrate & de quelques Anciens ; mais il avoit un souverain mépris pour les Docteurs de l'Ecole, & singuliérement pour les Arabes. Les Magistrats de Bâle l'engagerent par un honoraire considérable à professer la Médecine dans leur Ville. Il y fit en 1527. des leçons tous les jours pendant deux heures, quelquefois en Latin, mais plus fréquenment en Allemand. Il expliquoit ses propres Ouvrages, & particuliérement les livres intitulés : *De Compositionibus*, *de Gradibus & de Tartaro*, livres, dit Helmont, pleins de bagatelles & vuides de choses. Gravement assis dans sa chaire, à la première leçon, il fit brûler les Oeùvres de Galien & d'Avicenne. « Sachez, disoit-il, Médecins, que mon bonnet est plus savant que vous ; ma „ barbe a plus d'expérience que vos Academies : Grecs, „ Latins, François, Italiens, je serai votre Roi. „ Il apostrophe encore les Médecins dans un de ses Ouvrages, en leur disant : « La nature entiére viendra à mon secours, „ pour m'aider à noyer dans le lac de Pilate toute votre „ astronomie & les éphémérides de vos saignées. Je veux „ que mes fourneaux mettent en cendres Esculape, Avicenne & Galien, & que tous les Auteurs qui leur ressemblent, soient consumés jusqu'aux derniéres particules par un feu de réverbére. „ Voici un autre trait de Paracelse, par lequel il s'attribue la Monarchie de la Médecine. « Vous me suivrez, & je ne vous suivrai point. „ Vous me suivrez, dis-je, vous Avicenne, vous Galien, „ vous Rhazes, vous Montagnana, vous Mesué. Ce ne sera „ pas moi qui vous suivrai, mais vous me suivrez, vous „ dis-je, Messieurs de Paris, Messieurs de Montpellier,

„ vous Sueves, vous Misniens, vous de Cologne, vous „ de Vienne, & tous autant que vous êtes, que le Danube „ & le Rhin nourrissent, vous que les Isles de la mer en- „ ferment, vous aussi Italie, vous Dalmatie, vous Athé- „ nes, toi Grec, toi Arabe, toi Juif. Je serai le Monar- „ que, la monarchie m'appartiendra...... „ Je laisse le reste, où il y a, pour le moins, autant d'impertinences: je remarquerai seulement que ce qui avoit si fort échauffé Paracelse, c'est que quelques Médecins de son tems l'avoient appellé *Cacophrastus*, au lieu de *Theophrastus*, qui étoit celui de ses noms qui lui plaisoit le plus. Qui auroit jamais attendu d'un Suisse une pareille rodomontade? Mais s'il s'élevoit lui-même si haut, ses sectateurs ont encore plus outré les louanges qu'ils lui ont données. *Crollius* a dit que depuis Noë jusqu'à nous, il ne s'étoit trouvé personne qui égalât Paracelse, ou qui en approchât; qu'il étoit le vrai Monarque de la Médecine, &c. Quoi qu'il en soit, Paracelse s'attira d'abord une foule d'auditeurs dans son Ecole de Bâle; ses cures, ou, peut-être, l'opinion qu'on avoit de son prétendu savoir, lui procurerent cet avantage. Mais il ne fut pas dans le cas de s'en glorifier long-tems; il se vit bientôt seul dans sa classe; personne ne pouvoit entendre son jargon, & il fut enfin obligé d'abandonner sa Chaire. Au reste, il regardoit la Langue Latine comme indigne d'un Philosophe: Ce n'étoit qu'en Allemand, disoit-il, qu'on devoit prononcer les oracles de la Chimie médecinale.

Pendant son séjour à Bâle, il traita, avec succès, Jean Frobenius, savant homme & fameux Imprimeur de la même Ville, qui étoit fort tourmenté d'une douleur au talon du pied droit. Paracelse vint à bout de le guérir: il fit passer le mal du talon aux orteils, en sorte que Frobenius ne put jamais les fléchir, quoiqu'il n'y sentît pas de la douleur, & qu'il se portât bien d'ailleurs; mais au mois de Novembre de l'année 1527, c'est-à-dire, peu de tems après, il mourut d'apoplexie, ce qu'on attribua à ce qu'il avoit pris trop de *Laudanum*. Pendant que la cure de Frobenius faisoit du bruit, & qu'il étoit encore en vie, Paracelse écrivit à Erasme qui souffroit de la gravelle depuis long-tems, pour lui offrir son secours, & ce dernier accepta ses offres. Le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici la Lettre de l'un & la Réponse de l'autre, & de voir un échantillon du stile de Paracelse.

Theo-

Theologorum Patrono eximio D. Erasmo Roterodamo doctissimo, suoque optimo, Theophrastus Paracelsus.

Quæ mihi sagax Musa & Alstoos tribuet Medica: candidè apud me clamant: similium judiciorum manifestus sum Auctor: Regio hepatis pharmacii non indiget, nec aliæ duæ species indigent laxativis. Medicamen est magistrale, arcanum potius ex re confortativa, specifica, & melleis abstersivis, id est, consolidativis. In defectum hepatis essentia est secunda, quæ de pinguedine renum, medicamina regalia sunt peritæ laudis. Scio corpusculum Mesuaticas tuum non posse sufferre coloquintidas, nec aliud turbidatum, seu minimum de Pharmaco. Scio me aptiorem, & in arte mea peritiorem, & scio quæ corpusculo tuo valeant in vitam longam, quietam & sanam, non indiges vacuationibus. Tertius morbus est (ut apertiùs loquar) quædam materia, seu ulcerata putrefactio, seu natum phlegma, vel accidentale colligatum, vel si fex urinæ, vel tartarum vasis, vel mucilago de reliquis ex spermate, vel si humor nutriens viscosus, vel bituminosus; pinguedo resoluta, vel quicquid hujusmodi fit, quando de potentia salis (in quo coagulandi vis est) coagulabitur, quemadmodum in silice, in berillo potius: similis est hæc generatio. Hæc non in te nata perspexi. Sed quicquid judicavi, de minera frusticulata marmorea existente in renibus ipsis, judicium feci, sub nomine rerum coagulatarum.

Si optime Erasme mea praxis specifica T. excellentiæ placuerit, curo ego ut habeas & Medicum & Medicinam. Vale.

THEOPHRASTUS.

Voici la Réponse d'Erasme.

Rei Medicæ peritissimo Doctori Theophrasto Eremitæ, Erasmus Rotterodamus S.

Non est absurdum Medico, per quem Deus nobis suppeditat salutem corporis, animæ perpetuam optare salutem. Demiror unde me tam penitus nôris semel duntaxat visum. Ænigmata tua, non ex arte medica, quam nunquam didici, sed ex misero sensu verissima esse agnosco. In regione hepatis jam olim sensi dolores, nec divinare potui, quis esset mali fons. Renum pinguedines ante plures annos in lotio conspexi. Tertium quid sit, non satis intelligo, tamen videtur esse probabile mihi, id molestare, ut dixi. Hisce diebus aliquot nec medicari vacat, nec ægrotare, nec mori, tot studiorum laboribus obruor. Si quid tamen est, quod citra solutionem corporis mihi potest lenire malum, rogo, ut communices: quòd si distraheris, paucissimis verbis ea, quæ plusquàm laconicè notasti, fusiùs expli-

ces, aliaque præscribas remedia, quæ, dum vacabit, queam sumere. Non possum polliceri præmium arti tuæ, studioque par, certè gratum animum polliceor. Frobenium *ab inferis revocasti, hoc est, dimidium mei; si me quoque restitueris, in singulis utrumque restitues. Utinam sit ea fortuna, quæ te Basileæ remoretur. Hæc ex tempore scripta vereor, ut possis legere; benè vale.*

ERASMUS ROTTERODAMUS,
suapte manu.

Ces Lettres ne sont pas datées; mais Erasme n'eut pas le soulagement qu'il attendoit; son mal empira plutôt qu'il ne diminua, comme cela paroit par quelques-unes de ses Lettres. Ces mots de la réponse: *Vous avez rappellé du tombeau Frobenius, c'est-à-dire, la moitié de moi-même,* font voir que cet ami du grand Erasme vivoit encore quand celui-ci écrivoit, & la suite prouve aussi que Paracelse étoit toujours à Bâle. Mais il n'y fit pas long séjour depuis; car on voit qu'il en étoit déja sorti, & s'en étoit allé en Alsace au mois de Juillet 1528, puisqu'il date de Colmar du huitiéme de ce mois, la dédicace qu'il fit du troisiéme livre de sa grande Chirurgie à un Consul de cette derniére Ville. On dit qu'il avoit quitté Bâle par dépit, parce qu'ayant fait assigner un certain Chanoine, nommé *Lichtenfels*, qu'il avoit guéri d'un mal d'estomac avec trois pilules de laudanum, & qui refusoit de lui payer cent florins dont ils étoient convenus auparavant, les Juges, considérant moins l'excellence du reméde, que sa petite quantité & le peu de peine du Médecin, ne lui décernerent qu'une gratification fort modique. Théodore Zwinger confirme cette histoire, disant que Théophraste Paracelse, indigné de ce que les Juges vouloient taxer son industrie, s'emporta fort contre eux, & sortant incontinent de la Cour, se retira en même tems de la Ville de Bâle. Ce fut alors que Jean Oporinus, ayant laissé sa femme, accompagna Paracelse allant en Alsace, & fut ensuite toujours auprès de lui pendant deux ans entiers, en qualité de Sécrétaire, sur l'espérance qu'il avoit d'apprendre bientôt la Médecine, que son nouveau maître s'étoit engagé de lui enseigner parfaitement dans l'espace de six mois.

Les mœurs de Paracelse étoient aussi dérangées que son esprit. Quoi qu'il n'ait bu que de l'eau jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, après ce tems il aima le vin avec tant d'ex-

cès, qu'il étoit presque toujours ivre. Il ne vivoit qu'avec des porte-faix, & il ne quittoit cette compagnie qu'après avoir passé à boire une bonne partie de la nuit. Quand il avoit dormi quelques heures, il se levoit en furie, prenoit son épée & poussoit des bottes contre la muraille : cent fois Oporin crut voir le moment où il alloit être percé. Après que Paracelse avoit éveillé tout le voisinage, il appelloit son Sécrétaire, & lui dictoit les Ouvrages qu'il nous a laissés. Il étoit libéral jusqu'à la prodigalité. Tous les mois il faisoit un habit neuf, & il donnoit celui qu'il quittoit au premier homme qu'il rencontroit. Il arrivoit souvent que le soir quand il se couchoit, il n'avoit pas un denier, & cependant le lendemain matin il ne laissoit pas de montrer une bourse pleine d'argent, sans que l'on pût comprendre d'où il l'avoit eu. Sa folie & ses déréglemens n'arrêterent cependant point le cours de sa réputation. Il est le premier qui ait introduit l'usage de l'Opium en Allemagne, & on croit qu'entre autres malades, il en fit l'essai sur l'Empereur. Ce Prince, qui étoit en grand danger, selon le sentiment du fameux Craton, l'ayant fait venir auprès de lui, Paracelse tira une pilule de la poignée de son épée & la lui fit prendre. Ce reméde réussit si bien, que l'Empereur alla à la chasse le lendemain; mais il n'eut pas le même succès auprès du Chancelier qui étoit attaqué de la goutte.

Nous avons les Ouvrages de Paracelse sous le titre suivant :

Operum Medico-Chimicorum, *sive Paradoxorum*, *tomi duodecim. Francofurti*, 1603. *in-4to.* 4 *vol. Genevæ*, 1658. 2 *vol. in-folio.*

Il en avoit écrit quelques autres qui n'ont point été publiés, & qu'on trouve dans les cabinets des curieux. Il se vantoit de conserver un homme en vie pendant plusieurs siécles par les vertus de son Elixir; mais il en démentit lui-même cette merveilleuse propriété ; il tomba malade dans une Auberge à Saltzbourg, & après quelques jours de maladie, il y mourut le 24 Septembre 1541, âgé seulement de quarante-huit ans. Crollius pour sauver l'honneur de son maître Paracelse, dit que ses ennemis l'empoisonnerent. Il y a plus d'apparence que ce fût son meilleur ami, je veux dire, le vin, qui lui joua ce mauvais tour. Il fut enterré dans l'Hôpital de Saint-Sébastien à Saltzbourg, à qui il avoit donné tout son bien, mais qui

n'étoit pas fort considérable. Voici l'Epitaphe qu'on lui dressa :

Conditur hîc Philippus Theophrastus
Insignis Medicinæ Doctor,
Qui dira illa vulnera, lepram, podagram, hydropisim, aliaque insanabilia corporis contagia mirificâ arte sustulit, ac bona sua
in pauperes distribuenda collocandaque honoravit.
Anno 1541, *die* 24 *Septembris vitam cum morte commutavit.*
Aurea pax vivis : requies æterna sepultis.

Eraste rapporte que Paracelse, gardant un troupeau d'oies dans son enfance, avoit été mutilé par un soldat : d'autres ont dit que c'étoit par la morsure d'un pourceau que ce malheur lui étoit arrivé. Eraste ajoute que le visage de Paracelse & d'autres indices marquoient qu'il étoit Eunuque, à quoi il faut joindre qu'il avoit une très-grande aversion pour les femmes, comme l'a témoigné Oporin. Mais quoi qu'il en soit, ce n'est pas ce qui feroit le plus de tort à Paracelse, quand le fait seroit aussi certain qu'il est douteux. On lui a reproché d'autres choses qui interessent davantage sa mémoire. On l'a accusé d'être un impie, & Jean Oporin, qui a demeuré deux ans avec lui, dit que pendant tout ce tems-là il ne l'avoit jamais vu ni entendu prier Dieu. On l'a aussi accusé de Magie ; & certes ses Ecrits font voir qu'il n'étoit que trop adonné à cette science, dont beaucoup plus de gens étoient entêtés dans ces siécles d'ignorance, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui que l'on est plus éclairé. Si Paracelse n'étoit pas Magicien, du moins faisoit-il gloire de passer pour tel, & il ne fait point de difficulté de se vanter dans ses Ecrits : " qu'il falloit puiser la connoissance de la Médecine, non dans les livres ,, de Galien, d'Avicenne & de leurs semblables, mais ,, dans la Magie. Il dit ailleurs : qu'il avoit reçu des Enfers des lettres de Galien, & qu'il avoit disputé dans ,, le vestibule de ces lieux ténébreux, avec Avicenne, de ,, son or potable, de la teinture des Philosophes, de la ,, Quintessence, de la Pierre Philosophale, &c. ,, On a dit aussi de Paracelse qu'il pensoit de faire une nouvelle Religion à sa mode ; il est vrai que l'on trouve dans ses Ecrits des propositions également impies & extravagantes. Au reste, il n'y a point de contes si absurdes, qu'il ne crût ou qu'il ne fît semblant de croire.

Boerhaave dans sa Chimie, & le Docteur Shaw dans ses notes, font les remarques suivantes sur cet homme,

que l'on peut appeller extraordinaire à plus juſte titre que grand.

Dans l'état où étoit la Médecine de ſon tems, il n'eſt pas étonnant que Paracelſe ait paſſé pour un excellent Médecin & pour un habile Chirurgien. Le langage de cette ſcience étoit un composé auſſi ridicule que barbare de Latin, de Grec & d'Arabe; & Galien commandoit auſſi deſpotiquement dans les Ecoles de Médecine, qu'Ariſtote ſur les bancs de la Philoſophie. La théorie étoit fondée ſur les qualités, leurs dégrés & leurs temperamens, & toute la pratique ſe bornoit à ſaigner, purger, faire vomir & donner des cliſtéres.

Il dut une partie de ſa réputation à la connoiſſance qu'il avoit de l'efficacité du mercure dans les maladies vénériennes, qui commencerent alors à infecter l'Europe & à s'y répandre; connoiſſance qu'il tenoit vraiſemblablement de *Jacques Carpus*, grand Anatomiſte & Chirurgien célébre de Boulogne, le ſeul qui ſut guérir de la verole en procurant à ceux qui en étoient attaqués, la ſalivation par le moyen du mercure.

Il eſt vraiſemblable que la plupart des Ecrits qui portent ſon nom, ſont ſuppoſés; en effet, ils ſont en ſi grand nombre & d'un caractére ſi différent entre eux, qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'ils ſoient ſortis de la même main. On pourroit conjecturer que les diſciples de Paracelſe ne trouverent d'autres moyens de mettre leurs productions à l'abri de la critique, qu'en les publiant ſous le nom de leur maître. Cependant outre les trois livres *De Compoſitionibus; De Gradibus; De Tartaro*, qu'il expliqua publiquement, il y en a quelques autres qu'on peut regarder comme originaux; tel eſt celui de la peſte, celui des minéraux, le Traité *De longa Vita* & l'*Archidoxa Medicinæ*, que Bodenſtein mit au jour du vivant de Paracelſe, ou très-peu de tems après ſa mort.

Cet Ouvrage eſt appellé *Archidoxa Medicinæ*, parce qu'il contient les maximes principales de cet Art. Il y en eut d'abord neuf livres de publiés, & l'Auteur parle ainſi dans les prolégoménes : « J'avois réſolu de donner les dix li-„ vres de l'*Archidoxa;* mais j'en ai reſervé dans ma tête „ le dixiéme : c'eſt un tréſor que les hommes ne ſont pas „ dignes de poſſéder, & il n'en ſortira que quand vous „ aurez tous abjuré Ariſtote, Avicenne, Galien, & pro-„ mis une ſoumiſſion parfaite au ſeul Paracelſe. „ Cepen-

dant ce dernier livre parut; je ne dirai point par quel moyen, mais j'avouerai que c'eſt une Piéce bien extraordinaire. Qu'elle ſoit de Paracelſe ou non, c'eſt ce que je n'oſerois aſſurer; mais je ne peux me diſpenſer de dire à ſa louange, qu'elle contient la plupart des découvertes dont les Chimiſtes qui lui ſuccéderent immédiatement, ſe firent honneur. Il faut encore mettre au nombre des Ouvrages de Paracelſe les livres *De Arte rerum naturalium*. Tous les autres peuvent être regardés comme ſuppoſés, mais particuliérement les Ouvrages Théologiques.

Il a tranſmis dans ſes Ecrits l'air important qu'on remarquoit dans toutes ſes actions. Les promeſſes ne lui coutoient rien; mais elles étoient pour l'ordinaire moins magnifiques encore que le fondement n'en étoit léger. L'impudence avec laquelle il s'engageoit de faire vivre, par le moyen de ſon Elixir, un homme auſſi long-tems que Mathuſalem, eſt un exemple de cette ſuffiſance outrée que nous lui avons reprochée. Peut-on rien imaginer de plus ridicule que Paracelſe, délibérant avec lui-même juſqu'où il étoit à propos qu'il prolongeât ſa vie? Ces extravagances ſont d'un homme qui s'en rapportoit à ſon imagination plus volontiers qu'à l'expérience. Et comment concevoir que celui qui poſſédoit le ſecret d'allonger la vie à diſcrétion, ſe ſoit laiſſé mourir à la fleur de ſon âge? Paracelſe étoit encore charlatan par rapport à ce qu'il ſavoit, & il ne parloit point de ſes connoiſſances réelles avec le ton décent qui convient à un Médecin.

Tous les Chimiſtes de ſon tems, & beaucoup de ceux qui l'ont ſuivi, ſe ſont accordés, je ne ſais pourquoi, à le croire poſſeſſeur d'un reméde univerſel, & Paracelſe s'en eſt fait honneur le premier. Il jure ſur ſon ame, & il prend tout le ciel à témoin, qu'il n'y a point de maladie, quelle qu'elle ſoit, qu'il ne puiſſe guérir avec une ſeule & même préparation métallique. Mais l'homme qui a le mieux connu Paracelſe, Van Helmont, n'en croit rien; & quoiqu'il ſoit preſque continuellement occupé de l'éloge de cet Auteur, il nous avertit que ſes Ouvrages ſont parſemés de menſonges. Au reſte, quand Paracelſe auroit pour lui un plus grand nombre de témoins, ils ſeroient tous démentis par ſa fin. Sa mort prématurée détruit toutes ces prétentions, rélatives au reméde univerſel.

Diſons pourtant à ſa gloire, qu'il entendoit très-bien la Chirurgie, & qu'il opéra avec beaucoup de ſuccès; qu'il

connoissoit la pratique de la Médecine, aussi-bien qu'aucun de ses contemporains; qu'il connut seul de son tems le secret de préparer les métaux de façon à pouvoir les rendre utiles à la Médecine; que l'opium étoit un reméde qui lui étoit particulier, & avec lequel il opéra quelques cures merveilleuses; enfin, qu'il étoit, peut-être, l'unique avec Carpus, qui fût instruit des propriétés du mercure. Quant à la Pierre Philosophale, nous n'avons pas de preuves qu'il en ait possédé le secret, & nous en avons de très-fortes qu'il ne le possédoit pas.

Voilà ce que j'avois à dire de Paracelse : ceux qui auront la patience de parcourir les deux volumes *in-folio*, ou les quatre *in-quarto*, qu'il nous a laissés, s'apperceuront aisément qu'il avoit l'imagination vive, mais déréglée, & la tête pleine d'idées creuses & chimériques. Tel étoit le caractére de son esprit, qu'il seroit étonnant qu'il n'eût pas donné dans toutes les rêveries de l'Astronomie, de la Géomancie, de la Chiromancie & de la Cabale; tous Arts dont l'ignorance de ce tems entretenoit la vogue. Il assuroit que pour réussir dans la Médecine, il falloit nécessairement y joindre la Magie; ce qu'il ne faut pas entendre simplement de la Magie naturelle;. car on pourroit, selon lui, se servir, sans scrupule, du Diable pour parvenir à la connoissance de certains secrets : il se vantoit même de s'être entretenu avec Galien & Avicenne dans le vestibule de l'Enfer. En un mot, il n'a rien omis dans ses Ecrits de ce qui pouvoit le faire passer pour Sorcier; & il auroit assurément joué de malheur s'il n'y avoit pas réussi. Le commun des hommes le regarde comme tel : on peut assurer qu'il y avoit plus de fourberie dans son fait, que de sortilége.

Entre les absurdités dont ses Ouvrages sont remplis, on trouve quelques bonnes choses qui ont servi aux progrès de la Médecine. On ne peut disconvenir qu'il n'ait attaqué, avec succès, les qualités premiéres, le chaud, le sec, le froid & l'humide : c'est lui qui a commencé à détromper les Médecins & à leur ouvrir les yeux sur le faux d'un sistême qu'on suivoit depuis le tems de Galien. Il osa le premier traiter la Philosophie d'Aristote de *fondement de bois;* & l'on peut dire qu'en découvrant le peu de solidité de cette base, il donna lieu à ses successeurs d'en poser une plus solide. Son opinion touchant les semences qu'il suppose avoir toutes existé dès le commencement,

est adopté aujourd'hui par de très-habiles gens qui n'ont que le mérite de l'avoir exposé d'une maniére plus vraisemblable. Ce qu'il a avancé sur les principes chimiques, le sel, le soufre & le mercure, a ses usages dans la Physique & dans la Médecine. On ne peut disconvenir d'un autre côté, qu'il n'eût une grande connoissance de la matiére médicale, & qu'il n'eût beaucoup travaillé sur les végétaux, les animaux & les minéraux. Il avoit fait un grand nombre d'expériences; mais il eut la vanité ridicule de cacher les découvertes auxquelles elles l'avoient conduit. C'est de quoi se plaignoit *Guntherus d'Andernac.* J'avoue, dit-il, que Théophraste Paracelse est un très-habile Chimiste, & qu'il a mis dans ses Ouvrages d'excellentes choses; mais il est fâcheux qu'il y en ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fausses, sans compter qu'il a répandu une si grande obscurité sur les meilleures, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre & en profiter. Il seroit à souhaiter que Galien eût été moins diffus & plus exact, & Paracelse moins obscur & plus sincére. Mais chacun a ses bonnes qualités & ses vices; il faut profiter du bon & laisser le mauvais. Ce jugement est court & vrai.

La censure qu'en a portée le Chancelier Bacon, en qualité de Philosophe, est juste, quoique sévére. Les Chimistes, dit-il, ont à leur tête une espéce de monstre; c'est Paracelse : singe d'Epicure dans sa Météorologie, il nous donne comme des oracles, ce que l'autre ne propose que comme une opinion. Le destin régle tout dans Epicure; mais plus aveugle que le destin, plus capricieux que le hazard, Paracelse ne s'en rapporte qu'à lui-même. Plus une chose est absurde, & plus il est prompt à l'assurer : quelles rêveries que ses ressemblances, correspondances & parallèles! Quelle fureur d'établir des rapports entre des choses qui n'en eurent jamais! Ses principes sont, à la vérité, fondés dans la nature; on en peut tirer quelque avantage; mais il se tourmente sans fin pour y rapporter tout. Son adresse à se tromper lui-même est prodigieuse. Ce n'est cependant pas encore ce qu'on peut lui reprocher de pis. Que dirai-je de la manie avec laquelle ce sacrilége imposteur a souillé les choses divines en les associant aux choses naturelles, a confondu le sacré & le profane, les fables & les hérésies, la raison & la religion; sans cesse occupé, je ne dis pas d'éclipser la lumiére de la nature, à l'imitation des anciens Sophistes, mais de l'étouffer entiérement?

Les Sophiſtes abandonnerent l'expérience; Paracelſe la fit mentir : non content de ne pas entendre ſa voix, il en imagina des réponſes ; & les fauſſetés qu'il lui a fait débiter, étoient capables de dégouter les amateurs de la vérité de la conſulter après lui. Il ſe fait encore un devoir d'exalter à tous propos les préventions auſſi abſurdes que magnifiques de la magie; il appuie de toute ſa force, les promeſſes extravagantes des Sorciers : les erreurs ſcellées de ſon autorité, ont trouvé de l'accès dans les eſprits; en ſorte que l'on peut dire qu'il a été le miniſtre de l'impoſture qu'il avoit créée. Ses diſciples enthouſiaſtes embraſſerent ſes opinions ſur la promeſſe qu'il ne leur tint jamais, de leur en donner des preuves; auſſi n'eurent-ils pour les défendre que cette ſuffiſance impertinente de leur maître ſur laquelle ils les avoient adoptées. Ils lierent leurs dogmes le plus étroitement qu'ils purent avec la Religion, dont ils emprunterent le deſpotiſme, la pompe & les miſtéres ; reſſources ordinaires des ignorans & des fourbes. Si les Paracelſiſtes s'accorderent tous dans les promeſſes qu'ils firent au monde, c'eſt qu'ils étoient unis enſemble par un même eſprit de menſonge qui les dominoit. Cependant en errant en aveugles à travers les dédales de l'expérience, ils tomberent quelquefois ſur des découvertes utiles : ils cherchoient en tâtonnant, (car la raiſon n'avoit aucune part dans leurs opérations) & le hazard leur mit ſous la main des choſes précieuſes. Ils ne s'en tinrent pas là : tout couverts de la cendre & de la fumée de leurs laboratoires, ils ſe mirent à former des théories. Ils tenterent d'élever ſur leurs fourneaux un ſiſtême de Philoſophie ; ils s'imaginerent que quelques expériences de diſtilations leur ſuffiſoient pour cet édifice immenſe; ils crurent que des ſéparations & des mêlanges, la plupart du tems impoſſibles, étoient les ſeuls matériaux dont ils avoient beſoin, plus imbéciles que des enfans qui s'amuſent à conſtruire des châteaux de cartes.

Je ne prétens pas que cette peinture convienne à tous les Chimiſtes en général ; je connois toute la différence qu'il y a entre les ſectateurs de Paracelſe, & ceux qui ſe propoſant pour modéle Frere Bacon, ſe piquent d'une ſubtilité méchanique qu'ils emploient à faire de nouvelles expériences & à découvrir les propriétés utiles des Etres, laiſſant à d'autres le ſoin de former des hipothéſes frivoles, & de les accréditer par des fauſſetés, des promeſſes

outrées, & un zéle prétendu pour la Religion, à l'exemple de Basile Valentin & de la plupart des Auteurs Alchimistes.

Quoique le Chancelier Bacon dise de Paracelse & des Chimistes qui le prirent pour guide & pour modéle, il est constant qu'on ne peut, sans injustice, leur refuser quelques louanges pour avoir contribué aux progrès de la Médecine, premiérement en démontrant la fausseté du sistême de Galien qui fut dès lors banni de cette Science: quoi qu'on puisse leur reprocher de lui en avoir substitué un autre qui n'est pas mieux fondé, il faut convenir que leur théorie étoit trop romanesque, trop manifestement fausse pour être sérieusement embrassée par d'autres que par des enthousiastes, & que, par conséquent, elle étoit d'autant moins funeste, qu'elle étoit moins spécieuse; d'autant moins dangereuse, que le nombre de ceux qui pouvoient l'adopter, étoit petit. Secondement, pour avoir remis en vogue des remédes importans dans la cure des maladies, au nombre desquels on peut compter le mercure, l'antimoine, le soufre, le nitre, l'opium & le fer dont ils ont fait différentes préparations, & dont ils nous ont appris plusieurs usages. C'est d'eux que nous tenons encore les esprits volatils d'urine, de même que ceux de corne de cerf, de sang & d'autres substances animales.

PARADIN, (Jean) natif de Saint-Jean de Lône, petite Ville de Bourgogne, fut Médecin du Roi François I. Il mourut après l'année 1588, âgé de plus de 80 ans; mais on ne sait pas précisément en quelle année; au moins ce fut dans le seiziéme siécle. Il a laissé divers Traités en prose & en vers.

PARE', (Ambroise) de Laval au Pays du Maine, Chirurgien des Rois Charles IX. & Henri III., a rendu son nom illustre à la postérité par les Ouvrages qu'il a laissés. Il vivoit dans le seiziéme siécle; & prenant garde qu'il y avoit très-peu de livres de Chirurgie en François, qu'il y en avoit assez d'autres en toutes sortes de Sciences, il résolut de l'enrichir de ce qu'il y avoit de plus beau dans un art qu'il avoit exercé depuis plus de quarante ans avec beaucoup de réputation. Il travailla à son grand Ouvrage qui contient vingt-six Traités avec des figures, & il parut à Paris en 1561. Jacques Guillemeau, aussi Chirurgien du Roi, le traduisit depuis en Latin, & le fit imprimer sous le titre suivant:

Ambrosii Paræi Opera, novis iconibus elegantissimis illustrata & latinitate donata. Parisiis, 1561, 1582. *in-folio. Francofurti*, 1593, 1612. *in-folio.*

Ambroise Paré est le premier dont on ait une description de la membrane commune des muscles : il étoit plus heureux Opérateur en Chirurgie, que profond Anatomiste. Il mourut en 1584. Il auroit été enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthelemi, si Charles IX. lui-même ne l'en avoit sauvé.

PARISANUS (Æmilius) étoit de Rome. Cet Auteur a traité différentes matiéres anatomiques ; mais à ce qu'on dit, avec assez d'orgueil & d'ignorance. Voici la maniére dont Riolan traite cet Auteur. *Cacata hæc charta annalium volusianorum fato dignissima, quæ Parisani fatuitatem declarat, deferatur in vicum vendentem thus & odores & piper & quidquid chartis amicitur ineptis.*

Voici le catalogue de ses Ouvrages :

Nobilium exercitationum, Libri duodecim. Venetiis, 1623. *in-folio.*

Par & sanius judicium de Seminis à toto proventu. Venetiis, 1633.

Altera pars nobilium exercitationum. Venetiis, 1635. *in-fol.*

Nobilium exercitationum pars tertia. Venetiis, 1638. *in-fol.*

PARTAGE DE LA MÉDECINE. Ce fut à peu près du tems d'Hérophile & d'Erasistrate, selon la remarque de Celse, que la Médecine, qui jusqu'alors avoit été exercée avec toutes ses dépendances par une seule personne, fut partagée en trois parties, dont chacune fit dans la suite l'occupation d'une personne différente. Ces trois branches furent la Médecine *Diététique*, la *Pharmaceutique* & la *Chirurgique*. La premiére employoit le régime pour guérir les malades ; la seconde, les médicamens ; & la troisiéme, l'opération de la main. Cela ne doit cependant point s'entendre, comme si ceux qui employoient les médicamens & l'opération de la main, ne mettoient point la diéte en usage. On ne doit point croire non plus, que par cette division l'on voulût marquer les trois Professions par lesquelles la Médecine s'exerce aujourd'hui, c'est-à-dire, celle des Médecins, celle des Apoticaires & celle des Chirurgiens. Ceux qui exerçoient la premiére des parties de la Médecine, qui est la Diététique, étoient les mêmes que nos Médecins ; ils avoient pour leur département les maladies du dedans, dont la cause est, pour l'ordinaire, dif-

ficile à trouver. Ceux-ci furent de tous tems les plus estimés, parce que pour exercer leur Profession en habiles gens, ils étoient engagés à connoître toute la nature, c'est-à-dire, être Philosophes.

Ceux qui exerçoient la troisiéme partie, différoient de nos Chirurgiens, en ce qu'ils n'embrassoient pas tant de choses qu'eux. Ils ne se mêloient que de la Chirurgie proprement dite, c'est-à-dire, de la seule opération de la main, & n'entreprenoient point les maladies qui se peuvent guérir par un autre moyen. Ils ne devoient pas même, selon Celse, traiter les plaies, & encore moins les ulcéres & les tumeurs, si ce n'est dans le cas où il falloit nécessairement faire quelque ouverture ou incision.

Les maladies que l'on vient de nommer, étoient le partage de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, qui les traitoient par l'application des remédes qui arrêtent le sang, qui consolident, qui mondifient, qui font croître les chairs, qui font suppurer, qui font percer ou vuider un abcès. Ceux-ci, en un mot, entreprenoient toutes les maladies qui se peuvent guérir par l'application extérieure des médicamens : que s'ils n'en pouvoient venir à bout, & qu'il fallût employer le fer ou le feu, ils remettoient alors leurs malades aux Chirurgiens. On voit par-là combien ils différoient de nos Apoticaires.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit *Médecins*, remplissoient seuls tous les devoirs de ces trois Professions ; & l'on ne reconnoissoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, où il n'y avoit que de deux sortes de Médecins. Les premiers, qu'on appelloit *Médecins Architectes*, servoient seulement les malades de leurs conseils, & donnoient les ordres aux seconds, qui étoient appellés *Médecins Manœuvres*, & qui travailloient de leurs mains sous les yeux des autres, soit pour les opérations, soit pour la composition & l'application des remédes. Mais il arriva que les derniers dont on a parlé, qui étoient les serviteurs des premiers & quelquefois leurs enfans ou leurs disciples, s'ingérerent de faire seuls ce qu'ils n'avoient fait auparavant que sous la conduite d'autrui, & de se faire un métier particulier, chacun de ce qu'il entendoit le mieux, par rapport à la Chirurgie ou la Pharmacie, en sorte que la Médecine se trouva partagée comme on l'a dit.

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie, avoient le même nom qu'ils ont aujourd'hui : on les appelloit *Chirurgiens*

ou *Médecins-Chirurgiens*, c'eſt-à-dire, Médecins *opérant de la main*. Ceux qui s'attachoient à la Pharmaceutique ou à la Médecine médicamentaire, étoient appellés *Pharmaceutæ;* le nom de *Pharmacopæus* ſe prenoit en mauvaiſe part, & ſignifioit dans l'uſage ordinaire, un empoiſonneur.

Le mot *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre eſpéce de Profeſſion. On appelloit ainſi en général tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparaſſent pas; mais on donnoit particuliérement ce nom à tous ceux que nous appellons aujourd'hui *Charlatans* ou *Bateleurs*, qui montent ſur le théâtre & qui vont courant le monde, pour vendre des médicamens. On les appelloit à cauſe de cela, *Circulatores*, *Circuitores* & *Circumforanei;* on leur donnoit auſſi le nom d'*Agyrtæ*, du mot qui ſignifie *aſſembler*, parce qu'ils aſſembloient le Peuple autour d'eux, & qu'il ne manquoit pas alors de ſots, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui, pour les écouter. On les appelloit auſſi *Sellularii Medici*, Médecins ſédentaires, parce qu'ils ſe tenoient aſſis dans leurs boutiques en attendant les chalands.

On ne ſait ſi ceux qu'on appelloit *Pharmacotribæ*, c'eſt-à-dire, mêleurs ou broyeurs de drogues, étoient les mêmes que les *Pharmaceutæ*, ou ſi l'on appelloit ſeulement ainſi ceux qui compoſoient les médicamens ſans les appliquer. Ces derniers pouvoient être les valets des Droguiſtes, qu'on appelloit *Seplaſarii* & *Pigmentarii*. Ils vendoient aux Médecins toutes les drogues dont ils avoient beſoin. Ces Marchands étoient ſujets à vendre des drogues tant ſimples que compoſées, mal conditionnées & mal faites; & il y avoit autrefois, auſſi-bien qu'aujourd'hui, une grande infidélité dans ce métier. C'eſt ce qui obligeoit Pline à cenſurer les Médecins de ſon tems, de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien connoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit, auſſi-bien que les médicamens compoſés, qu'ils employoient ſur la bonne foi de ceux qui les leur vendoient, au lieu de les compoſer eux-mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins. Mais ce n'étoit pas ſeulement des Droguiſtes que les Médecins achetoient; ils tiroient les ſimples les plus communs des Herboriſtes, qu'on appelloit en Latin *Herbarii*. Ceux-ci, pour faire valoir leur métier, affectoient ſuperſtitieuſement de cueillir les Simples en de certains tems particuliers, avec diverſes précautions &

cérémonies ridicules : ils étoient encore fort attentifs à tromper les Médecins, en leur donnant une herbe ou une racine pour une autre, lorſque ceux-ci ne les connoiſſoient point. Les Herboriſtes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient des lieux propres pour tenir leurs ſimples, leurs drogues & leurs compoſitions : on appelloit ces lieux, en grec, *Apothecæ*, d'un mot général qui ſignifie place où l'on renferme quelque choſe.

Le partage de la Médecine, comme on vient de l'expoſer, eſt tel qu'il ſubſiſtoit au tems de Celſe. L'uſage changea dans la ſuite, les uns ayant empiété ſur la Profeſſion des autres, ou en ayant exercé plus d'une, & les mêmes noms reſterent, quoique les emplois ne fuſſent plus les mêmes. Quelques ſiécles après Celſe, ceux que l'on nommoit en Latin *Pimentarii* ou *Pigmentarii*, qui devoient être des Droguiſtes, faiſoient auſſi la fonction d'Apoticaires; ce que l'on prouve par un paſſage d'Olympiodore, ancien Commentateur de Platon. " Le Médecin, dit-il, ,, ordonne, & le Pimentarius prépare & ſert ce que le ,, Médecin a ordonné. ,, On ne peut marquer avec exactitude la date de ce changement; mais Olympiodore vivoit environ 400 ans après Celſe.

La diviſion dont on a parlé, ne changea pas ſubitement la face de la Médecine. Pluſieurs Médecins ſuivirent dans le tems même de Celſe, & après lui, l'ancien uſage. Quoique leur Profeſſion tirât ſon nom de la diéte, ſans ſe borner à ce moyen ſeul de ſecourir les malades, ils employoient les autres remédes connus, quoiqu'ils n'euſſent plus ſous eux des ſerviteurs pour ſaigner, ventouſer, donner des lavemens, appliquer des cataplâmes & des emplâtres, oindre, fomenter, baigner, préparer & adminiſtrer des médicamens par leurs ordres.

Il arriva même qu'après Hérophile, ſous lequel on a dit que la révolution s'étoit faite, divers Médecins fameux écrivirent ſur la Chirurgie & ſur la Pharmacie en particulier; d'où l'on peut conclurre qu'ils n'avoient point renoncé à leur premier état, & qu'ils s'étoient reſervé le droit de connoître de tout ce qui dépend de la Médecine. Quant aux Médicamens, quoiqu'on en trouvât des Deſcriptions dans les Ecrits des anciens Médecins, cependant on peut dire que ces deſcriptions étoient diſperſées, & que ce ne fut proprement qu'au tems du partage de la Médecine qu'on commença d'écrire ſur cette matiére, & d'en former des

recueils qui remédiassent à la rareté extrême des livres dont Galien a fait mention. Hérophile mit le premier les médicamens en grand usage. Il fut imité par ses disciples, qui, par vénération pour la pratique de leur maître, ne manquerent pas d'en traiter à part : les Médecins Empiriques qui leur succéderent, s'occuperent beaucoup aussi de la même matiére. Celse compte entre les Hérophiliens qui se distinguerent dans cette partie, Zénon, Andreas, Apollonius Mus, auxquels Galien ajoute Mantius.

PARTHENIUS, de Nicée, Poëte Grec, qui est regardé comme Médecin, parce qu'il a écrit un livre des maladies d'amour : il fut pris par Cinna dans la guerre contre Mithridate, & remis ensuite en liberté à cause de son savoir. Il instruisit Virgile dans la Langue Gréque, comme le remarque Macrobe. Parthenius vivoit sur la fin du trente-neuviéme siécle du monde, & Suidas le fait encore vivre jusqu'au tems de Tibére; ce qui ne semble point impossible. Quant à ce Parthenius, qui est Auteur d'un livre intitulé : *De la Dissection du corps humain*, ce n'est pas le même; celui-ci est des derniers Grecs.

PARTIBUS, (Jacques De) natif de Tournai, a été Médecin de Charles VII. Roi de France, & de Philippe Duc de Bourgogne. Il étoit en réputation vers l'an 1423, & il mit au jour divers Ouvrages, comme :

Explanatio in Avicennam, unà cum textu ipsius Avicennæ à se castigato & exposito. Lugduni, 1498. *in-folio*. 4 *vol.*

Excerpta de Balneis.

Summula alphabetica morborum ac remediorum ex libris Mesue excerpta. Extat cum Alphonsi Bertocii methodo curativa. Lugduni, in-8vo. & cum promptuario medico Jacobi de Dondis. Venetiis, 1576. *in-folio.*

Inventarium seu collectorium receptarum omnium Medicaminum, in-4to. oblongo.

PASCHAL, (Jean) Médecin, natif de Sessula, Ville de Campanie, étoit en estime au commencement du seiziéme siécle. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé :

De morbo composito, vulgò Gallico appellato, Liber. Neapoli, 1534. *in-4to.*

PASCHAL, (Jean-Michel) Médecin, natif de Valence en Espagne. Il florissoit dans le seiziéme siécle, & avoit étudié à Montpellier, sous Jean Falconet, & ensuite à Valence, sous Louis Collado, tous deux Professeurs en Médecine. Il a écrit :

Methodus curandi cum scholiis Petri Pauli Peredæ Setabensis. Lugduni, 1585. & 1602. *in-8vo.*

De Morbo Gallico Tractatus.

PASCHIONI, (Antoine) Médecin Italien, a traité de la dure-mere. Son Ouvrage est dédié à Lancisi. Il y fait la description de quelques glandes conglobées placées aux environs du sinus longitudinal, auxquelles Nuck & Malpighi n'avoient point fait attention.

PASCOLUS, (Alexandre) Médecin de Perouse en Italie, a écrit un livre intitulé :

Corporis humani brevis Historia. Venetiis, 1727. *in-8vo.* 3 *vol.* en Italien. *Romæ*, 1728. 3 *vol.* en Latin.

PASTOPHORES, espéce de Prêtres, ainsi appellés parce qu'ils portoient de longs manteaux, ou parce qu'ils servoient à porter le lit de Vénus en certains jours de cérémonie. Ces Pastophores étoient principalement ceux qui exerçoient la Médecine en Egypte; & de quarante-deux livres attribués à Hermes l'Egyptien, il en étoit six qu'on leur faisoit apprendre. Le premier traitoit de la construction du corps; le second, des maladies; le troisiéme, des instrumens nécessaires; le quatriéme, des médicamens; le cinquiéme, des maladies des yeux; & le dernier, des maladies des femmes. Si ces livres étoient véritablement de Mercure ou d'Hermes, on ne peut nier qu'il n'eût reduit la Médecine en art. Ces livres appellés *sacrés*, étoient gardés avec grand soin dans les Temples des Egyptiens; & c'étoit, sans doute, sur un d'entre eux que Diodore appelle en particulier le *livre sacré*, sans nommer l'Auteur, que ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte, étoient obligés de se régler; en sorte que s'ils ne pouvoient pas sauver leurs malades, ayant suivi les préceptes de ce livre, ils étoient exempts de blâme; mais s'ils s'en étoient dévoyés de quelque maniére que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condamnoit comme meurtriers.

PATERNUS, (Bernardin) Médecin célébre, étoit de *Salo*, Ville d'Italie dans le Bressan. Son pere, qui étoit aussi un excellent Médecin, l'avoit élevé avec beaucoup de soin; & dès l'âge de 19 ans il enseigna la Philosophie & soutint des Théses en Médecine avec un applaudissement si général, qu'on ne parloit alors que de sa subtilité & de son esprit. La nature s'étoit épuisée à lui en donner un, qui pût le consoler des défauts de son corps; car Paternus étoit l'homme du monde le plus mal-fait : il avoit les

les yeux enfoncés, le nez camus, une épaule plus haute que l'autre, & c'étoit la véritable copie d'Esope par son esprit & par son corps. Il enseigna la Médecine à Pavie, à Pise, à Padoue & ailleurs. Le Cardinal Grimani le fit venir à Rome vers l'an 1580, & l'y retint durant quelque tems; mais ayant appris que la Ville de Verone lui avoit voulu donnér une marque publique de l'estime qu'on y avoit pour lui, en lui accordant des lettres de Citoyen, il vint en cette Ville pour y remercier François Venerio & les autres qui lui avoient procuré cet avantage. Ce fut presque dans le même tems que la République de Venise le nomma Professeur à Padoue, où il passa le reste de ses jours. Diverses personnes de considération, & des Princes même, tâcherent de l'attirer chez eux. Etienne Bathori, Roi de Pologne, fut celui qui lui fit des offres plus obligeantes & plus avantageuses pour l'engager à passer dans ses Etats; mais Paternus n'osa jamais entreprendre un si pénible voyage, étant déja avancé en âge & assez incommodé. Il mourut en l'an 1592. Ses Ouvrages le feront vivre dans la mémoire de la postérité. Il a laissé les suivans :

De humorum Purgatione circa morborum initia tentanda. Item Epistola, quod cœna prandio liberalior, etiam in catarrho, esse debeat. Romæ, 1547. *in-8vo. Spiræ*, 1581. *in-8vo.*

Consilium de Balneis Aquensibus, apud aquas statiellorum, quod una cum aliis dedit.

Explanationes in primam Fen primi Canonis Avicennæ. Venetiis, 1596. *in-4to.*

Consilia medica extant eo in opere quod Laurentius Scholzius edidit. Francofurti, 1598. *in-folio.*

PATIN, (Gui) natif de Beauvais en Picardie, étoit Docteur de la Faculté de Paris & Professeur en Médecine au Collége Royal. Son savoir & son esprit vif lui attirerent beaucoup de réputation vers l'an 1640. Les plus doctes personnages de son siécle cultivoient son amitié avec soin, & plusieurs d'entre les Grands lui offroient un louis d'or sous son assiette, toutes les fois qu'il vouloit aller manger chez eux, tant ils prenoient de plaisir à son entretien : mais Patin méprisoit la fortune, & n'aimoit guères le faste de la Cour. Le premier Président de Lamoignon étoit le seul qu'il favorisoit de ses conversations; ce Magistrat se délassoit avec lui de l'embarras des affaires.

Patin mérita les premiers honneurs de sa Faculté, dont il fut élu Doyen en 1652. Trois ans après, c'est-à-dire, en 1655, il succéda à Riolan en la Chaire de Professeur au Collége Royal, où il enseigna avec beaucoup de réputation. L'éloquence lui étoit un don naturel; mais elle n'avoit rien de fastueux; c'étoit par sa noble simplicité qu'elle avoit la force d'attirer les esprits, & qu'elle exerçoit sur eux un empire absolu. Sa conversation étoit savante & enjouée, sa mémoire merveilleuse & son discernement juste. Son érudition & sa présence d'esprit furent admirées en Parlement, quand il plaida pour la Faculté contre le Sieur Renaudot, Docteur de Montpellier, qui prétendoit pouvoir pratiquer à Paris, sans se faire aggréger au Corps des Médecins de cette Ville. Patin gagna hautement sa cause contre lui; mais il consola sa partie en sortant de l'Audience, l'ayant abordé d'un grand sang froid : *Monsieur*, lui dit-il, *vous avez gagné en perdant. Comment donc ?* lui répondit Renaudot. *C'est*, repliqua Patin, *que vous étiez camus quand vous êtes entré au Palais, mais vous en sortez avec un pied de nez :* à la vérité, Renaudot étoit naturellement camus. Patin étoit un des plus spirituels & des plus agréables railleurs qui fut en France : il disoit les choses avec un froid de Stoïcien; mais il emportoit la piéce, & sur ce chapitre il auroit donné des leçons à Rabelais. Il fut cependant accusé d'être trop libre dans ses sentimens; la vérité est qu'il a écrit sans ménagement touchant les affaires de Religion & les Personnes constituées en dignité dans l'Eglise : le levain du Calvinisme paroit être celui qui a gâté son cœur.

Patin avoit promis plusieurs Ouvrages au Public, entre autres une Histoire des Médecins célébres; mais il n'a point exécuté ses promesses : il ne nous reste de lui que des Lettres, qui sont le portrait naturel de son cœur & de son esprit; c'est dommage qu'elles soient tachées de sentimens injurieux envers les Puissances de l'Eglise. Il mourut septuagénaire en 1672, & laissa une des plus nombreuses Bibliothéques de France. Il étoit pere de *Robert*, savant Médecin, mort en 1671, & de *Charles*, aussi Docteur en Médecine. La disgrace & l'éloignement de celui-ci, qu'il aimoit tendrement, le toucherent au vif; mais il eut la consolation de le voir devenir célébre dans la connoissance de l'antiquité & de la Médecine.

PATIN, (Charles) habile Médecin & célébre Anti-

quaire, nâquit à Paris le 23 Février 1633. Il fut élevé, avec soin, par Gui Patin, son pere, & fit des progrès si surprenans dans ses études, qu'à l'âge de 14 ans il soutint sur toute la Philosophie des Théses Gréques & Latines, où assisterent 34 Evêques, le Nonce du Pape & plusieurs autres personnes de distinction. On le destina d'abord au Barreau, & il fut même reçu Avocat au Parlement de Paris; mais il quitta ensuite l'étude du Droit pour s'appliquer tout entier à la Médecine, à laquelle il se sentoit plus d'inclination. Il la pratiqua avec succès, & il l'enseigna, avec réputation, à Paris pendant quelque tems; mais craignant d'être emprisonné, il voyagea en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Suisse & en Italie. Enfin, il se fixa à Padoue, où on lui donna une Chaire de Professeur en Médecine, puis la premiére Chaire de Chirurgie. Il fut long-tems Chef & Directeur de l'Academie de *Ricovrati*, & mourut à Padoue en 1694. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages : un Traité *des Fiévres;* un autre *du Scorbut;* un troisiéme pour prouver qu'*un bon Médecin doit être en même-tems Chirurgien;* & les suivans concernant les Médailles & les connoissances de l'antiquité:

Thesaurus Numismatum.
Numismata Imperatorum Romanorum.
Introduction à l'Histoire par la connoissance des Médailles.
Traité des Tourbes combustibles.
Rélation historique.
Familiæ Romanæ.

& plusieurs autres Piéces également curieuses & interessantes. Sa femme & ses deux filles étoient aussi très-savantes : elles furent toutes trois de l'Academie des *Ricovrati*, & l'on a des livres de leur composition.

PATIN, ou PATINA, (Bénoît) natif de Bresse, & Médecin de l'Empereur Maximilien II, se fit fort estimer à Padoue. Il mourut le 2 Juillet de l'an 1577. Nous avons de lui un Traité des Venins internes, & un Ouvrage dédié à l'Empereur Maximilien, intitulé:

Pro Divo Maximiliano Cæsare semper augusto, de cordis palpitatione Consilium. Brixiæ, 1573. *in-8vo.*

PATROCLE, ami d'Achille, qui entendoit la Médecine, & particuliérement la Chirurgie. Il avoit appris de ce Héros plusieurs excellens remédes, dont Euripile, blessé, le pria de lui faire part. Le même Euripile, suivant Homére, le pria aussi de lui faire une incision à la

cuiſſe, pour en tirer le dard qui l'avoit bleſſé; & après avoit lavé la plaie avec de l'eau, d'y appliquer un médicament qui appaiſe la douleur.

PAVIUS. *Voyez* Paaw.

PAUL, (Pierre-François) Médecin de Florence, de la Secte Galénique, étoit en réputation au commencement du ſeiziéme ſiécle, vers l'an 1528. Son érudition lui mérita l'eſtime de tous ceux qui l'ont connu. Nous avons de lui:

Adverſùs Avicennam de venæ-ſectione Tractatus. Venetiis, 1533. *in-4to. cum aliis novæ Academiæ Florentinæ Opuſculis. Lugduni*, 1534. *in-8vo.*

PAUL D'EGINE, ainſi nommé parce qu'il étoit natif de cette Iſle dans la Gréce; elle ſe nomme préſentement *Engia*, avec un golfe du même nom. Il a été un des plus célébres Médecins de ſon tems: il vivoit, ſelon René Moreau, environ l'an 380, ou comme veulent d'autres, en 420, ſous l'empire d'Honorius & de Théodoſe le jeune; mais Freind ne le fait vivre que dans le ſeptiéme ſiécle, de même qu'Herbelot qui le place ſous l'Empereur Heraclius, & du tems que regnoit Omar, ſecond Calife des Muſulmans, qui mourut l'an de l'Hégire 23, ou 645 de ſalut. On dit qu'il voyagea en Gréce & ailleurs, pour voir comme on y pratiquoit la Médecine: il étudia à Alexandrie avant qu'Amrou l'eût priſe en 640, & il copia une partie des Ouvrages d'Alexandre, qui étoit ſon Auteur favori, & dont il emprunta juſqu'aux expreſſions. Au retour de ſes voyages, il fit un abrégé des Oeuvres de Galien, & il en publia d'autres que nous avons de diverſes éditions:

De Re medica, Libri ſeptem, Græcè. Venetiis, 1528. *in-folio. Baſileæ*, 1538. *&* 1551. *in-folio.*

Jérôme Gemuſæus fit quelques corrections dans le texte des deux derniéres éditions, & mit au bas quelques notes,

Latinè. Ex barbara Albani Torini tranſlatione. Baſileæ, 1538. *in-4to. Ex Joannis Guintherii Andernaci verſione, adjectis ejuſdem annotationibus in ſingulos libros. Pariſiis*, 1532. *in-folio. Lugduni*, 1551, 1589. *in-8vo. cum ejuſdem Guintherii & Jani Cornarii annotationibus: item Jacobi Goupyli & Jacobi Dalechampii ſcholiis. Ex interpretatione Jani Cornarii, adjectis Dolabellarum Libris ſeptem. Baſileæ*, 1556. *in-folio.*

Pharmaca ſimplicia, Othone Brunsfelſio interprete. Item-

de ratione victûs, Guillielmo Copo Basiliensi interprete. Argentorati, 1531. *in-8vo.*

Les Arabes nomment Paul d'Egine, *Bulos al Ægianithi.* Honani, fils d'Isaac, passe pour avoir traduit en Arabe neuf de ses livres. Je ne sais si l'exemplaire Grec sur lequel le Traducteur Arabe a travaillé, contenoit deux livres de plus que nous n'avons, ou s'il n'y avoit de différence que dans la division de l'Ouvrage, & si les neuf livres d'Honani ne contiennent que les sept que nous possédons. L'opinion de Fabricius est que l'Arabe divisa le sixiéme & le septiéme livre de Paul, qui sont assez longs, chacun en deux.

Les descriptions de maladies que nous a laissées ce Médecin, sont courtes & succintes, mais exactes & entiéres. Son mérite principal est d'avoir bien connu les maladies particuliéres aux femmes. Il fut surnommé Paul *Alkavabeli*, *Obstreticius*, l'Accoucheur, parce qu'il s'étoit fait une occupation d'instruire les Sages-Femmes de la maniére d'accoucher, & de traiter les femmes après l'accouchement. Quant aux opérations de Chirurgie, c'est de tous les Anciens celui qui en a le mieux écrit, étant même, à certains égards, préférable à Celse. Fabrice *ab Aquapendente* avoit de lui une si haute opinion, qu'il prend par-tout pour texte, la doctrine de Celse & de Paul.

Paul Æginéte, au sentiment du Docteur Freind, est un de ces Ecrivains infortunés à qui l'on n'a point rendu justice. Il n'a point été estimé ce qu'il valoit, & on l'a méprisé long-tems sans l'avoir lu, & parce qu'on ne le lisoit point. Quand on examine attentivement le travail de cet Autéur, on ne trouve point, ce que l'on imagine généralement, que ce ne soit qu'un Copiste. On s'apperçoit qu'il avoit mûrement discuté la pratique des Anciens, & qu'il étoit fondé en raisons dans ce qu'il en a admis & rejetté. Il n'est pas toujours de l'avis de Galien, & il a dans plus d'une occasion, le courage de rejetter les sentimens d'Hippocrate même.

Il fait mention dans son sixiéme Livre, où il traite *ex professo* des opérations chirurgicales, & que le Docteur Freind regarde comme le meilleur Corps de Chirurgie que l'on eût avant le rétablissement des Sciences & des Arts; il fait mention, dis-je, de plusieurs opérations & de plusieurs pratiques qui paroissent avoir été ignorées de ses prédécesseurs. Il décrit, avec beaucoup d'exactitude, les

différentes espéces d'hernies, & il expose, avec précision, la maniére de faire l'incision dans le cas où l'intestin ne peut être replacé sans y avoir recours. Il n'est pas moins exact en parlant de l'ouverture des artéres derriére les oreilles par une incision transversale, & de l'application du cautére.

Paul Egine parle de ses voyages en deux vers Grecs qui sont au commencement de ses Oeuvres, & qui ont été ainsi traduits en Latin :

Pauli laborem nosce, qui plurimas
Terras obivi, Æginâ natus patriâ.

PAUL JOVE. *Voyez* JOVE.

PAUL DE MIDDELBOURG, Evêque de Fossombrone, Ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise au Duché d'Urbain, étoit en grande estime dans le seiziéme siécle. Son nom de Middelbourg lui est donné de celui du lieu de sa naissance, qui est la Capitale de la Zélande. Il étudia à Louvain, & il aquit une si parfaite connoissance de la Médecine & des Mathématiques, que Jules-César Scaliger avoue qu'on le considéroit comme le premier Mathématicien de son tems. Le désir de voyager le fit sortir de son Pays; il s'arrêta en Italie, où il fut Médecin du Duc d'Urbain; & c'est par la faveur de ce Prince & celle de l'Empereur Maximilien I, qu'on le pourvut de l'Evêché de Fossombrone. Il assista au Concile de Latran sous Jules II. & Leon X, & il dédia au dernier de ces Papes quatorze Livres *De Paschali Observatione*, & dix-neuf *De Die Passionis Dominicæ* à l'Empereur Maximilien I. Il écrivit aussi différens autres Ouvrages, & mourut à Rome, âgé de 89 ans, en 1534.

PAULLI (Simon) nâquit à Rostoch, Ville d'Allemagne dans le cercle de Basse-Saxe, en 1603. Il étudia à Paris sous le fameux Riolan, & ensuite à Wittemberg, où il fut reçu Docteur en Médecine. Il exerça sa Profession à Rostoch en 1632, après il s'établit à Coppenhague, où il fut nommé Professeur d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique en 1639, & sa réputation s'augmentant toujours, en 1656. il fut appellé à la Cour par Frideric III, Roi de Dannemarç, qui l'estima beaucoup. Le Roi Christian V. qui monta sur le trône en 1670, le conserva dans la qualité de son premier Médecin, & lui donna la Prélature d'Arhusen dans le Nordjutland, qui est demeurée hé-

réditaire dans sa famille. Paulli mourut en 1680, âgé de 77 ans. Nous avons de lui plusieurs beaux Ouvrages, entre autres :

Methodus dealbandi ossa pro sceletopœia.

Observationes in coctura ossium, præsertim sterni.

Flora Danica.

où il parle des Plantes singuliéres qui naissent en Dannemarc & en Norvége.

Quadripartitum Botanicum.

où il ramasse tout ce que les Simples peuvent contribuer à la guérison des malades. Nous avons aussi de lui, un Traité de l'abus du Tabac & du Thé, qui est d'autant plus considérable, que plusieurs grands hommes, persuadés par ses raisons, ont quitté entiérement l'usage de l'un & de l'autre.

PAULMIER, (N.) Médecin de la Faculté de Paris, fut chassé de cette Compagnie en 1609, quoiqu'il fût en réputation de savant Médecin ; & cela pour avoir contrevenu à l'Arrêt du Parlement de 1566, qui faisoit défense de se servir de l'antimoine. La rigueur de ce traitement causa des murmures : les Empiriques se servoient utilement de ce reméde au préjudice de la Médecine. Quelques Médecins en devinrent jaloux ; ils commencerent à l'employer secrétement, & quelque tems après pour s'autoriser, ils le firent mettre au rang des purgatifs dans l'Antidotaire fait en 1637, par ordre de la Faculté de Paris.

Environ l'an 1650. plusieurs célébres Médecins s'étant ouvertement déclarés pour l'antimoine, l'usage en devint très-commun, & la question, si l'on pouvoit s'en servir, fut regardée dans l'Ecole comme problématique. Jean Chartier avoit composé un livre pour la défense de l'antimoine, intitulé *Le Plomb des Sages*. Eusébe Renaudot mit au jour environ le même tems ; savoir, vers le milieu du dix-septiéme siécle, *Le Panégirique de l'Antimoine justifié & triomphant*, pendant que le célébre Gui Patin avoit un gros regitre des malades tués par l'effet de l'Emétique, qu'il appelloit *Le Martyrologe de l'Emétique, ou le Témoignage de la vertu énétique* (*ab enecando.*) Jacques Grevin avoit déja traité ce minéral de poison dans un Traité qu'il publia en 1566, & dans lequel il s'adressa aux Magistrats, pour qu'ils en proscrivissent le débit, ainsi qu'ils avoient fait de l'orpiment & du vif-argent. Enfin, la contestation s'échauffa si fort, qu'on fut obligé d'avoir recours

à l'autorité du Parlement, qui ordonna que la Faculté de Médecine s'assembleroit pour délibérer sur ce sujet. En exécution de l'Arrêt, les Docteurs s'étant assemblés au nombre de 102, le 29 Mars 1666, il s'en trouva quatre-vingt douze qui furent d'avis de mettre le vin émétique au rang des remédes purgatifs, & suivant leurs avis, la Faculté fit un Décret pour en approuver l'usage. Le dix Avril suivant, le Parlement sur le rapport de ce Décret, rendit un Arrêt par lequel il permit aux Docteurs en Médecine de se servir d'antimoine, d'en écrire, d'en disputer, & fit défense à toute personne d'en faire aucun usage que par leurs avis. Ainsi finit la célébre dispute sur l'antimoine, qui avoit fait proscrire le Docteur Paulmier de la Faculté, environ 57 ans auparavant.

PAUSANIAS, fils d'Anchitus, étoit disciple d'Empedocle & Médecin.

PECQUET, (Jean) de Dieppe, étoit Docteur de la Faculté de Montpellier. Il avoit l'esprit vif & remuant, & tout propre pour faire des découvertes : c'est à lui qu'on doit celle du Reservoir du Chyle ; il la fit en 1651. Cependant on dit qu'Eustachius l'avoit prévenu. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que c'est à Pecquet que nous sommes obligés de l'évidence que nous avons que les veines lactées portent le chyle à ce reservoir, & qu'il passe delà par des veines particuliéres à travers la poitrine, jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la veine souclaviére & est porté droit au cœur. Nous avons de lui :

Experimenta nova anatomica. Hardervici, 1651. *Parisiis*, 1654.

On a ajouté dans cette derniére édition, une Dissertation :

De Thoracicis lacteis. Amstelodami, 1661.

Ces deux Ouvrages se trouvent dans la *Messis aurea* de Siboldus Hempsterhuis, *Lugduni Batavorum*, *Heidelberg*, 1659, & dans la Bibliothéque anatomique de Manget & de Le Clerc, *Genevæ*, 1685, ainsi que dans presque toutes les éditions de l'Anatomie réformée de Thomas Bartholin.

Ce fut par rencontre, lorsque Pecquet étudioit en Médecine à Montpellier, qu'il trouva le réceptacle du chyle & le canal thorachique : il sut cependant si bien user de ce que le hazard lui offrit, & s'expliqua en de si bons termes & avec tant de netteté, qu'il en eut autant d'honneur que s'il l'avoit trouvé par ses recherches & ses soins. Cela le fit connoître à toute l'Europe, dans un âge où à peine

auroit-il osé lever les yeux, sans ce coup de fortune.

Pecquet eut la jambe cassée dans les rues de Paris, son cheval s'étant abattu sous lui; mais il en guérit. Ce grand Homme avoit son foible; il conseilloit l'usage de l'eau de vie comme un reméde à tous maux, il en buvoit même assez abondanment; mais elle fut pour lui une eau de mort. Elle lui brûla les entrailles & avança ses jours, qu'il auroit pu utilement employer au service du Public. Il mourut à Paris au mois de Février 1674.

PELLETIER, (Jacques) Docteur en Médecine & Mathématicien célébre, nâquit dans une bonne famille du Mans le 25 de Juillet 1517. La Croix du Maine dit qu'il étoit " fort excellent Poëte Latin & François, bien „ versé en l'art oratoire, Médecine & Grammaire, en tou- „ tes lesquelles Sciences il a écrit des livres. „ A la vérité, il avoit beaucoup de litterature; un grand fonds d'esprit & assez de brillant. Il écrivoit également la prose & les vers, en François & en Latin; ce qu'il faisoit avec beaucoup de délicatesse & de subtilité. Jacques Pelletier étoit Principal du Collége du Mans à Paris, lorsqu'il y mourut au mois de Juillet de l'année 1582. Nous avons de lui:

De peste Compendium. Basileæ, 1557. *in-8vo.*

De conciliatione locorum Galeni Sectiones duæ. Parisiis, 1560. *in-4to. & cum Hieronimi Cardani contradicentium Medicorum Libris. Marpurgi*, 1607. *in-8vo.*

& une infinité de Traités, tant en Poësie qu'en Mathématique.

PELOPS, Précepteur de Galien, qui avoit écrit touchant la dissection des muscles. Il prenoit des langues de bœuf, pour montrer les muscles de la langue, faute de pouvoir le faire sur des cadavres humains. Il vivoit dans le deuxiéme siécle.

PENOT, (Bernard) savant Chimiste, qui fut reduit à une extrême misére dans sa vieillesse. Il disoit ordinairement, que s'il avoit un ennemi, dont il voulût tirer la plus cruelle vengeance, il tâcheroit de l'engager dans la recherche de la Pierre Philosophale. Penot a écrit les Ouvrages suivans:

Tractatus de denario medico, quo decem medicaminibus, omnibus morbis internis medendi via docetur. Bernæ Helvetiorum, 1608. *in-8vo.*

Quæstiones tres de corporali mercurio. Quinquaginta septem Canones de opere physico, &c. Extant volumine se-

cundo Theatri Chymici. Argentorati, 1613. *in-octavo.*

Tractatus varii de vera præparatione & usu medicamentorum chymicorum. Ursellis, 1602. *in-8vo. Basileæ*, 1616. *in-8vo.*

Tractatus de quarumdam herbarum salibus & eorum præparatione & varia administratione. Ursellis, 1601. *in-8vo.*

Apologia in duas partes divisa ad Josephi Michelii Middelburgensis Medici scriptum, &c. Francofurti, 1600. *in-8vo.*

PERDULCIS, (André) oncle paternel de Barthelemi, étoit du Vivarois, petite Province de France au gouvernement de Languedoc. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine en la Faculté de Paris, le 19 du mois de Décembre 1558.

PERDULCIS (Barthelemi) étoit aussi du Vivarois, où il nâquit en 1545. André, son oncle, le fit venir à Paris, & le mit entre les Boursiers du Collége de Montaigu, où il fit son cours d'Humanité & de Philosophie. A la sortie de ce Collége, André, qui se voyoit sans espoir de postérité, l'adopta & le fit étudier en Médecine, dont il prit le Bonnet en la Faculté de Paris l'an 1572, qui étoit le 27 de son âge. Peu de tems après son Doctorat il épousa la niéce de son oncle.

Quoique Barthelemi Perdulcis ait écrit un Ouvrage assez considérable, intitulé :

Universa Medicina ex Medicorum principum sententiis, consiliisque collecta. Parisiis, 1630. *in-4to.*

& que cet Ouvrage concernât principalement la pratique, il ne s'appliqua que fort peu à la guérison des malades; la Chaire lui fit plus d'honneur que les succès de sa pratique. Il mourut d'apoplexie en 1611, âgé de 66 ans.

Perdulcis étoit d'un temperament robuste ; il étoit bénin, libéral & pieux ; il fit plusieurs belles fondations en l'Eglise de saint Etienne sa Paroisse. Il étoit infatigable à l'étude, patient dans les peines & les embarras de la vie, dont il fut tellement surchargé, qu'il dit lui-même n'avoir jamais gouté la douceur du repos. C'est pour cela qu'il avoit fait écrire en lettres d'or sur une des cheminées de sa maison, l'Anagramme de son nom :

Bartholomeus Perdulcis.
Per multos labores duci.

PEREIRA, (Gomez) fameux Médecin Espagnol,

qui vivoit au milieu du XVI. siécle, affecta de combattre les opinions les mieux établies, & de soutenir des Paradoxes. Il rejetta la *matiére premiére* d'Aristote, & traita fort mal Galien sur la doctrine des fiévres. C'est lui qui enseigna le premier cette opinion, que les bêtes sont de pures machines, & qu'elles n'ont point d'ames sensitives; doctrine que Descartes adopta dans le siécle suivant. Pereira soutint cette opinion dans un livre qu'il intitula: *Antoniana Margarita*, pour faire honneur aux noms de son pere & de sa mere. Ce Livre, qui est fort rare, fut imprimé en 1554. On a encore de Pereira une Apologie de ses sentimens, imprimée en 1555. *in-folio*, & un autre Ouvrage intitulé:

Novæ veræque Medicinæ experimentis & evidentibus rationibus comprobatæ pars prima. Methymnæ Duelli, 1558. *in-folio.*

PERGAME. (Temple de) Il étoit dédié à Esculape; il fut bâti à l'occasion d'un certain *Archias*, qui ayant été guéri de quelque maladie à Epidaure, transporta cette Religion à Pergrame. Quelques Savans ont cru, sur un passage de Lucien, que ce Temple n'avoit été bâti que parce qu'Esculape avoit eu sa boutique à Pergame. Mais Lucien n'a voulu marquer par cette boutique que le Temple de ce Dieu, où on alloit chercher à se guérir comme dans les boutiques des Médecins. Esculape, ou ses Prêtres avoient leur boutique à Epidaure, & dans tous les autres lieux où ils étoient établis, aussi-bien qu'à Pergame. Cette Boutique étoit dans le Temple ou dans quelque appartement voisin, & les Prêtres y tenoient & y préparoient les médicamens qu'ils donnoient aux malades.

L'Empereur Caracalla fit exprès un voyage à Pergame pour consulter le Dieu sur une maladie; & l'on trouve quantité de médailles des Antonins où Esculape est représenté, qui ont toutes été frappées par les Pergaméniens: ce qui prouve que ce Temple s'étoit rendu autant & plus fameux que celui d'Epidaure.

PERIANDER, Médecin du trente-septiéme siécle, qui s'étoit aquis une assez grande réputation; mais qui s'étant ensuite mis à faire des vers, y réussit si mal, qu'Archidamus fils d'Agesilaüs, Roi de Lacedémone, se railla de lui, & lui demanda lequel étoit plus avantageux, de passer pour un mauvais Poëte ou d'être regardé comme un bon Médecin.

PERRAULT, (Claude) Médecin de la Faculté de Paris, abandonna en quelque ſorte cette Profeſſion pour ſe livrer à l'étude de l'Architecture, où il fit de grands progrès, & où il s'aquit une réputation immortelle. La belle façade du Louvre du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, le grand modéle de l'Arc de Triomphe au bout du Fauxbourg Saint-Antoine, & l'Obſervatoire furent élevés ſur ſes deſſeins. Perrault étoit natif de Paris, & fils d'un Avocat au Parlement, originaire de Tours. Il s'appliqua auſſi à la Phyſique & à l'Hiſtoire naturelle, & devint l'un des Membres de l'Academie des Sciences. Il mourut à Paris le 9 Octobre 1688, à 75 ans.

PERZOES, Médecin célébre qui a écrit un livre: *De Indorum Sapientia.* à la réquiſition de Choſroës, Roi de Perſe. Il vivoit dans le ſeptiéme ſiécle.

PETIT, (Jean-Louis) célébre Chirurgien, nâquit à Paris le 13 Mars 1674. d'une famille honnête. Il fit paroître dès ſa plus tendre jeuneſſe, une vivacité d'eſprit, & une pénétration peu commune à cet âge; ce qui excita pour lui dans Mr. Littre, célébre Anatomiſte, qui demeuroit dans la maiſon de ſon pere, une véritable tendreſſe, à laquelle le jeune Petit parut toujours fort ſenſible. L'attachement de cet enfant & ſa curioſité naturelle le conduiſoient quelquefois à la chambre où Mr. Littre faiſoit ſes diſſections. Dès lors on crut appercevoir en lui le germe de ſes talens pour la Chirurgie; les diſſections faiſoient ſon amuſement bien loin de l'effrayer, & on le trouva un jour dans un grenier, où croyant être à couvert de toute ſurpriſe, & ayant enlevé un lapin, il le coupoit dans le deſſein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à Mr. Littre. Cet habile Anatomiſte augura très-avantageuſement de cette inclination, & ſe fit un plaiſir de la cultiver. Le jeune Petit, dès l'âge de ſept ans, aſſiſtoit réguliérement aux leçons de Mr. Littre. Il fit des progrès ſi rapides, qu'il avoit à peine douze ans quand celui-ci lui confia le ſoin de ſon Amphithéâtre. Il apprit enſuite la Chirurgie ſous Mr. Caſtel & ſous Mr. Maréchal, & fut reçu Maître en Chirurgie en 1700. Il s'aquit une ſi grande réputation dans la pratique de cet art, qu'il fut appellé en 1726. par le Roi de Pologne, ayeul de la Dauphine, & en 1734. pour Dom Ferdinand, aujourd'hui Roi d'Eſpagne. Il rétablit la ſanté de ces Princes, qui lui offrirent de grands

avantages pour le retenir; mais il aima mieux revenir en France. Il fut reçu de l'Academie des Sciences en 1715, devint Directeur de l'Academie Royale de Chirurgie, fit des découvertes importantes, inventa de nouveaux instrumens pour la perfection de la Chirurgie, & mourut à Paris le 20 Avril 1750, âgé de 77 ans. On a de lui un excellent Traité sur les maladies des os, dont la meilleure édition est celle de 1723, & plusieurs savantes Dissertations dans les Mémoires de l'Academie des Sciences, & dans le premier volume des Mémoires de Chirurgie.

PETIT, (Pierre) natif de Paris, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Bachelier de celle de Paris & Academicien de Padoue, a été célébre dans le dix-septiéme siécle. Quoiqu'il fût Médecin, il s'appliqua peu à l'exercice de la Médecine; mais il se consacra tout entier aux Belles-Lettres & aux Sciences. Il excella principalement en la Poësie Latine & en la connoissance de l'Histoire, à quoi il joignit la Philosophie, dont nous avons trois Traités de sa façon:

Du Mouvement des Animaux.

Des Larmes.

De la Lumiére.

Il est vrai qu'il a aussi composé deux Ouvrages en Médecine, dont l'un est intitulé:

Traité de la nourriture qui se peut tirer de l'eau.

& l'autre, qui n'a point encore vu le jour, est une nouvelle version d'Aretée, accompagnée de remarques fort amples. Mais ce qui lui a donné plus de réputation, ce sont, comme on vient de le dire, ses Poësies & ses Dissertations sur différens points de l'Histoire. C'est pour l'excellence de ses vers qu'il fut reçu dans l'Academie de Padoue, & qu'il tenoit sa place dans la Pléyade de Paris. C'est ainsi que les Savans appelloient l'assemblage des sept plus habiles Poëtes Latins qui fussent dans la Capitale du Royaume, par allusion à cette constellation composée de sept étoiles. Nous avons un beau Recueil de ses Poësies qu'il fit imprimer en 1683, & qu'il dédia à Monsieur Nicolai, Président de la Chambre des Comptes: il y mit à la tête un Traité de la fureur Poëtique, qui est curieux. Il a depuis fait imprimer quelques petits Poëmes; savoir, un sur le regret de la Ville de Paris privée de la présence de son Roi; & un sur la Chicane, qu'il composa contre un de ses alliés qui lui avoit suscité un procès, &c. Petit mou-

rut le 12 Décembre en 1687, âgé de 71 ans. Monſieur de la Monnoye a honoré ſa mémoire de cette Epitaphe :

Par tribus unus erat Medicus, Vateſque, Sophuſque,
Unus & ætatem dignus obire trium.
Par tribus at quamvis fuerim, mihi vix tamen eheu!
Unius ætatem fata dedere viri.

PETOSIRIS, Egyptien entendu dans les Sciences. Il devoit être contemporain de Nechepſus, s'il eſt vrai qu'il eût écrit à celui-ci, & que la lettre qu'on dit avoir de lui dans la Bibliothéque de l'Empereur, ne ſoit pas ſuppoſée. En ce cas, il auroit vêcu vers l'an du monde 2473. Les Livres de Petoſiris étoient anciennement recherchés par ceux qui faiſoient dépendre la Médecine de l'Aſtrologie. Juvenal ſe moque des Dames Romaines de ſon tems, qui étant malades, n'oſoient prendre de nourriture ſans avoir auparavant conſulté les Livres de Petoſiris ſur l'heure la plus propre pour cela :

Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, niſi quàm dederit Petoſiris.

ce qui revient à l'entêtement qu'ont aujourd'hui ceux qui ne ſe conduiſent que par l'Almanach.

PETRI (Cornil) a donné pluſieurs beaux Ouvrages de Médecine, à l'avancement de la Botanique. Ce Médecin étoit de Leyde, & tous ſes Ouvrages y ont été imprimés en 1533. Nous en avons encore une autre édition qui contient les Traités ſuivans :

Annotatiunculæ aliquot in quatuor libros Dioſcoridis Anazarbæi.

Experimenta & Antidota contra varios morbos.

De rebus occultis in natura mirandis, & alia quædam lectu digna. Antuerpiæ, 1553. *uno volumine in-8vo.*

PETRON, ou PETRONAS, Médecin, que Celſe dit avoir vêcu avant Eraſiſtrate & Hérophile, mais bientôt après Hippocrate. Celſe ajoute que Petron faiſoit couvrir les fébricitans, afin de provoquer les ſueurs & d'exciter la ſoif. Lorſque la fiévre commençoit à ſe relâcher, il ordonnoit de l'eau froide; & s'il venoit à bout d'accroître de cette maniére les ſueurs, il croyoit les avoir ſoulagés. Si les ſueurs ne paroiſſoient point, il redoubloit la doſe d'eau, & excitoit le vomiſſement. Lui arrivoit-il de les guérir par l'une ou l'autre de ces voies, il

leur ordonnoit de manger ſur le champ de la chair de porc rotie & de boire du vin, ſinon il les faiſoit vomir derechef à force d'eau ſalée.

Galien, après avoir parlé de ceux qui maceroient leurs malades par de trop longues abſtinences, blâme Petron pour être allé à l'autre extrêmité, c'eſt-à-dire, pour leur avoir donné trop de nourriture.

PETRONIUS, Médecin, que Dioſcoride diſtingue d'un *Diodotus*, quoique Pline de deux n'en faſſent qu'un. Petronius-Diodotus, dit cet Auteur, celui qui a écrit un livre intitulé : *Antilegomena*, les contradictions ; ou *Anthologoumena*, Recueils. Ce livre pourroit être celui où Petronius Diodotus avoit traité des Plantes. Pline remarque que ce Médecin y condamnoit l'uſage du *ſeris*, qui eſt une eſpéce de chicorée, contre l'avis de tous les autres Médecins. Saint Epiphane diſtingue bien *Petronius* d'avec *Diodotus;* mais il confond le premier avec *Niger*.

PETRONIUS (Alexandre-Trajan) étoit de Citta di Caſtello, Ville d'Italie dans l'Ombrie. Il mourut l'an 1585, après avoir rempli, avec honneur, l'emploi de premier Médecin de la Cour du ſouverain Pontife Gregoire XIII, élevé à la Papauté en 1572. Nous avons de lui :

De Victu Romano. Romæ, 1581. *in-folio.*

Propoſita ſeu Aphoriſmi medicinales CXLIX. Venetiis, 1535. *in-8vo.*

De Morbo Gallico, Libri VII. Extant tomo 2. Operis de Morbo Gallico. Venetiis, 1566. *in-folio. pag.* 1.

PETRUS VASCUS CASTELLUS, Portugais, vivoit vers l'an 1616 : il étoit Philoſophe & Médecin. Il a écrit :

Exercitationes medicinales ad omnes thoracis affectus, decem tractatibus abſolutæ. Toloſæ, 1616. *in-4to.*

PETTY, (Guillaume) ſavant & laborieux Ecrivain Anglois dans le XVII. ſiécle, voyagea en France & en Hollande, & ſe rendit habile dans les Belles-Lettres, la Philoſophie, l'Hiſtoire naturelle & les Mathématiques. Il fut Profeſſeur d'Anatomie à Oxfort, puis Médecin du Roi Charles II, qui le fit Chevalier en 1661. Il amaſſa de grands biens, & mourut à Londres en 1687. On a de lui pluſieurs Ouvrages en Anglois.

PEU, (Philippe) ancien Prévôt de la Communauté de Saint-Côme, nâquit à Paris. Il pratiqua long-tems la Chirurgie dans l'Hôtel-Dieu, d'où il ſe répandit dans le

monde par ses heureux succès dans les accouchemens les plus difficiles. Il a donné un savant Ouvrage sur cette matiére. Peu mourut le 10 Février 1707.

PEUCER, (Gaspar) Médecin & Mathématicien, nâquit à Bautzen, Ville considérable d'Allemagne, Capitale de la Haute-Lusace. Il eut tant d'inclination pour l'étude dès ses plus tendres années, que tout le tems que ses compagnons d'école employoient au jeu & au divertissement, il le donnoit à la lecture. Il fut si constant dans cet amour des Lettres, que pendant toute sa vie il en donna des marques convaincantes, jusques-là même qu'étant en prison, comme on le dira plus bas, il s'occupa continuellement à lire, à méditer & à faire des vers; & parce qu'il manquoit de papier & d'encre, il écrivoit ses pensées sur la marge de quelques vieux livres qu'il avoit dans sa chambre, & il faisoit de l'encre avec des croutes de pain brûlées, détrempées dans du vin ou de la bierre.

Il n'eut pas plutôt cessé d'être écolier, qu'il fut trouvé capable d'enseigner publiquement les Mathématiques. Après s'être aquitté de cet emploi avec beaucoup de louange, il fut honoré de la charge de Professeur en Médecine à Wittemberg, & il mérita par son savoir, l'estime du Public.

Peucer étoit ami particulier de Mélancthon, qui en 1550. lui fit épouser une de ses filles, nommée *Magdeleine*. En 1565. Peucer fit imprimer à Wittemberg un cinquiéme livre de la *Chronique de Carion*, qui est une Piéce pleine d'emportemens contre l'Eglise & les Pontifes Romains. Il n'est pas étonnant que cet homme se soit fait un devoir de poursuivre cet Ouvrage également impie & scandaleux ; ayant épousé la fille de Mélancthon, il ne pouvoit mieux correspondre à la qualité de gendre de cet Hérétique, qu'en suivant les traces de leur commun maître, l'Apostat Luther, qui avoit employé le fiel de la calomnie la plus atroce & la plus basse pour augmenter son parti par la haine qu'il inspiroit contre l'Eglise & ses Chefs. Mais tous ces outrages furent des coups donnés en l'air; la protection toute-puissante du Chef invisible de l'Eglise est un boulevart assuré contre les insultes des Hérétiques, & jamais les portes de l'Enfer ne prévaudront contre les colomnes de la Foi. Peucer composa d'autres Ouvrages, comme un de diverses sortes de divinations

Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus.

De dimentione Terræ.

Appella-

Appellationes quadrupedum, insectorum, volucrum, piscium, frugum, leguminum, olerum & fructuum communium. Witteberga, 1551. in-8vo. Lipsia, 1559. in-octavo.

Practica, seu methodus curandi morbos internos, tum generalis, tum particularis. Francofurti, 1614. in-8vo.

Tractatus de Febribus. Francofurti, 1614. in-8vo.

Oratio quâ continetur explicatio Hippocratis Aphorismi 42, partis secundæ, qui est de apoplexia. Witebergæ, 1560. in-4to.

Auguste, Duc de Saxe, tint long-tems Peucer prisonnier, parce qu'il s'efforçoit de publier la doctrine des Sacramentaires dans ses Etats. Il y demeura pendant dix années, & enfin ayant été mis en liberté par Chrétien, fils de ce Prince, à la sollicitation du Prince d'Anhalt, il se retira dans les Etats du dernier, où il mourut à Dessaw le 25 de Septembre 1602, âgé de 78 ans.

PEYER (Jean-Conrad) nâquit à Schaffhausen en Suisse. Il s'est illustré pour avoir fait mention le premier avec quelque exactitude, des glandes intestinales qui séparent dans l'état de santé, le fluide qui sert à humecter les intestins, & qui dans la diarrhée, ou la purgation rendent la quantité prodigieuse d'humeurs qu'on évacue dans ces circonstances. Il a donné les Ouvrages suivans :

Exercitatio Anatomico-Medica de glandulis intestinorum. Schafhusæ, 1677. Amstelodami, 1682.

Pœonis & Pythagoræ Exercitationes anatomicæ. Basileæ, 1682.

Methodus historiarum anatomico-medicarum, 1679.

Parerga anatomica & medica. Amstelodami, 1682.

Experimenta nova circà Pancreas.

Tous ces Traités sont compris dans la Bibliothéque anatomique de Manget & Le Clerc.

PEYRONIE, (François De La) premier Chirurgien du Roi Louis XV, & entre tous les célébres Chirurgiens François qui ont paru jusqu'aujourd'hui, celui qui a montré le plus de zéle & qui a fait le plus de dépense pour la perfection & les progrès de la Chirurgie, mourut à Versailles le 24 Avril 1747. C'est lui qui a procuré l'établissement de l'*Academie Royale de Chirurgie de Paris* en 1731. Il a légué à la Communauté des Chirurgiens de cette Ville sa Bibliothéque, avec la Terre de Marigni, que lesdits Chirurgiens ont vendue au Roi 200000 livres, & a

inſtitué cette même Communauté légataire univerſelle pour les deux tiers de ſes biens. Mr. De La Peyronie a auſſi légué à la Communauté des Chirurgiens de Montpellier, deux Maiſons, ſituées à Montpellier, avec 100000 livres pour y faire conſtruire un Amphithéâtre de Chirurgie, & a inſtitué la même Communauté légataire univerſelle pour le tiers de ſes biens. Tous ces legs de Mr. De La Peyronie renferment des clauſes qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection & aux progrès de la Chirurgie. C'eſt par-là auſſi-bien que par ſes talens, que ce célébre Chirurgien a immortaliſé ſon nom.

PHÆON, ou Phaon, Médecin, dont parle Galien. On ne ſait rien de lui.

PHARMACIE. (la) Comme Hippocrate & les plus anciens Médecins ſembloient avoir fondé le principal de leur pratique ſur l'obſervation des mouvemens de la nature dans les maladies, & qu'ils faiſoient conſiſter preſque toute la méthode de les guérir dans la diéte, c'eſt-à-dire, en des régles concernant la nourriture des malades, on ne voit pas que ces Médecins ſe ſoient ſervi de beaucoup de médicamens, & encore ceux qu'ils donnoient, étoient fort peu compoſés. Ce ne fut qu'au tems d'Hérophile & de ſes Sectateurs que l'uſage en devint plus grand, parce que ces Médecins commencerent à compter, plus que leurs Prédéceſſeurs n'avoient fait, ſur l'utilité qu'on en peut tirer. Eraſiſtrate, contemporain d'Hérophile, ſe plaint déja de ce que ceux qui faiſoient des *compoſitions royales* & des *Antidotes* qu'ils appelloient *les mains des Dieux*, y faiſoient entrer des médicamens tirés des plantes, des animaux, des minéraux, de la terre, de la mer, &c. Mais quelque compoſés que fuſſent ces antidotes, dont Eraſiſtrate ſe plaignoit, il y a de l'apparence qu'ils ne l'étoient pas autant que ceux que l'on fit dans la ſuite. Les expériences ſur les ſimples s'étant multipliées de jour en jour, les Médecins crurent que plus ils y en joindroient de ceux qui ont une propriété ſemblable ou approchante, ils ſeroient plus sûrs d'atteindre à leur but. Il ſe peut auſſi que, comme la connoiſſance que l'on avoit des qualités des ſimples & de la nature des maladies, étoit fort imparfaite, ces mêmes Médecins s'imaginerent qu'en mêlant enſemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient pas par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre, le médicament ſe trouvant quelquefois plus

ſavant que celui qui le donne. Mais Pline, & pluſieurs après lui, ont cru que l'on n'avoit entaſſé tant de drogues les unes ſur les autres, que pour faire valoir le métier, *ad oſtentationem artis*, plutôt que pour l'avantage que l'on a prétendu tirer par rapport à la guériſon des maladies. Pline n'approuvoit pas non plus les remédes qu'on tire des Pays éloignés. La nature, diſoit-il, cette bonne mere, cette ſage ouvriére, n'a point fait les emplâtres, les antidotes, les collyres. Les ouvrages de la nature ſe trouvent tout faits & tout achevés. Les remédes, qui croiſſent dans les Pays ſi reculés, n'y croiſſent pas pour nous. Les ſeuls remédes que la nature avoue, ſont des remédes familiers que l'on trouve aiſément, que l'on prépare ſans dépenſe, & qui ſont tirés, à peu de fraix, des mêmes choſes dont nous vivons. Suivant ce raiſonnement de Pline, il faudroit ſe ſervir de toutes les productions de la nature dans l'état qu'elles ſortent de ſon ſein. La terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons : quelqu'un s'aviſe-t'il de dire qu'il vaut mieux ſe ſervir du bled dans l'état qu'on le moiſſonne? Pline n'eſt pas mieux fondé en ce qui regarde les remédes tirés des Pays lointains. Il ſe peut que ſi nous connoiſſions bien toutes les propriétés des plantes qui croiſſent chez nous, nous pourrions nous paſſer de la plupart de celles que nous tirons des Pays éloignés : mais étant convaincus combien nos connoiſſances ſont bornées à cet égard, pourquoi refuſerions-nous de nous prévaloir de ce qui a été découvert ailleurs? Il eſt vrai que c'eſt un abus d'employer des remédes compoſés, lorſque les médicamens plus ſimples & purement naturels peuvent ſuffire : mais les malades eux-mêmes ne ſont-ils pas ſouvent la cauſe de cet abus? Il faut ſatisfaire leur imagination, puiſqu'ils n'ont quelquefois de confiance aux Médecins, que lorſqu'ils ordonnent beaucoup de remédes, & en apparence fort compoſés & fort rares. Galien raconte qu'un malade lui répondit un jour : *Gardez pour de pauvres gens ce que vous ordonnez là; il me faut quelque reméde d'un plus grand prix.*

Ceux qui ſont curieux de ſavoir les noms des différens médicamens dont ſe ſervoient les Anciens, peuvent conſulter là-deſſus l'Hiſtoire de la Médecine de Monſieur Daniel Le Clerc, Partie III, Livre II, Chapitre I.

La Pharmacie s'augmenta conſidérablement ſous les Médecins Arabes. Ils nous ont d'abord laiſſé la connoiſ-

ſance de pluſieurs médicamens ſimples, dont les Grecs n'ont point parlé. Ils ont encore rendu l'uſage du ſucre plus commun dans la Médecine, au lieu qu'auparavant on n'employoit preſque que le miel. Cette découverte du ſucre a donné lieu aux Arabes d'inventer un grand nombre de compoſitions où il entre. C'eſt avec le ſucre qu'ils ont fait leurs ſirops & leurs juleps, par le moyen deſquels ils ont cherché à joindre l'agréable à l'utile. C'eſt encore avec le ſucre qu'ils ſe ſont aviſés de faire ce que nous appellons des conſerves; il entre auſſi dans pluſieurs de leurs électuaires ou confections. Entre ces derniéres, l'une des plus remarquables eſt la *Confection Alkermes.*

PHARMACION. *Voyez* ASCLEPIADE.

PHERECYDE, Philoſophe du trente-cinquiéme ſiécle du monde, vivoit du tems de Thalès Miléſien. Il nâquit en Syrie, ou plutôt dans l'Iſle de Scyros, l'une des Cyclades, vers la 45 Olympiade. Il a été mis par quelques-uns au nombre des ſept Sages de la Gréce. Il puiſa ſa doctrine dans les livres des Phéniciens, & comme il fut le maître de Pythagore, il tranſmit cette Philoſophie Phénicienne à toute l'Ecole Italique. Il finit ſes jours par une cruelle maladie : une ſueur épaiſſe ſortit d'abord de toutes les parties de ſon corps; elle ſe changea enſuite en une infection affreuſe, & ſes chaires ſe remplirent de vermine. Pline dit qu'il en ſortoit des ſerpens.

Phérécyde fut Auteur d'un Traité du principe univerſel de la nature, & on lui a attribué un Livre de la Diéte, qui ſe trouve entre ceux d'Hippocrate.

PHILARETE, connu ſous le nom de *Gilbertus Limburgius*, parce qu'il étoit de Limbourg. Il étoit Chanoine de Liége & Médecin. Sa réputation fit aſſez de bruit dans le ſeiziéme ſiécle, & il mourut l'an 1570; ce qui eſt exprimé par ce diſtique numéral :

seXto IDUs febrUI MeDICUs gILbertUs, In arte
aLIUs & eXCeLLens, fUnere VICtUs obIt.

Philaréte compoſa les Ouvrages ſuivans :

Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate & Galeno. Lugduni, 1541. *in-4to.*

Gerocomice, hoc eſt, ſenes ritè educandi modus & ratio. Coloniæ, 1545. *in-8vo.*

PHILETAS, Médecin, dont parle Galien, auquel on

a attribué le Livre de la Diéte, qui est parmi les Ecrits d'Hippocrate. Ce Livre est aussi attribué à Ariston, & l'on vient de voir que le Philosophe Phérécyde a aussi passé pour Auteur de cet Ouvrage.

PHILINUS, Médecin de l'Isle de Cos, a été disciple d'Hérophile dans le trente-huitiéme siécle du monde. Athenée nous apprend que Philinus avoit écrit touchant les Plantes, & qu'il avoit fait quelques Commentaires sur Hippocrate. Il est regardé, conjointement avec Sérapion d'Alexandrie, pour le Chef des Empiriques.

PHILIPPE, Médecin d'Alexandre le Grand, étoit d'Arcananie, Province de la Gréce, & vivoit dans le trente-septiéme siécle. Quint-Curce dit, qu'Alexandre étant tombé dans une dangereuse maladie, où il étoit abandonné de tous les Médecins, excepté de Philippe qui se faisoit fort de le guérir, il reçut, sur ces entrefaites, des lettres qui portoient que ce Médecin avoit dessein de l'empoisonner par le breuvage qu'il vouloit lui donner. Ce Prince étoit fort en peine de ce qu'il devoit faire dans une conjoncture si fâcheuse : néanmoins soupçonnant que ces lettres pouvoient être un artifice de ses ennemis, & se fiant d'ailleurs à la fidélité de Philippe, il se résolut de lui donner à lire ces lettres, tandis qu'il feroit semblant de prendre le breuvage, pour reconnoître s'il paroitroit quelque changement sur le visage de ce Médecin. Mais l'égalité d'esprit avec laquelle il vit que Philippe les lut, le persuada de l'innocence de son Médecin, & il ne fit point de difficulté de prendre ce reméde, qui le guérit.

Ce Philippe pourroit bien être le même qui est appellé *Epirote* par Celse, l'Arcananie faisant partie de l'Epire. Ce dernier, dit le même Auteur, servit à la Cour d'Antigonus, successeur d'Alexandre en Asie.

PHILISTION, Médecin du trente-septiéme siécle, étoit de Locres en Sicile, & avoit été maître d'Eudoxe Cnidien. Il a passé pour Empirique, comme le remarque l'Auteur du Livre intitulé : *Subfiguratio empirica*, qui est attribué à Galien. Philistion a écrit touchant la maniére d'apprêter les viandes, comme le remarque Athenée. On ne sait point quel étoit le Frere de Philistion, que Cælius Aurelianus cite, sans le nommer autrement.

PHILOLOGUS (Thomas Rangonus dit) étoit de Ravenne, Ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise. Il étudia en Médecine dans l'Université de Padoue, où il remporta les

honneurs du Doctorat : delà il vint à Ferrare, & puis à Venise, où il se fit beaucoup estimer par son érudition, qui lui procura des richesses considérables. En 1496. il obtint une place de Professeur dans l'Ecole de Padoue, & il y mourut en 1557. dans un âge fort avancé. Nous avons plusieurs Ouvrages de la façon de Philologus:

De vita hominis ultra centum viginti annos producenda, Liber elegantissimus. Venetiis, 1560. *in-4to.*

De modo collegiandi. Venetiis, 1565. *in-4to.*

De microcosmi affectuum, maris, fœminæ, hermaphroditi, gallique miseria. Venetiis, 1575. *in-8vo.*

Malum gallicum, &c. Venetiis, 1575. *in-8vo.*

PHILOMIDES, de Dyrrachium, avoit exercé la Médecine dans sa Patrie avec beaucoup de réputation, & composé quarante-cinq livres concernant sa Profession. Il étoit disciple d'Asclépiade.

PHILON, de Tarse, Médecin qu'on croit avoir vêcu dans le quarantiéme siécle, sous l'Empire d'Auguste. C'est lui qui est Auteur du *Philonium*, qui se trouve encore aujourd'hui chez nos Apoticaires. Philon en avoit décrit la composition en vers élégiaques, mais d'une maniére si énigmatique, qu'il falloit bien posséder la mithologie ou la fable, pour deviner ce qu'il vouloit dire. Voici comme il s'explique dans ces vers : " Prenez des cheveux roux & „ odorans du jeune garçon dont le sang est encore répandu „ dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dra- „ gmes que nous avons de sens; du Nauplium Euboï- „ que, une dragme; autant du meurtrier du fils de Me- „ nætius, que l'on conserve dans des ventres de brebis: „ ajoutez vingt dragmes de flammes blanches, & autant „ pesant de féves de pourceaux d'Arcadie, avec une dra- „ gme de la plante qui est faussement appellée racine, & „ qui vient d'un pays nommé à cause de Jupiter Pisséen. „ Ecrivez *pium*, & ajoutez à la tête de ce mot l'article „ masculin des Grecs : prenez dix dragmes de cette der- „ niére drogue, & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des „ filles du Taureau d'Athénes.

On peut voir dans Galien l'explication de ce galimatias qui se reduit à ceci : Qu'il faut prendre du Saffran, du Pyréthre, de l'Euphorbe, du Poivre blanc, de la Jusquiame, du Spica nardi & de l'Opium, le poids qui est marqué de chaque drogue, & incorporer tout cela avec du miel Attique. On vit encore dans la suite des Médecins

donner dans ces galimatias énigmatiques : cette manie passa jusqu'au siécle de Paracelse, dont les Ecrits sont remplis de pareilles descriptions : les livres de Chimie sont aussi obscurcis par ces baragouins, & à ce sujet, leurs Auteurs faisoient étonnanment du renchéri.

Galien parle d'un autre Philon, qu'il dit avoir été de la Secte Méthodique, & qui ne doit pas être confondu avec le précédent. Il y a du moins eu un Philon méthodique, qui vivoit du tems de Plutarque dans le deuxiéme siécle, & qui étoit son ami.

PHILONIDES, Médecin de la Ville de Catania en Sicile, qui est cité par Galien & par Scribonius Largus.

PHILOSOPHES (les) sont les premiers, qui s'étant ingérés dans la Médecine, y ont introduit en même-tems le *Raisonnement*. Ce sont eux qui y ont joint cette partie qu'on appelle *Physiologie*, qui traite particuliérement du corps humain tel qu'il est dans son état naturel, & qui cherche à rendre raison des fonctions de ce corps en examinant ses parties & tout ce qui y a du rapport, par l'Anatomie & par les principes de la Physique. Ceci arriva vers la dixiéme année du trente-cinquiéme siécle : mais la Philosophie & la Médecine s'étant depuis étendues, par les connoissances que l'on avoit aquises pendant l'espace d'environ 110 ans, qui s'écoulerent entre le tems de Pythagore & celui auquel commença la guerre du Péloponése, il fallut nécessairement partager ces deux Professions, chacune pouvant occuper un homme tout entier. Hippocrate a été le premier qui a entrepris ce partage. Il ne s'étoit pas tenu simplement à cette sorte de Médecine qui étoit héréditaire dans sa famille; il avoit pénétré dans la Philosophie aussi avant qu'aucun homme de son tems. Les Philosophes, qui s'étoient mêlés de la Médecine avant lui, étoient forts en raisonnemens; mais l'expérience ou la pratique leur manquoit. Hippocrate déclara donc qu'il ne s'ensuivoit pas que pour être Philosophe, l'on fût Médecin, à moins que d'avoir étudié le corps humain en particulier, & de s'être instruit de divers changemens qui y arrivent, & des moyens de le conserver & de le rétablir. Que cette connoissance ne pouvant s'aquerir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre général de *Philosophe* pour prendre le nom de Médecin, sans qu'il s'abstînt pout cela de philosopher dans sa Profession.

Les fils d'Hippocrate, Polybe son gendre, Praxagore & Diocles, suivirent le sistême de ce grand Maître, & ne s'appuyerent pas si fort sur le raisonnement, qu'ils n'y joignissent l'expérience sur laquelle ils se fonderent principalement. Mais la plupart des Médecins, qui vinrent immédiatement après eux, ne les imiterent pas; car au lieu de chercher à soutenir par des raisons solides, les remédes que l'expérience de leurs prédécesseurs avoit autorisés, ils ne raisonnerent, au contraire, que pour décrier ces mêmes remédes, faisant tous leurs efforts pour renverser, en un moment, ce que l'expérience de plusieurs siécles avoit établi. Ils firent néanmoins une chose qui fut très-utile; c'est que s'étant fort appliqués à l'Anatomie, ils pousserent cette partie de la Médecine beaucoup plus loin qu'on n'avoit fait auparavant.

Les efforts continuels que les Philosophes de toutes les Sectes n'ont employés en tout tems qu'avec trop de succès, pour arrêter les progrès que la Médecine pouvoit faire & détruire ceux qu'elle avoit déja faits, prouvent assez combien il étoit important de suivre le plan d'Hippocrate, & combien nous avons à regretter qu'on ne l'ait pas toujours suivi. On aura le chagrin de voir dans les siécles suivans de misérables hipothéses, des distributions futiles, des causes occultes & un jargon inintelligible substitués aux observations exactes, aux détails des faits, & à des expériences confirmées par des événemens certains. Il est vrai que les Médecins ont eu dans tous les siécles, un certain nombre de cures heureuses pour justifier les hipothéses philosophiques sur lesquelles ils avoient appuyé leur pratique; mais de quel poids peut être ce raisonnement, quand on n'ignore pas qu'il y a des incommodités si légéres, que la nature les guérit en dépit du Médecin, & des temperamens si vigoureux, qu'ils résistent aux remédes les plus actifs? Ce qu'il faudroit démontrer en faveur des sistêmes & contre la méthode d'Hippocrate, c'est que les sistêmatiques ont conservé la vie à un grand nombre de malades pour un seul à qui ils n'auroient pas pu apporter des secours efficaces.

PHILOTAS, d'Amphissa, Médecin du quarantiéme siécle, vivoit sous l'Empire d'Auguste : il avoit fait ses études à Alexandrie, lorsqu'Antoine y étoit. Plutarque, de qui l'on tient ceci, ajoute que Philotas soupant un jour avec le fils de Marc-Antoine, déconcerta un certain

autre Médecin qui étoit de la compagnie, & qui étoit à charge à tout le monde par sa présomption, en lui faisant ce sophisme :

> Il faut boire de l'eau froide, quand on a un peu de fiévre;
> Or, tous ceux qui ont la fiévre, ont un peu de fiévre:
> Donc il faut donner de l'eau froide à tous ceux qui ont la fiévre.

Ce Médecin, qui apparemment n'étoit pas grand Logicien, étant demeuré muet, le fils d'Antoine en eut tant de plaisir, qu'il fit présent à Philotas de tous les vases d'argent dont le buffet étoit chargé.

Il est parlé, dans Galien, d'un Philotas qui avoit décrit en vers la composition d'un médicament; mais on ne croit pas que ce soit le même, parce que ce Philotas de Galien semble être appellé le compagnon de Criton, qui vivoit sous Trajan.

PHILOTHEUS. *Voyez* NIPHUS.

PHILOTIME, Médecin, disciple de Praxagore, vivoit dans le trente-septiéme siécle. On ne sait rien de ses sentimens, si ce n'est qu'il avoit poussé ceux de son maître & ceux d'Aristote touchant le cerveau, jusqu'à soutenir que cette partie étoit inutile dans le corps humain. Cependant Galien parle de Philotime comme d'un homme qui étoit d'ailleurs bon Anatomiste, bon Médecin & bon Chirurgien.

PHILOXENE, Chirurgien, qui a été un des premiers qui ait écrit quelque chose touchant sa Profession.

PHOCUS, fils d'Ornytion & petit-fils de Sisyphe, est compté entre les Médecins du tems de la guerre de Troyes, pour avoir guéri Antiope qui étoit devenue furieuse; après quoi il l'épousa.

PHRISIUS. *Voyez* FRISIUS.

PIANERO, (Jean) célébre Médecin, natif de Quinzano près de Bresse, se rendit recommandable dans le seiziéme siécle. L'Empereur Maximilien II. l'appella à sa Cour, & il y passa quelque tems; puis étant revenu dans son Pays, il y mourut en 1570. ou environ, âgé de plus de 90 ans. Pianero a composé divers Ouvrages.

PICCOLHOMINUS (Archange) nâquit à Ferrare l'an 1526, & demeura à Rome. Si l'on en croit Riolan, ce fut plutôt un Philosophe qu'un Anatomiste; car ses Prélections anatomiques sont parsemées de dissertations de Physiologie & de questions subtiles entiérement étran-

géres à l'Anatomie ; mais les progrès que l'Anatomie a faits entre ſes mains, & les découvertes qu'il a faites dans cette Science, prouvent, ſans replique, qu'il avoit cultivé cette branche de la Médecine avec beaucoup de ſuccès.

Il eſt le premier qui ait diviſé la ſubſtance du cerveau en deux eſpéces, l'une médullaire & l'autre cendrée. Il ſoutient que tous les nerfs partent de la moelle allongée.

Il eſt le premier qui ait appellé les apophyſes mammiformes, nerfs olfactifs ou nerfs par leſquels la ſenſation des odeurs eſt produite.

Il a remarqué le premier le méchaniſme merveilleux de la nature à l'entrée du Colon, c'eſt-à-dire, les trois valvules qui s'ouvrent embas, & il a dit qu'elles étoient placées là pour prévenir le retour des excremens. Il a décrit le premier la membrane particuliére de la graiſſe & la ligne blanche de l'abdomen ; il a tiré des uſages & de la fin de chaque muſcle, les noms qu'il leur a donnés. Nous avons de Piccolhominus les Ouvrages ſuivans :

Anatomicæ prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam. Romæ, 1586. *in-folio.*

In Librum Galeni de humoribus, Commentarii. Pariſiis, 1556. *in-8vo.*

PICTOR, (George) Médecin, natif de Villingen, Ville d'Allemagne dans la Forêt noire, vivoit dans le ſeiziéme ſiécle vers l'an 1569, & étoit fort eſtimé pour ſon ſavoir. Il publia les Ouvrages ſuivans :

Rei medicæ totius compendioſa traditio. Baſileæ, 1558. *in-octavo.*

Pantopolion animalium, plantarum, metallorum, &c. naturas carmine comprehendens. Item de apibus & cera & de dæmonibus ſublunaribus, ac ſpeciebus Magiæ. Baſileæ, 1563. *in-8vo.*

Tuendæ ſanitatis ratio, ſeptem dialogis conſcripta. Accedunt ſucciſivarum lectionum novem dialogi, Conviviorum Libri tres. Baſileæ, 1554. *in-8vo. Pariſiis*, 1580. *in-12.*

Tuendæ ſanitatis Methodus. Antuerpiæ, 1562. *in-16.*

Phyſicarum quæſtionum Centuriæ tres. Baſileæ, 1568. *in-octavo.*

Sermonum convivalium, Libri decem. Baſileæ, 1559. *in-octavo.*

Scholia in Marbodæum de gemmis & lapidibus. Ibidem, 1531. *in-8vo.*

Scholia in Marſilii Ficini de ſtudioſorum valetudine tuenda, Librum. Præterea in ſeptimum Plinii Librum Enarrationes. Ibid. 1569. *in-8vo.*

Scholia in Antonii Gazii de evacuandi ratione librum, cum rerum fortuito evenientium conſolationibus. Ibid. 1565. *in-8vo.*

Scholia in Æmilium Macrum, cum graduum compendioſa tabula. Ibidem, 1559. *in-8vo.*

De peſte & papulis puerorum, Libri duo. Ibid. 1555. *in-8vo.*

Regulæ univerſales curationis morborum. Ibid. 1565. *in-8vo.*

PIETRE, (Simon) ſurnommé *le Grand*, Docteur de la Faculté de Paris, étoit natif de cette Ville. Son ſavoir extraordinaire le fit beaucoup eſtimer ; auſſi méritoit-il tous les éloges dûs à la ſcience & au travail : ſes Ouvrages en ſont les témoins. Il mourut le 24 Juin de l'année 1618. Simon Pietre, ſon pere, qui avoit été Doyen de la Faculté en 1566, mourut auſſi la même année.

La famille des Pietres a été fameuſe à Paris par les célébres Médecins qui en ſont ſortis : outre ceux dont je viens de parler, *Nicolas*, frere du premier & fils du ſecond, ſe fit auſſi beaucoup eſtimer. Il mourut à Paris durant le blocus, le 17 Février 1649, âgé de 80 ans, & lors Ancien de la Faculté.

PILANDER, (George) Médecin Allemand, nâquit en Miſnie, & vêcut dans le ſeiziéme ſiécle vers l'an 1542. Il ſe rendit très-habile, & demeura aſſez long-tems en Italie, où il mourut à Milan en retournant en ſon Pays. Le nom de ſa famille étoit *Thorman*, qu'il changea pour celui de Pilander, qui eſt Grec ; c'étoit la manie de la plupart des hommes de Lettres de ſon tems. Il traduiſit Hippocrate de Grec en Latin dans le tems qu'il étudioit à Rome, & il compoſa quelques autres Ouvrages.

PIN, (Jean Du) Religieux de l'Abbaye de Vaucelles, nâquit en 1302, ou 1303. François de La Croix du Maine dit qu'il étoit Théologien, Médecin, Poëte François & Orateur. Il ſe fit eſtimer par ſon mérite, & il compoſa divers Ouvrages, comme :

L'Evangile des Femmes, en vers.

Mandevie, ou le Champ vertueux de bonne vie, en proſe & en vers.

Divers Auteurs parlent de lui avec éloge. Il mourut dans le Pays de Liége en 1372, âgé de 70 ans.

PINTOR, (Pierre) de Valence, grande Ville d'Eſ-

pagne, étoit en réputation ſur la fin du quinziéme ſiécle. Il fut Médecin du Pape Alexandre VI, & compoſa l'Ouvrage ſuivant:

De Epidemia Commentarius, dictus Aggregator ſententiarum de præſervatione & cura peſtis. Romæ, 1490. *in-fol.*

PISON, (Charles) de Paris, Médecin très-expert qui floriſſoit au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Il mourut à Nanci en Lorraine l'an 1633, & nous laiſſa un Ouvrage fort eſtimé, dont voici le titre:

Selectiorum obſervationum, & conſiliorum de prætervisis hactenus morbis affectibuſque præter naturam ab aqua, ſeu ſeroſa colluvie & diluvie ortis, Liber ſingularis. Ponte ad Monticulum, 1618. *in-4to.*

On trouve dans Vander Linden un *Nicolas Piſon*, Médecin Lorrain, qui pourroit être le pere du premier. Il a écrit:

De cognoſcendis & curandis præcipuè internis humani corporis morbis, Libri tres. Acceſſit ejuſdem Liber de Febribus. Francofurti, 1585. *in-8vo.*

PISON, (Guillaume) Docteur en Médecine, natif de Leyde, paſſa la plus grande partie de ſa vie au Bréſil & dans les Indes Occidentales. Ce fut ſous les auſpices & par la libéralité de Maurice Comte de Naſſau, qu'il ſe vit en état de donner au Public les Ouvrages ſuivans:

Hiſtoria naturalis Braſiliæ. Lugduni Batavorum & Amſtelodami, 1648. *in-folio, cum figuris pluſquam* 500.

De Indiæ utriuſque re, naturali & medica, Lib. XIV. Amſtelodami, 1658. *in-folio.*

PISTOR, (Simon) de Leipſic, Médecin, a été le premier d'entre les Allemands qui ait écrit ſur les maux vénériens. Nous avons de lui:

Poſitio de Malo Franco. Lipſiæ, 1498. *in-4to.*

Declaratio defenſiva poſitionis de Malo Franco. Lipſiæ, 1500. *in-4to.*

Conſultatio conflatorum circa poſitionem quandam extraneam & puerilem Doctoris Martini Mellerſtad de Malo Franco. Lipſiæ, 1501. *in-4to.*

Monſieur Aſtruc croit que ces Ouvrages de Piſtor n'étoient que des eſpéces de Théſes ſur les maladies vénériennes; puiſque quatre ans ſeulement après l'apparition de ces maladies en Italie, on ne pouvoit encore en être aſſez éclairci en Saxe pour écrire quelque choſe de bien conſidérable à ce ſujet.

PITARD, (Jean) Chirurgien de ſaint Louis, Roi de

France, vivoit vers l'an 1270. Il avoit commencé une société de Chirurgiens, pour lesquels il avoit fait des Statuts; mais cette société ne fut parfaitement établie que sous le regne de Philippe III, qui mourut le six du mois d'Octobre 1283. Cette Compagnie fut d'abord instituée comme une Confrérie pieuse sous l'invocation de saint Côme & de saint Damien. Aujourd'hui, le Chirurgien du Roi, son Lieutenant & les Prévôts électifs, sont les Chefs de la Compagnie. Dans la premiére institution des Chirurgiens de Paris, ils n'avoient reçu parmi eux que des Maîtres ès Arts de l'Université. En 1437. *Jean Desous-le-four*, Maître ès Arts & en Chirurgie, présenta, de concert avec plusieurs autres Maîtres, une Requête à l'Université pour lui demander d'être reçus au nombre de ses Ecoliers & de Suppôts. On leur accorda cette grace, à condition qu'ils assisteroient comme les autres Ecoliers, aux leçons de l'Ecole de Médecine. En 1544. *Guillaume Vavasseur*, Chirurgien ordinaire de François I., obtint que le Collége de Saint-Côme seroit plus étroitement uni à l'Université, & qu'il jouiroit de tous ses Priviléges, à condition que tous les Chirurgiens qui le composoient, seroient parfaitement instruits dans le Latin, & que tous les Maîtres assisteroient tous les premiers Lundis de chaque mois, depuis dix heures du matin jusqu'à midi, à la visite des pauvres malades. Alors les Chirurgiens ne purent plus recevoir aucun Aspirant parmi eux, sans l'avis de quatre Docteurs de la Faculté de Médecine, qui devoient être présens à l'examen. Le Pape voulut, à son tour, que les Chirurgiens lui eussent quelque obligation : il envoya des Bulles en France pour confirmer tous les Priviléges accordés aux Chirurgiens par le Roi & par l'Université, & elles furent publiées à Paris en 1594. le 18 Février, par le Cardinal de Plaisance. Louis XIII., à l'imitation de ses Prédécesseurs, renouvella tous les Priviléges de la Société de Saint-Côme : il voulut bien même se faire inscrire dans la Confrérie des saints Martirs, & il orna les Armes de la Société d'une fleur de lis rayonnante. Les Chirurgiens, par reconnoissance, firent graver, avec distinction, le nom de Louis XIII. dans une Inscription qu'ils firent mettre à leur Collége en 1615. Dans cette Inscription, la pieuse Confrérie prit le nom fastueux de *Collége Royal des Maîtres Docteurs Chirurgiens de Paris;* ce qui occasionna dans la suite des démêlés avec la Faculté de Médecine.

Comme à l'occaſion de Jean Pitard, on a eu celle de parler de l'érection de la Communauté de Saint-Côme, je continuerai de rapporter ce qu'en dit au ſurplus l'Auteur de l'Hiſtoire de la Ville de Paris, 1 vol. page 359.

Outre les grands Chirurgiens qui étoient les Gradués de l'Univerſité, il s'étoit établi une Communauté de Barbiers-Chirurgiens, dont quelques-uns ayant réuſſi à la ſaignée, entreprirent de faire les grandes opérations de la Chirurgie. Le premier Barbier du Roi, nommé Jean De Pracontal, étoit le Chef de cette nouvelle Compagnie en 1577. Pracontal obtint de *Claude Rouſſelet*, Doyen de la Faculté de Médecine, que les Barbiers-Chirurgiens fuſſent reçus au nombre des Ecoliers de l'Univerſité. Les Chirurgiens de robe longue, jaloux des progrès des Barbiers, eurent avec eux une longue conteſtation, qui finit enfin au bout de ſoixante ans par la réunion des deux Corps. Alors la Faculté ſuſcita aux deux Sociétés réunies, une querelle bien plus dangereuſe que celle qu'elles venoient de terminer entre elles. La Faculté prétendoit qu'il ne devoit pas être permis aux Barbiers-Chirurgiens de prendre comme les autres, la qualité de Bacheliers, Licentiés, Docteurs; qu'ils ne devoient prendre que le titre d'Aſpirans, de Maîtres & de Communauté, & qu'ils ne pouvoient faire aucunes leçons ni actes publics. La Faculté concluoit enfin qu'il falloit faire ôter l'Inſcription que les Chirurgiens de Saint-Côme avoient fait mettre à leur Collége : *Collége des Maitres Docteurs Chirurgiens de Paris, & Ecole Royale.* La Faculté obtint d'abord le 7 Février 1660. un Arrêt du Parlement, qui défendoit les leçons publiques; & en conſéquence elle prétendit faire ôter une chaire haute placée dans le lieu de l'Aſſemblée. Sur cette Requête préſentée au Parlement, il fut ordonné que les Chirurgiens-Barbiers prendroient à l'avenir les ſimples qualités d'Aſpirans & de Maîtres, & leur Aſſemblée, le titre de Communauté. On leur défendit de faire aucunes leçons & actes en public; on leur permit ſeulement de faire des exercices particuliers pour l'examen des Aſpirans, & des démonſtrations anatomiques à portes ouvertes, ſans qu'aucun d'eux pût porter la robe & le bonnet, excepté ceux qui étoient & ſeroient reçus Maîtres ès Arts; permettant cependant à ceux qui avoient été reçus avec la robe & le bonnet avant l'Arrêt, de les porter leur vie durant. Le Parlement dans ſon Arrêt ne parla point de l'Inſcription.

Les Chirurgiens de la Société de Saint-Côme, à l'imitation des Médecins, qui avoient élevé en 1617. un Amphitéâtre anatomique dans le jardin de leur Collége, pour y faire des opérations & des démonstrations de Chirurgie, en éleverent un à Saint-Côme, qui fut achevé en 1694. La Maison de Saint-Côme a été considérablement augmentée depuis par la réunion de tous les Chirurgiens du Roi, des Maisons Royales & autres. Félix, fils de Félix (l'un & l'autre Chirurgiens & Barbiers du Roi) fit dresser en 1699. de nouveaux Réglemens pour le corps entier des Chirurgiens réunis : la même année fut ordonnée l'observation de ces Réglemens confirmés par les Lettres patentes du mois de Septembre suivant. Il n'y a plus actuellement à Paris qu'un seul Corps de Chirurgiens, devenus fort célébres. Cette nombreuse Compagnie est sous la direction du premier Chirurgien du Roi, de son Lieutenant-Prévôt perpétuel, & de quatre Prévôts que l'on élit tous les deux ans. Pour qu'un Aspirant soit reçu Maître, il passe par des épreuves qui peuvent garantir sa capacité. Le Corps des Chirurgiens de Paris s'est proposé d'augmenter encore sa réputation, & de se rendre de plus en plus, utile au Public par l'établissement d'une Academie de Chirurgie, qui a tenu sa premiére séance publique le 18 Décembre 1732. Cette Academie est composée du premier Chirurgien du Roi & de soixante-dix autres Chirurgiens : elle tient ses séances tous les Mardis, & elle propose chaque année le sujet d'un Prix qu'elle donne dans une assemblée publique, le Mardi d'après la Trinité.

PITCAIRN, (Archibald) excellent Médecin & grand Promoteur des principes méchaniques de la Médecine, nâquit à Edimbourg le 25 Décembre 1652, d'un pere qui étoit Marchand & Magistrat de cette Ville. Après avoir achevé son cours de Philosophie dans l'Université d'Edimbourg, il étudia la Théologie, puis la Jurisprudence, avec tant d'application, qu'il en tomba malade, & fut menacé de phthisie; ce qui l'obligea d'aller prendre l'air à Montpellier, où sa santé se rétablit parfaitement. Pitcairn fit ensuite de grands progrès dans les Mathématiques, & se détermina enfin à s'appliquer entiérement à la Médecine. Il étudia pendant quelque tems la Botanique, la Pharmacie & la Matiére médicale à Edimbourg, & vint ensuite se perfectionner à Paris. De retour en Ecosse, il s'aquit aussi-tôt une si grande réputation, que les Cura-

teurs de l'Université de Leyde lui firent offrir une Chaire de Médecine. Pitcairn l'accepta & prononça sa Harangue inaugurale le 26 Avril 1692. Il retourna en Ecosse l'année suivante, s'y maria, & y mourut le 20 Octobre 1713. On a de lui plusieurs savantes Dissertations.

PITTALUS, ou SPITTALUS, comme l'appelle Suidas, Médecin d'Athénes, qui a eu plusieurs disciples, & qui vivoit dans le trente-sixiéme siécle, à peu près du tems d'Hippocrate. Aristophane l'introduit dans la scéne, à l'occasion d'un malade auquel il conseille de s'adresser à Pittalus; ce qui fait croire que ce devoit être un Médecin fameux, ou, peut-être, qu'il se mêloit particuliérement de guérir la maladie dont il parle, qui est une maladie des yeux.

PLANER, (André) Médecin Allemand, natif du Tirol, enseigna à Strasbourg & à Tubingue. Il mourut dans cette derniére Ville en 1607, âgé de 61 ans. Nous avons de lui quelques Ouvrages de Philosophie & de Médecine:

De Methodo medendi, Liber unus. Basileæ, 1583. *in-8vo.*

De Methodo medendi, Liber secundus. Basileæ, 1585. *in-8vo.*

Methodus investigandi locos affectos. Tubingæ, 1579. *in-4to.*

Orationes tres. I. De Definitione Artis Medicæ. II. De Arte parva Galeni. III. De Arte Dialectica & organo Aristotelis. Tubingæ, 1579. *in-4to.*

Disputatio medica de obstructionibus. Tubingæ, 1583. *in-4to.*

Disputatio de tuenda sanitate. Ibidem, 1583. *in-4to*

PLATEARIUS, (Jean) de Salerne, Médecin très-renommé vers l'an 1300. Il a composé les Ouvrages suivans:

De simplici Medicina, Liber. Extat ad finem dispensatorii Nicolai Præpositi. Lugd. 1512. *in-4to. Paris.* 1582. *in-4to.*

Expositiones & Commentationes ad Nicolai Antidotarium. Extant cum Serapionis Operibus. Venetiis, 1497. *in-fol. cum Mesuæ Operibus. Venetiis*, 1527. *in-folio.*

Practica brevis morborum curandorum, etiam Febrium. Lugduni, cum aliis, 1525. *in-folio.*

PLATER, (Félix) nâquit à Bâle en Suisse, l'an 1536. Il se rendit très-habile, & mit en réputation l'Université de Bâle, où il enseigna assez long-tems, & y mourut en 1614, âgé de 78 ans.

Plater montra, dès son enfance, de la curiosité pour les entrailles des animaux tués. Il envioit le sort des Bouchers, par la commodité qu'ils avoient de les examiner & de les connoître exactement. Nous avons de lui:

De

De partium corporis humani structura & usu, Libri tres. Basileæ, 1583, 1603. *in-folio, cum iconibus.*
De mulierum partibus generationi dicatis. Argentinæ.
Quæstionum medicarum paradoxarum & endoxarum, Centuria posthuma. Parisiis, 1632. *in-8vo.*
Praxeos medicæ, tomi tres. Basileæ, 1608. *in-8vo.* 1625. *in-4to.*
De Febribus, Liber. Francofurti, 1597. *in-8vo.*
Observationum, Libri tres. Basileæ, 1614. *in-8vo.*
Consilia medica. Extant in Opere Brendelii. Francofurti, 1615. *in-4to.*
De Gangræna Epistola. Extat centuria I. Epistol. Hildani, Oppenheimii, 1619. *in-4to.*
Questiones physiologicæ. Lugduni Batav. 1650.

Félix Plater étoit fils de *Thomas*, natif de Sion, Ville de Suisse dans le Vallais, qui s'établit à Bâle; & frere d'un autre *Thomas*, qui enseigna après lui, la Médecine. Ce dernier fut pere d'un autre *Félix Plater*, qui a de même enseigné avec réputation, & qui est mort en 1671. Nous avons de lui un Ouvrage considérable, intitulé:

Praxeos medicæ Opus, quinque libris adornatum & in tres tomos distinctum. Basileæ, 1566. *in-4to.*

Cet Ouvrage n'est pas entiérement du dernier Félix Plater; il en avoit tiré une bonne partie des Ecrits du premier Félix, son oncle, qu'il avoit augmentés & corrigés.

PLATNER (Jean-Zacharie) nâquit à Chemnitz en Misnie le 16 du mois d'Août 1694. Son pere, qui étoit un des premiers Marchands de cette Ville, le destina dès son bas âge, à lui succéder un jour dans le négoce que ses ancêtres avoient exercé depuis plusieurs siécles; mais il ne le disposa à ce genre de vie, que comme il s'y étoit préparé lui-même, & voulut qu'avant de se former au négoce, il fît son cours d'Humanités & de Philosophie. Platner étoit d'un temperament foible; & cette raison, ainsi que les grands progrès qu'il avoit faits dans les études, déterminerent ses parens à lui laisser prendre le parti de la Médecine, qu'il étudia d'abord à Leipsic. Il y commença son cours en 1712; mais la réputation, dont jouissoit l'Université de Hall, le détermina à y passer en 1715, & après s'être appliqué, pendant l'hiver suivant, à la connoissance de la Métallurgie dans les fameuses miniéres de Chemnitz, il revint à Hall, où il reçut les honneurs du Doctorat le 25 de Septembre 1716. Platner fut un de

ces hommes dont le gout décidé pour la ſcience qu'il avoit entrepriſe, ne lui permit pas de négliger aucun des moyens propres à s'y perfectionner. Il ſavoit, entre autres choſes, que la converſation avec les vrais Savans, étoit le meilleur de tous les genres d'application; il ſe réſolut donc de les viſiter, & après avoir parcouru les principales Univerſités d'Allemagne, il ſe rendit à Lyon par la Suiſſe & la Savoye. Il paſſa delà à Paris, où il s'appliqua à l'Anatomie & à la Chirurgie, & principalement à la guériſon des maladies des yeux par l'opération de la main. A ſon retour, il viſita les célébres Profeſſeurs de l'Univerſité de Leyde, Boerhaave & Albinus, & arriva à Chemnitz en 1719. Les avantages qu'on deſtinoit à ſon mérite dans l'Univerſité de Leipſic, le déterminerent à s'y fixer. Il alla s'y établir en 1720, & l'année ſuivante il fut nommé Profeſſeur extraordinaire d'Anatomie & de Chirurgie. Il ne tarda pas à obtenir place parmi les Profeſſeurs eſſentiellement attachés à cette Academie : en 1724. on lui donna la Chaire de Phyſiologie, devenue vacante par la mort de Rivinus; en 1737. il paſſa à celle de Pathologie, & en 1747. on lui conféra la leçon de Thérapeutique, avec le titre de Doyen perpétuel de la Faculté & de Médecin-Conſeiller de la Cour de Saxe. Ces honneurs ſemblerent avoir rempli la meſure du mérite de ce grand Homme : il les obtint, & n'en jouit guères; car il mourut ſubitement le 19 Décembre de la même année 1747. Le matin du même jour, il avoit viſité ſes malades, & l'après-diné il avoit donné ſa leçon. Il rentra chez lui vers ſix heures du ſoir, & un inſtant après il mourut dans la violence d'un accès d'aſthme. Nous avons un Recueil de différens Ouvrages de la façon de cet habile Médecin, que ſon fils Frideric Platner prit ſoin de faire imprimer. En voici le titre :

Opuſculorum tomi duo. Diſſertationes & Proluſiones. Lipſiæ, 1749. *in-4to.*

PLATON, diſciple de Socrate & chef des Academiciens, nâquit à Athénes en la premiére année de la 88 Olympiade, qui revient à l'an du monde 3577. Il deſcendoit par ſon pere *Ariſton*, de Codrus Roi d'Athénes; & par ſa mere *Périctyone*, de Dropides, frere de Solon, Légiſlateur des Athéniens. Son premier nom fut celui d'Ariſtoclés, qu'il quitta pour prendre celui de Platon, ſoit à cauſe de la largeur de ſes épaules ou de ſon front, ſoit à

cause du stile ample & diffus de ses Ecrits. Platon voyagea en Italie, pour y avoir des conférences avec les disciples de Pythagore; il alla en Egypte pour y apprendre la Théologie des Prêtres; il se transporta en Perse pour y consulter les Mages; & son dessein étoit de pénétrer jusqu'aux Indes, pour y entendre les Gymnosophistes; mais les guerres qui survinrent en Asie, mirent obstacle à ce dernier voyage, & l'obligerent de retourner à Athénes. Il y établit son Ecole dans un jardin appartenant à un Citoyen, nommé *Academus*, dont le nom a été immortalisé pour avoir cédé ce terrein à Platon & à ses disciples, qui prirent delà le nom d'Academiciens.

Platon, à l'exemple de Pythagore, Démocrite & d'autres Philosophes, entreprit de traiter de diverses choses concernant la théorie de la Médecine, & particuliérement l'économie du corps humain, & les principes dont il est composé. A plusieurs égards ses idées, à ce sujet, étoient fort mauvaises, & malheureusement son nom célébre les accrédita, toutes grossiéres qu'elles étoient. Platon témoigne une grande estime pour Hippocrate, & il a tiré diverses choses de ses Ecrits: il pense cependant autrement que lui, touchant quelques-unes des qualités nécessaires au Médecin. « On doit avoir, dit-il, dans une Ville de „ bons Médecins, qui outre l'étude requise pour apprendre leur Profession, aient vêcu de leur jeunesse avec un „ grand nombre de malades, & aient eux-mêmes passé „ par plusieurs sortes de maladies, étant naturellement „ infirmes & valétudinaires. „ Au lieu qu'Hippocrate veut un Médecin qui se porte bien. Quelques-uns ont remarqué que Platon avoit choisi exprès l'*Academie*, le lieu le plus mal sain qu'il y eût à Athénes, pour y demeurer avec ses disciples, par cette même raison que ce lieu étoit mal sain, dans la pensée que la mauvaise disposition du corps rendoit l'esprit meilleur: mais il est bien permis de douter que ce Philosophe eût cette vue. Platon mourut subitement dans un festin, le jour de sa naissance, étant âgé de 81 ans. Il n'avoit point été marié.

PLEMPIUS (Vopiscus-Fortunatus) nâquit à Amsterdam. Il étoit de la Religion Prétendue-Réformée; mais il se fit Catholique, pour être Professeur en Médecine à Louvain, où il mourut l'an 1671. Il s'étoit aquis une grande réputation par l'excellente description de l'œil, qu'il a donnée dans un Traité intitulé:

Ophthalmographia, ſive Tractatio de oculi fabrica, actione & uſu. Amſtelodami, 1632. *in-4to. Lovanii*, 1648.

Nous avons encore de lui :

Fundamenta Medicinæ, ſimul cum Ophthalmographia. Lovanii, 1664. *in-folio.*

PLINE. *Voyez* CAÏUS-PLINIUS SECUNDUS.

PLINIUS VALERIANUS, Médecin, dont il eſt parlé dans une Inſcription repriſe à l'article de Caïus-Plinius.

PLISTONICUS, Médecin, diſciple de Praxagore, vivoit dans le trente-ſeptiéme ſiécle du monde. Il a écrit touchant les *Humeurs ;* il avoit encore composé un livre intitulé :

De l'Uſage de l'eau pour la ſanté.

Il diſoit que ce n'étoit point par une coction, comme l'avoit cru Hippocrate, que les alimens ſe préparent dans l'eſtomac, mais par une eſpéce de putréfaction.

PLUMIER, (Charles) Religieux Minime, natif de Marſeille, fut contemporain de Tournefort. Quoiqu'iſſu d'une famille obſcure, il devint bientôt célébre, non-ſeulement par les obſervations qu'il fit en matiére de Méchanique & de Botanique, mais auſſi par les figures qu'il donna deſſinées & gravées de ſa main. Outre cette diſpoſition admirable qu'il avoit pour les Mathématiques & la Méchanique, c'étoit encore un habile & induſtrieux Botaniſte. Il préſenta ſes premiers travaux en ce genre à Louis XIV, qui pour recompenſer ſon mérite naiſſant, lui donna le titre de Botaniſte du Roi, avec des appointemens. Outre ſa deſcription des Plantes de l'Amérique, ſon Hiſtoire des Fougéres, & la diſtinction de pluſieurs eſpéces dont on lui doit la connoiſſance, on a encore de lui pluſieurs Manuſcrits qui appartiennent au Monaſtére des Minimes de Paris. Ces Ouvrages contiennent non-ſeulement les figures & les deſcriptions d'environ neuf cens Plantes Amériquaines, mais encore l'Hiſtoire d'un grand nombre d'oiſeaux & de poiſſons, de coquilles & d'inſectes, qu'il a vus & deſſinés en Amérique. Comme il ſe préparoit à entreprendre un voyage au Pérou pour faire quelques nouvelles découvertes au ſujet du Quinquina, il fut attaqué d'une pleureſie, dont il mourut à l'âge de ſoixante ans, en 1706. Ce fut au Port de Sainte-Marie, près de Cadix.

PNEUMATIQUE. (Secte) La différence des opi-

nions particuliéres qui regnoient parmi les Médecins, donna naiſſance à une nouvelle Secte ſous le nom de *Pneumatique*, dont le Fondateur fut Athenée d'Attalie. Il croyoit que ce n'eſt point le feu, l'eau, l'air & la terre qui ſont les véritables élémens; il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualités premiéres de ces quatre corps, c'eſt-à-dire, au chaud, au froid, à l'humide & au ſec, dont les deux premiéres tiennent lieu, ſelon lui, de cauſes efficientes, & les deux derniéres de cauſes matérielles. A ces élémens ainſi entendus, il en ajoutoit un cinquiéme qu'il appelloit *eſprit*, dont la propriété étoit de pénétrer tous les corps & de les conſerver dans leur état naturel; ſentiment qu'il avoit tiré des Stoïciens, & qui oblige Galien de donner à Chryſippe, l'un des plus fameux d'entre ces Philoſophes, le nom de Pere de la Secte Pneumatique. C'eſt la même opinion que Virgile inſinue dans ces vers, *Æneidos*, *lib.* 6.

Principio cœlum, ac terras, campoſque liquentes
Lucentemque globum lunæ, titaniaque aſtra,
Spiritus intus alit : totamque, infuſa per artus,
Mens agitat molem ; & magno ſe corpore miſcet.

Athenée appliquant ce ſiſtême à la Médecine, vouloit que la plupart des maladies vinſſent lorſque l'eſprit, dont on a parlé, ſouffre, ou reçoit le premier quelques atteintes. Mais comme les Ecrits de ce Médecin ne ſont pas venus juſqu'à nous, on ne ſait point plus particuliérement ce qu'il entendoit par cet eſprit, ni comment il concevoit qu'il ſouffre. On peut ſeulement recueillir de la définition qu'il donnoit du pouls, qu'il croyoit que cet eſprit eſt une ſubſtance qui pouvoit être plus ou moins étendue ou reſſerrée. „ Le pouls, diſoit-il, n'eſt autre choſe qu'un mouvement „ qui ſe fait par la dilatation naturelle & involontaire „ de l'eſprit, qui eſt dans les artéres & dans le cœur; le„ quel eſprit ſe mouvant de lui-même, meut en même„ tems le cœur & les artéres.

Monſieur Le Clerc croit qu'Aretée, qui eſt mis par lui au nombre des Médecins de la Secte Pneumatique, n'entendoit, par cet eſprit, autre choſe que la matiére de la reſpiration : on le pourroit inférer de pluſieurs paſſages de cet Auteur; & il ſemble le confirmer, lorſqu'il dit que la cauſe de l'aſthme eſt la froideur & l'humidité de l'eſprit.

Nous avons perdu tous les Ouvrages d'Athenée, à l'ex-

ception de quelques chapitres qui se trouvent dans Oribase, mais dont on ne peut rien tirer qui serve à l'établissement de l'opinion dont il s'agit, & encore moins qui fasse voir de quel usage elle étoit par rapport à la pratique de la Médecine. Au reste, les Pneumatiques étoient une espéce de Dogmatiques : ils ne faisoient pas, à proprement parler, une Secte distinguée, & ils raisonnoient à peu près comme les derniers; en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques & les Méthodiques, qui ne vouloient presque point de raisonnement.

PODALIRE, deuxiéme fils d'Esculape & frere de Machaon, vivoit dans le vingt-neuviéme siécle du monde. Quoiqu'Homére ne l'emploie jamais non plus que son frere, qu'à des opérations chirurgicales, on peut conjecturer que nés d'un pere tel qu'Esculape, & Médecins de Profession, ils n'ignoroient rien de ce qu'on savoit alors en Médecine.

Podalire se trouva à la guerre de Troye, ainsi que son Frere; & comme il revenoit de cette expédition, il fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où un Berger qui le reçut, ayant appris qu'il étoit Médecin, le mena au Roi *Damæthus*, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison. Il la guérit en la saignant des deux bras; ce qui fit tant de plaisir à ce Roi, qu'il la lui donna en mariage avec la Chersonése, où Podalire bâtit deux Villes, l'une qu'il appella *Syrnum*, du nom de *Syrna* sa femme; & l'autre *Bybassus*, qui étoit le nom du Berger qui l'avoit reçu après son naufrage. Podalire, entre autres enfans, eut *Hippolochus*, duquel Hippocrate se disoit descendu.

C'est dans cette Histoire de Podalire qu'on trouve le plus ancien exemple que nous ayons de la saignée.

POLL, (Nicolas) Médecin de l'Empereur Charles V. vivoit dans le commencement du seiziéme siécle. Il a écrit un Ouvrage intitulé :

De Cura Morbi Gallici per lignum guayacanum, *Libellus. Basileæ*, 1536. *in-4to.*

POLLICHE, (Martin) natif de Mellerstadt en Franconie, a été un célébre Médecin du quinziéme & du commencement du seiziéme siécle. Il reçut le bonnet de Docteur à Leipsick, & il y professa publiquement la Médecine avec beaucoup d'honneur. En 1493. il accompagna Fréderic, Duc de Saxe, dit le Sage, en la Terre-Sainte; à son retour, il fut des premiers Professeurs de l'Université

de Wittemberg, fondée en 1502, où il enseigna la Théologie. Il mourut dans cette Ville le 27 Janvier de l'an 1513. Nous avons de lui :

Responsio in superadditos errores Simonis Pistoris de Malo Franco. Lipsiæ, 1501. *in-4to.*

POLYBE, Médecin, qui étoit disciple & gendre d'Hippocrate, vivoit vers la fin du trente-sixiéme siécle du monde, environ l'an de Rome 340. Polybe se tint toujours caché, sans se livrer au monde ni aux plaisirs. On lui attribue plusieurs Livres fameux, dont quelques-uns existent encore aujourd'hui, tels que sont ceux qui traitent *des moyens de conserver la santé ; des Maladies ; de la Nature de la semence, &c.* Mais il est fort probable que ce sont des livres supposés. Ceux qui se trouvent parmi les Ouvrages d'Hippocrate, & qui ont déja passé anciennement pour être de Polybe (entre autres le Livre *de Natura Pueri*) font beaucoup d'honneur à ce dernier, étant de tous les Livres attribués à Hippocrate, ceux qui sont le mieux raisonnés, ou dont le raisonnement est le mieux suivi. Galien loue son adresse & son expérience, & lui rend le témoignage qu'il n'a jamais abandonné ni les sentimens, ni la pratique de son beau-pere.

POLYCLETE, Médecin de Phalaris, Tiran d'Agrigente en Sicile, où étoit établie la fameuse Ecole d'Italie. Il vivoit dans le trente-cinquiéme siécle.

POLYDAMNA, femme de Thon, Egyptien, est mise au rang de celles qui ont entendu la Médecine, parce qu'elle avoit connoissance de divers remédes que produisoit son Pays, selon la remarque d'Homére.

POLYIDE, d'Argos, étoit petit-fils ou neveu de Melampe. La Fable dit que Glaucus, fils de Minos, Roi de Créte, étant tombé, en jouant, dans un tonneau plein de miel, on le chercha long-tems sans pouvoir le trouver. Enfin, un Devin (ou Médecin, suivant l'état des choses en ce tems-là) nommé *Polyidus*, que l'on avoit fait venir d'Argos, découvrit où il étoit. Minos le voyant si habile homme, crut qu'il pourroit bien encore redonner la vie à son fils ; & pour l'obliger fortement, le fit enfermer dans le même tonneau. Comme ce Devin étoit auprès du cadavre sans savoir à quoi se résoudre, il apperçut un serpent qui s'en approchoit & le tua. Peu après il vint un autre serpent, qui ayant vu le premier sans vie, sortit promptement, & rentrant ensuite, apporta d'une certaine

herbe, dont il couvrit tout le corps du ſerpent mort, ce qui le fit auſſi-tôt revivre. Polyide ayant eſſayé ce remède ſur Glaucus, & le ſuccès ayant été le même, il appella quelques paſſans qui en allerent porter la nouvelle au Roi, qui fit mettre auſſi-tôt le Devin en liberté.

POMIS, (David De) Médecin Juif, du XVI. ſiécle, qui ſe diſoit de la Tribu de Juda, & d'une ancienne famille de ce nom qui fut enmenée dans la priſe de Jéruſalem par Tite. Il a composé un Dictionnaire de la Langue Hébraïque & de l'Hébreu des Rabbins, ſous ce titre:

Tſcmah David. Veniſe, 1587.

Ce Dictionnaire eſt fort utile à ceux qui veulent lire les Rabbins: il y a de ſavantes remarques ſur la Litterature des Juifs. Nous avons encore de la façon de David de Pomis:

Enarratio brevis, de ſenum affectibus præcavendis & curandis. Venetiis, 1588. *in-4to.*

De Medico Hebræo, Enarratio apologica. Venetiis, 1588. *in-4to.*

PONA, (François) Médecin de Verone, a été célébre dans le dix-ſeptiéme ſiécle. Il n'a pas ſeulement été habile dans la Médecine, qu'il ſavoit mieux qu'homme de ſon tems; mais encore dans les Langues & dans les Belles-Lettres. Le grand nombre d'Ouvrages qu'il a composés en proſe & en vers, en peuvent perſuader; entre autres nous avons de lui le ſuivant:

Medicina anima, ſive rationalis Praxis Epitome, ſelectiora remedia ad uſum principum continens. Veronæ, 1629. *in-4to.*

Il eſt encore parlé dans Vander Linden de deux *Pona*, tous deux de Verone. L'un, *Jean-Baptiſte*, a donné au Public:

Daphnis, ſeu de cura tertianæ febris. Extat pag. 41. *Libri ſingularis carminum. Veronæ*, 1590. *in-4to.*

Le ſecond, Jean, a composé:

Accurata Montis Baldi in agro Veronenſi, deſcriptio. Carolus Cluſius ex Italico in Latinum ſermonem vertit. Extat cum hujuſdem rariorum plantarum hiſtoria. Antuerpiæ, 1601. *in-folio.*

PONCE DE SANTA CRUZ, (Antoine) premier Médecin de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, étoit fils d'un autre habile Médecin. Il enſeigna avec aſſez de réputation, & enſuite le Roi l'appella à la Cour. Il y fut

considéré, & y mourut vers l'an 1650, âgé de plus de 80 ans. Il a composé plusieurs Ouvrages:

Opuscula Medica & Philosophica. Matriti, 1624. *in-folio.*

De Impedimentis magnorum auxiliorum in morborum curatione, Libri tres. Matriti, 1629. *in-4to.*

Prælectiones Vallisoletenæ in librum magni Hippocratis Coi de Morbo sacro. Matriti, 1631. *in-folio.*

PONTANUS, (Jean-Isaac) originaire d'Harlem, nâquit en Dannemarc, où ses parens étoient alors pour des affaires. Il enseigna la Médecine & les Mathématiques à Hardewich dans le Pays de Gueldres, & il y mourut l'an 1640. Pontanus étoit Historiographe du Roi de Dannemarc & de la Province de Gueldres. Il a composé les Ouvrages suivans:

Historia Urbis & rerum Amstelodamensium.

Itinerarium Galliæ Narbonensis.

Rerum Danicarum Historiæ, Libri decem.

Historiæ Geldricæ, Libri quatuordecim.

PORTAL (Paul) nâquit à Montpellier, & obtint la Maîtrise en Chirurgie dans Paris, en considération des services rendus dans l'Hôtel-Dieu, ainsi qu'il est de coutume. Il s'appliqua beaucoup à la pratique des accouchemens, & s'aquit dans cet Art une grande réputation. Nous avons de lui un beau Recueil d'observations sur cette matiére. Portal mourut le premier Juillet 1703.

PORTE, (Jean-Baptiste La) Gentilhomme Napolitain, connu sous le nom de *Giovan-Battista de la Portà*, mourut en 1515. Il savoit la Philosophie, les Mathématiques & la Médecine, & il donna dans les prétendus secrets de l'Astrologie judiciaire & de la Magie naturelle. Nous avons de lui:

Villæ Libri duodecim, in quibus verus plantarum cultus, certaque insitionis ars, &c. exhibentur. Francofurti, 1592. *in-4to.*

Phytognomonica octo Libris contenta, in quibus nova facillimaque affertus methodus, quâ plantarum, animalium, metallorum, rerum denique omnium ex prima extimæ faciei inspectione quivis abditas vires assequatur. Neapoli, 1583, 1588. *in-folio. Francofurti*, 1591. *in-8vo.*

Magicæ naturalis, Libri viginti. Francofurti, 1591. *in-8vo.*

De Destillationibus, Libri novem. Argentorati, 1609. *in-quarto.*

POSIDIPPUS, Médecin, qui vivoit dans le deuxié-

me ſiécle, ſous Marc-Auréle. On l'accuſa d'avoir tué *Lucius Verus* qui étoit Empereur avec celui-ci, en le faiſant ſaigner mal-à-propos. La maladie qui fit périr Verus, étoit une apoplexie dont on meurt preſque toujours; d'où il paroit que ce fut ſans fondement qu'on blâma la conduite de ce Médecin.

POSSEVIN, (Antoine) Médecin, natif de Mantoue, vivoit en 1628. Il compoſa l'Hiſtoire des Guerres du Montferrat, celles de Mantoue & quelques autres Piéces. Nous avons de lui l'Ouvrage ſuivant, touchant la Médecine:

Theoricæ morborum, Libri quinque, carmine conſcripti.

Il étoit neveu d'Antoine Poſſevin, Jéſuite, très-illuſtre par ſa piété, ſes Ecrits & ſes travaux héroïques pour la Religion. Il y a apparence que c'eſt de lui dont parle Vander Linden ſous le titre d'*Antonii Poſſevini ſenioris.* Il a compoſé un Ouvrage, dont le quatorziéme Livre contient vingt-huit Chapitres concernant la Médecine. Il eſt intitulé:

Bibliotheca ſelecta de ratione Studiorum. Venetiis, 1603. *in-folio.*

POSTEL (Guillaume) fut envoyé par François I. Roi de France, en Orient, d'où entre autres choſes, il apporta un Ouvrage manuſcrit d'Abenbeitar, Médecin Arabe. Poſtel compoſa, à l'aide de ce Manuſcrit, un grand Ouvrage rempli d'une infinité de remédes; il étoit même perſuadé qu'avec ce ſecours, on pourroit rétablir pluſieurs endroits de Dioſcoride, de Galien & d'Oribaſe.

Sous Henri troiſiéme, environ l'an 1581, vivoit un autre *Guillaume Poſtel*, natif de Barenton en Normandie. Après s'être fait recevoir Bachelier en Médecine dans l'Univerſité de Paris, il parcourut une partie de l'Italie; il ſe rendit à Rome, & entra dans la nouvelle Société que formoit alors ſaint Ignace de Loyola : mais ſon eſprit préoccupé du Rabbiniſme & de l'Aſtrologie judiciaire, le fit mépriſer du nouveau Fondateur, qui ne voulut pas deshonorer ſon Ordre naiſſant, en y admettant un Fanatique. Poſtel exclu d'une Société où il s'étoit mis par légéreté, ſe conſola du mépris d'Ignace, & repaſſa en France, où il commença à enſeigner que le ſexe des femmes n'avoit point été entiérement racheté par le ſang de Jeſus-Chriſt, & d'autres abſurdités qui lui firent des affaires : mais comme il étoit (ſelon Scaliger qui eſtimoit ſa vaſte érudition

& ses profondes connoissances) plus fou que méchant, on se contenta de lui donner le Monastére de Saint-Martin des Champs pour prison. Les Savans le consultoient dans cette retraite ; & malgré les folies qui lui échappoient, il faisoit éclater un savoir prodigieux : d'ailleurs, il possédoit tant de Langues, qu'il assura un jour au Roi qu'il pourroit aller jusqu'à la Chine sans se servir d'interpréte. Il étoit assez grand, & son visage majestueux étoit orné d'une longue barbe blanche qui le rendoit très-vénérable. Ses derniéres années furent les plus sages de sa vie ; il mourut dans un âge très-avancé, & l'estime des Religieux de Saint-Martin des Champs lui procura une sépulture dans la Chapelle de la Vierge de leur Eglise.

POSTHIUS (Jean) nâquit à Germersheim, Ville du Bas-Palatinat sur le Rhin, l'an 1537. Il voyagea en Italie & en France, où il passa Docteur à Montpellier ; il exerça ensuite la Médecine à Anvers, à Witzbourg, à Heidelberg & ailleurs, & il mourut à Mosbach dans le Palatinat, le 24 Juin de l'an 1597, à la soixantiéme année de son âge. Posthius a écrit divers Ouvrages en prose & en vers : il a aussi publié le *Thesaurus sanitatis*, qui est l'Ouvrage d'un Juif, nommé Isaac. Vander Linden lui attribue encore les Ouvrages suivans :

Epistolæ binæ Medicæ.

Observationes anatomicæ in Realdi Columbini Cremonensis Anatomiam. Extant cum hujusdem de re anatomica, Libris XV. Francofurti, 1590. *in-8vo. Item* 1593.

Nous avons de plus :

Anatomica Mantissa. Hafniæ, 1661. *in-8vo.*

On peut conjecturer à quelques-unes de ses découvertes, qu'il avoit dissequé des muscles avec beaucoup de dextérité. Il conseille d'en faire la dissection, en sorte que leurs origines & insertions soient conservées entiéres, parce qu'il sera plus aisé, en prenant cette précaution, de découvrir leurs usages.

POURFOUR, (François) savant Médecin, natif de Paris, plus connu sous le nom de *Petit*, étudia à Montpellier sous Mr. Chirac, & à Paris sous Mrs. Du Verney, De Tournefort & Lemery. Il s'aquit l'estime de ces savans Hommes, & fut reçu de l'Academie des Sciences en 1722. Il s'aquit une grande réputation, sur-tout pour la cure des maladies des yeux. Il mourut à Paris le 18 Juin 1741. Il étoit né dans la même Ville le 24 Juin 1664.

On a de lui plusieurs savans Ecrits, dont la plupart se trouvent dans les Mémoires de l'Academie des Sciences.

PRÆDAPALIA. *Voyez* Bertapalia.

PRANAGORE étoit fils de Nearque de l'Isle de Cos, & de la famille des Asclépiades, avec cette particularité, qu'il fut le dernier de cette race qui se signala dans la Médecine. Le fameux Hérophile fut son éléve.

Pranagore étoit de la Secte des Dogmatiques, & paroit avoir osé le premier abandonner la méthode d'Hippocrate. Il rapportoit les causes des maladies aux qualités des humeurs. Il en distinguoit de dix espéces, sans compter le sang. Ce sistême devant influer sur sa pratique, il est à présumer qu'il le conduisoit plus souvent à l'erreur qu'à la vérité. Cælius Aurelianus remarque qu'il faisoit grand cas des vomitifs : il poussoit cette évacuation dans l'Iléus jusqu'à provoquer celle des excremens par la bouche; & lorsque cette pratique ou ce reméde étoit sans effet, il ordonnoit une incision au ventre & même au boyau, qu'on recousoit après l'avoir vuidé; opération hardie, qui fut abandonnée par ses successeurs.

PRATENSIS, ou A PRATIS (Jason) nâquit à Ziric-zée dans la Zélande, & florit en 1520. Nous avons de lui:

De tuenda Sanitate, Libri quatuor. Antuerp. 1538. *in-4to.*

De Parturiente & Partu, Liber. Antuerpiæ, 1527. *in-8vo. Amstelodami*, 1657. *in-12.*

Libri duo de uteris. Antuerpiæ, 1524. *in-4to. Amstelodami*, 1657. *in-12.*

Liber de arcenda sterilitate & progignendis liberis. Antuerpiæ, 1531. *in-4to.*

De cerebri Morbis. Basileæ, 1549. *in-8vo.*

PRAXAGORE. *Voyez* Pranagore.

PREVOST, (Jean) Professeur en Médecine, étoit de Dilsperg dans le Diocése de Bâle, où il nâquit le 4 Juillet de l'année 1585. Il étudia à Dole, & puis étant venu à Padoue, où il s'arrêta, comme par hazard, il se rendit habile dans la Médecine qu'il enseigna durant 18 ans avec beaucoup de réputation, & il mourut le 3 Août 1631, âgé de 46 ans. Jean Prévost a composé divers Ouvrages.

PRIMEROSE, (Jacques) savant Médecin de Paris, natif de Bourdeaux, & fils d'un Ministre Ecossois, est Auteur d'un Livre intitulé:

De vulgi erroribus in Medicina, qui contient des choses curieuses.

Vander Linden cite un Médecin du même nom, qui est Auteur de l'Ouvrage suivant:

Exercitationes & animadversiones in Librum de motu cordis & circulatione sanguinis, adversùs Guilielmum Harveum. Londini, 1630. *in-4to.*

PROCOPIUS, savant Historien, qui vivoit dans le sixiéme siécle, du tems de Justinien. Quelques-uns croient qu'il a été Médecin, mais il paroit que non: cependant l'application qu'il donna à la Médecine, avant de suivre le parti du Barreau & l'étude des Loix, le rendit assez habile dans cette Science. Il nous a laissé dans ses Histoires des remarques savantes sur la Médecine; telle est la description de la peste qui ravagea Constantinople en 543; il l'a faite avec autant de précision que s'il avoit eu en vue de donner une Histoire médecinale.

PRODICUS, Médecin de Selymbre ou Selivrée, a eu la réputation d'avoir inventé la Médecine onguentaire. Monsieur Le Clerc croit que ce *Prodicus* est le même qu'*Hérodicus*, Auteur de la Médecine Gymnastique, à laquelle appartenoit particuliérement la méthode de traiter les maladies par les onguens & les huiles simples ou composées. Mais comme Galien parle de deux Médecins du nom de Prodicus, il y a apparence qu'un des deux est pris pour Hérodicus, maître d'Hippocrate; & ainsi l'autre pourra être un véritable Prodicus, disciple de ce dernier. Le même Galien parle de quelques Ouvrages de Prodicus, dont il ne paroit pas néanmoins faire grand cas. Il l'accuse de n'avoir pas suivi la méthode d'Hippocrate son maître; mais de s'être arrêté à pointiller sur des mots, au lieu de s'appliquer à l'observation.

PROTASPATARIUS, (Théophile) Anatomiste Grec, qui vêcut, au jugement de Fabricius, sous l'Empereur Héraclius. Il étoit certainement Chrétien, & on infére qu'il étoit Moine, de quelques anciens Manuscrits. Il a écrit quatre Livres de la structure du corps humain, dans lesquels on dit qu'il a fait un excellent abrégé de l'Ouvrage de Galien sur l'usage des parties, & que l'on trouve des choses qui ne se rencontrent point dans les autres qui l'ont précédé. Il y avance, par exemple, que la premiére paire de nerfs qui part des premiers ventricules du cerveau, s'étend aux narines, & qu'elle sert à la perception des odeurs.

Les Ouvrages de Théophile ont été publiés en Grec à

Paris en 1555. *in-8vo.* Douglas fait mention d'une édition antérieure en Grec, à Paris en 1540; mais il y a quelque apparence que Douglas s'eſt trompé; car Vander Linden & Fabricius nous apprennent que l'édition de Paris de 1540. n'eſt qu'une traduction Latine de Junius-Paulus Craſſus de Padoue. Vander Linden parle de cette édition ſous ce titre :

In Galeni de uſu partium Libros, Epitome, quam de corporis humani fabricâ inſcripſit. Junio Paulo Craſſo Patavino interprete. Pariſiis, 1540. *in-16.*

Fabricius nous a donné le Traité entier, dont on vient de parler, en Grec & en Latin, à la fin du douziéme volume de ſa Bibliothéque Gréque.

La traduction, dont nous venons de parler, a été imprimée à Veniſe en 1536. *in-8vo.* à Bâle en 1539. *in-4to.* & en 1581. avec quelques autres Auteurs.

Ce Théophile a compoſé encore pluſieurs autres Ouvrages de Médecine.

PROTESILAUS, fils d'Iphiclus, ſe rendit illuſtre pour avoir perdu la vie le premier ſous les murs de Troye, & plus encore par les connoiſſances qu'il avoit aquiſes en Médecine. Il devoit poſſéder cette Science dans un dégré éminent, s'il eſt vrai, comme Philoſtrate l'aſſure, qu'il n'y avoit point de maladies qu'il ne guérît, mais particuliérement les hidropiſies, la phthiſie, les fiévres quartes & les maladies des yeux.

PSELLUS, (Michel) qui vivoit à Conſtantinople en 1080, paſſe pour avoir été un des Grecs le plus ſavant de ſon tems. Il étoit fort adonné aux Arts & aux Sciences occultes, ſur leſquelles il a compoſé une infinité de Livres qui ſont aujourd'hui enſevelis dans la pouſſiére des Bibliothéques. Il a écrit l'Ouvrage ſuivant, concernant la Médecine, & l'a dédié à l'Empereur Conſtantin, dit *Ducas :*

De victus ratione, Libri duo, Georgio Valla interprete. Baſileæ, 1529. *in-8vo.*

Pſellus étoit Précepteur de Michel Ducas, fils de cet Empereur; mais après la mort de ce Prince, il perdit peu à peu le crédit qu'il avoit à la Cour; il fut même perſécuté de façon par Nicéphore Botoniate, que ſe voyant dépouillé de ſes biens, il embraſſa la vie Monaſtique, & mourut peu de tems après, dans un âge fort avancé.

PSYCHRESTUS, (Jacques) Médecin, natif d'Alexandrie & originaire de Damas, étoit célébre dans le

ſixiéme ſiécle. Il fit de grands progrès en Médecine & en Philoſophie ſous *Heſychius*, que le déſir d'apprendre avoit fait voyager pendant long-tems. Inſtruit par ce ſavant Maître, il ſe diſtingua dans l'exercice de ſa Profeſſion; il ſurpaſſa tous ſes contemporains, il égala même les plus renommés d'entre les Anciens. Le merveilleux ſuccès de ſes cures le fit paſſer pour un homme divin: jamais on ne vit de Médecin en qui les malades euſſent plus de confiance; la certitude de ſon pronoſtic la lui avoit attirée. On diſoit communément de lui, que l'ame d'Eſculape avoit été tranſportée dans ſon corps. Léon de Thrace recompenſa ſon mérite par des préſens conſidérables, & le fit ſon premier Médecin. Ce Prince pouſſa encore plus loin l'eſtime qu'il avoit pour ce grand Homme: à la priére du peuple, il lui fit élever une ſtatue près du Bain de Zeuxippe, que Sévére avoit fait bâtir. Les Athéniens honorerent auſſi ſa mémoire de pluſieurs monumens publics.

Pſychreſtus employoit fréquenment les lavemens & les ſuppoſitoires; mais dans les maladies chirurgicales il ſe ſervoit rarement ou du fer ou du feu.

PTOLOME'E, Médecin, qui vivoit dans le premier ſiécle, du tems d'Auguſte & de Tibére. Il étoit Egyptien & Prêtre. Nous avons quelque choſe de l'Hiſtoire de ſon Pays dans Appian: au rapport des Anciens, Ptolomée avoit écrit ſur ce ſujet un Ouvrage aſſez conſidérable.

PUBLIUS DECIMIUS EROS MERULA, Affranchi de Publius, qui avoit donné ſept cens ſeſterces pour acheter ſa liberté. Il étoit Médecin Clinique, Chirurgien Oculiſte & Sextumvir. Le gain qu'il avoit fait dans ſa Profeſſion, étoit ſi grand, qu'outre la ſomme dont on vient de parler, il avoit encore payé deux mille ſeſterces à la République pour ſa charge de Sextumvir; de plus, trente mille ſeſterces, pour les ſtatues qu'il avoit fait mettre dans le Temple d'Hercule; trente & un mille quatre cens ſeſterces, pour paver les rues; & outre cela, il laiſſa dix-neuf mille ſeſterces de patrimoine.

Il y a apparence que les ſeſterces, dont on parle ici, étoient les petits; car ſi ce qu'on vient de rapporter s'entendoit des grands, qui valoient chaque environ cent livres de notre monoie, ce Médecin auroit gagné huit millions trois cens dix mille livres: mais ſupputant ſur les petits ſeſterces qui valoient mille fois moins que les autres, il auroit gagné ſeulement huit mille trois cens dix livres en

tout ; & à ce compte il n'auroit pas été si riche que quelques Savans l'ont cru. C'est de l'Inscription suivante qu'on a puisé ce qu'on vient de rapporter de ce Médecin :

P. Decimius P L. Eros Merula
Medicus Clinicus, Chirurgus ocularius, VI. Vir.
Hîc pro libertate dedit HS. IↃↃↃ.
Hîc pro seviratu in Remp. dedit HS. o-o o-o.
Hîc in statuas ponendas in Ædem Herculis
Dedit HS. ↀ ↀ ↀ
Hîc in vias sternendas in publicum
Dedit HS. ↀ ↀ ↀ IↃↃↃ. o-o o-o
Hîc pridie quàm mortuus est reliquit patrimonii
HS. o-o ↀ ↀ

On ne sait pas bien ce que signifient les marques ajoutées aux sesterces des derniéres sommes ; & ce n'est que sur une conjecture de Scaliger, que l'on suppose qu'elles font chacune le nombre de dix mille.

PUELLEZ, (Thomas) Espagnol, qui avoit été Professeur à Salamanque. Il suivit en France l'Infante, épouse de Louis XIV, dont il fut Médecin.

PUY, (Louis Du) natif de Romans en Dauphiné, vivoit en 1550. Il étoit fils du célébre Médecin, Guillaume Du Puy, natif de Grenoble, qui a donné au Public les Ouvrages suivans :

Defensio Joannis Mesue Medici, Aloen aperire ora venarum. Lugduni, 1537. *in-8vo.*

De Medicamentorum quomodocunque purgantium facultatibus, Libri duo. Lugduni, 1552. *in-4to.*

Louis Du Puy fixa sa demeure à Poitiers, & il y excella dans l'exercice de la Médecine. Il traduisit de Grec en François, divers Traités, qui firent voir qu'il répondoit dignement à la réputation que son pere s'étoit aquise à Grenoble & ailleurs.

PYTHAGORE, le plus ancien des Philosophes qui s'avisa d'introduire la Philosophie dans la Médecine, & de vouloir expliquer les causes des maladies & autres choses de ce genre. Il y a plusieurs opinions différentes sur la Patrie de Pythagore & sur le nom de son pere : le sentiment le plus général est que Pythagore, fils d'un Statuaire,

tuaire, nommé Mnéſarque, étoit né à Samos la troiſiéme année de la cinquante-troiſiéme Olympiade. Il n'avoit rien négligé pour ſe rendre univerſel. Après avoir épuiſé les connoiſſances des Prêtres Egyptiens, il alla chercher la ſcience juſqu'aux Indes, enſuite il revint à Samos; mais la trouvant ſous la domination d'un Tiran, il ſe retira à Crotone, où il fonda la plus célébre des Ecoles de l'antiquité. Celſe aſſure que ce Philoſophe hâta les progrès de la Médecine : mais quoi qu'en diſe Celſe, il paroit qu'il s'occupa beaucoup plus des moyens de conſerver la ſanté que de la rétablir, & de prévenir les maladies par le régime que de les guérir par les remédes. On dit qu'il tenoit d'Epiménide les propriétés de l'oignon marin, & on ajoute qu'il le faiſoit entrer dans la compoſition d'une eſpéce particuliére de vinaigre. On ne peut dire que Pythagore, ni aucun de ſes diſciples, aient pratiqué la Médecine : il paroit que ſi l'on faiſoit dans ſon Ecole quelques leçons de cet Art, il n'étoit queſtion que de la théorie. Quant aux cures, on n'en trouve aucune qui leur ſoit attribuée. Convenons cependant, à l'honneur de ce Philoſophe, que ne négligeant rien de ce qui pouvoit orner ſon eſprit & augmenter la ſphére de ſes connoiſſances, il apprit, ſans doute, la Médecine en Egypte : mais diſons auſſi qu'il eut la foibleſſe de donner dans les ſuperſtitions, qui juſqu'alors avoient infecté cette Science ; car cet eſprit domine dans quelques fragmens qui nous reſtent de lui. Quant à ſa Phyſiologie, cet Ecrit ne vaut preſque pas la peine qu'on en parle.

Il avoit imaginé qu'au moment de la conception, une ſubſtance impregnée d'une vapeur chaude, deſcendoit du cerveau; que cette vapeur faiſoit l'ame & les ſens, & que les chairs, les tendons, les nerfs, les os, les cheveux & la maſſe du corps n'étoient qu'un amas d'autres humeurs tranſmiſes dans la matrice. Quarante jours ſuffiſoient au fœtus pour ſe former & ſe conſolider de cette maniére : mais conſéquenment aux loix de l'harmonie, il n'étoit parfait qu'aux ſeptiéme, neuviéme, & pour l'ordinaire, au dixiéme mois commencé. Tout ce qui devoit arriver à l'enfant pendant le cours de ſa vie, ſe régloit dans cet intervalle. L'ame occupoit la tête & le cœur, la raiſon ſéjournoit dans la tête, & les paſſions dans le cœur. Cette opinion lui venoit apparenment des Chaldéens avec leſquels il avoit converſé.

Quant aux causes des maladies, il n'en avoit d'autres notions que celles des Peuples chez lesquels il avoit voyagé, & des Magiciens qu'il avoit consultés. L'Air, disoit-il, est plein d'Esprits & de Démons auteurs des prodiges, des songes & des maladies qui surviennent, soit à l'homme, soit à la bête; & pour calmer la colére de ces Etres, il falloit, selon lui, user d'expiations & de lustrations. C'est dans les mêmes Ecoles qu'il avoit appris ce qu'il écrivit de la vertu magique des Plantes. Quelques Auteurs ont attribué à un Médecin nommé *Cléempore*, le Livre qu'il passe pour avoir composé sur cette matiére. Quant aux propriétés naturelles des plantes, nous trouvons seulement dans Pline, qu'il en reconnoissoit de particuliéres dans le chou.

On nous a transmis quelques-unes des maximes qu'il prescrivoit pour la conservation de la santé. " Si vous voulez vous bien porter, accoutumez-vous, disoit-il, à des mêts simples, & que vous puissiez trouver par-tout. „ C'est pour cette raison qu'il s'étoit interdit les viandes, & qu'il s'étoit reduit aux légumes & à l'eau. Il proscrivit encore les féves, à l'imitation des Egyptiens. Il ne permit de s'approcher des femmes que quand on étoit incommodé par un excès de vigueur : avec le régime qu'il suivoit, je crois qu'il se trouvoit rarement dans le besoin de pratiquer cette recette. D'ailleurs, il blâmoit l'intemperance en tout, soit dans la nourriture, soit dans le travail.

Il faisoit consister la santé dans une certaine harmonie dont nous n'avons pas des idées bien nettes : elle constituoit aussi la vertu, tout ce qui est bon, & Dieu même; l'Univers ne subsistoit que par elle. Par cette harmonie, il entendoit apparemment les rapports mutuels des Etres & l'ordre naturel des choses. Selon sa célébre & mistérieuse doctrine des nombres, chaque nombre avoit sa dignité & son dégré de perfection; mais elle attachoit aux nombres impairs bien d'autres propriétés qu'aux nombres pairs. Les premiers représentoient l'espéce masculine, & les seconds l'espéce féminine; mais entre tous les nombres, celui de sept étoit le plus énergique. Cette opinion fit éclorre celle des années Climactériques, qui prit naissance dans la Chaldée, où il est vraisemblable que Pythagore s'en instruisit.

Il résulte de la Médecine théorique de Pythagore une réflexion bien humiliante pour l'esprit humain. Son sis-

tême n'étoit qu'un tiſſu d'abſurdités qu'il inventa ou qu'il adopta ; cela eſt évident : tout le mérite de cet homme extraordinaire ſe reduiſit donc à prendre des chiméres pour des réalités, à ſuppoſer dans l'économie animale des loix imaginaires, au lieu d'avoir découvert celles qui y regnoient, & à arrêter les progrès de la Science en enſeignant à ſes contemporains & en tranſmettant à la poſtérité des erreurs ſcellées de ſon autorité. La ſeule choſe qu'on puiſſe alléguer en ſa faveur, c'eſt qu'après tout, cette théorie n'étoit ni meilleure ni plus mauvaiſe que beaucoup d'autres qu'on appuya dans la ſuite ſur différens ſiſtêmes de Philoſophie.

La mort de Pythagore eſt rapportée, par Euſébe, à la derniére année de la ſoixante-dixiéme Olympiade, & à ce compte il a vêcu environ 69 ans.

PYTHOCLES, Médecin, dont il eſt parlé dans le ſeptiéme Livre des maladies épidémiques d'Hippocrate. Il y eſt dit, qu'il donnoit à ſes malades de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau. Voilà tout ce qu'on en ſait.

Q.

QUECCIUS (George) nâquit en 1596. à Altorf, où il prit le dégré de Maître en Philoſophie. En 1620. il prit à Bâle celui de Docteur en Médecine. A ſon retour, il fut reçu dans le Collége des Médecins de Nuremberg, & y pratiqua la Médecine avec beaucoup de réputation & de ſuccès. Il mourut de diſſenterie en 1632, n'ayant encore que 36 ans. On a de lui en Latin une Anatomie Philoſophique, mais on n'en a que la premiére partie.

QUERCETANUS, en François DU CHESNE (Joſeph) étoit d'Armagnac, Province de France. Il demeura long-tems en Allemagne, où il s'appliqua beaucoup à la Chimie, & s'attira l'eſtime des plus célébres Médecins du Pays. Vers l'an 1573. il reçut le bonnet de Docteur en l'Univerſité de Bâle; delà il vint à Paris, où il fut reçu au nombre des Médecins ordinaires du Roi Henri IV. Il fit la Médecine en cette Ville avec aſſez de

réputation; mais elle fut traverſée par l'envie des Docteurs de la Faculté. Il mourut à Paris l'an 1609, dans un âge fort avancé, après avoir composé pluſieurs Ouvrages. En voici les titres:

De priſcorum Philoſophorum veræ Medicinæ materia, &c. S. Gervaſii, 1603. *in-8vo.*

Tetras graviſſimorum totius capitis affectuum. Marpurgi, 1609. *in-8vo.*

Peſtis Alexicacus ſeu luis peſtiferæ fuga, &c. Pariſiis, 1608. *in-8vo.*

Sclopetarius, ſive de curandis vulneribus, quæ ſclopetorum & ſimilium tormentorum ictibus acciderunt, Liber. Lugduni, 1576, 1600. *in-8vo.*

Pharmacopæa dogmaticorum reſtituta. Lipſiæ, 1607. *in-8vo. Venetiis*, 1614. *in-4to.*

Diæteticon Polyhiſtoricon. Lipſiæ, 1607. *in-8vo.*

Ad Jacobi Auberti Vindonis, de ortu & cauſis metallorum explicationem, brevis Reſponſio, &c. Lugduni, 1576, 1600. *in-8vo.*

Ad veritatem Hermeticæ Medicinæ ex Hippocratis, veterumque decretis ac Therapeuſi, &c. adversùs cujuſdam anonymi phantaſmata Reſponſio. Lutetiæ, 1603. *in-8vo. Francofurti*, 1605. *in-8vo.*

Ad brevem Riolani excurſum brevis Incurſio. Marpurgi, 1605. *in-8vo.*

Opera medica. Lugduni, 1600. *in-8vo.*

QUERCETANUS. *Voyez* CHESNEAU.

QUILLET, (Claude) célébre Poëte Latin du XVII. ſiécle, nâquit à Chinon, & y pratiqua la Médecine avec réputation. S'étant déclaré contre les Poſſédées de Loudun & de Chinon par un Traité manuſcrit, dont l'Original ſe trouve dans la Bibliothéque de Sorbonne, il fut obligé de ſe retirer en Italie, où il devint Sécrétaire du Maréchal d'Eſtrées, Ambaſſadeur de France à Rome. Quillet publia en Hollande en 1655. un Poëme Latin, intitulé: *Calvidii læti Callipœdia, ſeu de pulchræ prolis habendæ ratione.* C'eſt-à-dire, des moyens d'avoir de beaux enfans. Il le publia enſuite ſous celui de: *Claudii Quilleti Callipœdia. Pariſiis*, 1656. & le dédia au Cardinal Jules Mazarin.

On a été long-tems ſans ſavoir les cauſes de ces variations du Poëte, & enfin on a appris d'une perſonne bien inſtruite de la fortune de ce Livre, que Mr. Quillet l'a-

voit d'abord fait imprimer en Pays étranger ſous ſon nom contourné en cette eſpéce d'Anagramme, *Calvidii Læti* au lieu de *Claudii Quilleti;* & cela parce que dans un endroit de cette belle Poëſie, où il marque les précautions qu'il faut prendre pour unir les époux, afin qu'ils aient une belle poſtérité, & où il invective fortement contre les mariages même des Puiſſances, lorſqu'ils ne ſont pas faits ſelon les régles qu'il donne, il s'étoit abandonné imprudemment à une digreſſion contre le panchant qu'il attribuoit à la France, de ſe livrer à des Etrangers, & pour les alliances, & pour le gouvernement; témoin, diſoit-il, (par rapport à ce dernier article) le pouvoir ſouverain dont jouit un Etranger : *Trinacriis devectus ab oris advena.* Voilà juſtement la deſcription du Cardinal Mazarin, né à Rome, mais Sicilien d'origine. Les Emiſſaires du Miniſtre, peu de tems après que l'Ouvrage fut publié, lui découvrirent le véritable nom de l'Auteur. L'Abbé Quillet, qui ſe croyoit sûr de ſon ſecret ſous le maſque, prit volontiers, à la priére d'un ami, le parti de ſe préſenter devant le Cardinal, dans le tems que cette Eminence diſtribuoit des penſions aux Savans. Le Poëte n'eut pas été plutôt introduit, que le Cardinal affectant un air doux, lui dit d'un ton plaintivement flatteur : *Quel ſujet vous ai-je donné, Mr. l'Abbé Quillet, pour me traiter comme vous avez fait dans votre admirable Callipédie? Malgré votre procédé, j'ai toujours ſenti du côté du cœur, quelque choſe qui me portoit à vous demander votre amitié, & à vous donner des marques de la mienne.* Ces paroles prononcées, le Cardinal, ſans laiſſer au Poëte le loiſir de répondre, appella Ondedei, Evêque de Frejus, ſon confident. *Ondedei*, lui dit-il, *n'y a-t'il point quelque petite Abbaye vacante qui puiſſe accommoder ce grand Poëte?* L'Evêque qui avoit concerté cette ſcéne avec le Cardinal, répondit : *Oui, Monſeigneur, il y en a une jolie de quatre cens piſtoles, revenu bien venant. Je vous la donne, Mr. Quillet*, dit le Cardinal : *adieu, apprenez à ménager davantage vos amis.* Le Poëte confus d'une telle générosité & d'un ſi ſurprenant bienfait, ſortit avec la réſolution de chanter haut les louanges de l'Eminence : il réforma pour cela ſon Ouvrage, & le lui dédia après cette réforme.

La Callipédie fut donc imprimée à Paris, & l'a été enſuite pluſieurs fois, généralement goutée des connoiſſeurs pour ce qui regarde la Poëſie. Monſieur Quillet com-

mence ſon Ouvrage par célébrer dans ſon Epitre dédicatoire, les louanges du Cardinal; puis il vient à la Callipédie qu'il diviſe en quatre livres.

Dans le premier, il commence par invoquer en Poëte, le ſecours des Graces & de la Mere des Graces; après quoi il expoſe les différens gouts des Amans ſur la beauté de leurs Maîtreſſes; il paſſe delà aux conditions requiſes dans ceux qui ſe deſtinent au mariage, & qui veulent avoir une belle poſtérité.

Dans le ſecond, Mr. Quillet donne divers préceptes aux gens mariés ſur ce qu'il eſt à propos qu'ils obſervent au moment qu'ils veulent devenir peres & meres; il marque auſſi ce qu'il croit qu'il leur convient de pratiquer, pour avoir des garçons plutôt que des filles.

La maniére dont ſe doivent conduire les femmes groſſes & les nouvelles accouchées, fait le ſujet du troiſiéme Livre.

Le quatriéme commence par une vive deſcription de la miſére de l'homme pendant les premiéres années, viennent enſuite diverſes régles pour former l'eſprit des enfans lorſqu'ils ſont parvenus à un certain âge.

Quillet mourut en 1661, âgé de 59 ans.

QUINTUS, Médecin, que Galien dit avoir été le plus habile des Médecins de ſon tems. Il vivoit vers la fin du premier ſiécle de ſalut & le commencement du ſecond. Il diſoit, en raillant, que le chaud, le froid, le ſec & l'humide ſont des qualités dont la connoiſſance appartient plutôt aux Baigneurs qu'aux Médecins, & qu'il faut laiſſer l'examen de l'urine aux Peintres & aux Teinturiers. Il fut chaſſé de Rome, parce, diſoit-on, qu'il tuoit tous ſes malades: mais Galien ajoute que le banniſſement de Quintus fut un effet de l'envie & de la calomnie des autres Médecins. Quintus avoit été diſciple de Marinus, dont il eſt parlé en ſon lieu.

QUINTUS STERTINIUS, Médecin, qui vivoit dans le premier ſiécle ſous les Empereurs Tibére & Caligula. Au rapport de Pline, il faiſoit beaucoup valoir aux Princes la facilité qu'il avoit de ſe contenter de 500000 ſeſterces, (qui font environ 50000 livres) au lieu qu'il en pouvoit gagner ſoixante mille, à compter ce que lui valoit, l'une après l'autre, chaque maiſon de la Ville de Rome. L'Empereur Claude, pourſuit le même Auteur, donnoit le même appointement au frere de Stertinius; &

quoique ces deux freres eussent beaucoup dépensé pour des ornemens publics qu'ils avoient fait faire dans la Ville de Naples, ils laisserent encore à leurs héritiers trente millions de sesterces, c'est-à-dire, trois millions de livres.

Les sesterces, dont on parle ici, sont les petits sesterces, qui valoient environ deux sols monoie de France, ou un patar monoie de ce Pays, à dix pour une livre.

R.

RABBI MOÏSES MAIMONIDES, Médecin originaire d'Egypte & natif de Cordoue, florissoit vers l'an 1163. Il a écrit un Traité :

De Regimine sanitatis ad Saldanum Regem. Augustæ Vindelicorum, 1518. *in-4to. Venetiis*, 1514, 1521. *in-folio*, *cum Consiliis Joannis Mathæi de Gradi.*

Aphorismi secundùm doctrinam Galeni Medicorum Principis. Bononiæ, 1489. *in-4to. Basileæ*, 1579. *in-8vo.*

RABELAIS, (François) dont l'esprit enjoué, quoiqu'un peu trop libre, est si renommé, étoit de Chinon, Ville de Touraine, & vivoit dans le seiziéme siécle. Il prit l'habit des Religieux de saint François dans le Monastére des Cordeliers de Fontenay-le-Comte en Bas-Poitou, où il se rendit très-habile dans les Langues, & principalement le Grec. Cependant des personnes de la premiére qualité, à qui son esprit enjoué & ses plaisanteries étoient agréables, le firent sortir de son Cloître, & lui obtinrent permission du Pape Clément VII. de pouvoir passer dans l'Ordre de saint Bénoit au Monastére de Maillezais. Mais depuis il quitta tout-à-fait l'habit Religieux, & alla étudier en Médecine à Montpellier, où il prit les dégrés de Docteur, & écrivit d'excellens Ouvrages sur Hippocrate, dont il mit les Aphorismes en Latin sous ce titre :

Aphorismorum Hippocratis sectionum septem recognitio, quibus ex Ant. Musæ commentariis adjecit & octavam, & Præsagiorum Lib. III. de ratione victûs in morbis acutis, Lib. III. &c. Lugduni, 1545. *in-12.*

On dit que le Chancelier Du Prat ayant fait abolir, par

Arrêt du Parlement, les Priviléges de la Faculté de Médecine de Montpellier, Rabelais eut l'adresse de le faire révoquer; & c'est pour cette raison que ceux qui sont reçus Docteurs en cette Université, portent la Robe de Rabelais, qui y est en grande vénération. Il se fit ensuite connoître à Paris, où le Cardinal Jean du Bellay, Evêque de la même Ville, le choisit pour être son Médecin ordinaire, & le mena, en cette qualité, à Rome, où Rabelais ne put s'empêcher de goguenarder devant le Pape Paul III. comme Scevole de Sainte-Marthe l'a remarqué: *In Pauli tertii conspectum venire jussus, ne ipsi quidem Pontifici Maximo pepercit.* Le même Cardinal lui procura une Bulle d'absolution de son apostasie. A son retour, il l'employa en des négociations importantes, & lui donna une Prébende à Saint-Maur des Fossés avec la Cure de Meudon. Ce fut environ ce tems-là que Rabelais écrivit sa Satire comique un peu trop licencieuse: on a d'autres piéces de sa façon, qui sont plus sérieuses. Quoique Rabelais soit fort décrié pour les mœurs, à cause des railleries qu'il a faites des choses sacrées & des Religieux, il faut cependant avouer que c'étoit un excellent homme. Il savoit le François, l'Italien, l'Espagnol, l'Allemand, le Latin, le Grec, l'Hébreu, & même l'Arabe, qu'il avoit appris à Rome d'un Evêque de Caramithe: c'est du moins ce qu'il témoigne lui-même. Outre cela, il étoit Grammairien, Poëte, Philosophe, Médecin, Jurisconsulte & Astronome.

Rabelais mourut en 1553, âgé de 70 ans. Les plus excellens Poëtes de son tems composerent des Epitaphes à sa mémoire. Etienne Pasquier rapporte celle-ci dans son Livre des Tombeaux:

Sive sit tibi Lucinianus alter,
Sive sit Cynicus, quid Hospes ad te?
Hîc unus Rabelæsius facetus,
Nugarum pater, artifexque mirus,
Quidquid is fuerit, recumbit urnâ.

Il rapporte encore ce quatrain dans son Recueil des Portraits:

Ille ego Gallorum Gallus Democritus, illo
Gratius aut si quid Gallia progenuit.
Sic homines, sic & cœlestia numina lusi,
Vix homines, vix ut numina læsa putes.

Voici encore le ſens d'une Epitaphe de François Rabelais, compoſée par Jean-Antoine Du Baïf:

Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous dequoi rire.

On dit ordinairement que Rabelais mourut à Meudon, mais ce fut à Paris dans une maiſon de la rue des Jardins, & il fut enterré au cimetiére de ſaint Paul. Un Curé de Meudon a fait imprimer tout ce qui ſe trouve à ſa louange. Il y a eu un grand nombre d'éditions des Oeuvres de Rabelais : la plus complette eſt celle d'Amſterdam en 1711, en 5 vol. *in-8vo*, avec les notes de Mr. Le Duchat.

RAMELINUS, ou REMMELINUS (Jean) étoit d'Ulm en Suabe, & floriſſoit au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Il a donné au Public un Ouvrage qui n'eſt remarquable que par les figures ; elles ſont placées de façon que l'on a d'un côté les parties antérieures, & de l'autre les parties poſtérieures. En levant la partie de la figure qu'on vient d'examiner, on voit le côté oppoſé ; & en continuant ainſi, on rencontre les parties les plus profondes dans leur ordre, ſelon leur éloignement de la partie repréſentée dans la premiére figure.

Stephanus Michel Spachier a gravé ces figures, & elles furent publiées ſous le titre de:

Deſcription ou Vue du Microcoſme, ou l'Anatomie du corps de l'homme & de celui de la femme.

Cet Ouvrage a paru en Hollandois en 1645 ; en Anglois à Londres, 1702. *in-folio;* en Latin à Ausbourg en 1619. *in-folio.*

Catoptrum Microcoſmicum ſuis ære inciſis viſionibus ſplendens, cum hiſtoria & pinace de novo prodiens.

RANCHIN (François) étoit de Montpellier, où il commença ſon cours de Médecine en 1587. Il y reçut le bonnet de Docteur en 1592 ; puis ayant fait voir de quoi l'étendue de ſon génie étoit capable, par les leçons de Chirurgie qu'il donna publiquement au nom & à l'abſence d'André Du Laurens, on lui conféra en 1605. une place de Profeſſeur devenue vacante par la mort de Jean Saporta. En 1612. il fut élu Chancelier de la même Univerſité, & il mourut en 1641, après avoir enrichi la poſtérité des fruits de ſon eſprit. Ils ſont renfermés dans un Ouvrage *in-4to.* qu'il publia ſous ce titre :

Opuscula medica, utili jucundâque rerum varietate referta. Lugduni, 1627.

RANGONUS. *Voyez* PHILOLOGUS.

RASARIO, (Jean-Baptiste) Médecin Italien, fils de *Pierre*, issu de famille noble, étoit de Sesia près de Novarre. Il fit ses premiéres études à Milan. Les belles qualités de son esprit le firent connoître dès sa jeunesse, à Philippe II, lorsque du vivant de Charles-Quint son pere, allant d'Espagne en Allemagne, il passa par l'Italie. Il fut depuis appellé à Venise, où il enseigna la Rhétorique & la Langue Gréque pendant vingt-deux ans. Il entretint une amitié étroite avec *Sigoine*, *P. Manuce*, *Muret*, & *Octavien Ferraro*. Il traduisit de Grec en Latin les Ouvrages de Galien & ceux de quelques Interprétes d'Aristote. Il fut extrêmement aimé par la République de Venise, & il célébra la mémorable victoire qu'elle avoit remportée sur les Turcs, aux Isles de Curzolari, dans une belle Oraison qu'il fit à la louange des Vénitiens. Mais Philippe leur envia ce bel ornement de leur Ville, & voulut l'attirer dans l'Université de Conimbre, lui promettant des appointemens considérables. Il s'excusa d'abord sur son âge avancé ; mais enfin, à la priére de ce Prince qui avoit droit de commander, & auquel Rasario avoit des obligations considérables, il se résolut d'aller à Pavie, où il enseigna la Rhétorique pendant quatre ans, avec la même réputation qu'il l'avoit enseignée à Venise : après quoi il mourut d'une fiévre maligne en 1578, âgé de plus de 60 ans. Tous les Ordres de la Ville accompagnerent sa pompe funébre jusqu'à l'Eglise des Augustins, où il fut enterré.

Rasario sembloit n'être né que pour faire du bien à toutes sortes de personnes; mais sur-tout il avoit une extrême charité pour les pauvres. Il traitoit les malades sans aucun salaire, & il nourrissoit les nécessiteux comme s'il en eût été le pere. Il a donné au Public plusieurs excellens Ecrits, qui sont de glorieux monumens des grands progrès qu'il avoit faits dans les Sciences. Il traduisit de Grec en Latin, George Parchimére, Ammonius & Oribasius. Il étoit de l'Academie *Delli Affidati* de Padoue, où il avoit pris le nom d'*Euthimo*.

RASIS. *Voyez* RHASES.

RAU (Jean-Jacques) nâquit en 1668. dans une petite Ville du cercle de Souabe, nommé *Bade* ou *Baden*, Capi-

tale du Marquiſat du même nom. Son pere étoit Jean Rau, & ſa mere Marguerite Muller : ils faiſoient un négoce de vin fort médiocre, de maniére que leur petite fortune ne leur permit pas de donner à leur fils une éducation, à la faveur de laquelle ils euſſent lieu d'attendre qu'il pût jamais parvenir à la haute réputation qu'il s'eſt aquiſe. Le jeune Rau à l'âge de 14 ans, fut mis par ſon pere, dans la boutique d'un Chirurgien de la Ville de Strasbourg, pour apprendre la Chirurgie ; & après y avoir reſté pendant trois ans, ſes parens le croyant en état de ſe ſuffire à lui-même pour les néceſſités de la vie, au lieu de le faire revenir chez eux, ſe contenterent de lui donner quelqu'argent pour voyager, & l'abandonnerent à ſes propres riſques. Ce jeune homme ayant parcouru une partie de l'Allemagne, ſe rendit à Hambourg, où il trouva, par hazard, un vaiſſeau ſur lequel il paſſa en Norvége, & aborda au fond du Golfe de *Jelta*, où eſt ſituée la Ville de Bergen. Il ſe mit là au ſervice de N. Fraven, Chirurgien ; mais comme il avoit beaucoup de peine à ſupporter le rude froid de ce climat, dès qu'il en trouva l'occaſion, il monta ſur un autre vaiſſeau qui le porta à Amſterdam. Etant dans cette Capitale, il trouva le moyen de ſe faire aggréger pour Chirurgien d'un vaiſſeau de guerre commandé par le Comte de Benthem, ſur lequel il parcourut toutes les côtes d'Eſpagne & beaucoup d'autres ports. Il revint de ce voyage en Hollande, juſtement lorſque le Prince Guillaume d'Orange étoit prêt à paſſer ſur ſa flotte en Angleterre, & il y fut reçu Chirurgien du vaiſſeau que montoit Milord Schey en qualité de Vice-Amiral, de maniére qu'il fut préſent à toute cette expédition.

Juſqu'alors Rau avoit mené une vie errante en la compagnie de gens fort groſſiers ; mais heureuſement il s'étoit reſervé par ſes épargnes, tout ce qu'il avoit pu amaſſer dans ce genre de vie très-périlleux & très-pénible. Etant de retour en Hollande, il ſe rendit à Leyde, où il s'adonna à l'étude de la Médecine avec une application ſurprenante ; & lorſqu'il crut avoir fait un progrès ſuffiſant, il partit pour Paris, afin de s'y exercer à l'Anatomie & à la Pratique chirurgicale. Dans cette Ville il eut commerce avec les plus excellens Anatomiſtes. De Paris il revint à Leyde en 1694, & il ſe fit de nouveau inſcrire à la Matricule de l'Univerſité le 13 de Mars de la même année,

& le onze Mai ſuivant, il ſoutint publiquement pour ſon Doctorat, une Diſſertation en forme de Théſe :

De Origine & Generatione Dentium.

Après quoi le célébre Drelincourt lui donna le bonnet de Docteur en Médecine. Pour lors, laſſé de la vie errante qu'il avoit menée par le paſſé, il fixa ſa demeure à Amſterdam, où il s'étoit fait connoître par ſes ſavantes démonſtrations ſur différens cadavres, que les Magiſtrats de cette grande Ville lui permirent en 1696. de diſſequer publiquement dans leur célébre Amphithéâtre.

Vers ce tems-là une eſpéce d'Hermite, nommé *Frere Jacques de Beaulieu*, vint à Amſterdam pour y exercer, comme il avoit fait en France, ſa nouvelle méthode de tirer la pierre de la veſſie. Ce nouvel Artiſte ayant à cette fin, obtenu la permiſſion des Magiſtrats, Rau aſſiſta preſque toujours à ſes opérations qu'il condamnoit & deſapprouvoit abſolument, ſur-tout à cauſe du défaut des inſtrumens. Son obſtination à blâmer cette méthode, ayant été mal interprétée du Magiſtrat, Rau fut obligé de ſe taire pendant quelque tems : mais la vérité de ce qu'il avoit avancé, s'étant depuis manifeſtée par de triſtes événemens, il fut chargé lui-même de l'emploi de Lithotomiſte, & l'Hermite ſe vit reduit à quitter la Ville. Après avoir vu travailler Frere Jacques, il rectifia la maniére d'opérer de ce nouvel Artiſte, & fit des cures ſurprenantes par la taille à l'appareil latéral. En 1713. on l'appella à la Chaire d'Anatomie & Chirurgie en l'Univerſité de Leyde, pour y remplir la place devenue vacante par la mort du fameux Bidloo. Il ne quitta Amſterdam qu'avec peine ; mais il fallut obéir, & il vint à Leyde combler l'idée avantageuſe que tout le monde avoit conçue de ſon mérite. En 1718. il parvint au ſuprême dégré d'honneur, en rempliſſant la charge de Recteur. Il étoit venu Profeſſeur à Leyde, jouiſſant d'une ſanté parfaite ; & tant qu'il fut dans cet état, il remplit tous ſes devoirs avec beaucoup d'aſſiduité : mais quatre ans avant ſa mort, une chute fâcheuſe l'ayant bleſſé au pied, & les douleurs cauſées par cette bleſſure, l'ayant tenu au lit pendant quelques ſemaines, quand elles furent calmées, ſon pied devint œdemateux. Comme par ce nouvel accident il fut encore obligé de garder long-tems le repos, ſon mal commença à l'inquiéter, & deux ans avant ſa mort, il fut attaqué de la maladie hipocondriaque. Il mena une vie

trifte & languiffante pendant ces deux années; fon mal augmentoit de jour en jour, & enfin vers le mois de Juillet 1719, il commença d'être atteint d'un délire mélancolique, qui parvint à un tel point, malgré tous les fecours de fes collégues & de fes amis, qu'il mourut le 18 du mois de Septembre de la même année, ayant aquis, par fon travail, un bien raifonnable, une haute réputation, & fe trouvant plus comblé d'honneur qu'il n'auroit ofé l'efpérer. Il fut inhumé dans la principale Eglife de Leyde, où Bernard Albinus, favant Médecin de cette Ville, prononça fon Oraifon funébre.

Rau étoit d'une haute ftature, fort & robufte, d'une forme toute virile, d'un vifage févére & d'un regard un peu farouche. Il avoit l'efprit prompt & d'une vivacité extraordinaire, ayant, en général, trop d'ardeur & de mouvement. Au refte, ingénieux, propre au travail, penfant jufte & fort avide de la gloire; mais il vouloit l'aquerir ouvertement par fon mérite, & jamais par fineffe. Il a vêcu dans le célibat frugalement & fobrement, mais libre & gai avec fes amis. Il étoit peu propre à flatter les gens, & il lui étoit impoffible de cacher long-tems fes penfées.

RAUWOLF, (Leonard) Médecin Allemand, natif d'Ausbourg, vivoit vers l'an 1583. Il étudia en France & en Italie, & depuis il voyagea au Levant. A fon retour, il compofa un Ouvrage intitulé:

Hodæporicon, five Itinerarium Orientis in Syriam, Judæam, Arabiam, Mefopotamiam, Babyloniam, Affyriam & Armeniam, in fex partes diftinctum, in quibus plurima rara de omni materia medica traduntur, additis variis plantarum, animantium, aliarumque rerum iconibus. Laugingæ, 1583. *in-4to.*

RAY (Jean) nâquit à Black Notly, Village obfcur du Comté d'Effex, en 1628. Quoique fon pere ne fût qu'un Forgeron, il ne négligea point fon éducation, & il l'envoya étudier à Cambridge. Entre les différentes Sciences dont on faifoit des leçons dans cette Univerfité, Ray choifit la Pythologie : il fe livra entiérement à cette étude. Bientôt il fe mit à parcourir les campagnes des environs de Cambridge; il chercha toutes les plantes qui y croiffent, & même celles que produit toute cette Contrée d'Angleterre; & le Catalogue qu'il en donna, fut pour les connoiffeurs un préfage qui leur fit annoncer les grands progrès que Ray feroit dans la Botanique. En 1661. il

entra dans les Ordres ſacrés; en 1673. il épouſa une des filles de Mr. Oakley, de Launton dans la Province d'Oxford. Depuis 1648. juſqu'au tems de ſon mariage, il s'occupa à voyager dans les différentes parties de l'Angleterre, de l'Ecoſſe & de l'Irlande; & le but de tous ces voyages fut de s'inſtruire dans l'Hiſtoire naturelle de ſon Pays. Mais ce théâtre ne ſuffiſoit pas à ſa capacité : il embraſſa plus d'eſpace dans ſes recherches. Il paſſa en Hollande, en Allemagne, en Italie & en France, compagnon de voyage de Mr. Willoughbi, homme de naiſſance, animé du même gout & livré aux mêmes recherches que Ray. Ce fut dans ces voyages qu'il ramaſſa les matériaux qui ont ſervi de fondement aux *Synopſis*, tant des plantes de l'Angleterre, qu'à un autre Ouvrage ſous le même titre, ſur les plantes de l'Europe en général. Tous ces travaux lui avoient fait beaucoup d'honneur; mais ils n'avoient point amélioré ſa fortune : il étoit devenu Membre de la Société Royale en 1667. Après avoir paſſé quatre ans dans la Province de Warwich, il ſe retira dans l'endroit de ſa naiſſance, où content de peu, (car une modique penſion viagére que lui avoit laiſſé Mr. Willoughbi, étoit la plus grande partie de ſes revenus) il s'appliqua à enrichir la Botanique de ſes Obſervations ; en les comparant toujours avec celles de Jean Bauhin & de Cluſius, il ſe fit une méthode qu'il ſuivit dans une Hiſtoire générale des Plantes, écrite d'un ſtile rempli d'élégance & de modeſtie. Sa méthode fut un premier Ouvrage; l'Hiſtoire générale des Plantes fut le ſecond : dans celui-ci regne un ordre plus naturel que celui qu'on avoit mis juſqu'alors dans la matiére qui y eſt traitée. Mr. Willoughbi compiloit en même-tems une Hiſtoire des Oiſeaux & des Poiſſons; & ſi l'on vouloit déterminer ſur la part de ce que Mr. Ray fournit à ſon protecteur, & ſur ce que Mr. Willoughbi fournit de ſon côté, à qui appartient l'Ouvrage qui porte ſon nom, on ne balanceroit pas à l'attribuer à Mr. Ray. Il ſe préparoit à donner auſſi une *Méthode pour la connoiſſance des inſectes;* mais la caducité & des ulcéres qui lui rongeoient les jambes, ſuſpendirent ces travaux, & l'emporterent en 1705. Ray n'étoit pas moins recommandable par ſa probité que par ſa ſcience. C'étoit un homme modeſte, affable, communicatif, frugal & très-ſtudieux.

Le ſiſtême de Mr. Ray différe beaucoup de celui de Mr,

Tournefort : ſelon la derniére édition de l'Ouvrage intitulé : *Synopſis methodica ſtirpium Britannicarum*, auquel l'Editeur a fait quelques additions, il diſtribue les Plantes en vingt-huit genres différens, pendant que Mr. Tournefort n'établit que vingt-deux claſſes.

REALDUS COLUMBUS. Cet Anatomiſte nâquit à Cremone, & ſuccéda en 1544. à Veſale dans la Chaire d'Anatomie en l'Univerſité de Padoue.

Realdus Columbus avoit été extremêment lié avec Veſale, dont il avoit eu occaſion d'entendre ſouvent les leçons publiques : on l'accuſe cependant d'avoir été ingrat à ſon égard, & de lui avoir volé tout ce que l'on trouve de bon dans ſes Ouvrages. D'autres prétendent qu'il avoit des idées des choſes plus claires que Veſale, & que les deſcriptions qu'il en a données, ſont plus exactes. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le Latin de Columbus eſt très-pur.

Il a le premier parlé, avec quelque exactitude, des caroncules qui ſont dans le vagin; il a fait mention le premier du rendoublement du peritoine, & il a aſſuré que la pleure étoit auſſi rendoublée. Il s'attribue à lui-même la découverte de la tunique innominée de l'œil, & il accuſe ſes prédéceſſeurs d'ignorance ſur ce point. Mais Douglas prétend que la tunique de l'œil, que Galien a décrite ſous le nom de ſixiéme tunique, eſt la même que celle que nous appellons tunique innonimée.

Il ſe vante encore d'avoir découvert le troiſiéme os qui ſert à nous tranſmettre l'impreſſion des corps ſonores.

Il dit que Veſale n'a pas ſeulement décrit, mais qu'il a diſſequé publiquement la langue, le larynx & les yeux du bœuf, au lieu de la langue, du larynx & des yeux de l'homme, & qu'il a été témoin oculaire de cette impoſture.

Galien & Veſale s'étoient trompés ſur le nombre des muſcles de l'œil : ils en avoient compté plus qu'il n'y en a. Columbus eſt tombé dans l'erreur oppoſé ; car il n'y en compte que quatre.

Ses Ouvrages ont été imprimés ſous le titre de :

Realdi Columbi in almo Gymnaſio Patavino Anatomici celeberrimi, de Re anatomica, Libri quindecim. Venetiis, 1559. *in-folio. Pariſiis*, 1572. *in-8vo. Francofurti*, 1590, 1593. *in-8vo. Lugduni Batavorum*, 1667. *in-8vo.*

REGA, (Henri-Joſeph) Docteur & Profeſſeur Primaire de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Lou-

vain, nâquit dans cette Ville le 26 Avril 1690, de *Pierre* Rega & de *Christine Van Herrebergen.* Ses parens l'éleverent avec beaucoup de soin; & dès qu'il fut en âge, ils l'envoyerent au Collége de la Sainte-Trinité de la même Ville de Louvain. Cette Ecole d'Humanités, si célébre par les grands Hommes qu'elle a formés, fut celle où le jeune Rega remporta toujours les premiéres places. Il passa ensuite au Pédagogue du Porc, où il puisa dans l'étude de la Philosophie, mais sur-tout de la Physique expérimentale, ce gout décidé qu'il eut toujours pour la Médecine. Le 7 Avril 1712. il en prit les dégrés de Licence, & le 24 Mai suivant, les Magistrats de Louvain lui conférerent la leçon devenue vacante par la mort de Mr. *De Lucq.* Cette premiére promotion ne fit qu'augmenter en lui cette ardeur infatigable qu'il avoit pour l'étude; & comme la Chaire de Médecine qu'on lui avoit donnée, ne l'occupoit que pendant six semaines, il n'en eut pas plutôt rempli les devoirs, qu'il alla à Paris se perfectionner dans l'Anatomie, la Chirurgie & la Chimie, dont il fit plusieurs cours. A son retour de Paris, c'est-à-dire, avant sa vingt-quatriéme année accomplie, il composa son Traité *De Sympathia;* & ce coup d'essai, dont les Maîtres les plus consommés dans la Médecine se seroient fait honneur, lui valut une approbation universelle, quand il le fit imprimer en 1721. L'an 1716. il remplaça Mr. *De Raedemaeker*, Professeur de Chimie; le 22 Février 1718. il reçut le Bonnet doctoral avec Messieurs Favelet & Narez; il passa peu de tems après, à la leçon d'Anatomie, qu'il quitta le onze de Septembre de la même année, pour occuper la place de Professeur primaire, devenue vacante par la mort du Docteur *Peeters.* L'année suivante il fut nommé Recteur de l'Université; en 1722. on lui déféra une seconde fois le même honneur; & pendant ses deux Rectorats, il ne négligea rien de tout ce qui put contribuer à l'honneur & à l'avantage de l'Academie.

Le mérite de Rega, qui jusqu'à cette époque avoit été comme renfermée dans le sein de l'Université de Louvain, se répandit bientôt au-dehors. Sa réputation passa dans les Provinces voisines, & on ne tarda guères à voir les malades des Pays même les plus éloignés, ou le venir trouver pour profiter de ses conseils, ou le consulter par lettres. Il exerça la Médecine avec tant de générosité & de desintereſſement, que non content de refuser les honoraires

noraires qui lui venoient de la part des riches & des grands, il avoit toujours la bourſe ouverte pour ſecourir les pauvres. Jamais il ne ſe refuſa à perſonne; & quand des occupations indiſpenſables, ou la diminution de ſa ſanté dans les derniers tems de ſa vie, ne lui permirent pas de remplir les devoirs qu'il s'étoit impoſés envers les indigens, il en chargea toujours d'autres Médecins, par qui il ſe faiſoit rendre compte de leur état. Ses ſoins charitables alloient encore plus loin : s'il obſervoit, en viſitant ſes malades, qu'ils fuſſent menacés de quelque revers de fortune, il en écartoit les coups par les ſommes conſidérables qu'il leur donnoit : pluſieurs bonnes familles doivent à ſes abondantes largeſſes, d'avoir été préſervées d'une chute prochaine.

Il avoit le grand art de ſavoir tellement ménager ſon tems, que le nombre des malades ne le détourna jamais de ſes fonctions academiques, non plus que de l'étude de la Médecine & des Belles-Lettres. Sa Bibliothéque, amplement fournie de tout ce qu'il y avoit de meilleurs livres, étoit l'endroit où il paſſoit utilement les heures qu'il pouvoit ménager ſur ces occupations publiques. Ce grand Homme s'épuiſa à la fin par la continuité d'un travail trop aſſidu : il vit ſa ſanté diminuer inſenſiblement, & cependant il ne la ménagea pas davantage. Enfin, plus attentif aux maux des autres qu'aux ſiens, il parut en quelque maniére, ſe négliger lui-même, & il mourut le 22 Juillet 1754.

Nous avons de lui les Ouvrages ſuivans :

De Symphatia, ſeu de Conceſſu partium corporis humani. Harlemi, 1721. *in*-12.

De Urinis, Tractatus duo. Lovanii, 1732. *in*-12.

Accurata medendi Methodus per Aphoriſmos propoſita. Lovanii, 1737. *in-4to.*

Diſſertatio medica de Aquis mineralibus Fontis Marimontenſis in Comitatu Hannoniæ. Lovanii, 1740. *in*-12.

Diſſertatio Medico-Chimica, quâ demonſtratur ſanguinem humanum nullo acido vitiari. Lovanii, 1744. *in-8vo.*

La Séréniſſime Archiducheſſe *Marie-Eliſabeth*, pour recompenſer Mr. Rega des ſoins qu'il s'étoit donnés dans l'Analiſe des Eaux de Marimont, l'avoit honoré en 1740, du titre de ſon Médecin-Conſeiller, & lui avoit fait préſent de ſon Portrait enrichi de diamans. S. A. R. le Duc Charles de Lorraine, actuellement Gouverneur des Pays-Bas Autrichiens, l'a auſſi honoré de ſon Portrait pareil;

lement enrichi, & il reçut un pareil présent de la part du Prince de Lichtenstein. Rega étoit en commerce de lettres non-seulement avec les Médecins les plus célébres de l'Europe, mais il en recevoit très-souvent de la main des Prélats & des Magistrats les plus distingués des Pays voisins. Sa réputation s'étoit enfin tellement répandue, que sans l'attachement qu'il a toujours conservé pour l'Université de Louvain & sa Patrie, il auroit pu se faire une fortune brillante dans les Cours des Princes & des Rois, qui plusieurs fois ont cherché à l'engager à leur service. Mais le comble des désirs de ce grand Homme fut de se rendre utile à la multitude; jamais il ne cessa de l'être tant qu'il vêcut; en mourant même, il le fut par les dispositions de son testament. Il légua une somme de dix mille florins, argent de change, pour la fondation de deux bourses, principalement destinées aux Etudians en Médecine; & une autre somme de deux mille florins pour la Bibliothéque de l'Université.

REGIS, (Nicolas De) Médecin, natif de la Calabre, très-savant dans les Langues. Il traduisit de Grec en Latin quelques Ouvrages de Galien, par l'ordre de Robert Roi de Sicile, & son Ouvrage fut très-estimé.

REINESIUS, (Thomas) l'un des plus savans hommes du XVII. siécle, nâquit à Gotha le 31 Décembre 1587. Il se rendit très-habile dans les Belles-Lettres & dans la Médecine, & devint Bourguemestre d'Altembourg, & Conseiller de l'Electeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsic, où il pratiqua la Médecine, & où il mourut le 24 Février 1667, à 80 ans. On a de lui six livres de *diverses Leçons*, & un grand nombre d'autres Ouvrages en Latin. Ce fut l'un de ces Savans qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

RENAUDOT, (Théophraste) Médecin du XVII. siécle, natif de Loudun, s'établit à Paris en 1623, & fut le premier qui commença en 1631. à faire imprimer ces Nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Il en obtint le Privilége du Roi Louis XIII, lequel lui fut confirmé pour lui & pour ses héritiers par Louis XIV. Il mourut le 25 Octobre 1653, à 70 ans. Il a écrit plusieurs Ouvrages historiques.

REUSNER, (Elie) Médecin, étoit frere de *Nicolas*, & comme lui Professeur en l'Université de Génes. Il publia en 1592:

Genealogia Imperatorum, Ducum, Regum, &c. qu'on réimprima en 1612.

Isagoge Historica.

Hortulus Historico-Politicus.

On trouve encore deux autres *Reusner*, Médecins. *Barthelemi*, de qui nous avons :

Liber primus de Febribus. Vrastilaviæ, 1561. *in-8vo.*

Jérôme, qui a donné au Public les Ouvrages suivans :

Diexodicarum Exercitationum, Liber de scorbuto. Francofurti, 1600. *in-8vo.*

Urinarum probationes, Iodoci Willichii illustrata scholiis medicis. Basileæ, 1582. *in-8vo.*

RHASES, ou RASIS, qu'on appelle Albubecar Muhamed, ou, comme d'autres écrivent par corruption, Abubeter, Albubeter & Abubater, étoit fils de Zacharias, fils d'Arahi ou d'Errasis. Léon l'Africain, qui le nomme Abubachar & Rasi, nous apprend qu'il étoit Persan, de la Ville de Rai, fils d'un Marchand, & qu'il étudioit la Philosophie & la Médecine à Bagdad, d'où il vint au Caire; du Caire il passa à Cordoue, à la sollicitation d'Almansor, homme puissant, riche & savant.

Rhases avoit une grande connoissance de l'Astronomie, de la Musique & de l'Alchimie, & on prétend qu'il est le premier Médecin qui ait fait mention de cette derniére science. Il passe pour le chef des Médecins Arabes : c'est d'après lui, sans en excepter Avicenne, qu'ils ont composé leurs Ouvrages. Il étoit âgé de 30 ans lorsqu'il alla à Bagdad : il y fut considéré à un tel point, que quelque tems après, il fut choisi préférablement à plus de cent Médecins qui y étoient alors, pour avoir soin du fameux Hôpital de cette Ville. Quoi qu'il eût commencé assez tard l'étude de la Médecine, cependant il fut surnommé *Experimentator*, à raison du grand nombre d'années qu'il a vêcu. A l'âge de quatre-vingt ans, il devint aveugle, & mourut peu de tems après, vers l'an 932 de salut selon Freind; car selon René Moreau, il florissoit en 966, & selon Wolf Justus en 1070. ou 1085.

C'étoit un homme infatigable à l'étude, qui ne cessa jamais ou de lire ou d'écrire : aussi fut-il appellé le Galien des Arabes. L'ardeur qu'il avoit de s'instruire, lui avoit fait entreprendre de longs & pénibles voyages. Abi Osbaia compte 226 Livres écrits par Rhases. Nous avons de lui un Ouvrage divisé en douze livres, qui a pour titre :

Elhavi, ou comme on l'écrit quelquefois, *Helchavi*, *Elchavi* & *Elkavi*, ou *Libri continentes;* dix livres dédiés à Almanfor ; fix livres d'Aphorifmes, & quelques autres Traités. Le *Continent* de Rhafes eft principalement tiré d'Ætius & de Paul, & il le donne comme un corps entier de Médecine, auffi complet que celui d'Hippocrate, mais fans aucun ordre. Il avoit cependant de grandes parties, & par rapport à fon fiécle, c'étoit un favant Médecin, comme il paroît par fon Traité de la petite Vérole; maladie qui parut, pour la premiére fois, en Egypte du tems d'Omar, fucceffeur de Mahomet. On eftime encore fon livre fur les maladies des enfans, qui eft le premier Ouvrage fur ce fujet, & fes remarques fur les bons Médecins & fur les Charlatans.

Un certain Ibn Chalicam rapporte dans les *Analecta* d'Hottinger, qu'il dédia encore à Almanfor un livre de Chimie, que fa dédicace lui valut une recompenfe de cent deniers; mais qu'il fut puni & banni pour n'avoir pu exécuter ce qu'il promettoit dans fon Ouvrage.

Arnauld de Villeneuve dit de Rhafes, qu'il avoit des notions claires des chofes; qu'il opéroit avec fermeté; qu'il jugeoit avec circonfpection, & qu'il étoit d'un mérite éprouvé.

Léon Afer ou l'Africain rapporte de lui l'Hiftoire fuivante. Paffant un jour dans les rues de Cordoue, il vit le peuple affemblé, & il apprit, en demandant la raifon de ce concours, qu'un Citoyen qui prenoit l'air en fe promenant, étoit tombé mort fubitement. Rafes s'approcha; & après avoir examiné cet homme, il fe fit promptement apporter des baguettes, qu'il diftribua à ceux qui l'environnoient, en gardant une pour lui, & les exhortant à l'imiter. Alors il fe mit à frapper le corps immobile du Citoyen fur toutes les parties, & particuliérement fous la plante des pieds; les autres en firent autant. Le refte de l'affemblée les regardoient comme des fous; mais au bout d'un quart d'heure, l'homme mort commença à fe remuer; il revint enfuite parfaitement, au milieu des acclamations du Peuple qui crioit, au miracle. Rafis alors remonta fur fa mule, & continua fon chemin. Almanfor ayant appris cet événement, le fit venir, & lui dit en le complimentant : « Je vous connoiffois pour excellent Médecin, mais „ je ne vous croyois pas homme à reffufciter les morts. „ Rafis lui répondit : « J'avoue que j'entens la Médecine;

„ mais je ne ſais pas rendre la vie aux morts; c'eſt l'ou-
„ vrage de Dieu. Quant à ce que je pratiquai derniére-
„ ment avec tant de ſuccès, je ne l'ai trouvé dans aucun
„ livre de Médecine, ni ne le tiens d'aucun maître; mais
„ il m'arriva de faire en compagnie le voyage de Bagdad
„ en Egypte. En entrant dans les déſerts, quelques Ara-
„ bes, gens de qualité, ſe joignirent à nous. En chemin
„ faiſant, un d'entre eux ſe laiſſa tomber de deſſus ſon
„ cheval, comme s'il eût été mort. Un vieillard de notre
„ troupe mit pied à terre ſur le champ; & coupant une
„ poignée de verges, il nous en diſtribua à tous, & nous
„ commençames à nous exercer ſur le prétendu mort,
„ comme nous fimes, il y a quelques jours, ſur le Citoyen
„ de cette Ville, & avec le même ſuccès. Tout le mérite
„ de ma cure ſe reduit donc à avoir remarqué, que le cas
„ du Citoyen étoit le même que celui de l'Arabe : quant
„ à l'événement, c'eſt un pur hazard. „ Ce récit plut à Almanſor, & il ne put s'empêcher de dire, avec admiration, à Raſis : « La Contrée que vous habitez, peut ſe
„ vanter de poſſéder en vous Galien. A quoi Raſis re-
„ pliqua modeſtement : L'expérience vaut mieux que le
„ Médecin.

RHEGINOD, ou RHEGINUS, (Guillaume) Médecin de Lyon, vivoit en 1560. Il compoſa divers Ouvrages, & entre autres le ſuivant :

Medicinæ Exercitamenta, ex ſelectis linguæ utriuſque Authoribus illuſtrata. Lugduni, 1564. *in-folio.*

RICCI, ou RICIUS, (Paul) Médecin, Allemand de nation, vivoit au commencement du ſeiziéme ſiécle, vers l'an 1514. Il étoit né dans une famille Juive, & il ſe fit Chrétien. Il enſeigna à Pavie, & fut depuis Médecin de l'Empereur Maximilien I. Eraſme étoit ſon ami, & parle avantageuſement de lui. Paul Ricius a compoſé divers Ouvrages.

RICHTHAUSEN, Gentilhomme Allemand, dont il eſt parlé dans quelques Auteurs de Chimie, qui en 1648. convertit trois livres de mercure en or, avec un ſeul grain de poudre, en préſence de l'Empereur Ferdinand III. On ajoute que ce Prince le créa Baron, avec le titre de *Caos*, & qu'il fit auſſi frapper une médaille de cet or chimique, avec des Inſcriptions particuliéres ſur l'un & l'autre côté. On voyoit ſur une des faces de cette médaille, la figure d'un jeune homme nud, qui avoit le ſoleil pour tête, & qui

tenoit dans sa main droite la Lyre d'Apollon, & dans sa gauche le Caducée de Mercure avec cette devise:

Divina Metamorphosis exhibita Pragæ
15 *Jan.* 1648.
In præs. S. Cæs. Maj. Ferdin. III.

Sur le revers on lisoit:

Raris hæc ut hominibus nota est ars, ita rarò in lucem prodit: Laudetur Deus in æternum qui partem infinitæ suæ scientiæ, abjectissimis suis creaturis communicat.

Cette médaille qu'on trouva dans la suite dans l'écritoire de l'Empereur, fut donnée à Zwelffer par l'Empereur Leopold, pour être frappée en airain. C'est Zwelffer lui-même qui nous raconte ce fait dans l'Ouvrage intitulé: *Mantissa Pharm. Spagyr.* où l'on trouve aussi la figure gravée sur un des côtés de la médaille, tel qu'on la voit dans l'Oedipe chimique de Becher. Monconnys nous apprend, sur le témoignage de l'Electeur de Mayence, qui lui en fit le récit à la Diéte de Ratisbonne en 1664, comment la poudre en question étoit tombée entre les mains du Baron de Caos, & de qui il la tenoit. Voici les propres paroles de Monconnys:

„ Un nommé la Busardiére demeuroit à Prague dans „ la maison d'un Gentilhomme, qu'on croit être le Comte „ de Schlick. Ce la Busardiére étant tombé malade, & „ se trouvant sur le point de mourir, écrivit à de Caos, „ son ami, de venir à Prague le plus promptement qu'il „ lui seroit possible: mais celui-ci ne put faire assez de „ diligence, en sorte que le malade étoit mort il y avoit „ quelques heures, lorsqu'il arriva. La premiére chose que „ fit de Caos, ce fut de s'informer si son ami n'avoit rien „ laissé qui dût lui être remis. Le Maître de la maison lui „ montra une certaine poudre que le Sieur la Busardiére „ lui avoit donnée en dépôt, mais dont il ne connoissoit „ pas l'usage. De Caos se saisit de la poudre, l'emporta, „ & fit avec elle plusieurs projections. Elle fut éprouvée, „ pour la premiére fois, en présence du dernier Empe- „ reur, qui fit frapper, de l'or produit en sa présence, une „ médaille qui porte sur une de ses faces, la figure & les „ attributs de Mercure; & sur le revers, le jour & l'an- „ née auxquels la médaille a été frappée.

RIDLEY (Henri) étoit Membre du Collége des Mé-

decins à Londres. Il publia ſur la fin du dernier ſiécle, un Traité du cerveau, dans lequel on trouve quelques obſervations qui avoient échappé à Willis & Vieuſſens. Son Ouvrage a pour titre :

L'Anatomie du Cerveau, contenant ſon Mécaniſme & ſa Phyſiologie, avec quelques découvertes nouvelles & quelques remarques critiques ſur des Auteurs modernes qui ont écrit ſur ce ſujet, &c. A Londres, 1695.

Cet Ouvrage eſt écrit en Anglois.

RIETMAEKERS, (Hubert) de Breda, exerça la Médecine à Tirlemont, où il vêcut avec beaucoup d'eſtime au commencement du XVII. ſiécle. Les qualités de ſon cœur, qui étoit bon, franc & libéral ; celles de ſon eſprit, qui étoit prudent, judicieux, & très-orné par l'étude des Belles-Lettres, lui avoient mérité l'affection de ſes Concitoyens. Nous avons de lui :

De Nephritico dolore Tractatus. Lovanii, 1622. *in-4to. Ibid.* 1639. & *Venetiis*, 1655. *in*-12.

Il ſe préparoit à donner trois Livres *De Cura Sanitatis* ; mais la mort qui le prévint, l'empêcha d'exécuter ſon deſſein.

RIGORD, RIGOLDE, ou RIGOT, Moine de Saint-Denis en France, vivoit dans le treiziéme ſiécle, & étoit Médecin du Roi Philippe-Auguſte, dont il écrivit l'Hiſtoire. Rigord étoit du Languedoc.

Ce n'étoit pas alors une choſe extraordinaire de voir la Médecine pratiquée par les Moines. La curioſité, les honneurs, les recompenſes réveillerent l'émulation, & les attraits qu'offroit l'art de guérir, porta juſques dans les Cloitres, un empreſſement qu'il fallut modérer. Les Clercs & les Religieux, au lieu d'étudier les préceptes du Maître des Sentences, s'attachoient aux leçons d'Hippocrate & d'Albucaſis. L'émulation fut ſi vive, qu'elle cauſa une eſpéce de déſertion dans les Monaſtéres ; il fallut qu'un Concile rappellât à leurs exercices ces Sectateurs ſi ſinguliers d'Hippocrate, leſquels, ſélon le Docteur Freind, ne pouvoient être bien habiles ni dans leur Profeſſion ni dans la nôtre.

Dès le Pontificat d'Alexandre III. il fut fait prohibitions & défenſes expreſſes aux Religieux d'exercer la Médecine : *Statuimus ut nulli omninò poſt votum Religionis & poſt factam in aliquo loco profeſſionem, ad Phyſicam legeſve mundanas legendas exire permittatur :* défenſes qui étoient provenues

du Concile de Tours tenu en 1163, comme nous l'apprenons du Pape Honoré III. *Contrà Religiosos de claustris exeuntes ad audiendum leges vel Physicam, Alexander prædecessor noster, olim statuit in Concilio Turonensi.* Mais ces défenses qui regardoient le commun des Moines, n'eurent guères d'effet sur ceux qu'il plaisoit aux Princes d'appeller à leur Cour.

RIIF, (Gautier-Herman) de Strasbourg, Médecin, qui vivoit à Mayence, avec beaucoup de réputation, vers l'an 1539. Il a beaucoup illustré les Oeuvres de Dioscoride. Nous avons de lui des notes sur les Ecrits de ce grand Botaniste. Nous avons de plus :

De memoria artificiali quam memorativam artem vocant, Opusculum rarum ac insigne. Argentinæ, 1541. *in-8vo.*

Medicinæ theoricæ & practicæ breve quidem, sed doctissimum pariter ac opulentum Enchiridion. Argent. 1542. *in*-16.

Iatromathematicæ, hoc est, medicationis accommodatæ ad Astrologicam rationem, Enchiridion. Argent. 1542. *in*-16.

RIOLAN, (Jean) Médecin célébre, étoit d'Amiens. Il fit de grands progrès dans les Sciences, & il se rendit extrêmement habile en toute sorte de Litterature; car outre les Langues savantes qu'il écrivoit & parloit avec une facilité admirable, il n'y avoit pas d'Auteur ancien qu'il ne connût parfaitement, & dont il ne fût en état de faire l'Analise. Riolan fut en grande considération sur la fin du seiziéme siécle, & mourut le 18 Octobre 1605. On lui a donné cet éloge, d'avoir été un des plus illustres ornemens de la Faculté de Médecine de Paris; il fut admirable Défenseur de la doctrine d'Hippocrate contre les Chimistes, & ses Ouvrages seront un monument éternel de sa capacité. On les recueillit en un volume *in-folio*, auquel on ajouta divers Traités posthumes. Nous avons une édition de Paris de 1610, sous le titre :

Opera omnia, tam hactenus edita, quàm posthuma.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec son fils *Jean Riolan ;* la conformité de nom pourroit donner occasion à la méprise. Celui-ci nâquit à Paris en 1577; il y fut Professeur Royal en Anatomie & en Botanique, & dans la suite Médecin de Marie de Médicis, mere de Louis XIII. Il fut habile Anatomiste, exact & élégant Ecrivain; en un mot, il soutint très-bien, par son mérite, la réputation que son pere s'étoit aquise; il l'égala même.

Il a enrichi l'Anatomie de plusieurs découvertes utiles,

parmi lesquelles on peut compter les appendices graisseuses du Colon, qu'il remarqua le premier. Il donna des noms aux canaux hépatiques & cistiques du foie. Il remarqua que le canal commun, ou cholédoque n'avoit point de valvule ; mais à la place de cette membrane, une espéce de plis qui en faisoit les fonctions. Il a fait encore quelques observations nouvelles sur le vagin & l'orifice de la matrice, sur l'os hioïde, la langue, & sur un ligament qui s'étend depuis l'apophise stiloïde, jusqu'à l'angle de la machoire inférieure. Nous avons de lui les Ouvrages suivans:

Schola anatomica novis & raris observationibus illustrata. Parisiis, 1608. *in-8vo. Geneva*, 1624. *in-8vo.*

Anatome corporis humani. Parisiis, 1610. *in-folio.*

Osteologia. Parisiis, 1614. *in-8vo.*

Anthropographia. Paris. 1618. *in-8vo. Ibidem*, 1626. *in-4to.*

Opera anatomica. Lutetiæ Parisiorum, 1649. *in-folio.*

Opuscula anatomica. Parisiis, 1652. *in-12.*

Enchiridion anatomicum. Lugduni Batavorum, 1649. *Parisiis*, 1658. *Jenæ & Lipsiæ*, 1674. *Lugduni Batavorum*, 1675. *Francofurti*, 1677. & en François à Lyon, 1682. *in-8vo.*

Comparatio veteris Medicinæ cum nova, Hippocraticæ cum Hermetica, &c. Parisiis, 1605. *in-12.*

Brevis excursus in Battologiam Quercetani, &c. Parisiis, 1604. *in-12.*

Riolan le fils mourut âgé de 77 ans, le 19 Février 1657.

RIPLEY, (George) Anglois, Chanoine de Bridlington, vivoit sous le regne d'Edouard IV, à qui il dédia en 1577. son Ouvrage intitulé : *The twelve gates*, les douze portes. Il voyagea en Allemagne & en Italie pour s'instruire des secrets de l'Alchimie, sur laquelle il publia divers Ouvrages. Tous ses livres sont bons chacun dans leur genre, mais écrits d'une maniére plus allégorique que celle de Bacon, qu'il a cependant imitée. Comme il n'étoit point Médecin, il n'a donné aucune préparation qui ait rapport à cette science; mais il traite fort au long de la cure des métaux, c'est-à-dire, de leur purification & de leur maturation. Il a suivi fort scrupuleusement les principes de Geber & de Bacon, & a soutenu, par exemple, que le Mercure est la matiére universelle de tous les métaux, & qu'étant exposé au feu avec du soufre très-pur, il se convertit en or ; mais que si l'un des deux devient

malade ou lépreux, c'est-à-dire, souillé de quelque impureté, il se forme au lieu d'or, quelqu'autre métal plus bas. Il ajoute que le mercure & le soufre suffisent pour la formation de tous les métaux, & que l'on peut en tirer un reméde ou métal universel pour toutes sortes de maladies; ce que quelques-uns ont entendu mal-à-propos d'un reméde universel pour toutes les maladies. On dit que Ripley envoya plusieurs années de suite, cent mille livres par an, aux Chevaliers de Rhodes, pour les mettre en état de se défendre contre les Turcs. Ses Ouvrages sont:

Duodecim portæ, extant in quadriga aurifera à Nicolao Barnaudo Delphinate edita. Lugduni Batavorum, 1599. *in-8vo. & volumine secundò Theatri Chemici, editi Argentorati*, 1613. *in-8vo.*

Medulla chimica, extat cum Opusculis quibusdam chemicis. Francofurti, 1614. *in-8vo.*

Un Manuscrit sur l'Alchimie composé en vers, que l'on garde dans la Bibliothéque de Leyde. Ses Ouvrages ont été imprimés ensemble à Cassel, *in-8vo.* 1649.

De Mercurio Philosophorum, & Commentarium Hermesii Philosophi, aujourd'hui en manuscrit dans la Bibliothéque de Leyde.

Pupilla oculi, avec une Préface. On trouve cet Ouvrage en manuscrit dans la Bibliothéque de Boile, à qui Mr. Elie Ashmole l'a donnée.

De regimine ignium Philosophorum, & quibusdam probatissimis experimentis. On le trouve en manuscrit dans la même Bibliothéque.

RIVERIUS, (Lazare) Docteur de la Faculté de Montpellier, étoit célébre dans le dix-septiéme siécle. Ses Ouvrages ont paru sous le titre suivant:

Opera omnia medica. Lugduni, 1679. *in-folio.*

Il étoit né à Montpellier en 1590, & il mourut en 1656.

ROBIN, (Jean) Garde du Jardin Royal des Plantes de Paris, vivoit dans le dix-septiéme siécle, & passoit pour le plus curieux Botaniste de son tems. On a son portrait dans un Recueil de Fleurs & de Plantes qu'il avoit cultivées, gravé par les soins de ses amis, avec ce distique:

Omnes herbas novi.
Quot tulit Hesperidum, mundi quot fertilis hortus,
Herbarum species, novit hic unus eas.

Jamais homme n'a été plus entêté de fleurs que lui. De

quelque chose qu'on lui parlât, il en revenoit toujours à sa gripe; ce qui faisoit dire à Gui Patin, qu'il feroit changer le proverbe, & qu'on ne diroit plus : *Il ressouvient à Robin de ses flutes*, mais : *Il ressouvient à Robin de ses fleurs.* Le même Patin l'appelloit *Eunuchus Hesperidum;* mais un Eunuque jaloux, & si jaloux de ses fleurs, qu'il aimoit mieux en écraser les cayeux, que d'en faire part à ses amis. Un Médecin piqué de cette dureté, lui adressa une Satire Latine très-cruelle, avec ce titre :

Joanni Robino totius propaginis inimico nato.

Nous avons l'Ouvrage suivant de la façon de Jean Robin :

Enchiridion Isagogicum ad facilem notitiam stirpium, tam indigenarum quàm exoticarum, quæ coluntur in ejus horto. Parisiis, 1623. *in-8vo.*

Vander Linden parle de ce livre sous le nom de *Vespasianus Robinus;* mais il est du même Jean Robin. On trouve encore dans Vander Linden un Pierre Robin, qui a écrit un petit Ouvrage intitulé :

De linguæ ulcere, Observatio rara.

ROGER, (Jean-Nicolas) autrement dit, Roger de Parme, mais que d'autres disent être de Salerne, a été un célébre Médecin. D'abord à l'arrivée des Ouvrages d'Albucasis en Italie, il tira de cet Auteur les rares connoissances qui firent tant estimer les Oeuvres qu'il mit lui-même au jour. Roger s'attribue en beaucoup de choses, l'honneur de l'invention, qui assurément n'est dûe qu'à Albucasis. Voici le titre d'un Ouvrage du Médecin dont nous parlons :

Quæsitum difficillimum accuratè explicatum de sede animæ membrorumque principatu, ex Galeni Hippocratisque placitis, adversùs Philosophos editum. Neapoli, 1574. *in-quarto.*

ROGER, (Jean-Nicolas) de Venise, Médecin très-renommé sous le regne de l'Empereur Henri IV, vers l'an 1198. Il composa un Traité intitulé :

De recta curandi ratione per sanguinis missionem, Liber unus. Venetiis, 1597. *in-4to.*

ROIS Médecins. Outre plusieurs Princes de l'Egypte qui s'appliquoient sérieusement à la Médecine, les Histoires nous fournissent une infinité d'exemples de ceux qui dans la suite cultiverent cette science : comme le Roi Sapor, qui a laissé entre nos remédes, un syrop qui porte son nom, pour en avoir été l'inventeur; Sabid, Roi d'A-

rabie; Mithridate, Roi de Pont; Mesué fils des Rois de Damas; Avicenne, Roi de Cordoue; & Achile, Prince fameux chez les Grecs. Denis, Roi de Sicile, exerçoit la Médecine, & pratiquoit même les opérations de Chirurgie. Homére dit qu'Idomenée, Roi de Créte, étoit un grand Médecin. Constantin IV, surnommé Pogonat, Empereur de Constantinople, après avoir défait les Sarrasins & les Arabes, s'adonna à la Médecine le reste de ses jours, persuadé que l'étude de cette science étoit une occupation digne de sa grandeur. Alexandre même, ce fameux Conquérant, s'appliqua non-seulement à la théorie de la Médecine au rapport de Plutarque, mais il en exerça aussi la pratique, & composa quelques recettes de Médicamens. Voyez sur cet article le Traité *De Nobilitate* du Jurisconsulte Tiraqueau.

Dans le premier âge de la Médecine, on ne voyoit guères que des Princes, des Sacrificateurs, des Prêtres & des Personnes de race Royale, s'adonner à l'étude de cette Science. Ces personnages de haut rang, qui étoient regardés comme les ombres de la Divinité sur la terre, croyoient ne pouvoir s'employer à des fonctions qui les en approchassent davantage, qu'à celles dont la fin est de conserver la vie de l'homme, dont l'ame est, en quelque sorte, une émanation de la Divinité même; & sans remonter à ces anciens tems, on a admiré dans le commencement de ce siécle, la bonté d'un puissant Roi, (c'est Louis XIV.) qui daignoit distribuer des remédes préparés de ses mains Royales, ne croyant rien au-dessous de lui, quand il s'agissoit de la vie & de la santé de ses Sujets.

ROLFINCK (Guerner) nâquit à Hambourg en 1590, & professa l'Anatomie à Génes en 1629. Il a laissé les Traités anatomiques suivans:

Dissertationes anatomicæ. Noribergæ, 1656.

Dissertatio de hepate. Genæ, 1653.

Dissertatio de corde. Ibidem, 1654.

ROMAINS. (Etat de la Médecine chez les) Lorsque vers l'an 3730. les Romains, profitant de la foiblesse de tous les autres Etats, commencerent à marcher, à grands pas, vers la Monarchie universelle, les Arts & les Sciences commencerent aussi à passer de l'Egypte & de la Gréce dans l'Italie. *Archagatus* vint à Rome l'an 535. de la fondation de cette Ville, c'est-à-dire, l'an du monde 3788; & avant l'arrivée de ce Médecin, on a prétendu que la

Médecine n'y étoit pas connue : car s'il en faut croire Pline, elle n'a même été reçue qu'après tous les autres Arts libéraux & toutes les Sciences. " Le Peuple Romain, „ dit cet Auteur, a été plus de 600 ans ſans Médecins, „ quoique d'ailleurs il n'ait pas été pareſſeux à recevoir „ les Arts, & qu'il ait même été fort avide de la Méde- „ cine juſqu'à ce que l'ayant connue par expérience, il „ l'a condamnée. „ Il paroitra ſurprenant que les Romains ſe ſoient paſſés ſi long-tems de Médecins, ſi à l'autorité de Pline on oppoſe celle de Denis d'Halicarnaſſe. „ La peſte, dit ce dernier, étant venue à Rome l'an 301. „ de ſa fondation, & s'étant rendue plus furieuſe qu'au- „ cune autre peſte qui eut été de mémoire d'homme, elle „ emporta preſque tous les Eſclaves & la moitié des Ci- „ toyens, les Médecins ne ſuffiſant pas pour le nombre „ des malades. „ Il y avoit donc alors des Médecins à Rome, c'eſt-à-dire, plus de 200 ans avant le tems marqué par Pline, comme il y en a eu de tous tems chez tous les Peuples. Mais pour concilier ces deux Auteurs, il faut entendre des Médecins étrangers, & particuliérement des Grecs, ce que dit le premier. Il s'explique lui-même un peu plus bas en ces termes : " Pour être convaincu, ajou- „ te-t'il, de l'éloignement que les Romains de ce tems-là „ avoient pour la Médecine, il ne faut qu'entendre là-deſ- „ ſus le ſentiment de Marc-Caton, qui a vêcu ſoixante-dix „ ans après Archagatus, & qui étoit un homme duquel „ on peut dire, que l'honneur du triomphe qui lui a été „ décerné, & la charge de Cenſeur qu'il a exercée, ſont „ ce qui le reléve le moins, tant il y a eu d'autres choſes „ conſidérables en ſa perſonne. Voici ſes propres ter- „ mes tirés d'une Lettre qu'il écrivoit à ſon fils : Je vous „ dirai, quand il en ſera tems, mon cher Marcus, ce que „ je penſe de ces Grecs, & ce que j'eſtime le plus de tout „ ce qui eſt à Athénes. Il eſt bon d'étudier comme en „ paſſant leurs Lettres & leurs Sciences; mais il ne faut „ pas les apprendre à fond. Je viendrai à bout de cette „ race méchante & fiére; mais ſoyez aſſuré, comme ſi un „ Devin vous l'avoit dit, qu'auſſi-tôt que cette Nation „ nous aura communiqué ſes lettres, elle gâtera ou cor- „ rompra tout; & cela ſe fera d'autant plus aiſément, ſi „ elle nous envoie encore ſes Médecins. Ils ont juré en- „ tre eux de tuer tous les barbares par le moyen de la „ Médecine; & encore exigent-ils un ſalaire pour cela

„ de ceux qu'ils traitent, afin qu'ils se fient mieux à eux, „ & qu'ils les puissent perdre plus facilement. Ils sont „ assez insolens pour nous appeller barbares aussi-bien „ que les autres; ils nous traitent même plus insolenment „ en nous appellant Opiques....... En un mot, sou- „ venez-vous, mon fils, que je vous ai défendu les Mé- „ decins.

Il est visible par la maniére dont Caton parle, qu'il n'a-voit en vue que la Médecine étrangére; & c'est ce que Pline reconnoit, lorsqu'il se fait cette objection : " Croi- „ rons-nous donc, dit-il pour conclusion, que Caton ait „ condamné une chose aussi utile que la Médecine? Non, „ assurément, parce que lui-même a bien daigné nous „ apprendre par quelle Médecine lui & sa femme étoient „ venus à un âge fort avancé, & qu'il avoit fait un livre „ où il marquoit de quelle maniére il traitoit son fils & „ ses esclaves, & même ses bœufs, quand ils étoient ma- „ lades.

Les Romains n'ont donc pas été absolument sans Médecins au commencement de leur République; mais il y a de l'apparence qu'ils ne s'étoient servi jusqu'à la venue d'Archagatus, que de la Médecine naturelle, ou de la simple Empirique, telle qu'on peut supposer que les premiers hommes la pratiquoient; & c'est cette Médecine qui étoit tant du gout de Caton, & de laquelle il étoit le premier des Romains qui eût écrit.

A l'égard de la Médecine Gréque, il n'est pas surprenant que les Romains n'en eussent point eu de connoissance jusqu'à la venue d'Archagatus, puisqu'ils ont d'ailleurs beaucoup tardé à recevoir les Sciences & les autres beaux Arts; & si Pline a dit dans le passage que l'on a cité, que le Peuple Romain n'avoit pas été paresseux à recevoir les Arts, cela se doit seulement entendre des méchaniques, qui sont absolument nécessaires à la vie. Ciceron nous apprend (*Tusculan. lib.* 1.) que la Poësie ne s'étoit introduite chez les Romains que fort tard, & qu'ils avoient fort méprisé la Philosophie jusqu'à son tems. Suetone ajoute (*De illustrib. Grammatic.*) que la Grammaire n'étoit point du tout en usage chez les premiers Romains, bien loin d'y être estimée; parce que ce Peuple étoit encore fort grossier en ces tems-là, & si uniquement attaché aux affaires de la guerre, que personne n'y vaquoit guères aux Arts libéraux. Mais il ne faut point d'autre preuve que

les Belles-Lettres ſont venues fort tard à Rome, que la crainte qu'avoit Caton qu'elles ne s'y introduiſiſſent de ſon tems, quoiqu'il ait vêcu ſoixante-dix ans après Archagatus.

Il y a une autre queſtion qu'il faut éclaircir, c'eſt de ſavoir s'il eſt vrai, comme Agrippa & Montagne l'ont prétendu, *que les Médecins aient été bannis de Rome du tems de Caton le Cenſeur.* Il paroit que cette Hiſtoire a été forgée ſur l'avanture d'Archagatus, quoiqu'il ne ſoit pas dit que ce Médecin ait été chaſſé de Rome; mais ſimplement que ſa Profeſſion y fut décriée. D'ailleurs, Caton n'a pu avoir aucune part à cette affaire, puiſqu'il n'avoit que quinze ans lors de la venue d'Archagatus à Rome, où celui-ci ne fit pas apparemment un long ſéjour. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit tout viſible, que Caton avoit une grande averſion pour les Médecins & particuliérement pour les Médecins Grecs, ſoit par un principe de défiance contre cette Nation, ſoit qu'il trouvât leur maniére de faire la Médecine trop affectée; & qu'étant accoutumé à la vieille Empirique, il traitât cette nouvelle Médecine de charlatannerie. C'eſt ce que Pline a voulu inſinuer, lorſqu'il dit, que *Caton condamnoit, non la Médecine en elle-même, mais la maniére dont on l'exerçoit.* D'ailleurs, il ne s'enſuit pas de l'éloignement que Caton & les Romains de ce tems-là pouvoient avoir pour les Médecins, qu'ils aient jamais donné un arrêt de banniſſement contre eux : on ne ſait pas du moins qu'aucun ancien Auteur l'ait remarqué. Mais quand cela ſeroit, que pourroit-on inférer delà au deſavantage de la Médecine? Eſt-ce que le gout des Romains du tems de Caton, ou celui de Caton lui-même, qui condamnoit ce qu'il ne connoiſſoit pas, doit décider du prix de cet Art? Chaque Peuple a enviſagé la choſe ſelon ſa portée & comme il lui a plu; d'où vient que les uns ſont allés à un excès & les autres à un autre. Les Grecs étoient dans une prévention bien différente de celle des premiers Romains, par rapport à la Médecine. Il étoit défendu, par une ancienne loi des Athéniens, aux femmes & aux eſclaves de ſe mêler de cet Art, juſques-là qu'ils ne ſouffroient point de Sages-Femmes. Ceux de Locres allerent encore plus loin : l'eſtime & le reſpect qu'ils avoient pour la Médecine, ayant porté leur Roi Zeleucus à faire une loi qui ordonnoit, que *ſi quelqu'un étant malade, avoit bu du vin contre les ordres du Médecin, quoiqu'il guérit nonobſtant cela, on le pu-*

nit de mort pour avoir deſobéi. On voit par ces différens exemples, qu'il ne faut pas juger du prix des choſes par l'opinion qu'en a un Peuple, mais par ce que dicte la droite raiſon.

Aſclépiade qui floriſſoit à Rome vers l'an 658. de ſa fondation, fit regarder la Médecine d'un tout autre œil que n'avoit fait Archagatus; & l'eſtime qu'on avoit conçue de cette Science, fut pouſſée à tel point ſous Jules-Céſar, que ce Prince, au rapport de Suétone, donna le droit de Bourgeoiſie de Rome à tous ceux qui faiſoient profeſſion de Médecine & à ceux qui enſeignoient les Arts libéraux, afin qu'ils demeuraſſent plus volontiers dans cette Ville, & que d'autres vinſſent s'y établir. Il n'en falloit pas davantage pour attirer un grand nombre de Médecins à Rome, où ils trouvoient d'ailleurs à bien faire leurs affaires. On voit auſſi par-là que cet Empereur, également porté pour les Sciences & pour les Armes, étoit d'un gout bien différent de celui de Caton, qui craignoit tant la venue des Médecins & des autres Gens de Lettres. Auguſte, ſucceſſeur de Jules-Céſar, eut auſſi la même inclination.

La condition ſervile d'*Antonius Muſa* & de quelques autres Médecins, a donné occaſion de ſoutenir qu'il n'y avoit que des eſclaves qui exerçaſſent la Médecine à Rome dans le tems des premiers Empereurs, & même aſſez long-tems après. Il eſt vrai que le Médecin de *Domitius* étoit ſon eſclave, ſuivant Sénéque & Suétone; & que Ciceron dans la harangue pour le Roi *Dejotarus*, parle d'un Médecin nommé *Phidippus*, qui étoit auſſi ſon eſclave. On peut ajouter à ceci le témoignage d'Oroſe, qui dit que la quatriéme année de l'Empire de Céſar-Auguſte, il y eut une ſi grande famine à Rome, que ce Prince commanda que l'on fît ſortir de la Ville tous les Etrangers & un très-grand nombre d'eſclaves, du nombre deſquels on excepta les Médecins & les Précepteurs. Il ſe trouve un paſſage dans Suétone & des vers de Claudien, qui ſemblent auſſi confirmer l'opinion touchant les Médecins-Eſclaves: on cite même pour cela des autorités tirées des Juriſconſultes, ſans parler d'un paſſage de Diogéne Laërce, par où il paroit qu'il y avoit des Eſclaves Médecins, même parmi les Grecs, long-tems avant le commencement de la Monarchie Romaine. Mais, de ce qu'il y a eu des Eſclaves Médecins, ou des Eſclaves qui exerçoient quel-

que

que partie de la Médecine, je ne vois pas qu'on puisse en inférer qu'il n'y eût point alors des Médecins d'une autre condition. Il n'y a qu'à faire attention à ceux qui ont introduit la Médecine à Rome, pour être convaincu que ce n'est pas à des Esclaves que cette Ville eut cette obligation, mais à des Grecs de condition libre, tels qu'étoient Archagatus & Asclépiade.

Mais sans s'attacher à Archagatus & à Asclépiade seuls, l'Edit de Jules-César que l'on a rapporté, par lequel il donnoit la Bourgeoisie de Rome à tous les Médecins qui y étoient, & ceux qui viendroient s'y établir, suffit pour prouver que la Médecine n'y étoit pas exercée par des Esclaves seulement. L'Edit de cet Empereur attira des Médecins de toutes parts, & particuliérement de la Gréce, où la Médecine étoit entre les mains des personnes libres. Les Grecs furent effectivement les premiers qui porterent la Médecine à Rome avec les autres sciences, & ils furent presque les seuls qui y exercerent cette Profession avec éclat pendant quelque tems; mais les lettres s'étant ensuite plus généralement répandues en Italie, on ne tarda pas beaucoup à voir des Médecins Romains de très-bonne famille, & qui furent en réputation. Pline semble cependant assurer le contraire, lorsqu'il dit: « Que la Médecine est le „ seul des Arts de la Gréce que la gravité Romaine n'a- „ voit pas encore exercé, nonobstant le grand profit qu'on „ y faisoit. „ Mais il s'explique immédiatement après, lorsqu'il ajoute : « Qu'il y a eu très-peu de Romains qui „ se soient mêlés de la Médecine : „ c'est-à-dire, qu'il y a eu peu de Romains en comparaison des autres, soit que les Grecs fussent plus propres à cela qu'eux, soit que les Romains, fiers de leur grande puissance, & qui avoient la plupart l'esprit tourné du côté des armes & des affaires politiques, ne pensoient guères à s'attacher à un Art si rebutant & si ingrat qu'est, pour l'ordinaire, celui de la Médecine. Cette derniére raison étoit assez forte toute seule, quand il n'y en auroit point eu d'autres, pour les obliger à renvoyer ce fardeau sur des étrangers. Il se trouva pourtant quelques Romains qui voulurent bien le supporter; mais outre qu'ils furent en petit nombre, ils ne commencerent guères à paroître que sur la fin du regne d'Auguste & sous celui de Tibére. Tels étoient sous Auguste, Julius Bassus, Sextius Niger, Cassius, Caïus Valgius & Æmilius Macer; sur la fin du regne d'Auguste & sous

Tibére & Caligula, Arruntius, Calpetanus, Rubrius, Albutius, Stertinius, &c. Enfin, il ſuffira de citer un paſſage de Ciceron, pour prouver qu'il y avoit d'autres perſonnes que des Eſclaves, qui ſe mêloient de la Médecine chez les Romains. " Les Arts, dit cet Auteur, qui demandent une grande connoiſſance, ou qui ne ſont pas d'une ,, médiocre utilité, comme la Médecine, comme l'Archi- ,, tecture, comme tous les autres Arts qui enſeignent des ,, choſes honnêtes, ne deshonorent point ceux qui les ,, exercent, lorſqu'ils ſont d'une condition à laquelle ces ,, Profeſſions conviennent. ,, Ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que la Médecine étoit regardée à Rome, du tems de Ciceron, comme un Art que les perſonnes libres pouvoient exercer ſans s'abaiſſer.

Ce n'eſt pas, comme on l'a déja dit, qu'il n'y eût à Rome & ailleurs des Eſclaves Médecins, ſoit qu'ils euſſent appris cet Art étant déja eſclaves, ſoit qu'étant nés libres, ils fuſſent tombés dans l'eſclavage par quelque malheur. On trouve même les noms de quelques-uns de ces eſclaves dans les livres des Anciens, & dans les Inſcriptions qui ſe ſont conſervées. Celle qui ſuit eſt d'un Eſclave de l'Empereur Tibére :

Ti. Lyrius Ti. Cæſaris
Aug. Ser. Celadianus
Medicus Ocularius
Pius Parentium ſuorum, &c.

On trouve encore l'Inſcription ſuivante :

C. N. Helvius, C. N. L. Iola
Medicus Ocularius
Q. Clodius Q. L. Niger
Medicus Ocularius
ſibi, &c.

La lettre L. avec un point à côté, marque que ces Médecins étoient des Affranchis, *Liberti.*

Ceux dont il eſt parlé dans ces Inſcriptions, ſe diſoient ſimplement Médecins Oculiſtes ; par où l'on voit qu'ils n'embraſſoient pas toute la Médecine, & il eſt certain que le plus grand nombre d'entre les eſclaves n'étoient, pour la plupart, que des Chirurgiens ou de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, c'eſt-à-dire, du nombre de ceux qui rempliſſoient ſeulement les fonctions de la Médeci-

ne, qu'on peut appeller *Miniſtrante.* Dès le commencement de la Médecine, chaque Médecin avoit eu ſes valets qu'il faiſoit travailler ſous ſes yeux, comme on l'a remarqué ailleurs; & quoique la Médecine eût été partagée en trois Profeſſions différentes, il y avoit toujours des Médecins qui faiſoient préparer les Médicamens dans leur maiſon, & qui employoient à cet office leurs eſclaves, auſſi-bien qu'aux opérations de la Chirurgie. Il arrivoit delà que ces mêmes eſclaves, après avoir bien ſervi leurs maîtres, étoient ſouvent mis en liberté, & exerçoient enſuite, de leur chef, les parties de la Médecine qu'ils avoient appriſes auparavant. Caſſius avoit un valet, nommé *Atimetus*, qui lui préparoit ſes médicamens.

ROMAN, (Adrien) Médecin & Mathématicien, étoit de Louvain, où il nâquit en 1561. Il ſe rendit très-célébre & très-habile dans les Sciences. L'Evêque de Wirtzbourg l'attira dans ſa Ville en 1593, & il y enſeigna la Médecine & les Mathématiques. Dans la ſuite, il enſeigna encore en Pologne, & il la parcourut preſque toute entiére, auſſi-bien que la Hongrie & la Bohême. Il mourut à Mayence, en allant aux Eaux de Spa, le 3 de Mai de l'an 1615. Adrien Roman a composé divers Ouvrages:

Le Théâtre des Villes.

Ouranographia.

Idea Matheſeos univerſæ.

ROME. (Temple du Dieu de la Médecine près de) Il y avoit dans l'Iſle du Tibre près de cette Ville, un Temple dédié à Eſculape. Les Romains, affligés de la peſte, avoient envoyé à Epidaure, par le conſeil de l'Oracle, dix Députés, dont le principal étoit Q. Ogulnius. Comme ces Députés admiroient la Statue d'Eſculape, on vit à l'inſtant ſortir de ſon gite un ſerpent, qui alla ſe jetter dans la chambre d'Ogulnius. Les Députés ravis d'emporter le Dieu avec eux, ſe rendirent heureuſement à *Antium*, où ils firent quelque ſéjour, parce que l'agitation de la mer ne leur permettoit pas de naviger pendant ce tems-là. Le ſerpent, qui pendant cet intervalle, s'étoit gliſſé dans un Temple voiſin dédié à Eſculape, revint au vaiſſeau quelques jours après, & continua ſa route en remontant le Tibre, juſqu'à ce qu'étant arrivé devant l'Iſle que forme ce fleuve, il ſauta à terre. On lui bâtit un Temple dans ce même lieu, & la peſte ceſſa.

C'étoit la coutume dans ce Temple, comme dans tous

les autres, de tracer ſur les colomnes & ſur les tableaux, les remédes que le Dieu avoit indiqués aux malades pour leur guériſon. On a trouvé une de ces Tables à Rome, dans l'Iſle du Tibre, où étoit le Temple d'Eſculape. Cette Table eſt de marbre; on la voit encore aujourd'hui dans le Palais Maffée, & on lit parmi les quatre guériſons qui y ſont marquées en Grec, celle dont s'enſuit la traduction & qui peut ſervir de modéle pour les autres. " *Lucius* ,, ayant mal au côté, & étant déſeſpéré de tout le monde, le Dieu lui a rendu cet Oracle : qu'il vînt prendre ,, de la cendre ſur ſon autel, & que l'ayant mêlée avec ,, du vin, il l'appliquât ſur ſon côté. Ce qu'ayant fait, il ,, a été guéri, & il a rendu graces au Dieu, & le Peuple ,, l'a félicité de ſa convaleſcence.

Les malades qui venoient invoquer les ſecours d'Eſculape, avoient coutume de coucher dans le Temple pour attendre les remédes que le Dieu leur indiqueroit pendant le ſommeil ; & ordinairement on les enveloppoit dans des peaux de Bélier, afin qu'ils euſſent des ſonges divins. Mais tout cela n'étoit qu'un effet de l'artifice & de l'impoſture des Prêtres, qui cependant ne laiſſoient pas bien ſouvent d'ordonner des remédes qui agiſſoient naturellement.

ROME. (Lieux publics deſtinés aux Médecins dans la Ville de) Suivant Mercurial, il y avoit à Rome trois ſortes de lieux où les Savans s'aſſembloient; les lieux d'exercice, appellés *Gymnaſia;* le Temple de la Paix & des Auditoires particuliers. Outre ces trois endroits, il y avoit auſſi une Ecole de Médecine, dans le quartier de la Ville appellé *Eſquillia*, qui étoit ornée de pluſieurs belles ſtatues de marbre, comme Ligorius l'a conjecturé ſur les ruines qui en ſont reſtées.

A l'égard du Temple de la Paix, il ſervoit principalement aux Médecins pour leurs conſultations ; afin que cette Déeſſe préſidant à leurs déciſions, elles fuſſent tranquiles & pacifiques, & n'euſſent d'autre but que la ſanté & le rétabliſſement des malades. Galien remarque qu'il y avoit de fort belles Bibliothéques dans ce Temple; mais qu'ayant été conſumé par un incendie, les livres qui y étoient, furent brûlés. Le même Auteur ajoute que les Médecins s'aſſembloient encore dans le Temple de la Paix, après qu'il eut été brûlé.

L'Empereur Adrien, qui vivoit un peu avant Galien, avoit conſtruit exprès un Collége pour les beaux Arts,

qu'on appelloit *Atheneum*. Il y a de l'apparence que les Médecins y avoient un appartement, aussi-bien que les autres Gens de Lettres; mais on assigna aux premiers des auditoires particuliers, du tems d'Alexandre Sévére, qui commença à regner l'an 224. de salut.

Dès que le Collége des Archiatres fut établi, (Reinesius ne met cet établissement qu'après le regne de Constantin) l'Ecole des Médecius devint, sans doute, plus considérable & mieux réglée. On y créa divers offices, & il y eut entre autres des Sécrétaires, *Tabularii*, qui tenoient les regitres : tel étoit M. Livius Celsus, dont il est parlé dans l'Inscription suivante :

M. Livio Celso Tabulario Scholæ Medicorum
M. Julius Eutichius Archiatros Oll. D. II.
In Fr. ped. IIII.

Il y avoit même eu, dès le tems de l'Empereur Claude, des Médecins qui faisoient la fonction de Bibliothéquaires, ou qui avoient la direction des Bibliothéques publiques. Tel étoit celui dont il est fait mention dans l'Inscription suivante :

Ti. Claudius Aug.
L. Hymeneus.
Medicus à Bibliothecis.

RONDELET, (Guillaume) Médecin célébre, nâquit à Montpellier le 27 Septembre de l'an 1507, de Jean, Marchand Droguiste de cette Ville, & de Jeanne-Reinaude Monceaux. Il apprit assez bien les Lettres humaines & la Médecine, qu'il exerça dans diverses petites Villes, comme à Pertuis en Provence; mais manquant de pratique, il fut obligé d'enseigner la Grammaire aux enfans. Depuis il vint à Paris, où il apprit le Grec; & après diverses courses il se retira à Montpellier, où il fut Professeur en Médecine & Chancelier de l'Université. Ce fut par ses conseils que le Roi Henri II. fit bâtir à Montpellier le Théâtre anatomique, sur la porte duquel on voit cette Inscription :

Curantibus
Joanne Schyrnio
Antonio Saporta,
Guillelmo Rondeletio
Et
J. Bocatio.
1556.

Rondelet s'aquit beaucoup de réputation; ses Ouvrages n'y correspondent cependant pas : on dit que celui *De Piscibus marinis*, qui est le plus considérable, est en partie le travail du savant Guillaume Pelicier, Evêque de Montpellier. Il est cependant assuré que Rondelet fit pour cela divers voyages à Anvers, à Bayonne, à Bourdeaux & ailleurs.

Le grand excès que Rondelet fit à manger des figues en revenant de Toulouse, lui causa une dissenterie dont il mourut à Realmont près d'Alby, le 30 Juillet de l'an 1566. Il laissa divers Commentaires sur des Traités d'Hippocrate, de Galien, d'Aristote & de Dioscoride; & de plus :

Methodus curandorum omnium morborum corporis humani in tres libros distincta. Item de dignoscendis Morbis. De Febribus. De Morbo Gallico. De internis & externis. De Pharmacopolarum officina. De Fucis. Lugd. 1583. *&* 1585. *in-8vo. Francof.* 1592. *in-8vo.*

Methodus de materia medicinali & compositione medicamentorum. Patavii, 1556. *in-8vo.*

Tractatus de Urinis. Francofurti, 1610. *in-8vo.*

De ponderibus, sive justa quantitate & proportione medicamentorum, Liber. Patavii, 1555. *in-8vo.* 1556. *in-8vo.* 1579. *in-4to. cum aliorum de dosibus libellis. Lugduni*, 1558. *in-8vo.* 1584. *in-8vo. cum aliis ejusdem argumenti. Antuerpiæ*, 1561. *in-8vo.*

Libri de piscibus marinis, in quibus veræ piscium effigies expressæ sunt. Lugduni, 1554. *in-folio.*

Universæ aquatilium historiæ pars altera, cum veris ipsorum imaginibus. Lugduni, 1555. *in-folio.*

Rondelet étoit libéral jusqu'à l'excès, & il méprisoit si fort l'argent & le dépensoit avec tant de profusion, que quoiqu'il eût des appointemens considérables & qu'il fît de grands profits dans l'exercice de la Médecine, il ne laissa presque aucun bien à ses héritiers.

Rabelais se moque quelquefois de Rondelet; ce que Mr. De Thou a remarqué sous l'année 1566. " Guillaume „ Rondelet de Montpellier, dit-il, mourut en cette an- „ née. Il étoit savant en Médecine, & néanmoins Fran- „ çois Rabelais en a parlé avec mépris dans les livres qu'il „ a composé avec une liberté plus ingénieuse qu'irrépré- „ hensible. En effet, les Ecrits de Rondelet ne répondent „ pas à ce qu'on attendoit, & à la réputation qu'il s'étoit

„ aquise. Il y a sur-tout une chose qui le fait connoître, „ c'est le livre qu'il a fait imprimer *des Poissons*, mais avec „ d'autant moins de louange, qu'il le devoit plutôt au „ travail & à l'industrie d'autrui qu'à la sienne; car il „ l'avoit tiré des Commentaires de Guillaume Pelicier, „ Evêque de Montpellier, personnage de grande érudi- „ tion; & c'étoit parties des doctes annotations qu'il „ avoit faites sur Pline, & qui ont été perdues ou sup- „ primées au desavantage des bonnes lettres. C'est sous „ le nom de *Rondibilis* que Rabelais a joué ce Médecin.

RONSS ou RONSSÆUS, (Baudouin) Médecin, natif de Gand, vivoit en 1585. Il fut premiérement Médecin du Duc de Brunswich, & ensuite il se retira à Furnes en Flandres, & puis à Goude en Hollande. Nous avons divers Ouvrages de sa façon qui témoignent qu'il étoit savant, & qu'il avoit une parfaite connoissance des Langues Gréque & Latine. Ces Ouvrages sont:

Opuscula medica. I. Epistolæ medicinales. II. De Morbis muliebribus. III. De Venatione medica. IV. De Scorbuto. Lugd. Batav. 1618. *in-8vo.*

De hominis primordiis histericisque affectibus, & infantilibus aliquot morbis centones. Lovanii, 1559. *in-8vo. Lugd. Batav.* 1594. *in-8vo.*

De magnis Hippocratis lienibus, Pliniique stomacace, ac sceletyrbe, seu vulgò dicto scorbuto, Libellus. Antuerp. 1564. *in-8vo.*

Enarrationes in septem posteriores libros Aurelii Cornelii Celsi de Re medica. Unà cum Hieronimi Thriverii Brachelii in primum ejusdem Commentariis. Lugduni Batavorum, 1592. *in-8vo.*

In Cheiromantiam brevis Isagoge. Norimbergæ, 1560. *in-4to. cum Tricassi Cerasariensis enarratione Chiromantiæ.*

ROQUETAILLADE, (Jean De La) Franciscain, mourut en prison environ l'an 1375. Il a composé plusieurs Ouvrages sur l'Alchimie. Paracelse lui reproche d'avoir avancé des choses fausses & ridicules. Cet Auteur passe pour le Patriarche des Chimistes. Ses Ecrits sont en grand nombre, & on se les procure aisément. Son autorité est d'un très-grand poids. Outre des Ouvrages Théologiques, on a encore de lui beaucoup d'Ecrits sur la Chimie, & il en eût composé davantage, car il avoit un gout bien décidé pour cet Art, s'il n'eût été retenu, ainsi que Bacon son illustre prédécesseur, par des accusations

de magie, en conſéquence deſquelles il fut empriſonné. Il trouva moyen de s'échapper de la priſon où il étoit détenu : mais il fut ſi ſenſible à l'injuſtice du traitement auquel il fut expoſé, qu'il en mourut de chagrin. Sa mort nous a privé d'un grand nombre de découvertes, & de pluſieurs ſecrets qu'il tenoit de la nature, qu'il avoit beaucoup étudiée. Ses principaux Ouvrages ſont:

Liber magiſterii, de confectione veri Lapidis Philoſophorum, publié avec d'autres Ecrits d'Alchimie, recueillis par Gratarolus, & imprimés à Bâle en 1561. 2 vol. *in-folio.* On trouve cet Ouvrage à la page 126. Il eſt encore dans le Théâtre Chimique, tome 3. page 189. & dans la Bibliothéque Chimique de Manget, tome 3. page 80.

Liber lucis, publié avec les *Secreta Alchymiæ magnalia*, attribués à ſaint Thomas d'Aquin, par Daniel Bronchiſius à Leyde en 1598. *in-folio.* On le trouve dans le Théâtre Chimique, tome 3. page 284. & dans la Bibliothéque Chimique de Manget, tome 2. page 84.

Roſarium Philoſophorum. Cet Ouvrage eſt dans la Bibliothéque de Manget, tome 2. page 87 & 119.

De conſideratione quintæ eſſentiæ rerum omnium. Baſileæ, 1597. *in-8vo.*

ROSSI, ou RUBEUS, (Jérôme) Médecin de Ravenne, étoit en eſtime ſur la fin du ſeiziéme ſiécle. Il compoſa pluſieurs Traités & entre autres, l'Hiſtoire de ſa Patrie en douze livres, qu'on imprima l'an 1589 à Veniſe. Nous avons de plus :

Annotationes in libros octo Aurel. Cornel. Celſi de Re medica. Venetiis, 1616. *in-4to.*

De deſtillatione, Liber, ſive de ſtillatiorum liquorum, qui ad Medicinam faciunt, methodo atque viribus. Ravennæ, 1582. *in-4to. Baſil.* 1585. *in-8vo. Venet.* 1604. *in-4to.*

ROVERELLUS, (Jean-Antoine) de Bologne, Docteur ès Arts & en Médecine, a publié un Traité ſur les Maux vénériens, qu'il fit imprimer en 1537.

ROY, (Henri De) Docteur ès Arts & en Médecine, étoit d'Utrecht. Le 18 de Mars 1638, c'eſt-à-dire, dès le commencement de la fondation de l'Univerſité d'Utrecht, il en fut nommé Profeſſeur extraordinaire en Théorie & en Botanique ; ſur la fin de la même année on lui donna une Chaire, & le 2 de Décembre 1661, on lui conféra la leçon primaire. De Roy mourut octogénaire le 18 Février 1679, & laiſſa au Public les Ouvrages ſuivans :

Phisiologia, sive cognitio sanitatis, duplici disputatione proposita. Ultrajecti, 1641. *in-4to.*

Fundamenta physices. Ibidem, 1646. *Item* 1661. *in-4to.*

Praxis medica, meditationum exemplis demonstrata. Ibid. 1657. *in-4to.*

Explicatio mentis humanæ. Ibid. 1659. *in-4to.*

Spongia pro eluendis animadversionibus Jacobi Primirosii in Theses ipsius de circulatione sanguinis. Leidæ, 1641. *in-4to.*

Fundamenta Medicinæ Libris IV. Ultrajecti, 1647. *Item* 1657. *in-4to.*

Hortus academicus Ultrajectinus. Ultrajecti, in-8vo.

RUDBECKIUS (Olaus) nâquit à Upsal en Suéde. Il eut une querelle fort vive avec Thomas Bartholin sur la découverte des vaisseaux limphatiques, à laquelle ils prétendoient tous les deux. Mais un fait constant, c'est que le Docteur Jolife avoit apperçu en Angleterre ces vaisseaux, à peu près dans le même tems, ou même un peu plutôt que ses Antagonistes; ainsi on ne voit rien qui les empêche de partager entre eux l'honneur de les avoir découverts, car il est vraisemblable qu'aucun d'eux n'a aidé les autres. Nous avons les Ouvrages suivans de la façon de Rudbeckius:

Exercitatio nova anatomica. Arosiæ, 1653. *Lugd. Batavorum*, 1654.

Insidiæ structæ Olai Rudbeckii Sueci. Lugd. Batavorum, 1654.

Pro ductibus hepaticis contra Bartholinum. Lugd. Batavorum, 1654.

Epistola ad Thomam Bartholinum de vasis serosis. Upsaliæ, 1657.

RUDIUS, (Eustache) natif de Belluno, petite Ville d'Italie dans l'Etat de Venise, enseigna la Médecine pratique à Padoue depuis l'an 1599. jusqu'à sa mort, arrivée en 1611. Il avoit succédé au Professeur Alexandre Massaria. Nous avons les Ouvrages suivans de la façon de Rudius:

De usu totius corporis humani, Liber. Venetiis, 1588. *in-4to.*

Liber de anima. Patavii, 1611. *in-4to.*

De Pulsibus, Libri duo. Patavii, 1602. *in-4to.*

Ars medica, seu de omnibus humani corporis affectibus medendis, Libri quatuor. Venetiis, 1590, 1608. *in-folio.*

De Ulceribus, Libri tres. Patavii, 1602. *in-4to.*

De Morbis occultis & venenatis, Libri quinque. Venetiis, 1610. *in-folio.*

RUEL, (Jean) célébre Médecin, natif de Soissons, fut très-estimé dans le seiziéme siécle. Il avoit appris de lui-même la Langue Gréque & la Latine. Ce travail ne fut pas inutile, car il l'employa très-avantageusement pour le Public par la traduction de divers Auteurs Grecs; ce qui lui fit mériter le nom de l'Aigle des Interprétes, que Budée lui donna. Ruel composa aussi quelques Ouvrages, dont le principal est le suivant:

De Natura stirpium, Libri tres. Basileæ, 1537. *in-folio.*
Il avoit tant d'attachement pour l'étude, qu'il négligea de suivre la Cour où il étoit appellé par le Roi François I. & Louise de Savoye, sa mere. Etienne Poncher, Evêque de Paris, l'attira dans cette grande Ville; & comme Ruel avoit déja perdu sa femme, il accepta un Canonicat que ce Prélat lui fit avoir dans l'Eglise de Notre-Dame. Il mourut en 1537, âgé de 63 ans.

RUFUS, Ephésien, vivoit sous l'Empereur Trajan, dans le commencement du deuxiéme siécle. Galien, qui le met au rang des plus habiles Médecins, nous apprend que Rufus avoit écrit en vers sur la matiére médecinale. Il avoit aussi composé un Traité *De Atra-bile*, & quelques autres qui sont cités par Suidas, mais que nous n'avons point. Il ne nous reste des Ecrits de ce Médecin, qu'un petit Traité des noms Grecs des diverses parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la vessie, avec un fragment où il est parlé des médicamens purgatifs. Le principal but que ce Médecin se proposoit dans le premier de ces Ouvrages, c'étoit de donner une idée générale de l'Anatomie, & particuliérement d'empêcher que ceux qui étudioient de son tems la Médecine, ne se trompassent en lisant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps, les uns d'une maniére, les autres d'une autre. Pour le reste, on recueille de ce que Refus dit dans ce livre, que toutes les démonstrations anatomiques se faisoient en ce tems-là sur des bêtes. " Choisissez, dit-il, un animal le plus semblable à l'homme ,, qu'il se puisse; vous n'y trouverez pas toutes les parties semblables en tout à celles de l'homme; mais elles ,, auront du moins quelque rapport les unes avec les autres. Anciennement, ajoute-t'il, on montroit l'Anatomie sur des corps humains. ,, On recueille encore de ce même livre, que les nerfs que l'on a appellés dans la suite *recurrens*, étoient alors nouvellement découverts. Le petit

livre qui traite des maladies des reins & de la vessie, ne contient rien de particulier. Cet Auteur avoit aussi fait quelques Commentaires sur Hippocrate.

Les trois livres de Rufus Ephesius, sur les noms Grecs des parties du corps humain, furent publiés en Grec par Goupile, *Parisiis*, 1554. *in-octavo*, *typis Regiis*, *ex Officina A. Turnebi.* Ils avoient déja été traduits en Latin avec Aretée, par Junius Paulus Crassus, & imprimés à Venise en 1552. *in-4to.* Goupile les revit & les fit imprimer à Paris en 1554. en plus petite forme. Ils ont été réimprimés ensuite parmi les *Medici Principes* d'Henri Etienne, 1567. *in-folio.* Crassus les revit une seconde fois, & les fit imprimer à Venise, 1555. & à Bâle, 1581. *in-4to.*

Son livre des maladies des reins & de la vessie, avec son fragment des Médicamens purgatifs, furent publiés en Grec avec les trois autres livres de Rufus dont on vient de faire mention, & ceux de Soranus *de Utero & muliebri pudendo*, par le même Goupile, à Paris, *ex Officina Turnebi*, 1554. *in-8vo.* & imprimés la même année en Latin en plus petite forme. Ils furent ensuite réimprimés avec les *Medicæ Artis Principes* d'Henri Etienne en 1567. *in-folio.*

Labbe, *Bibl. nova manuscript.* fait mention de deux Ouvrages de Rufus, *de Venereis* & *de Ossibus;* & Rasis attribue à Rufus les livres *de Sanitate*, que l'on trouve parmi les Ecrits de Galien.

Les Ouvrages de Rufus qui sont perdus, sont cinq livres de la Diéte, dont il est parlé dans Suidas. Oribase fait mention du second. Quatre livres sur les Plantes en vers hexamétres. Galien en parle *Præf. lib. VI. de simp. Med.* où il paroit aussi en désigner quelqu'autre. Galien, dans l'endroit qu'on vient de citer, parle aussi d'un livre de Rufus, qui avoit pour titre ; *Livres de Thérapeutique*, d'où la plupart des fragmens qu'on trouve dans Aetius, paroissent avoir été pris. Galien cite aussi un Traité de Rufus sur *la Mélancolie* ou *l'Atra-bile.*

Suidas cite encore un Traité de Rufus sur la diéte des personnes corpulentes ; un autre sur les Remédes vulneraires ; un troisiéme sur les Tumeurs ou excroissances, à qui l'on donne les noms de fics ; un quatriéme sur la Médecine ancienne, & un cinquiéme enfin sur le Lait, le Vin & le Miel. Il y a eu un autre Rufus, appellé *Menius Rufus.*

RULAND, (Martin) natif de Freisingen, au cercle

de Baviére, a été Médecin de l'Empereur Rodolphe II, & Professeur à Lawingen, Ville de Suabe. Il commença à écrire qu'il n'étoit âgé que de 22 ans, & donna au Public plusieurs excellens Ouvrages. Les principaux sont :

Hydriatice, sive aquarum medicarum sectiones quatuor. Dilingæ, 1568. *in-8vo.*

Balnearium restauratum. Basileæ, 1625. *in-8vo.*

Curationum empiricarum & historicarum, in certis locis & notis personis expertarum & ritè probatarum, Centuriæ decem. Basileæ, 1539, 1595, 1596. *seorsim omnes in-24. editæ, conjunctim verò Lugduni*, 1618. *in-8vo.*

Thesaurus Rulandinus, hoc est, Curationes empiricæ, quæ antea in decem Centurias dissectæ prodierunt, nunc verò in compendiosum ordinem secundùm partium corporis seriem redactæ, lucem aspiciunt. Accesserunt hisce, ejusdem alii Tractatus tres :

De Phlebotomia.

De Scarificatione & Ventosatione.

Oratio de ortu animæ. Basileæ, 1628. *in-8vo.*

Progymnasmata Alchemiæ, cum lapidis Philosophici verâ conficiendi ratione. Francofurti, 1607. *in-8vo.*

Lexicon Alchemiæ, sive Dictionarium Alchemisticum, cum obscuriorum verborum & rerum Hermeticarum, tum Theophrast-Paracelsicarum phrasium, planam explicationem continens. Francofurti, 1612. *in-4to.*

Medicina practica recens & nova, continens omnes totius humani corporis morbos, per alphabeticum ordinem collectos. Argentinæ, 1584. *in-8vo. Hanoviæ*, 1610. *in-12.*

Appendix de Dosibus. Angentorati, 1567. *in-12.*

Martin Ruland mourut à Prague en 1601, & laissa un fils, aussi nommé *Martin*, natif de Ratisbonne. Il exerça, comme son pere, l'emploi de Médecin à la Cour de l'Empereur, & mourut en la même Ville de Prague en 1611, âgé de 41 ans. Nous avons de lui :

De perniciosæ luis ungaricæ tecmarsi & curatione Tractatus. Francofurti, 1600. *in-8vo. Lipsiæ*, 1610. *in-8vo. Lugduni*, 1628. *in-8vo.*

Nova & in omni memoria omninò inaudita Historia de aureo dente, qui nuper in Silesia puero cuidam septenni succrevisse magnâ omnium admiratione animadversus est, & ejusdem de eodem judicium. Francofurti, 1695. *in-4to.*

Problematum Medico-Physicorum pars prima & secunda. Francofurti, 1608. *in-8vo.*

Alexicacus Chymiatricus : puris putis mendaciis, atque calumniis atrocissimis Joannis Oberndorferi, quibus larvatus ille Medicus, apologiam suam Chimico-Medicam practicam nequissimo ausu injuriosissimè consarcinavit, oppositus. Francofurti, 1611. *in-4to.*

RUSTIQUE ELPIDE, ou *Rusticus Elpidius*, d'une famille noble, Médecin de Théodoric, Roi des Goths, étoit en estime vers le commencement du sixiéme siécle. Il composa en vers hexamétres:

L'Histoire de l'ancien & du nouveau Testament.

Traité des bienfaits de Jesus-Christ.

Ces deux Ouvrages ont été publiés par George Fabrice. Rustique Elpide avoit aussi mis en vers *la Consolation de la douleur*, que nous avons perdue, & dont il fait mention lui-même en ces termes:

Hinc etiam nostro nugata est schesma dolori;
Garrula mendosis fingens satiromata musis,
Falleret ut trepidas cantatrix pagina questus, &c.

RUYSCH (Frideric) nâquit à La Haye le 23 Mars de l'an 1638. Il étoit fils de Henri Ruysch, Sécrétaire des Etats-Généraux & d'Anne Van Berghem. Sa famille étoit originaire d'Amsterdam, où ses ancêtres occuperent les places les plus honorables de l'Etat depuis 1365, sans interruption, jusqu'en 1576, que la guerre qui s'éleva entre l'Espagne & la Hollande, occasionna une grande révolution dans les biens, la condition & la famille de Ruysch. Mais quel que soit l'éclat de l'ancienneté de sa famille, il s'est moins fait connoître par cet endroit que par son mérite en qualité de Membre de la Société Royale, de Médecin & d'Anatomiste.

Ruysch se livra dès sa plus tendre enfance, à l'étude de la Médecine, & ses premiéres recherches furent sur la matiére médicale. Les propriétés des plantes, la structure des animaux, les qualités des minéraux, les opérations chimiques & les dissections anatomiques furent les premiers objets qui frapperent son attention, qui exciterent sa curiosité, & à la connoissance desquels il se livra. Ce n'est point un de ces observateurs superficiels, qui, soit par préjugé, soit par indolence, effleurent les choses, & glissent légérement sur la vérité dont la premiére vue les satisfait. Il avoit commencé par détacher son esprit de toutes ces préventions indignes de la raison & de la philosophie;

& le travail donna dans la suite à son esprit un tour si singulier, que les recherches les plus pénibles étoient devenues pour lui un exercice agréable & une vraie récréation.

Dans ce tems le fameux Bilsius ayant été nommé Professeur d'Anatomie à Louvain, parut à Leyde. Ce Médecin le prenoit sur un ton extrêmement fier. Silvius De-Le-Boë & Van-Horne, qui entreprirent de rabattre un peu la vanité de ce nouveau venu, entrainerent dans leur dessein le jeune Ruysch, plus versé qu'eux dans les dissections délicates & minucieuses. Il combattit quelque tems en secret contre Bilsius : mais Van-Horne & Silvius qu'il avoit si généreusement secourus contre leur adversaire, étant trop braves gens pour dissimuler les obligations qu'ils lui avoient, & s'approprier ce qui n'étoit que le résultat de l'industrie d'autrui, le décélerent, & dès lors la querelle devint personnelle de Bilsius à Ruysch. Celui-ci publia en 1665. un petit volume, le premier qui soit sorti de sa plume, dans lequel il donna le détail de cette contestation.

Mr. Ruysch reçut en 1664. le bonnet de Docteur en Médecine en l'Université de Leyde. Il eut bientôt après une grande, mais triste occasion de montrer au monde combien il étoit digne de l'honneur qu'on venoit de lui faire. La peste se répandoit, avec fureur, dans toute la Hollande, & Ruysch fut chargé de secourir tous ceux qui en furent attaqués dans La Haye. Quelque gloire qui dût réjaillir de cet emploi, il faut convenir que par lui-même il étoit peu propre à se faire souhaiter. Mais une chose assez commune, c'est de voir la science & le mérite exposer les personnes qui en sont douées, à des dangers dont l'ignorance met les autres à l'abri.

Sa principale occupation, celle qui consumoit la plus grande partie de son tems, c'étoit la dissection. Il poussa l'Anatomie à un point de perfection auquel elle n'avoit point encore atteint. Les Anatomistes s'en étoient tenus pendant long-tems aux instrumens qu'ils jugeoient nécessaires pour la séparation des parties solides, dont ils se proposoient de connoître la structure particuliére & les rapports mutuels. Reignier De Graaf, intime ami de Ruysch, fut le premier, qui pour découvrir le mouvement du sang dans les vaisseaux & les routes différentes qu'il prend pendant que l'automate vit, inventa une seringue d'une espéce nouvelle, à l'aide de laquelle il remplit les vaisseaux

d'une ſubſtance colorée qui faiſoit diſtinguer les routes qu'elle avoit ſuivies, & celles, par conſéquent, que le ſang ſuivoit à ſa place, lorſque l'animal étoit vivant. On reçut d'abord cette découverte avec applaudiſſement; mais cette invention ne tarda pas à tomber, parce que la liqueur dont les vaiſſeaux étoient remplis, venant à s'évaporer, le ſujet préparé ne ſervoit plus de rien.

Jean Swammerdam s'appliqua à corriger ce défaut de l'invention de Graaf, & conclut fort judicieuſement qu'il étoit abſolument néceſſaire de ſe ſervir de quelque ſubſtance chaude, qui ſe refroidiſſant peu à peu, à meſure qu'elle couleroit dans les vaiſſeaux, perdît, en arrivant à leur extrêmité, la nature de fluide, & pût, en conſéquence, ſéjourner dans les vaiſſeaux : mais ceci jettoit une grande difficulté dans l'opération, en multipliant les choſes auxquelles il falloit avoir une grande attention. Il falloit avoir égard à la qualité particuliére de la matiére à injecter, au juſte dégré de chaleur qu'il falloit lui donner, & à la force avec laquelle il falloit la pouſſer. C'eſt ainſi que Swammerdam parvint à rendre ſenſibles les artéres capillaires & les veines du viſage; mais il abandonna bientôt l'uſage & la culture de cet Art naiſſant. Il ſe précipita dans la dévotion, abandonna l'Anatomie, & regarda toutes ces opérations comme illicites & inſipides. Swammerdam cependant ne put réſiſter à la tentation de communiquer ſon ſecret à Ruyſch ſon ami, qui en fut émerveillé, & qui oſa le pratiquer dans la ſuite, ſans croire que Dieu en fût offenſé.

Le ſuccès répondit à ſes premiers eſſais, & il débuta vraiſemblablement par quelque choſe de beaucoup plus parfait que ce que Swammerdam avoit fait. L'injection des vaiſſeaux étoit telle, que les parties les plus éloignées de leurs ramifications, celles qui étoient auſſi déliées que les fils des toiles d'araignées, devinrent ſenſibles; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles ne l'étoient quelquefois qu'à l'aide du microſcope. On découvrit par ce moyen des ramifications qu'on n'avoit point encore apperçues, ſoit en conſidérant des corps vivans, ſoit en diſſequant des corps d'hommes morts depuis peu de tems.

Des cadavres entiers d'enfans furent injectés : quant aux adultes, l'opération paſſa pour très-difficile, ſinon pour impoſſible ſur eux. Cependant il entreprit en 1666. par l'ordre des Etats-Généraux, d'injecter le corps de l'Amiral

Anglois Bercley, qui fut tué le 11 Juin dans une action entre les Flottes Angloiſes & Hollandoiſes. Ce corps, quoiqu'en fort mauvais état lorſqu'on le remit entre les mains de Ruyſch, fut renvoyé en Angleterre auſſi habilement préparé, que ſi c'eût été le cadavre frais d'un enfant. Les Etats-Généraux le recompenſérent comme il convenoit à leur grandeur & à l'habileté de leur Artiſte.

Chaque partie de la matiére injectée conſervoit ſa conſiſtence, ſa molleſſe, ſa flexibilité, & aqueroit même à la longue quelque dégré de beauté. Les cadavres, avec tous leurs viſcéres, bien loin de rendre une odeur deſagréable, en prenoient une fort douce, même dans le cas où ils tendoient à la puanteur, lorſqu'on les mettoit entre les mains de l'Artiſte. Le ſecret de Ruyſch empêchoit encore les parties de ſe corrompre. Il eut le plaiſir de voir dans le cours de ſa vie, qui fut extrêmement longue, que ſes préparations avoient réſiſté à l'injure des ans, & qu'il lui étoit impoſſible à lui-même de fixer le tems qu'elles avoient encore à durer.

Tous les cadavres qu'il a injectés, ont le luſtre, l'éclat & la fraicheur de la jeuneſſe; on les prendroit pour des perſonnes vivantes, profondément endormies; & à conſidérer les membres articulés, on les croiroit prêtes à marcher. Enfin, on pourroit preſque dire, que Ruyſch avoit découvert le ſecret de reſſuſciter les morts. Ses momies étoient un ſpectacle de vie, au lieu que celles des Egyptiens n'offroient que l'image de la mort. L'homme ſembloit continuer de vivre dans les unes, & continuer de mourir dans les autres.

En conſidérant les avantages du ſecret que Ruyſch poſſédoit, & la curioſité violente dont il étoit dévoré, on n'eſt plus étonné qu'il ait découvert une infinité de choſes qui avoient échappé à la connoiſſance de ceux qui avoient travaillé avant lui : telle eſt l'artére bronchiale, qui fournit aux poumons la nourriture, & que les Anatomiſtes les plus délicats n'avoient point apperçue; le périoſte des petits os de l'oreille interne, qu'on avoit regardé juſqu'alors comme nuds, & les ligamens placés aux articulations de ces mêmes os. Il découvrit encore que la ſubſtance corticale du cerveau n'étoit point glanduleuſe, comme on le croyoit, mais qu'elle étoit compoſée d'une infinité de ramifications de vaiſſeaux; & quant aux autres parties, que l'on regardoit comme des corps glanduleux,

que

que ce n'étoit que des amas de vaiſſeaux ſimples, qui ne différoient entre eux que par leurs longueurs, leurs diamétres, les détours qu'ils formoient dans leurs cours, & la diſtance de leurs extrêmités au cœur; circonſtances dont les différentes ſécrétions & filtrations étoient entiérement dépendantes.

Outre la pratique de la Médecine & ſa Chaire d'Anatomie, les Bourguemeſtres d'Amſterdam l'avoient encore nommé Inſpecteur de ceux qui étoient bleſſés ou tués dans les querelles particuliéres. Pour le bien général de l'Etat, on l'avoit conſtitué Maître des Sages-Femmes, qui, généralement parlant, entendoient aſſez mal leur Profeſſion, & qui avoient le défaut de ſe hâter trop à faire l'extraction violente du placenta, lorſqu'il ne venoit pas de lui-même, pouſſant même l'imprudence juſqu'à le déchirer; ce qui cauſoit ſouvent la mort aux femmes. Mr. Ruyſch les détermina, mais ce ne fut pas ſans peine, à attendre patienment qu'il fut expulſé, ou à aider doucement à ſon expulſion, par la raiſon que la nature a placé à cet effet un muſcle orbiculaire au fond de la matrice. Il avoit découvert ce muſcle, & il prétendoit que ſa fonction étoit de chaſſer le placenta , & qu'il avoit preſque toujours la force de le chaſſer en entier.

Enfin, il fut créé Profeſſeur de Botanique, & il donna dans cette ſcience à ſon génie le même eſſor qu'il lui avoit donné dans l'Anatomie. Le commerce étendu des Hollandois lui fournit un grand nombre de plantes étrangéres qu'il diſſequa, & qu'il conſerva avec un art admirable. Il ſépara adroitement leurs vaiſſeaux de leur parenchime, & il rendit évidente, par ce moyen, la maniére dont il ſubſiſtoit. Les plantes furent embaumées comme les animaux, & la main de Ruyſch les éterniſa comme eux.

Son cabinet ou le lieu qui contenoit ces raretés & beaucoup d'autres, étoit ſi riche, qu'on l'auroit pris pour le cabinet d'un Roi, plutôt que pour la collection d'un Particulier. Outre la multitude & la variété qui y regnoient, il étoit embelli par un ordre & des ornemens qui en relevoient infiniment la vue. Des plantes diſpoſées en bouquets, des coquillages arrangés en deſſein, étoient mêlés avec des ſquelétes & des membres anatomiſés; & afin qu'on n'eût plus rien à déſirer, il avoit animé le tout par des inſcriptions placées ſur chaque choſe, & tirées des meilleurs Poëtes Latins. Ce cabinet étoit l'admiration de

tous les Etrangers. Les Généraux d'Armées, les Ambassadeurs, les Electeurs, les Princes & les Rois même, ne dédaignerent point de le visiter. Le Czar Pierre, passant par la Hollande en 1695, vit le cabinet de Mr. Ruysch. Il fut tellement frappé de la beauté d'un petit enfant, en qui brilloient toutes les graces d'un enfant vivant de son âge, & qui sembloit lui sourire, qu'il ne put s'empêcher de le baiser. A son retour en Hollande en 1714, il acheta cette collection, & la fit passer à Petersbourg; mais son industrie & son expérience en eurent bientôt formé une autre.

Il fut élu Associé Honoraire de l'Université de Petersbourg en 1727. Il étoit encore Membre de l'Academie *des Curieux de la Nature* en Allemagne, & de la Société Royale de Londres. Il mourut d'une fiévre en 1731, âgé de quatre-vingt-douze ans. Il eut cet avantage particulier sur tous les grands Hommes qui l'avoient précédé, d'avoir assez long-tems vêcu pour voir, avant sa mort, son mérite reconnu, & la malice & l'envie reduites au silence.

Mr. Ruysch a donné un grand nombre d'Ouvrages différens & en différens tems, dont on a fait enfin une collection assez mal ordonnée, imprimée, ainsi qu'il paroit par le frontispice, *Amstel. apud Jassonio-Waesbergios*, 1737.

S.

SABINUS, Médecin, qui est compté entre les Commentateurs d'Hippocrate. Il vivoit vers la fin du premier siécle de salut, ayant été Précepteur de l'un des Précepteurs de Galien.

SAINTS Médecins. L'Evangéliste saint Luc mérite, à juste titre, d'être mis à la tête du Catalogue de ces saints Personnages : on en a parlé en son lieu. De plus, l'Eglise honore le 31 Janvier, les saints Martirs & Médecins, Cyrus & Jean, qui faisoient gratuitement la Médecine. Ils eurent la tête tranchée à Alexandrie pour la Foi de Jesus-Christ; & la boutique de Cyrus fut depuis changée en un Temple, où les Fidéles éprouvent la puissante intercession de ces Médecins pour la guérison des maladies.

Le trois de Février, se célébre la Fête de saint Blaise, Médecin, & puis Evêque de Sébaste. *Voyez* BLAISE.

Le six du même mois, saint Julien, Martir. Il avoit pratiqué la Médecine dès sa jeunesse.

Le 25, saint Césaire, frere de saint Grégoire de Nazianze, & Médecin de Julien l'Apostat.

Le 10 de Mars, saint Codratus, Martir & Médecin. Il eut la tête tranchée à Corinthe sous le Président Jason, dans la persécution de Déce & de Valérien.

Le 3 de Mai, saint Juvenal, Médecin, & depuis Evêque de Narnie.

Le 20, saint Bernardin, qui fit la Médecine à Sienne au tems de la cruelle peste qui ravagea cette Ville l'an 1400, & depuis se consacra à Dieu dans l'Ordre des Freres Mineurs.

Le 2 de Juin, saint Alexandre, Phrygien de nation, pratiqua la Médecine en France, & souffrit le martire à Lyon.

Le 14, saint Basile le Grand, qui étudia la Médecine à Athénes.

Le 19, saint Ursicin, Médecin, qui souffrit le martire à Ravenne sous le Juge Paulin, en la persécution de Néron.

Le 29, saint Samson, qui exerça premiérement la Médecine à Rome, & puis étant consacré Prêtre, se donna tout entier au service des pauvres dans l'Hôpital de Constantinople. Il vivoit du tems de Justinien.

Le 15 de Juillet, saint Antiochus, à qui le Président Adrien fit couper la tête à Sébaste, pour la confession de Jesus-Christ.

Le 23, les saints Martirs Ravennus & Rasiphus, freres.

Le 27, Pantaleon, Professeur en Médecine, qui souffrit le martire sous l'Empereur Maximin.

Le 27 Septembre, saints Côme & Damien, Arabes de nation, exerçoient la Médecine sous l'Empire de Dioclétien & de Maximin. Ils souffrirent le martire dans la persécution de ces Empereurs.

Le 29 Octobre, Zénobe, Prêtre & Médecin, qui fut martirisé à Sidon, en Phénicie, sous Dioclétien.

Le 2 Novembre, saint Théodote, qui, après avoir fait quelque tems la Médecine, fut élevé sur le Siége Episcopal de Laodicée.

Le 9, Arestes, Médecin de Thyane en Cappadoce, qui remporta la palme du martire sous l'Empire de Dioclétien.

Le 5 Décembre, ſaint Æmilien, Africain de nation & Médecin, ſouffrit le martire ſous Hunneric, Roi Arien.

Cet article eſt tiré du Livre de Jean Molanus, intitulé : *Diarium Eccleſiaſticum Medicorum*, dans lequel on trouvera pluſieurs autres choſes concernant les Saints qui ont exercé la Médecine.

SALERNE. (Ecole de) Cette Ecole fut fondée par Charlemagne en 802. Vers l'an 1100, il parut un Livre ſous le titre d'*Ecole de Salerne :* on dit qu'il fut dreſſé par Jean de Milan, & dédié à Robert, Duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquerant, Roi d'Angleterre, qui revenant de la guerre que les Croiſés avoient porté en la Terre-Sainte, s'arrêta quelque tems dans le Royaume de Naples, pour ſe faire guérir d'une plaie qu'il avoit reçue au bras; il conſulta à ce ſujet les Médecins de Salerne.

Le Livre intitulé : *L'Ecole de Salerne*, contient différens préceptes pour la conſervation de la ſanté : on s'eſt ſervi de vers Leonins, peut-être parce que cette maniére d'écrire étoit plus au gout du Prince à qui cet Ouvrage étoit dédié : effectivement cette ſorte de Poëſie étoit alors fort à la mode en Normandie. C'eſt par égard pour le même Prince qu'il eſt traité de la cure de la fiſtule dans cet Ouvrage. On rapporte que la plaie qu'il avoit reçue, avoit dégénéré en cette eſpéce d'ulcére, & que les Médecins de Salerne lui avoient conſeillé la *ſuccion*, comme l'unique moyen de s'en guérir. Mais comme la plaie avoit été faite par une flêche empoiſonnée, ce Prince ne voulut jamais permettre qu'on tentât ſur lui cette façon de guérir; de crainte que la perſonne qui s'expoſeroit à ſucer le venin qui y étoit renfermé, ne s'expoſât en même-tems à la mort. *Sibille*, ſon épouſe, prit ſur elle d'encourir tous les dangers; elle ſuça pendant la nuit la plaie de ſon mari, & continua à ſon inſçu juſqu'à la guériſon. Mais cette Héroïne de l'amour conjugal périt peu de tems après, par l'effet du poiſon dont elle avoit débarraſſé la plaie de ſon époux.

Roger, premier Roi des deux Siciles en 1130, & les deux Guillaumes, premier & deuxiéme du nom, qui lui ſuccéderent, eurent auſſi beaucoup d'égard pour les Médecins de cette Ecole. Vital, Hiſtorien, qui mourut en 1141, rapporte que de ſon tems le Collége des Médecins de Salerne étoit renommé par tout le monde : cependant ſi l'on fait attention à l'Ouvrage que nous avons aujourd'hui

ſous le nom d'*Ecole de Salerne*, on voit combien foibles étoient les progrès que ces Médecins avoient fait dans leur Profeſſion, malgré l'eſpace de tems qui s'étoit écoulé depuis la fondation du Collége, juſqu'à la publication de cet Ouvrage.

Les Statuts du Collége de Salerne ſont les plus anciens qu'on connoiſſe avoir été faits pour ſervir de régles à de pareilles Ecoles. J'en rapporte le précis pour la ſatisfaction du Lecteur. Saint Mathieu étoit le Patron du Collége; le Séel portoit pour deviſe : *Civitas Hippocratis*. Le nombre des Docteurs étoit reſtraint à celui de dix, qui devoient ſuccéder l'un à l'autre, ſuivant l'ordre d'ancienneté. Les Candidats devoient être examinés ſur la Thérapeutique de Galien, le livre d'Avicenne intitulé : *Canon Medicinæ*, & les Aphoriſmes, ſans égard pour perſonne & avec beaucoup de ſévérité. Celui qui vouloit être promu au Doctorat, devoit avoir atteint ſa vingtiéme année, (Freind croit qu'il faut dire vingt-cinquiéme ou vingt-ſeptiéme) & produire des témoignages qu'il s'étoit appliqué à la Médecine depuis ſept ans auparavant. Pour être admis Chirurgien, il falloit avoir étudié l'Anatomie pendant un an. De plus, on faiſoit jurer à l'Aſpirant de ne rien faire contre l'honneur & l'interêt du Collége, de ſervir les pauvres *gratis*, & de ne point entrer en monopole avec les Apoticaires, en partageant avec eux le profit qu'ils pourroient tirer de leurs médicamens au préjudice des malades. Après cela, on mettoit un livre entre les mains du Candidat, on lui mettoit auſſi l'anneau au doigt, la couronne ſur la tête, & on le congédioit après lui avoir donné le baiſer de paix. Il y a encore dans les Statuts de l'Ecole de Salerne d'autres réglemens concernant la pratique; il y eſt auſſi enjoint aux Apoticaires de ne vendre leurs drogues qu'au prix réglé, & de les préparer ſuivant l'intention & l'ordonnance des Médecins.

De cette façon, le Collége de Salerne ſe ſoutint & aquit même beaucoup de réputation. L'Empereur Frédéric II, amateur & Protecteur des Sciences, lui accorda pluſieurs Priviléges vers l'an 1225, entre autres, celui d'être la ſeule Ecole, avec celle de Naples, où l'on pût prendre les dégrés de Licence. C'eſt aux ſoins du même Empereur que nous devons les verſions Latines des Oeuvres des Médecins Arabes.

SALICET, (Guillaume De) ſavant Médecin, étoit

de Plaisance, & professoit à Verone vers l'an 1210. Il est le premier Praticien qui ait ordonné des remédes tirés de la Chimie. Salicet pratiquoit aussi la Chirurgie; car il parle d'une façon particuliére, de tirer la pierre de la vessie, du traitement des plaies, & il rapporte plusieurs cures considérables qu'il avoit faites. Il composa une pratique connue encore aujourd'hui sous le nom de *Guillelmia;* elle porte le titre suivant :

Summa conservationis & curationis. Venetiis, 1489. *in-fol. Lipsiæ*, 1495. *in-folio.*

Nous avons aussi de lui :

Chirurgia. Venetiis, 1502, 1546. *in-folio.*

Salicet mourut en 1280.

SALLUSTE, de Mopsueste, Médecin du tems de Tibére, dont Suidas fait mention. Pline cite un *Sallustius Dionysius.*

SALOMON, Roi de Judée, qui commença à regner l'an du monde 2959. Flavius Joseph dit que Dieu avoit rempli ce Prince d'une sagesse & d'une intelligence si extraordinaire, que nul autre dans toute l'antiquité ne lui avoit été comparable, & qu'il surpassoit même de beaucoup les plus capables des Egyptiens. L'Ecriture Sainte nous marque que Salomon connoissoit depuis le cédre du Liban, jusqu'à l'hissope qui croit sur la muraille, & qu'il avoit écrit touchant les reptiles, les poissons, les oiseaux & tous les autres animaux. Salomon lui-même, entre les autres connoissances qu'il s'attribue au livre de la Sapience, chap. V. assure qu'il étoit instruit des différences des plantes & des propriétés des racines. De tout ceci il paroit que ce n'est pas sans raison qu'on range Salomon parmi les personnages entendus dans la Médecine. Flavius Joseph ajoute que la Reine d'Ethiopie, celle que les Livres saints nomment la Reine d'Orient, & qui vint à Jérusalem vérifier par elle-même ce qu'elle avoit entendu de la sagesse de Salomon, fit présent à ce Monarque de la plante qui produit le baume, & que la culture multiplia cet arbre précieux dans ses jardins de Jéricho.

Suidas remarque que l'on voyoit gravé, dans le vestibule du Temple de Jérusalem, tout ce que contenoit un Livre de Salomon, intitulé : *Remédes pour toutes les maladies*, lequel Livre Ezéchias fit effacer, parce que le Peuple, qui en tiroit des remédes, négligeoit, à cause de cela, de s'adresser à Dieu pour lui demander la santé. Suidas ne parle,

ſans doute, que ſur la tradition des Rabbins, qui ſe ſont imaginés qu'on avoit pratiqué la même choſe dans le Temple du vrai Dieu, que les Payens pratiquoient dans le Temple d'Eſculape. Il y a plus d'apparence que rien de pareil ne ſe trouvoit à l'entrée du Temple; mais plutôt que le Peuple conſultoit le Livre de Salomon, qui étoit mis en dépôt dans quelque endroit public. Euſébe qui cite Anaſtaſe de Nice, ſemble être de ce ſentiment, lorſqu'il dit : *Libros Salomonis qui ſcripti erant de proverbiis & odis, in quibus tractabatur de natura plantarum, & omni genere animalium, & de curatione morborum, de medio ſuſtulit Ezechias, propterea quod morborum medelas indè populus acciperet & nihili faceret à Deo petere curationem.*

Il y avoit du tems de Salomon des Juifs très-experts dans la Médecine, quoiqu'ils n'en fuſſent pas autant que ce Prince. Voici, dit le même Flavius Joſeph, les noms de ceux qui étoient les plus célébres : Athan, Heman, Chalcol & Dorda, tous quatre fils de Machaol. Leurs noms ſe trouvent auſſi dans le premier livre des Rois.

SALOMON, Juif, vivoit en Eſpagne au commencement du ſeiziéme ſiécle, & il exerçoit la Médecine parmi ceux de ſa Secte. Il écrivit une Hiſtoire de ce qui eſt arrivé aux Juifs depuis la deſtruction du Temple de Jéruſalem, juſqu'à ſon tems. Cet Ouvrage intitulé : *Schebet Juda*, c'eſt-à-dire, *Tribus Judæ*, ou plutôt *Virga Judæ*, a été traduit en Latin par George Gentius; & Pierre Niel le publia en 1651. à Amſterdam en un volume *in-4to*. Les Juifs eſtiment beaucoup cette Piéce, qu'ils ont traduite en diverſes Langues vulgaires, comme en Allemand, en Portugais, &c.

SALTZMANNUS, (Jean-Rodolphe) Médecin célébre, natif de Straſbourg, y profeſſoit publiquement l'Anatomie au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Il donna beaucoup d'Ouvrages au Public:

Conſultatio medica de curando melancholico. Extat tomo I. oration. Argent.

Epiſtola medica, extat cum ciſta medica Joannis Hornungi.

De Anatomicis quibuſdam obſervationibus Epiſtola.

De Diæta fractorum oſſium.

SALVUS SCLANUS, de Naples, Profeſſeur d'Anatomie dans l'Ecole de cette Ville, étoit en réputation vers l'an 1586. Il écrivit quelques Ouvrages, comme:

Commentaria in tres libros artis medicinalis Galeni. Venetiis, 1597. *in-4to.*

Commentaria in Aphorismos Hippocratis. Venetiis, 1579. *in-4to.*

Apologia ad Joannem Altimarum, Medicum Neapolitanum. Venetiis, 1584. *in-4to.*

Consilia quædam medica.

SAMBUC, (Jean) Médecin de Profession, nâquit à Tirnau en Hongrie, l'an 1531. Il se rendit plus célébre par les soins qu'il prit de publier les Ouvrages d'autrui, que par les siens; car il ramassa les Ecrits des anciens Auteurs avec tant de diligence, & il employa des sommes si considérables à les faire imprimer, que sa libéralité, à cet égard, peut être comparée à celle des Princes les mieux intentionnés pour les Lettres. Sambuc fut Conseiller & Historiographe des Empereurs Maximilien II. & Rodolphe II., & il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche le 13 Juin 1584, âgé de 53 ans. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages; entre autres:

Icones, seu vivæ imagines Medicorum & Philosophorum veterum & recentium. Antuerpiæ, 1574. *in-folio. ex Officina Plantiniana.*

Nicolas Reusner a honoré la mémoire de Sambuc de cette Inscription:

JOANNES SAMBUCUS,

Tirnaviæ, Pannoniæ Oppido, natus MDXXXI., qui plærisque in Academiis Italiæ, Germaniæ, Galliæ, cum laude versatus : qui præter cœteros unus cum litteris humanitatem, Græca cum Latinis, antiquæ Philosophiæ scientiam (quod è scriptis ejus facilè apparet) cum elegantia doctrinæ conjunxit : Medicus elegans, Poëta scitus, antiquarius solers : Divo Maximiliano & Rudolpho II. Aug. Cæs. à consiliis & historiis : maximam gloriam cum propriis scriptis elucubrandis, tùm Authoribus veteribus recolligendis, & quasi à mortuis excitandis, adeptus in orbe christiano universo. Obiit Viennæ Austriæ Idib. Junii, anno salutis MDLXXXIV. ætat. LIII.

SANCTUS, Médecin, qui remporta la couronne du martire pour la Foi de Jesus-Christ. Il vivoit dans le deuxiéme siécle, à peu près du tems de Galien.

SANDERE, (Jean) de Gand, Médecin de l'Empereur Charles V., se fit estimer par sa science & sa piété. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, & fut Chanoine de saint Bavon. Il a écrit quelques Ouvrages, qu'il donna au Public dans le seiziéme siécle.

SANTES DE ARDOYNIS, étoit de Pesaro, grande & belle Ville du Duché d'Urbin. Il vivoit à Venise vers l'an 1430, où il s'aquit beaucoup d'estime par sa

profonde érudition en Médecine & en Philosophie. Nous avons de lui l'Ouvrage suivant :

De Venenis Opus. Venetiis, 1492. *in-folio. Basileæ*, 1562. *in-folio. Ex castigatione Theodori Zuingeri.*

SANTORINI. (J. Dominique) Il y a apparence que cet Auteur est Vénitien. Il a publié plusieurs découvertes très-curieuses, dans ses Observations anatomiques, dont il y a plusieurs éditions Italiennes. La derniére s'est faite à Leyde en 1739. *in-4to.* Ses *Opuscula anatomica* ont été imprimés, *Roterodami*, 1719.

SANTORIUS, (Sanctorius) Professeur en Médecine dans l'Université de Padoue, vivoit dans le 17 siécle. Après avoir long-tems étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens étant retenu dans le corps, étoit la principale cause des maladies, & que la transpiration qui se fait par les pores, étoit alors le plus grand secours que l'on pouvoit attendre de la Médecine. C'est pourquoi il s'attacha uniquement à la recherche des raisons qui pouvoient convaincre les esprits de cette vérité, & il en fit la matiére des Aphorismes qu'il donna au Public en sept sections, sous ce titre :

Ars de statica Medicina. Venetiis, 1614. *in*-12. *Lipsiæ*, 1614. *in*-12. *Venetiis*, 1634. *in*-16. *cum additamentis ipsius Auctoris.*

Cet Ouvrage a été traduit en François, & imprimé à Paris en 1722. *in*-12.

Nous avons encore de lui :

Methodi vitandorum errorum omnium, qui in arte medica contingunt, Libri quindecim. Venetiis, 1602. *in-folio.* 1603. *in-8vo.* 1603. *in-folio.* 1630. *in-4to.*

Commentaria in primam sectionem Aphorismorum Hippocratis. Accessit de remediorum inventione. Venetiis, 1629. *in-4to.*

Commentaria in artem medicinalem Galeni. Venetiis, 1630. *in-4to. Lugduni*, 1632. *in-4to.*

Commentaria in primam Fen Libri Canonis Avicennæ. Venetiis, 1625. *in-folio.*

SAPORTA, (Antoine) fils de Louis Saporta, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, étoit de cette Ville, où il reçut aussi le bonnet de Docteur. En 1530. on lui conféra une place de Professeur, & en 1566. il succéda à Rondelet dans l'emploi de Chancelier. Il mourut l'an 1573, & laissa quelques Ouvrages au Public, comme :

De Tumoribus præter naturam, Libri quinque. Accessit Joannis Saportæ Tractatus de lue venerea. Lugduni, 1624. *in*-12.

SAPORTA, (Jean) fils d'Antoine, étoit de Montpellier. En 1597. il commença à enseigner publiquement la Médecine dans les Ecoles de cette Ville, & l'an 1603. il fut Vice-Chancelier à l'absence d'André Du Laurens. Il mourut deux ans après, & laissa un Traité des Maux vénériens, imprimé à Lyon en 1624, avec l'Ouvrage de son pere, par les soins de Henri Gras.

SATIRUS, Maître de Galien, avoit été disciple de Quintus. Il étoit bon Anatomiste, aussi-bien que *Phecianus* & *Heraclianus*, sous qui le même Galien avoit aussi étudié la Médecine.

SAVANAROLA, (Jean-Michel) Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem & Médecin célébre, vivoit dans le quinziéme siécle. Il nâquit à Padoue dans une famille autant illustre par la vertu que par la noblesse, & il fut Médecin de trois Marquis de Ferrare. Comme il vêcut long-tems, il appuya par l'expérience, le fond de savoir qu'il avoit aquis par l'étude, & il composa plusieurs Ouvrages très-estimés :

Practica de ægritudinibus à capite usque ad pedes. Papiæ, 1486. *in-folio. Venetiis*, 1497, 1559, 1561. *in-folio, sub titulo Practicæ majoris.*

Practica canonica de Febribus. Ejusdem summa de Pulsibus. De Urinis. De Egestionibus. De Balneis omnibus Italiæ. Tractatus de Vermibus. Venetiis, 1498. *in-folio.* 1552, 1553. *in-folio. Lugduni*, 1560. *in-8vo.*

De arte conficiendi aquam vitæ simplicem & compositam, &c. Libellus. Hagenoæ, 1532. *in-8vo.*

In Medicinam practicam introductio, sive de compositione Medicinarum Liber. Item Catalogus, continens tàm simplicium quàm compositorum medicamentorum nomenclaturas, usum & summam. Argentinæ, 1533. *in-4to. & in-24. cum Enchiridio Medico.*

SAVOT, (Louis) savant Médecin & célébre Antiquaire, nâquit à Saulieu, au Diocése d'Autun, vers 1579. Après le cours ordinaire de ses études, il se destina à la Chirurgie, & vint à Paris à l'âge de 20 ans pour s'y rendre habile; mais il poussa ensuite ses vues plus loin, & prit des dégrés en Médecine. Il mourut vers 1640. Ses principaux Ouvrages sont :

De Tetragoni Hippocratici significatione contra Chymicos, Observatio. Parisiis, 1609. *in-8vo.*

Nova, seu verius nova-antiqua de causis colorum sententia. Parisiis, 1609. *in-8vo.*

Le Livre de Galien de l'Art de guérir par la saignée, traduit du Grec, avec un Discours préliminaire pour la saignée.

Et quelques autres sur les Médailles antiques & l'Architecture Françoise.

SAXONIA (Hercule) étoit de Padoue, où il nâquit en 1551, dans une famille que l'étude de la Médecine, transmise de pere en fils, avoit rendu également célébre & respectable. Louis son pere, Jérôme & Guillaume ses oncles, furent tous savans Professeurs en cette science; lui-même remporta le dégré de Docteur à Padoue avec beaucoup d'honneur, & y enseigna pendant une année avec beaucoup d'applaudissement. Il auroit continué plus long-tems cet emploi de Professeur; mais le Sénat de Venise ayant jugé à propos de supprimer la leçon qu'il avoit, il se retira dans cette Ville, & y fit la Médecine avec tant de succès, qu'il parvint, en peu de tems, au plus haut dégré de réputation. Les malades le cherchoient avec tant d'empressement, qu'il auroit dû se multiplier pour pouvoir se rendre à leurs désirs. Après huit ans de fatigue, on le nomma à la Chaire, devenue vacante par la mort de Jérôme Capivaccius. Il la remplit avec une réputation toujours bien soutenue depuis l'an 1590. jusqu'en 1607, qui fut l'année de sa mort. Ce Savant a donné au Public l'Ouvrage suivant:

Pantheum Medicinæ selectum, sive Medicinæ practicæ Templum, omnibus omnium ferè morborum insultibus commune. Francofurti, 1603. *in-folio.*

Cet Ouvrage contient les onze Traités suivans:

1. *De Affectibus capitis.*
2. *De Affectibus thoracis.*
3. *De Affectibus infimi ventris.*
4. *De Morbis muliebribus.*
5. *De Pulsibus.*
6. *De Urinis.*
7. *De Signis & Symptomatis Febrium putridarum.*
8. *De Febribus.*
9. *De Lue venerea seu Morbo Gallico.*
10. *De Plica.*

11. *De Phœnignis Sectiones III.*

Nous avons de plus :

Prælectionum practicarum, *Libri duo. De ratione dignoscendi ac curandi omnes interiores affectus præter naturam. Francofurti*, 1610. *in-folio.*

On trouve dans Vander Linden *Henri De Saxonia*, qui a écrit :

De Secretis mulierum, *Tractatus. Augustæ*, 1489. *in-4to. Francofurti*, 1615. *in-8vo.*

SCALIGER, ou *Jules-César de l'Escale*, docte Critique, Poëte, Médecin & Philosophe, s'aquit dans le seiziéme siécle l'estime des Gens de Lettres. On dit qu'il vint au monde en 1484. au Château de Ripa dans le Territoire de Verone. Il se disoit descendu des Princes de l'Escale, maîtres de Verone & de plusieurs autres Places d'Italie, & il étoit si fort entêté de ce sentiment, qu'il n'est rien dans le monde qu'il n'ait fait pour le soutenir & pour le faire trouver raisonnable. Plusieurs ont donné dans son sens, & d'autres l'ont berné & l'ont traité de rêveur & de visionnaire. Le premier qui lui a disputé sa noblesse, c'est Augustin Niphus, qui l'accusa de s'être voulu ériger en Prince souverain, quoiqu'il fût le fils d'un Maître d'Ecole de Verone, appellé Bénoit Burden, lequel étant allé demeurer à Venise, prit le nom de Scaliger, à cause qu'il avoit pour enseigne, une échelle, ou qu'il demeuroit à l'échelle de saint Marc. De Thou, qui étoit grand partisan de Scaliger & ami particulier de Joseph son fils, prétend que ce trait est une invention de Niphus, pour se venger de ce que Jules Scaliger n'avoit pas parlé aussi avantageusement d'Augustin Niphus son ayeul, qu'il l'eût souhaité. Jérôme Cardan, Médecin de Milan, a aussi traité de rêveries la noblesse de Scaliger : il en étoit ennemi irréconciliable, parce qu'il avoit improuvé par un écrit, son Livre *de la Subtilité.* On voit par les Lettres de Naturalité que Scaliger obtint en France en 1528, que ses prétentions sur sa haute noblesse n'étoient qu'une vanité ridicule.

Scaliger ne parle pas seulement de sa noblesse avec avantage ; il éléve, avec des termes pompeux, ses hauts faits d'armes, & il publie, avec la même force, son érudition & son savoir. Pour ce point, il avoit raison ; car on ne vit jamais de génie plus vaste & plus naturel pour les Lettres ; & quand il ne nous auroit pas appris qu'il étoit sa-

vant, ses Ouvrages nous l'auroient dit avec plus de modestie.

Il se retira à Agen, Ville de France dans la Guyenne, où il se maria à Andiére de Roques Lobejac, fille de grande Maison, qu'il épousa déja vieux, quoiqu'elle n'eût que treize ans. Il exerça long-tems la Médecine dans cette Ville, & enfin il y mourut en 1558, âgé de 75 ans, laissant Silvio, Médecin, & Joseph-Jules, ses fils, héritiers de son esprit. Le second sur-tout doit être compté entre les plus grands hommes de la France, au rapport du Cardinal du Perron, quoiqu'il ne fût pas aussi excellent que son pere. Scaliger avoit plus d'esprit que d'étude; &, tout au contraire, son fils Joseph avoit plus d'étude & de travail que d'esprit.

Jules-César Scaliger nous a donné son admirable Poëtique, des Lettres, des Oraisons, des Poësies, & divers Commentaires sur Aristote & sur Théophraste. Voici les titres de ses principaux Ouvrages qui ont rapport à la Médecine:

Exercitationum exoticarum, Libri quindecim.

Commentarii in Hippocratis Librum de Insomniis, adjecto textu Latinè ab eodem converso. Lugduni, 1538. *in-folio.* 1561. *in-folio. cum Libris Poëtices.*

Commentarii & animadversiones in sex libros de causis plantarum Theophrasti. Genevæ, 1566. *in-folio. Lugduni*, 1586. *in-folio.*

Animadversiones in Historias Theophrasti. Lugduni, 1584. *in-8vo. cum Roberti Constantini ad eosdem annotationibus.*

In Libros de Plantis Aristoteli inscriptos Commentarii. Lutetiæ, 1556. *in-8vo. Lugduni*, 1566. *in-folio.*

Aristotelis Historia de Animalibus, Julio-Cæsare Scaligero interprete, cum ejusdem Commentariis. Tolosæ, 1619. *in-folio.*

Commentarii in Aristotelis Librum, qui Decimus Historiarum inscribitur. Lugduni, 1584. *in-8vo.*

De subtilitate, Libri viginti unus. Basileæ, 1560. *in-folio. Lutetiæ*, 1557. *in-4to.*

Disputatio de partu cujusdam infantulæ Agennensis, an sit septimestris, an novem mensium? Extat operum Jacobi Silvii parte VI. Coloniæ Allobr. 1630. *in-folio.*

On accuse Scaliger de n'avoir pas eu en toutes choses, des sentimens bien orthodoxes, quoique d'autres assurent

que ce qu'il y a de répréhensible dans ses Ouvrages, a été ajouté par les Calvinistes, qui ont supprimé des Poëmes qu'il avoit composés à l'honneur des Saints. Quoi qu'il en soit, il mourut bon Catholique, & il fut enterré dans l'Eglise des Augustins d'Agen, où l'on voit cette Epitaphe composée par lui-même:

Julii Cæsaris Scaligeri quod fuit,
Obiit MDLVIII.
Kal. Novembris,
Ætatis suæ LXXV.
Extulit Italia, eduxit Germania, Juli
Ultima Scaligeri funera Gallus habet.
Hinc Phœbi dotes, hinc duri robora martis,
Reddere non potuit nobiliore loco.

SCANAROLUS, (Antoine) Médecin célébre, natif de Modéne, vivoit dans le quinziéme siécle. Il entreprit la défense de Nicolas Leonicéne contre Noël Montesaurus, touchant les Maladies vénériennes. L'Ouvrage qu'il composa à ce sujet, est intitulé :

Disputatio utilis de Morbo Gallico, & opinionis Nicolai Leoniceni confirmatio contra adversarium eandem opinionem oppugnantem. Bononiæ, 1498. *in-4to.*

SCEVOLE DE SAINTE MARTHE, sans être Médecin, a enrichi le Public d'un Ouvrage très-utile en Médecine. Il est intitulé:

Pædotrophia, seu de puerorum nutritione, Libri tres.

Les maladies auxquelles un des fils de ce grand Homme se trouva sujet, dès le tems qu'il étoit encore en nourrisse, lui donnerent occasion de le composer. Les plus habiles Médecins appellés pour secourir cet enfant, ayant désespéré de sa guérison, le pere recherchа lui-même les secrets le plus cachés de la nature, & s'en servit, avec succès, pour arracher son fils d'entre les bras de la mort. Scevole, prié par ses amis de communiquer au Public des recherches si curieuses, les renferma dans cet Ouvrage, & le dédia au Roi de France Henri III. en 1584. Abel de Sainte-Marthe, petit-fils de l'Auteur, traduisit ce Livre en François l'an 1698.

SCHELHAMMERUS. (Christophorus Gunthosus) Ce Médecin professa sur la fin du dernier siécle à Génes dans la Thuringe, pendant quatre ans; delà il passa en Dannemarc, où il vêcut le reste de sa vie. Nous avons de lui:

In Physiologiam Introductio. Helmstad. 1681. *in-4to.*

De Auditu, Liber unus. Lugduni Batavorum, 1684. *in-8vo.*

Epistolica Dissertatio de lymphæ ortu & lymphaticorum vasorum causis.

Ces deux derniers Ouvrages se trouvent dans la Bibliothéque de Le Clerc & de Manget.

Il a aussi donné une édition de l'introduction à la Médecine de Conringius, avec des notes.

Il a fait plusieurs observations sur la langue, le larynx, les glandes salivaires, le diaphragme, le mesentére, le colon, le cœcum, le reservoir du chyle, les reins, les doigts, les ongles, la lymphe, les canaux lymphatiques; & toutes ces observations méritent d'être lues. On trouve encore dans les Ephémérides Germaniques, quelques morceaux de cet Auteur, comme l'Anatomie d'une mole, & un Traité *de Calculo Cerebri.*

SCHELLING (Conrad) nâquit à Heidelberg, & fut Médecin de Philippe Electeur Palatin, environ l'an 1500. Nous avons de lui:

Consilium ad pustulas malas, morbum quem malum de Francia vulgus appellat. Heidelbergæ, in-4to.

SCHENCKIUS à Graffenberg (Jean) étoit de Fribourg en Brisgau, où il nâquit l'an 1530. Après avoir reçu le bonnet de Docteur à Tubingen dans le Duché de Wurtemberg l'an 1554, il revint à Fribourg, où il exerça la Médecine avec autant de succès que de réputation, jusqu'en 1598, qui est l'année de sa mort. Nous avons de lui:

Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium & monstrosarum volumen. Francofurti, 1600. & 1609. *in-folio. Friburgi Brisgoïæ*, 1606. *in-8vo.*

Jean-George Schenckius, son fils, donna aussi plusieurs Ouvrages au Public:

Biblia iatrica, sive Bibliotheca medica-macta, continuata, consummata. Francofurti, 1609. *in-8vo.*

Lithogenesia, sive de Microcosmi membris petrefacti, & de calculis eidem Microcosmo per varias matrices innatis. Francofurti, 1608. *in-4to.*

De formandis Medicinæ studiis & Schola medica continuanda Enchiridion selectum. Argentorati, 1607. *in-12.*

Exotericorum experimentorum ad varios morbos Centuriæ septem. Francof. 1607. *in-8vo.*

Pandectarum, sive partitionum medicinalium, Liber quartus. Francof. 1607. in-12.

Monstrorum Historia memorabilis. Francof. 1609. in-4to.

Pinax Auctorum in re medica, qui gynæcia, sive muliebria pleno argumento sive ex instituto scriptis excoluerunt & illustrârunt. Argentorati, 1606. in-8vo.

SCHEUCHZER, (Jean-Jacques) Docteur en Médecine, & célébre Professeur en Mathématiques & en Physique à Zurich, nâquit en cette Ville en 1672. Il se rendit habile dans l'Histoire naturelle, & s'aquit une grande réputation par ses Ouvrages. Il mourut à Zurich en 1733. On a de lui un très-grand nombre de Livres, dont le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en 4 vol. *in-folio.* Jean-Gaspar Scheuchzer, son fils, mort le 10 Avril 1729, s'étoit déja rendu habile dans les Antiquités & dans l'Histoire naturelle, & avoit donné une traduction en Anglois de l'Histoire du Japon de Koempfer. Jean Scheuchzer, frere de Jean-Jacques, étoit Professeur ordinaire de Physique à Zurich, Docteur en Médecine, & premier Médecin de la République de Zurich. Il mourut le 8 Mars 1738. On a aussi de lui plusieurs Ouvrages.

SCHMAI, (Leonard) Médecin, natif de Saltzbourg, étoit en estime au commencement du seiziéme siécle. Il fit le premier mention du bois de guayac pour la cure des Maux vénériens. Il donna à ce sujet l'Ouvrage suivant :

Lucubratiuncula de Morbo Gallico & cura ejus noviter reperta cum ligno indico. Augustæ, 1518. in-4to.

SCHNEIDERUS (Conrad-Victor) professoit la Médecine à Wittemberg au milieu du dernier siécle. Il a écrit un grand nombre d'Ouvrages anatomiques. Les sujets qu'il a traités principalement, sont, la membrane pituitaire & les os de la tête, sur quoi il a fait quelques remarques excellentes. On a de lui les Traités suivans :

Dissertationes anatomicæ de partibus, quas vocant, principalioribus, capite, corde, hepate, cum observationibus ad Anatomiam necnon ad artem medendi pertinentibus. Wittebergæ, 1643. in-8vo.

Liber de osse cribriformi & sensu ac organo odoratûs & morbis ad utrumque spectantibus, de Coryza, hæmorrhagia narium, polypo sternutatione, amissione odoratûs. Wittebergæ, 1655. in-12.

Disputationes osteologicæ aliquot. Wittebergæ, 1649. in-8vo.

De osse occipitis, ejusdem vitiis ac vulneribus. Witteberga, 1649. *in-8vo.*

Disputatio medica de ossibus temporum. Witteberga, 1653, *in-8vo.*

Oratio de æquitate ac justitia naturæ. Witteberga, 1646, *in-4to.*

Oratio de bellis naturæ. Ibid. in-folio.

Dissertatio Anatomico-Chirurgica de natura ossis frontis, & ejus vulneribus ac vitiis. Witteberga, 1650. *in-8vo.*

De catarrhis, Libri quinque. Witteberga, 1660, 1661, 1662. *quinque vol. in-4to.*

Liber de catharris specialissimus. Witteberga, 1674. *in-4to.*

Liber de morbis capitis, seu cæphalicis illis, ut vocant, soporosis. Witteberga, 1669. *in-4to.*

Liber de nova gravissimorum morborum curatione. Francofurti, 1672. *in-4to.*

Liber de spasmorum natura & subjecto. Witteberga, 1678. *in-4to.*

SCHROECK, (Luc) Docteur en Médecine, Comte Palatin, Noble de l'Empire, Médecin de l'Empereur & de la Ville d'Ausbourg, & Président de l'Academie des Curieux de la Nature, nâquit à Ausbourg le 20 Septembre 1646, où son pere exerçoit la charge de Médecin de la Ville. Après avoir étudié à Iene, & fait divers voyages en Allemagne & en Italie, il retourna dans sa Patrie en 1671, & y fut bientôt établi. Il passa sa vie dans une estime générale, & mourut à Ausbourg le 3 Janvier 1730, dans sa quatre-vingt-quatriéme année. N'ayant point laissé d'enfans, il ordonna, par son testament, que sa Bibliothéque, qui étoit nombreuse & de grand prix, fût incorporée à celle de la Ville. Voici ses principaux Ouvrages :

Pharmacopæa Augustana restituta, 1684.

Methodus medendi Walæo-Welschiana.

Observationes Physico-Medicæ.

Memoria sæcularis Collegii Medici Augustani.

SCRIBONIUS LARGUS, Médecin, qui vivoit sous les Empereurs Claude & Tibére. Il gagna des sommes immenses par ses différentes espéces de remédes, & il composa un Recueil de la composition des Médicamens, qui est souvent cité par Galien. Il l'avoit dédié à Julius Callistius, celui de tous les Affranchis de Claude qui étoit le plus en faveur. Ce n'est pas seulement par cette Dédicace qu'on peut juger du tems auquel Scribonius a vêcu :

cet Auteur parle en un endroit de Meſſaline & de Claude d'une maniére qui ne permet pas de douter qu'il n'ait écrit ſous leur regne : *Meſſaline*, dit-il, *l'épouſe de notre Dieu Céſar.* Cet Ouvrage a été imprimé pluſieurs fois dans le ſeiziéme ſiécle ſous ce titre :

De Compoſitione medicamentorum, *Liber. Baſileæ*, 1529. *in-8vo. Venetiis*, 1547. *Lutetiæ*, 1567.

Quelques Savans ont cru que l'Ouvrage de Scribonius avoit été écrit en Grec, & que ce que nous en avons en Latin, n'eſt qu'une traduction, qui a même été faite long-tems après : ce qui leur a donné lieu de croire cela, c'eſt qu'il leur a ſemblé que le Latin de Scribonius ne répond pas à la pureté que cette Langue conſervoit encore du tems de Claude. Mais Rhodius a fait voir que ces Savans ſe trompoient, & que notre Scribonius a tout l'air d'un original, quoique le langage n'en ſoit pas tout-à-fait ſi pur que celui de Celſe, qui ne l'avoit pas précédé de beaucoup ; ce qui prouve ſeulement, ſelon Rhodius, que ceux qui vivent dans le même tems, ne parlent pas toujours également bien. En effet, le livre entier montre qu'il l'a écrit en Latin ; & il remercie Calliſtius, dans la Préface, de ce qu'il a bien voulu prendre la peine de préſenter ſon Traité Latin à l'Empereur.

Quant à la perſonne de Scribonius, ſon nom marque qu'il étoit Romain & de la famille *Scribonia ;* à moins qu'on ne crût qu'il avoit emprunté ce nom de cette famille, à l'exemple des autres étrangers qui avoient joint les noms des familles anciennes aux leurs. Il eſt parlé d'un *Scribonius* dans l'Inſcription ſuivante, & Rhodius croit qu'il eſt le même que celui dont nous parlons :

Scriboniæ jucundæ
L. Scribonius Aſclepiades
Uxori ſtatuit.

SCRIGIAH AL-MALATHI, Auteur Arabe, qui a écrit un Ouvrage intitulé : *Hiſtoire des Médecins & de la Médecine.*

SEBISIUS (Melchior) nâquit à Strasbourg en 1578. Il profeſſa dans les Ecoles de cette Ville, après avoir étudié dans vingt-ſept Univerſités. Nous avons de lui :

Exercitationes medicæ quinquaginta, *in alma Argentoratenſium Academia propoſitæ. Argentorati*, 1624, 1631, 1636. & 1674. *in-4to.*

Dissertationum de Acidulis Sectiones duæ. Argentorati, 1627. *in-8vo.*

Disputationes de recta ratione purgandi. Ibid. 1621. *in-4to.*

Discursus Medico-Philosophicus de casu adolescentis cujusdam Argentoratensis mirabili. Ibid. 1624. *in-4to.*

Historia mirabilis de fœmina quadam Argentoratensi. Ibid. 1627. *in-4to.*

Galeni ars parva in triginta disputationes resoluta. Ibid. 1633. *in-8vo.*

Prodromi examinis vulnerum, partes quatuor. Argentorati, 1632. *in-4to.*

SEBUNDE, ou DE SEBEYDE, (Raimond) Espagnol, étoit Philosophe, Médecin & Théologien, & vivoit en grande estime dans le quinziéme siécle, vers l'an 1430. On dit qu'étant sorti de son Pays pour venir enseigner en l'Université de Paris, il fut arrêté, malgré lui, par les Ecoliers de celle de Tolose, où il mourut quelque tems après.

SEIDELIUS, (Bruno) natif de Querfurt au Comté de Mansfeld en Allemagne, Médecin & Poëte Latin, mourut vers l'an 1577. On a sept livres de Poësies de cet Auteur; savoir, deux d'Elégies, trois d'Odes, un d'Epigrammes, & un d'Idylles épiques; mais on n'estime guères que ses Elégies, qui ont de la douceur & de la naïveté.

SENAC, Docteur célébre de la Faculté de Médecine de Montpellier, Médecin-Consultant du Roi de France, & depuis choisi pour succéder à feu Mr. Chicoyneau dans la place de premier Médecin de S. M. Il a donné au Public une traduction de l'*Anatomie d'Heyster*, ornée d'une très-savante *Physiologie*. On lui est encore redevable d'un *Traité de la structure du cœur, de son action & de ses maladies, avec la méthode de les guérir. Paris*, 1749. 2 *vol. in-4to.*

SENNERT (Daniel) nâquit à Breslau en Silésie l'an 1572. En 1601. il reçut le bonnet de Docteur à Wittemberg, & l'année suivante on lui conféra une place de Professeur dans la même Ville. George I. Electeur de Saxe, le mit au nombre de ses Médecins en 1628. Sennert remplit ces deux emplois avec beaucoup d'honneur; aussi sa profonde érudition l'avoit rendu digne des premiers postes. Sa belle méthode d'enseigner, lui attira des disciples de toutes parts; après les avoir instruits de vive voix dans la chaire, il travailloit encore à leur tracer des oracles permanens dans ces admirables Ouvrages, dont la posté-

rité lui aura une obligation éternelle. L'attachement qu'il eut pour la Chimie, jointe à la liberté avec laquelle il refutoit les Anciens, & à la ſingularité de ſes opinions, lui ſuſcita un grand nombre d'ennemis. Ce grand Homme mourut de peſte à Wittemberg en 1637, âgé de 65 ans. Ses principaux Ouvrages ſont:

Inſtitutionum Medicinæ, Libri quinque. Witteberga, 1620. *in-4to.*

Practicæ Medicinæ, Liber primus. Witteberga, 1628. *in-4to. Lugduni*, 1629. *in-8vo.*

Practicæ Medicinæ, Liber ſecundus. Witteberga, 1629. *in-4to.*

Practicæ Medicinæ, Liber tertius. Ibid. 1631. *in-4to.*

Practicæ Medicinæ, Liber quartus. Ibid. 1632. *in-4to.*

De infantium curatione Tractatus, Libro quarto Practicæ adjectus. Ibidem.

Practicæ Medicinæ, Liber quintus, de tumoribus, ulceribus, cutaneis vitiis, vulneribus, fracturis & luxationibus. Ibid. 1634. *in-4to.*

Practicæ Medicinæ, Liber ſextus de Morbis occultis. Ibid. 1635. *in-4to.*

De Febribus, Libri quatuor. Witteberga, 1628. *in-4to. Lugduni*, 1627. *in-8vo.*

De Scorbuto Tractatus. Witteberga, 1624. *in-8vo.*

De Chymicorum cum Ariſtotelicis & Galenicis conſenſu ac diſſenſu, Liber. Witteberga, 1629. *in-4to.*

Quæſtionum medicarum controverſarum, Liber. Witteberga, 1610. *in-8vo.*

Epitome naturalis ſcientiæ. Witteberga, 1618. *in-8vo.*

Hypomnemata phyſica. Francofurti, 1635. *in-8vo.*

De fungis læſarum partium corporis humani Obſervatio.

SEPTALIUS (Louis) nâquit à Milan. Il ſoutint à ſeize ans les Théſes de la Phyſique, avec un raiſonnement qui ſurpaſſa ſon âge, de même que l'attente de ſes auditeurs. On crut après cela, qu'il ſuivroit l'exemple de ſes ayeux paternels & maternels, qui avoient aquis beaucoup de réputation dans la profeſſion des Loix : mais ſon inclination décida pour la Médecine qu'il étudia en l'Univerſité de Pavie, où il enſeigna depuis avec beaucoup de gloire. Pendant qu'il travailloit ainſi pour le Public, le Roi d'Eſpagne, Philippe III., le choiſit pour ſon Hiſtoriographe. Septal eſtima cet honneur comme il le devoit; mais il s'en excuſa pour n'être point détourné de ſon objet. Le Duc de Baviére lui fit enſuite des offres extraordi-

naires pour l'attirer dans ses Etats ; celui de Toscane employa plusieurs personnes de considération pour lui persuader de changer le séjour de Milan en celui de Florence ; la Ville de Bologne lui promit des honneurs & des recompenses au-dessus de tout ce qu'il pouvoit espérer parmi ses Citoyens ; le Sénat de Venise, enchérissant sur tout cela par tout ce qu'il pouvoit lui proposer de plus utile & de plus glorieux, travailla puissanment pour lui faire accepter une chaire ; mais ce fut en vain : l'amour de la Patrie eut plus d'empire sur son esprit que leurs sollicitations. Cet Homme savant & modéré, borna tous ses désirs dans l'affection & l'estime de ses compatriotes ; il se contenta d'avoir mérité ces honneurs offerts, sans les accepter ; & comme le ciel avoit béni son mariage d'une féconde lignée de sept fils & de six filles, il préféra leur éducation & leur compagnie à l'éclat de ces demeures étrangéres. Il accepta seulement la qualité de Proto-Physicien dans l'Etat de Milan, que Philippe IV. lui donna par une Patente très-ample de l'an 1628. L'année suivante, la peste affligea la Ville de Milan ; il en fut atteint, & il n'étoit pas encore bien guéri, qu'il tomba dans une apoplexie qui lui fit perdre l'usage de la voix & de la moitié de ses membres. Il s'en releva cependant, & vêcut encore dans une santé languissante jusqu'en 1633, qu'il mourut d'une fiévre accompagnée de flux de ventre, âgé d'environ 80 ans. Son tombeau est en l'Eglise de saint Nazare à Milan. Septalius a écrit les Ouvrages suivans :

Animadversionum & cautionum medicarum, Libri septem. Argentinæ, 1625. *in-12. Patavii*, 1628. *in-8vo.*

Animadversionum & cautionum medicarum, Libri duo, septem aliis jam editis additi. Patavii, 1630. *in-8vo.*

De Nævis, Liber. Mediolani, 1606. *in-8vo. Patavii*, 1628. *in-8vo. Ibid.* 1651. *Argentinæ*, 1629.

De peste & pestiferis affectibus, Libri quinque. Mediolani, 1622. *in-4to.*

De Morbis ex mucronata cartilagine evenientibus, Liber unus. Mediolani, 1632. *in-8vo.*

In librum Hippocratis Coi de acribus, aquis & locis, Commentarii quinque. Coloniæ, 1590. *in-folio.*

In Aristotelis problemata Commentaria. Lugduni, 1632. *in-folio.*

SERAPION, d'Alexandrie, Médecin, qui le premier s'avisa de soutenir *qu'il ne sert de rien de raisonner dans la*

Médecine, & qu'il faut s'attacher uniquement à l'expérience. Ce fut par-là qu'il s'érigea en chef des Empiriques : il vivoit dans le trente-huitiéme siécle du monde. Nous apprenons de Galien que Sérapion avoit fort maltraité Hippocrate dans ses Ecrits, où il faisoit d'ailleurs paroître beaucoup d'orgueil, se louant à tout propos lui-même, & ne faisant aucune estime de tout ce qu'il y avoit eu de grands hommes dans la Médecine avant lui. Il avoit écrit un livre intitulé : *des Médicamens qu'on peut faire aisément*, & l'on trouve quelques échantillons de sa pratique dans Cælius Aurelianus, qui font voir qu'il avoit retenu les remédes d'Hippocrate & des autres Médecins de ce tems-là, quoiqu'il rejettât leurs raisonnémens. Nous ignorons les moyens dont il appuyoit ses opinions, ses Ecrits ayant été perdus : les Ouvrages des autres Empiriques ont eu le même sort ; & ils seroient tous tombés dans un profond oubli, si leurs adversaires n'avoient été obligés d'en parler en les refutant.

Il y eut un autre *Sérapion*, Poëte & Médecin : celui-ci étoit natif d'Athénes, & vivoit sur la fin du premier siécle & le commencement du deuxiéme, du tems de Nerva & de Trajan. Il eut beaucoup de part en l'amitié de Plutarque, comme il l'assure lui-même.

SERAPION, (Jean) Médecin Arabe, de la Secte de Mahomet, florissoit vers l'an 742, suivant René Moreau, & 1066. suivant Wolfgangus Justus : Freind le met vers la fin du neuviéme siécle de salut. Il est de tous les Arabes celui qui s'est le plus appliqué à la connoissance des plantes & des drogues. On voit à la tête de ses Oeuvres les noms de soixante dix-neuf Auteurs, presque tous de son Pays, des lumiéres desquelles il avoit profité ; mais le corps de l'Ouvrage est presque tout tiré de Dioscoride & de Galien. Voici les titres des Ouvrages de Sérapion :

Practica dicta Breviarium. Liber de simplici Medicina dictus circà instans. Venetiis, 1497, 1503. *&* 1550. *in-folio. Lugduni*, 1525. *in-4to. Argentinæ*, 1521. *in-folio cum aliis.*

De Febribus, Liber.

De Balneis.

De Medicamentis tàm simplicibus quàm compositis, quæ antidota vocantur.

Freind croit que ce dernier Traité est l'Ouvrage de quelque Médecin plus jeune que celui à qui on l'attribue.

Sérapion ne traite de la cure des maladies, qu'autant qu'on peut y parvenir par le régime & les Médicamens : il n'a rien écrit touchant les opérations de Chirurgie. Une chose qui surprend dans les Ecrits de ce Médecin, c'est de voir qu'il ait copié Alexandre de Tralles en plusieurs endroits, pendant qu'on sait que ce dernier étoit peu connu parmi les Arabes.

SERENUS SAMMONICUS, Médecin, qui vivoit dans le troisiéme siécle, du tems de l'Empereur Sévére & Caracalla son fils. Il écrivit divers Traités d'Histoire & de choses naturelles, dont il n'est venu jusqu'à nous que les deux Ouvrages suivans :

Medicina de curandis morbis à capite ad pedes. Parisiis, 1533. *in-8vo.*

De Febribus Carmina.

Serenus dressa une Bibliothéque où il avoit soixante-deux mille volumes. Caracalla le fit mourir dans un festin. Il laissa un fils, qui fut héritier de sa Bibliothéque ; celui-ci fut Précepteur du jeune Gordien, à qui il laissa ses biens.

Serenus Sammonicus paroit fort superstitieux dans le reméde qu'il indique pour guérir une espéce de fiévre, que les Médecins appellent *Hémitritée*. Ce reméde consiste à écrire le mot *Abracadabra* sur du papier, & repéter cette écriture en diminuant toujours la derniére lettre, jusqu'à ce qu'on vienne à la premiére, en sorte que cela fasse comme un cone, de cette maniére :

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A

Il falloit porter ce papier pendu au col avec un fil de lin. Les Juifs ont attribué la même vertu au mot *Abracalan*, écrit de la même façon.

SERVETUS (Michel) nâquit à Villanueva en Arragon en 1509. Il vint étudier à Paris, s'y fit recevoir Doc-

teur en Médecine, & y professa les Mathématiques. Il alla ensuite s'établir à Charlieu vers 1540, & après y avoir enseigné la Médecine pendant deux ou trois ans, il voyagea en France & en Allemagne. Servet fut un homme d'un génie peu commun. Heureux s'il eût borné ses recherches à la Médecine & à la Philosophie. Mais s'étant jetté hors de sa sphére, & s'étant occupé des questions les plus épineuses de la Théologie, il publia un Ecrit contre le Mistére de la sainte Trinité, & cela lorsque la prétendue Réforme commençoit à se faire. Calvin, qui étoit à la tête de cette affaire, crut qu'il étoit de son interêt & de son honneur de le poursuivre à toute outrance. Il n'eut pas de peine à faire condamner Servet à être brûlé. Cette sentence fut mise à exécution à Geneve l'an 1553. Les sept Livres *De Trinitatis erroribus* furent imprimés, *Basileæ*, 1531. Son *Christianismi Restitutio*, *Basileæ*, 1553. Ces Ouvrages qui l'exposerent aux poursuites de Calvin, dont il devint la victime, l'immortaliseront à titre de grand Médecin; car au cinquiéme livre du premier de ces Ouvrages, dans lequel il traite du saint Esprit, on lit des passages assez longs qui démontrent que *Servet* avoit approché de plus près de la vraie doctrine de la circulation du sang, qu'aucun Auteur qui l'eût précédé. Il s'exprime même dans ces endroits d'une façon assez détaillée, pour avoir fait croire à plusieurs qu'il avoit une connoissance entiére du mouvement circulaire du sang: car telle est l'importance de cette découverte, que quiconque a écrit quelque chose qui y ait du rapport, a trouvé des Partisans qui l'ont préconisé & qui lui en ont fait honneur. Il s'est rencontré des Auteurs qui ont soutenu qu'Hippocrate connoissoit la circulation du sang; d'autres ont assuré hardiment la même chose de Galien; une infinité d'autres Anciens ont eu le même avantage; grace au caprice des hommes qui aiment mieux transporter à quelque personnage illustre une découverte qu'il n'a point faite, que de souffrir que son Auteur soit illustré en la lui laissant. Ce tour d'esprit avilit la nature humaine & deshonore la Philosophie. La dignité de l'homme & la gloire du Philosophe consistent à secouer les préjugés, & à s'attacher à la vérité par-tout où elle se montre. Nous ne prononcerons donc point que *Servet* a connu la circulation du sang; mais nous conviendrons qu'en remarquant que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine

& de l'artére pulmonaires, c'étoit avoir fait le premier pas ſur cette importante découverte. Or, que *Servet* eût des idées diſtinctes de cette transfuſion, c'eſt ce que prouvent, ſans replique, les paſſages de ſon premier Ouvrage : mais ſa maniére de s'exprimer eſt trop vague, trop indéterminée, pour que nous puiſſions lui accorder l'honneur de la découverte pleine & entiére. Il étoit reſervé pour le célébre Harvey, qui, partant de ces premiéres notions, parvint à former ſur la circulation du ſang, une théorie conforme à l'expérience & à la raiſon, utile au genre humain, & abſolument néceſſaire aux progrès de la vraie Médecine.

SERVILIUS DAMOCRATES, ou Democrates, Médecin, qu'on dit avoir vêcu dans le premier ſiécle ſous l'Empire de Néron. Il a écrit deux livres en vers Grecs Iambiques, touchant la compoſition des Médicamens. L'un de ces livres eſt intitulé : *Philiatros*, c'eſt-à-dire, l'Ami des Médecins ; & l'autre, *Clinius*, ou le Médecin. On trouve quelques fragmens de ces livres dans Galien, & l'on y voit entre autres choſes, la deſcription du *Mithridate*, tel que nos Apoticaires le préparent encore aujourd'hui. Il y a auſſi une deſcription de la *Thériaque*, mais qui eſt un peu différente de celle d'Andromaque.

SERVITEURS ſubalternes dans la Médecine ancienne. La maniére dont la Médecine ſe pratiquoit anciennement, ayant fourni de l'occupation à beaucoup plus de perſonnes qu'on n'en emploie aujourd'hui pour le même ſujet, il a fallu que ce fardeau tombât ſur des Serviteurs ſubalternes, qui, ſans doute, furent tirés du rang des Eſclaves. La Médecine Gymnaſtique en occupoit ſeule un fort grand nombre. Combien ne falloit-il pas de gens pour ſervir à ceux qui ſe baignoient, & ceux qui ſe faiſoient oindre, frotter, &c. ? Les Bains en particulier étoient adminiſtrés par les Baigneurs, (*Balneatores*) qui avoient ſous eux (*Fornacatores*) ceux qui devoient entretenir le feu ſous les chaudiéres, & prendre garde que l'eau du bain fût comme on la demandoit, & ceux qui avoient la charge de tenir propre le Bain & tout ce qui en dépendoit. On donnoit à ceux-ci le nom de *Mediaſtini*. Il ſemble que cet office étoit à peu près le même que celui des Souillons ou des Marmitons : néanmoins il ſe trouve quelques Epitaphes où on ne l'a pas jugé ſi abject, qu'on n'en ait voulu faire parade :

Diis manibus S.
Tito Flavio Oleno
Servo & Procurat. Balnei T. Flavi Aug.
VCT. Mediaſtino
Vix. Ann IX. Men. VII. D. VIII.
Titus Flavius T. L. Polymneſtus
Mediaſtinus
Aug. N. Fac. Cur.

Je ne ſais ſi *Procurator Balnei* eſt un ſinonime de *Mediaſtinus*, ou ſi c'étoit un emploi plus relevé. Ceux qui étoient commis ſur les Bains, s'appelloient *Præfecti Balneis.* Il y en eut de ces derniers qui n'étoient pas du rang des Eſclaves. A l'égard du mot VCT. je penſe qu'il ſignifie *Unctor*. Au reſte, les deux perſonnages dont il eſt parlé dans l'Epitaphe que l'on vient de lire, étoient apparenment des Eſclaves ou des Affranchis de Veſpaſien, ou de ſes fils, comme le nom & le prénom de *Titus Flavius* le montrent ; ce qui rendoit leur office plus conſidérable que s'ils avoient ſervi de ſimples Particuliers en la même qualité. Il y avoit auſſi des Valets pour garder les habits de ceux qui ſe baignoient; on les appelloit *Capſarii.*

L'application des huiles, des onguents & des parfums liquides, dont on ſe ſervoit, ſoit après le Bain, ſoit autrement, occupoit autant de perſonnes que le Bain même. Ceux qui faiſoient profeſſion d'adminiſtrer ces onguents ou ces huiles, tant aux malades qu'aux ſains, ſe faiſoient appeller *Iatraliptæ* , c'eſt-à-dire , Médecins oignans. Ils avoient ſous eux, ceux qu'on nommoit ſimplement *Aliptæ* en Grec, & *Unctores* ou *Reunctores* en Latin; quoique le mot *Alipta* ſe prît auſſi quelquefois pour *Iatralipta.* Ces gens-là qui ne ſervoient qu'à oindre, devoient bien être diſtingués de ceux qu'on appelloit *Unguentarii* ou *Ungentarii*, qui étoient ceux qui vendoient les huiles & les onguents; & de ceux qui ſe nommoient *Olearii*, qui étoient des Eſclaves qui portoient le pot à l'huile après leurs maîtres en allant aux Bains.

Après avoir oint & avant qu'on oignît, on frottoit & on racloit la peau; ce qui étoit l'office des *Froteurs*, *Fricatores.* Ils ſe ſervoient pour cela d'un inſtrument appellé *ſtrigil*, qui étoit comme une eſpéce de cuiller de bois, de corne, de fer ou autre matiére. On peut en voir la figure dans Mercurial & Pignorius.

Les *Iatraliptæ* avoient encore ſous eux des gens qui fai-

ſoient profeſſion de broyer ou de manier doucement les jointures, ou les autres parties du corps, pour les ramollir & les rendre plus ſouples. On appelloit ceux qui ſervoient à cela *Tractatores*. C'eſt de ces gens & de leurs remédes que parle Sénéque, lorſqu'il dit en s'échauffant contre l'abus qui ſe commettoit à cet égard : " Faut-il que „ je donne mes jointures à amollir à ces efféminés? ou „ faut-il que je ſouffre que quelques femmelettes, ou quel- „ que homme changé en femme, m'étende mes doigts „ délicats? Pourquoi n'eſtimerai-je pas plus heureux un „ Mucius Scevola, qui manioit auſſi aiſément le feu avec „ ſa main, que s'il l'eût tendue à un de ceux qui font „ profeſſion de manier ou broyer les jointures? „ Ce qui mettoit Sénéque de mauvaiſe humeur contre cette eſpéce de reméde, & contre ceux qui le pratiquoient, c'eſt qu'ils le faiſoient la plupart ſans néceſſité, & par pure délicateſſe. On employoit même quelquefois à cet office ces femmes qu'on appelloit *Tractatrices*. On peut voir ſur ce ſujet la deſcription que fait le Poëte Martial de la débauche d'un riche voluptueux:

Percurrit agili corpus arte Tractatrix,
Manumque doctam ſpargit omnibus membris.

Lib. 3. Epigramm. 82.

Les onguents ne pouvant pas être commodément employés qu'on n'ôtât le poil, les Anciens ſe ſervoient pour cela, premiérement de *pincettes* & de *pierres-ponces ;* mais lorſque ces moyens n'étoient pas ſuffiſans, ils ſe faiſoient appliquer des emplâtres appellés *Dropaces*, faits avec de la poix & de la réſine : on levoit ces emplâtres tout d'un coup, en ſorte que les poils s'arrachoient. Ils ſe faiſoient auſſi oindre avec des onguents appellés *Pſilothra*, qui faiſoient tomber les poils. Les hommes qui ſervoient à cet office, étoient nommés *Dropaciſtæ* & *Alipilarii ;* & les femmes, *Picatrices* & *Paratiltriæ*. Les Barbiers appellés *Tonſores*, ſervoient auſſi en cette rencontre. Les femmes en avoient auſſi entre elles qui exerçoient le même métier, & qui étoient appellées *Tonſtrices*. Martial & d'autres font mention de ces ſortes de femmes, & l'on trouve une vieille Inſcription ſur ce ſujet :

Sextiæ L. Tertiæ
Tonſtrici.

On donnoit aux Esclaves, ou à d'autres personnes de la plus basse condition, l'emploi de garder les malades, de les servir dans toutes leurs nécessités, de leur apprêter à manger, & même de pourvoir à tout ce qui concernoit l'appareil de la sépulture de ceux qui mouroient, & la sépulture même. Ceux qui avoient soin des malades, ou les gardes-malades, étoient appellés par raillerie : *Medici ad matulam*, *Medici coqui*. Quelques Auteurs leur ont aussi donné le nom de *Clinici*, parce qu'ils ne bougeoient d'auprès du lit des malades. Mais ce n'est pas là la propre signification du mot *Clinicus*, qui désignoit en son véritable sens, un Médecin proprement dit. Ceux qui s'occupoient à laver les corps morts, à les oindre, à les mettre dans un drap, & à faire tout ce qui se faisoit anciennement avant que de porter les corps sur le bucher, ou avant que de les enterrer, s'appelloient *Pollinctores*.

Dès que les Empereurs Romains eurent embrassé le Christianisme, & que l'on eût établi des Hôpitaux pour les pauvres malades, ces offices furent donnés à de certaines gens qu'on appelloit *Parabolani*. Ces Parabolani étoient choisis par les Evêques & les Prêtres ; ils devoient se tenir continuellement auprès des malades pour en avoir soin ; c'est ce qui se rapporte à ce que nous appellons aujourd'hui *Infirmiers*.

SETTALA, (Louis) de Milan, très-docte Médecin, nâquit le 27 Février de l'an 1550. Il témoigna, dès son enfance, une si forte inclination pour les Lettres, qu'on n'eut pas de peine à prévoir ce qu'on devoit espérer de son génie. Saint Charles Borromée en fut témoin, s'étant trouvé à des Théses de Philosophie que Settala soutint dans un âge peu avancé, & avec l'admiration de tout le monde. Il fut Docteur à l'âge de 21 ans, & à 23 Professeur en l'Université de Pavie, où il donna des marques si particuliéres de son savoir, que les grands Hommes de son tems faisoient gloire de le connoître. L'Electeur de Baviére le demanda pour l'Université d'Ingolstadt; le Grand-Duc de Toscane le voulut avoir pour Pise; Bologne & Padoue lui firent aussi des offres très-considérables pour l'attirer dans leurs Universités; mais il préféra la vie privée à tout cet éclat embarrassant. Le Roi d'Espagne le nomma premier Médecin du Milanez en 1628, voulant par cette marque de son estime, honorer sa vertu & faire valoir son mérite. Settala mourut le

12 Septembre de l'an 1633. Il a enrichi le Public de divers Traités fort eſtimés :

Commentaria in Ariſtotelis Problemata.

Commentaria in Hippocrat. de aëre, aquis & locis.

Cautiones ad vulnera curanda.

De Nævis.

SEVERINUS (Marcus-Aurelius) fut diſciple de Julius Jaſſolinus, au commencement du ſiécle paſſé, & dans la ſuite Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à Naples. Il eſt plus connu par ſes Ouvrages de Chirurgie que par ceux d'Anatomie. Ce fut apparemment par les connoiſſances qu'il avoit de l'Anatomie, qu'il excella en Chirurgie; car ſans l'une de ces ſciences, il eſt aſſez difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'être habile dans l'autre. Il a donné les Ouvrages anatomiques ſuivans:

Zootomia Democritea. Noribergæ, 1646. *in-4to.*

Hiſtoria anatomica, *Obſervatio medica eviſcerati corporis. Neapoli*, 1629. *in-4to.*

Quæſtiones anatomicæ quatuor. 1. *De Aqua pericardii.* 2. *De Cordis adipe.* 3. *De Poris cholidochis.* 4. *De Oſteologia, pro Galeno, adversùs argutatores. Epidochæ in totidem alias Julii Jaſſolini. Hanov.* 1664. *in-4to. Francofurti*, 1668. *in*-12.

SEXTIUS NIGER, Médecin, diſciple d'Aſclépiade le Bithinien, vivoit dans le quarantiéme ſiécle du monde, & avoit écrit en Grec ſelon la remarque de Pline. Dioſcoride lui donne le premier rang entre les ſectateurs d'Aſclépiade, & Galien en fait beaucoup d'eſtime.

On trouve un Q. Clodius Q. L. Niger, Médecin Oculiſte, dans un ancien monument.

SEXTUS, ſurnommé EMPIRICUS, Médecin du quarantiéme ſiécle du monde, a été diſciple d'Hérodote de Tarſe & maître de *Saturninus*, ſurnommé *Cythenas.* Nous avons trois livres de Sextus qui contiennent les ſentimens des Pyrrhoniens, & dix autres où il diſpute contre toutes les Sciences. On a un autre Ouvrage intitulé :

Sexti placiti, ou comme d'autres veulent, *Platonici*, *de Medicina animalium*, *beſtiarum*, *pecorum & avium*, *Liber. Norimbergæ*, 1538. *in-8vo. Tiguri*, 1539. *in-4to.*

Ce titre a fait croire que ce livre étoit de *Sextus* de Cheronée, Philoſophe Platonicien, neveu de Plutarque & Précepteur de l'Empereur Marc-Auréle : mais ſi ce livre eſt de l'un de deux Sextus, il ſera plutôt du premier ou

de l'Empirique. Suidas, qui a fait cette équivoque, donne aussi à Sextus de Cheronée un Hérodote pour Précepteur; mais il ajoute que cet Hérodote étoit de Philadelphie.

SHERARD. (N.) Parmi tous les Botanistes de ce siécle, il n'y en a pas qui ait mérité plus d'éloge que Monsieur Sherard. Il commença à se former dans l'Ecole appellée : *Merchant-Taylors ;* après quoi il devint Associé du Collége de saint Jean d'Oxford. Sa capacité, jointe à ses autres bonnes qualités, lui procurerent la facilité de faire deux voyages en différens tems, avec deux Seigneurs, pendant lesquels il parcourut plusieurs Contrées de l'Europe, observant soigneusement dans chacune les plantes qui leur étoient propres. A son retour en Angleterre, sa Patrie, il fut fait Consul de Smyrne; ce qui lui donna la commodité de voir les plantes de l'Asie. A sa mort il laissa trois mille livres pour l'entretien du Jardin de Médecine d'Oxford. Boerhaave le regardoit comme un grand Homme, & fait même une mention honorable de son frere Jacques Sherard, comme d'un Botaniste exact & curieux.

SILVA, (Jean-Baptiste) célébre Médecin de la Faculté de Paris, nâquit à Bourdeaux le 13 Janvier 1682. Il pratiqua la Médecine à Paris avec réputation, devint premier Médecin de Louis-Henri de Bourbon, Prince de Condé, puis Médecin-Consultant du Roi, & mourut à Paris le 18 Août 1742, à 61 ans. On a de lui un *Traitè de l'usage des différentes sortes de saignées, & principalement de celle du pied*, & quelques autres Ecrits.

SILVATICUS, (Mathieu) de Mantoue, Médecin très-renommé dans le commencement du quatorziéme siécle. Il vivoit à la Cour de Robert, Roi de Naples & de Sicile, qui fut un des plus zélés protecteurs de la Médecine, & il lui dédia un Traité intitulé :

Opus Pandectarum Medicinæ.

Il publia cet Ouvrage l'an 1317, d'où on lui donna le nom de *Pandectarius.* Il a été réimprimé, *Venetiis* 1498, 1511. *in-folio. Taurini*, 1526. *in-folio. Lugduni*, 1541. *in-folio.* Silvaticus a beaucoup illustré l'étude de la Botanique, par les savantes découvertes qu'il a faites dans cette science. Il mourut en 1340.

On trouve un *Jean-Baptiste Silvaticus*, natif de Milan, & Médecin, de qui nous avons plusieurs Ouvrages considérables, imprimés vers le commencement du dix-septiéme siécle :

Controversiæ medicæ, centum numero. Mediolani, 1601. *in-fol. Francofurti*, 1601. *in-fol.*

De secanda in putridis febribus salvatella. Mediolani, 1584. *in-4to.*

De iis qui morbum simulant deprehendendis. Mediolani, 1595. *in-4to.*

Tractatus duo : de Materia turgente, alter de Aneurismata. Venetiis, 1600 *in-4to.*

De Unicornu, lapide Bezoar, smaragdo & margaritis, eorumque in febribus pestilentibus usu, Tractatio. Bergomi, 1605. *in-4to.*

Tractatus de compositione & usu theriacæ Andromachi. Heidelbergæ, 1597. *in-8vo. Francofurti*, 1600. *in-8vo. Lugd.* 1607. *in-8vo.*

De anno climacterico Tractatus. Ticini, 1615. *in-8vo.*

Medicus. Mediolani, 1611. *in-8vo.*

SILVIUS. (Jacques.) *Voyez* Du Bois.

SILVIUS. (Jean) *Voyez* Du Bois.

SILVIUS DE LE BOË. *Voyez* De le Boë.

SIMEON SETHI, d'Antioche, Médecin plus jeune que Psellus, mais qui vivoit de son tems vers l'an 1080. Il écrivit des commentaires sur les Ouvrages du même Psellus : il employa pour cela un assez mauvais stile, & ne fit que gâter l'original, dont il avoit tiré toute la matiére. Sa conduite est d'autant plus surprenante en cela, que le livre qu'il prétendit commenter, & qu'il altéra, en voulant le rendre public, étoit de son tems entre les mains de toute le monde. Nous avons de lui un Ouvrage traduit de Grec en Latin par Lilio Gregorio Gyraldi, sous ce titre :

Syntagma per litterarum ordinem de Cibariorum facultate. Basileæ, 1538. *in-8vo.*

SIMON, Médecin, qui vivoit du tems de Seleucus Nicanor, dans le trente-huitiéme siécle du monde.

Quant à *Simon l'Athénien*, dont parle Diogéne de Laerce, il étoit Philosophe plutôt que Médecin, quoiqu'il ait écrit un Livre intitulé : *de la Santé.* Ce dernier Simon étoit un Ouvrier en cuir : ce qu'il savoit de la Philosophie, il l'avoit appris en écoutant les discours de Socrate, qui s'arrêtoit quelquefois dans sa boutique.

SIMON de Génes, ou SIMON GENIASTES à Cordo, Médecin célébre vers l'an 1288. Il s'arrêta longtems à Rome, où il fut Chapelain du Pape Nicolas IV., & il composa divers Traités :

Clavis ſanationis.

Expoſitio gloſſæ marginalis ad Alexandri Iatri libros medicinales. Lugduni, 1504. *in-4to. Papiæ*, 1520. *in-8vo.*

Il eſt différent d'un autre *Simon de Génes*, auſſi Médecin, qui vivoit long-tems après, & qui a écrit:

Opus pandectarum Doctoris Medicinæ.

SINAPIUS, (Jean) Médecin Allemand, étoit en réputation vers le milieu du ſeiziéme ſiécle. Sa profonde érudition dans toute ſorte de Litterature le fit beaucoup eſtimer; il enſeigna quelque tems, & il quitta la Chaire pour ſuivre Hercule Duc de Ferrare, dont il fut Médecin en 1545.

SKEKIUS (Jacques) étoit natif de Schorndorff dans le Duché de Wirtemberg. Il apprit, avec beaucoup de ſoin, les Langues Latine, Gréque & Hébraïque; & à l'âge de 20 ans il fit des leçons publiques dans l'Academie de Tubinge. Enſuite il étudia en Théologie; mais parce que les déſordres de l'Allemagne l'empêcherent de parvenir aux dignités eccléſiaſtiques, il prit le parti de la Médecine, & y fit de ſi grands progrès en peu de tems, qu'on le jugea capable d'enſeigner cette ſcience. Après qu'il eut exercé la place de Profeſſeur en Médecine & en Philoſophie à Tubinge pendant 30 ans, il devint aveugle; mais la perte de la vue ne l'empêcha pas de continuer ſes occupations: car pour ſe divertir & ſe conſoler de ſon malheur, il apprenoit la Langue Latine à ſes petits-fils, & il dictoit pluſieurs beaux Ouvrages, dont une partie a été miſe au jour. Les ſuivans ſont rapportés par Vander Linden:

Tractationum phyſicarum & medicarum tomus unus, ſeptem libros complectens. Francofurti, 1585. *in-16.*

De animæ principatu Dialogus. Tubingæ, 1542. *in-8vo.*

De calido & humido, Liber unus. De primo ſanguificationis inſtrumento, Liber unus. Argentorati, 1581. *in-8vo.*

De plaſtica ſeminis facultate, Libri tres. Argentorati, 1580. *in-16.*

De cauſa continente, eodem interprete Alexandri Aphrodiſæi de mixtione, Libellus. Tubingæ, 1540. *in-8vo.*

Prælectiones in Galeni librum de Arte parva. Francofurti, 1589. *in-8vo.*

Skekius ſupporta ſon aveuglement avec tant de conſtance, que bien loin de s'en plaindre, il dit à un Oculiſte qui lui en promettoit la guériſon: « Que comme il avoit

„ vu beaucoup de choſes pendant ſa vie qu'il eût été ravi „ de ne pas voir, il n'étoit pas fâché d'avoir perdu la vue; „ & que même, en diverſes occaſions, il ſouhaiteroit d'être ſourd. „ Skekius étoit ſavant dans les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, la Philoſophie, les Mathématiques, la Théologie & la Muſique. Il mourut âgé de 76 ans en 1587.

SMENGA, (Pierre) Friſon, profeſſa la Langue Gréque à Louvain pendant huit ans; puis ſe fit recevoir Docteur en Médecine, dont il fut Profeſſeur Royal en 1579. L'Hiſtoire des Hommes de Lettres nés dans la Friſe, lui attribue pluſieurs Ouvrages, comme : *Annotationes in Galenum & emendationum Chiliadæ;* mais on doute qu'ils euſſent été imprimés.

Smenga mourut à Louvain le 9 de Mars 1650, âgé de plus de 90 ans, & le ſoixante-douziéme de ſon Doctorat. Son corps fut inhumé dans l'Egliſe Paroiſſiale de ſaint Quintin.

SMET (Henri) nâquit à Aloſt le 30 de Mai 1537. A l'âge de trois ans il perdit ſon pere, qui étoit Médecin de la même Ville; mais ſa mere, ſurpaſſant en cela les idées ordinaires de ſon ſexe, l'encouragea tellement à l'étude, qu'à peine avoit-il atteint ſa quinziéme année, qu'il avoit mis en Latin la Batrochomyachie d'Homére, l'Hiſtoire de Suſanne, & les paroles mémorables de Pythagore. De pareils eſſais ayant fait voir combien ſon génie étoit propre à l'étude des plus hautes ſciences, on l'envoya à Louvain, où il commença ſon cours de Médecine; il l'acheva à Bologne en Italie, & il y remporta les honneurs du Doctorat l'an 1561, âgé de 24 ans.

A ſon retour en Flandres, il épouſa *Jeanne Corput*, avec qui il demeura pendant ſix ans à Anvers. Mais le Calviniſme qu'il profeſſoit, l'ayant obligé de ſortir des Pays-Bas, il ſe retira en Allemagne, & fut Médecin de Frédéric III. Electeur Palatin, & de Caſimir ſon fils. Il mourut Profeſſeur de l'Univerſité d'Heidelberg, le 15 Mars 1614. Nous avons de lui quelques Ouvrages de Poëſie, & le ſuivant de Médecine:

Miſcellanea medica, Libris XII. Francof. 1611. *in-8vo.*

SMITH, (N.) Auteur Anglois, de qui nous avons un Traité ſur les vertus médecinales de l'eau commune. La maniére dont il écrit, laiſſe facilement appercevoir qu'il n'eſt pas Médecin : ſon Ouvrage n'eſt cependant point à mépriſer, tant parce qu'il a recueilli, avec ſoin, tout ce qu'il a pu trouver ſur cette matiére dans les Ecrits des Mé-

decins Anglois, que parce qu'il rapporte plusieurs expériences qu'il a faites sur lui-même. Ce Traité a été traduit de l'Anglois en François, par Mr. Noguez, Paris 1730. 2 vol. *in-douze.*

SNOYUS, (Reinier) Médecin, Philosophe & Historien célébre, nâquit à Goude, Ville des Pays-Bas dans la Hollande Méridionale. Il reçut le bonnet de Docteur en l'Université de Bologne, & delà étant revenu dans sa Patrie, il y occupa une place entre les Magistrats. C'étoit un homme d'une grande éloquence; & prévenu de son rare mérite à cet égard, on l'envoya en députation vers Christiern II. Roi de Dannemarc. Snoyus a écrit divers Ouvrages tant en prose qu'en vers, qui lui aquirent beaucoup de réputation ; on estime sur-tout les treize livres qu'il a fait imprimer : *De rebus Batavicis*. Ce savant Homme est mort à Goude l'an 1537. Alard d'Amsterdam, lui a dressé cette Epitaphe :

Ecquid in omnigenis naturæ dotibus usquam est,
Ingenii præses quidve Minerva parit,
Quod non ingenio Snoyus, *studioque frequenti*
Prendit, & absolvit non sine judicio?
Quicquid habent nitidi divina poëmata cultûs,
Exprimit hoc doctis undique carminibus.
Instar apis variis ex libris plurima carpsit;
Melleus hinc blando manat ab ore liquor.
Scivit inurbanum lepido seponere dicto,
Plusquam civili præditus ingenio.
Reddere personæ scit convenientia cuique,
Et, quod justitiæ est, jus dare cuique suum.
Omnia Rhetorici tenuit præcepta nitoris,
Astrorum motûs, commeminitque sitûs.
Novit Atlantiaci metiri pondus Olympi,
Quæque sub ambobus tenditur ora polis.
Quidquid ab expertis Medicis aliquando repertum est,
In numerato habuit, si quis habere potest.
Nemo vir hoc merito fuit experientior uno,
Et plures medica nemo levavit ope.
Quidquid in historiis sacris, juxtaque profanis
Scriptum est, excussit, calluit, edidicit.
Abdita scripturæ penetrans misteria sacræ
Obscurum verbis explicat omne tribus.
Ornandis studiis natus, natusque juvandis
Pauperibus, summo quos fovet obsequio.
Lætus uti semper vixit, sic lætus obivit,
Quod bene confidit de bonitate Dei.
Ut cinis, ut pulvis, terræque est reddita terra,
In cœlos rediit spiritus, undè venit.

SOLENANDER, (Reiner) natif de Burick au Duché de Cléves, fit sa Philosophie à Louvain, & y prit les dégrés de Licence en Médecine, soutenu par la libéralité de Guillaume, Duc de Cléves, qui fournit à toute la dépense. Il passa ensuite en Italie, où il s'appliqua, pendant sept ans, à l'étude de sa Profession; il visita pour cela les principales Universités, & chercha par-tout à s'entretenir avec les personnes savantes. Il a écrit:

De caloris Fontium medicatorum causa & temperatione. Lugduni, 1558. *in-4to.*

Apologia, quâ Julio Alexandrino respondetur pro Argenterio. Florentiæ, 1556. *in-8vo.*

Consiliorum medicinalium sectiones quinque. Francofurti, 1596. *Hanoviæ*, 1600. *in-folio.*

SOLO, (Gerard De) surnommé *Expositor*, étoit François de nation & Professeur en l'Université de Montpellier. Il florissoit vers l'an 1470, & jouissoit d'une haute réputation par les heureux succès dont ses entreprises étoient couronnées dans la cure des maux les plus désespérés. Nous avons de lui:

Introductorum juvenum, Sc. de regimine corporis humani in morbis, Sc. consimili, officiali & communi.

Libellus de Febribus.

Commentum super nono Almansoris cum textu.

Commentum super viatico cum textu. Venetiis, 1505. *in-folio.*

SOMEREN (Cornille de) nâquit à Dordrecht l'an 1593. Il commença son cours de Médecine à Leyde, qu'il alla achever dans les Universités de France; & s'étant arrêté plus particuliérement à Caen en Normandie, il y reçut le bonnet de Docteur en 1615. De retour en sa Patrie, il y pratiqua la Médecine avec tant de réputation, que pour honorer son mérite, on le fit successivement Echevin, Président & Trésorier de sa Ville natale, & enfin Commissaire de l'Amirauté de Zélande. Il mourut à Dordrecht le 11 Décembre 1649, à l'âge de 57 ans. Il est Auteur des Ouvrages suivans:

De Calculo renum & vesicæ.

De Variolis & Morbillis. Dordraci, 1641. *in-8vo.*

De vitæ Termino.

Ces Traités sont les seuls de la façon de ce Médecin qui eussent été imprimés : il avoit composé plusieurs autres Piéces, mais elles sont restées en manuscrit dans la Bibliothéque de ses héritiers.

SORANUS, d'Ephése, Médecin, fils de Menandre & de Phoëbes, vivoit dans le deuxiéme siécle, du tems de Trajan & d'Adrien. Il professa la Médecine à Alexandrie & puis à Rome. Ses Ecrits sont perdus, mais on peut, en quelque maniére, se dédommager de cette perte en lisant Cœlius Aurelianus, qui avoue lui-même, que tout ce qu'il a écrit, n'est qu'une traduction des Ouvrages de Soranus. Ce Médecin a été regardé par le même Cœlius, comme le plus habile de tous les Médecins méthodiques, & celui qui a mis la derniére main à la *Méthode*. Il a même été estimé par les Médecins qui n'étoient pas de sa Secte, & Galien rapporte la description qu'il avoit donnée de quelques médicamens; il témoigne même qu'il avoit vu, par expérience, que ces médicamens étoient bons.

Il y a eu deux autres Médecins de ce nom : le premier d'Ephése, étoit plus jeune que celui dont on vient de parler. Il composa un Traité des maladies des femmes & de leurs parties secrétes, dont Adrien Turnebe a publié un fragment sous le titre :

De utero & muliebri pudendo, Libellus. Parisiis, 1554.

Ce Soranus a aussi écrit la Vie des Médecins.

L'autre Soranus étoit de Malles en Cilicie, d'où on le surnomma *Mallotes*. On a cru que l'Ouvrage que nous avons de l'impression de Bâle chez Cratandre en 1528, & de Venise chez Aldus en 1547, est de ce dernier. Il porte le titre suivant:

In artem medendi Isagoge saluberrima.

Mais Vossius assure que cet Ecrit n'est d'aucun des trois Soranus précédens, & qu'il est l'ouvrage d'un Auteur Latin : cette opinion est fort vraisemblable. L'Auteur de ce livre s'adresse à Mécéne, comme s'il prétendoit faire croire à ses Lecteurs, qu'il vivoit dans le tems de ce favori d'Auguste. Mais l'imposture étoit trop grossiére : il n'a trompé personne. Au reste cette remarque apprendra aux curieux quelle estime on doit faire des Lettres qu'on a publiées sous le nom de Marc-Antoine à Soranus, avec les Réponses que ce Médecin lui écrit au sujet de Cléopatre. Ce ne peut être le premier, ni le second Soranus, qui ait fait ces Réponses, puisque Cléopatre vivoit dans le 39 siécle du monde & le commencement du quarantiéme. On ne croit pas non plus que ce soit le Soranus de Cilicie qui en fût l'auteur; & ces Lettres & ces Réponses semblent plutôt être faites à plaisir.

SORBAIT (Paul De) étoit du Pays-Bas. Il enſeigna la Médecine en l'Univerſité de Vienne en Autriche depuis l'an 1655. juſqu'en 1679. En cette année, que la peſte fit d'horribles ravages dans cette Ville, & emporta, ſuivant le compte du même Sorbait, 76921 perſonnes, il quitta l'emploi de Profeſſeur, pour prendre celui de Médecin d'Eléonore, Impératrice douairiére de Ferdinand III: mais il ne jouit guères de cet honneur ; il mourut en 1680, & laiſſa au Public les Ouvrages ſuivans:

Praxis medica. Viennæ Auſtriæ, in-fol.

Conſilium medicum, ſeu Dialogus Loimicus de Peſte Vienneſi. Ibidem, 1679. *in*-16.

L'Auteur exprime l'année de l'impreſſion de ce dernier Ouvrage, par ce chronographe qui eſt au bas du titre:

Anno quo
DeI ManUs tangebat nos, & VIennenſIbUs fera ſtrages à LUe peſtIfera ConferebatUr.

SPIGELIUS (Adrien) étoit de Bruxelles, où il nâquit en 1578. Il fut célébre Anatomiſte, Chevalier de Saint-Marc, & le premier Profeſſeur en Anatomie & en Chirurgie à Padoue. Il remplit cet emploi avec beaucoup de réputation, & mourut en 1625, ayant avancé ſes jours par un morceau de verre qu'il s'enfonça, par malheur, dans le doigt, au repas qu'il fit pour les noces de ſa fille. Nous avons pluſieurs Ouvrages de ſa façon :

Opera omnia. Amſt. 1645. *in-fol.*

De humani corporis fabrica, Libri decem, tabulis 98, *ære inciſis exornati. Venetiis*, 1627, 1654. *in-fol. Francof.* 1632. *in*-4*to.*

De formato fœtu Liber ſingularis, æneis figuris exornatus. Patavii, 1626. *in-fol. Francof.* 1631. *in*-4*to.*

Cataſtrophe anatomiæ publicæ, in celeberrimo Lycæo Patavino feliciter abſolutæ. Patavii, 1624. *in*-4*to.*

Iſagoges in rem herbariam, Libri duo. Patavii, 1608. *in*-4*to. Lugduni Batav.* 1634. *in*-16.

De lumbrico lato, Liber. Acceſſit ejuſdem Epiſtola, de incerto tempore partûs. Patavii, 1618. *in*-4*to.*

De ſemitertiana, Libri quatuor. Francof. 1624. *in*-4*to.*

SPITTALUS. *Voyez* PITTALUS.

SPON, (Charles) fameux Médecin, nâquit à Lyon en 1609, & fut envoyé dès l'âge de douze ans, à Ulm, Ville d'Allemagne au Cercle de Souabe, pour y apprendre

les Belles-Lettres : ſon ayeul étoit natif de cette Ville. En 1625. il vint à Paris, où il étudia la Philoſophie, les Mathématiques, l'Aſtronomie, la Médecine, & fit de très-grands progrès dans toutes ces Sciences. L'an 1632. il fut reçu Docteur en Médecine en la Faculté de Montpellier, & enſuite aggrégé au Collége des Médecins de Lyon, où il s'aquit une réputation extraordinaire. Il reçut en 1645. des Lettres de Médecin du Roi, que Sa Majeſté lui envoya pour recompenſer ſon mérite par ce titre d'honneur. Il aimoit fort la Poëſie Latine, & il y réuſſiſſoit admirablement. Nous avons de lui les Pronoſtics d'Hippocrate en vers héroïques, qu'il intitula :

Sybilla medica.

Nous avons encore la *Pharmacopée de Lyon*, & d'autres Ouvrages très-ſavans. Il mourut au mois de Février 1684.

SPON, (Jacob) fils du précédent, & ſavant Antiquaire, nâquit à Lyon en 1647, & fut élevé dans la Religion prétendue-Réformée. Il ſe fit recevoir Docteur en Médecine à Montpellier, alla en Italie avec Mr. Vaillant, Antiquaire du Roi, & voyagea enſuite en Dalmatie, dans la Gréce & dans le Levant. Il ſortit de France un peu avant la révocation de l'Edit de Nantes, pour aller s'établir à Zurich, où ſon pere avoit éu droit de Bourgeoiſie; mais il mourut en chemin à Vevay, Ville ſituée ſur le Lac Leman, le 25 Décembre 1685. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, principalement ſur l'Antiquité & ſur l'Hiſtoire.

STAHL (George-Erneſte) nâquit en 1660. à Onold en Franconie. Il commença à étudier la Chimie à quinze ans, & ce fut en méditant le *Collegium Chymicum* de Barnerus, qu'il parvint à découvrir un alcali fixe dans le nitre : avec le ſecours des livres de Kunkel & de la Phyſique ſouterraine de Becher, en peſant avec exactitude, comparant & repétant leurs expériences, il atteignit à un haut point de perfection dans l'art. Les différens Ouvrages de Chimie qu'il a publiés, ſont excellens : on y trouve entre autres choſes nouvelles : 1. La génération du ſoufre artificiel : 2. L'analiſe du vitriol, la volatiliſation de l'acide vitriolique, & ſa reſtitution dans ſon premier état de fixité : 3. La préſence & l'influence du phlogiſtique en différens corps : 4. La réſolution du ſoufre en un acide ſubtil : 5. La différente fixité des ſels acides minéraux : 6. La deſtruction ſubite du nitre par déflagration : 7. Le

fondemement réel de la fermentation vineuſe & acéteuſe : 8. La converſion de l'eſprit de vin & ſon ingrès artificiel dans le vinaigre : 9. La transformation du ſuc de citron en vin : 10. Le paſſage de tous les corps fermentables en une terre inſipide : 11. La ſolution de l'or par le ſoufre : 12. La ſolution du fer par un alcali. Ses principaux Ouvrages ſont :

Prodromus de indagatione Chymico-Phyſiologica, 1683.

Fundamenta Chymiæ dogmaticæ & experimentalis. Nurembergæ, 1723.

Zymotechnia fundamentalis, 1697.

Obſervationes Chymico-Phyſicæ, 1697, 1698.

Diſſertationes de Metallurgiæ & Docimaſtiæ fundamentis, 1697.

Animadverſiones ad artem tinctoriam fundamentalem & experimentalem.

Opuſculum Chymico-Phyſico-Medicum. Hal. Magdeb. 1715.

Specimen Becherianum.

Diſſertatio de elogiis vitrioli.

Traité ſur le ſoufre tant inflammable que fixe, en haut Allemand, 1723.

Traité ſur les ſels, en haut Allemand, 1723.

Commentarium in metallurgiam Becheri, 1723.

Præfatio in Concordiam chymicam Becheri, 1726.

Experimenta, obſervationes, animadverſiones Chymicæ & Phyſicæ. Berolini, 1731. *in-8vo.*

STATIUS ANNÆUS, Médecin, qui s'eſt fort diſtingué dans le premier ſiécle, ſous l'Empire de Néron. Il étoit ami particulier de Sénéque. On ſait que celui-ci ayant été condamné à mort par Néron, ſe fit ouvrir toutes les veines, & ſe mit dans un bain chaud. Comme cela ne le faiſoit pas mourir aſſez tôt à ſon gré, Statius Annæus lui rendit le triſte office de lui préſenter dans une coupe le même poiſon que les Athéniens avoient donné à Socrate, c'eſt-à-dire, du ſuc de ciguë. Mais Tacite, de qui cette remarque eſt tirée, dit que le corps de Sénéque avoit déja été ſi refroidi par l'écoulement de ſon ſang, que ce poiſon ne fit point d'effet ſenſible.

STENON, (Nicolas) célébre Médecin, Evêque de Titiopolis, & Vicaire Apoſtolique dans les Pays Septentrionaux, nâquit à Copenhague le 10 Janvier 1638, d'un pere Luthérien, qui étoit Orfévre de Chriſtiern IV. Roi de Dannemarc. Il étudia la Médecine ſous le ſavant Bar-

tholin, & s'y rendit habile, aussi-bien que dans la Physique & l'Anatomie. Il voyagea ensuite en Allemagne, en France, en Hollande & en Italie. Ferdinand II. Grand-Duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son Médecin, & lui donna une pension. Peu de tems après, Cosme III. fils du Grand-Duc, le fit Précepteur de son fils. Mr. Stenon ayant lu alors les livres Catholiques, abjura l'hérésie Luthérienne en 1669. Dans la suite, le Roi Christiern V. le fit Professeur d'Anatomie à Copenhague, avec la liberté de faire les exercices de la Religion Catholique. Mr. Stenon n'ayant pas à Copenhague tous les agrémens auxquels il s'étoit attendu, retourna à Florence, & continua l'éducation du jeune Prince, fils de Cosme III. Il embrassa l'état ecclésiastique en 1677, & Innocent XI. le sacra Evêque de Titiopolis en Gréce. Peu de tems après, Jean-Frédéric, Duc d'Hanovre, Prince de Brunswic, ayant abjuré le Luthéranisme, appella auprès de lui Mr. Stenon, auquel le Pape donna le titre de Vicaire Apostolique dans tout le Nord. Ce Prince étant mort, son Successeur, qui étoit Luthérien, obligea l'Evêque de Titiopolis de sortir de ses Etats. Il continua de faire des missions en Allemagne, & mourut à Swerin le 25 Novembre 1686, âgé de 48 ans.

Stenon a enrichi l'Anatomie de plusieurs découvertes importantes. Il a apperçu le premier les canaux qui portent l'humidité qui arrose l'œil, & qui en facilite les mouvemens. Il donna en 1662. la description d'un vaisseau salivaire, qui part des glandes placées aux environs des oreilles, dont personne n'avoit encore fait mention. Il remarqua que les fibres musculaires du pharinx sont rangées dans un ordre double de spirales, l'un qui descend, & l'autre qui monte, suivant des routes opposées, & se croisant à chaque circonvolution. Il a fait de plus des observations sur les canaux limphatiques. On a de lui :

De musculis & glandulis, observationum Specimen. Hafniæ, 1667. *in*-4to. *Amstelodami*, 1664. *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1683. *in*-12.

Dissertatio de Cerebri Anatome. Lugduni Batavorum, 1671. *in*-12.

Observationes anatomicæ quibus varia oris, oculorum & narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum & muci fontes deteguntur, &c. Lugduni Batavorum, 1662. *in*-12. *Ibid.* 1680. *in*-12.

Elementorum Myologiæ Specimen. Amſtel. 1669. *in-8vo.*

Mr. Winſlou, ſon petit-neveu, ſoutient, avec gloire, la réputation de ce ſavant Homme.

STEPHANUS, Médecin, natif d'Athénes, eſt quelquefois ſurnommé d'Alexandrie, parce qu'il fit un long ſéjour dans cette derniére Ville. Il eſt le dernier des Grecs qui ait vu l'érudition de l'ancienne Ecole dans toute ſa pureté. Il a écrit :

Explanationes in Galeni priorem Librum therapeuticum ad Glauconem. Venetiis, 1536, 1554. *Lutetiæ*, 1555. *Lugduni*, 1558. *in-8vo.*

Oculare Collyrium, extat cum Mathiæ Theodori Collecteneis de Melancholia. Antuerpiæ, 1540. *in-4to.*

STRATON, Médecin, qui eut Eraſiſtrate pour maître, vivoit dans le trente-huitiéme ſiécle du monde. Il y eut encore un autre de ce nom, qui, au rapport d'Ariſtote, exerça auſſi la Médecine. Il y eut auſſi un Straton Philoſophe Péripatéticien, qui fut Précepteur du Roi Ptolomée Philadelphe. Il avoit écrit quelques livres concernant la Médecine & l'Hiſtoire naturelle, comme on l'apprend de Diogéne de Laërce, qui ajoute, que ce Philoſophe étoit diſtingué par le titre de *Phyſicien* qu'on lui donnoit ordinairement, parce qu'il s'étoit preſque entiérement attaché à la Phyſique, & avoit, en quelque façon, négligé la morale & les autres parties de la Philoſophie. Straton le Phyſicien vivoit dans le trente-huitiéme ſiécle.

STRATONICUS, Médecin, diſciple de *Sabinus*, ancien Commentateur d'Hippocrate, vivoit dans le deuxiéme ſiécle de ſalut, & avoit enſeigné Galien à Pergame.

STRAUSSIUS (Laurent) floriſſoit ſur la fin du dix-ſeptiéme ſiécle. Il a publié beaucoup d'Ouvrages, entre leſquels on remarque les ſuivans qui concernent l'Anatomie :

Conatus anatomicus, aliquot diſputationibus exhibitus. Francofurti, 1665. *in-4to.*

Microcoſmographia metrica, ſive humani corporis hiſtoriæ elegiaco carmine exhibita. Gieſſæ, 1679. *in-8vo.*

STRUTHIUS, (Joſeph) natif de Poſnanie, Ville de la grande Pologne, étoit célébre par ſon érudition en Médecine vers le milieu du ſeiziéme ſiécle. Il étudia en l'Univerſité de Padoue ; & après y avoir reçu les honneurs du Doctorat, il y profeſſa publiquement & mit au jour un Traité intitulé :

Ars ſphygmica, ſeu pulſuum doctrina, &c. quinque libris conſcripta. Baſileæ, 1540, 1602. *in-8vo.*

De Padoue il revint en Pologne, & fut premier Médecin du Roi Sigiſmond-Auguſte. Il mourut en 1568, âgé de 58 ans, après avoir rempli cette place avec honneur & eſtime.

STUPPAN, (Jean-Nicolas) Profeſſeur en Médecine à Bâle, nâquit à Pontraſin au Pays des Griſons, le onziéme Décembre 1542. Il fut envoyé à Bâle à l'âge de 15 ans, & il y obtint à l'âge de 27 le dégré de Docteur en Médecine. Il ſuccéda à Hoſpinien dans la charge de Profeſſeur en Logique en 1575, & à Théodore Zwinger dans celle de Profeſſeur en Médecine en 1589. Il mourut à Bâle en 1621, âgé de 79 ans. On a de lui les Ouvrages ſuivans:

Medicina theorica.

Binæ Epiſtolæ medicæ.

Une traduction Latine de l'*Hiſtoire Napolitaine*, compoſée en Italien par *Pandolphe Collenuccio*, & pluſieurs autres ſur différens ſujets de l'Hiſtoire.

Son fils, Emmanuel Stuppan, Docteur en Médecine, prononça l'Oraiſon funébre de Gaſpar Bauhin, & publia le *Lexicon medicum Caſtelli*, avec des augmentations. Il donna auſſi les Aphoriſmes d'Hippocrate arrangés d'une nouvelle maniére. Ce dernier nâquit en 1587, & mourut en 1664.

Il y a apparence qu'Antoine Stuppan du Pays des Griſons & Médecin, étoit de la même famille. Il mourut de peſte à Bâle en 1551. Il a fait des additions au *Diſpenſatorium Medicamentorum Nicolai Myrepſi*, imprimé à Lyon en 1543.

STURIE, (Renaud) ou Sturmius, étoit de Soiſſons. Il fit la Médecine, avec réputation, dans le ſeiziéme ſiécle. Il laiſſa un Traité contre les Athées & des Paraphraſes poëtiques ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate. Ce dernier Ouvrage eſt intitulé:

In ſeptem libros Aphoriſmorum Hippocratis, Paraphraſis poëtica, ad illorum memoriam ſummè utilis. Lugduni, 1583. *in-8vo.* 1619. *in-16.*

STURMIUS, (Jean) ſavant Philoſophe & Médecin du XVI. ſiécle, nâquit à Sleida, dans l'Eifel, près de Cologne, le premier Octobre 1507. Il fit ſes premiéres études dans ſa Patrie, avec les fils du Comte de Manderſcheid, dont ſon pere étoit Receveur. Il alla enſuite étudier à Liége, puis à Louvain, où il eut pluſieurs amis qui devinrent

très-illustres. Il dressa une Imprimerie avec Budger Rescius, Professeur en Grec, & il imprima divers Auteurs Grecs. Il vint à Paris en 1529, y fit des leçons publiques sur les Auteurs Grecs & Latins, & sur la Logique, & s'aquit l'estime d'un grand nombre de Savans; mais ayant fait paroître du panchant pour les nouvelles hérésies, il courut de grands dangers, & se retira à Strasbourg en 1537, pour y occuper la charge que les Magistrats lui avoient offerte. Il y ouvrit l'année suivante, une Ecole qui devint célébre, & qui, par ses soins, obtint de l'Empereur Maximilien II. le titre d'Academie en 1566. Sturmius entendoit bien les Humanités, écrivoit purement en Latin, & enseignoit avec beaucoup de méthode; ce qui fit que le Collége de Strasbourg, dont il étoit Recteur, devint le plus florissant de l'Allemagne. Il fut chargé de diverses députations importantes, dont il s'aquitta avec honneur. Cependant les Ministres Luthériens s'aigrirent contre lui, & lui firent ôter sa charge. Il mourut le 3 Mars 1589, à 82 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages sur la Dialectique, la Langue Latine, &c.

STURMIUS, (Jean) natif de Malines, fut Médecin & Professeur en Mathématiques à Louvain. Il a donné plusieurs Ouvrages au Public, entre autres:

De Rosa Hierichuntis, Liber unus. Lovanii, 1608. *in-8vo.*

STURTIADES, (George) Médecin des plus éclairés de son siécle, étoit en réputation vers l'an 1520. Il enseigna à Erfort, Ville d'Allemagne, Capitale de la Haute-Thuringe, & fut un des amis particuliers de Jean Camerarius. Sturtiades a écrit:

De Febrium divisione, tabula. Erphurdiæ, 1624. *in-8vo.*

SURSIN, (Jean) Docteur en Médecine, étoit de Nogent-le-Rotrou dans le Perche. Il fut d'abord Régent de Rhétorique dans le Collége de la Fromagerie à Angers, & il en fut le principal en 1596. Ce fut dans la même année qu'il fit imprimer en un petit volume *in-folio* une Grammaire Gréque, avec un Lexicon des Racines Gréques. Quelque tems après il prit à Angers le bonnet de Docteur en Médecine, & en cette qualité il fut Recteur de l'Université en 1611. Il fit tous ses efforts pour y faire établir une Ecole d'Hébreu.

SWAMMERDAM, (Jean) célébre Anatomiste d'Amsterdam sur la fin du siécle passé, avoit été disciple chéri de Van-Horne, sous lequel il fit de grands progrès

dans l'art de disséquer & de préparer les corps. De Graaf étoit disciple de Van-Horne dans le même tems que Swammerdam, qui l'accuse d'avoir volé des découvertes à leur maître commun, & de se les être appropriées, comme un vrai Plagiaire. On fait grand cas des Ouvrages de Swammerdam. Voici ce que nous avons de lui :

Miraculum naturæ, seu uteri muliebris fabrica, adjecta est nova methodus, cavitates corporis ita præparandi, ut suam semper genuinam faciem servent. Lugd. Batav. 1672. *in-4to. Ibidem* 1679. *in-4to.*

Tractatus Physico-Anatomico-Medicus de respiratione, usuque pulmonum. Lugd. Batav. 1667. *in-8vo. Ibidem,* 1679. *in-8vo. Lugd. Batav.* 1738.

Il a aussi écrit une Histoire générale des Insectes.

SYDENHAM (Thomas) nâquit dans le Comté de Dorset en 1624, & fit ses études dans l'Université d'Oxford, où il prit les dégrés de Bachelier en Médecine en 1648. Delà il alla à Cambridge, où il reçut le Bonnet de Docteur. Il pratiqua la Médecine à Londres avec autant de réputation que de succès, depuis l'an 1661. jusqu'en 1686. Il étoit l'homme le plus expérimenté de son tems, & le plus diligent observateur des démarches de la nature ; il en peut être appellé l'Historien ; il en a, pour ainsi dire, suivi toutes les allures pas à pas, & nous les a tracées avec la derniére précision. C'est lui, c'est cet homme sage, ce moderne législateur, qui, à force d'observer, nous a laissé les régles les plus sûres pour guérir ; en Architecte judicieux, il a bâti sur les plus solides fondemens, un édifice plus durable que le bronze & l'airain, où la critique & l'envie sont plus d'une fois venus se briser, qui fera toujours l'admiration des plus grands connoisseurs, servira de guide aux jeunes Praticiens, d'azile assuré aux malades & de modéle aux plus grands maîtres.

Les Ouvrages de Sydenham sont enfermés dans un volume *in-quarto*, sous le titre d'*Opera omnia.* Ce fameux Médecin mourut l'an 1689, après avoir été long-tems tourmenté par la goutte, dont il a écrit un Traité.

SYENNESIS, de Cyre, Médecin du trente-sixiéme siécle, cité par Aristote, qui rapporte quelques petits fragmens de ses Ecrits.

SYMMACHUS, Médecin, qui vivoit à Rome dans le premier siécle, du tems de Martial. Il avoit coutume de rendre visite aux malades, accompagné de tous ses au-

diteurs. Le Poëte parle de lui à ce ſujet, Livre 5, Epigramme 9.

Languebam : ſed tu comitatus protinùs ad me
Veniſti centum, Symmache, diſcipulis.
Centum me tetigere manus aquilone gelatæ;
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo.

Martial parle encore de ce Médecin, Livre 7, Epigramme 17.

Pedere te mallem : namque hoc nec inutile dicit
Symmachus, & riſum res movet iſta ſimul.

SYNALUS, Médecin d'Annibal, qui vivoit dans le ſixiéme ſiécle de la fondation de Rome, ou le trente-huitiéme de la création du monde. *Silius Italicus* rapporte de Synalus, qu'il s'entendoit fort bien à faire ſortir le fer d'une plaie par des enchantemens ou par des paroles, & qu'il ſavoit aſſoupir les ſerpens. Il ajoute que ce Médecin étoit deſcendu d'un ancien Synalus qui avoit le même talent, qu'il avoit reçu de *Hammon* ſon pere, & qui paſſa enſuite à ſa poſtérité.

T.

TABARY, (Jean) natif de Limoges, fut Médecin de Charles VI. Roi de France. Il embraſſa l'état eccléſiaſtique, & après avoir été Chanoine de Cambray, d'Arras, de Tournay & de Lille, il monta ſur la Chaire Epiſcopale de Teroüanne en 1383. Il mourut à Paris l'an 1403. Nous avons de lui :

De Arte medica, Libri VI. ad Carolum VI. Franciæ Regem.

TACHENIUS, (Othon) Médecin, qui travailla beaucoup à ſoutenir l'entrepriſe de Silvius De Le Boë touchant l'importance de la Chimie, dans l'explication des principaux phénoménes de l'économie animale. Tachenius parut quelque tems après De Le Boë. Il ſe chargea de la défenſe de la Chimie, contre tout ce qu'il lui rencontra d'adverſaires; il compoſa trois Traités ſur ce ſujet, & bientôt on négligea l'étude du méchaniſme, pour ſui-

vre aveuglément ses idées. Cette révolution retarda infiniment les progrès de la Médecine : tout le monde se tint pour convaincu, que la nature opére en Chimiste ; que la vie de l'homme est son ouvrage ; que les parties du corps sont ses instrumens ; en un mot, qu'elle produit, par des voies purement chimiques, tout ce que la variété infinie des mouvemens fait éclorre, non-seulement dans le corps humain, mais encore dans l'univers, où rien sans elle ne seroit mu, dirigé, accru, diminué & détruit. Les Ecoles des Universités ne retentissoient que de ces propositions, & les Ecrits des Médecins en étoient remplis. C'est par leur acidité que de certaines liqueurs corrodent les métaux ; c'est donc un acide qui dissoud les alimens dans l'estomac. Les acides sont extraits par le feu, & si on les mêle avec les huiles des aromates qui sont extrêmement acres, il se fait une violente effervescence ; l'acidité du chile produira donc la chaleur naturelle en se mêlant avec le baume du sang ; & s'il arrive que le chile & le sang soient l'un & l'autre fort acres, alors il y aura fiévre ardente. On sait que le nitre, le sel marin, & particuliérement le sel ammoniac, refroidissent l'eau : c'est donc à ces matiéres qu'il faut attribuer le frison de la fiévre. Les exhalaisons du vin en ébullition, en se portant dans un vaisseau placé au-dessus d'elles, nous offrent une image de la génération des esprits dans notre corps. Telles étoient, entre autres, les idées théorétiques & pathologiques que fournissoit la nature devenue Chimiste. Qui pourra croire que des Médecins modernes ont embrassé & soutenu sérieusement ce sistême romanesque, persuadés que c'est ainsi que les actions naturelles de la vie s'exécutoient ? Aussitôt qu'on possédoit bien le détail de cette hipothése ridicule, on étoit censé un grand Artiste ; & c'étoit l'ouvrage d'un jour que de s'en instruire. Il falloit commencer par prendre des notions claires d'acides & d'alcalis ; par connoître les signes qui les différencient, &, par conséquent, les cas où l'un ou l'autre prédomine : ce qui restoit à faire ensuite, c'étoit de venir au secours du plus foible & de rétablir entre eux la balance. Voilà, en substance, un échantillon de la doctrine que débita fort au long Tachenius, grand sectateur de De Le Boë : il se fit écouter comme ce dernier ; on le comprit peu, on l'admira beaucoup, & tout le monde suivit ses sentimens. On auroit pardonné à ces Chimistes toutes ces imaginations, & ils n'auroient

été que ridicules, s'ils n'en avoient pas fait le fondement de plusieurs pratiques fatales au genre humain.

TAGAULT (Jean) étoit d'Amiens, & il pratiqua la Médecine à Paris vers l'an 1544. Il quitta ensuite cette Ville, & se retira à Padoue, où il écrivit divers Traités de Médecine & de Chirurgie :

De chirurgica Institutione, Libri sex. Parisiis, 1543. *Lugduni*, 1545. *in-8vo. Tiguri*, 1555. *in-folio.*

Metaphrasis in Guidonem de Cauliaco. Parisiis, 1545. *in-4to.*

Commentariorum de purgantibus medicamentis simplicibus, Libri duo. Parisiis, 1537. *in-4to. Lugduni*, 1549. *in-16.*

TALCACOTIUS, ou TALIACOTIUS, (Gaspar) Philosophe & Médecin, étoit de Bologne. Il excella sur-tout dans l'Anatomie, & y fit de belles découvertes. Nous avons de lui :

Cheirurgia nova, de narium, aurium, labiorumque defectu, per insitionem cutis ex humero, arte, hactenus omnibus ignota, sarciendo. Venetiis, 1597. *in-folio. Francofurti*, 1598. *in-8vo.*

Epistola ad Hieronymum Mercurialem, de naribus multò ante abscissis, reficiendis. Extat cum Mercurialis de decoratione Libro. Francofurti, 1587. *in-8vo.*

Consilia medica, cum aliis. Francofurti, 1605. *in-4to.*

On voit dans l'Auditoire de Médecine de Bologne l'Inscription suivante, que les disciples de cette Ecole firent graver, en reconnoissance des travaux & des peines que cet grand Homme avoit pris pour enrichir l'Anatomie :

D. O. M.
Gaspari Talcacotio Civi Bononiensi,
Philosopho ac Medico ætatis nostræ celeberrimo,
Cùm universam humani corporis Anatomen in doctissimorum virorum frequentissimo conventu publicè administratam, facundiâ, methodo ac doctrinâ admirabili explicârit; ejusque incompertas adhuc partes in lucem prodierit; animi grati & perpetuæ memoriæ ergo:
Lect. Medicique PP.
Ordinariæ Anatomes ab illo administratæ Monumentum.

TALIACOT, (Gaspar) Professeur en Médecine & en Chirurgie dans l'Université de Bologne, sa Patrie, s'est rendu très-fameux par son expérience, & en particulier par son livre, où il enseigne la maniére de réparer les défauts des narines, des oreilles & des lévres. On a encore du même une Lettre Latine à Jérôme Mercurialis sur

le même ſujet. Il mourut à Bologne le 7 Novembre 1553.

TAUVRY, (Daniel) Médecin François, a donné un Traité d'Anatomie, dont on fait peu de cas, & qui n'a mérité quelque attention que par des hipothéſes extravagantes & une théorie des plus ſinguliérement mal imaginées. Ce Traité a pour titre :

Anatomie raiſonnée, 1687.

L'Auteur avoit pour lors dix-huit ans. Il donna en 1700. ſon Traité de la génération & de la nourriture du fœtus. Il mourut en 1701, âgé de trente & un an.

TELAMON, ainſi que ſon fils Teucer, ſont mis au nombre des diſciples du Centaure Chiron, par qui ils furent inſtruits de la Médecine. Philoſtrate l'aſſure du premier; & le *Teucrium*, plante connue qui porte le nom de celui-ci, eſt, ſelon la commune tradition, une marque qu'il l'a découverte.

TENTZELIUS, (André) fameux Médecin Allemand du XVII. ſiécle, dont on a un Traité curieux, dans lequel il décrit fort au long la matiére des Mumies, leur vertu & leurs propriétés, ainſi que la maniére de les compoſer & de s'en ſervir dans les maladies.

Vander Linden met les Ouvrages ſuivans ſous ſon nom :

Exegeſis Chymiatrica, extat cum Angeli Salæ Ternario Bezoardicorum, edito Erfurti, 1628. *in-8vo.*

Medicina diaſtatica in tractatum tertium de tempore, ſeu Philos D. Theoph. Paracelſ. Jenæ, 1629. *in-16.*

TEXTOR, (Bénoît) habile Médecin, natif du Pont-de-Vaux dans la Breſſe, vivoit dans le XVI. ſiécle. Il eſt Auteur des Ouvrages ſuivans :

Stirpium differentiæ ex Dioſcoride ſecundùm locos communes. Lutetiæ, in-16. Argentorati, 1552. *in-4to. cum Hier. Tragi Opere Botanico.*

Ratio præcavendæ & curandæ peſtilentiæ. Lugduni, 1551. *in-8vo.*

De Cancro, ejus natura & curatione, Liber. Lugduni, 1550. *in-8vo.*

THADE'E, Médecin de Florence, célébre par ſa doctrine & ſes Ecrits, étoit en eſtime dans le treiziéme ſiécle. Il profeſſa à Bologne, & il mérita d'être appellé le Galien de ſon tems. On met ſa mort en 1270 ou 1280. Nous avons les Ouvrages ſuivans de ſa compoſition :

Expoſitiones in arduum Aphoriſmorum Hippocratis volumen. In divinum prognoſticorum Hippocratis librum. In præcla-

præclarum regiminis acutorum Hippocratis opus. In subtilissimum Joannitii Isagogarum libellum. Venetiis, 1527. *in-folio.*

In Claudi Galeni Artem parvam Commentaria. Neapoli, 1522. *in-folio.*

THALES étoit originaire de Phénicie & de la plus illustre naissance, descendant de Cadmus & d'Agenor. Il fut surnommé *Milésien*, soit parce qu'il nâquit à Milet, soit parce qu'il s'y établit. Il a passé pour le premier qui ait écrit de la Physique; d'où l'on peut inférer qu'il avoit quelque connoissance de la Médecine, aussi-bien de ce que dit Diogéne Laerce, que ce Philosophe avoit conversé avec les Sacrificateurs d'Egypte, dont une partie étoient Médecins.

Thales, un jour occupé de la contemplation des astres, tomba dans un fossé, & il essuya cette raillerie d'une vieille Servante : *Vous entreprenez*, *Thales*, *de parcourir les cieux*, *& vous ne voyez pas ce qui est à vos pieds.* Thales mourut, suivant Riccioli, en 548. avant Jesus-Christ, âgé de 95 ans. Stanley ne lui donne que 92 de vie; mais Lucien & Syncelle la font monter jusqu'à cent. Diogéne de Laerce croit que Thales n'a laissé aucun Ouvrage.

THEBESIUS, (Adam) Médecin, nâquit en Silésie & florit dans le dix-septiéme siécle de salut. Il se fit beaucoup estimer par un savant Ouvrage qu'il publia sur la circulation du sang dans la substance du cœur; il y fait mention des vaisseaux qui déposent immédiatement dans les ventricules de ce viscére, le sang qu'ils reçoivent par les artéres coronaires.

THEMISON, célébre Médecin, souvent cité par Pline, vivoit dans le commencement du quarantiéme siécle du monde. Il étoit de Laodicée, où il avoit eu Asclépiade pour maître, mais il ne le suivit pas dans ses sentimens : il fut Auteur de la Secte Méthodique. Dioscoride nous apprend que Themison ayant été mordu par un chien enragé, ou, ce qui seroit plus singulier, ayant simplement servi, avec assiduité, un de ses amis qui étoit tombé dans la rage, il fut attaqué de la même maladie, & qu'il n'en guérit qu'après en avoir été beaucoup tourmenté. Cælius Aurelianus ajoute qu'il fut tenté plusieurs fois dans le cours de sa cure, d'écrire sur ce sujet; mais qu'autant de fois la rage l'avoit repris. Galien nous apprend que ce Médecin avoit donné le premier la description du *Diacod*, reméde composé du suc & de la décoc-

tion de têtes de pavots & de miel, & qu'il avoit écrit sur les propriétés du plantain simple, qu'il se vantoit d'avoir découvert : il avoit encore inventé une composition purgative, appellée *Hiera*. Themison étoit fort âgé lorsqu'il jetta les premiers fondemens de sa Secte.

Les vers suivans qui sont de Juvenal, ont fait croire que ce Médecin avoit vêcu sous l'Empire de Domitien; mais les doctes Critiques avouent que le Poëte parle ici de Themison pour toutes sortes de Médecins de sa Secte :

> - - - - - - - - - - *Quorum si nomina quæras,*
> *Promptius expediam, quot amaverit oppia mœchos;*
> *Quot* Themison *ægros autumno occiderit uno.* Satyrâ 10.

Monsieur Boileau a suivi l'intention de Juvenal, quand il a mis le nom de *Guenauld* dans la traduction de ces vers ; il a voulu par-là désigner indifféremment tous les Médecins partisans de l'Antimoine. Ce minéral étoit vanté comme un reméde excellent par les uns, tandis que d'autres s'appliquoient à composer le Martirologe de ceux qui périssoient ensuite de l'usage de ce médicament. Gui Patin étoit à la tête de ce dernier parti; la plupart de ses lettres contiennent des reproches assez vifs contre les Médecins donneurs d'Antimoine, & en particulier contre Guenauld, dont il est parlé dans la traduction ingénieuse du Poëte François :

> J'aurois plutôt compté combien dans un printems
> *Guenauld* & l'Antimoine ont fait mourir de gens,
> Et combien la *Neveu* avant son mariage,
> A de fois au Public vendu son pucelage.

THEODAMAS, fils de Mélampe, hérita des connoissances de son pere. L'Histoire nous apprend que Polyidus, petit-fils ou neveu de Mélampe, succéda à Theodamas dans la fonction de Médecin; mais elle ne nous dit rien de sa pratique.

THEODORUS PRISCIANUS, Médecin, disciple de *Vindicianus*, vivoit dans le quatriéme siécle de salut, sous le regne de Gratien & de Valentinien II., & suivoit comme son maître, le parti des Méthodiques. Il avoit d'abord écrit en Grec à la persuasion d'Olympius, un de ses collégues; mais il écrivit dans la suite en Latin les quatres livres que nous avons de lui. Le premier est intitulé : *Logicus*, quoiqu'il ne contienne rien moins que des

raiſonnemens philoſophiques. Au contraire, l'Auteur ſe déchaine dans ſa Préface contre les Médecins Philoſophes ou raiſonneurs. « Si la Médecine, dit-il, étoit exercée par „ des gens ſans étude, qui n'euſſent eu d'autre maître que „ la nature, qui ne connuſſent point la philoſophie, on „ ſeroit expoſé à des maladies plus légéres, & on uſeroit „ de remédes beaucoup plus ſimples. Mais, pourſuit-il, „ on a négligé la maniére la plus naturelle de traiter la „ Médecine. Cet art eſt en la diſpoſition de certaines gens, „ qui font conſiſter toute leur gloire à écrire avec poli- „ teſſe, & à contredire, avec eſprit, tous ceux qui ne ſont „ pas de leurs ſentimens. „ Le reſte de cette Piéce eſt un tiſſu d'imprécations contre l'abus qu'il vient de cenſurer, & il ſe déclare ſi ouvertement pour l'empiriſme, qu'on le prendroit pour un des Sectateurs de cette Secte. On ne voit point d'où vient à cet Ouvrage le titre de *Logicus*, qu'on a ſubſtitué dans l'édition d'*Aldus* à celui d'*Euphoriſton*, ou des remédes faciles à trouver & à préparer, qu'il porte dans l'édition de Bâle.

Priſcianus dédie cet Ouvrage à ſon frere Timothée. C'eſt encore à lui qu'il adreſſe le ſecond, où il traite des maladies aiguës & des maladies chroniques : ce livre eſt intitulé *Logicus* dans l'édition de Bâle, & ce titre paroit lui convenir, parce qu'il eſt plein de raiſonnemens : dans l'édition d'Aldus le même livre a pour titre : *Oxyoris*, *ſeu de acutis paſſionibus.* Le troiſiéme, intitulé *Gynecia*, ou des maladies des femmes, eſt dédié à une femme qui a différens noms dans les différentes éditions. Elle eſt appellée *Victoria* dans celle d'Aldus & de Strasbourg, & *Salvina* dans celle de Bâle. Le quatriéme, qui a pour titre : *De Phyſica ſcientia*, eſt adreſſé à un fils de l'Auteur, qui s'appelloit Euſébe. Le commencement de cet Ouvrage n'a point de rapport avec ſon titre ; il n'y eſt point queſtion de phyſique ; c'eſt une compilation de médicamens ou de ſpécifiques empiriques, dont quelques-uns ſont même ſuperſtitieux. L'Auteur revient ſur la fin à la Phyſique, dont il agite quelques queſtions, telles que la nature de la ſemence, celle de quelques parties du corps & quelques-unes des fonctions animales ; le tout d'une maniére barbare.

Le ſtile de Priſcianus a beaucoup de rapport avec celui de Cælius Aurelianus : ce qui a donné lieu de conjecturer qu'il étoit Africain. La premiére édition de ſes Oeuvres s'eſt faite à Strasbourg en 1532. On lui donne dans cette

édition pleine de fautes, comme l'a remarqué Reineſius, qui a expliqué pluſieurs endroits de cet Auteur dans ſes leçons, le nom de *Quintus Horatianus*, & le titre d'*Archiater.* La ſeconde édition ſe fit la même année à Bâle, ſous le nom de Theodorus Priſcianus; mais le quatriéme livre ne ſe trouve point dans cette édition. Enfin, Aldus ou ſes fils en donnerent une troiſiéme édition en 1547, dans laquelle ils réunirent ſes Oeuvres à celles de tous les anciens Médecins qui ont écrit en Latin. Il ne porte point dans l'édition d'Aldus le titre d'*Archiater.* Le troiſiéme livre de cet Auteur, qui traite des maladies des femmes, a été inſéré par Spachius dans un recueil d'Ouvrages ſur la même matiére. Nous avons un livre intitulé : *Diæta*, attribué à un ancien Médecin nommé Théodore, & que Reineſius croit être le même que Theodorus Priſcianus.

THEODOSIUS, (Jean-Baptiſte) célébre Médecin, qui floriſſoit au commencement du ſeiziéme ſiécle, étoit de Parme. Il y a apparence qu'il eſt le même que ce Jean-Baptiſte Theodoſius, qui a écrit : *Medicinales Epiſtolæ* 68. *Baſileæ*, 1553. *in-8vo.* & que Vander Linden fait natif de Bologne : du moins il y mourut, & l'on y voit ſon Epitaphe dans l'Egliſe de l'Annonciation :

Parma parens, primos mirandula ceſſit honores,
Declarat civem me imola grata ſuum.
Ad ſe docta vocat me tandem Felſina; deſlent
Artes me medicæ, docta cohorſque virûm.
Deſlent mœſtæ urbes ipſæ, civemque repoſcunt
Imola, Mirandla, Felſina, Parma parens.
Joanni Baptiſtæ Theodoſio
Medico
F.F. Pientiſſimi P.P.
Vixit annos LXIII.
Obiit 1538. *Menſe Septembri.*

THEOMBROTUS. *Voyez* CLEOMBROTUS.

THEON, Médecin d'Alexandrie, qui vivoit dans le premier ſiécle, du tems de Néron. Il a écrit un Traité: *De Exercitationibus*, cité par Galien.

Ce Médecin eſt appellé *Archiatre* dans le titre d'un de ſes livres, rapporté par Photius. Ce livre eſt intitulé: *L'Homme, par Theon, Archiatre d'Alexandrie.* Il y étoit parlé des maladies de toutes les parties du corps, & des remédes propres pour les guérir. Galien cite ſouvent d'autres livres que le même Theon avoit écrit touchant la Gym-

nastique; mais il ne lui donne pas le titre d'Archiatre. Etienne de Byzance parle aussi d'un Theon, Médecin, qui avoit commenté le livre de Nicandre, intitulé *Theriaca.* Vander Linden parle d'un fragment de l'Ouvrage d'un Theon, qui se trouve dans les Oeuvres d'Aëtius; il est intitulé:

Vini purgantis bilem præparatio.

THEOPHILE, Médecin Grec, qui a écrit cinq livres:

De humani corporis fabrica. Parisiis, 1555. *in-8vo. Græcè.* Julius-Paulus-Crassus de Padoue les a traduit en Latin. Il est aussi parlé dans Vander Linden d'un Theophile, Auteur de deux Ouvrages Grecs, qui ont été traduits en Latin sous ces titres:

De exacta retrimentorum vesicæ cognitione Commentariolus, Albano Torino interprete. Basileæ, 1533. *in-8vo.*

De urinis, Liber singularis, Fredericus Morellus ex Bibliotheca Regia nunc primùm prodeuntem Latinè vertit. Lutetiæ, 1608. *in-12.*

Le Theophile dont nous parlons, est surnommé *Protaspatarius* ou *Protaspatharius.* Il vêcut, au jugement de Fabricius, sous l'Empereur Heraclius. Il étoit certainement Chrétien, & on infére qu'il étoit Moine, de quelques anciens manuscrits. Dans son Ouvrage de la structure du corps humain, il a fait un excellent abrégé de celui de Galien sur l'usage des parties: on y trouve des choses qui ne se rencontrent point dans les autres qui l'ont précédé. Il y avance, par exemple, que la premiére paire de nerfs qui part des premiers ventricules du cerveau, s'étend aux narines, & qu'elle sert à la perception des odeurs. Il dit encore, qu'il y a deux muscles employés à fermer les paupiéres, & qu'il n'y en a qu'un seul qui serve à les ouvrir. Selon lui, la substance de la langue est musculeuse. On ne trouve que dans cet Auteur la description d'un ligament très-fort qui lie les vertébres, & qui est commun à toutes leurs articulations. Il est probable que cet Auteur n'ignoroit pas que la substance des testicules est vasculaire; car il parle d'un nombre prodigieux de vaisseaux capillaires, aussi déliés que les fils d'une toile d'araignée, & qu'il dit être dispersés dans la substance glanduleuse de ces parties.

Les Ouvrages de Theophile ont été publiés en Grec à Paris en 1555. *in-8vo.* ainsi qu'on l'a remarqué au commencement de cet article. Douglas fait mention d'une édi-

tion antérieure en Grec, à Paris en 1540; mais il y a quelque apparence que Douglas s'est trompé; car Vander Linden & Fabricius nous apprennent que l'édition de Paris de 1540. n'est qu'une traduction Latine de Julius-Paulus-Crassus. Fabricius a donné le Traité entier, dont nous venons de parler, en Grec & en Latin, à la fin du douziéme volume de sa Bibliothéque Gréque.

La traduction dont nous avons parlé ci-dessus, a été imprimée à Venise en 1536. *in-8vo.* à Bâle en 1539. *in-4to.* & en 1581. avec quelques autres Auteurs.

THEOPHRASTE, Philosophe, natif d'Erese, Ville de l'Isle de Lesbos ou Metelin dans l'Archipel, florissoit vers l'an du monde 3680. La Médecine lui a cette obligation, qu'il a traité amplement de la nature, des différences & des vertus de plusieurs plantes, & qu'il explique ensuite quelques phénoménes qui regardent leur végétation & leur culture.

Il étoit fils d'un Foulon; il eut pour premier maître dans son Pays un certain Leucippe, qui étoit de la même Ville que lui: delà il passa à l'Ecole de Platon, & s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la beauté de son esprit & de la douceur de son éloquence, lui changea son nom, qui étoit *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie celui qui parle bien; & ce nom ne répondant point encore assez à la haute estime qu'il faisoit de son génie & de sa façon de parler, il l'appella *Theophraste*, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Son nom devint si célébre par toute la Gréce, qu'il put compter bientôt jusqu'à 2000 disciples, dans l'Ecole qu'Aristote lui avoit laissée; fruit glorieux d'une éloquence qui savoit lui attirer tous les esprits. Il mourut accablé d'années & de fatigue, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre. Toute la Gréce le pleura, & le Peuple Athénien assista à ses funerailles. Saint Jérôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien, fixe l'année de la mort de Theophraste à la cent septiéme de son âge; mais d'autres ne lui donnent que 85 ans de vie. Ciceron rapporte que ce Philosophe, en mourant, se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux corneilles & aux cerfs une vie si longue & si inutile, au lieu qu'elle avoit borné les hommes à une vie très-courte, dont le peu de durée leur ôtoit le moyen d'atteindre à la perfection des Sciences & des Arts.

Diogéne Laerce fait l'énumération de plus de 200 Traités différens que Theophraste a composés sur toutes sortes de sujets : la plus grande partie est perdue par les malheurs des tems, & l'autre se reduit à vingt Traités, qui sont recueillis dans le volume de ses Oeuvres. Il a été imprimé à Bâle, 1541. *in-folio*, à Leyde, 1613. *in-folio*, sous le titre d'*Opera omnia.* Voici les titres des Ouvrages qui concernent la Médecine :

De Historia Plantarum, Libri decem.
De causis Plantarum, Libri sex.
De Senibus, Liber unus.
De Vertiginibus, Liber unus.
De Sudoribus, Liber unus.
De Lassitudinibus.
De Nervorum Resolutione.
De Animi Defectione.
De Melle.

THESE'E, Héros qui a été instruit de la Médecine à l'Ecole de Chiron le Centaure. Theophraste parle d'une plante nommée du nom de cet ancien personnage, d'où l'on infére qu'il en avoit découvert les qualités, qui consistent principalement à lâcher le ventre.

THESSALUS, fils aîné d'Hippocrate & frere de Dracon ; l'un & l'autre furent de doctes Médecins, dignes de la gloire de leur pere. Ceux qui ont soutenu le contraire, les ont pris pour les fils d'un autre Hippocrate d'Athénes; & en effet, ces derniers étoient si ignorans, que pour parler d'un mal-habile homme, on disoit en proverbe : *Il est aussi ignorant que les fils d'Hippocrate.*

Thessalus passa la plus grande partie de sa vie dans la Cour d'Archelaus, Roi de Macédoine. On lui a attribué, aussi-bien qu'à son frere, & même à leurs enfans, quelques-uns des livres qui se trouvent dans le recueil des Oeuvres d'Hippocrate. On étoit déja dans cette opinion dès avant le tems de Galien. Thessalus vivoit dans le trente-sixiéme siécle, & il eut trois fils, *Hippocrate*, *Gorgias*, & *Dracon.*

THESSALUS, Médecin, natif de Tralles, Ville de Lydie, étoit en réputation dans le premier siécle, du tems de Néron, & il eut beaucoup de part aux bonnes graces de ce Prince. Il fut le premier qui étendit le sistême des *Méthodiques*, & il passa pour l'avoir porté à sa perfection ; il en étoit même regardé pour le fondateur, à en juger par ce qu'il dit lui-même.

Theſſalus, au rapport de Galien, étoit fils d'un Cardeur de laine; mais la baſſeſſe de ſon extraction, & le peu de ſoin que l'on avoit eu de ſon éducation, n'empêcherent pas qu'il ne fît une fortune étonnante. Il trouva le moyen de s'introduire chez les Grands; il ſut adroitement profiter du gout qu'il leur connut pour la flatterie; il obtint leur confiance & leurs faveurs par les viles complaiſances auxquelles il ne rougit point de s'abaiſſer; enfin, il joua à la Cour un perſonnage indigne du Médecin. " Ce n'eſt „ pas ainſi, dit Galien, que ſe conduiſirent les anciens „ Médecins, ces deſcendans d'Eſculape qui commandoient „ à leurs malades comme un Général à ſes ſoldats, ou un „ Prince à ſes ſujets. Théſſalus obéit aux ſiens comme „ un eſclave à ſes maîtres. Un malade vouloit-il ſe bai- „ gner, il le baignoit; avoit-il envie de boire frais, il lui „ faiſoit donner de la glace & de la neige. „ A ces réflexions, Galien ajoute, que Theſſalus n'avoit qu'un trop grand nombre d'imitateurs; d'où nous devons conclurre qu'on diſtinguoit alors auſſi-bien qu'aujourd'hui, la fin de l'art & la fin de l'ouvrier.

Il ajoutoit aux qualités dont nous avons parlé, une impudence exceſſive. Autant qu'il étoit humble & ſoumis avec ceux dont il vouloit aquerir & conſerver la protection & la confiance, autant il étoit inſolent & fier vis-à-vis de ceux qui exerçoient la même Profeſſion que lui. On pourroit croire que Galien, qui en parle de la ſorte, le faiſoit par paſſion; d'autant plus qu'il maltraite extraordinairement tant ce Médecin méthodique, que ſes diſciples, qu'il appelle *les Anes de Theſſalus.* Mais une preuve que Galien avoit quelque raiſon de traiter Theſſalus d'impudent, c'eſt qu'encore qu'il fût tout viſible que ce dernier avoit bâti ſur les fondemens jettés par Themiſon, & en partie par Aſclépiade, il ne laiſſoit pas de ſe vanter que tout étoit de ſon cru, débutant, par ces termes, dans une Epitre qu'il adreſſoit à Néron : " J'ai fondé une nou- „ velle Secte, qui eſt la ſeule véritable, y ayant été obligé, „ parce qu'aucun des Médecins qui m'ont précédé, n'a „ rien trouvé d'utile ni pour la conſervation de la ſanté, „ ni pour chaſſer les maladies, & qu'Hippocrate lui-mê- „ me a débité ſur ce ſujet pluſieurs maximes nuiſibles. Il diſoit de plus, qu'il n'y avoit perſonne à qui il n'enſeignât aiſément l'art de la Médecine en ſix mois, qu'il n'avoit point eu d'autre maître que lui-même, & qu'il

avoit tant composé d'Ecrits sur son art, qu'il ne pourroit jamais avoir le tems de les lire.

Cette promesse de Thessalus d'enseigner la Médecine en aussi peu de tems, lui attira une grande foule de disciples. Et en effet, si cet art n'eût consisté qu'en ce que les Méthodiques vouloient que l'on en sût, il est certain qu'il ne falloit pas un long terme pour l'apprendre; puisque d'un côté ils retranchoient aux Médecins dogmatiques l'*examen des causes des maladies*, & que de l'autre, ils substituoient aux pénibles *observations*, sur lesquelles les Empiriques se fondoient uniquement, les indications tirées des *rapports* de deux genres de maladies, qui étoit la chose du monde la plus aisée; de maniére que le seul travail qui restoit aux Méthodiques, ne consistoit presque qu'en la connoissance & au choix des remédes; ce qui n'étoit pas non plus fort difficile, n'en cherchant principalement que de deux sortes.

Comme Thessalus se vantoit d'avoir seul trouvé le véritable secret de la Médecine, cet entêtement le porta à traiter d'ignorans & de ridicules tous les Médecins qui l'avoient devancé, sans épargner même Hippocrate. Aussi il écrivit contre les Aphorismes de cet Auteur, un Ouvrage qui est cité par Galien & par les Anciens. Il est cependant sûr que Thessalus n'avoit rien inventé de nouveau dans la Médecine : tout ce qu'il fit, fut de renchérir sur les principes de Themison, chef des Méthodiques, qui vivoit environ 50 ans avant lui. Il mourut à Rome, où l'on voyoit son tombeau en la voie Appienne, & sur lequel il avoit fait graver ce titre : *Vainqueurs des Médecins.* Outre l'Ouvrage dont on vient de parler contre les Aphorismes d'Hippocrate, il en laissa deux autres :

De Communitatibus.

De Syncritica.

THESSALUS, Médecin, que Justin joint à ceux d'Alexandre le Grand, & qui eut, dit-il, part à l'empoisonnement de ce Prince. Quelques Savans ont cru qu'il y avoit une faute dans le texte de cet Auteur, & qu'au lieu de *Medicus Thessalus*, il falloit lire *Medius Thessalus*, c'est-à-dire, Medius Thessalien. En effet, Plutarque, Arrien & Diodore parlent d'un *Medius* chez qui Alexandre avoit passé la nuit à jouer & à boire, lorsqu'il fut empoisonné & qu'il tomba malade. Ce Medius étoit un Courtisan & l'un des flatteurs de ce Prince.

THEVART, (Jacques) Médecin de la Reine Marie de Médicis, puis d'Anne d'Autriche, & de Louis XIV, nâquit le 22 Octobre 1600, d'une famille noble de Paris. Après avoir voyagé en Italie, il reçut le bonnet de Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1626. Guillaume de Baillou, son grand-oncle, célébre Médecin, lui laissa, par testament, ses Ouvrages manuscrits, dont ce digne neveu mit au jour la plus grande partie, après en avoir enrichi quelques-uns de savantes remarques. Ces Ouvrages sont : *Consiliorum medicinalium*, *Lib III. Epidemiorum & Ephemeridum*, *Lib. II.* & un Traité *De Virginum & Mulierum Morbis.* Jacques Thevart joignit une grande politesse à beaucoup de piété & de doctrine. Il composa quelques Ouvrages pour la défense de l'Emétique, & mourut à Paris le 14 de Décembre 1674, après avoir eu dix-sept enfans de Louise Pinson sa premiére femme, & trois de Françoise de Poix.

THEVENIN, (François) Chirurgien, natif de Paris, grand Oculiste & Opérateur ordinaire du Roi, mourut en 1656. Parthon, son neveu, rassembla ses Oeuvres après sa mort, & les fit imprimer à Paris en 1658. *in-4to.* On trouve dans ce volume le Dictionnaire Etymologique des mots Grecs servant à la Médecine.

THIBAULT, (Antoine) natif de *Couillet*, Village du Comté de Namur, se fit beaucoup estimer dans l'emploi de Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il quitta de bonne heure son Pays natal, & vint à Paris, où il se mit en service. Il satisfit tellement son maître par toutes les qualités d'un bon & fidéle Domestique, qu'il se priva volontiers de lui pendant quelques heures de la journée, & lui permit de fréquenter l'Hôtel-Dieu, comme Garçon-Chirurgien externe. Après six ans d'assiduités dans cet exercice, on le reçut au nombre des internes, qui ont table & logement dans cet Hôpital. Ce fut alors, débarrassé qu'il étoit du soin de se procurer le nécessaire à la vie, qu'il s'appliqua tout entier à l'exercice de la Chirurgie; & étant enfin parvenu à la maîtrise, il auroit pu se faire une fortune considérable par son adresse à tailler de la pierre, si dès lors il fût sorti de l'Hôtel-Dieu. Mais il s'attacha à cet Hôpital, & fut reçu Chirurgien-Major en survivance à Mr. Mery, qui par son grand âge, étoit moins propre aux opérations qui dépendent de cet emploi. Thibault remplit cette charge avec honneur, & sa réputation

s'étendant de plus en plus, il dut se partager entre les fonctions de son emploi & ses occupations du dehors. Il succomba bientôt à ces fatigues outrées; il fut attaqué d'une maladie chronique, qui le mit au tombeau le 17 Mars 1725, à l'âge de 58 ans.

THOGRAI ne fut pas seulement Médecin, mais encore Poëte, Philosophe, Rhéteur, Alchimiste & Historien. Il nâquit à Hispahan en Perse. Ses talens extraordinaires l'éleverent à la dignité de premier Ministre du Prince Maschud, frere du Soudan d'Asie. Il amassa dans ce poste des richesses immenses; mais son maître s'étant revolté contre son frere, il fut pris & emprisonné; & Thograi, son Ministre, dépouillé de tout ce qu'il possédoit, fut attaché à un arbre & percé à coups de flêches, l'an de l'Hégire 515, & de Jesus-Christ 1112. Outre ses Oeuvres historiques & poëtiques, il a laissé un Ouvrage intitulé : *Le Rapt de nature;* il y traite de l'Alchimie.

THORIUS, (Raphaël) Médecin & Poëte Latin, se fit estimer en Angleterre sous le regne de Jacques I. Il aimoit passionnément le vin, & mourut de peste à Londres en 1629. On a de lui une Lettre:

De causa morbi & mortis Isaaci Casauboni.

Hymnus Tabaci. Lugduni Batavorum, 1628. *in-4to. apud Elzevirium.*

THRASIAS, Médecin, natif de Mantinée, vivoit dans le trente-sixiéme siécle du monde. Il se vantoit d'avoir trouvé une drogue qui avoit la propriété de faire mourir sans aucune douleur; funeste découverte pour un homme dont le caractére devoit le porter à la recherche de tout ce qui peut conserver la vie. Il disoit aussi, qu'une chose purgeoit l'un, & ne purgeoit pas l'autre; ce qu'il prouvoit par l'exemple d'un Berger qui mangeoit une poignée d'Ellebore sans que cela lui fît rien. Il ajoutoit à ce Berger un de ses propres disciples, nommé *Alexias*, qui fut un fameux Médecin; un nommé *Eudeme*, vendeur de médicamens; & un autre *Eudeme* de Chio, qui tous trois n'étoient point purgés par l'Ellebore.

THRIVERIUS. *Voyez* DRIVERE.

THUILLER, (Charles) Médecin, natif de Rouen. Il y pratiqua premiérement sa Profession; puis étant allé à Paris, il y reçut le bonnet de Docteur, & continua d'exercer la Médecine avec assez de réputation. Vers l'an 1684. il donna au Public un Traité intitulé :

Obſervations ſur les Maladies vénériennes.
Il s'y vante de poſſéder un reméde aſſuré contre ces terribles maux; mais il cache cet antidote, & ne dit pas le mot de ſa compoſition.

THURINUS, (André) Médecin de Florence, & Philoſophe très-renommé vers l'an 1537. Il fut Médecin des ſouverains Pontifes Clément VII. & Paul III, & des Rois de France Louis XII. & François I. On a imprimé ſes Ouvrages à Rome en 1545. *in-folio.* Il y traite différentes queſtions touchant la ſaignée, les jours critiques, &c. Quelques-uns de ces Ouvrages ont été imprimés ſéparément:

Defenſio contra Marcum Antonium Montiſianum, quod non in omni febre putrida conveniat miſſio ſanguinis. Romæ, 1549. *in-folio.*

De curatione pleuritidis per venæ ſectionem. Lugduni, 1597. *in-4to.*

Hippocratis & Galeni defenſio de cauſis dierum criticorum. Bononiæ, 1543. *in-4to.*

De embrocha nova, ſeu duecia artificiali, quâ utuntur Florentini ad varios morbos. Lugduni, 1537. *in-4to.*

De bonitate aquarum, fontanæ & ciſternæ. Bononiæ, 1541. *in-4to.*

Reſponſiones contra Mathæum Curtium de vena in pleuritide ſecanda. Bononiæ, 1543. *in-4to.*

Epiſtola contra eundem Curtium de eodem argumento. Pariſiis, 1538. *in-4to.*

Medica diſceptatiuncula adverſus opinionem Mathæi Curtii, de cœna & prandio. Pariſiis, 1535. *in-8vo.*

TIARA, (Petreius) de Worcum dans la Friſe, où il nâquit le 15 de Juillet 1514, ſavoit les Langues, les Belles-Lettres, la Poëſie, la Philoſophie & la Médecine. Pendant ſa jeuneſſe, il voyagea en Italie, en Allemagne & en France; à ſon retour il donna à Louvain des Leçons privées ſur la Langue Gréque, qu'il enſeigna enſuite publiquement dans les Univerſités de Douai & de Leyde, qu'on venoit d'établir tout récenment. Enfin, comme il avoit abandonné la Religion Catholique, il ſe retira à Franeker, où il enſeigna dès l'année 1585, qui eſt celle de la fondation de cette Univerſité. Il avoit auſſi profeſſé la Médecine à Delft, dont le Magiſtrat lui payoit annuellement une penſion conſidérable.

Tiara avoit l'eſprit fait pour les Sciences, beaucoup de

prudence, de vivacité & de jugement : sa taille étoit plus haute que la médiocre, la tête grosse & la barbe fort longue. Il mourut à Franeker, le 8 de Février 1586. Nous n'avons de lui aucun Ouvrage touchant la Médecine, sinon les Aphorismes & les Pronostiques d'Hippocrate; encore sont-ils demeurés manuscrits.

TIGNOSIUS, (Nicolas) Médecin, étoit de Foligno, petite Ville d'Ombrie. Il se distingua par son savoir en Philosophie, & commenta plusieurs Ouvrages d'Aristote. Il mourut à Pise, où il enseignoit, âgé de 72 ans, en 1474. Son corps fut enterré dans l'Eglise de sainte Croix hors la porte de la Ville, & son fils lui dressa cette Epitaphe :

Nicolao Tignosio Fulginati
Medico insigni,
Omnium sui temporis Philosophorum inter rarissimos numerando, ac multorum Aristotelis librorum commentatori acutissimo. Curius Marius F. Patri opt. & suis miris virtutibus civitate Aretinâ donato, posuit.
Vixit annos 72. *M.* 5. *D.* 15.
Decessit cùm Pisis legeret
18 *Kalend. Octobris* 1474.

TILINGIUS, (Matthias) Médecin, qui a écrit plusieurs Traités d'Anatomie; mais il ne paroit pas qu'il ait fait aucune découverte dans la structure du corps humain. Il vivoit sur la fin du siécle passé. Ses Ouvrages anatomiques sont :

De Tuba uteri, deque fœtu nuper in Gallia, extra uteri cavitatem, in tuba concepto, exercitatio anatomica. Rinthelii, 1670. *in*-12.

De placenta uteri Disquisitio anatomica. Rinthelii, 1672. *in*-12.

De admiranda renum structura, eorumque nobili usu. Francofurti, 1672. *in*-12.

Anatomia lienis, ad circulationem sanguinis, aliaque recentiorum inventa accomodata. Rinthelii, 1673. *in*-12. *Ibidem* 1676. *in*-12.

Digressio Physico-Anatomica curiosa de vase brevi lienis. Mindæ, 1676. *in*-12.

TIME'E DE LOCRES, Philosophe Pythagoricien, a été mis au rang des Médecins. Pline cite un autre *Timée*, qui avoit écrit de la Médecine Métallique.

TIMON, Phliasien, Philosophe de la Secte de Pyr-

rhon, vivoit dans le trente-huitiéme ſiécle ſous Ptolomée Philadephe. Il étoit encore Médecin & Poëte, & il eut un fils nommé *Xanthus*, à qui il enſeigna la Médecine.

TIRAQUEAU, (André) de Fontenai-le-Comte, Ville de France en Bas-Poitou, étoit ſavant en pluſieurs Sciences, & un des plus fameux Juriſconſultes du ſeiziéme ſiécle. Il fut ſucceſſivement Conſeiller aux Parlemens de Bourdeaux & de Paris. Vander Linden le place dans l'Ouvrage *De Scriptis Medicis;* auſſi a-t'il pertinenment parlé de la Médecine dans le chapitre 31. de ſon Traité *De Nobilitate;* il y détaille les points ſuivans:

An ars Medicinæ nobilitati deroget?

Sancti qui Medici aut Medicinâ uſi ſunt.

Angeli Medici. Imperatores Medici. Reges Medici. Summi Pontifices Medici. Poëtæ Medici. Philoſophi Medici.

Medicamentorum, ſecundùm omnes qualitates, vires alphabeti ordine.

Medicorum per alphabetum nomenclatura.

Veterinarii Medici. Fœminæ Medicæ.

Quæ contra Medicos dici ſolent aut poſſunt: reſponſio ad objecta.

Cet Ouvrage a été imprimé à Bâle en 1561, & on en peut tirer beaucoup de lumiéres pour l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins.

Tiraqueau fut pere de vingt enfans engendrés d'un légitime mariage. Ce grand Homme ne buvoit cependant que de l'eau; & malgré cela, il ſut encore ſatisfaire aux devoirs de ſa Profeſſion & à la compoſition de pluſieurs beaux Ouvrages. Cet exemple ſeul pourroit ſuffire pour convaincre l'homme de l'excellence de ſa boiſſon naturelle, qui eſt l'eau; mais l'intemperance le porte toujours à l'uſage des liqueurs animées. Voici l'Epitaphe dont on orna le tombeau de Tiraqueau; elle nous a donné occaſion de faire cette réflexion ſur la boiſſon de l'homme:

Hîc jacet
Qui aquam bibendo,
Viginti liberos ſuſcepit, viginti libros edidit;
Si merum bibiſſet, totum orbem impleſſet.

TOLET, (Pierre) Médecin de l'Hôpital de Lyon, floriſſoit vers l'an 1534. Nous avons de lui:

Appendices ad opuſculum Pauli Bagellardi, de morbis puerorum.

TOLETANUS, (Gerard) de Cremone, Philoſophe & Médecin d'une érudition diſtinguée, étoit en eſtime vers l'an 1545. Il traduiſit les Oeuvres de Rhaſes en Latin.

TOLLIUS, (Jacques) habile Ecrivain Hollandois, natif d'Utrecht, étoit Docteur en Médecine, & Profeſſeur ordinaire en Eloquence & en Grec dans l'Univerſité de Duisbourg. Il fit divers voyages, & mourut en 1696. On a de lui : *Epiſtolæ itinerariæ. Amſtel.* 1700. *in-4to. Fortuita ſacra, Amſt.* 1687. *in-8vo.* Une édition de Longin en 1694. *in-4to.* & quelques autres Ouvrages qui ſont curieux & remplis d'érudition.

TOMITANUS, (Bernardin) Médecin & Philoſophe, étoit de Padoue. Il avoit beaucoup de ſavoir ; & dès ſon jeune âge il en donna des marques par diverſes piéces de ſa façon, qui ſervirent beaucoup à établir ſa réputation. Depuis il enſeigna aſſez long-tems la Logique dans l'Univerſité de Padoue, & c'eſt dans cette Ecole qu'il forma l'eſprit de divers grands Hommes, & entre autres du Cardinal Commendon & de Jacques Zabarella, Philoſophe célébre. Mais s'ennuyant de repéter ſi ſouvent la même choſe, il demanda une Chaire de Profeſſeur. Ses ſoins étoient ſi utiles au Public dans l'emploi qu'il avoit, qu'on ne crut pas devoir lui accorder ce qu'il demandoit. Ce refus le chagrina ſi fort, qu'il quitta abſolument l'Univerſité, & on ne put jamais le perſuader de recommencer ſes exercices. On aſſure que Tomitanus mourut de peſte ; ce fut en 1576. Il laiſſa d'Eliſabeth Zempeſchi, ſon épouſe, un fils unique nommé Donat, mort ſans poſtérité. Bernardin a écrit quelques Traités de Médecine, & entre autres :

De Morbo Gallico, Libri duo.

On l'accuſe de reſpirer par-tout l'ennuyeuſe fécondité d'un Dialecticien.

TORELLA (Gaſpar) étoit de Valence en Eſpagne. Son pere, Médecin très-célébre, eut trois fils, tous Docteurs en Médecine, dont Gaſpar étoit le plus jeune. Il eut part à l'amitié du Cardinal Roderic de Borgia, qui en 1455. fut élevé à l'Archevêché de Valence par Calixte III. ſon oncle ; & ce Prélat étant depuis parvenu à la Papauté, Torella fut ſon Médecin ordinaire. Il eut auſſi le même emploi ſous les ſouverains Pontifes Alexandre VI. & Jules II, & fut créé Evêque de ſainte Juſtine par le premier de ces

deux Papes, en 1487. L'Evêché de sainte Justine est en Sardaigne sous la Métropole d'Oristagni ; & quoiqu'il eût été supprimé en 1504, pour être joint à l'Archevêché de cette derniére Ville, Torella en retint toujours le titre; car l'an 1512, ayant intervenu au Concile de Latran sous le Pape Jules II, il se le donna encore. Nous avons de lui :

De Pudendagra, Tractatus unus.

De Ulceribus in pudendagra, Tractatus alter.

De Dolore in pudendagra, Dialogus.

Consilia quædam contra pudendagram.

On trouve ces Ouvrages, page 421 & suivantes, du premier Tome du Recueil de Venise *de Morbo Gallico.*

Consilium de ægritudine pestifera, extat cum consiliis Baverii. Papiæ, 1521. *in-folio.*

TOSORTHROS, ou SESOSTHROS, Roi de la troisiéme Dynastie des Memphites, fort entendu dans la Médecine. On l'a confondu avec l'Esculape Egyptien.

TOURNEFORT (Joseph Pitton De) nâquit à Aix en Provence le 5 Juin 1656. de Pierre Pitton, Ecuyer, Seigneur de Tournefort, & d'Aimare de Fagoue, d'une famille noble de Paris.

On le mit au Collége des Jésuites d'Aix : mais quoiqu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres Ecoliers, à l'étude du Latin, dès qu'il vit des plantes, il se sentit Botaniste ; il vouloit savoir leurs noms, il remarquoit soigneusement leurs différences, & quelquefois il manquoit à sa classe pour aller herboriser à la campagne, & pour étudier la nature, au lieu de la Langue des anciens Romains. La plupart de ceux qui ont excellé en quelque genre, n'y ont point eu de maître : il apprit de lui-même, en peu de tems, à connoître les plantes des environs de sa Ville.

Quand il fut en Philosophie, il prit peu de gout pour celle qu'on lui enseignoit. Il n'y trouvoit point la nature qu'il se plaisoit tant à observer, mais des idées vagues & abstraites, qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses & n'y touchent point. Il découvrit dans le cabinet de son pere la Philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, & la reconnut aussi-tôt pour celle qu'il cherchoit. Il ne pouvoit jouir de cette lecture que par surprise & à la dérobée, mais c'étoit avec d'autant plus d'ardeur ; & ce pere qui s'opposoit à une étude si utile, lui donnoit, sans y penser, une excellente éducation.

Comme il le destinoit à l'Eglise, il le fit étudier en Théo-

Théologie & le mit dans un Séminaire ; mais la destination naturelle prévalut. Il falloit qu'il vît des plantes : il alloit faire ses études chéries, ou dans un jardin assez curieux qu'avoit un Apoticaire d'Aix, ou dans les campagnes voisines, ou sur la cime des rochers. Il pénétroit par adresse ou par présens dans tous les lieux fermés où il pouvoit croire qu'il y avoit des Plantes qui n'étoient pas ailleurs. Si ces sortes de moyens ne réussissoient pas, il se résolvoit plutôt à y entrer furtivement ; & un jour il pensa être accablé de pierres par des paysans qui le prenoient pour un voleur.

Il n'avoit guères moins de passion pour l'Anatomie & pour la Chimie que pour la Botanique. Enfin, la Physique & la Médecine le revendiquerent avec tant de force sur la Théologie, qui s'en étoit mise injustement en possession, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il étoit encouragé par l'exemple d'un oncle paternel qu'il avoit, Médecin fort habile & fort estimé ; & la mort de son pere arrivée en 1677, le laissa entiérement maître de suivre son inclination. Il profita aussi-tôt de sa liberté, & parcourut en 1678. les montagnes de Dauphiné & de Savoye, d'où il rapporta quantité de belles plantes séches, qui commencerent son Herbier.

La Botanique n'est pas une science sédentaire & paresseuse qui se puisse aquerir dans le repos & dans l'ombre d'un cabinet, comme la Géométrie & l'Histoire, ou qui, tout au plus, comme la Chimie, l'Anatomie & l'Astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on courre les montagnes & les forêts, que l'on gravisse contre les rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Les seuls livres qui puissent nous instruire à fond sur cette matiére, ont été jettés au hazard sur toute la surface de la terre, & il faut se résoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les ramasser. Delà vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science : le dégré de passion qui suffit pour faire un Savant d'une autre espéce, ne suffit pas pour faire un grand Botaniste, & avec cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre, une force de corps qui y réponde. Tournefort étoit d'un temperament vif, laborieux, robuste, un grand fonds de gayeté naturelle le soutenoit dans le travail, & son corps, aussi-bien que son esprit, avoit été fait pour la Botanique.

En 1679. il partit d'Aix, pour Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'Anatomie & dans la Médecine. Un jardin des plantes, établi en cette Ville par Henri IV, ne pouvoit pas, quelque riche qu'il fût, satisfaire sa curiosité; il courut tous les environs de Montpellier à plus de dix lieues, & en rapporta des plantes inconnues aux gens même du Pays. Mais ces courses étoient encore trop bornées; il partit de Montpellier pour Barcelone au mois d'Avril 1681; il passa jusqu'à la Saint-Jean dans les Montagnes de Catalogne, où il étoit suivi par les Médecins du Pays & par les jeunes Etudians en Médecine, à qui il démontroit les plantes. On eût dit presque qu'il imitoit les anciens Gymnosophistes, qui menoient leurs disciples dans des déserts, où ils tenoient leur Ecole.

Les hautes Montagnes des Pyrenées étoient trop proches pour ne le pas tenter. Cependant il savoit qu'il ne trouveroit dans ces vastes solitudes qu'une subsistance pareille à celle des plus austéres Anachorêtes, & que les malheureux Habitans qui la lui pouvoient fournir, n'étoient pas en plus grand nombre que les voleurs qu'il avoit à craindre. Aussi fut-il plusieurs fois dépouillé par les Miquelets Espagnols. Il avoit imaginé un stratagême pour leur dérober un peu d'argent dans ces sortes d'occasions. Il enfermoit des reaux dans du pain qu'il portoit sur lui, & qui étoit si noir & si dur, que quoiqu'ils le volassent fort exactement, & ne fussent pas gens à rien dédaigner, ils le lui laissoient avec mépris. Son inclination dominante lui faisoit tout surmonter; ces rochers affreux & presque inaccessibles qui l'environnoient de toutes parts, s'étoient changés pour lui en une magnifique Bibliothéque, où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit, & où il passoit des journées délicieuses. Un jour une méchante cabane où il couchoit, tomba tout-à-coup; il fut deux heures enseveli sous les ruines, & y auroit péri, si l'on eût tardé encore quelque tems à le retirer.

Il revint à Montpellier à la fin de 1681, & delà il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son Herbier toutes les plantes qu'il avoit ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes & des Pyrenées. Il n'appartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entiéres, bien conservées, disposées selon un bel ordre dans de grands

livres de papier blanc, le payoit suffisanment de tout ce qu'elles lui avoient couté.

Heureusement pour les plantes, Mr. Fagon, alors premier Médecin de la feu Reine, s'y étoit toujours fort attaché, comme à une partie des plus curieuses de la Physique & des plus essentielles de la Médecine, & il favorisoit la Botanique de tout le pouvoir que lui donnoit sa place & son mérite. Le nom de Tournefort vint à lui de tant d'endroits différens, & toujours avec tant d'uniformité, qu'il eut envie de l'attirer à Paris, rendez-vous général de presque tous les grands talens répandus dans les Provinces. Il s'adressa pour cela à Madame De Venelle, Sous-Gouvernante des enfans de France, qui connoissoit beaucoup toute la famille de Mr. De Tournefort. Elle lui persuada donc de venir à Paris, & en 1683. elle le présenta à Mr. Fagon, qui dès la même année, lui procura la place de Professeur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, établi à Paris par Louis XIII. pour l'instruction des jeunes Etudians en Médecine.

Cet emploi ne l'empêcha pas de faire différens voyages. Il retourna en Espagne, & alla jusqu'en Portugal. Il vit des plantes, mais presque sans aucun Botaniste. En Andalousie, qui est un Pays fécond en palmiers, il voulut vérifier ce que l'on dit depuis si long-tems, des amours du mâle & de la femelle de cette espéce, mais il n'en put rien apprendre de certain; & ces amours si anciennes, en cas qu'elles soient, sont encore mistérieuses. Il alla aussi en Hollande & en Angleterre, où il vit, & des plantes, & plusieurs grands Botanistes, dont il gagna facilement l'estime & l'amitié. Il n'en faut point d'autre preuve, que l'envie qu'eut Mr. Herman, célébre Professeur en Botanique à Leyde, de lui résigner sa place, parce qu'il étoit déja fort âgé. Il lui en écrivit au commencement de la derniére guerre avec beaucoup d'instance; & le zéle qu'il avoit pour la science qu'il professoit, lui faisoit choisir un successeur, non-seulement étranger, mais d'une nation ennemie. Il promettoit à Mr. Tournefort une pension de 4000 livres de Messieurs les Etats-Généraux, & lui faisoit espérer une augmentation quand il seroit encore mieux connu. La pension attachée à la place du Jardin Royal, étoit fort modique; cependant l'amour de son Pays lui fit refuser des offres, & si utiles, & si flatteuses. Il s'y joignoit encore une autre raison, qu'il disoit à ses amis;

c'eſt qu'il trouvoit que les Sciences étoient ici, pour le moins, à un auſſi haut dégré de perfection, qu'en aucun autre Pays : la patrie d'un Savant ne ſeroit pas ſa véritable patrie, ſi les ſciences n'y étoient pas floriſſantes.

La ſienne ne fut pas ingrate. L'Academie des Sciences ayant été miſe en 1691. ſous l'inſpection de Mr. l'Abbé Bignon, un des premiers uſages qu'il fit de ſon autorité deux mois après qu'il en fut revêtu, fut de faire entrer dans cette Compagnie Mr. De Tournefort & Mr. Homberg, qu'il ne connoiſſoit ni l'un ni l'autre que par le nom qu'ils s'étoient fait. Après qu'ils eurent été agréés par le Roi ſur ſon témoignage, il les préſenta tous deux enſemble à l'Academie, deux premiers nés, pour ainſi dire, dignes de l'être d'un tel pere, & d'annoncer toute la famille ſpirituelle qui les a ſuivi.

En 1694. parut le premier Ouvrage de Mr. De Tournefort, intitulé :

Elémens de Botanique, ou Méthode pour connoitre les Plantes, imprimé au Louvre en trois volumes.

Il eſt fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes, ſemées ſi confuſément ſur la terre & même ſous les eaux de la mer, & pour les diſtribuer en genres & en eſpéces, qui en facilitent la connoiſſance & empêchent que la mémoire des Botaniſtes ne ſoit accablée ſous le poids d'une infinité de noms différens. Cet ordre ſi néceſſaire n'a point été établi par la nature, qui a préféré une confuſion magnifique à la commodité des Phyſiciens, & c'eſt à eux à mettre, preſque malgré elle, de l'arrangement & un ſiſtême dans les plantes. Puiſque ce ne peut être que l'ouvrage de leur eſprit, il aiſé de prévoir qu'ils ſe partageront, & que même quelques-uns ne voudront point de ſiſtême. Celui que Tournefort a préféré après une longue & ſavante diſcution, conſiſte à régler les genres des plantes par les fleurs & par les fruits pris enſemble, c'eſt-à-dire, que toutes les plantes ſemblables par ces deux parties, ſeront du même genre, après quoi les différences ou de la racine, ou de la tige, ou des feuilles, feront leurs différentes eſpéces. Mr. De Tournefort a été même plus loin; au-deſſus des genres il a mis des claſſes qui ne ſe réglent que par les fleurs, & il eſt le premier qui ait eu cette penſée, beaucoup plus utile à la Botanique qu'on ne ſe l'imagineroit d'abord ; car il ne trouve juſques ici que 14 figures différentes de fleurs qu'il faille

s'imprimer dans la mémoire : ainsi quand on a entre les mains une plante en fleur, dont on ignore le nom, on voit aussi-tôt à quelle classe elle appartient dans le livre des Elémens de Botanique; quelques jours après la fleur, paroit le fruit, qui détermine ce genre dans le même livre, & les autres parties donnent l'espéce : de sorte que l'on trouve en un moment, & le nom que Tournefort lui donne par rapport à son sistême, & ceux que d'autres Botanistes des plus fameux lui ont donné, ou par rapport à leur sistême particulier, ou sans aucun sistême. Par-là on est en état d'étudier cette plante dans les Auteurs qui en ont parlé, sans craindre de lui attribuer ce qu'ils auront dit d'une autre, ou d'attribuer à une autre ce qu'ils auront dit de celle-là. C'est un prodigieux soulagement pour la mémoire, que tout se reduise à retenir quatorze figures de fleurs, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 espéces de plantes, soit de terre, soit de mer, connues jusqu'au tems de ce livre. Que seroit-ce s'il falloit connoître immédiatement ces 8846 espéces, & cela sous tous les noms différens qu'il a plu aux Botanistes de leur imposer?

Il parut être fort approuvé des Physiciens, c'est-à-dire, & cela ne doit jamais s'entendre autrement, du plus grand nombre des Physiciens. Il fut attaqué sur quelques points par Mr. Ray, célébre Botaniste & Physicien Anglois, auquel Mr. De Tournefort répondit en 1697. par une Dissertation Latine adressée à Mr. Sherard, autre Anglois habile dans la même science. La dispute fut sans aigreur, & même assez polie de part & d'autre; ce qui est assez à remarquer. On dira, peut-être, que le sujet ne valoit guères la peine qu'on s'échauffât. Car de quoi s'agissoit-il? De savoir si les fleurs & les fruits suffisoient pour établir les genres, si une certaine plante étoit d'un genre ou d'un autre. Mais on doit tenir compte aux hommes, & plus particuliérement aux Savans, de ne s'échauffer pas beaucoup sur de légers sujets. Tournefort, dans un Ouvrage postérieur à la dispute, a donné de grands éloges à Mr. Ray, & même sur son sistême des Plantes.

Il se fit recevoir Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & en 1698. il publia un livre intitulé:

Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la Médecine.

Il est facile de juger que celui qui avoit été chercher des

plantes ſur les ſommets des Alpes & des Pyrenées, avoit diligenment herboriſé dans tous les environs de Paris, depuis qu'il y faiſoit ſon ſéjour. La Botanique ne ſeroit qu'une ſimple curioſité, ſi elle ne ſe rapportoit à la Médecine; & quand on veut qu'elle ſoit utile, c'eſt la Botanique de ſon Pays qu'on doit le plus étudier, non que la nature ait été auſſi ſoigneuſe qu'on le dit quelquefois, de mettre dans chaque Pays les Plantes qui devoient convenir aux maladies des Habitans; mais parce qu'il eſt plus commode d'employer ce qu'on a ſous la main, & que ſouvent ce qui vient de loin, n'en vaut pas mieux. Dans cette Hiſtoire des Plantes des environs de Paris, Mr. De Tournefort raſſemble outre leurs différens noms, & leurs deſcriptions, les analyſes chimiques que l'Academie en avoit faites, & leurs vertus les mieux prouvées. Ce livre ſeul répondroit ſuffiſanment aux reproches que l'on fait quelquefois aux Médecins de n'aimer pas les remédes tirés des Simples, parce qu'ils ſont trop faciles & d'un effet trop prompt. Certainement Tournefort en produit ici un grand nombre; cependant ils ſont la plupart aſſez négligés, & il ſemble qu'une certaine fatalité ordonne qu'on les déſirera beaucoup, & qu'on s'en ſervira peu.

On peut compter parmi les Ouvrages de Mr. De Tournefort, un livre, ou du moins une partie d'un livre qu'il n'a pourtant pas fait imprimer. Il porte pour titre:

Schola Botanica, ſive Catalogus Plantarum, quas ab aliquot annis in horto Regio Pariſienſi Studioſis indigitavit Vir clariſſimus Joſephus Pitton De Tournefort, Doctor Medicus, ut & Pauli Hermanni Paradiſi Batavi Prodromus, &c. Amſtel. 1699.

Un Anglois, nommé Simon Warton, qui avoit étudié trois ans en Botanique au Jardin du Roi, ſous Mr. De Tournefort, fit ce Catalogue des plantes qu'il y avoit vues.

Comme les Elémens de Botanique avoient eu tout le ſuccès que l'Auteur même pouvoit déſirer, il en donna en 1700. une traduction Latine en faveur des Etrangers, & plus ample ſous ce titre: *Inſtitutiones Rei herbariæ*, 3 *vol. in-4to.* dont le premier contient les noms des Plantes diſtribuées ſelon le ſiſtême de l'Auteur, & les deux autres, leurs figures très-bien gravées. A la tête de cette traduction eſt une grande Préface ou Introduction à la Botanique, qui contient avec les principes du ſiſtême de Mr. Tournefort, ingénieuſement & ſolidement établis, une Hiſtoire

de la Botanique & des Botanistes, recueillie avec beaucoup de soin & agréablement écrite. On n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il s'occupoit, avec plaisir, de tout ce qui avoit rapport à l'objet de son amour. Cet amour cependant n'étoit pas si fidéle aux plantes, qu'il ne se portât presque avec la même ardeur à toutes les autres curiosités de la Physique; pierres figurées, marcassites rares, pétrifications & cristallisations extraordinaires, coquillages de toutes espéces. Il est vrai que du nombre de ces sortes d'infidélités, on en pourroit excepter son gout pour les pierres; car il croyoit que c'étoient des plantes qui végétoient & avoient des graines : il étoit même assez disposé à étendre ce sistême jusqu'aux métaux, & il semble qu'autant qu'il pouvoit, il transformoit tout en ce qu'il aimoit le mieux. Il ramassoit aussi des habillemens, des armes, des instrumens des Nations éloignées; autres sortes de curiosités, qui, quoiqu'elles ne soient pas sorties immédiatement des mains de la nature, ne laissent pas de devenir philosophiques pour qui sait philosopher. De tout cela ensemble, il s'étoit fait un cabinet superbe pour un Particulier, & fameux dans Paris : les curieux l'estimoient à quarante-cinq ou cinquante mille livres. Ce seroit une tache dans la vie d'un Philosophe, qu'une si grande dépense, si elle avoit eu tout autre objet. Elle prouve que Mr. De Tournefort, dans une fortune aussi bornée que la sienne, n'avoit pu guères donner à des plaisirs plus frivoles & cependant beaucoup plus recherchés.

Avec toutes les qualités qu'il avoit, on peut juger aisément combien il étoit propre à faire un excellent voyageur; car j'entens ici par ce terme, non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouvent, & une curiosité fort étendue qui est assez rare, & un certain don de bien voir plus rare encore. Les Philosophes ne courent guères le monde ; & ceux qui le courent, ne sont ordinairement guères Philosophes, & par-là un voyage de Philosophe est extrêmement précieux. Aussi nous comptons que ce fut un bonheur pour les Sciences, que l'ordre que Mr. De Tournefort reçut du Roi en 1700, d'aller en Gréce, en Asie & en Afrique, non-seulement pour y reconnoître les plantes des Anciens, &, peut-être aussi, celles qui leur auront échappées; mais encore pour y faire des observations sur toute l'Histoire naturelle, sur la Géographie ancienne & moderne, & même sur les mœurs,

la religion & le commerce des Peuples. Il eut ordre d'écrire le plus ſouvent qu'il pourroit, à Mr. le Comte de Pont-Chartrain, qui lui procuroit tous les agrémens poſſibles dans ſon voyage, & de l'informer en détail de ſes découvertes & de ſes avantures.

Mr. De Tournefort, accompagné de Mr. Gundelsheimer, Allemand, excellent Médecin, & de Mr. Aubriet, habile Peintre, alla juſqu'à la frontiére de Perſe, toujours herboriſant & obſervant. Les autres Voyageurs vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer eſt plus commode, & ſur terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-ci n'alloient par mer que le moins qu'il étoit poſſible; ils étoient toujours hors des chemins, & s'en faiſoient de nouveaux dans des lieux impraticables.

On lira bientôt, avec un plaiſir mêlé d'horreur, le récit de leur deſcente dans la Grotte d'Antiparos, c'eſt-à-dire, dans trois ou quatre abîmes affreux qui ſe ſuccédent les uns aux autres. Mr. De Tournefort eut la ſenſible joie d'y voir une nouvelle eſpéce de jardin, dont toutes les plantes étoient différentes piéces de marbre, encore naiſſantes ou jeunes, & qui, ſelon toutes les circonſtances dont leur formation étoit accompagnée, n'avoient pu que végéter. En vain la nature s'étoit cachée dans des lieux ſi profonds & ſi inacceſſibles pour travailler à la végétation des pierres; elle fut, pour ainſi dire, priſe ſur le fait par des curieux ſi hardis.

L'Afrique étoit compriſe dans le deſſein du voyage de Mr. De Tournefort; mais la peſte qui étoit en Égypte, le fit revenir de Smirne en France en 1702. Ce fut là le premier obſtacle qui l'eût arrêté. Il arriva, comme l'a dit un grand Poëte, pour une occaſion plus brillante & moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient.* Il rapporta, outre une infinité d'obſervations différentes, 1356 nouvelles eſpéces de plantes, dont une grande partie venoit ſe ranger d'elle-même ſous quelqu'un des 673 genres qu'il avoit établis : il ne fut obligé de créer pour le reſte que 25 nouveaux genres, ſans aucune augmentation de claſſes; ce qui prouve la commodité d'un ſiſtême, où tant de plantes étrangéres, que l'on n'attendoit point, entroient ſi facilement. Il en fit ſon *Corollarium inſtitutionum Rei herbariæ*, 1703.

Quand il fut revenu à Paris, il ſongea à reprendre la pratique de la Médecine qu'il avoit ſacrifiée à ſon voyage du Levant, dans le tems qu'elle commençoit à lui réuſſir

beaucoup. L'expérience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain gout du Public, & sur-tout en ce genre-là, les interruptions sont dangereuses. L'approbation des hommes est quelque chose de forcé, & qui ne demande qu'à finir. Mr. de Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avoit quitté. D'ailleurs, il falloit qu'il s'aquittât des anciens exercices du Jardin Royal. Il se joignit encore ceux du Collége Royal, où il eut une place de Professeur en Médecine; les fonctions de l'Academie lui demandoient aussi du tems : enfin, il voulut travailler à la Rélation de son grand voyage, dont il n'avoit rapporté que de simples mémoires informes & intelligibles pour lui seul. Les courses & les travaux du jour qui lui rendoient le repos de la nuit plus nécessaire, l'obligeoient, au contraire, à passer la nuit dans d'autres travaux, & malheureusement il étoit d'une forte constitution qui lui permettoit de prendre beaucoup sur lui pendant un assez long-tems sans en être sensiblement incommodé. Mais à la fin sa santé vint à s'alterer, & cependant il ne la ménagea pas davantage : lorsqu'il étoit dans cette mauvaise disposition, il reçut, par hazard, un coup fort violent dans la poitrine, dont il jugea bientôt qu'il mourroit; il ne fit plus que languir pendant quelques mois, & il mourut le 28 Décembre 1708.

Il avoit fait un testament par lequel il a laissé son cabinet de curiosités au Roi pour l'usage des Savans, & ses livres de Botanique à Mr. l'Abbé Bignon. Ce second article ne marque pas moins que le premier, son amour pour les sciences. C'est leur faire un présent que d'en faire à ceux qui veillent pour elles dans un Royaume.

De deux volumes *in-4to.* que devoit avoir la Rélation du voyage de Mr. De Tournefort, le premier étoit déja imprimé au Louvre quand il mourut, & on acheva le second sur le Manuscrit de l'Auteur, qu'on trouva dans un état où il n'avoit rien à désirer. Cet Ouvrage qui a conservé sa premiére forme de lettres adressées à Mr. De Pont-Chartrain, a deux cens planches en taille-douce, très-bien gravées, de plantes, d'antiquités, &c. On y trouve, outre tout le savoir que nous avons représenté jusqu'ici dans Mr. De Tournefort, une grande connoissance de l'Histoire ancienne & moderne, & une vaste érudition, dont nous n'avons point parlé, tant nos éloges sont éloignés d'être flatteurs. Souvent une qualité dominante nous en fait né-

gliger d'autres, qui mériteroient cependant d'être relevées.

Ce précis de la vie de Mr. De Tournefort est tiré de l'Histoire de l'Academie des Sciences 1708.

La Rélation du Voyage du Levant a depuis été imprimée à Lyon en 1727. 3 vol. *in-8vo.*

TOXARIS vivoit dans le trente-quatriéme siécle du monde. Les Athéniens l'appelloient *le Médecin étranger*, & lui faisoient tous les ans des sacrifices en reconnoissance de ce que leur Ville avoit été délivrée de la peste par son moyen, ou plutôt par le moyen d'une femme qui avoit songé que Toxaris, qui demeuroit à Athénes, lui disoit que la peste cesseroit si on arrosoit toutes les rues avec du vin; ce qui ayant été exécuté, cette maladie cessa effectivement.

TOZZI (Luc) nâquit vers l'an 1640. à Aversa, Ville du Royaume de Naples. Il fit son cours d'Humanités à Naples, & étudia la Médecine sous Onuphre Riccio, fameux Professeur de ce tems-là. Il y fut reçu Docteur l'an 1661, à l'âge de 21 ans. Ayant ensuite été reçu au nombre des Professeurs du Collége de Naples, il commença à y enseigner les principes de la Médecine, quoique sans appointemens. Il suppléa, outre cela, pendant plusieurs années, pour Thomas Cornelio de Cosence, Professeur en Médecine Théorétique & en Mathématiques, qui étoit devenu alors infirme. Il fut aussi chargé de prendre la place d'André Lamez, autre Professeur, que le Viceroi employoit ailleurs : ce qui l'obligeoit à monter jusqu'à quatre fois par jour en Chaire. Enfin, il eut en titre la premiére Chaire de Médecine Théorétique, qu'il avoit remplie pendant quelque tems pour un autre. Vers l'an 1679. l'Université de Padoue fit des tentatives inutiles pour l'attirer chez elle; car il étoit trop attaché à sa Patrie, pour ne pas refuser des postes qui l'en auroient éloigné. Il se fit tant de réputation, qu'on le nomma premier Médecin de l'Hôpital de l'Annonciade, & ensuite premier Médecin général du Royaume de Naples. Marcel Malpighi, Médecin du Pape Innocent XII, étant mort le 29 Novembre 1694, Tozzi fut choisi au commencement de l'année suivante, pour lui succéder dans ce poste; & le Pontife fut si content de ses soins, qu'il lui donna la premiére Chaire de Médecine dans le Collége de la Sapience. Après la mort d'Innocent XII, arrivée au mois de Septembre 1700, Tozzi fut élu Médecin du Conclave; mais il ne put remplir les

fonctions de cette charge, ayant été alors appellé en Espagne de la part du Roi Charles II, qui languissoit de la maladie dont il mourut peu après. Il se mit en chemin pour s'y rendre; mais en arrivant à Milan, il apprit que ce Prince n'étoit plus. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Rome, pour rendre ses respects au nouveau Pape Clément XI, dont il étoit connu & estimé. Ce Pontife lui fit beaucoup d'instances, & lui offrit les conditions les plus avantageuses pour l'engager à demeurer à Rome; mais il voulut faire un tour dans sa Patrie, d'où le Duc de Medina Celi, Viceroi, ne lui permit plus de sortir. Il mourut à Naples le onziéme Mars 1717, âgé d'environ 77 ans. On a de lui quantité d'Ouvrages, imprimés sous le titre suivant :

Lucæ Tozzi, Opera omnia medica. Venetiis, 1721. 5 *vol. in-4to.*

TRAGUS, autrement BOCK, (Jérôme) Allemand de nation, savant en Théologie & en Médecine, étoit en réputation dans le seiziéme siécle. Il s'adonna particuliérement à l'étude des Simples, & il écrivit quelques Ouvrages sur cette matiére :

De stirpium maximè earum quæ in Germania nascuntur, usitatis nomenclaturis, propriisque differentiis, &c. Commentariorum, Libri tres. Argentorati, 1552. *in-4to.*

TRALLIANUS. *Voyez* ALEXANDRE TRALLIEN.

TRAPOLINUS (Pierre) étoit de Padoue, où il enseigna la partie spéculative de la Médecine dans le seiziéme siécle. Nous avons de lui :

De Morbo Gallico, Tractatus, extat tomo 2 *operis de Morbo Gallico, pag.* 44.

TRIBUNUS, Médecin renommé dans le septiéme siécle, du tems de Chosroës, étoit de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce Prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Chosroës ne voulut accorder aucune tréve avant que Tribunus ne lui fût rendu : elle fut conclue à cette condition; mais ce savant Homme ne demeura qu'un an à la Cour. Pendant le tems qu'il y resta, Chosroës le voulut enrichir par des présens considérables; & par une supériorité d'ame digne de son grand cœur, il les refusa, & ne demanda pour toute recompense de ses services à son libérateur, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa priére lui fut accordée : on renvoya les soldats de Justinien de quelque

nation qu'ils fussent, jusqu'au nombre de 3000. Cette action de Tribunus & son attention envers les prisonniers, rendit son nom célébre par tout l'Empire Romain.

TRINCAVELLIUS (Victor) étoit de Venise, où il nâquit en 1496. Il étudia en Médecine à Padoue, & y reçut le Bonnet de Docteur; delà il vint dans une Isle voisine de sa Ville natale, où il exerça la Médecine avec beaucoup de réputation, après s'être fait aggréger au Collége des Médecins de Venise. Il quitta cette Isle en 1551; elle étoit un théâtre trop resserré pour l'étendue de son érudition. Il vint à Padoue, où il fut nommé à la Chaire de Professeur, devenue vacante par la mort du célébre Jean-Baptiste Montan. Il l'occupa avec honneur, jusqu'en l'année 1568, qui fut celle de sa mort. Il laissa plusieurs Ouvrages très-estimés, qu'on a mis en deux volumes *in-folio*, sous ce titre:

Opera omnia, partim ex diversis editionibus in unum collecta, partim nunc primùm in lucem emissa. Lugd. 1592.

TRISSINUS, (Aloysius) Médecin natif de Vicenze, étoit en grande réputation à Ferrare vers l'an 1543. Nous avons de lui:

Problematum medicinalium, Libri sex. Basileæ, 1547, 1548. *in-8vo. Patavii*, 1629. *in-8vo.*

TRIVISANUS, ou DE TRIVISO (Bernardin) étoit de Padoue, fils de *Marc*, aussi Médecin. Il fit tant de progrès dans les Lettres, que dès l'âge de 18 ans, il enseigna la Philosophie à Salerne dans le Royaume de Naples. Depuis il enseigna encore dans l'Université de Padoue, où il fut enfin Professeur en Médecine. Il mourut en 1583, âgé de 77 ans.

TRUSIANUS. *Voyez* CRUSCIANUS.

TSCHUD, (Gilles) Suisse, étoit Médecin & Géographe. Il est Auteur de plusieurs Traités. Il mourut en 1572.

TULP, (Nicolas) natif d'Amsterdam, avoit pris son nom d'une maison nommée *De Tulp*, (la Tulipe) située sur le canal de l'Empereur, dans laquelle il demeuroit. Il avoit été Chirurgien dans sa jeunesse; mais son génie, propre à de plus grandes choses, & la connoissance parfaite qu'il avoit de la Langue Latine, le porterent à embrasser la Médecine, où il fit de très-grands progrès, comme on peut s'en convaincre par les observations qu'il a fait imprimer, & qu'il a dédiées à Pierre Tulp, son fils, sous ce titre:

Nicolai Tulpii Observationum Medicarum, Libri 3. Amstelodami, 1641.

Tulp se distingua fort pendant l'expédition de Louis XIV. contre la Hollande. Malgré son extrême vieillesse, il parla avec tant de force, qu'on eût dit que son courage avoit augmenté avec le nombre de ses années. L'estime générale qu'il s'étoit aquise, le fit élire Conseiller de la Ville d'Amsterdam en 1622, & trente-deux ans après, on le nomma Bourguemestre. Dans la suite, il fut encore élevé trois fois à la même dignité ; ce qui paroit par une Médaille rapportée par Van Loon dans son Histoire Métallique des Pays-Bas, qui fut frappée en mémoire de ce qu'il avoit exercé 50 ans la charge de Conseiller. Il paroit en buste, revêtu de la robe de Bourguemestre. L'Inscription porte :

N. Tulp. Amsterd. Cos. IIII. Senator annis quinquaginta.

Au revers, un Plane fort haut, perçant les nues de son sommet, & autour ces mots de Virgile, *Æneid. lib. VI. vers.* 114.

Vires ultra sortemque senectæ.

Tulp mourut en 1679.

TURNER, (Daniel) Médecin Anglois, célébre vers l'an 1730, étoit du Collége Royal de Londres. Il écrivit quelques Traités assez estimés, & entr'autres, un Ouvrage qu'on a traduit en François & imprimé en 1743. à Paris, sous ce titre :

Des Maladies de la peau en général, avec un court Appendix sur l'efficacité des Remédes topiques dans les maladies internes, & leur maniére d'agir sur le corps humain.

TURNER, (Guillaume) célébre Médecin Anglois, qui vivoit vers l'an 1542. Il composa l'Histoire des Oiseaux, dont Pline & Aristote ont fait mention, & l'augmenta de beaucoup par les recherches curieuses qu'il fit dans les meilleurs Auteurs. Cet Ouvrage est intitulé :

Avium præcipuarum, quarum apud Aristotelem & Plinium mentio est, brevis & succincta Historia. Coloniæ, 1544. *in-8vo.*

TURQUET DE MAYERNE. *Voyez* MAYERNE.

TURRISANUS DE TURRISANIS. *Voyez* CRUSCIANUS.

TYSON, (Edouard) Anglois, étoit Médecin de l'Hôpital de Bethléem, Membre du Collége des Médecins, &

Professeur d'Anatomie & de Chirurgie. Il étoit Anatomiste fort exact, comme il paroit par plusieurs dissertations qu'on trouve de lui dans les transactions philosophiques & dans les *Acta Eruditorum*, qui concernent l'anatomie de l'homme, des bêtes & des insectes. On a imprimé à Londres en 1681. son *Phocœna* ou son cours d'Anatomie dans le Collége de Gresham, avec un Discours préliminaire sur l'Anatomie & sur l'Histoire naturelle des animaux.

V.



VADIANUS, (Joachim) savant Ecrivain du XVI. siécle, nâquit à Saint-Gal en Suisse le 29 Novembre 1484. Après avoir fait ses premiéres études avec beaucoup d'application, il enseigna les enfans à Villach, Ville de Carinthe, & ensuite étant allé à Vienne, il fut fait Professeur en Humanités, & puis Recteur de l'Université. Il voyagea en Pologne, en Hongrie, en Allemagne & en Italie; & s'étant fait recevoir Docteur en Médecine, il se retira en son Pays, où il s'aquit l'estime de tous ses Concitoyens, par sa candeur, sa probité & son savoir. Vadianus étoit habile dans les Belles-Lettres, la Géographie, la Philosophie, les Mathématiques, & sur-tout la Médecine, qu'il exerça à Saint-Gal avec beaucoup de réputation. Il mérita la couronne de laurier, que les Empereurs donnoient alors à ceux qui excelloient dans la Poësie. Il fut aussi élevé à l'emploi de Sénateur de sa Patrie, & il s'aquitta de cette charge avec tant de prudence & d'intégrité, qu'il fut honoré huit diverses fois de la dignité de Consul. Nous avons plusieurs Ouvrages de sa façon, & le suivant touchant la Médecine :

Consilium contra Pestem. Basileæ, 1546. *in-8vo.*

Il en a écrit un plus grand nombre sur la Théologie; & comme il étoit du parti des Protestans, il mit plusieurs piéces au jour pour soutenir ses sentimens contre les Théologiens Catholiques. Il mourut dans ses erreurs en 1551, âgé de 66 ans.

VAILLANT, (Jean-François-Foi) fils de Jean-Foi Vaillant, très-habile Antiquaire, nâquit à Rome le 17 Fé-

vrier 1665, dans le tems que son pere y exerçoit la Médecine, & qu'il s'y appliquoit à la recherche des Monumens antiques. Il se fit recevoir Médecin de la Faculté de Paris en 1691, & fut reçu de l'Academie des Inscriptions en 1702. Son pere lui inspira du gout pour l'étude des Médailles, & il s'y appliqua avec soin. Il mourut le 17 Novembre 1708, à 44 ans. On a de lui plusieurs Dissertations curieuses sur les Médailles; une Dissertation sur les *Dieux Cabires*, & un Traité *de la nature & de l'usage du Caffé*.

VAILLANT, (Sébastien) très-habile Botaniste, nâquit à Vigny, près de Pontoise, le 26 Mai 1669. Il fit paroître dès sa plus tendre jeunesse, une passion extrême pour la connoissance des Plantes, devint Organiste, puis Chirurgien, & ensuite Sécrétaire de Mr. Fagon, premier Médecin de Louis XIV. Cet habile Médecin ayant connu les talens de Mr. Vaillant pour la Botanique, lui donna entrée dans tous les Jardins du Roi, & lui fit avoir la direction du Jardin Royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. Mr. Vaillant fut ensuite Professeur & Sous-Démonstrateur des Plantes du Jardin Royal, Garde des Drogues du Cabinet du Roi, & Membre de l'Academie des Sciences. Il mourut de l'asthme le 26 Mai 1722. On a de lui d'excellentes remarques sur les Institutions de Botanique de Mr. De Tournefort : Un beau Discours sur la structure des Fleurs & sur l'usage de leurs différentes parties : Un Livre des Plantes qui naissent aux environs de Paris, imprimé à Leide, par les soins de Boerhaave en 1727. *in-folio*, sous le titre de *Botanicon Parisiense*, ou Dénombrement par ordre alphabétique, des Plantes qui se trouvent aux environs de Paris, avec figures.

VAL, (Jean Du) Médecin à Issoudun sa Patrie, a traduit en François le Dispensaire de Jean-Jacques Wecher, Médecin de Bâle, & y a joint diverses choses de sa façon. Ce livre fut imprimé à Geneve *in-4to.* l'an 1609. La nouvelle édition de Vander Linden *de Scriptis Medicis*, n'en fait aucune mention, non plus que de *Jacques Du Val*, Médecin d'Evreux, qui publia un Livre François *des Hermaphrodites & Accouchemens des femmes*, l'an 1612. Il avoit déja publié un Livre *des Fontaines minérales des environs de Rouen*, & une *Méthode nouvelle de guérir les Catharres.*

VALENS. *Voyez* VECTIUS VALENS.

VALESCUS, de Taranta, nâquit à Montpellier, & y pratiqua la Médecine pendant 36 ans. Il fut premier

Médecin de Charles VI. Roi de France, vers l'an 1400. Il a fait d'excellentes obſervations, ſur leſquelles on ſe fonde encore aujourd'hui. Valeſcus n'entendoit point le Grec, & il écrivoit en fort mauvais Latin. Nous avons de lui :

Philonium pharmaceuticum & cheirurgicum de medendis omnibus, cum internis, tum externis humani corporis affectibus, &c. Francofurti, 1599. *in-4to. Lugduni*, 1590. *in-folio.*

VALESIO, (François) fameux Médecin Eſpagnol du XVI. ſiécle, devint Médecin de Philippe II. Roi d'Eſpagne, pour avoir conſeillé à ce Prince de mettre ſes pieds dans un baſſin d'eau tiéde, afin d'être ſoulagé de la goutte; ce qui réuſſit. On a de ce Médecin un grand nombre d'Ouvrages :

Controverſiarum medicarum & philoſophicarum, Libri decem, acceſſit Libellus de locis manifeſtè pugnantibus apud Galenum. Francof. 1595. *in-fol. Hannov.* 1606. *in-fol.*

Commentaria illuſtria in Claudii Galeni Pergameni Libros. Coloniæ, 1592. *in-folio.*

In Libros Hippocratis de Morbis popularibus Commentaria. Coloniæ, 1588. *in-fol.*

In Aphoriſmos Hippocratis Commentarii ſeptem. Coloniæ, 1589. *in-folio.*

Commentaria in Libros Hippocratis de ratione victûs in morbis acutis. Auguſtæ Taurinorum, 1590. *in-8vo.*

De urinis, pulſibus & febribus. Libelli. Taurini, 1588. *in-8vo. Patavii*, 1591. *in-8vo.*

Methodus medendi in libros quatuor diviſa. Venetiis, 1589. *in-8vo.*

De iis quæ ſcripta ſunt phyſicè in Libris ſacris, ſive de ſacra Philoſophia, liber ſingularis. Francofurti, 1590, 1608. *in-8vo. Lugduni*, 1595. *in-8vo.*

VALLA, (George) Médecin, natif de Plaiſance, étoit en réputation ſous l'Empire de Frédéric III., & ſelon Trithéme, ſous Maximilien I. en 1494. Il ſavoit parfaitement les Langues, & étoit un des meilleurs Philoſophes de ſon tems. Il a écrit pluſieurs Ouvrages :

Univerſæ Medicinæ, ex Græcis potiſſimùm contractæ, Libri ſeptem. Extant Operis ſui expetendorum & fugiendorum, Libris 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30. *Venetiis*, 1501. *in-folio.*

De humani corporis partibus Opuſculum, cum aliis. Baſileæ, 1627. *in-8vo. Venetiis*, 1538. *in-8vo.*

De

De corporis commodis & incommodis, Libri tres. Argentorati, 1531. *in-8vo.*

De tuenda sanitate per victum. Argentinæ, 1529. *in-8vo.*

VALLERIOLA, ou VARIOLA, (François) Médecin d'Avignon, qui se fit beaucoup de réputation vers l'an 1540. Il est Auteur de divers Ouvrages:

Loci medicinæ communes, tribus Libris digesti. Lugduni, 1589. *in-8vo. 2 vol.*

Enarrationum Medicinalium, Libri sex. Item, Responsionum Liber unus. Lugduni, 1554. *in-fol.* 1589. *in-8vo. Venetiis*, 1555. *in-8vo.*

Observationum medicinalium, Libri sex. Lugduni, 1573. *in-fol.* 1588. *in-8vo.*

Commentarii in Librum Galeni de Constitutione Artis Medicæ. Genevæ, 1577. *in-8vo.*

Commentarii in sex Libros Galeni de morbis & symptomatis. Lugduni, 1540. *in-8vo. Venetiis*, 1548. *in-8vo.*

Artis medicæ Fundamina secundùm Galenum. Lugduni, 1626. *in-8vo.*

De re medica, Oratio. Venetiis, 1548. *in-8vo.*

VALLISNIERI, (Antoine) Chevalier & célébre Professeur en Médecine à Padoue, nâquit dans l'ancien Château de Tresilico le 3 Mai 1661, d'une famille noble & ancienne. Il se distingua parmi les Savans, pratiqua & enseigna la Médecine avec beaucoup de réputation, fut Médecin honoraire de l'Empereur, & créé Chevalier par le Duc de Modéne. Il mourut le 28 Janvier 1730, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages sur les Insectes, l'Histoire naturelle & la Médecine, imprimés à Venise en 3 vol. *in-folio*, en Italien. Ils sont curieux, savans & estimés.

VALLISNIERI, ou VALLISNERI (Antoine) nâquit le 3 Mai 1661, à Trasilico, Château du petit Pays de Carfagnana dans le Modénois, de *Laurent Vallisnieri*, qui étoit Gouverneur pour le Duc de Modéne, & de *Marie Lucréce Davini*, d'une ancienne famille de Reggio. Il commença ses études à Scandiano, les continua à Modéne, & les acheva à Reggio, où il fit son cours de Philosophie, dont il dédia des Théses au Prince Louis d'Est, l'an 1682. Il passa l'année suivante à Bologne, où il s'appliqua à la Médecine, d'abord sous Mr. Salani, & ensuite sous le célébre Malpighi. En 1685, il retourna à Reggio, où il se fit recevoir Docteur en Philosophie & en Méde-

cine. Orné de ce titre, il alla de nouveau à Bologne, pour s'y perfectionner dans la pratique de la Médecine, dans l'Anatomie, dans la Botanique & dans l'Histoire naturelle, qui faisoient les principaux objets de son attention. Il demeura dans cette Ville jusqu'à l'an 1687, qu'il passa à Venise, où il s'appliqua à la pratique sous le célébre Florio, & à la Chirurgie sous Jacques Grandi. La réputation de Joseph-Pompée Sacco, qui enseignoit à Parme, l'engagea l'année suivante, à s'y rendre pour prendre ses Leçons. Suffisanment instruit sous ce grand Maître, il retourna à Scandiano, où il se donna à la pratique de la Médecine. Il ne négligea pas pour cela l'Histoire naturelle, pour laquelle il se sentoit une inclination particuliére. Il s'appliqua à l'étude des insectes, à l'exemple de Goedart, de Swammerdam, de Malpighi, de Redi & d'autres Modernes, & fit sur leur sujet plusieurs découvertes que l'on trouve dans ses Ouvrages. Son mérite & sa réputation lui procurerent en 1700. une Chaire extraordinaire de Professeur en Médecine pratique dans l'Université de Padoue, qui lui fut donnée pour remplacer Sacco, son ancien Maître, qu'on avoit fait passer à la Chaire de premier Professeur ordinaire en Médecine théorique. Il conserva ce poste jusqu'à l'an 1709, que les Réformateurs de l'Université de Padoue lui confererent la seconde Chaire de Professeur en Médecine théorique, vacante par la mort d'Alexandre Borromée. Ses leçons publiques, & la pratique continuelle de la Médecine, ne l'empêcherent pas de travailler encore à des Ouvrages utiles, son ardeur pour l'étude lui fournissant des forces & du tems pour suffire à toutes ces choses. En 1711. il fut établi premier Professeur en Médecine théorique à la place de Dominique Guglielmini, mort depuis peu; & comme il préféroit Hippocrate à tous les anciens Médecins, il expliqua dans ses leçons ordinaires les Aphorismes de cet Auteur. Il avoit été aggrégé en 1707. à l'Academie des *Curieux de la Nature*, & quelque tems après à la Société Royale de Londres. Pour ce qui est des Academies d'Italie, il n'y en eut presque aucune qui ne voulût l'avoir pour Associé. On lui offrit en 1720. la place de Médecin du Pape, que la mort de Mr. Lancisi avoit laissée vacante; mais il étoit trop attaché à l'Université de Padoue, pour vouloir l'accepter. Il refusa de même la Chaire de premier Professeur en Médecine à Turin, qu'on lui offrit la même année avec

des appointemens considérables. En 1728, le Duc de Modéne le créa de son propre mouvement, Chevalier, lui & tous ses Descendans ainés à perpétuité, par un Acte du 30 Janvier de cette année. Il mourut à Padoue le 28 Janvier 1730, d'une espéce de pleuresie dans sa soixante-neuviéme année. C'étoit un homme d'une constitution robuste, d'une taille avantageuse & bien prise, d'une phisionomie revenante, & d'une conversation agréable. Il s'étoit aquis par son mérite, l'estime & l'amitié d'un grand nombre de personnes distinguées, & avoit un commerce litteraire très-étendu avec les plus Savans d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hollande & de Suisse. Il a laissé de sa femme *Laure* Mattacodi, d'une ancienne famille de Reggio, un fils âgé de 25 à 26 ans, Docteur en Droit à Padoue.

Vallisnieri avoit amassé une riche Bibliothéque, & un des plus beaux cabinets de toutes sortes de raretés de la Nature & de l'Art, qu'il y ait en Italie. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages sur les Insectes, l'Histoire naturelle & la Médecine, imprimés à Venise en 3 vol. *in-fol.* en Italien. Ils sont curieux, savans & estimés.

VALOT, Médecin de Louis XIV. Il mourut au Jardin Royal de Paris le 9 Août de l'an 1671.

VALSALVA, (Antoine-Marie) célébre Médecin & Anatomiste, né à Imola en 1666, fut disciple de Malpighi, & enseigna l'Anatomie à Bologne avec une réputation extraordinaire. Il mourut en 1723, âgé de 57 ans. Son Traité *de l'Oreille* contient plusieurs choses nouvelles, & passe pour un Ouvrage excellent. Il a décrit encore & donné de nouvelles figures des Muscles de la luette & du pharinx. Tous ces Ouvrages ont été imprimés à Venise *in-4to.*

VALVERDA, (Jean) Médecin, nâquit en Espagne, & étudia l'Anatomie sous Realdus Columbus. On dit que cette science passa avec lui d'Italie en Espagne. Il publia en Espagnol les planches de Vesale : il fit aux descriptions de cet Auteur quelques additions, & il ajouta à ses planches quatre figures nouvelles. La première marque la direction & le cours des fibres qui composent les muscles qui couvrent l'extérieur du corps ; la seconde représente une femme grosse ; la troisiéme & la quatriéme indiquent toutes les veines qui paroissent répandues sur la surface extérieure du corps entier. Mais cet Auteur n'est pas assez

célébre, pour que nous nous étendions davantage sur son compte. Le plus grand éloge que les Auteurs en fassent, c'est qu'il montra plus d'ardeur à encourager ses Compatriotes à l'étude de l'Anatomie, que de capacité à les éclairer par ses Ecrits sur les parties de cette science.

VAN-DALE, (Antoine) savant Critique du XVII. siécle, nâquit le 8 Novembre 1638. Il fit paroître dans sa jeunesse une passion extrême pour apprendre les Langues; mais ses parens lui firent quitter cette étude pour s'adonner au commerce; ce qu'il fit pendant quelques années. Il reprit ses études environ à l'âge de 30 ans, se rendit habile dans l'Antiquité Gréque & Latine, & prit des dégrés en Médecine. Il pratiqua cette science avec succès, & mourut à Harlem, étant Médecin des Pauvres de l'Hôpital de cette Ville, le 28 Novembre 1708. On a de lui de savantes Dissertations sur les Oracles des Payens, où il soutient que ce n'étoient que des tromperies des Prêtres Idolâtres. La meilleure édition de ces Dissertations est celle d'Amsterdam de 1700. Mr. de Fontenelle en a donné un Abrégé en François dans son *Traité des Oracles*. Il a encore écrit un Traité de l'Origine & des progrès de l'Idolâtrie, avec plusieurs Dissertations sur des sujets importans. Ces deux Ouvrages sont en Latin, & l'on y remarque une profonde érudition & beaucoup de critique, mais peu d'ordre & de méthode, & des opinions dangereuses.

VANDER LINDEN, (Jean-Antonides) célébre Médecin du XVII. siécle, nâquit à Enckhuisen en Hollande, le 13 Janvier 1609. Il fut élevé, avec soin, par son pere, qui étoit habile Médecin, & pratiqua la Médecine avec tant de réputation, qu'il fut choisi en 1639. pour la professer à Franeker, & pour être Bibliothéquaire de l'Université de cette Ville. Vander Linden y enseigna avec un applaudissement général jusqu'en 1651, qu'il fut appellé à Leyde pour y être Professeur de Médecine. Il mourut en cette derniére Ville le 5 Mars 1664. On a de lui:

Universæ Medicinæ Compendium. Franekere, 1630. *in-4to.*

De Scriptis Medicis, Libri duo. Amstelredami, 1637. *in-8vo.*

Antoine Antonides Vander Linden, pere de celui dont nous parlons, étoit un célébre Médecin, natif de Naerden en Hollande. Il a composé les Ouvrages suivans; son fils en donne ce Catalogue, sans dire s'ils ont été imprimés:

Physiologia explicans res naturales octo Libris.

Pathologia explicans res præternaturales Libris tribus.
Methodi generalis cognoscendi, prædicendi, curandi morbos, Libri tres.
De Febribus, Liber unus.
De capitis affectuum curatione, Liber.
De oculorum affectuum curatione, Liber.
De aurium affectuum curatione, Liber.
De narium affectuum curatione, Liber.
De oris affectuum curatione, Liber.
Observationum medicinalium Decades aliquot.
Loci communes Medicamentorum Empiricorum.
Synopsis Medicinæ practicæ.
Pharmacopœa.
Herbarius continens simplicia ad Medicinam utilia.
De Theriacæ Andromachi compositione Libellus.
Aphorismi Hippocratis novâ methodo dispositi & commentario illustrati.

VAN HELMONT. *Voyez* HELMONT.

VAN HOORNE. *Voyez* HOORNE.

VARANDÆUS (Jean) étoit de Nismes, Ville du Languedoc. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Université de Montpellier l'an 1587; & en 1597. il fut nommé à la Chaire de Professeur Royal en la même Université. Il obtint les premiers honneurs de la Faculté, & mourut en 1617, après avoir composé plusieurs Ouvrages qu'on donna au Public après sa mort :

Physiologia & Pathologia, quibus accesserunt Tractatus Prognosticus : item Tractatus de indicationibus curativis. Monspessuli, 1620. *in-8vo.*
Tractatus Therapeuticus primus de morbis ventriculi. Monspessuli, 1620. *in-8vo.*
Tractatus de affectibus renum & vesicæ. Hanoviæ, 1617. *in-8vo. Monspessuli*, 1620. *in-8vo.*
De Morbis mulierum, Libri tres. Monspessuli, 1620. *in-8vo.*
Tractatus de Elephantiasi, seu Lepra, item de lue venerea & hepatilide. Genevæ, 1620. *in-8vo.*
Formulæ remediorum internorum & externorum. Hanoviæ, 1617. *in-8vo. Monspessuli*, 1620. *in-8vo.*

VARIGNANA, (Guillaume) Médecin de Génes, qui étoit en estime au commencement du XVI. siécle. Il a écrit plusieurs Traités :

Opera medica de curandis morbis universalibus & particularibus. Basileæ, 1545. *in-4to.*

Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis authoritatibus illustrata. Lugduni, 1526. *in-4to. Basileæ*, 1597. *in-8vo. cum notis Gasparis Bauhini.*

VARIOLA. *Voyez* VALLERIOLA.

VAROLIUS (Constantin) nâquit à Bologne, & fut grand Philosophe, habile Chirurgien & savant Anatomiste. Il florissoit dans le seiziéme siécle. On dit qu'il a découvert le premier la valvule du colon. Il est le premier qui ait divisé le cerveau en trois parties, & ajoutant aux deux premiéres le commencement de la moelle allongée, ce qui en est contenu sous le crane, & qui paroit donner naissance aux nerfs dont on rapportoit auparavant l'origine au cerveau. Le nerf optique nait, selon lui, de la partie postérieure de la moelle allongée, & non de la base du cerveau dans sa partie antérieure, ainsi que Galien & d'autres l'ont prétendu.

Le Processus transversal du cerveau ou les Appendices vermiformes sont appellés le Pont de Varoles, de Varolius qui les a découvertes. Il a apperçu le premier des glandes dans le Plexus choroïde. Nous avons les Ouvrages suivans de cet Auteur :

Anatomiæ, sive de resolutione corporis humani, Libri tres. Patavii, 1573. *Francofurti*, 1591. *in-8vo.*

De nervis opticis, Epistolæ. Patavii, 1573. *in-8vo.*

VASSÆUS, (Jean) natif de Meaux en Brie, florissoit vers l'an 1530. Il s'appliqua à l'interprétation des Oeuvres de Galien, & donna à ce sujet l'Ouvrage suivant :

Epistola, quæ Ptisanæ usum defendit contra Joannem Manardum, præfixa Galeni de victûs ratione in morbis acutis commentariis, quæ latinitate donavit. Parisiis, 1543. *in-8vo.*

Nous avons encore de lui :

De judiciis urinarum Tractatus. Lugduni, 1545. *in-16. Tiguri*, 1555. *in-8vo.*

VASSÆUS, (Louis) Médecin, qui nâquit en Catalogne & fut disciple de Sylvius. S'étant apperçu que ce que Galien & les autres Anatomistes avoient écrit, étoit dispersé dans un si grand nombre d'Ouvrages, qu'il étoit difficile de les avoir tous, il travailla à remédier à cet inconvénient, en dressant des espéces de Tables qui frayeroient le chemin au Traité merveilleux de Galien, *De Usu partium*. Et en effet, il n'y a presque pas une partie du corps humain, si petite qu'elle soit, dont on ne trouve

une description dans ces Tables; & c'est là ce qui en fait le mérite particulier. Elles furent publiées sous ce titre :

Ludovici Vassæi Catalaunensis in anatomen corporis humani Tabulæ quatuor. Lutetiæ, 1540, 1541, 1553. *in-folio. Venetiis*, 1554. *in-8vo. Lugduni*, 1560. *in-8vo.*

Il en parut une édition Françoise à Paris en 1555. *in-8vo.*

VAUTIER, premier Médecin de Louis XIV. Il mourut le 4 Juillet 1652, âgé de 63 ans.

UCAY, (Gervais) Docteur en Médecine, étoit de Toulouse. Il vivoit dans le XVII. siécle. Il a donné un Traité sur les maux vénériens, qui a été plusieurs fois imprimé. Amsterdam, 1699. Paris, 1702. Voici le titre :

Traité de la maladie vénérienne, où l'on donne les moyens de la connoître dans tous ses dégrés, avec une méthode de la traiter plus sûre & plus facile que la commune, & la résolution d'un grand nombre de Problêmes très-curieux sur ces matiéres.

VECTIUS VALENS, Médecin, connu par ses adultéres avec Messaline, femme de l'Empereur Claude, vivoit dans le premier siécle. Il est cité par Pline comme Auteur d'une nouvelle Secte; mais il y a de l'apparence que sa doctrine n'étoit autre chose que celle de Thémison déguisée par quelques changemens : ce qu'il fit à l'exemple des autres Méthodiques & dans le même dessein, je veux dire, de s'ériger en Fondateur de Secte. Pline ajoute que Valens étoit éloquent, & qu'il se fit une grande réputation dans son Art. Il fut puni de mort, avec les autres complices des débauches de Messaline. Il est vraisemblable que ce Valens est le même que celui que Cælius Aurelianus appelle Valens le Physicien.

VELIUS, (Théodore) Médecin du XVII. siécle, natif de Horne, Ville de Hollande. Il fut Magistrat de cette Ville, & il y aquit beaucoup de réputation, tant par sa probité & son savoir en Médecine, que par ses talens dans la Poësie, où il excelloit.

VELSIUS, (Justus) Médecin, natif de La Haye, reçut les honneurs du Doctorat à Louvain en 1542. Il a beaucoup enrichi la Philosophie & la Médecine par ses Ouvrages. Nous avons de lui :

Oratio, utrum in Medico variarum artium ac scientiarum cognitio desideretur. Item Hippocratis de insomniis Liber, & Galeni de ea, quæ ex insomniis habetur, affectuum dignotione Tractatus à se conversi. Varia insuper lectio

Aphorismi quinti Hippocratis, & Galeni ad eundem Commentarius. Basileæ, 1540. *in-4to.*

VERCELLONI, (Jacques) célébre Médecin, natif du Piémont, où il nâquit en 1676, étudia en Médecine à Montpellier; puis étant allé à Rome, il y exerça assez heureusement sa Profession dans l'Hôpital des Incurables. Delà il revint dans son pays, où il vivoit encore en 1724. Nous avons de lui:

De pudendorum morbis & lue venerea Tetrabiblion. Astæ, 1716. *in-8vo.*

De glandulis æsophagi conglomeratis, succo vero nutritio & vermibus.

VERDUC, (Jean-Baptiste) fils de Laurent, étoit Docteur en Médecine. Après avoir fait connoître son habileté dans l'Anatomie, la Physiologie & la Chirurgie même, il confirma la bonne idée qu'on avoit de sa science, par l'Ouvrage qu'il intitula:

Les Opérations de la Chirurgie, avec une Pathologie.

Cet Ouvrage fut imprimé en France en Langue vulgaire, & ensuite traduit en Allemand & imprimé à Leipsic en 1712. *in-4to.* Il avoit entrepris aussi un *Traité de l'usage des parties*, dans lequel il vouloit expliquer les fonctions du corps par les principes les plus clairs. Mais étant mort sans achever cet Ouvrage, Laurent Verduc, son frere, Chirurgien de la Communauté de Saint-Côme, revit ce qu'il avoit fait, suppléa à tout ce qui manquoit, en fit un excellent Ouvrage, & le publia à Paris en 1696, en deux volumes *in-12.*

VERDUC, (Laurent) Chirurgien juré de Saint-Côme à Paris, étoit de Toulouse. C'étoit un homme plein de candeur & de charité. Il a employé un grand nombre d'années à professer la Chirurgie, & il est sorti de son Ecole beaucoup de Disciples habiles qui avoient profité de ses lumiéres & de son expérience. Ce fut en leur faveur que Verduc publia à Paris en 1689, son excellent Traité intitulé:

La maniére de guérir par le moyen des bandages, les fractures & les luxations qui arrivent au corps humain.

Il y remonte jusqu'aux principes de la Chirurgie & à l'Histoire des os, & il a surpassé sur cette matiére ce que les Anciens en avoient traité, & ce qui en avoit même été dit jusqu'à lui par les Modernes. Cet Ouvrage a été traduit en Hollandois, & imprimé à Amsterdam en

1691. *in-8vo.* Verduc est mort à Paris le 28 Juillet 1695.

VERDUC, (Laurent) célébre Chirurgien, natif de Paris, se fit, dès sa jeunesse, une telle réputation dans son Art, que la Communauté de Saint-Côme, pour donner une preuve publique de l'estime qu'elle faisoit de son mérite, le reçut *gratis* au nombre des Chirurgiens de cette Compagnie. Il mit au jour le Traité de l'usage des parties du corps humain, que son frere le Médecin avoit laissé imparfait. Verduc mourut le 6 Février 1703.

VEREYCKEN (Godefroid) nâquit à Anvers en 1558. Après avoir fini son cours d'Humanités & de Philosophie, il voyagea en France, & fut retenu à Paris pour y enseigner cette derniére science dans le Collége de Boncour. Il s'appliqua à la Médecine, dont il reçut le Bonnet Doctoral à Toulouse le 13 de Juin 1586. Il revint ensuite dans les Pays-Bas, & fut reçu au nombre des Médecins de la Ville d'Anvers, où il exerça sa Profession pendant plusieurs années, avec beaucoup de gloire & de succès. Enfin, la vieillesse le fit penser à la retraite, dont il alla jouir à Malines chez son fils, célébre Avocat au Conseil de cette Ville; il y mourut trois ans après, au commencement du mois de Décembre 1635. Il composa dans sa retraite le Traité suivant:

De cognitione & conservatione sui. Mechliniæ, 1633. *in-octavo.*

VERGILE, (Marcel) Sécrétaire de la Ville de Florence, étoit en estime au commencement du XVI. siécle, vers 1506. Il écrivit divers Traités de Médecine; & comme il avoit principalement cultivé l'étude des Simples, il donna plus d'ordre & d'embellissement aux Oeuvres de Dioscoride. Il fit imprimer à ce sujet l'Ouvrage suivant:

Pedacii Dioscoridæ Anazarbei de Materia medica, Libri quinque. De Lethalibus venenis eorumque præcautione & curatione. De Cane rabido, &c. interprete Marc. Vergilio. Ejusdemque in hosce Dioscoridis Libros Commentarii doctissimi. Coloniæ, 1629. *in-folio.*

VERHEYEN, (Philippe) célébre Docteur en Médecine de l'Université de Louvain, étoit de Verbrouck, Village du Pays de Waes, où il nâquit le 30 Avril 1648. Ses pere & mere, *Thomas Verheyen* & *Jeanne Goemans*, l'éleverent dans la crainte du Seigneur; & comme ils étoient fort médiocrement partagés des biens de la fortune, ils travailloient avec leur fils, à cultiver les petites

portions de terre que la Providence leur avoit données. *Jean Jaspars*, Curé de Verbrouck, ayant observé des marques d'un génie extraordinaire dans ce jeune homme, il se donna les peines de l'instruire des Rudimens de la Langue Latine pendant l'hiver ; & voyant que, malgré les occupations de l'été, il y faisoit des progrès considérables, il l'envoya à Louvain en 1672, pour y faire son cours d'Humanités. Verheyen l'acheva en trois ans, & commença d'abord celui de Philosophie dans le Pédagogue du Lis en la même Ville. Il réussit si bien dans ce genre d'étude, qu'en l'année 1677. il remporta les lauriers de la premiére place dans le célébre concours de quatre Colléges de Philosophie.

Les avantages attachés à cette place, lui fournirent le moyen de poursuivre ses études avec aisance, & il commença son cours de Théologie dans le grand Collége du Saint-Esprit. Mais la Providence, qui le destinoit à l'étude de la Médecine, le détourna de son projet : il lui vint une inflammation considérable à la jambe, & le mal s'étant empiré jusqu'à y produire la gangréne & la mortification, on fut obligé de la lui couper. Cet accident l'ayant rendu moins propre aux fonctions ecclésiastiques, il tourna toutes ses vues du côté de la Médecine, & en obtint les dégrés de Licence le premier de Février 1681. D'abord après il quitta Louvain, pour aller à Leyde s'instruire à fond de ce qui lui restoit à savoir, & il y fit d'heureux progrès. Mais l'affection qu'il avoit conservée pour l'Université de Louvain, le rappella en cette Ville, où il épousa en 1683. *Marie-Anne Vanden Zippe*, sœur de *François Zipœus*, alors Professeur d'Anatomie en la même Université. Cette même année il fut admis aux dégrés de Docteur ; mais il différa d'en prendre le Bonnet jusqu'en 1695. Cependant en 1689. le Roi lui avoit conféré la leçon d'Anatomie, & y avoit ajouté celle de Chirurgie en 1693. Ce fut alors qu'il donna des marques de sa profonde érudition ; il attira des disciples de toute part, & bientôt sa réputation se répandit dans les Pays étrangers. En 1693. il donna au Public le premier Tome de son Anatomie du corps humain, qui fut reçu avec un applaudissement général ; le second parut peu de tems après. La derniére édition de cet Ouvrage est de Bruxelles, 1726. 2 vol. *in-quarto*. Verheyen a encore écrit un Traité *De Febribus ;* il méditoit le plan & la matiére d'un Traité

de Pratique fondé sur les principes d'Anatomie; mais la mort l'empêcha de l'exécuter. Il mourut à Louvain le 28 Janvier 1710, au grand regret des Savans & de l'Université, dont il avoit fait le principal ornement. Il fut enterré dans le cimétiére de saint Michel, sa Paroisse. Ce grand Homme avoit fait des dépenses considérables pour servir le Public; il avoit employé en fraix d'étude la meilleure partie de ses revenus : aussi ne laissa-t'il autre chose à ses enfans, que la gloire de l'avoir eu pour pere, d'autre bien, que sa réputation, & d'autre Testament, que cette Epitaphe qu'il avoit composée lui-même :

PHILIPPUS VERHEYEN,
Medicinæ Doctor & Professor
Partem sui materialem hic in cimœterio condi voluit,
Ne Templum dehonestaret, aut nocivis halitibus inficeret.
R. I. P.

L'année de sa mort est exprimée par ce Chronographe :

JaCet VerheYen honor MeDICINæ.

On consacra plusieurs Piéces de Poësie à sa mémoire; on voit les deux suivantes à la tête de son Anatomie :

Lilia te sophico tenuerunt pulvere primum;
Sed tunc par juvenum, par tibi, Doctor erat.
Æger eras nimium : post gesta insignia Primi
Putrida confestim tibia secta tibi est.
Crure minor, medicam coluisti sanior artem,
Factus & hic primum Lovaniense decus.
Eximium testatur opus te, Doctor, in orbe,
Nedum Lovanii, par habuisse nihil.
Primus eras sophiæ cum tibia putris obiret,
Nunc primus Medices : hei! mihi, totus obis.
Accinebat Pædagogium Lilii.

Dum cunctis prodesse studet, Medicâque Philippus
Fatorum imperiis injicit arte moras;
Mors intenta lucro, doctum indignata laborem,
(Heu! nunquam magnis parca sat æqua viris)
Multorum unius redimendam funere vitam
Scribenti eripuit, perderet ut calamum:
Ausa tamen serò tantum scelus; ecce superstes
Hoc libro est calamus, frendeat ipsa licet.
Ergo nec vitam rapuit mors invida, longam
Scilicet Auctori fama liberque dabunt.
U. Narez Med. Licentiatus.
Botanices Regius & Philosophiæ Professor.

VERLE, (Jean-Baptiste) Médecin, qui a donné au Public un Ouvrage intitulé :

Anatomia artificialis oculi humani. Amsterodami, 1680. *in*-12.

On le trouve dans les *Miscellanea curiosa* & dans la Bibliothéque Anatomique.

VERNEY, (Jean-Guichard Du) Anatomiste célébre, nâquit à Feurs en Foretz le 5 Août 1648. Jacques Du Verney, son pere, exerçoit la Médecine dans ce lieu. Le fils étudia cette Science pendant cinq ans à Avignon. Il vint à Paris en 1667, où on l'employa peu après, à disséquer le cerveau devant des Assemblées de Savans qui se tenoient chez Mr. l'Abbé Bourdelot & chez Mr. Denis, célébre Médecin de Paris. Il s'en aquitta si bien, qu'en 1676. il eut une place à l'Academie des Sciences. Il fut chargé dans la suite de faire un Cours d'Anatomie devant Mgr. le Dauphin, & en 1679. il fut placé dans la Chaire d'Anatomie au Jardin du Roi.

Il publia en 1683. son Traité *de l'Organe de l'ouïe*, qui fut traduit en Latin l'année suivante, & imprimé à Nuremberg. C'est le seul qu'on ait de lui. Il mourut le 10 Septembre 1730.

Jacques-François-Marie Du Verney, son neveu, Maître Chirurgien de Paris, Démonstrateur en Anatomie & en Chirurgie au Jardin du Roi, Membre de l'Academie de Chirurgie, célébre dans l'Anatomie humaine & comparée, vient de donner au Public la Myologie complette, exécutée par Mr. Gautier, Graveur. Les planches sont de grandeur humaine. L'Auteur promet la suite de cet Ouvrage; entreprise digne de l'estime & de la reconnoissance des curieux, par le profit qu'ils en doivent espérer.

VESALE, (André) célébre Médecin & l'un des plus célébres Anatomistes du XVI. siécle, étoit natif de Bruxelles & originaire de Vesel, dans le Duché de Cléves, où ses Ancêtres s'étoient distingués dans les Sciences. Il vint au monde l'an 1514. Il étudia premiérement à Paris sous *Jacques Silvius*, Professeur au Collége Royal, & fit d'heureux progrès dans la Médecine. Il continua ses études à Louvain, à Bologne & à Pise. L'an 1535. il servit dans les Troupes de l'Empereur Charles V. en qualité de Médecin & de Chirurgien; & deux ans après il enseigna publiquement l'Anatomie dans l'Université de Padoue, où il resta jusqu'en 1543. Delà il alla à Bologne, puis à Pise,

où il professa successivement pendant le même hiver : un seul homme suffisoit ainsi aux trois plus fameuses Universités d'Italie. Il servit encore depuis dans les Troupes du même Empereur; puis ayant été pourvu de l'emploi de son premier Médecin & de Philippe II. son fils, il se fixa absolument à la Cour. Mais il vit bientôt à quelles révolutions sont sujettes les fortunes les plus florissantes. Un Gentilhomme Espagnol étant mort en 1564, Vesale se plaignit de n'avoir pu connoître la cause de la maladie, & demanda aux parens la permission d'ouvrir le cadavre. Vesale travaille, & les assistans ayant apperçu que le cœur palpitoit encore dans la poitrine que le scalpel venoit d'ouvrir, en firent leur rapport aux Parens du Défunt, qui, indignés de cette méprise, intenterent un procès criminel à Vesale, & le défererent à l'Inquisition; mais le Roi d'Espagne le délivra de ce danger, à condition que pour expier son crime, il feroit un pelerinage à la Terre-Sainte. En conséquence, Vesale passa en Chypre avec Jacques Malateste, Général des Vénitiens, & delà à Jérusalem. Peu de tems après, Falloppe étant mort à Padoue, le Sénat de Venise le rappella pour lui donner sa place; mais à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jetté dans l'Isle de Zante, où il mourut de faim & de misére dans les déserts de cette Isle le 15 Octobre 1564. Un Orfévre, qui aborda, par hazard, en ce même endroit quelque tems après, le reconnut & lui procura la sépulture. *François Swertius* rapporte cette Epitaphe de Vesale, qu'il dit être dans l'Eglise de la sainte Vierge en l'Isle de Zante. Suivant ce que porte l'Inscription, la mort de Vesale est fixée à la cinquante-huitiéme année de son âge en la même année 1564, comme on vient de le rapporter; mais comme il est né en 1514, il ne peut, à ce compte, avoir vêcu que 50 ans; & ainsi son Epitaphe le fait plus vieux de huit ans. Quoi qu'il en soit, la voici telle qu'elle est rapportée dans les *Epitaphia joco-seria* de Swertius:

Andreæ Vesalii Bruxellensis Tumulus
Qui obiit anno 1564. *Idib. Octobr. ætatis verò suæ* 58.
Cùm Hierosolimis rediisset.

Juste Riquius, Chanoine de Gand, a plaint le malheur & célébré la gloire de ce grand Médecin, par ces vers :

Vesalii cineres, venerandaque gentibus ossa,
Quisquis remotâ contueris insulâ,

Quâ jacet incultis nemorosa Zacynthos arenis
Gradum, viator, & laborem sistito:
Naturæ hîc genium, finemque, extremaque rerum
Vidisse credens; cætera insanus labor.

Avec un génie supérieur, aidé d'un travail infini & d'une industrie singuliére, Vesale aquit une si profonde connoissance de la structure du corps humain, qu'il fut l'ornement de son siécle, & l'admiration des siécles suivans.

C'est le destin des sciences de tomber entre les mains de gens superstitieusement attachés aux opinions de quelque Auteur du premier ordre qui les a devancé; & elles demeurent dans cet état jusqu'à ce qu'il paroisse un génie plus hardi, qui s'avanture à penser par lui-même, à considérer la vérité de ses propres yeux, & à leur immoler toute autorité.

Lorsque Vesale commença sa carriére, les Anatomistes avoient fléchi le genou devant Galien, & ils auroient cru se rendre coupables d'un sacrilége, s'ils l'avoient contredit. Vesale, sans égard pour cette espéce de culte, osa dévoiler ses erreurs, les exposer & corriger Galien, tant en Médecine qu'en Anatomie, & particuliérement dans cette derniére Science. Mais la jalousie étant une des foiblesses presqu'inséparables de la nature humaine; s'il paroit quelque homme d'un mérite extraordinaire, ceux qui désespérent d'être ses rivaux, deviennent ses censeurs, sinon ses ennemis. Tel fut le sort de Vesale : quelques Auteurs de nom l'accuserent d'ignorance, de manque de politesse, de vanité & de plagiat; mais toutes les censures qu'on a lancées contre lui, quoique fort vives & très-aigres, n'ont fait aucune impression. La réputation de Vesale, n'a point été ébranlée. Ses Ouvrages ne se sont non plus ressentis des efforts des Critiques, que les rochers se ressentent de l'impétuosité des vents. Ils jouiront de l'estime qu'on en fait, tant que la Médecine & l'Anatomie seront regardées comme des Sciences utiles au genre humain, c'est-à-dire, tant que le monde durera. Voici les titres de ses Ouvrages :

De corporis humani fabrica, Libri septem. Basileæ, 1543, 1555, 1563. *in-folio. Venetiis*, 1568, 1604. *in-folio. Francof.* 1604, 1632. *in-4to. Lugd.* 1552. *in-*16. *sine figuris*, 2 *vol.*

Examen anatomicarum observationum Gabrielis Fallopii. Venetiis, 1564. *in-4to. Hanoviæ*, 1609. *in-8vo.*

Epitome suorum de corporis humani fabrica librorum. Ba-

ſileæ, 1543. *in-folio. Coloniæ Agrippinæ*, 1600. *Pariſiis*, 1560. *in-8vo. Witterbergæ*, 1582. *in-8vo. Londini*, 1642. *in-fol.*

Epiſtola docens venam axillarem cubiti in dolore laterali ſecandam, &c. Baſileæ, 1539. *in-4to.*

Chirurgia magna in ſeptem Libros digeſta. Venetiis, 1568. *in-8vo.*

De Radice Chinæ Epiſtola. De modo propinandæ Chinæ. Venetiis, 1542. *in-8vo. Baſileæ*, 1543. *in-8vo.* 1546. *in-folio. Lugduni*, 1547. *in-16.*

Paraphraſis in nonum librum Rhazæ ad Regem Almanſorem, de affectuum ſingularum corporis partium curatione. Baſileæ, 1537. *in-8vo. Lugduni*, 1551. *in-16. Witteberga*, 1587. *in-8vo.*

Conſilium pro magni & illuſtriſſimi Terrænovæ Ducis fiſtula, cum aliis. Venetiis, 1568. *in-4to.*

Conſilium pro viſu partim depravato, partim abolito ad Wolfgangum Herwart Auguſtanum, extat cum Appendice Conſiliorum Montani. Baſileæ, 1583. *in-folio.*

La derniére édition de tous les Oeuvres de Veſale, eſt *Lugduni Batavorum*, 1725. *in-folio.*

Quant aux découvertes dont l'induſtrieux & infatigable Veſale a enrichi l'Anatomie, voici les principales. Il a prétendu que le pénis étoit attaché dans l'endroit où les os pubis ſe réuniſſent par un certain petit ligament. Caſſinus a donné la deſcription de ce ligament ; il n'y a pas long-tems qu'il a été décrit derechef par Cowper, qui le nomme *Ligamentum penis ſuſpenſorium.* Veſale eſt encore le premier qui nous ait donné la figure des oſſelets de l'organe de l'ouïe. Il a découvert que le nerf optique ne s'inſeroit point droit au centre de l'œil, mais qu'il y entroit un peu de côté. Il a prétendu que le ligament rond du femur ne s'inſeroit pas au milieu de la tête de cet os, mais un peu de côté.

VESALE, (Pierre) Médecin, étoit le triſayeul d'André. Il a écrit des Commentaires ſur Avicenne, dont il eſt fait mention dans l'Epitre du même André, *De Radice Chinæ.*

Jean Veſale, fils de Pierre, & biſayeul du célébre André, étoit de Bruxelles. Il fut long-tems Médecin de Marie de Bourgogne. Dans ſa vieilleſſe il quitta la Cour, & y mit à ſa place ſon fils Everard ; il ſe retira enſuite à Louvain, où il paſſa les derniéres années de ſa vie à enſeigner la Médecine.

VESLINGIUS, (Jean) célébre Médecin du XVII. siécle. Il enseigna l'Anatomie & la Botanique à Padoue vers l'an 1630, & il y mourut le dernier jour du mois d'Août 1649. Nous avons de lui :

Syntagma anatomicum.

Il y en a plusieurs éditions ornées de figures. Celle d'Amsterdam de 1666, avec des notes & l'appendix de Gerard Blasius, passe pour la meilleure.

VETRANI, (André) de Palerme en Sicile, fut Docteur en Philosophie & en Médecine, Consulteur du Gouverneur de Palerme, & Médecin de la Ville. Etant devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, & s'appliqua à la Jurisprudence & la Théologie. Il fut Curé de saint Nicolas, Protonotaire Apostolique, Consulteur du Tribunal de l'Inquisition de Sicile, Juge Synodal Examinateur par tout le Diocése de Palerme, & Député des Monastéres du même Diocése. Il mourut à Palerme, le 24 Mars 1689, âgé d'environ 64 ans. On a plusieurs Ouvrages de lui concernant la Médecine :

Amussis Medicamentaria ad usum Pharmacopolarum Urbis Panormi.

Medicum discrimen de lepra Gallica.

VICARY (Thomas) nâquit à Londres, & y exerça la Chirurgie. La circonstance la plus remarquable de sa vie, c'est qu'il est le premier qui ait écrit en Anglois sur l'Anatomie. Son Livre est intitulé :

The Englishman's treasure, or the true Anatom y of man's body.

Le Trésor d'un Anglois, ou la véritable Anatomie du corps humain.

Il fut imprimé à Londres en 1548. *Ibidem*, 1577. *in-8vo. Ibid.* 1587. *in-4to. Ibid.* 1633.

VICTORIUS, ou DE VICTORIIS, (Bénoît) habile Médecin, natif de Faenza, florissoit vers l'an 1540. Il fut un des meilleurs Philosophes de son tems ; il enseigna la Médecine avec beaucoup de réputation dans l'Université de Bologne, & à l'âge de 70 ans il écrivit le Traité suivant :

De Morbo Gallico Liber. Florentiæ, 1551. *in-8vo. Basileæ cum aliis Autoribus de Morbi Gallici cura*, 1536. *in-quarto.*

Nous avons encore de lui :

Empirica Medicina de curandis morbis totius corporis, & febribus.

febribus. Venetiis, 1550, 1554. *in-8vo. Francofurti, cum Dispensatorio Chymico*, 1626. *in-8vo. Lugduni*, 1558. *in*-16.

Practicæ magnæ de morbis curandis ad Tyrones, Tomi duo. Venetiis, 1562. *in-folio. Francofurti*, 1628. *in-8vo.*

Medicinalia consilia ad varia morborum genera. Venetiis, 1551. *in-4to.* 1566. *in-8vo.*

Compendium de Dosibus Medicinarum, extat inter opuscula illustrium Medicorum de Dosibus. Patavii, 1550. *in-8vo.* 1579. *in-4to. Lugduni*, 1584. *in-8vo.*

Commentaria in Hippocratis Aphorismos. Venetiis, 1556. *in-4to.*

In Hippocratis Prognostica Commentarii, cum aliis. Florentiæ, 1551. *in-fol.*

Leonelle Victorius ou De Victoriis, son oncle, étoit aussi un savant Professeur de Médecine à Bologne, où il mourut en 1520. On a de ce dernier un bon Traité des Maladies des enfans, & quelques autres Ouvrages estimés.

VICTORIUS, (François) surnommé *la Mémoire*, à cause de l'excellence & de la force de sa mémoire, nâquit à Bergame dans l'Etat de Venise. Il fut instruit par son pere dans la Grammaire & dans les Belles-Lettres, & étudia la Philosophie & la Médecine à Padoue. Il a été un des plus illustres Philosophes & Médecins de son tems. On dit qu'il avoit beaucoup écrit, mais que ses Ouvrages périrent dans un incendie. Il mourut le jour de la Saint-Martin de l'an 1523, après avoir été long-tems Professeur à Padoue.

VIDUS VIDIUS nâquit à Florence, & professa la Médecine & la Chirurgie à Paris. Il fut Médecin de François I. Il mourut en 1567. Il a passé pour avoir parfaitement bien entendu Hippocrate. Nous avons de lui un Ouvrage en trois volumes *in-folio*, intitulé:

Ars medicinalis, in qua cuncta quæ ad humani corporis valetudinem præsentem tuendam, & absentem revocandam pertinent, methodo exactissimâ explicantur. Venetiis, 1611.

Le troisiéme volume contient sept livres sur l'Anatomie, avec vingt-huit planches en cuivre.

VIEUSSENS, (Raimond) célébre Médecin, étoit de Montpellier, où il fut reçu Docteur en Médecine. Il s'aquit beaucoup de réputation vers la fin du XVII. siécle, & passa pour entendre très-parfaitement l'Anatomie du

cerveau, de la moelle allongée & des nerfs, sur quoi il n'est pas toujours d'accord avec Willis. Sa *Nevrologie* est ornée de fort belles figures, & les parties y sont très-exactement décrites. Cet Ouvrage a été imprimé à Lyon, 1684, à Amsterdam, 1685.

VIGIERIUS, (Jean) célébre Chirurgien, qui vêcut sur le milieu de dernier siécle. Nous avons de lui :

Enchiridion anatomicum. Haga-Comitis, 1659. *in-4to. Extat cum Operibus Medico-Chirurgicis ejusdem.*

VIGIUS, (Corneille) natif de Hoorne en Hollande, professa la Médecine à Dole en Franche-Comté : il enseigna dans cette Ville avec tant de réputation & d'estime, qu'à son départ on le fit créer Chevalier, pour recompenser par cette marque de Noblesse, les services qu'il avoit rendus au Public. De retour en Hollande, il fut Médecin du Comte de Frise ; & bientôt après il revint dans sa Ville natale, où il exerça la Médecine jusqu'à sa mort, arrivée en 1602.

VIGNE, (N. De La) Médecin, étoit de Vernon en Normandie. Chassé de cette petite Ville par les tailles & les subsides, il se refugia à Paris, où il enseigna d'abord la Rhétorique dans le Collége du Cardinal le Moine; mais ensuite il reprit peu à peu l'exercice de la Médecine. Il aquit du bien & de la réputation par la connoissance qu'il avoit des fiévres & de leurs remédes. On espéroit qu'il en écriroit quelque chose; mais il n'a laissé qu'un fort petit Traité de la Diéte, qui n'a point vu le jour. Il étoit pere de l'illustre Mademoiselle De La Vigne, l'une des plus savantes & plus spirituelles filles de son tems.

VIGNIER (Nicolas) nâquit en 1530. à Bar sur Seine, selon Mr. De Thou, & à Troyes en Champagne, selon Mr. l'Abbé L'Advocat, de Gui, Avocat du Roi, & d'*Edmonde de Hors*, tous deux d'une bonne famille. Ayant perdu son bien durant les guerres civiles, il fut obligé de quitter son Pays; d'autres disent, qu'il ne l'abandonna que pour suivre plus librement la Religion Protestante. Il alla d'abord en Allemagne, où il exerça la Médecine avec beaucoup de réputation & de succès, à la Cour de plusieurs Princes. Vignier ne s'étoit pas borné à l'étude de la Médecine ; il avoit aussi une parfaite connoissance de l'Histoire, & il en a éclairci les points les plus difficiles. De retour en France, il rentra dans la Communion de l'Eglise Romaine, & fut honoré de la charge de Médecin

du Roi & d'Hiſtoriographe de France. Il mourut à Paris en 1596, âgé de 66 ans. Après ſa mort, *Jean* & *Nicolas*, ſes fils, firent imprimer ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, à laquelle il n'avoit pu mettre la derniére main. On a de lui un grand nombre d'autres Ouvrages en Latin & en François.

VIGO, (Jean De) fameux Chirurgien, natif de Génes & originaire de Rapallo, étoit en eſtime vers le commencement du XVI. ſiécle. Il vêcut à la Cour de Rome, & fut premier Chirurgien du Pape Jules II, qui le combla d'honneurs & de préſens. Sixte Gara De Ruvére, neveu de ce ſouverain Pontife, & Cardinal du Titre de Saint-Pierre aux liens, lui donnoit tous les ans 300 écus d'or pour le recompenſer des ſervices qu'il rendoit au Public par ſes ſavans Ouvrages. Il compoſa le ſuivant vers l'an 1503, & le dédia à Badinelli De Saulis, Cardinal du titre de Sainte-Sabine. Voici le titre:

Practica in arte Chirurgica copioſa, continens novem libros. Lugduni, 1518. *in-4to.* 1534, 1582. *in-8vo.*

VILLALOBOS, (François De) Eſpagnol, étoit Docteur en Médecine, & un des Médecins ordinaires de l'Empereur Charles V. & de Philippe ſon fils. Il écrivit dans le XVI. ſiécle un Traité de la Maladie vénérienne en ſa Langue maternelle, imprimé à Salamanque en 1598.

VINDICIANUS, Médecin Grec, de la Secte Méthodique, floriſſoit vers l'an 370. Il prend le titre de Comte des Archiatres de l'Empereur Valentinien I. Il a été le Maître de Theodorus Priſcianus, qui a auſſi été de la Secte Méthodique.

Nous avons quelques fragmens d'un Ouvrage que Vindicianus a écrit en vers touchant la Médecine:

Epiſtola de Medicina, extat cum Medicis antiquis. Venetiis, 1547. *in-fol. pag.* 86.

Saint Auguſtin appelle Vindicianus le Grand Médecin de ſon ſiécle.

VIRINGUS, (Jean-Wautier) Prêtre & Médecin, vêcut ſur la fin du XVI. ſiécle. Il profeſſa pendant 26 ans dans l'Ecole de Médecine en l'Univerſité de Louvain, & ſe retira enſuite à Arras, où il avoit été nommé à une Prébende dans la Cathédrale. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé:

De jejunio & abſtinentia Medico-Eccleſiaſtici, Libri quinque, Rigiaci Atrebatum, 1597. *in-4to.*

Il eſt dédié au Prince Albert, Archiduc d'Autriche, Cardinal & Gouverneur des Pays-Bas. Suivant la coutume de ce tems-là, cet Ouvrage eſt orné de quantité de Piéces de Poëſies Latines, adreſſées à l'Auteur; à la tête d'une de ces Piéces on voit l'Anagramme qui ſuit:

JOANNES WALTIERIUS VIRINGUS.

En vigor unus ſalutaris jejuni.

VIRSUGUS, (Jean-George) Anatomiſte Bavarois, célébre dans le XVII. ſiécle. Il n'a point donné d'Ouvrage; mais il s'eſt immortaliſé par la découverte du canal du pancreas qui porte le fluide ſéparément dans ſa ſubſtance glanduleuſe, dans le même endroit où le conduit cholidoque commun s'ouvre dans le duodenum. Il fit cette découverte en 1642. Il fut quelque tems après maſſacré dans ſon cabinet, par un Italien qu'on ſoupçonne avoir été gagé pour cette action.

VLIERDEN, (Daniel Van) de Bruxelles, nâquit dans une famille Patricienne. Il étudia la Philoſophie dans l'Univerſité de Louvain, & puis la Théologie pendant quatre ans; il paſſa enſuite à l'étude de la Médecine, dont il alla prendre le Bonnet à Bologne en Italie. A ſon retour dans les Pays-Bas, où ſa réputation l'avoit devancé, il fut Médecin de Marie d'Autriche, ſœur de Charles-Quint, & Veuve de Louis, Roi de Hongrie. Nous avons de la façon de Van Vlierden:

Epiſtola, quâ oſtenditur Medicum non corpori ſolùm, verùm etiam animæ ſuppetias dare. Baſileæ, 1544. *in-8vo.*

Concluſiones medicæ Bononiæ diſputatæ & anno 1543. *excuſæ.*

ULSTAD (Philippe) étoit de Nuremberg, iſſu de famille Patricienne. Son ſavoir en Philoſophie & en Médecine lui attira une grande réputation, qu'il ſoutint par d'heureux ſuccès. Il demeura quelque tems à Fribourg; il y étoit encore en 1525. Nous avons de lui:

De Epidemia Tractatus. Baſileæ, 1526. *in-8vo.*

Cœlum Philoſophorum, ſeu de ſecretis naturæ, Liber. Argentorati, 1528. *in-folio. Lugduni*, 1557. *in-12. Argentinæ*, 1630. *in-8vo.*

UNTZERUS (Mathias) nâquit à Hall en Saxe en 1561. Il étudia à Leipſic, à Tubinge, à Padoue & en dernier lieu à Bâle, où il reçut les honneurs du Doctorat. De-

là il retourna en sa Ville natale, où il fit la Médecine avec autant de réputation que de succès, jusqu'en l'année 1624, qui fut celle de sa mort. Nous avons plusieurs Ouvrages de sa façon :

Tractatus Medico-Chymici septem, ut de Sale, Sulphure, Mercurio, Nephritide seu Renum Calculo, duplices de Peste & Epilepsia. Halæ-Saxonum, 1634. *in-4to.*

Anatomia mercurii spargirica. Halæ-Saxonum, 1620. *in-4to.*

De lue pestifera, Libri tres. Halæ-Saxonum, 1615. *in-4to.*

Antidotarium pestilentiale in duos libros tributum. Halæ-Saxonum, 1621. *in-4to.*

VOCHS, (Jean) Médecin, natif de Cologne, qui a écrit vers 1507. un Traité intitulé :

Opusculum præclarum de omni pestilentia. Magdeburgi, 1508. *in-4to. Coloniæ*, 1537. *in-8vo.*

VORSTIUS (Ælius Everardus) nâquit à Ruremonde le 25 Juillet 1565. Il étudia d'abord la Médecine à Cologne, d'où il partit pour l'Italie, qu'il parcourut presque toute entiére pour y consulter les savans personnages des principales Universités. Il s'arrêta particuliérement à Padoue & à Bologne ; & après quatorze ans de voyage, il revint dans les Pays-Bas, où il fut nommé Professeur de l'Université de Leyde en 1598. Nous avons de lui :

Commentariolum de annulorum origine.

Oratio in funere Caroli Clusii. Lugduni, 1609.

Oratio honori & memoriæ Petri Pauwi dicta. Lugd. 1617. *in-4to.*

Ce savant Homme travailloit à donner au Public les Ouvrages suivans :

Notæ ad Corn. Celsum de Re medica.

Observationes rerum memorabilium per magnam Græciam, Iapygiam, Lucaniam, Brutios, adjacentesque regiones.

De Bataviæ Piscibus.

Mais la mort qui le prévint, l'empêcha d'exécuter son dessein : ce fut à Leyde le 22 Octobre 1625. Pierre Cunœus, Docteur en Droit & Recteur de cette Université, prononça son Oraison funébre.

Adolphe Vorstius, fils d'Ælius, & comme lui Professeur en l'Université de Leyde, étoit natif de Delft, où il vint au monde en 1597. Il avoit pris le Bonnet de Docteur en Médecine à Padoue, en 1622 ; & dès l'an 1624. il étoit devenu le collégue de son pere en l'Université de Leyde, où on lui conféra la leçon de Botanique en 1625.

Adolphe mourut en 1663, âgé de 66 ans. Il a écrit un ſavant Commentaire ſur les Traités des Plantes de l'ancien Philoſophe Theophraſte d'Ereſe; mais cet Ouvrage n'a point été donné au Public; les ſuivans ont été imprimés :

Catalogus Plantarum Horti Academici Lugduno-Batavi, quibus is inſtructus erat 1642. *Accedit Index Plantarum indigenarum, quæ propè Lugdunum in Batavis naſcuntur. Lugd. Bat. apud Elzevirios*, 1643. *in*-24.

Recognitio verſionis Johannis Opſopæi Aphoriſmorum Hippocratis. Lugd. Batav. 1643. *in*-32. *apud Elzevirios.*

Il y a une autre édition de cet Ouvrage à Leyde *apud Gæsbekios*, à laquelle on a ajouté un parallèle des penſées d'Hippocrate & de Celſe, avec un *Index* fort étendu.

URANIUS, homme d'un génie ſingulier, Syrien de nation, qui pratiqua la Médecine à Conſtantinople vers l'an 560. Sans être inſtruit d'aucun principe de cette ſcience, il débitoit impudenment par-tout l'excellence de ſon érudition, & cependant ne donnoit que des marques de l'ignorance la plus groſſiére. Il attroupoit dans les places publiques ceux du petit peuple qui avoient le loiſir de l'écouter, & il y expliquoit, à ſa mode, des queſtions qu'il ſe formoit ſur des êtres de raiſon & ſur des points impénétrables à l'eſprit humain. Son impudence le portoit juſques dans les Palais des Grands; il y débitoit ſes fadaiſes, ſervoit de jouet par les ſottiſes que la boiſſon lui faiſoit faire, & s'attiroit quelquefois de mauvais traitemens par ſa trop grande liberté à dire ſes penſées. Il ſuivit en Perſe un certain *Arebindus*, qui alloit dans ce Pays pour une Ambaſſade ſolemnelle; il s'habilla à la maniére des Philoſophes, & ſut ſi bien cacher ſes défauts & compoſer ſon extérieur, qu'il en impoſa à Choſroës, dit le Grand. Ce Prince l'honora de ſon eſtime, & la lui continua même après ſon départ pour Conſtantinople. Dans quelques Lettres qu'il lui écrivit, il l'appelle ſon Maître & ſon Précepteur. Choſroës avoit les qualités néceſſaires à un grand Roi pour le gouvernement; mais quant à la ſcience dont il aimoit à faire parade, il faut qu'elle eût été bien mince, pour s'être donné pour le diſciple d'un tel Maître.

URSICIN, (Saint) Médecin de Ravenne, qui remporta la couronne du martire dans le premier ſiécle de Jeſus-Chriſt, ſous l'Empire de Néron.

Saint Ambroiſe parle du martire de ſaint Urſicin; &

c'eſt ſur ce qu'il en dit, qu'on rapporte ce qui ſuit. Les Gentils avoient pris à Ravenne un Chrétien, Médecin, nommé *Urſicin*, lequel après pluſieurs tourmens qu'il avoit ſouffert avec beaucoup de conſtance pour le nom de Jeſus-Chriſt, étant condamné d'avoir la tête tranchée, & ſe voyant ſur le point de recevoir le coup de la mort, commença à trembler & à témoigner du découragement dans la crainte de perdre le vie : mais *Vital*, pere des ſaints Martirs *Gervais* & *Protais*, & depuis martir lui-même, qui aſſiſtoit à ce ſpectacle, lui cria de toutes ſes forces : „ Qu'eſt-ce cela, Urſicin? Que doutes-tu? Que crains-tu? „ Toi, qui en qualité de Médecin, a donné la ſanté aux „ malades, tu te vas laiſſer bleſſer ſans pouvoir jamais te „ guérir ? Tu as déja triomphé de tant de tourmens, „ veux-tu perdre en un moment la gloire de tes trophées, „ & rendre inutile tout ce que tu as amaſſé avec tant de „ peine? Souviens-toi que par cette mort qui paſſera com„ me le vent, tu t'aquerras une vie immortelle dans l'é„ ternité. „ Ces paroles furent ſi efficaces, qu'elles arrêterent ce Martir qui chanceloit déja, & l'encouragerent ſi bien, qu'il mourut généreuſement pour Jeſus-Chriſt le 19 de Juin. Vital, non content d'avoir donné la vie de l'ame à Urſicin, enterra ſon corps & l'enſevelit avec beaucoup de charité & de dévotion.

W.

WAGSTAFFE, (Thomas) Chancelier de l'Egliſe Cathédrale de Litchfield, & habile Médecin Anglois, nâquit en 1645. Il acheva ſes études à Oxford, eut divers emplois conſidérables, & devint Suffragant d'Ipſwich. Il mourut en 1712. On a de lui pluſieurs Ouvrages eſtimés des Anglois. On voit par ſes Ouvrages qu'il déteſtoit l'horrible traitement fait au Roi Charles I.

WALÆUS (Jean) vint au monde à Koudekercke, Bourg de la Zélande près de Middelbourg, le 27 Décembre 1604; c'eſt à raiſon que le lieu de ſa naiſſance eſt voiſin de Middelbourg, que Valére André le fait natif de cette Ville. Après avoir étudié les Mathématiques & les Belles-

Lettres pendant quelques années, il s'adonna tout entier à l'étude de la Médecine, dont il prit le Bonnet dans l'Université de Leyde l'an 1631. Il enseigna dans cette Academie dès l'an 1632; mais ce ne fut que le 8 de Février 1648. qu'il fut nommé à une Chaire publique par les Curateurs de l'Université. Walæus s'appliqua beaucoup à disséquer les animaux; & pour reconnoître plus parfaitement ce qui concerne la digestion, la distribution du chyle & le mouvement du cœur & du sang, il travailloit sur les animaux vivans. Les découvertes qu'il fit dans ses dissections, le porterent à soutenir de toutes ses forces, la circulation du sang, contre ceux qui rejettoient la vérité d'un point aussi important. Ce Médecin mourut à Leyde en 1649, âgé de 45 ans, après avoir enrichi la postérité des Ouvrages suivans:

Institutiones compendiosæ Medicinæ.

Medicina practica.

Epistolæ duæ de motu chyli & sanguinis.

Ces Traités furent imprimés à Londres, 1660. *in-octavo.* sous le titre d'*Opera omnia.*

WEDEL, (George-Wolfgang) en Latin *Wedelius*, nâquit à Golssen, Ville de la Lusace inférieure, le 12 Novembre 1645, de Jean-George Wedel, Ministre du lieu. Il fit ses premiéres études dans le Collége de la Porte pendant six ans, & passa delà à Iéna à l'âge de seize ans, où il étudia en Philosophie & en Médecine. Il pratiqua cette derniére science à Gotha pendant cinq ans; delà il passa à une Chaire de Professeur à Iéna en 1672, & en 1679. le Duc de Weimar le choisit pour son premier Médecin. Les Ducs de Saxe lui donnerent aussi le même titre, & en 1692, l'Empereur le créa Comte Palatin. La Société Royale de Berlin l'associa à son Corps en 1706. L'Empereur Charles VI. le nomma son Conseiller en 1716. Les Princes de Saxe le firent Membre de leur Conseil en 1718. Un mois avant sa mort, l'Electeur de Mayence le choisit pour son premier Médecin. Il mourut le 7 de Septembre 1721. Il a laissé plusieurs Ouvrages:

Opiologia.

Pharmacia in Artis formam redacta.

Physiologia Medica.

Experimentum chymicum novum de sale volatili plantarum.

Amœnitates Materiæ medicæ.

Pathologia Medica-Dogmatica.

Compendium Chymiæ theoreticæ & practicæ.

De morbis infantum, &c.

WEINHART, (Ferdinand-Charles) Professeur en l'Université d'Inspruck, Médecin ordinaire de l'Empereur, étoit en estime vers la fin du XVII. siécle. Il a donné au Public un Ouvrage intitulé :

Medicus officiosus seu de officio Medici. Norimbergæ, 1726. *in*-12.

Il dit avoir eu pour guide, dans la composition de cet Ouvrage, les savantes remarques de ses Ancêtres, dont la plupart avoient été d'excellens Médecins.

WEPFER (Jean-Jacques) exerçoit la Médecine à Schaffouse sur la fin du dernier siécle. On lui a obligation d'un grand nombre de Traités anatomiques fort curieux, sur-tout concernant l'Anatomie de ceux qui sont morts d'apoplexie. Voici les titres de ses Ouvrages :

Observationes anatomicæ, ex cadaveribus eorum quos sustulit apoplexia, cum exercitatione de ejus loco affecto. Schaff. 1658. *in*-8*vo. Ibid.* 1675. *in*-8*vo Amstel.* 1681. *in*-8*vo.*

Historiarum & observationum apoplecticorum & similium, potissimùm anatomæ subjectorum auctarium, cum scholiis. Ibid. anno & formâ eisdem.

Historia anatomica de puella sine cerebro nata. Schaff. 1665. *in*-8*vo.*

Cet Ouvrage est dans la Bibliothéque anatomique.

De dubiis anatomicis Epistola, cum Jacobi Henrici Pauli Anatomiæ Bilsianæ Anatome. Noribergæ, in-4*to. Argentorati*, 1665. *in*-8*vo.*

WESENFELD, (Conrad) Anatomiste, qui au rapport de Jean-Pierre Albrecht dans les Ephémérides Germaniques, croyoit avoir remarqué dans un criminel qu'il eut occasion de dissequer, quelques conduits qui communiquoient de l'intestin cœcum à la vessie. Personne depuis n'a remarqué la même chose.

WHARTON, (Thomas) Médecin Anglois, publia en 1656. un Traité des glandes sous le titre d'*Adenographia*. On y trouve plusieurs particularités curieuses & qui n'étoient pas alors connues. Entre autres choses, il y parle d'un canal qui part des glandes conglomérées qui sont situées au côté le plus éloigné de la machoire inférieure, & qui fournit de la salive, qu'il décharge dans la bouche vers le milieu du menton.

WIER, ou WIERUS (Jean) nâquit à Grave ſur Meuſe, d'une famille noble, en 1515. Dès ſon enfance il apprit, avec ſoin, la Philoſophie ſous Henri Corneille Agrippa, & il continua ſes études à Paris & à Orléans. Il fut ſi reconnoiſſant envers ſon Précepteur, qu'on a cru qu'il avoit publié ſous le nom d'Agrippa, le Livre *de la Vanité de la Magie*, quoiqu'il en fût lui-même l'Auteur. Après avoir achevé ſes études en France, il voyagea en Afrique; & étant de retour en ſon Pays, il fut Médecin du Duc de Cléves, & exerça cette charge pendant trente ans avec beaucoup de gloire & de ſuccès. Il pratiqua auſſi la Médecine à la Cour des Empereurs Charles V, Ferdinand, Maximilien II. & Rodolphe II. C'étoit un Savant du premier ordre; mais il fit un très-mauvais uſage de ſon ſavoir; il ſoutenoit les ſorciers contre les Juges, & prétendoit faire voir que tous ceux que l'on accuſoit du crime de ſortilége, étoient des perſonnes à qui la mélancolie avoit troublé le cerveau, qui s'imaginoient, ſans raiſon & contre la vérité, avoir commerce avec le Diable, & qu'ainſi ils étoient plus dignes de compaſſion que de châtiment. Il eſt vrai que la folie de certaines gens, & l'ignorance des cauſes & des effets phyſiques, a beaucoup multiplié les ſoupçons de Magie; les premiers ſe croyoient ſorciers parce qu'ils penſoient l'être; l'ignorance a fait croire que d'autres l'étoient, pendant qu'ils n'y penſoient pas. Wier eſt cependant repréhenſible en ce qu'il enſeignoit lui-même mille ſorceleries, employoit les invocations, & faiſoit parade des cercles, figures & autre attirail de la Monarchie diabolique, dont il fit un inventaire. Ses ſentimens étoient remplis d'impiété, & ne buttoient à rien moins qu'à l'Athéiſme.

Ce Médecin étoit d'un temperament ſi fort & ſi robuſte, qu'on aſſure que quoiqu'il paſſât ſouvent quatre jours ſans boire ni manger, il n'étoit nullement incommodé d'un jeûne ſi extraordinaire. Etant allé à Teklembourg, pour y voir le Comte de Bentheim, il y mourut d'un mal ſubit à l'entrée de ſa ſoixante-treiziéme année. Nous avons pluſieurs Ouvrages de ſa façon:

Medicarum obſervationum rariorum, Liber unus. De Scorbuto. De Quartana. De Peſtilentiali Angina, Pleuritide & Peripneumonia. De Hydropis Curatione. De Curatione meatuum naturalium clauſorum & quibuſdam aliis. Baſileæ, 1567. *in-4to.*

Libellus de iræ morbo & ejus curatione philosophica, medica & theologica. Basileæ, 1577. *in-8vo.*

De Varenis, morbo endemio Westphalorum permolesto.

De Dæmonum præstigiis & incantationibus, Libri VI.

De Lamiis.

WILLICHIUS, (Josse) natif de Resel, Ville de la Province de Vermeland dans la Prusse, étoit Maître ès Arts & Docteur en Médecine. A l'âge de 15 ans il enseigna la jeunesse à Francfort sur l'Oder, depuis il y expliqua publiquement les Bucoliques de Virgile. Quelques années après il fut honoré de la charge de Professeur aux Lettres Gréques & de la dignité de Recteur de l'Academie. Enfin, ayant enseigné la Médecine avec beaucoup de réputation, il mourut d'apoplexie en 1552, âgé de 51 ans, au Château de Libuse, où il s'étoit retiré pour se garantir de la peste qui désoloit la Ville de Francfort.

C'étoit un homme qui excelloit en toutes sortes de sciences, comme il paroit par les beaux Ouvrages qu'il a donnés au Public. Il s'appliqua sur-tout à l'interprétation des Oeuvres d'Hippocrate, & il y réussit avec tant de précision, que la seule habileté qu'il montra dans ce genre d'écrire, auroit suffi pour lui attirer l'estime générale, s'il ne se la fût déja aquise par d'autres mérites. Nous avons de lui :

Ars magirica, hoc est, Coquinaria, de cibariis, ferculis, obsoniis, alimentis & potibus diversis parandis, eorumque facultatibus. Tiguri, 1563. *in-8vo.*

Urinarum probationes, illustratæ scholiis medicis Hieronymi Reusneri Leorini. Basileæ. 1582. *in-8vo.*

Observationes medicæ in Libellum Lactantii Firmiani, qui de opificio Dei inscribitur. Item Hippocratis Libellus de genitura. Francofurti ad Oderam, 1542. *in-8vo.*

Problemata de ebriorum affectionibus & moribus. Francofurti, 1543. *in-8vo.*

Josse Willich eut un fils nommé comme lui, aussi Philosophe & Médecin. Celui-ci mourut à Francfort sur l'Oder le 5 Juillet 1590. Mr. De Thou a pris le pere pour le fils, lorsqu'il a écrit que Josse Willich étoit mort à Francfort.

WILLIS, (Thomas) célébre Médecin Anglois, nâquit à Great-Bedwin, dans le Comté de Wilt, le 6 Février 1622. Il fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres Ecoliers en faveur du Roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la Médecine, & Charles II.

étant monté ſur le Trône en 1660, il fut fait Profeſſeur de Philoſophie naturelle dans la Chaire fondée par Guillaume Sedley. Willis fut l'un des premiers Membres de la Société Royale de Londres. Il quitta Oxford en 1666, & ſe retira à Londres, où il pratiqua la Médecine avec plus de réputation qu'il n'en eût mérité par ſa théorie, qui n'étoit pas toujours des plus ſenſées. Cependant il faut convenir qu'il entendoit très-bien l'Anatomie du cerveau, des nerfs, de l'eſtomac & des inteſtins. Il mourut à Londres le 21 Novembre 1675, à 54 ans. On a de lui un Traité Anglois, intitulé :

Moyen sûr & facile pour préſerver & guérir de la Peſte & de toute maladie contagieuſe.

Et pluſieurs autres Ouvrages en Latin, ſur la fermentation, les fiévres, les urines, l'anatomie du cerveau, avec une deſcription des nerfs & de leur uſage; un Traité de la raiſon du mouvement des muſcles, des maladies du cerveau & du genre nerveux, &c. recueillis & imprimés à Lyon, 1676. Amſterdam, 1682. en 2 vol. *in-4to.*

WINSEMIUS, (Menelaus) Friſon, natif de Lewarde, étoit en réputation vers l'an 1600. Il enſeigna la Médecine, l'Anatomie & la Botanique pendant 23 ans, dans l'Univerſité de Franeker. Nous avons de lui :

Compendium Anatomiæ. Franekeræ, 1605. *in-4to.*

On voit ſon Epitaphe dans le Temple principal de la même Ville de Franeker :

Vita circenſe curriculum.
D. S.
Æternæ Memoriæ
Cl. V. Menelai Winſemii
Med. Anat. Botan.
Per annos XXIII. Profeſſ. celeb.
Fratris unici & deſider. mœſt. P. C.

Jactet Apollineos ſubtilis Græcia Myſtas,
Extollat Coos Pergameoſque ſenes.
Roma ſuum Graiis componat libera celſum,
Et ſibi bis natum vendicet Hippocratem;
Hîc tibi Pergameum donavit Græcia civem,
Hîc dedit & Cois te quoque poſſe loqui.
Hîc tibi Romani detexit dogmata celſi,
Nomen ut è Graiis duceret & Latio.
Pierus Winſemius
Illuſtr. Ordinum Hiſtoriogr. Eloqu. & Hiſtor. Profeſſor.

WINSLOW, (Jacques-Bénigne) Profeſſeur d'Ana-

tomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Academie Royale des Sciences & de la Société Royale de Berlin, Interpréte du Roi en Langue Teutonique, a donné en 1723. un excellent Ouvrage intitulé :

Exposition anatomique de la structure du corps humain.

Le Docteur George Douglas l'a traduit en Anglois, & il a paru dans cette Langue à Londres en 1734.

Il passe pour le meilleur sistême des parties solides du corps humain qui ait encore paru. On y admire sur-tout la précision, la clarté & l'ordre. On a obligation à l'Auteur d'y avoir introduit quelques termes nouveaux qui servent infiniment à éclaircir cette matiére & à rendre les connoissances plus nettes & plus vives.

Le fameux Stenon étoit le grand-oncle de Mr. Winslow.

WISEMAN, (Richard) Chirurgien Anglois, qui a écrit huit Traités de Chirurgie en sa Langue maternelle, sous ce titre :

Several Chirurgical Treatisses, by Richard Wiseman, serjeant Chirurgeon. London, 1676. *in-folio.*

WOLF, (Gaspar) Médecin & Professeur en Physique & en Langue Gréque à Zurich. Il a publié plusieurs Ecrits de Conrad Gesner, & les suivans de sa façon :

Scorpionis insecti Historia, extat cum Conr. Gesneri de Animalium Historia, Libris V. Tiguri, 1587. *in-folio.*

Alphabetum empiricum, sive Dioscoridis & Stephani Atheniensis de Remediis expertis, Liber. Tiguri, 1581. *in-8vo.*

Tabula generalis diversorum ponderum.

Virorum illustrium alphabetica enumeratio, qui de ponderibus ac mensurarum doctrina scripserunt, extant cum Dom. Massarii Libris de Ponderibus.

WOLF, (Jean) célébre Médecin & Professeur de Marpurg dans le Landgraviat de Hesse-Cassel. Il avoit un secret pour la guérison des hémorrhoïdes, qu'il communiqua au Landgrave : celui-ci en recompense, lui fit la rente d'un bœuf gras par chaque année. C'est par allusion à cette rente, que ce Medecin étant un jour interrogé sur la différence qu'il y avoit entre la plante que l'on nomme *Esula* & celle qui s'appelle *Linaria*, il répondit par ces deux vers :

Esula *lactescit, sine lacte Linaria crescit,*
Esula *nil mihi dat, sed dat* Linaria *bovem.*

D'où il paroit que la Linaire entroit dans son secret ; peut-

être n'étoit-il autre chose que l'Onguent *de Linaria*, dont on se sert aujourd'hui pour la même maladie. Jean Wolf mourut à Marpurg en 1616.

Ce Médecin a donné au Public les Ouvrages suivans:

De Acidulis Wildungensibus, earumque mineris, natura, viribus, ac usûs ratione brevis explicatio. Marpurgi, 1580. *in-4to.*

De Aqua vitæ juniperina Epistola, extat cum Gregorii Horstii observationibus medicinalibus. Ulmæ, 1628. *in-4to.*

WOLKAMER (Jean-George) exerçoit la Médecine à Nuremberg vers le milieu du XVII. siécle. Outre les Ouvrages suivans que cet Auteur a donnés, on trouve encore un grand nombre de morceaux détachés qui sont sortis de sa main, dans les Ephémérides Germaniques:

Collegium anatomicum ex clarissimis triumviris concinnatum, Julio Jassolino, Marco-Aurelio Severino & Bartholomæo Cabrolio. Hanoviæ, 1654. *in-4to. Francofurti*, 1668. *in-4to.*

Epistola de stomacho scripta ad Doct. Joan. Georgium Sartorium. Altorph. Noricor. 1682. *in-4to.*

WOODWARD, (Jean) célébre Philosophe & Médecin Anglois, nâquit en 1665. Après s'être rendu habile dans les Langues Gréque & Latine, il alla à Londres, où il s'appliqua, avec succès, à l'étude de la Philosophie, de l'Anatomie & de la Médecine. Il devint en 1692. Professeur de Médecine dans le Collége de Gresham, à la place du Docteur Stillingfleet, & fonda dans la suite une Chaire dans l'Université de Cambridge. On a de lui un *Essai touchant l'Histoire naturelle de la Terre*, & plusieurs autres savans Ecrits.

WORMIUS, (Olaüs) célébre Médecin Danois, nâquit à Arhus en Jutlande, le 13 Mai 1588. Il se rendit habile en Grec & en Latin, & s'appliqua ensuite à la Philosophie, à l'Histoire & à la Médecine. Il voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Italie & en Angleterre, étudiant par-tout & conversant avec les Savans. De retour à Copenhague en 1613, on lui offrit la Chaire de Professeur en Grec, puis celle de Physique. Il succéda à Gaspar Bartholin, dans celle de Médecine en 1624, devint Chanoine de Lunden, & Médecin du Roi Christiern V. Il fit de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, & mourut, étant Recteur de l'Academie de Copenhague le 7 Septembre 1654, laissant un grand nombre d'enfans. On a

de lui plusieurs Ouvrages estimés sur l'Histoire de Dannemarck & d'autres Ecrits. Il composa un Livre fort curieux, qui est une Histoire des choses naturelles & artificielles, dont il avoit rempli son cabinet, l'un des plus riches du Nord.

Les fils d'Olaüs Wormius se distinguerent en Dannemarck, & parvinrent aux premiéres Charges.

WORMIUS, (Guillaume) fils ainé du précédent, nâquit à Copenhague en 1633. Il devint habile Médecin, Professeur de Physique expérimentale, Historiographe du Roi, & Bibliothéquaire Royal, Président du Tribunal suprême de Justice, Conseiller d'Etat & Conseiller des Conférences. Il mourut en 1704, à 71 ans. C'est lui qui publia la description des curiosités de son pere, sous le titre de *Musæum Wormianum*. Cet Ouvrage, qui est estimé, fut imprimé à La Haye en 1655. *in-folio.*

Olaüs Wormius, fils ainé de Guillaume, fut Professeur en Eloquence, en Histoire & en Médecine à Copenhague, & mourut le 28 Avril 1708, âgé de 41 ans. On a de lui:

De Glossopetris.

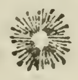
De Viribus medicamentorum specificis.

Christiern Wormius, second fils de Guillaume, fut Docteur & Professeur en Théologie, puis Evêque de Séelande & de Copenhague.

WOTTON (Edouard) nâquit à Oxford, où il exerça long-tems la Médecine. Il est Auteur d'un Livre intitulé:

De differentiis animalium, Libri decem. Lutetiæ Parisiorum, 1552. *in-folio.*

Cet Ouvrage est rempli d'érudition, & aquit à Wotton une grande réputation parmi les Savans. Possevin dit, que ce Médecin y a ramassé, avec tant de soin, tous les Ecrits des Anciens sur cette matiére, & les a conciliés avec tant d'industrie, qu'il semble que tout ce qui est rapporté dans ce livre, soit l'Ouvrage d'un seul Auteur. Outre cela, il y a fait diverses corrections judicieuses & d'excellentes remarques. Wotton mourut à Londres en 1555, à 63 ans, & fut enterré à saint Aubain.



X.



ENOCRATE, Médecin, qui vivoit dans le premier ſiécle, ſous l'Empire de Néron. Nous apprenons de Galien, qu'il étoit d'*Aphrodiſias* en Cilicie, & qu'ayant écrit de la matiére des Médicamens, il n'avoit rempli ſes Ouvrages que de remédes qui étoient la plupart impraticables. Xenocrate avoit encore rendu publiques diverſes Recettes, également pernicieuſes & ſuperſtitieuſes, comme des *Philtres*, c'eſt-à-dire, des remédes pour donner de l'amour; d'autres pour faire haïr, pour envoyer des ſonges, &c. Ce n'eſt pas que ce Médecin n'eût mêlé quelques bons remédes parmi tant de mauvais: on trouve une deſcription de *Thériaque* de ſa façon, & quelques autres compoſitions utiles. Il nous reſte encore aujourd'hui un petit Livre qui porte le nom de Xenocrate, & qui traite *de la nourriture tirée des Animaux aquatiques.* Ce Livre qui a été imprimé ſur la fin du XVII. ſiécle, & même à Zurich dès l'an 1559. *in-8vo.* avec des notes de Conrad Geſner, ſe trouve manuſcrit & beaucoup plus ample dans la Bibliothéque du Louvre & dans celle du Vatican, avec un autre Ouvrage du même Auteur ſur les *Pierreries* ou ſur les *Pierres.* Celui qui concerne les Pierres, pourroit être d'un Xenocrate Ephéſien, fils de Zénon, dont Pline fait mention. Il y a apparence que ce dernier Xenocrate étoit contemporain du premier.

XENOPHON, Médecin de l'Empereur Claude, natif de l'Iſle de Cos, ſe diſoit de la race des Aſclépiades. Il fut ſi avant dans la faveur de ce Prince, que Claude, après avoir fait en plein Sénat, l'éloge d'Eſculape & de ſes deſcendans, dont il nomma les plus célébres, dit que le ſavoir & la naiſſance de Xénophon méritoient que les Habitans de Cos fuſſent en ſa conſidération exempts de tous impôts; ce qui leur fut accordé. Xénophon par une horrible ingratitude, & gagné par Agrippine, hâta la mort de l'Empereur, en lui mettant dans le goſier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poiſon très-prompt.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec un autre Xénophon,

nophon, qui étoit Disciple d'Erasistrate. Ce dernier vivoit dans le 38. siécle du monde.

XYN-NUM. *Voyez* CININGO.

Z.


ACCHIAS, (Paul) Médecin du Pape Innocent X, & l'un des plus savans hommes du XVII. siécle, étoit natif de Rome. Il cultiva les Belles-Lettres, la Poësie, la Musique, la Peinture, & toutes les Sciences; ce qui ne l'empêcha point d'être l'un des plus habiles Médecins de son siécle. Il mourut à Rome en 1659. à 75 ans. On a de lui:

Quæstiones Medico-Legales, in quibus omnes eæ materiæ medicæ, quæ ad legales facultates videntur pertinere, proponuntur, pertractantur, resolvuntur. Romæ, 1621. *in-4to. Lipsiæ*, 1630. *in-8vo. Lugduni*, 1726. *in-folio.*

Cet Ouvrage est excellent. On y trouve beaucoup d'érudition, de jugement & de solidité, & il est nécessaire aux Théologiens qui s'appliquent à l'étude des Cas de Conscience. Zacchias a encore écrit un Traité en Italien, intitulé: *La Vie quadragésimale*, & trois Livres aussi en Italien *sur les Maladies hypocondriaques.*

ZACHALIAS, ou ZACHARIAS, Babylonien, qui vivoit du tems de Mithridate dans le XXXIX. siécle. Il a dédié à ce Prince un Livre où il traite des Pierres précieuses & de quelques autres plus communes, comme de la *Pierre hématite*, à laquelle il attribue de grandes vertus, sur-tout pour les maladies des yeux. Il y a apparence que Zachalias étoit de la Religion Judaïque; du moins le nom, & même le Pays l'insinuent.

ZACUTUS, dit *Lusitanus*, parce qu'il étoit natif de Lisbonne en Portugal, où il vint au monde en 1575. Il étudia en Philosophie & en Médecine dans les Universités de Salamanque & de Conimbre; & après avoir reçu le Bonnet de Docteur en 1594. à Sagonte, Ville célébre par son Academie, il revint à Lisbonne, où il exerça la Médecine avec beaucoup de réputation jusqu'en 1624. Il fut alors obligé de sortir de cette Ville, en conséquence d'un Edit qui défendoit aux Juifs & à leurs enfans de demeurer

davantage dans le Royaume. Zacutus, qui étoit né de parens Juifs, dut obéir à cette Ordonnance : il quitta Lisbonne & vint dans les Pays-Bas, où il fit la Médecine à Amsterdam & à La Haye. Il mourut dans cette premiére Ville le 21 Janvier 1642, âgé de 67 ans. Nous avons quelques Ouvrages de sa façon :

De Praxi medica admiranda, Libri tres. Amstelod. 1634. *in-8vo.*

De Medicorum principum Historia, Libri decem. Amstelod. 1629, 1636, 1637, 1638, 1641, 1642. *in-8vo. octo volumina.*

ZAMOLXIS, que les Gétes adorerent comme leur Dieu, a passé pour l'esclave & le disciple de Pythagore. A ce compte il auroit vêcu dans le 35. siécle; mais d'autres l'ont cru beaucoup plus ancien. On lui a attribué la connoissance de la Médecine; on n'apperçoit cependant autre chose à travers les ténébres qui couvrent cette partie de l'Histoire, sinon qu'il disoit qu'on ne pouvoit guérir les yeux sans guérir la tête, ni la tête sans tout le reste du corps, ni le corps sans l'ame. Il prétendoit que faute d'avoir connu cette gradation, les Médecins Grecs avoient souvent travaillé, sans succès, dans la cure de la plupart des maladies. Le reméde qu'il employoit pour guérir l'ame, c'étoient des enchantemens; non pas tels, s'il en faut croire Platon, que ceux d'Esculape, mais des discours ou des entretiens honnêtes, propres à produire la sagesse dans l'esprit.

ZANNICHELLI, (Jean-Jérôme) né en Avril 1662, fit ses premiéres études dans sa Patrie, & passa à Venise, âgé de douze ans, pour s'attacher à la Pharmacie. En 1684. il fut aggrégé au Collége des Apoticaires de Venise. Il donna en 1701. des marques de sa capacité dans son Livre intitulé :

Promptuarium Remediorum chymicorum.

Outre la Botanique & la Médecine, il commença en 1710. à examiner les fossiles, & l'on peut dire qu'il poussa loin ses recherches en ce genre. En 1713. il fit imprimer une Dissertation fort curieuse, sous ce titre :

De Ferro ejusque nivis præparatione.

En 1714. il adressa une Lettre savante à Mr. Christino Martinelli, sous le titre suivant :

De Myriophyllo Palagico, aliaque Plantula marina anonyma.

En 1721. il donna un Ecrit intitulé :

De Lithographia duorum montium Veronensium vulgò Monte di Boricolo & di Xoppica.

En 1725. les Seigneurs de la Chambre de Santé le déclarerent de leur propre mouvement, Médecin-Physicien de tout le Pays de la domination de la Sérénissime République. En 1726. il fit un voyage dans la Marche Trévisane pour la Botanique. En 1727. il publia une Lettre sur un Insecte de mer, qui fut comme l'avant-coureur d'un grand Ouvrage qu'il méditoit depuis long-tems sur l'Histoire des Plantes, des Zoophytes & des Insectes de la Mer Adriatique. Il mourut avant que d'avoir achevé cet Ouvrage, le onziéme Janvier 1729.

ZAUCARIUS, ou DE ZACHARIIS, (Albert) Médecin de Bologne, se fit une grande réputation dans le XIV. siécle, vers l'an 1326. Il composa quelques Traités qu'on trouve manuscrits dans les Bibliothéques des curieux, comme *Glossæ super Tractatum Avicennæ de cura lepræ.* Divers Auteurs le citent avec éloge.

ZECCHIUS (Jean) nâquit à Bologne en 1533. Il enseigna la Médecine dans l'Université de cette Ville vers 1590, & puis il alla à Rome, où il fut successivement premier Médecin des Papes Sixte V. & Clément VIII. Il mourut dans cette derniére Ville l'an 1601. Il a écrit les Ouvrages suivans :

Consultationes Medicinales. Venetiis, 1617. *in-4to.*

De Urinis brevis & pulcherrima Methodus. Bononiæ, 1613. *in-4to.*

De aquarum porrectanarum usu atque præstantia Tractatus, Bononiæ, 1576. *in-4to.*

In primam D. Hipp. Aphor. sect. dilucidissimæ lectiones, Bononiæ, 1586. *in-4to.*

ZEDEKIAS, Médecin Juif, qui vivoit dans le IX. siécle. On dit qu'il empoisonna Charles le Chauve, dont il étoit Médecin, en l'année 877, qui est celle de la mort de ce Prince.

ZENON, de Chypre, Médecin célébre dans le IV. siécle. Il enseigna premiérement la Médecine à Sardes, Ville de Lydie, où il eut Oribasius pour disciple. Depuis il professa aussi à Alexandrie.

Il y avoit eu auparavant d'autres *Zénons*, Médecins, comme Zénon sectateur d'Hérophile, qui avoit écrit concernant les Médicamens, aussi-bien que la plupart des Hérophiliens. Galien cite un Zénon de Laodicée & un Athé-

nien ; on ne ſait ſi l'un ou l'autre n'eſt point le même que l'Hérophilien.

ZENON, (Antoine) Médecin, natif de Veniſe, s'aquit beaucoup de réputation vers l'an 1488. Nous avons de lui :

De natura humana, deque embryone, Liber. Venetiis, 1491. *in-4to.*

ZERBIS, (Gabriel De) Philoſophe & Médecin, natif de Verone, étoit célébre vers la fin du XV. ſiécle. Il enſeigna la théorie en l'Univerſité de Padoue, où il fut fort ſuivi. Il a écrit :

De Cautelis Medicorum, Liber. Lugduni, 1525. *in-8vo.*

Anatomia corporis humani & ſingulorum illius membrorum, Liber. Venetiis, 1502. *&* 1533. *in-folio.*

Anatomia infantis & porci ex traditione Cophonis. Marpurgi, 1537. *in-4to. &* 1545. *in-4to. cum Mundini Anatomia.*

ZEUXIS, de Tarente, Médecin ſectateur d'Hérophile. Au rapport de Strabon, il avoit préſidé dans une Ecole d'Hérophiliens, qui du tems du même Strabon, floriſſoit encore dans la Phrygie. Alexandre, ſurnommé *Philalethe*, c'eſt-à-dire, ami de la vérité, ſuccéda à Zeuxis dans cette Ecole.

ZOPYRUS, Médecin du 39. ſiécle, qui communiqua à Mithridate, Roi de Pont, la deſcription d'un Antidote, comme un reméde aſſuré contre toutes ſortes de poiſons. Ce Prince en fit faire diverſes expériences ſur des criminels condamnés à la mort, qui réuſſirent toutes. Celſe parle d'un Antidote, appellé *Ambroſia*, compoſé par un Médecin du même nom pour un Roi Ptolomée. Quoique cet Antidote ſoit un peu différent du premier, il pourroit être du même Médecin, qui l'auroit préſenté à l'un des derniers Ptolomées, contemporain de Mithridate.

Il ſe trouve un autre Zopyrus, Médecin, qui vivoit dans le deuxiéme ſiécle, du tems de Plutarque.

ZOROASTRE a paſſé chez quelques Auteurs pour être l'inventeur de l'Aſtrologie & de la Magie. Il a été confondu avec *Noë*, avec *Meſraïm*, avec *Abraham*. On l'a fait diſciple d'*Elie*, d'*Eliſée*, des *Rechabites*. Huet prétend que Zoroaſtre n'eſt autre que *Moïſe*. Gregoire de Tours le fait paſſer pour *Cham*, fils de Noë, & il obſerve que le nom de Zoroaſtre ſignifie *étoile vivante*. L'Abbé Banier croit qu'il eſt le même que *Meſraïm*, fils de Cham. Juſtin,

au commencement de ſon Abrégé de Trogue Pompée, rapporte que Zoroaſtre étoit Roi de la Bactriane, & qu'il fut tué dans une bataille contre Ninus, Roi des Aſſyriens.

La différence des opinions ſur le tems auquel Zoroaſtre a vêcu, n'eſt pas moins grande que ſur ſa perſonne. Il vivoit, ſelon Xanthus le Lydien, 600 ans avant l'expédition de Xerxès en Gréce; ſuivant Plutarque & Suidas, 500 ans avant la guerre de Troye; ſelon Eudoxe & Ariſtote, 6000 ans avant Platon, c'eſt-à-dire, plus de 2000 avant Adam : mais cette erreur de Chronologie n'eſt fondée que ſur les Fables des Egyptiens, qui faiſoient le monde plus ancien qu'il n'eſt.

La diverſité de ces opinions ſur Zoroaſtre eſt vraiſemblablement cauſée parce qu'il y en a eu pluſieurs : un de ceux-là a paſſé pour Médecin, comme on le peut inférer des Livres qu'on lui a attribués, entre leſquels Pline cite ceux qui traitoient *de la Nature des Pierres précieuſes*, &c. On fait d'ailleurs ce Zoroaſtre inventeur de la Magie : or, la Magie avoit tant de part dans la Médecine ancienne, que cette ſcience de Zoroaſtre peut ſeule le faire ranger entre les Médecins.

Il nous reſte quelques Livres d'un Zoroaſtre, qui a écrit *de la Vétérinaire* ou *de la Médecine des Bêtes*.

Il y eut un Zoroaſtre, ancien Philoſophe, qui vêcut dans la ſolitude ſur les montagnes, & qui apprit aux Perſes à honorer la Divinité ſous le ſimbole du Feu. Ce Philoſophe eſt encore en grande vénération parmi les Perſes, qui ne ſuivent pas la Religion Mahométane, mais l'ancienne Religion du Pays. On nomme *Guébres* les ſectateurs de Zoroaſtre, qui ſubſiſtent encore dans la Perſe.

ZOSIME, Chimiſte du huitiéme ſiécle, mais dont on ne ſait aucune particularité. On a pluſieurs Ouvrages ſous ſon nom, qui ſont en manuſcrit dans la Bibliothéque Royale de Paris. En voici les titres :

Ouvrage de Zoſime ſur la compoſition des eaux.
Livre du divin Zoſime ſur la vertu & ſur l'interprétation.
Ouvrage de Zoſime ſur l'Art ſacré & divin.
Ouvrage de Zoſime ſur les inſtrumens & les fourneaux.

Le Pere Delrio & Naudé parlent d'un Zoſime, qui vivoit ſous l'Empire de Dioclétien vers la fin du troiſiéme ſiécle, & qu'ils diſent être le plus ancien Auteur qui ait écrit en Grec ſur la Chimie. Il fut ſurnommé *Panapolitain*, parce qu'il étoit de Panapolis, Ville d'Egypte.

ZWINGER, (Théodore) célébre Médecin, nâquit à Bâle. Son pere, appellé *Leonard*, étoit Corroyeur, & sa mere, nommée *Chrétienne*, étoit sœur de J. Oporin, fameux Imprimeur. Il quitta la maison de son pere qui vouloit l'obliger d'apprendre son métier, & il alla à Lyon, où il demeura trois ans chez un Imprimeur, donnant à l'étude tout le tems qu'il pouvoit dérober au travail. Ensuite il vint à Paris, & y apprit la Philosophie sous *P. Ramus*. Delà il passa en Italie, & il étudia la Médecine à Padoue pendant six ans. Il revint à Bâle, où il enseigna la Langue Gréque, puis la Morale, la Politique & la Médecine. Il mourut en 1588, à 54 ans. On voit à Bâle cette Epitaphe de Théodore Zwinger:

Triuni S.
Theodorus Zwingerus Basiliensis
Cùm ex Philosophia tenebras ex arte medica humanas miserias deprehendisset; summi boni cognoscendi potiundique desiderio accensus, Christiano Philosopho dignam mentis commendationem instituit; vivensque mortuus est, ut mortuus viveret. B. Annos 54, *mens.* 7. *dies* 8. *ob. anno Christi* 1588. 6. *Idus Martii.*
Alma fides abiit, spes indubitata recessit.
Perfruor, intueor, solus amor remanet.

Le principal Ouvrage de Zwinger est *le Théâtre de la vie humaine*, qui avoit été commencé par Conrad Lycosthéne, son beau-pere. Comme celui-ci n'avoit pu y mettre la derniére main, en mourant il pria Zwinger d'y donner ses soins & de l'achever. Nous avons encore de lui:

In Artem medicinalem Galeni, Tabulæ & Commentarii. Basileæ, 1561. *in-folio.*

In Galeni Librum de constitutione Artis medicæ, Tabulæ & Commentarii. Basileæ, 1561. *in-folio.*

Hippocratis Coi viginti duo Commentarii Tabulis illustrati. Basileæ, 1579. *in-folio.*

Physiologia medica, eleganti ordine conscripta. Basileæ, 1610. *in-8vo.*

Methodus rustica Catonis atque Varronis præceptis aphoristicis per locos communes digestis, typice delineata & illustrata. Basileæ, 1576. *in-8vo.*

Consilia & Epistolæ quædam medicæ, extant in opere L. Scholzii. Francofurti, 1598. *in-folio.*

Il y a eu un grand nombre d'autres hommes illustres de cette famille de Zwinger, & ses descendans se sont fort distingués dans les Sciences. Jacques Zwinger, son fils, mort

en 1610, fut auſſi un ſavant Médecin. Il augmenta & polit le *Theatrum vitæ humanæ*, & compoſa les Ouvrages ſuivans :

Principiorum chimicorum examen ad generalem Hippocratis, Galeni, cœterorumque Græcorum & Arabum conſenſum inſtitutum. Baſileæ, 1606. *in-8vo.*

Obſervationes & Epiſtolæ medicæ, extant cum Hildani Obſervationibus chirurgicis, & ciſta medica Joannis Hornungi.

Théodore Zwinger, arriére petit-fils de Jacques, fut Profeſſeur d'Eloquence, de Phyſique & de Médecine à Bâle, où il mourut en 1724. On a de lui un grand nombre de Livres en Latin, qui ſont eſtimés, & entr'autres :

Compendium Medicinæ univerſæ. Baſileæ, 1724. *in-8vo.* 2 *vol.*

ZYPÆUS, ou VANDEN ZYPE, (François) Profeſſeur d'Anatomie en l'Univerſité de Louvain, floriſſoit vers la fin du XVII. ſiécle. Nous avons de lui :

Fundamenta medicinæ reformata. Bruxellis, 1731. *in-12.*

FIN.

Approbation du Collége des Médecins de la Cité de Liége.

AYant examiné un Livre qui a pour titre : *Dictionnaire hiſtorique de la Médecine, &c.* il nous a paru, en général, digne de l'eſtime des Gens de Lettres, & particuliérement utile aux perſonnes qui veulent connoître & profiter des leçons des Hommes célébres qui ont contribué aux progrès d'une Science ſi néceſſaire à la Société. Nous croyons qu'on peut leur aſſocier l'Auteur, qui rappelle la mémoire de leurs ſervices, & mettre ſon Ouvrage au nombre des bons Ecrits dont il indique, & les titres, & les éditions. Donné en notre Collége le 24 Juillet 1754.

P. C. BACQUET, *Greffier, par ordre.*

Permiſſion de l'Ordinaire.

J'Ai lu le *Dictionnaire hiſtorique de Médecine, compoſé par Mr.* ELOY, *Médecin-Penſionnaire de la Ville de Mons*, je n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi & aux bonnes mœurs.

G. WADELEUX, *Exam. Synod.*
le 10 *Juillet* 1754.

Fautes à corriger.

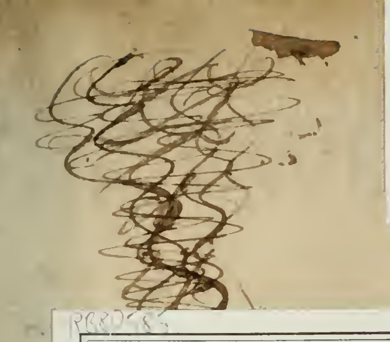
TOME PREMIER.

Page ligne

199 3 Leopold, *lifez* Jofeph.

TOME SECOND.

15 4 lui permit, *lifez* le lui permit.
34 28 Lontini, *lifez* Lentini.
43 28 n'auroient, *lifez* n'avoient.
58 9 Hoffmann Confultant, *effacez* Confultant.
75 3 Fuide, *lifez* Fulde.
97 15 KERKRING, *lifez* KERCKRING.
137 13 *Machaonus*, lifez *Machaoniis.*
180 29 Fanconie, *lifez* Franconie.
181 11 *abfcribi*, lifez *adfcribi.*
191 36 Sedé, *lifez* Sidé.
226 39 devife, *lifez* divife.
266 12 & 16 Vivarois, *lifez* Vivarais.
267 20 Pergrame, *lifez* Pergame.
276 25 chaires, *lifez* chairs.
320 37 renfermée, *lifez* renfermé.
321 28 *conceffu*, lifez *confenfu.*
334 42 n'y, *lifez* ne.
341 8 Médecius, *lifez* Médecins.
346 34 Refus, *lifez* Rufus.
349 18 *trepidas*, lifez *trepidos.*
371 17 Tolofe, *lifez* Touloufe.
399 38 TALIACOT, (Gafpar) *effacez cet article.*
411 15 1112, *lifez* 1122.
433 21 VALLISNIERI, *effacez cet article.*
455 8 le vie, *lifez* la vie.




ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED 1937
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT

